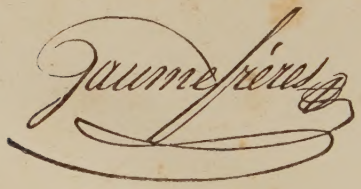
BIBLIOTHECA
FF. PRÆDICATORUM
CONVENTUS
CIVIT. BENITIÆ
Lit. .....
Pl. 26 ~~22~~

RT. REV. EUGENE O'CONNELL,
LOS ANGELES,
CAL.

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS.



CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI :

LYON,	chez	GIRARD et JOSSERAND, libraires.
NANCY,	—	THOMAS, libraire.
ANGERS,	—	LAINÉ frères, imprimeurs-libraires.
BESANÇON,	—	TURBERGUE, libraire. CORNU, libraire.
METZ,	—	PALLEZ et ROUSSEAU, imprimeurs-libraires.
VANNES,	—	LAFOLYE, libraire.
NANTES,	—	MAZEAU frères, libraires.
MONTPELLIER	—	F. SÉGUIN, libraire. MALAVIALLE, libraire.
NIMES,		WATON, libraire.
ROUEN,	—	FLEURY, libraire.
DIJON,	—	HEMERY, libraire.
RENNES,		VERDIER, libraire. GANCHE, libraire.

CORBEIL, imprimerie et stéréotypie de CRÉTÉ. —

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

VIES

DES SAINTS

POUR

TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

à l'usage du clergé et du peuple fidèle

PAR

M. L'ABBÉ ROHRBACHER

Auteur de l'Histoire universelle de l'Église catholique.

TOME III

MAI. — JUIN.

PARIS

GAUME FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

rue Cassette, 4.

1853

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

VIES DES SAINTS

POUR

TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

1er JOUR DE MAI.

LA FÊTE DES APOTRES SAINT PHILIPPE

ET SAINT JACQUES.

Saint Philippe, après avoir converti à la foi de Jésus-Christ presque toute la Scythie, fut crucifié à Hiérapolis en Asie, et finit glorieusement sa vie sous les pierres dont on l'accabla. Saint Jacques, appelé dans l'Écriture Frère du Seigneur, et premier évêque de Jérusalem, ayant été précipité du haut du temple, eut les jambes rompues, la tête écrasée avec le levier d'un foulon, et fut enterré au même lieu, près du temple.

En Égypte, saint Jérémie, prophète, qui ayant été lapidé par la populace, mourut à Tanès, et y fut enseveli. Les chrétiens, dit saint Épiphane, avaient coutume d'aller prier à son tombeau, et ils en prenaient de la poussière qui leur servait de remède contre la morsure des aspics.

Dans le Vivarais, saint Andéol, sous-diacre : envoyé d'Orient avec plusieurs autres par saint Polycarpe, pour prêcher en France la parole de Dieu, il fut, sous l'empereur Sévère, frappé rudement avec des bâtons hérissés d'épines; puis, avec une épée de bois, on lui fendit la tête en quatre parties, en forme de croix, et il accomplit ainsi son martyre.

Ac: 4352

A Huesca, les saints martyrs Orens et Patience.

A Sion en Valais, le martyre de saint Sigismond, roi des Bourguignons, qui, ayant été jeté dans un puits, y fut noyé, et devint célèbre par ses miracles. — Sigismond, fils de Gondebaud, roi de Bourgogne, abjura publiquement l'hérésie d'Arius, et se réunit à l'Église catholique vers l'an 513. Sigéric, son fils, et petit-fils de Gondebaud, imita bientôt cet exemple, et saint Avit de Vienne fit au peuple une homélie à ce sujet. Le seul titre qui nous en reste nous apprend qu'une princesse, fille de Sigismond, avait été réconciliée à l'Église le jour précédent; c'est apparemment celle qui fut mariée à Thierri, roi d'Austrasie. Dès que Sigismond eut abjuré l'hérésie, il entreprit le voyage de Rome, pour révérer les tombeaux des saints apôtres et rendre ses respects au chef visible de l'Église, à laquelle il avait eu le bonheur de se réunir. Le pape Symmaque reçut ce prince avec des honneurs proportionnés à la joie que lui causait sa conversion. Il lui fit présent de plusieurs reliques, et, lui parlant avec la bonté et l'autorité d'un père, il lui donna de salutaires avis, qui ne furent pas moins bien reçus que les présents. Sigismond, à son retour, en témoigna sa reconnaissance dans une lettre au Pape, qui fut dictée par saint Avit, et portée par le diacre Julien. Il y nomme Symmaque le prélat de l'Église universelle ; il attribue sa conversion aux prières de ce saint pontife, le remercie des avis paternels qu'il lui avait donnés de vive voix, et le prie de lui envoyer des reliques de saint Pierre, parce qu'il n'avait pu refuser à diverses églises une bonne partie de celles qu'il avait apportées de Rome [1]. Quoique Gondebaud demeurât dans son hérésie, il ne paraît pas avoir désapprouvé la conversion de son fils ; du moins elle ne l'empêcha pas de l'associer à son royaume de son vivant. Sigismond tenait sa cour à Genève. Il donna ses premiers soins à purger cette ville, qui était dès lors comme un asile, non-seulement pour les ariens, mais encore pour les autres hérétiques et schismatiques, ainsi que nous l'apprenons d'une lettre de saint Avit. Saint Maxime, évêque de Genève, anima et soutint le zèle de ce prince; il lui conseilla de faire rebâtir et augmenter le monastère d'Agaune en l'honneur des saints martyrs de la légion thébaine.

[1] *In test. Avit.*, epist. 27.

La première femme de Sigismond étant morte, il en épousa une seconde qui ne paraît pas avoir été d'une naissance pareille. La mésintelligence se mit bientôt entre le beau-fils et la belle-mère. Un jour de fête, Sigéric, reconnaissant sur sa marâtre les vêtements de sa mère, lui dit avec aigreur : « Vous n'étiez pas digne de porter ces vêtements de votre maîtresse, c'est-à-dire de ma mère. » La marâtre fut outrée de ce reproche. Afin de se venger, elle mit tout en œuvre pour faire accroire à son mari que son fils, comptant sur l'appui de son aïeul, Théodoric complotait contre sa couronne et sa vie. Sigismond, trop crédule, donna ordre d'étrangler son fils, après l'avoir fait enivrer dans un repas. A peine l'ordre est-il exécuté, que le père s'en repent et se jette sur le cadavre de son fils, versant des larmes amères. Un vieillard de sa cour lui dit: « Ce n'est pas sur votre fils que vous devez pleurer : son innocence est connue ; c'est sur vous-même, qui vous êtes souillé du plus cruel infanticide. » Sigismond suivit ce conseil ; il se retira au monastère d'Agaune, pour expier son péché par les larmes et les jeûnes dans cette sainte solitude. Prosterné devant les tombeaux des saints martyrs de la légion thébaine, il demanda instamment à Dieu qu'il ne différât point après sa mort à le punir de son crime, mais qu'il lui en fît porter la peine en cette vie plutôt qu'en l'autre. Il parut bientôt qu'il avait été exaucé.

Les fils de Clovis, roi de France, marchèrent contre Sigismond, qui fut entièrement défait. Dans la déroute il se sauva sur une montagne, où il vécut quelque temps caché, adorant la main qui le frappait. Ayant appris que les Francs étaient maîtres de la Bourgogne et le faisaient chercher de toutes parts, il se coupa les cheveux et prit l'habit de moine. Il voulait se retirer au monastère d'Agaune ; mais, afin que rien ne manquât de ce qui pouvait rendre sa disgrâce plus sensible, il fut trahi par quelques-uns de ses sujets et livré à Clodomir, qui l'emmena prisonnier à Orléans, avec sa femme et deux jeunes princes, Gisclades et Gondebaud.

Aussitôt après la retraite des fils de Clovis, Godemar, frère de Sigismond, ramassa les débris de l'armée bourguignonne et reprit sans peine la Bourgogne. A cette nouvelle, Clodomir se disposa à marcher pour la reconquérir, et, dans la colère qui le transportait, il forma le dessein de faire mourir Sigismond, sa femme et les deux princes, ses enfants, avant que de quitter Orléans. Un

saint, Avit, qui était alors abbé de Mici, après saint Maximin, ayant appris cette cruelle résolution du roi, alla le trouver et lui dit : «Si, par égard pour Dieu, vous changez votre dessein et que vous ne laissiez pas mettre à mort ces personnes, Dieu sera avec vous et vous remporterez la victoire ; mais si vous les faites mourir, vous serez livré à vos ennemis et périrez de même ; il vous sera fait à vous, à votre femme et à vos enfants, ce que vous aurez fait à Sigismond, à sa femme et à ses enfants. » Clodomir méprisa cet avertissement et répondit que c'était une sottise de laisser des ennemis derrière soi pour aller en combattre d'autres, de manière à être pris entre les deux. Le plus sûr moyen de vaincre était de tuer d'abord l'un pour accabler l'autre plus facilement. Il fit donc mourir aussitôt Sigismond, sa femme et ses deux enfants. L'exécution se fit l'an 524, à Columelle, sur les confins de l'Orléanais et de la Beauce, et les corps furent jetés dans un puits, qui fut nommé le puits de Saint-Sigismond, et par contaction Saint-Simond.

La vie pénitente que mena ce prince depuis son péché, la foi avec laquelle il osa demander à Dieu, et la soumission avec laquelle il accepta, pour l'expier, les plus humiliantes tribulations, et surtout la mort injuste qu'il souffrit, l'ont fait honorer dans l'Église comme un martyr, suivant l'usage assez ordinaire de ce temps-là, de donner cette qualité aux personnes vertueuses mises à mort injustement. Il y avait trois ans que son corps, celui de sa femme et de ses enfants étaient dans le puits où ils avaient été jetés, lorsque l'abbé d'Agaune pria un seigneur bourguignon de les demander au prince Théodebert, fils du roi Thierri. Il les obtint, et on les porta, en chantant des psaumes, depuis Orléans jusqu'à Agaune, où ils furent enterrés dans l'église de Saint-Jean l'Évangéliste. Les miracles que Dieu opéra au tombeau de saint Sigismond le rendirent de jour en jour plus célèbre. L'Église fait la fête de ce saint roi le 1er de mai [1].

[1] Greg. Tur., l. III. *Acta SS.*, 1 maii.

Le même jour, à Auxerre, saint Amateur, évêque et confesseur, qui convertit son successeur saint Germain. — A Auch, saint Orens, évêque. — En Angleterre, saint Asaph, évêque, et sainte Valburge, vierge. — A Bergame, sainte Grate, veuve. — A Forli, saint Pérégrin, de l'ordre des Servites.

IIe JOUR DE MAI.

SAINT ATHANASE,

ÉVÊQUE D'ALEXANDRIE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Quelque temps après le concile de Nicée, qui se tint en 325, les ariens, qui étaient intrigants et flatteurs, parvinrent à tromper l'empereur Constantin, qui, au reste, n'était point encore baptisé, et à lui faire rappeler l'impie Arius de l'exil où il l'avait condamné. Son fils Constance, qui lui succéda, fit encore pis; il troubla toute l'Église, et persécuta presque toujours les évêques catholiques, pendant son règne de vingt-cinq ans. Après Constance, dévoué aux ariens, Julien l'Apostat s'efforça de rétablir le paganisme. Après Julien, son successeur Jovien étant mort après huit mois de règne, Valens, empereur d'Orient, persécuta de nouveau les catholiques en faveur de l'arianisme. Toujours l'Église a eu à souffrir. Un de ses plus fermes soutiens à cette époque fut saint Athanase, patriarche d'Alexandrie. Exilé par Constantin, rappelé et exilé de nouveau par Constance, chassé par Julien et par Valens, calomnié, diffamé par les ariens, son épiscopat de quarante-six ans ne fut qu'une suite continuelle d'épreuves et de persécutions pour la foi catholique : tantôt exilé dans les Gaules, tantôt errant dans les déserts de l'Égypte, tantôt réfugié à Rome, tantôt caché dans le tombeau de son père, toujours il soutint la divinité de Jésus-Christ contre l'impiété des ariens; jamais ni promesses ni menaces ne purent le fléchir, ni revers l'abattre, ni ruse le tromper. Remercions Dieu d'avoir comblé son serviteur de tant de grâces, et prions-le qu'il nous en fasse quelque part.

La vie privée de saint Athanase n'était pas moins admirable. Grand dans ses œuvres, dit saint Grégoire de Nazianze, il était

humble de cœur : d'une vertu à laquelle on ne pouvait atteindre ; il était cependant accessible à tout le monde, doux, affable, sans colère, compatissant, aimable dans ses discours, plus aimable encore dans sa conduite, reprenant avec douceur, louant de manière à instruire, indulgent sans faiblesse, ferme sans dureté. Les personnes de tout état trouvaient en lui de quoi admirer, de quoi imiter. Il était fervent et assidu à la prière, austère dans les jeûnes, infatigable dans les veilles et dans le chant des psaumes, plein de charité pour les pauvres, condescendant pour les humbles, intrépide contre les superbes, se faisant enfin tout à tous pour les gagner tous à Dieu.

Mais à quelle source puisa-t-il donc tant de vertus? Dans sa jeunesse, il passa un temps considérable sous la conduite de saint Antoine, qu'il servait comme son disciple. C'est à ce noviciat qu'il apprit à méditer et à imiter Jésus-Christ ; à méditer les mystères de son incarnation, de ses souffrances et de sa mort, pour retracer en lui-même les principaux traits. Faisons comme lui ; autant que la règle et la charité nous le permettent, appliquons-nous au silence, au recueillement, à la méditation et à l'imitation de Jésus-Christ, afin d'y puiser les grâces nécessaires pour agir avec prudence et avec piété parmi les hommes.

Au milieu des persécutions qu'eut à souffrir saint Athanase de la part des empereurs et des ariens, il trouva un appui toujours ferme et constant à Rome auprès des papes saint Jules et saint Damase. Les partisans des ariens recouraient eux-mêmes au pape saint Jules, comme au chef de toute l'Église, se flattant de le tromper comme ils trompaient les empereurs. Leurs efforts furent vains contre le siége de Saint-Pierre. Dans la lettre du pape Jules aux accusateurs de saint Athanase, on peut surtout remarquer ce qu'il dit, touchant les jugements ecclésiastiques et l'autorité de l'Église romaine. « Ne savez-vous pas que c'est la coutume de nous écrire d'abord, et que d'ici devait venir la décision de ce qui est juste? Il fallait donc écrire à l'Église d'ici. » Ce que deux historiens grecs, Sozomène et Nicéphore, résument en ces termes : « Il y avait une loi sacerdotale ou ecclésiastique qui déclarait mal tout ce qui se faisait sans le consentement de l'évêque de Rome [1]. »

[1] Sozom, l. III, c. x ; Niceph., l. IX, c. x.

D'après ces témoins non suspects, on voit que la force des jugements ecclésiastiques dépendait dès lors, comme aujourd'hui, de l'assentiment du Pape. Prions Dieu qu'il donne toujours à Église des évêques tels que saint Athanase, et des papes tels qu saint Jules, pour soutenir les évêques et les fidèles persécuté dans les régions infidèles du Japon, de la Corée, de la Chine, de l'Inde, dans la Russie schismatique, dans les pays hérétiques ou révolutionnés de l'Allemagne, de l'Angleterre et d'ailleurs.

L'exil de saint Athanase en Occident, y fut la source d'une bénédiction qui dure encore. Le premier, il y fit connaître la vie proprement monastique. Jusqu'alors les moines y étaient ou inconnus ou méprisés, surtout à Rome, ville de luxe et de plaisir. Mais quand saint Athanase vint se réfugier auprès du pape Jules, il était accompagné de deux moines distingués, Ammonius et Isidore. Le premier était si absorbé dans les choses divines, qu'il ne daigna voir aucun des superbes monuments de Rome ; il ne visita que l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul. Le second, par sa sagesse et par une aménité toute céleste, fit une impression si générale, que les païens mêmes l'aimaient ; beaucoup de Romains imitèrent sa vie. C'est ainsi que la vie monastique vint à Rome, et se répandit bientôt, toujours par Athanase, dans les Gaules. Il entretenait avec les moines de ce pays un commerce assidu, et écrivit pour eux la vie de saint Antoine, dans la vue de leur donner un modèle. Ce modèle, à son tour, en engagea beaucoup à le retracer en eux-mêmes.

Le même jour, à Rome, les saints martyrs Saturnin, Néapole (vulgairement Napoléon), Germain et Célestin, qui, après avoir beaucoup souffert, furent jetés dans une prison, d'où ils passèrent au repos éternel. — De plus, saint Exupère, sainte Zoé, son épouse, avec Cyriaque et Théodule, leurs enfants, qui furent martyrisés sous Adrien. — A Séville, saint Félix, diacre et martyr. — En Afrique, saint Vindémial, évêque et martyr, qui, avec les saints évêques Eugène et Longin, combattant les ariens, et les confondant par sa doctrine et ses miracles, fut décapité par l'ordre du roi Hunéric. — A Avila, en Espagne, saint Second, dont il est encore parlé le quinzième jour de ce mois. — A Florence, saint Antonin, de l'ordre des frères Prêcheurs, célèbre par sa sainteté et sa science. On ne solennise sa fête que le dixième jour de mai.

IIIe JOUR DE MAI.

INVENTION DE LA SAINTE CROIX.

La croix était chez les Juifs et chez les païens ce que sont le gibet et la potence chez les modernes; on y suppliciait les plus vils criminels, les voleurs, les meurtriers, les esclaves. Une malédiction ordinaire des païens était de dire : Va-t'en à la croix! comme qui dirait aujourd'hui : Va-t'en au gibet! Depuis que le Saint des saints est mort sur la croix, cette malédiction est changée en bénédiction. On dit maintenant à une âme affligée : Allez-vous-en à la croix, et vous y trouverez la consolation et la paix. Les premiers chrétiens, bien loin de rougir de la croix du Sauveur, y mettaient leur gloire. Au commencement de toutes leurs actions, ils en faisaient sur eux le signe. C'est par le signe et la vertu de la croix qu'ils chassaient les démons. Une croix lumineuse apparut à l'empereur Constantin, avec ces mots autour : C'est par ce signe que tu vaincras. Mon Dieu, que vous savez rendre glorieux ce qui était vil aux yeux des hommes!

Une circonstance merveilleuse vint encore augmenter la vénération des fidèles pour la croix. Sainte Hélène, mère de Constantin, étant à Jérusalem, fut inspirée de retrouver la vraie croix du Sauveur. Mais les païens avaient recouvert le saint sépulcre et la croix comme d'une montagne de décombres, et avaient bâti dessus un temple d'idoles. L'impératrice fit creuser longtemps cette espèce de montagne. A la fin on découvrit le sépulcre, et à côté trois croix au lieu d'une, celles des deux larrons et celle du Sauveur. Grande fut la joie, mais grande aussi fut la perplexité. Comment distinguer la croix du Sauveur de celles des larrons? L'inscription était détachée. D'après le conseil de saint Macaire, évêque de Jérusalem, on fit toucher ces croix à une personne mourante; les deux premières ne produisirent aucun effet, mais à l'attouchement de la troisième la mourante se trouva guérie. La sainte croix, ainsi reconnue, fut enfermée dans une châsse d'argent et déposée dans l'église du Saint-Sépulcre, que l'impératrice fit bâtir avec une grande magnificence. La fête s'en fit dès lors tous les ans. On

y accourait en pèlerinage de toutes les parties du monde. Heureux qui pouvait en obtenir quelque petite parcelle !

O crux, ave ! O croix de mon Sauveur, je vous salue, je vous aime, je vous adore, en adorant Jésus, qui est mort sur vous pour moi. Je vous porterai avec amour sur mon cœur ; je vous porterai surtout dans mon cœur. Vous serez ma gloire, mon refuge, ma consolation, ma force pendant la vie, mais surtout à l'heure de la mort : quand j'aurai prononcé pour la dernière fois les noms de Jésus et de Marie, on vous appliquera sur mes lèvres comme un cachet de grâce et de miséricorde. Ainsi soit-il.

Le même jour, à Rome, sur la voie de Nomente, le martyre de saint Alexandre, pape, et des saints prêtres Evence et Théodule. Saint Alexandre, après avoir été mis aux fers, sous l'empereur Adrien et le juge Aurélien, après avoir enduré la prison, le chevalet, les ongles de fer et le feu, fut percé par tout le corps d'une infinité de coups de poinçons, qui lui arrachèrent la vie. Evence et Théodule, après avoir langui longtemps en prison, furent éprouvés par le feu, et enfin décapités. — A Narni, saint Juvénal, évêque et confesseur.—A Constantinople, saint Alexandre, soldat, et sainte Antonine, vierge, qui, sous le président Festus, souffrirent le martyre durant la persécution de Maximien. Antonine, d'abord, condamnée à être prostituée dans un lieu de débauche, en fut retirée secrètement par Alexandre, qui, changeant d'habit avec elle, demeura en sa place. Cette pieuse fraude ayant été découverte, on la mit avec lui à la torture; ils eurent tous deux les mains coupées et furent jetés ensemble dans le feu, où, étant morts pour Jésus-Christ, ils reçurent la couronne de gloire. — En Thébaïde, saint Timothée et sainte Maure, sa femme, qui, par l'ordre d'Adrien, gouverneur de la province, après plusieurs autres tourments, furent mis en croix, où, ayant vécu pendant neuf jours, se fortifiant l'un de l'autre dans la foi, ils accomplirent leur martyre. — A Aphrodisiade, en Carie, les saints martyrs Diodore et Rodopien, qui, durant la persécution de Dioclétien, furent lapidés par leurs concitoyens. Au mont Senario, près de Florence, les bienheureux Sostegno et Uguccione, confesseurs, qui, ayant reçu un avertissement du ciel, moururent le même jour et à la même heure, en récitant la Salutation angélique.

IVe JOUR DE MAI.

SAINTE MONIQUE,

MÈRE DE SAINT AUGUSTIN.

Elle était née dans une famille chrétienne, où elle avait eu une bonne éducation. Elle avait été parfaitement soumise à son mari, souffrant ses débauches et ses emportements avec une patience qui servait d'exemple aux autres femmes, et elle le gagna à Dieu sur la fin de sa vie. Elle avait un talent particulier de réunir les personnes divisées. Depuis qu'elle fut veuve, elle se donna toute aux œuvres de piété ; elle faisait de grandes aumônes, servait les pauvres, ne manquait aucun jour à l'oblation du saint autel, ni à venir deux fois à l'église, le matin et le soir, pour entendre la parole de Dieu et faire ses prières, qui était toute sa vie. Dieu se communiquait à elle par des visions et des révélations ; elle savait les distinguer des songes et des pensées naturelles. Telle était sainte Monique, au rapport de saint Augustin [1].

Quand elle vit son fils engagé dans l'hérésie des manichéens, elle en fut plus affligée que si elle l'avait vu mort, et ne voulait plus manger avec lui ; mais elle fut consolée par un songe. Elle se vit sur une règle de bois ; et un jeune homme resplendissant qui venait à elle d'un visage riant, lui demandant la cause de sa douleur, elle répondit qu'elle pleurait la perte de son fils. « Voyez, lui dit-il, il est avec vous ! » En effet, elle le vit auprès d'elle sur la même règle. Elle raconta ce songe à Augustin, qui lui dit : « C'est que vous serez ce que je suis. » Mais elle répondit sans hésiter : « Non ; car on ne m'a pas dit : Tu seras où il est, mais il sera où tu es. » Depuis ce temps elle logea et mangea avec lui comme auparavant [2].

Elle s'adressa à un saint évêque, et le pria de parler à son fils. L'évêque répondit : « Il est encore trop indocile et trop enflé de cette hérésie qui lui est nouvelle. Laissez-le, et contentez-vous de prier pour lui ; il verra, en lisant, quelle est cette erreur. Moi qui vous

[1] *Conf.*, l. VI, c. I, II ; l. IX, c. VIII, IX, XIII ; l. V, c. IX. — [2] Voir la *Vie de S. Augustin*, par son ami Possidius, évêque de Calame, l. III, c. V, VI, XI.

parle, en mon enfance, je fus livré aux manichéens par ma mère, qu'ils avaient séduite ; j'ai non-seulement lu, mais transcrit presque tous leurs livres, et, de moi-même, je me suis désabusé. » La mère ne se rendit point à ces paroles du saint évêque ; et comme, pleurant abondamment, elle continuait à le presser de parler à son fils, l'évêque lui répondit avec quelque humeur : « Allez, il est impossible que le fils de tant de larmes périsse ! » Ce qu'elle reçut comme un oracle du ciel. Son fils, toutefois, demeura neuf ans manichéen, depuis l'âge de dix-neuf ans jusqu'à vingt-huit.

L'an 384, Augustin étant venu à Milan pour enseigner la rhétorique, y connut saint Ambroise, qui le désabusa peu à peu du manichéisme. Il résolut tout à fait de quitter les manichéens et de demeurer en qualité de catéchumène, comme il était, dans l'Eglise que ses parents lui avaient recommandée, c'est-à-dire dans l'Eglise catholique, jusqu'à ce que la vérité lui parût plus clairement.

Sainte Monique vint d'Afrique le trouver à Milan, avec une telle foi, qu'en passant la mer, elle consolait les mariniers, même dans les plus grands périls, par l'assurance que Dieu lui avait donnée qu'elle arriverait près de son fils. Quand il lui eut dit qu'il n'était plus manichéen, mais qu'il n'était pas encore catholique, elle n'en fut point surprise ; mais elle lui répondit tranquillement qu'elle s'assurait de le voir fidèle catholique avant qu'elle sortît de cette vie. Cependant elle continuait ses prières et était attachée aux discours de saint Ambroise, qu'elle aimait comme un ange de Dieu, sachant qu'il avait amené son fils à cet état de doute qui devait être la crise de son mal. Comme elle avait coutume, en Afrique, d'apporter aux églises des martyrs du pain, du vin et des viandes, elle voulait faire de même à Milan ; mais le portier de l'église l'en empêcha, et lui dit que l'évêque l'avait défendu. Elle obéit aussitôt, sans aucun attachement à sa coutume. Saint Ambroise, au reste, avait aboli ces repas dans les églises, parce qu'au lieu des anciennes agapes sobres et modestes, ce n'était plus que des occasions de débauche. Il aimait, de son côté, sainte Monique pour sa piété et ses bonnes œuvres, et souvent il félicitait Augustin d'avoir une telle mère ; car toute sa vie avait été vertueuse.

[1] *Conf.*, l. XII, et l. IV, c. I.

Saint Augustin, après son baptême, ayant examiné en quel lieu il pourrait servir Dieu plus utilement, résolut de retourner en Afrique avec sa mère, son fils, son frère et un jeune homme nommé Evodius. Il était aussi de Tagaste ; étant agent de l'empereur, il se convertit, reçut le baptême avant saint Augustin, et quitta son emploi pour servir Dieu. Quand ils furent arrivés à Ostie, ils s'y reposèrent du long chemin qu'ils avaient fait depuis Milan, et se préparaient à s'embarquer. Un jour saint Augustin et sa mère, appuyés ensemble sur une fenêtre qui regardait le jardin de la maison, s'entretenaient avec une douceur extrême, oubliant tout le passé et portant leurs pensées sur l'avenir. Ils cherchaient quelle serait la vie éternelle des saints. Ils s'élevèrent au-dessus de tous les plaisirs des sens ; ils parcoururent par degrés tous les corps, le ciel même et les astres. Ils vinrent jusqu'aux âmes, et, passant toutes les créatures, même spirituelles, ils arrivèrent à la sagesse éternelle, par laquelle elles sont, et qui est toujours, sans différence de temps. Ils y atteignirent un moment de la pointe de l'esprit, et soupirèrent d'être obligés de revenir au bruit de la voix, où la parole commence et finit. Alors sa mère lui dit : « Mon fils, pour ce qui me regarde, je n'ai plus aucun plaisir en cette vie. Je ne sais ce que je fais ici encore, ni pourquoi j'y suis. La seule chose qui me faisait souhaiter d'y demeurer, était de vous voir chrétien catholique avant de mourir. Dieu m'a donné plus ; je vous vois consacré à son service, ayant méprisé la félicité terrestre. »

Environ cinq jours après, elle tomba malade de la fièvre. Pendant sa maladie, elle s'évanouit un jour ; et comme elle fut revenue, elle regarda Augustin et son frère Navigius, et leur dit : « Où étais-je ? Puis, les voyant saisis de douleur, elle ajouta : Vous laisserez ici votre mère. » Navigius témoignait souhaiter qu'elle mourût plutôt dans son pays. Mais elle le regarda d'un œil sévère, comme pour le reprendre, et dit à Augustin : « Voyez ce qu'il dit ! Enfin, s'adressant à tous deux : Mettez ce corps, dit-elle, où il vous plaira, ne vous en inquiétez point. Je vous prie seulement de vous souvenir de moi à l'autel du Seigneur, quelque part que vous soyez. » Elle mourut le neuvième jour de sa maladie, dans la cinquante-sixième année de son âge, et la trente-troisième de saint Augustin ; c'est-à-dire la même année de son baptême, 387.

Sitôt qu'elle eut rendu l'esprit, Augustin lui ferma les yeux. Le jeune Adéodat poussa des cris en pleurant ; mais tous les assistants le firent taire, ne voyant aucun sujet de larmes dans cette mort, et Augustin retint les siennes en se faisant beaucoup de violence. Evodius prit le psautier, et commença à chanter le psaume centième : « Je chanterai à votre louange, ô Seigneur, la miséricorde et la justice ! » Toute la maison répondait, et aussitôt il s'y assembla quantité de personnes pieuses de l'un et de l'autre sexe. On porta le corps ; on offrit pour la défunte le sacrifice de notre rédemption ; on fit encore des prières auprès du sépulcre, selon la coutume, en présence du corps, avant que de l'enterrer. Saint Augustin ne pleura point pendant toute la cérémonie ; mais enfin, la nuit, il laissa couler ses larmes pour soulager sa douleur. Il pria pour sa mère, comme il faisait encore longtemps après, en écrivant toutes les circonstances de cette mort dans le premier livre de ses *Confessions* ; il prie les lecteurs de se souvenir, au saint autel, de Monique, sa mère, et de son père, Patrice.

Aux mines de Phenno, dans la Palestine, la fête de saint Silvain, évêque de Gaza, qui, durant la persécution de Dioclétien, reçut la couronne du martyre, par l'ordre du césar Galère-Maximien, avec plusieurs autres membres de son clergé. — Au même lieu, trente-neuf saints martyrs, qui, ayant été condamnés à travailler aux mines, furent brûlés avec des fers chauds, tourmentés en diverses manières, et enfin décapités tous ensemble. — A Jérusalem, saint Cyriaque, évêque, qui, en visitant les saints lieux, fut martyrisé sous Julien l'Apostat. — En Ombrie, saint Porphyre, martyr. — A Nicomédie, sainte Antoinette, martyre, qui fut d'abord mise à la question d'une manière cruelle, et éprouvée par d'autres sortes de tortures ; ensuite, durant trois jours, suspendue par un bras, puis renfermée dans un cachot, enfin brûlée par ordre du président Priscillien, pour sa persévérance à confesser Jésus-Christ. — A Lorck, en Autriche, saint Florien, martyr, qui, sous l'empereur Dioclétien, fut, par l'ordre du président Aquilin, précipité dans la rivière d'Ens, avec une grosse pierre au cou. — A Tarse, sainte Pélagie, vierge, qui, ayant été renfermée dans un bœuf d'airain ardent, accomplit son martyre sous le même empereur. — A Cologne, saint Paulin, martyr. — A Milan, saint Vénérius, évêque, dont saint Jean Chrysostome a fait connaître les vertus dans une lettre qu'il lui écrivit. — En Périgord, saint Sardos, évêque de

Limoges. — A Hildeshein, en Saxe, saint Godard, évêque et confesseur, mis au nombre des saints par Innocent II. — A Auxerre, saint Curcodême, diacre.

Ve JOUR DE MAI

LE SAINT PAPE PIE V.

Depuis l'an 1043, que l'empire des Grecs était tombé dans le schisme, par suite de l'ambition des patriarches de Constantinople, ils se réunirent deux fois à l'Eglise romaine : une première, au concile général de Lyon, en 1274; une seconde, au concile général de Florence, l'an 1439. Mais ces réunions ne duraient pas. La plupart des Grecs retournaient au schisme. Aussi la vengeance du ciel, qui les menaçait depuis longtemps, frappa-t-elle ses derniers coups. En 1453, Constantinople fut prise, et leur empire détruit par les Turcs. Cent ans après, tandis que l'hérésie ravageait l'Allemagne, la France, l'Angleterre et le nord de l'Europe, les Turcs, toujours plus puissants, s'avançaient à la conquête de la chrétienté, ainsi divisée contre elle-même. Le pape Pie V la sauva. Une armée de chrétiens, assemblée par ses soins, battit les Turcs, le 7 octobre 1571, dans le golfe de Lépante. Les chrétiens avaient commencé la bataille par prier à genoux devant un crucifix. Les Turcs furent défaits complétement, perdirent trente mille hommes, avec la plupart de leurs vaisseaux, et depuis ce jour leur empire est toujours allé en décadence. Quinze mille captifs qui étaient sur les galères des infidèles recouvrèrent leur liberté. Pie V, en reconnaissance de cette victoire, qu'il rapportait à l'intercession de la sainte Vierge, voulut qu'on célébrât la fête du Rosaire le premier dimanche d'octobre. Il inséra aussi dans les Litanies cette invocation, *Auxilium Christianorum*. C'est à la sainte Vierge, et après elle à un saint Pape, que nous devons d'avoir été préservés de l'esclavage des Turcs.

Dès l'âge de quinze ans, ce saint, nommé alors Michel Ghisleri, entra comme novice dans l'ordre de Saint-Dominique. Persuadé que les âmes lâches ne sont point faites pour la vraie vertu, il s'occupa tout entier des moyens de remplir ses devoirs de la ma-

nière la plus parfaite. Il travaillait chaque jour à l'emporter sur ses autres frères en modestie, en humilité et en obéissance. Un désir sincère de plaire à Dieu et d'accomplir sa volonté dirigeait toutes ses démarches. La prière, le jeûne, les veilles et les différentes pratiques de la mortification faisaient ses plus chères délices. Malgré la fatigue du jour, il employait encore plusieurs heures de la nuit à prier et à méditer, ou devant l'autel, ou dans sa cellule.

De tous ceux qui l'entouraient, ce grand Pape aimait particulièrement ceux qui lui faisaient remarquer ses moindres fautes. Un jour qu'on lui recommandait quelqu'un de sa maison : « Il est bon, répondit-il, mais il ne me contredit jamais. » Prions Dieu qu'il nous fasse la grâce d'aimer ainsi ceux qui nous reprennent de nos défauts.

On lit encore dans la vie de ce saint Pape : « Un pauvre garçon, au service d'un gentilhomme milanais, suivant un jour son maître à cheval, rencontra proche de Toncino un moine harassé de fatigue, qui portait un sac sur ses épaules, par un temps d'excessive chaleur. Il en eut compassion, et offrit au religieux la croupe de son cheval. Celui-ci accepta seulement d'y déposer son fardeau, et ils cheminèrent côte à côte jusqu'à une rivière, où le pauvre garçon voulut absolument, pour achever sa charité, payer le passage au batelier, et ne restituer le sac qu'au lieu même de sa destination. Bien des années s'étaient écoulées, lorsque ce bon serviteur, à sa grande surprise, se vit appelé à Rome, pour occuper un office honorable dans le palais pontifical : le moine inconnu était devenu le pape Pie V[1] .»

Mais au moins la ville de Rome se montrait-elle digne d'un tel Pontife ? Voici ce qu'en dit un témoin oculaire, venu du fond de l'Allemagne pour s'en assurer. C'est un seigneur allemand, écrivant de Rome, le 9 avril 1566, à un prince de la même nation.

« J'ai souvent entendu dire, je l'avoue, et j'ai lu dans les écrits des ennemis de Jésus-Christ et de son corps mystique, qui est la sainte Église, des particularités très-mauvaises et dont on ne peut parler sans horreur, sur la ville de Rome. J'en étais venu au point de croire que la piété, la religion et toute honnêteté en étaient bannies, pendant que l'impiété, l'impudicité et les autres vices de

[1] De Falloux, t. II, p. 180.

tout genre y marchaient impunément tête levée. J'ai donc souvent demandé à Dieu, que, soutenu par sa grâce, il me fût permis d'aller moi-même visiter ces lieux, pour reconnaître la vérité, et juger si les choses étaient ou non telles qu'on le disait. Celui qui est toujours près de ceux qui l'invoquent a bien voulu exaucer ma prière, et il m'a offert cette occasion si favorable de tout voir par moi-même. Combien les choses sont différentes, dans la réalité, de ce qu'elles sont dans la bouche des impies qui ne cessent de vociférer la calomnie ! Je m'en suis assuré, illustre prince. Certes, si je ne savais que la modération plaît à Votre Altesse, je dirais que c'est de cette espèce d'hommes que le prophète Isaïe a parlé, lorsqu'au chapitre XXVIII, il dit : Nous avons placé notre espérance dans le mensonge, et nous avons été protégés par lui.

« En effet, pour rendre hommage à la vérité, et pourquoi dissimuler ce que les murs, les carrefours, les maisons, les temples de cette auguste cité, témoins de ce que je dis, crient si haut ? je dois déclarer que, depuis le premier moment de mon séjour à Rome, je vois, non sans étonnement et sans admiration, tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe merveilleusement adonnés aux exercices de la piété. Pendant tout le temps du dernier carême, l'observation du jeûne était si exacte, la prière de ceux qui s'approchaient de l'autel si fervente, le zèle religieux qui porte à visiter successivement les différentes églises de la ville, si ardent; la multitude de ceux qui confessaient aux prêtres leurs péchés, de ceux qui en étaient vivement contrits et qui satisfaisaient à la justice divine, si grande, que l'on ne pouvait rien voir au-dessus. Mais c'est surtout dans cette semaine qu'à juste titre nous nommons sainte, parce qu'on y remet sous nos yeux la passion de Jésus-Christ, que tous, avec un soin plus grand encore qu'auparavant, se livrèrent aux pratiques pieuses qui ont l'efficacité de modérer nos désirs et de détourner notre esprit de toute sollicitude pour les choses terrestres. Non, je n'ai pas d'expressions pour vous peindre ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu dire des exercices si multipliés de pénitence et de piété auxquels on s'y livrait. Le sommeil pris sur la dure, les mortifications corporelles, les veilles, les prières, les jeûnes observés avec la plus rigoureuse exactitude; enfin, pour me servir des paroles d'un saint Père, tous les saints artifices de la pénitence étaient mis en œuvre pour

y trouver les biens de l'âme... Oui, la ville de Rome m'a paru, pendant toute cette semaine, tellement étrangère à toutes les affaires du siècle, tellement absorbée dans la contemplation de Jésus-Christ s'immolant sur la croix comme prêtre et victime, que je ne puis me garantir d'une juste indignation contre ceux qui ne rougissent pas de défigurer ainsi la ville de Rome, ni m'empêcher de détester au fond du cœur leur impiété...

« Mais quand le vicaire de Jésus-Christ lui-même, le jeudi saint, jour de la dernière cène, se montra au public, Dieu immortel! quelle majesté dans sa démarche et dans sa contenance!... A ses côtés se tenaient ceux des cardinaux dont la piété et la science sont les plus estimées... Sur l'immense place qui se déploie devant la basilique de Saint-Pierre, se pressait la multitude la plus variée, accourue de toutes les régions du monde chrétien. Là, dans une attitude suppliante et respectueuse, elle ne lève les yeux que pour vénérer celui en qui une inébranlable foi lui montre le représentant de Jésus-Christ sur la terre. Pénétrée de crainte et d'émotion, elle écoute la sentence d'excommunication que lisent en latin et en italien, d'une voix assez haute pour être entendue de tous les assistants, deux cardinaux spécialement désignés, entre lesquels se trouve le souverain Pontife. A cette terrible sentence succède, comme l'éclat du tonnerre, le bruit du canon des forts, des palais et du château Saint-Ange. En vérité, illustre prince, je me crus à ce grand jour du Seigneur, jour de colère et de désastre, qui ébranlera le ciel et la terre, et auquel le Seigneur, accompagné de ses anges, viendra dans sa majesté pour juger le monde, tandis que les hommes de tous les pays et de tous les âges, réunis devant sa face, attendront la récompense ou le châtiment.

« Le même jour, au soir, je vis une longue file de pénitents, marchant avec ordre, lesquels, dans la contrition de leurs péchés, dans la profonde douleur d'avoir eux-mêmes causé la passion, le crucifiement et la mort de Jésus-Christ, d'être eux-mêmes la verge qui déchira son corps et le crime qui lui arracha la vie, se déchirèrent les épaules par tant de coups et d'une manière si lamentable, que le sang en coulait jusqu'à terre. Ces associations de flagellants sont fort nombreuses Lorsqu'elles furent arrivées à la basilique de Saint-Pierre, on leur offrit à contempler la lance dont

Longin perça le côté du Sauveur, et le voile qui reproduit les traits sacrés du visage de Jésus. J'aurais cent langues et cent bouches, que je ne pourrais redire les sanglots, les cris, les prières que poussèrent à haute voix, en se prosternant, tant les flagellants eux-mêmes que la foule immense qui était accourue en les accompagnant. Je ne me tairai pas cependant, et tant que je vivrai, à la honte de Satan et à la confusion de tous ses ministres, j'attesterai de vive voix et par écrit, publiquement et à la face du monde entier, que j'y ai vu dans ce temps les œuvres les plus éclatantes de la piété et de la pénitence [1]. »

Le même jour, à Rome, sainte Crescentienne, martyre. — Au même lieu, saint Silvain, martyr. — A Alexandrie, saint Euthyme, diacre, qui mourut en prison pour Jésus-Christ. — A Thessalonique, la fête des saints Irénée, Pérégrin et Irène, qui expirèrent dans les flammes. — A Auxerre, le martyre de saint Jovinien, lecteur. — A Alicate, en Sicile, saint Ange, prêtre, de l'ordre des Carmes, qui, pour la défense de la foi catholique, fut massacré par les hérétiques. — A Jérusalem, saint Maxime, évêque et confesseur, à qui le césar Maximien-Galère fit arracher un œil et brûler un pied avec un fer chaud, puis le condamna aux mines. — A Edesse, en Syrie, saint Eulogie, évêque et confesseur. — A Arles, saint Hilaire, évêque, renommé par sa sainteté et par sa science. — A Vienne, saint Nizier, évêque, vénérable par sa sainteté. — A Bologne, saint Théodore, évêque, célèbre par ses vertus. — Le même jour, saint Serdon, évêque de Sagonte, en Espagne. — A Milan, saint Jérome, évêque. — Au même lieu, la conversion de saint Augustin, évêque, et docteur de l'Eglise, que l'évêque saint Ambroise instruisit des vérités catholiques et qu'il baptisa en ce jour.

[1] *Apud Bzovium*, 1566, p. 34 et 263.

VIe JOUR DE MAI.

SAINT JEAN DAMASCÈNE,

AVEC LA VIE DE SAINT BLAISE QU'IL RÉSUME DANS SES HYMNES.

Les mahométans avaient conquis la Chaldée, la Perse, la Palestine, la Syrie, la Mésopotamie et l'Egypte, lorsque Jean naquit vers la fin du septième siècle à Damas, ville qui lui a fait donner le surnom de Damascène. Sa famille était illustre et chrétienne. Quoique les chrétiens eussent à souffrir de temps à autre des avanies et des persécutions, surtout quand les musulmans étaient battus par les Grecs, son père occupait une place de conseiller d'Etat auprès du calife de ces infidèles. Au lieu de dissiper ses grands biens en dépenses inutiles, il les employait en œuvres de charité, principalement à racheter les captifs qu'on amenait à Damas pour être vendus ou égorgés. Un jour, dans une troupe de ces malheureux exposés sur la place publique, on vit ceux qui étaient destinés à la mort se jeter aux pieds de l'un d'entre eux et se recommander humblement à ses prières. C'était un religieux italien, nommé Cosme, pris sur mer avec les autres. Les barbares, ayant remarqué le respect que lui témoignaient ses compagnons de malheur, lui demandèrent de quelle dignité il avait été revêtu parmi les chrétiens. Il répondit qu'il n'en avait point d'autre que celle de prêtre. « Je suis, ajouta-t-il, un inutile moine qui a étudié non-seulement la philosophie chrétienne, mais encore la philosophie étrangère; » et, en disant ces mots, ses yeux se remplirent de larmes. Le père de Jean étant survenu lui demanda la cause de sa tristesse. Cosme lui confessa naïvement qu'il s'affligeait de mourir avant d'avoir pu communiquer à d'autres les sciences qu'il avait acquises. Or, depuis longtemps le père cherchait pour son fils un homme qui pût lui donner une éducation convenable. Ravi de trouver ce trésor dans un captif qu'on allait égorger, il courut le demander au calife, qui le lui accorda sans peine. Cosme non-seulement reçut la liberté, il devint l'ami du père, le maître du fils, qui, sous sa direction, apprit avec un succès prodigieux la grammaire, la dialectique, l'arithmétique de Diophante ou

l'algèbre, la géométrie, la musique, la poésie, l'astronomie, mais surtout la théologie ou la science de la religion. Ses progrès ne furent pas moindres dans la vertu que dans les sciences. Il avait pour compagnon d'études un orphelin de Jérusalem, que son père avait adopté. Quand son éducation fut achevée, Cosme se retira en Palestine, dans la laure de Saint-Sabas, d'où il fut tiré pour être fait évêque de Majume [1]. Le mérite de Jean fut bientôt connu du prince des Sarrasins, qui le fit chef de son conseil après la mort de son père.

Circonstance bien remarquable ! C'est un pauvre moine d'Italie, captif, voué à la mort, qui introduit les sciences de Grèce et de Rome à la cour des califes de Damas, qui les enseigne au fils du grand vizir ; et ce fils, devenu grand vizir lui-même, puis moine, sous le nom de saint Jean Damascène, parvient à naturaliser, pour un temps, ces sciences étrangères parmi ces mêmes musulmans, parmi ces mêmes Arabes, qui les avaient proscrites et brûlées avec la bibliothèque d'Alexandrie. D'après ces faits, qui viennent d'être constatés par des savants de France, ce ne sont pas les chrétiens qui ont appris ces sciences humaines des musulmans, comme certains hommes se plaisent à dire, mais les musulmans qui les ont apprises des chrétiens.

On avait vu plus d'un empereur grec de Constantinople protéger l'hérésie ; il y en eut un qui inventa lui-même une hérésie nouvelle : ce fut de condamner et de briser les images des saints comme une idolâtrie. C'était l'empereur Léon, surnommé l'Isaurien, parce qu'il était natif d'Isaurie, pays et peuple pour le moins aussi barbares que l'étaient alors les Huns et les Vandales. Comme il était très-ignorant, il se mit en tête qu'en honorant les saintes images, les catholiques honoraient non pas les saints qu'elles représentent, mais la matière et la couleur dont ces images sont faites. Il entreprit de les abolir, les fit ôter des églises et brûler sur les places publiques. Les catholiques qui s'y opposaient furent tourmentés et mis à mort. Son fils Constantin Copronyme se montra encore plus furieux. Constantinople devint un théâtre de supplices : on crevait les yeux, on coupait les narines aux catholiques ; on les déchirait à coups de fouet, on les jetait dans la mer.

[1] *Vit. SS. Joan. Dam. Acta S.*, 6 maii.

L'empereur en voulait surtout aux moines : il n'y avait ni outrages ni tourments qu'il ne leur fît souffrir ; on leur brûlait la barbe enduite de poix ; on leur brisait sur la tête les images des saints peintes sur bois. Son plus grand plaisir était de présider à ces supplices. Il y eut encore quatre ou cinq empereurs semblables. Ainsi, tandis que les rois barbares s'adoucissaient en Occident, les empereurs de Constantinople devenaient barbares.

Dieu n'abandonna pas les siens dans ces temps difficiles ; il suscita plusieurs saints pour soutenir la multitude des fidèles. Saint Jean Damascène, quoiqu'il vécût parmi les musulmans, composa en faveur des saintes images d'excellents écrits, que nous avons encore, et dans lesquels l'hérésie des iconoclastes est réfutée avec une grande force.

Il écrivit un premier discours adressé à ses amis, en les priant de le répandre parmi les fidèles. Il commence avec beaucoup de modestie. « Je devais plutôt, connaissant mon indignité, garder un perpétuel silence et me contenter de confesser à Dieu mes péchés ; mais voyant l'Eglise fondée sur la pierre agitée d'une violente tempête, je ne crois pas devoir me taire, parce que je crains Dieu plus que je ne crains l'empereur. Au contraire, c'est ce qui m'excite ; car l'autorité des princes est d'un grand poids pour séduire les sujets. Quoique l'on sache que les rois de la terre sont soumis au Roi du ciel, et que les lois sont au-dessus d'eux, il y en a peu néanmoins qui méprisent leurs commandements injustes. » Saint Jean Damascène pose ensuite pour fondement de son discours, que l'Eglise ne peut errer et qu'il n'est pas permis de la soupçonner d'un aussi grossier abus que l'idolâtrie ; il prie enfin le peuple de Constantinople, avec son excellent pasteur, d'accueillir avec bienveillance ses paroles, sans faire attention à sa dignité, qui était petite, ni à son éloquence, qui était encore moindre ; mais au fond même des idées.

Puis, entrant en matière : « Je sais, dit-il, que celui qui ne ment point a dit : Le Seigneur, ton Dieu, est un ; tu adoreras le Seigneur, ton Dieu, et tu le serviras lui seul ; tu ne feras point de sculpture ni d'image de ce qui est au ciel et sur la terre. Aussi je n'adore qu'un seul Dieu, et je ne rends qu'à lui seul l'adoration de latrie. Je n'adore point la créature à la place du Créateur ; mais le Créateur qui s'est fait créature, pour honorer la nature

humaine et me rendre participant de la nature divine. J'adore avec ce grand Roi et ce Dieu, le corps qui est pour ainsi dire sa pourpre. J'ose faire une image du Dieu invisible, non en tant qu'il est invisible, mais en tant qu'il s'est rendu visible pour nous par la chair et le sang. Par cette image, je ne prétends point représenter la divinité, mais la chair qui a été vue. Si je ne puis former une image de l'âme, bien moins pourrais-je en faire une de Dieu, qui a lui-même accordé à l'âme de n'être point matérielle.

« Mais Dieu a dit à Moïse : Tu ne feras point d'images. Apprenez comment Moïse l'explique lui-même dans le Deutéronome : Le Seigneur nous a parlé du milieu du feu ; vous n'avez vu aucune image, vous avez seulement entendu sa voix, de peur qu'en regardant le ciel, et voyant le soleil, la lune et les étoiles, vous ne vous laissiez séduire pour les adorer et les servir. Voyez-vous que son dessein n'est que de vous détourner d'adorer la créature au lieu du Créateur, et de rendre à quelque autre qu'à lui l'adoration de latrie? Ce précepte était donc pour les Juifs enclins à l'idolâtrie ; mais pour nous, à qui il est donné de connaître parfaitement la nature divine, et qui avons passé l'enfance, nous savons ce qu'il est possible et ce qu'il est impossible de représenter par des images. Comment pourrait-on faire une image de celui qui n'a ni figure ni bornes? ou peindre par des couleurs celui qui n'a point de corps? Mais, depuis qu'il s'est fait homme, vous pouvez faire l'image de sa forme humaine. Vous pouvez peindre sa naissance de la Vierge, son baptême dans le Jourdain, sa transfiguration sur le Thabor, ses tourments, sa croix, sa sépulture, sa résurrection, son ascension. Exprimez tout cela par les couleurs aussi bien que par les paroles. Ne craignez rien. Je connais la différence des adorations (proskyneseos) et des images.

« L'image est une ressemblance qui caractérise l'original, mais avec une certaine différence, car une image ne saurait être en tout pareil à l'original. Le Fils de Dieu est l'image vivante du Père, image ressemblante en tout, si ce n'est que le Père n'est pas du Fils, mais le Fils du Père. Les idées de Dieu sont les images et les paradigmes des choses qu'il veut faire. Les choses mêmes visibles sont des images des choses invisibles. Ainsi l'Ecriture,

pour s'accommoder à notre faiblesse, nous représente quelquefois Dieu sous des figures corporelles. Ainsi, pour représenter la Trinité, nous employons nous-même la comparaison du soleil, de sa lumière et de son rayon. Nous appelons encore image le signe des choses futures. Ainsi l'arche d'alliance, la verge d'Aaron et l'urne de la manne, signifiaient la sainte Vierge; le serpent d'airain signifiait Jésus-Christ en croix; la mer et la nuée signifiaient le baptême. On nomme encore image ce qui conserve la mémoire des choses passées, soit par les lettres, comme quand Dieu écrivit sa loi sur des tables, et ordonna d'écrire la vie des hommes qui lui étaient chers; soit par d'autres monuments sensibles, comme l'urne et la verge qu'il fit garder dans l'arche. Otez donc toutes sortes d'images, et déclarez-vous contre celui qui les a fait faire, ou recevez-les toutes, chacune comme il lui convient.

« L'adoration, *proskynesis*, est un signe de soumission et de respect. Nous en connaissons différentes espèces. La première, qui s'appelle adoration de latrie, est celle que nous rendons à Dieu, seul adorable par sa nature. Il y en a une autre que nous rendons, à cause de Dieu, à ses amis et à ses serviteurs, comme quand Josué et Daniel adorèrent des anges, ou aux lieux et aux choses consacrés à Dieu, ou aux princes qu'il a établis, comme quand les Israélites adoraient le tabernacle, quand Jacob adora Esaü, son frère aîné, et même Pharaon, et quand Joseph fut adoré par ses frères. Il y a aussi une adoration qui n'est qu'un honneur qu'on se rend l'un à l'autre, comme quand Abraham et les enfants d'Hémor s'adorèrent réciproquement. Otez donc toutes les adorations, ou bien recevez-les toutes, mais avec les différences et dans les occasions convenables.

« Dites-moi : Dieu n'est-il pas un? le législateur n'est-il pas un? Pourquoi donc ordonne-t-il des choses contraires? Car les chérubins sont du nombre des créatures. Pourquoi donc ordonne-t-il que les chérubins faits de mains d'hommes ombragent le propitiatoire? N'est-ce pas pour faire entendre que de Dieu même, comme étant infini, on ne peut faire aucune image, afin qu'aucune créature ne reçoive l'adoration de latrie; mais que les chérubins, étant des êtres limités, sont représentés comme des ministres autour de son trône? L'arche, l'urne et le propitiatoire, ne sont-ce pas les ouvrages des hommes, faits d'une vile matière, comme vous

aimez à le dire? Qu'est-ce que le tabernacle tout entier? sinon une image, une ombre, une figure? La loi même qui, suivant l'Apôtre, n'avait que l'ombre des biens futurs, et non leur image réelle, n'est-elle pas la figure d'une image? et le tabernacle, une figure de figure? Comment donc la loi défendrait-elle de représenter quelque chose par image? Il n'en est point ainsi; mais chaque chose à son temps.

« Autrefois Dieu, n'ayant ni corps, ni figure, n'était représenté par aucune image. Mais depuis que Dieu a été vu dans la chair et qu'il a conversé parmi les hommes, je représente en image ce qu'il a rendu visible. Ce n'est pas la matière que j'adore, mais l'auteur de la matière, qui s'est fait matière pour moi, qui a habité dans la matière, et qui, par la matière, a opéré mon salut. Et je ne cesserai point de révérer la matière par qui j'ai été sauvé : non pas que je la révère comme Dieu; jamais! mais comme l'instrument de sa grâce. Le bois sacré de la croix n'est-il pas matière? Et le lieu du Calvaire, et la pierre du saint sépulcre, source de notre résurrection, et les lettres dont les Evangiles sont écrits, et la sainte table, et l'or et l'argent dont on fait des vases sacrés, enfin le corps et le sang de Notre-Seigneur? Tout cela n'est-il pas matière? Otez donc le culte et la vénération de toutes ces choses, ou convenez qu'on peut honorer les images de Dieu et de ses amis. Ne calomniez pas la matière. Ce que Dieu a fait n'est point méprisable. C'est une pensée des manichéens. Il n'y a de méprisable que ce que Dieu n'a pas fait : une seule chose, fruit de notre libre arbitre, le péché.

« Ce qu'est un livre à ceux qui le savent lire, une image l'est à ceux qui ne le savent pas; ce que le discours fait à l'ouïe, l'image le fait à la vue. Les images sont un mémorial des œuvres divines. Dieu commanda de prendre douze pierres dans le Jourdain et d'en faire un monument perpétuel de ce miraculeux passage. Pourquoi ne représenterai-je pas les miracles et les souffrances de Jésus-Christ, afin que, si mon fils m'interroge, je lui réponde : C'est que le Fils de Dieu s'est fait homme, et qu'il a ramené à sa félicité première tout le genre humain? Mais, disent-ils, contentez-vous de faire l'image de Jésus-Christ et de sa Mère. Quelle absurdité! Ne voyez-vous pas que vous vous déclarez ouvertement les ennemis des saints? Car si vous peignez l'image du

Christ, et non des saints, ce ne sont donc pas les images que vous défendez, mais c'est aux saints que vous refusez l'honneur. Le temple de Salomon était orné tout à l'entour de chérubins, de palmes, de grenades, de bœufs, de lions. N'est-il pas plus décent d'orner les murailles de la maison de Dieu, d'images des saints que d'animaux sans raison? Nous ne voulons pas peindre Jésus-Christ sans les saints qui composent sa cour. Que l'empereur de la terre se dépouille de la sienne avant de dépouiller son maître.

« Autrefois on ne bâtissait pointde temples aux hommes, et on ne célébrait point la mort des justes par la joie, mais par les larmes. Au contraire, quiconque avait touché un mort, fût-ce le corps de Moïse, était réputé immonde. Otez donc les fêtes instituées en l'honneur des saints, contre les maximes de l'ancienne loi, ou bien recevez leurs images, que vous prétendez contraires à la loi. Mais il vous est impossible d'abolir ces fêtes établies par les apôtres et les Pères. Car, depuis l'incarnation du Verbe, nous sommes vraiment sanctifiés, délivrés par ses souffrances, immortels par sa résurrection. Depuis ce temps, nous honorons la mort des saints par la joie, et non par le deuil. L'ombre ou la ceinture des apôtres guérissait les malades et chassait les démons : pourquoi leur image ne serait-elle pas honorée? Ou n'adorez rien de matériel, ou ne soyez point novateur, et n'ébranlez point les bornes séculaires plantées par vos pères, qui ont établi les usages de l'Eglise, non-seulement par leurs écrits, mais par la tradition. »

Saint Jean Damascène répond à l'objection tirée de saint Epiphane, qui déchira un rideau où était peinte une image. Il dit premièrement que l'écrit d'où est tiré ce fait n'est peut-être pas de saint Epiphane, ou que ce saint a pu en user ainsi pour corriger quelques abus, comme saint Athanase ordonna d'enterrer les reliques des saints pour abolir la mauvaise coutume des Egyptiens, qui gardaient leurs morts sur des lits; car, que saint Epiphane n'ait pas prétendu abolir les images, on le voit par son église, qui en est encore ornée. Enfin, de même que, suivant le proverbe, une seule hirondelle ne fait pas le printemps, ainsi l'autorité d'un seul homme ne saurait prévaloir contre la tradition de toute l'Eglise.

A la fin de ce discours, saint Jean Damascène rapporte plusieurs passages des Pères en faveur du culte des images. Premièrement,

de saint Denys l'Aréopagite; puis de saint Basile, de saint Grégoire de Nysse, qui dit avoir été touché jusqu'aux larmes de la peinture du sacrifice d'Abraham; de saint Chrysostôme, de Léonce, évêque en Chypre. Sur ce dernier, il ajoute: « Quel est le meilleur interprète de saint Epiphane, ou ce saint évêque qui a prêché dans la même île de Chypre, ou ceux qui parlent selon leur sens particulier? » Enfin, après avoir encore cité Sévérien de Gabales et le *Pré spirituel* de saint Sophrone de Jérusalem, et qui est proprement de son ami Jean Mosch, il conclut : « Il y a plusieurs évêques et plusieurs empereurs chrétiens, distingués par leur piété, leur doctrine et leur sainte vie; on a tenu plusieurs conciles, auxquels ont assisté les saints Pères inspirés de l'Esprit-Saint; d'où vient que personne d'entre eux n'a osé condamner le culte des images? Nous ne permettrons pas que l'on enseigne une nouvelle foi, ni que nous ayons l'air de varier selon les temps, de peur que les infidèles ne regardent notre foi comme un jeu et une raillerie. Nous ne souffrirons pas que l'on obéisse à l'édit de l'empereur, qui veut renverser la coutume de nos pères. Il n'est pas d'un empereur pieux de prétendre abolir les usages et les décrets de l'Eglise. Ce n'est pas agir en père, mais en brigand, que de commander avec violence, au lieu de persuader par raison. C'est ce qu'on voit dans le deuxième concile d'Ephèse, que l'on appelle jusqu'aujourd'hui *le brigandage*, parce que tout s'y passa avec violence de la part de l'empereur : témoin le martyre de saint Flavien. Décider sur ces sortes de matières, n'appartient pas aux princes, mais aux conciles. Ce n'est point aux rois que Jésus-Christ a donné la puissance de lier et de délier, mais aux apôtres et à leurs successeurs, aux pasteurs et aux docteurs de l'Eglise. *Quand ce serait un ange*, dit l'apôtre saint Paul, *qui vous prêcherait un autre Evangile que celui que vous avez reçu...* N'ajoutons pas ce qui suit, c'est-à-dire *qu'il soit anathème!* pour leur donner lieu de changer de sentiment. Que si, ce qu'à Dieu ne plaise, ils persistent opiniâtrément dans leur erreur, alors nous prononcerons le reste, c'est-à-dire l'anathème[1]. »

Il est sans doute bien remarquable de voir un ministre, un vizir du calife, du successeur de Mahomet, écrire avec cette profon-

[1] *Opera S. Joan. Damasc.*, edit. Lequien., t. I, p, 307-330.

deur, cette justesse et cette force sur les saintes images, à l'empereur et au peuple de Constantinople. On conçoit qu'un pareil écrit, venant d'une pareille main, dut faire une grande sensation.

Voici comment l'empereur répondit, d'après les écrivains grecs, aux lettres de saint Jean Damascène en faveur des saintes images. Jean était encore ministre du calife et gouverneur de la ville de Damas. Ses lettres, car il en fit plusieurs, passant de main en main, furent d'un grand secours à ceux que la crainte de la persécution aurait pu ébranler. L'iconoclaste Léon en fut tellement irrité, qu'ayant trouvé une de ces lettres, il usa de ce moyen pour se venger. Il en fit imiter l'écriture par un habile faussaire, se fit écrire une lettre au nom de Jean, qui l'engageait à marcher sur Damas, promettant de l'en rendre maître. Il envoya cette lettre supposée au calife, comme un gage de son amitié et une preuve du désir sincère qu'il avait d'entretenir la paix avec lui. Le calife, outré de colère et sans écouter les protestations de Damascène, lui fit couper sur-le-champ la main droite. L'auteur de sa vie, qui est Jean, patriarche de Jérusalem, et que l'on croit Jean IV, qui fut brûlé par les Sarrasins l'an 969, rapporte : que Damascène ayant obtenu qu'on lui rendît sa main, il se prosterna devant une image de la sainte Vierge, la suppliant d'intercéder auprès de son Fils, afin qu'il la lui remît en état de continuer à défendre la cause des saintes images ; que sa main ayant été parfaitement rétablie, le calife, surpris du miracle, reconnut son innocence et le pria de rester à sa cour.

Quoi qu'il en soit, Damascène, aimant mieux renoncer au monde, donna la liberté à ses esclaves, distribua ses biens à ses parents, aux pauvres et aux églises, et s'en alla à Jérusalem, et de là dans la laure de Saint-Sabas, avec le jeune homme qui avait été élevé avec lui sous le moine Cosme. Le supérieur de la laure le mit successivement sous la conduite de quelques anciens des plus sages ; mais ils s'excusèrent tous de s'en charger, ne se croyant pas en état de conduire un homme où il paraissait tant d'érudition. Il y en eut un néanmoins qui accepta la commission, mais qui le traita durement, jusqu'à lui commander les choses les plus répugnantes à la nature, et jusqu'à le punir sans ménagement des moindres fautes. Après diverses épreuves endurées avec une

merveilleuse patience, on le laissa maître de son temps, qu'il employa à composer plusieurs ouvrages. Le patriarche de Jérusalem, qui était ou Jean III ou Eusèbe, son successeur, l'obligea à recevoir l'ordre de la prêtrise. Damascène ne s'y soumit que par obéissance ; après quoi il retourna dans sa cellule continuer ses exercices de pénitence et ses ouvrages pour l'utilité de l'Eglise. Il y était excité par le moine Cosme, son ancien précepteur, depuis évêque de Majume en Palestine, près de Gaza [1].

Saint Jean Damascène mourut vers l'an 780. Dans ses nombreux et excellents écrits il combat toutes les hérésies anciennes et nouvelles, y compris celle de Mahomet et celle des iconoclastes de Constantinople. Il les combat non simplement par des discours et des ouvrages détachés, mais par un vaste ensemble de doctrine, qui sous le nom de *source de la science*, embrasse depuis les premiers éléments du langage et du raisonnement scientifique jusqu'aux plus hautes élévations de la foi chrétienne.

Ce corps de doctrine que le saint docteur adresse à Cosme, évêque de Majume, son ancien précepteur, qui l'avait comme obligé de le faire, se compose de trois parties : la première, sous le nom de dialectique, expose les principes et les règles pour parler et pour raisonner juste en matière de science ; la seconde est l'histoire et la réfutation sommaire de toutes les hérésies depuis l'origine du monde jusqu'à son temps ; la troisième, intitulée *de la Foi orthodoxe*, expose et établit cette foi dans quatre livres.

La science, suivant saint Jean Damascène, est la connaissance vraie de ce qui est. Notre esprit, ne l'ayant pas en lui-même, non plus que l'œil la lumière, a besoin d'un maître. Ce maître est la vérité même, le Christ, qui est la sagesse et la vérité en personne, et en qui sont cachés tous les trésors de la science. On peut tout apprendre par l'application et le travail, mais avant tout et après tout, par la grâce de Dieu. Comme l'Apôtre nous avertit d'éprouver toutes choses et de retenir ce qui est bon, nous consulterons les écrits des sages de la gentilité ; peut-être y trouverons-nous quelque chose d'utile à notre âme. Un artisan quelconque, pour

[1] *Acta SS.*, 6 maii.

faire son ouvrage, a besoin d'instruments ; il convient d'ailleurs que la reine soit servie par quelques suivantes. Les sciences purement humaines sont les servantes de la vérité, des instruments et des armes pour la défendre.

La philosophie est la science naturelle de ce qui est, en tant que cela est ; la science des choses divines et humaines ; la méditation de la mort ; l'imitation de Dieu ; l'art des arts, la science des sciences ; enfin l'amour de la sagesse. Or, la vraie sagesse, c'est Dieu ; donc l'amour de Dieu est la vraie philosophie. La philosophie se divise en spéculative et en pratique ; la spéculative se subdivise en théologie, physiologie et mathématique ; la pratique, en morale, économie et politique. Le propre de la théologie est de considérer les êtres immatériels, Dieu, les anges et les âmes. La physiologie est la science des choses matérielles, telles que les animaux, les plantes, les pierres ; tout ce qu'on appelle aujourd'hui histoire naturelle. La science mathématique considère les choses qui, quoique sans corps par elles-mêmes, sont néanmoins considérées dans les corps ; tels, les nombres, les accords, les figures, les mouvements des astres. La théorie des nombres constitue l'arithmétique ; la théorie des sons, la musique ; la théorie des figures, la géométrie ; la théorie des astres, l'astronomie. La philosophie pratique traite des vertus, règle les mœurs et la conduite ; si elle donne des règles à l'individu, elle s'appelle morale ; à une maison tout entière, elle s'appelle économie ; à des villes et à des pays, elle s'appelle politique.

Comme la philosophie est la science de ce qui est, nous parlerons de l'être. Nous commencerons par la logique ou l'art de raisonner, qui est moins une partie de la philosophie que l'instrument dont elle se sert pour toutes les démonstrations. Nous traiterons d'abord des mots simples qui expriment des idées simples, et nous viendrons ensuite aux raisonnements. L'être est un nom commun à tout ce qui est ; et il se divise en substance et en accident. La substance est ce qui existe en soi-même, et non dans un autre, par exemple, un corps ; l'accident est ce qui ne peut exister en soi-même, mais que l'on considère dans un autre, par exemple, une couleur.

C'est avec cette justesse et cette clarté que saint Jean Damascène précise les mots et les idées qui constituent le langage et la raison

scientifiques. Quand on fait attention que les discordances philosophiques parmi les païens, que les grandes hérésies parmi les chrétiens, venaient toutes d'une obscurité et d'une confusion plus ou moins volontaires touchant les mots et les idées d'être, de substance, de nature, de forme, d'hypostase, de personne, on voit que saint Jean Damascène ne pouvait mieux commencer que par les bien définir, et que quiconque cherche la vérité en conscience, ou veut la défendre sincèrement, doit faire de même.

Dans son *Traité des hérésies*, où il en compte une centaine jusqu'à son temps, les quatre-vingts premières, dont vingt avant Jésus-Christ, sont résumées de l'ouvrage de saint Epiphane. Parmi les hérésies antérieures à l'ère chrétienne, l'un et l'autre mettent les principales sectes de la philosophie grecque. Parmi les vingt hérésies les plus récentes, celle que saint Jean de Damas expose et réfute le plus au long est le mahométisme. » Jusqu'à présent, dit-il, la superstition des Ismaélites, avant-courrière de l'Antechrist, continue de tromper les peuples. On en rapporte l'origine à Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar ; aussi les Ismaélites sont-ils communément appelés Agaréniens. Ils étaient idolâtres, adoraient l'étoile de Lucifer, et Vénus, qu'ils appellent Chabar ou grande, jusqu'aux temps d'Héraclius. Dès lors il s'éleva parmi eux un faux prophète, nommé Mahomet, qui, étant tombé sur les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, et ayant eu des entretiens avec un moine arien, composa une hérésie propre. S'étant concilié la faveur de sa nation par une apparence de piété, il répandit le bruit qu'il lui arrivait des écrits du ciel. Il fit un livre plein de choses ridicules, où il leur expose sa religion. Il pose un Dieu de l'univers, qui n'est point engendré et n'a point engendré. Il dit que le Christ est le Verbe de Dieu et son Esprit, mais créé et serviteur; qu'il est né, sans aucune coopération humaine, de Marie, sœur de Moïse et d'Aaron, par l'opération du Verbe de Dieu, qui est entré en elle; que les Juifs ayant voulu, par un crime détestable, l'attacher à une croix, ils se saisirent de lui, mais ne crucifièrent que son ombre ; en sorte que le Christ ne souffrit ni la croix ni la mort, Dieu, à qui il était très-cher, l'ayant enlevé dans le ciel. » Saint Jean Damascène cite de l'Alcoran plusieurs autres contes plus ou moins ridicules, plus ou moins impies; entre autres la manière à la fois impie et infâme dont Mahomet s'y prit pour épou-

ser la femme de son fils adoptif, et il donne quelques exemples pour réfuter les mahométans.

Nous leur demandons : Quel témoin avez-vous que Mahomet ait reçu de Dieu son Alcoran ? ou quel prophète a prédit qu'il s'élèverait un prophète pareil ? — A cela, comme ils ne savent que répondre, nous ajoutons : Moïse a reçu la loi sur le mont Sinaï, lorsque Dieu, à la vue de tout le peuple, s'y manifesta au milieu des foudres et des éclairs. Tous les prophètes, à commencer par Moïse, ont annoncé que le Christ est Dieu, qu'il se ferait homme, qu'il mourrait sur la croix, qu'il ressusciterait, et qu'il serait le juge des vivants et des morts. Pourquoi votre prophète n'a-t-il pas pour lui un témoignage semblable ? Ils répondent : Dieu fait tout comme il lui plaît. Sans doute, répliquons-nous. Mais enfin de quelle manière l'Alcoran est-il descendu à votre prophète ? — C'est pendant qu'il dormait, disent-ils. Voilà qui est curieux, reprenons-nous en riant : s'il a reçu ce livre en dormant, il ne l'a donc pas senti venir. C'est le cas de vous rappeler ce proverbe : Vous nous contez là des songes ! vous nous faites là des contes à dormir debout. Comment ! votre prophète lui-même vous défend de faire sans témoin quoi que ce soit, fût-ce de vendre ou d'acheter un âne, et votre Alcoran, vous le recevez sans témoin !

Les Sarrasins nous reprochent de donner un compagnon à Dieu, parce que nous disons que le Christ est son Fils et Dieu comme lui. Mais, leur répondons-nous, pourquoi vous en faites-nous un reproche, vous qui dites que le Christ est le Verbe et l'Esprit de Dieu ? Car de deux choses l'une : ou bien le Christ est en Dieu, comme son Verbe, sa pensée, sa parole et comme son esprit, et alors il est Dieu ; ou bien il est hors de Dieu, et alors Dieu sera sans Verbe, sans pensée, sans parole et sans esprit. Ainsi, pour ne pas donner à Dieu un compagnon, vous le mutilez, et vous en faites une pierre, un morceau de bois, ou toute autre chose privée de sens [1].

Le Sarrasin nous demande : Avant que Moïse prêchât le judaïsme, le monde n'était-il pas livré au culte des idoles ? Sans doute, répondons-nous. Ceux qui, à la prédication de Moïse, préférèrent le judaïsme à l'idolâtrie, ne firent-ils pas bien ? — Sans doute. — De

[1] *Opera S. Joan. Damasc.*, edit. Lequien., t. I, p. 110-113.

même, ceux qui, à la prédication et à l'enseignement du Christ, préférèrent le christianisme au judaïsme, n'eurent-ils pas raison? — Sans doute encore. — Donc ceux qui, à la prédication et à l'enseignement de Mahomet, ont préféré l'islamisme au christianisme ont également bien fait, et les autres ont fait mal? — Point du tout. — Et comment cela? — Le voici. Le Christ et Moïse ont été dignes de foi, non parce qu'ils prêchaient et enseignaient, en sorte que nous fussions obligés d'en croire Mahomet uniquement parce qu'il prêche et enseigne ; mais Moïse a prouvé sa mission par des miracles, et le Christ, outre qu'il a été prédit par les prophètes, a fait des miracles non moins grands que ceux de Moïse. Vous en convenez. Or, le Christ a dit à ses disciples : La loi et les prophètes sont jusqu'à Jean : que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre ! Où sera donc votre prophète à vous? La chose parle assez d'elle-même [1].

Les Sarrasins nous accusent encore d'idolâtrie parce que nous adorons ou révérons la croix, qu'ils ont en horreur. Mais, leur demandons-nous, comment se fait-il donc que vous usiez la pierre noire de votre caaba à force de la baiser et de l'embrasser? Les uns en donnent pour raison que c'est sur cette pierre qu'Abraham connut Agar ; d'autres, que c'est à cette pierre qu'Abraham attacha son chameau lorsqu'il allait immoler Isaac. Fables ineptes ! Mais enfin, si vous n'avez pas honte de baiser une pierre sur laquelle Abraham a connu sa servante, ou à laquelle il a attaché sa bête, comment nous faites-vous un crime de révérer la croix du Christ, par laquelle ont été détruits l'empire de Satan et les tromperies des démons [2]?

Lequel des deux, demande un Sarrasin, vous paraît le plus grand : de celui qui sanctifie ou de celui qui est sanctifié? Le saint répond : Je vois bien ce que vous voulez dire. — Eh bien ! si vous le voyez, répondez-moi. — Si je réponds : C'est celui qui sanctifie, vous répliquerez aussitôt : Allez donc adorer Jean-Baptiste, qui baptise et sanctifie votre Christ. — C'est cela même, dit le Sarrasin. — Mais, reprend saint Damascène, quand vous entrez dans un bain avec un esclave, qui vous lave et vous nettoie, lequel des deux direz-vous est le plus grand? Est-ce ce misérable que vous avez

[1] *Opera S. Joan. Damasc.*, edit. Lequien., p. 470. — [2] Ibid., p. 113.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

acheté, ou bien vous, qui êtes son maître? Or, Jean est le serviteur, et Jésus le Seigneur. Le Sarrasin, étonné, s'en alla sans rien dire [1].

Saint Jean Damascène finit son *Traité des hérésies*, comme avait fait saint Epiphane, par une profession de foi ; mais il n'est pas si exact sur la procession du Saint-Esprit. Saint Epiphane, et dans son grand *Traité des hérésies*, et dans son *Ancorat*, non-seulement prouve la divinité et la consubstantialité de l'Esprit-Saint, mais il répète dans l'un et dans l'autre, au moins jusqu'à dix fois, qu'il est de la substance du Père et du Fils, qu'il est du Père et du Fils, qu'il procède du Père et du Fils, qu'il procède du Père et reçoit du Fils, qu'il procède de l'un et de l'autre [2].

Aux règles de la dialectique et à l'histoire des hérésies, saint Jean Damascène fait succéder son ouvrage de la foi orthodoxe, en cent chapitres, que l'on divise communément en quatre livres. Il y parle de Dieu, de ses œuvres, de sa providence, de l'incarnation et de ses conséquences. Sur chaque vérité, il résume l'Ecriture et la tradition. Parmi les Pères qu'il résume et transcrit sans les nommer en détail, il suit particulièrement saint Grégoire de Nazianze, dont il avait beaucoup lu les écrits ; il cite encore souvent saint Denys l'Aréopagite, saint Basile, saint Grégoire de Nysse, Némésius, évêque d'Emèse en Syrie, Saint Cyrille d'Alexandrie, saint Léon, pape, Léonce de Byzance, saint Maxime, saint Athanase, saint Chrysostôme, saint Epiphane et plusieurs autres. Voici comme il débute.

« Personne n'a jamais vu Dieu. Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, l'a raconté lui-même. Dieu est donc ineffable et incompréhensible. Car nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils ; ni le Fils, si ce n'est le Père. L'Esprit connaît pareillement ce qui est de Dieu, comme l'esprit de l'homme connaît ce qui est dans l'homme. Après cette première et bienheureuse nature, personne n'a jamais connu Dieu, si ce n'est à qui Dieu même s'est révélé. Je ne parle pas seulement des hommes, mais des vertus célestes, les chérubins et les séraphins. Cependant Dieu ne nous a pas laissé dans une complète ignorance ; car, dans tous, il a semé natu-

[1] *Opera S. Joan. Damasc.*, edit. Lequien. — [2] Epiph. t. Ier, p. 895-898. *Adv. hæres.*, l. III, c. VII-X, t. II. *Ancorat*, p. 13, 14, 16, 71, 75, 77, 78, etc.

rellement la connaissance qu'il est un Dieu. La création même du monde, sa conservation et son gouvernement, proclament la majesté de la nature divine. De plus, par la loi et les prophètes, ensuite par son Fils unique, Notre-Seigneur, notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ, il a augmenté cette connaissance au degré qu'il nous est possible d'atteindre. C'est pourquoi tout ce qui nous a été transmis tant par la loi et les prophètes que par les apôtres et les évangélistes, nous le recevons, nous le reconnaissons, nous le vénérons, sans rien chercher au delà. Car Dieu étant bon et nullement envieux, il nous a révélé ce qu'il nous importait de connaître, et a tu ce qui surpassait nos forces [1]. »

Après avoir expliqué le mystère de la très-sainte Trinité, il ajoute, avec saint Grégoire de Nazianze et saint Grégoire de Nysse : « De cette manière, par l'unité de nature, nous détruisons l'absurde polythéisme des gentils, et, en reconnaissant le Verbe et le Saint-Esprit, nous renversons le dogme des juifs, et il reste de part et d'autre ce qui est bon, savoir : du judaïsme, l'unité de nature ; du gentilisme, la distinction des personnes [2]. »

Entre les œuvres de Dieu, il parle des anges, des créatures visibles, du ciel, de la lumière, des astres, de l'air, de l'eau, de la terre, du paradis terrestre ; mais surtout de l'homme, dont il expose avec soin et en détail les passions et les facultés. Cela peut surprendre dans un *Traité de la foi orthodoxe ;* cependant, il n'est pas malaisé d'en sentir la raison. Des idées vagues, fausses, confuses, sur ces divers sujets, servaient de point d'appui aux manichéens, aux nestoriens, aux eutychiens, aux monothélites, pour accréditer leurs erreurs sur les vérités de la foi catholique, et particulièrement sur l'incarnation du Verbe. Il fallait donc, pour ruiner ces erreurs par la base, substituer des idées justes et précises aux idées fausses et confuses dont elles s'appuyaient.

En parlant de l'Eucharistie, il dit entre autres choses : « Si la parole du Seigneur est vivante et efficace, et si le Seigneur a fait tout ce qu'il a voulu ; s'il a dit : Que la lumière soit, et que la lumière fut ; si le ciel et la terre, et tout ce que le monde renferme, en particulier l'homme, cette créature si admirable, a été fait par la parole du Seigneur ; si le Verbe-Dieu lui-même, parce qu'il l'a

[1] S. Joan. Damasc., l. IV, c. XIII, p. 268-271.—[2] Ibid., t. I, p. 123, l. I, c. I.

voulu, s'est fait homme et s'est formé un corps par le sang très-pur de la sainte Vierge, ne peut-il pas faire le pain son corps et le vin son sang? Comment cela arrivera-t-il? disait la sainte Vierge. Et l'ange lui répond : Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. Et maintenant vous demandez : Comment le pain devient-il le corps de Jésus-Christ, et le vin et l'eau son sang? Je réponds aussi : Le Saint-Esprit survient et opère cette merveille au-dessus de la raison et de la pensée. C'est le corps vraiment uni à la divinité, le corps pris de la sainte Vierge ; non que le corps qui est monté au ciel en descende, mais parce que le pain même et le vin sont changés au corps et au sang de Dieu. Si vous demandez la manière dont cela se fait, il vous suffit d'entendre que c'est par le Saint-Esprit, comme le Seigneur s'est fait de la sainte Vierge un corps pour lui-même. Nous n'en savons pas davantage, sinon que la parole de Dieu est vraie, efficace et toute-puissante, et la manière incompréhensible. D'ailleurs, le pain et le vin que nous mangeons et que nous buvons naturellement, se changent au corps et au sang de qui mange et qui boit, et ne deviennent pas autre corps que le sien ; de même le pain et le vin avec l'eau, par l'invocation et la descente du Saint-Esprit, se changent surnaturellement au corps de Jésus-Christ et en son sang, et sont non pas deux corps, mais un seul et même. Enfin, le pain et le vin ne sont pas la figure du corps et du sang de Jésus-Christ, à Dieu ne plaise ! mais le corps même déifié du Seigneur. Car le Seigneur lui-même a dit : Ceci est, non la figure de mon corps, mais mon corps ; non la figure de mon sang, mais mon sang [1]. »

Pour compléter cette encyclopédie de saint Jean Damascène, il faut y joindre son grand ouvrage des *Parallèles*. C'est une comparaison des sentences des Pères avec celles de l'Ecriture, sur presque toutes les vérités morales. Elles sont rangées par matière et avec beaucoup de soin, suivant l'ordre de l'alphabet grec. Le saint docteur les avait d'abord distribuées en trois livres, dont le premier traitait de Dieu et des choses divines ; le second, de l'état et de la condition des choses humaines ; le troisième, des vertus et des vices; mais il jugea depuis que son ouvrage serait

[1] L. I, c. VII, p. 131.

plus commode aux lecteurs s'il en divisait les titres par ordre alphabétique. Ce qu'il y a d'avantageux dans ce recueil, c'est que saint Jean Damascène nous y a conservé bien des fragments d'anciens auteurs, dont nous n'avons plus de connaissance.

Le cardinal Maï a retrouvé de saint Jean Damascène plusieurs hymnes ou odes en l'honneur de saint Basile, de saint Chrysostôme, de saint Nicolas de Myre, de saint Georges et de saint Blaise. Ces hymnes sont en prose poétique. Il y en a huit en l'honneur de saint Basile, sept en l'honneur de saint Chrysostôme : on y voit célébrées les vertus et les actions que nous connaissons de l'un et de l'autre. Dans les neuf odes en l'honneur de saint Nicolas, mais dont les deux premières manquent, le poëte de Damas résume la tradition commune des Grecs et des Latins sur l'illustre pontife de Myre : « Ni le sable qui est sur le bord de la mer, lui dit-il, ni la multitude des flots, ni les perles de la rosée et les flocons de la neige, ni le chœur des astres, ni les gouttes de la pluie et les courants des fleuves, ni les bouillonnements des fontaines, n'égaleront, ô Père! le nombre de vos miracles [1]. Tout l'univers a en vous un prompt secours dans les afflictions, un encouragement dans les tristesses, une consolation dans les calamités, un défenseur dans les tentations, un remède salutaire dans les maladies. » Damascène célèbre particulièrement sa puissance à délivrer les prisonniers qui l'invoquent dans les fers; son apparition à l'empereur Constantin au milieu de la nuit pour sauver trois généraux de la mort injuste à laquelle on les avait condamnés; son zèle à confesser la foi dans la persécution, à combattre l'hérésie d'Arius pour en préserver son troupeau; sa charité incomparable, qui dérobe à la connaissance du malheureux la main qui le soulage, qui sauve ainsi du déshonneur un père et ses trois filles que l'excès de la misère allait livrer au crime. Dans les sept ou huit hymnes en l'honneur de saint Georges, Damascène chante les mêmes tourments et les mêmes miracles que nous voyons célébrer par son compatriote André, archevêque de Crète : la roue, les feux, les brodequins de fer, le breuvage empoisonné, la résurrection du mort, la conversion du magicien Athanase, les démons contraints à confesser leur impuissance et la divinité de Jésus-Christ.

[1] *Acta SS.*, 3 februar. S. Blas., *Comment. præ.*, n. 9.

Dans les neuf hymnes en l'honneur de saint Blaise, mais qui présentent quelques lacunes, il rappelle tous les faits principaux que nous lisons dans les quatre ou cinq vies du même saint. Nous pensons que cet accord ne laisse plus lieu à aucun doute. Saint Blaise, converti du culte des idoles à la foi chrétienne, exerçait d'abord la médecine à Sébaste en Arménie, au temps de l'empereur Dioclétien. Pieux, modeste, patient, chaste, bienfaisant, il était aimé de tout le monde. Aussi le clergé et le peuple fidèle de Sébaste le demandèrent-ils unanimement pour évêque. Cette dignité rendit ses vertus encore plus éclatantes. De médecin des corps, devenu médecin des âmes, il guérissait les corps mêmes par la vertu de sa foi et de sa prière. Une mère de famille lui apporta un jeune enfant, son fils unique, qui était à l'extrémité, parce qu'une arête de poisson s'était mise en travers dans sa gorge. Le saint évêque imposa les mains à l'enfant, fit le signe de la croix sur sa gorge, et pria Notre-Seigneur de vouloir bien le guérir ; il le supplia même de guérir de maux semblables tous ceux qui recourraient à sa miséricorde, par l'intercession de son humble serviteur. La prière terminée, il rendit l'enfant guéri à sa mère. Saint Jean Damascène non-seulement rappelle ce miracle, mais il ajoute qu'il y en avait une infinité d'autres ; que Blaise guérissait les maux incurables des âmes et des corps ; qu'il rétablissait par la prière ou l'attouchement ceux qui recouraient à lui ; que son nom seul délivrait des maladies et mettait en fuite les démons[1].

Pendant la persécution de Dioclétien, le saint évêque de Sébaste se tenait caché de sa personne, mais il encourageait et visitait les confesseurs et les martyrs en donnant de l'argent à leurs gardes. Ainsi, ayant su avec quelle sagesse saint Eustrate avait répondu au président et confondu les idoles, il alla le trouver de nuit en prison, se jeta à ses pieds et lui dit : « Vous êtes bienheureux, mon fils Eustrate, de ce que le Seigneur Dieu vous a donné une si grande force. Souvenez-vous aussi de moi, je vous prie. Saint Eustrate lui répondit : Ne parlez pas ainsi, père spirituel, mais attendez cela de nous comme une dette, à cause de votre dignité. » Il lui remit ensuite son testament. L'évêque offrit le sacrifice, et

[1] 6e strophe de la IXe ode, *Spicileg.*, *rom.*, t. IX, p. 729.

donna l'eucharistie au martyr. Ils passèrent toute la nuit à s'entretenir ensemble [1].

Lors de la persécution de Licinius, saint Blaise se retira dans une caverne du mont Argée. Là il lui arriva ce qui arrivait dans le même temps à saint Paul et à saint Antoine dans les solitudes de la Thébaïde : les animaux sauvages venaient à lui comme des animaux domestiques à leur maître, se reposaient à l'entrée de sa caverne pendant qu'il y était en prière, et puis il les guérissait de leurs blessures. Cependant le gouverneur Agricolaüs, violent persécuteur des chrétiens, envoya des soldats dans les montagnes d'Argée, afin d'y capturer des bêtes féroces et les amener à Sébaste pour les jeux publics, qui étaient proches. Les soldats furent très-étonnés d'abord de ne point rencontrer de bêtes dans ces montagnes et ensuite de les trouver toutes paisiblement rassemblées à l'entrée d'une caverne, où ils aperçurent l'évêque qui priait. Ils n'osèrent rien entreprendre d'eux-mêmes. Mais le gouverneur, informé, envoya des troupes plus nombreuses pour amener l'évêque, avec tous les chrétiens qu'on pourrait découvrir dans ces montagnes.

Les soldats, étant donc entrés dans la caverne, dirent à l'évêque : « Sortez, le gouverneur vous appelle. » Le saint, les voyant, fut rempli de joie, et leur dit : « Mes chers fils, allons ensemble. Le Seigneur s'est souvenu de moi aujourd'hui ; car il m'est apparu cette nuit trois fois, disant : Lève-toi, offre-moi des hosties, comme tu as coutume de faire. Maintenant donc, chers enfants, vous avez bien fait de venir. Mon Seigneur Jésus-Christ est avec nous.»

On était assez loin de Sébaste. Le bruit de cet événement s'étant donc répandu, les populations accouraient de toutes parts le long du chemin pour voir le saint évêque, lui présenter leurs enfants et leurs malades ; les païens s'empressaient encore plus que les autres. Le saint accueillait tout le monde avec une bonté paternelle, instruisait les plus âgés, bénissait les enfants, imposait les mains aux malades et les renvoyait guéris, même les animaux. A la vue de tant de merveilles, beaucoup de païens se convertirent.

On approchait de Nicopolis. Il y avait là une vieille femme, pauvre et veuve, qui n'avait pour toute subsistance qu'un porc.

[1] 2e strophe de la me ode, *Spicileg. rom.*, t. IX, p. 722. — [2] Ibid., p. 735.

Un loup, sortant des bois, vint le lui enlever. Elle alla s'en plaindre au saint évêque, qui arrivait dans ce moment même. Il lui dit en souriant : « Femme, ne vous affligez pas, votre porc vous sera rendu ; car voici le loup qui vous le ramène. » Et à l'instant, le loup, arrivant hors d'haleine, jette le porc aux pieds de la femme, et s'enfuit. Saint Damascène fait allusion à ce fait dans son ode vi^e^.

Arrivé à Sébaste, le bienheureux Blaise fut mis en prison. Le lendemain le gouverneur, l'ayant fait comparaître à son tribunal, lui dit d'un ton d'amitié : « Soyez heureux, Blaise, l'ami des dieux. Le saint répondit : Soyez heureux vous-même, excellent gouverneur. Mais n'appelez pas dieux les démons qui sont condamnés au feu éternel avec ceux qui les adorent. » Le gouverneur en colère le fit frapper à coups de bâton. Le saint endura ce supplice pendant plusieurs heures, et puis dit au gouverneur : « Insensé, qui cherchez à perdre les âmes ! vous croyez par ces peines me détacher de l'amour de mon Dieu et Sauveur Jésus-Christ : vous n'y réussirez pas ; car j'ai, pour me fortifier et me sauver, ce même Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant. » Le gouverneur, voyant que les tourments ne pouvaient l'abattre, le fit remener en prison. Mais la pauvre veuve, apprenant la patience du martyr, tua le porc que le loup lui avait rendu, en fit cuire la tête et les pieds, les mit dans un vase avec des fruits de la terre, et, éclairée de luminaires, les porta à la prison, dont elle gagna le geôlier par quelque petit présent ; puis elle offrit cette bénédiction au saint martyr. Il fut touché de sa dévotion, goûta de son offrande, lui prédit qu'il mourrait bientôt, l'engagea à faire mémoire de lui en allumant ainsi des cierges, à partager avec les pauvres le peu qu'elle pourrait, bien persuadée que Dieu bénirait sa charitable indigence, comme il bénit autrefois la veuve de Sarepta à la prière du prophète Elie.

Le gouverneur, ayant fait venir une seconde fois le bienheureux martyr Blaise, lui dit : « Choisis de deux choses l'une : adore les dieux, et tu seras notre ami ; ou bien, si tu le refuses, tu seras condamné à des supplices divers et horribles et périras d'une mort funeste. Saint Blaise répondit : Je vous ai déjà dit, ô gouverneur, que ce ne sont pas des dieux que les simulacres que vous adorez, mais du bois, des pierres, de l'airain, de l'argent et de l'or,

œuvre de la main des hommes. Car ils ne sauraient être des dieux, ceux que les hommes fabriquent, et qui eux-mêmes n'ont pas fait le ciel et la terre et ce qu'ils renferment. Aussi périront-ils, ainsi que tous ceux qui mettent en eux leur confiance. Voilà pourquoi je ne les adore pas, ni ne crains les tourments par lesquels vous cherchez à m'épouvanter ; car c'est par eux que j'espère arriver à la vie éternelle. »

Le gouverneur ordonna alors de le suspendre à un poteau, et, avec des peignes de fer qui servent à carder la laine, de lui déchirer le dos et tout le corps. Le sang ruisselait de toutes parts, les chairs tombaient en lambeaux ; les bourreaux eux-mêmes en étaient émus jusqu'aux larmes. Mais le bienheureux martyr semblait n'éprouver aucune souffrance. Enfin il dit au gouverneur : « Voilà ce que je désirais depuis longtemps, d'être élevé vers le ciel et d'esprit et de corps. Voici qu'enfin la chair est d'accord avec l'esprit, et que l'esprit ne convoite plus contre la chair. Déjà, voisin du ciel, je méprise toutes les choses de la terre et tous vos tourments avec vous. Je ne puis redouter ces tourments, ni les trouver pénibles, parce que j'ai quelqu'un qui me fortifie, mon Seigneur Jésus-Christ. C'est pourquoi je ne crains pas ces peines visibles, parce qu'elles ne sont pas éternelles, mais temporaires. Car, en considération des biens et des maux éternels, je regarde vos biens et vos maux absolument comme rien, attendant au ciel le prix ineffable de tous les biens, prix que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, et qui n'est point monté dans le cœur de l'homme, mais que Dieu prépare à ceux qui l'aiment. »

Le gouverneur, le voyant fortifié par un si horrible supplice au lieu d'en être abattu, le fit détacher du poteau et reconduire en prison. Comme il y allait, plein de joie et louant Dieu, sept femmes que ses miracles, sa doctrine et sa constance avaient converties au Christ, le suivaient. Ne craignant ni les tourments infligés au martyr, ni la cruauté du président, ni ses gardes, elles recueillaient de leurs mains, et dans des linges, les gouttes de sang qui coulaient à terre : elles s'en arrosaient elles-mêmes, dans le désir de participer à sa passion et à son triomphe. Les gardes les arrêtèrent et les conduisirent au gouverneur, attendu qu'elles se confessaient chrétiennes.

Le gouverneur leur dit : « N'allez pas pour ce vain nom perdre

vos biens et la vie; mais croyez-m'en, et sacrifiez aux dieux à qui vos parents ont sacrifié et sacrifient encore. Elles répondirent : Si vous voulez que, quittant le culte du Christ, nous sacrifiions aux dieux, il faut d'abord nous purifier. Nous irons donc à l'étang voisin, pour laver nos visages et tout notre corps suivant la coutume. Commandez donc que l'on nous donne les dieux auxquels vous voulez que nous sacrifiions, afin que nous puissions leur sacrifier plus pures auprès de l'étang.» Le gouverneur, ravi de joie, les leur fit donner scellés dans un sac avec du plomb, ainsi que des gardes pour être témoins du sacrifice. Mais, arrivées à l'étang, les femmes jetèrent les idoles au plus profond des eaux. Le gouverneur, ne se possédant plus de colère, dit aux gardes : « Pourquoi ne les avez-vous pas empêchées de jeter nos dieux au fond du lac? Les gardes répondirent : Nous y avons été trompés comme vous. Les femmes disaient, au contraire : Nous ne vous avons pas trompés : nous parlions, non par tromperie, mais par dérision; car nous ne pensions pas que vous seriez assez sot de croire que nous pourrions jamais abandonner le culte du Christ et sacrifier aux idoles. Si donc vous y avez été trompé, vous devez l'attribuer non point à nos artifices, mais à votre sottise. »

Pour se venger, le gouverneur fit allumer une fournaise devant elles, et apporter les peignes de fer pour les déchirer, et des tuniques d'airain rougies au feu pour les en revêtir. Enfin, il fit étendre une toile de lin devant son tribunal, et dit aux femmes : « Puisque je ne puis vous persuader par des paroles, je le ferai par des tourments. Pour montrer que vous revenez à votre première religion, marchez sur cette toile, sans vous détourner ni à droite ni à gauche; sinon j'épuise tous ces tourments sur vous.» Mais une de ces femmes, qui avait près d'elle deux petits garçons déjà préparés au martyre, courut prendre la toile de lin et la jeta dans la fournaise en disant : C'est ainsi que Dieu ôtera de ce monde et jettera au feu éternel tous ceux qui pensent, ou qu'il ne faut pas adorer Jésus-Christ, ou qu'il faut adorer les dieux.» Alors les deux enfants, comprenant que leur mère parviendrait au martyre, lui dirent tout d'une voix : « Sainte mère, ne nous abandonnez point en ce monde, mais emmenez-nous avec vous dans le royaume des cieux; afin que, comme vous nous avez

nourris du pain terrestre, vous nous fortifiiez aussi de ce pain céleste que vous nous avez promis tant de fois.» Le gouverneur, ne se possédant plus, ordonna de suspendre les sept femmes à des poteaux et de les déchirer avec des peignes de fer. Mais de leurs blessures on vit couler du lait au lieu de sang, et leurs corps briller comme une flamme. L'ange du Seigneur descendit des cieux, et, guérissant leurs plaies, il leur dit : «Vous avez bien commencé, persévérez jusqu'à la fin, afin de remporter la couronne.» Le gouverneur, épouvanté de ces prodiges, ordonna de les détacher du poteau ; mais il n'en resta pas moins cruel, car il les fit jeter dans la fournaise ardente. Elles y descendirent sans éprouver aucune lésion, sans même que leurs vêtements fussent brûlés, et elles chantaient les louanges de Dieu en se promenant au milieu des flammes, lorsque le feu s'éteignit tout à coup. Elles sortirent de la fournaise plus pures que l'or et que l'argent le mieux affiné et plus blanches que la neige. Les assistants étaient en admiration de tout ce qu'ils voyaient. Mais le gouverneur, pour dissimuler sa défaite, dit aux saintes femmes : « C'est l'effet de vos magies, que vous avez apprises de votre Christ. Mais quittez ces vains prestiges, et adorez enfin nos dieux, de peur que, et c'est mon dernier mot, je ne vous condamne à la peine capitale. Les saintes femmes répondirent : Notre Christ n'enseigne point de magie, et ses serviteurs n'en connaissent point ; mais le Dieu tout-puissant opère par ses serviteurs ce qu'il lui plaît. Quant à vous, accomplissez enfin par les faits ce dont vous nous menacez par vos paroles ; vos retardements nous déplaisent : car déjà nous sommes appelées au royaume du ciel, déjà nous sommes invitées à la couronne du combat. »

Le gouverneur, en colère, prononça enfin la sentence, et les bourreaux emmenèrent les sept femmes au lieu du supplice. Là, en ayant demandé sa permission, elles se mirent à genoux, et firent cette prière : «Quel dieu est grand comme notre Dieu, qui nous a séparées des ténèbres, et appelées à trouver très-douce la misère que voici ? C'est pourquoi, Seigneur notre Dieu, grand et terrible, daignez nous adjoindre à Thècle, votre première martyre, en accueillant les prières de notre bienheureux père Blaise, qui nous a enseigné à parvenir à ce glorieux martyre et à la possession de la vie éternelle.» Puis, se levant de terre, et élevant les mains

et les yeux vers le ciel, elles dirent toutes ensemble : « Gloire à vous, Seigneur notre Dieu, qui nous avez fait la grâce de nous présenter aujourd'hui dans votre sacrifice, comme des brebis; recevez donc nos âmes devant votre sacrifice saint et céleste. »

La mère des deux petits garçons, qui étaient accourus se recommander à sa prière, ajouta : « Daignez aussi, Seigneur, associer ces petits enfants à votre martyr le bienheureux Blaise, et les faire parvenir à votre miséricorde. » Les enfants ayant répondu : *Amen*, leur mère fut décapitée avec ses six compagnes. Après cela, le saint martyr Blaise fut traduit au tribunal une troisième fois. Le gouverneur lui dit qu'il avait sans doute su profiter du temps pour devenir plus sage et sacrifier aux dieux. Le saint répondit : « Je ne puis admirer assez les ténèbres de votre aveuglement. Vous ne voyez point ce qui est manifeste à tout le monde ; car si jamais vous aviez vu la lumière véritable, vous n'adoreriez pas les idoles, vous ne diriez jamais au bois, à la pierre, à l'airain, à l'argent, à l'or : Tu es mon Dieu. Qui ne sait pas que les ouvrages des mains de l'homme ne sont pas des dieux? Si vous en doutez, jetez vos dieux dans le feu, et vous verrez que je dis vrai. Pour toute réponse, vous me préparez des tourments. Par la vertu du Christ, je ne les crains pas : mon corps est en votre puissance, mais non pas mon âme. Encore le Dieu que je sers peut-il, s'il veut, me délivrer même corporellement de vos mains. — Mais, reprit le gouverneur, comment ton Christ te délivrera-t-il si je te fais noyer au fond du lac? — Il est vrai, répondit le bienheureux Blaise, que vos dieux, comme vous dites, y ayant été noyés, n'ont pu s'en retirer ; mais mon Christ peut exercer sa puissance sur cet élément. Il a marché sur les flots de la mer comme sur la terre ferme, et il a ordonné à Pierre, prince des apôtres, de venir à lui sur les eaux. » Cela dit, le gouverneur ordonna de le précipiter au fond du lac. Le saint y alla aussitôt avec le gouverneur et la multitude, fit le signe de la croix sur les eaux, qui s'affermirent sous ses pieds ; il marcha dessus jusqu'au milieu du lac, s'y assit, et cria au gouverneur et à la multitude : « Si vos dieux ont quelque pouvoir, ou si vous avez quelque confiance en eux, marchez en leur nom sur les eaux et montrez leur puissance. » A cette provocation du saint martyr, soixante hommes, invoquant leurs dieux, entrèrent hardiment dans les eaux, mais s'y noyèrent. Ce-

pendant l'ange de Dieu, enveloppé d'une lumière resplendissante, descendit du ciel vers le martyr et lui dit : « Sortez, glorieux athlète, et allez promptement à la couronne que Dieu vous a préparée.» Tout le peuple voyait la lumière, mais ne pouvait distinguer l'ange, à cause de la grande lumière même. Le martyr se leva, et marcha sur les eaux comme sur la terre ferme.

Cependant le gouverneur, après avoir vu tant de miracles, ne se laissa porter ni à épargner le martyr ni à croire lui-même ; mais il prononça la sentence suivante : «Blaise, qui a méprisé ma personne, résisté à l'ordre de l'empereur, déshonoré les dieux, et noyé soixante hommes, aura la tête tranchée, avec les deux enfants qu'il a séduits par ses arts magiques.» Aussitôt le saint évêque, avec les deux enfants, marcha vers le lieu du supplice. Là il fit à Dieu une prière fervente, le remerciant de toutes ses grâces, et le suppliant d'accorder à tous ceux qui implore raient sa miséricorde, par son intercession, les guérisons qu'il leur avait accordées jusque-là par son ministère. Une voix retentit du ciel, qui octroyait sa demande. Saint Blaise et les deux enfants furent décapités hors de la ville, le 3 février. Une pieuse femme, nommée Elisa, les enterra au même lieu, et il s'y fit beaucoup de miracles. La vieille femme qui avait assisté le martyr en prison, ayant appris sa bienheureuse mort, exécuta ce qu'il lui avait recommandé : elle alluma des cierges en sa mémoire, et convoqua tous les pauvres du voisinage, pour leur distribuer du peu qu'elle avait ; elle engagea ses parents, amis et voisins, à faire de même, et tous remarquèrent que ces aumônes, bien loin de les appauvrir, attiraient une bénédiction particulière de Dieu sur leur petit avoir. Ce devint bientôt une coutume générale dans tout le pays, d'allumer des cierges à la fête de saint Blaise et d'y distribuer des aumônes aux pauvres. Cette coutume durait encore partout lorsque furent rédigées les trois premières vies que nous avons du saint [1].

Telle est la vie de saint Blaise, d'après quatre ou cinq biographies grecques et anciennes. Nous ne comprenons plus comment Godescard a pu dire : « L'histoire de la vie de ce saint évêque nous est inconnue. » Nous avons eu tort de l'en croire sur parole,

[1] *Acta SS.*, 3 februar.

lors de nos premiers travaux. C'est le cardinal Maï qui nous a donné l'éveil par sa publication des hymnes de saint Jean Damascène. Dans ces hymnes sur saint Blaise, le docteur et poëte de Damas rappelle et chante absolument les mêmes faits et les mêmes miracles que nous lisons dans les quatre ou cinq vies en prose : l'emprisonnement de saint Blaise, son corps déchiré par les peignes de fer ; les femmes converties par sa doctrine et son exemple, déployant un courage au-dessus de leur sexe, noyant les idoles au fond de l'eau, endurant les peignes de fer et les flammes de la fournaise, puis le glaive du bourreau ; saint Blaise lui-même, marchant sur les eaux, assis au milieu du lac, visité par un ange, et accomplissant enfin son martyre par le glaive [1].

Quant aux hymnes de saint Jean Damascène sur saint Pierre, qu'il appelle le coryphée, il ne nous en reste que quatre avec une partie de la cinquième. On y lit ces paroles au prince des apôtres : « Ayant reçu du Christ l'Eglise, que le Seigneur lui-même a formée et non pas l'homme, vous l'avez gouvernée comme un navire. Gardien de Rome, trésorier du royaume céleste, pierre de la foi, fondement inébranlable de la foi catholique, soyez célébré dans les saints cantiques. » Dans la première strophe de la seconde hymne, saint Damascène parle du voyage instantané de saint Pierre, de Rome à la montagne de Sion, pour assister aux funérailles de la sainte Vierge, qu'il appelle la nuée vivante de Dieu. Dans la première strophe de la cinquième, il parle du triomphe de l'apôtre sur Simon le Magicien.

Mais ce qu'il y a surtout de pieusement remarquable, c'est que la dernière strophe de chaque hymne est une louange et une invocation à la maternité divine de la sainte vierge Marie. Il lui dit, par exemple, dans les deux dernières hymnes à saint Basile : « Celui qui n'a point de corps est sorti avec un corps de tes entrailles ; lui qui par la parole a formé la nature incorporelle, lui qui a donné l'essence à toute essence créée, raisonnable et irraisonnable, lui la parole de Dieu le Père : c'est pourquoi, Mère de la vie, faites mourir en moi les passions du corps, qui font mourir mon esprit. C'est vous, toute sainte Vierge, que je présente, avocate irrécusable et bienveillante médiatrice, à celui qui est né

[1] *Spicileg. rom*, t. IX, p. 733-739.

de vous ; et je vous supplie d'effacer entièrement, par votre maternelle intercession, la multitude de mes fautes. » — Dans la première et la seconde à saint Pierre : « C'est par votre enfantement immaculé qu'a été rouvert l'antique paradis, fermé par notre première mère, et qu'a été rendue au genre humain l'ancienne patrie. — C'est vous, auguste souveraine, puissant refuge, patronne toujours prête à sauver, que j'implore et supplie ardemment : protégez mon âme, quand elle sortira de cette tente et qu'elle s'éloignera de la terre pour un autre monde. » — Dans la première, la seconde et la quatrième à saint Georges : « La langue traînante et à la voix grêle, la bouche au son désagréable, craignent de vous entonner des hymnes, ô Dame souveraine ! car vous êtes chantée par les langues des anges, langues de feu et de flamme, et par la bouche de ceux qui n'ont point de corps. — La tempête des péchés, les vagues de l'iniquité, les fréquents écueils de la malice, me poussent ensemble dans le gouffre béant du désespoir : donnez-moi la main, ô Vierge ! de peur que les flots ne m'ensevelissent tout vivant. — Le lion rugissant tourne autour, cherchant à me dévorer : ne m'abandonnez pas en proie à ses dents, ô vous Immaculée, qui avez enfanté celui qui de sa main divinement puissante a brisé les dents molaires des lions. »

Le même jour, à Rome, la fête de saint Jean devant la porte Latine, instituée en mémoire de ce que ce saint évangéliste ayant été amené d'Ephèse à Rome, suivant l'ordre de l'empereur Domitien, fut condamné par le sénat à être plongé, devant cette même porte, dans une cuve d'huile bouillante, d'où il sortit plus net et plus fort qu'il n'y était entré. — A Antioche, saint Evode, qui, ordonné premier évêque de cette ville par l'apôtre saint Pierre, comme l'écrit saint Ignace dans sa lettre au peuple d'Antioche, y termina sa vie par un glorieux martyre.— A Cyrène, saint Lucius, évêque, dont saint Luc fait mention dans les *Actes des apôtres*.— En Afrique, les saints Héliodore et Vénuste, avec soixante-quinze autres martyrs. — En Chypre, saint Théodote, évêque de Cérines, qui, après avoir beaucoup souffert sous l'empereur Licinius, rendit son esprit à Dieu lorsque l'Église était en paix. — A Carres, en Mésopotamie, saint Protogène, évêque. — En Angleterre, saint Edbert, évêque de Lindisfarne, célèbre par sa science et sa piété. — A Rome, sainte Benoite ou Bénédicte, vierge. — A Salerne, la translation de l'apôtre saint Mathieu, dont

le saint corps ayant été porté d'Ethiopie en diverses provinces, fut enfin apporté dans cette ville, et déposé avec beaucoup d'honneur dans l'église de Dieu, sous son nom.

VIIe JOUR DE MAI.

STANISLAS,

ÉVÊQUE DE CRACOVIE EN POLOGNE, MARTYR.

Stanislas naquit le 26 juillet 1030, à Szepanow dans le diocèse de Cracovie, capitale du royaume de Pologne, de parents riches et nobles, qui, après trente ans de stérilité, l'obtinrent du ciel par leurs prières. Aussi le donnèrent-ils à Dieu dès sa naissance. Il parut dès lors un enfant de bénédiction, ayant l'âme propre à toutes sortes de sciences, étant au reste plein de pudeur, de modestie et d'honnêteté en ses façons de faire. Il étudia premièrement en la ville de Gnésen, depuis en l'université de Paris les arts libéraux, le droit canon et la théologie, où il se rendit fort savant. A son retour, il trouva que ses parents étaient morts : de sorte qu'il eut désir de renoncer au monde et de se faire religieux; et pour cet effet il distribua aux pauvres les grands biens que ses parents lui avaient laissés. Néanmoins Jésus-Christ, qui se voulait servir de lui autre part, permit qu'il fût chanoine et prédicateur, et quelque temps après évêque de l'église de Cracovie, où il succéda à Lampert. Il n'accepta que sur les ordres du pape Alexandre II.

La sainteté, la vigilance, la prudence et le courage de Stanislas furent admirables au gouvernement de son diocèse, comme sa charité envers les pauvres. C'était le plus humble de tous, doux aux faibles, sévère aux rebelles, compatissant envers les affligés, patient dans les injures, et très-zélé au service de Dieu.

Boleslas, fils du roi Casimir, était alors roi de Pologne. Il avait donné des preuves de valeur dans la guerre contre les Russes; mais il se perdit bientôt dans les excès de la débauche et de la tyrannie. Non content de sa propre femme, il enlevait les filles et les femmes des autres et les déshonorait publiquement. A ces actes de lubricité, il en joignait de tyranniques, qui lui firent donner le surnom

de Boleslas *le Cruel*. L'archevêque de Gnésen, primat du royaume, aurait dû lui faire des remontrances, mais il n'en eut pas le courage. Saint Stanislas s'y crut alors obligé, comme évêque de la résidence royale. Il le fit avec une grande humilité et modestie, suppliant Boleslas plusieurs fois de se modérer et de se retenir, considérant que les péchés des rois sont plus grands que ceux des personnes privées, tant parce qu'ils sont plus obligés à Dieu qui les fait rois, que pour le grand préjudice que cela fait à tout le royaume, qui s'infecte par le mauvais exemple de son chef. Que, s'il ne s'en corrigeait, il se pouvait bien assurer que Dieu l'en punirait, et peut-être lui ôterait le royaume. Boleslas prit en fort mauvaise part la sainte et juste remontrance de l'évêque ; d'autant qu'il ne voulait pas quitter sa mauvaise vie, ni qu'il y eût personne en son royaume qui osât lui faire une réprimande. Il résolut de persécuter Stanislas et de le faire taire bon gré mal gré en le chassant de son église ; et quoiqu'il n'en eût aucun véritable sujet pour l'entreprendre, il en inventa un spécieux.

Le saint évêque avait acheté l'héritage d'un homme riche nommé Pierre, pour son église, et lui en avait payé l'argent, mais il n'avait point de quittance. Il y avait déjà trois ans que le maître de cet héritage était mort. Or, ses héritiers, pour faire plaisir au roi et profiter de cette occasion, mirent l'évêque en procès, disant qu'il avait usurpé l'héritage qui leur appartenait. L'affaire fut traitée devant le roi : comme l'évêque n'avait pas les quittances nécessaires, et que les témoins qui savaient la vérité n'osaient parler à cause du roi, il fut condamné à délaisser la possession et la jouissance de cette terre. Voyant cela, il demanda trois jours de délai, pour faire comparaître en personne Pierre son vendeur, qui était mort depuis trois ans. On le lui accorda par moquerie. Le saint jeûna, veilla et pria instamment Jésus-Christ de défendre sa cause, et au bout de trois jours, après avoir dévotement célébré la messe, il s'en alla au lieu où Pierre était enterré, fit ôter la tombe, creuser la terre, et découvrir le cadavre qu'il toucha de son bâton pastoral, en lui commandant de se lever. Le mort obéit aussitôt à la voix du saint, se leva, et par son commandement le suivit en justice, où le roi, les grands et les juges de la cour étaient assemblés. Stanislas leur dit : « Voici Pierre qui m'a vendu l'héritage, et il est ressuscité pour se trouver devant vous : interrogez-le, si ce

n'est pas la vérité que je lui ai payé entièrement ce qu'il m'a vendu pour l'église. C'est un homme connu, sa sépulture est ouverte, Dieu l'en a ressuscité pour confirmer la vérité; sa parole doit être plus ferme et plus croyable que toutes les dépositions des témoins, et que tous les renseignements qu'on pourrait produire. » Les parties adverses du saint évêque demeurèrent bien étonnées d'un miracle si évident, et ne surent que répliquer : car Pierre déclara entièrement la vérité, et avertit ses héritiers de faire pénitence d'un si grand péché, d'avoir ainsi molesté Stanislas contre tout droit et toute justice. Le saint lui offrit, s'il voulait encore vivre quelques années, de les lui obtenir de Notre-Seigneur : mais Pierre aima mieux retourner au repos de la sépulture, que de mener une vie pleine de périls et d'angoisses ; il dit au saint qu'il était en purgatoire et qu'il n'avait plus guère de temps à y demeurer, pour achever l'expiation des fautes qu'il avait commises pendant la vie ; qu'il aimait mieux être assuré de son salut, encore qu'il endurât les peines qu'il lui restait à souffrir, que de se mettre au hasard de se perdre, en rentrant dans la mer orageuse de ce siècle; mais qu'il suppliait le saint évêque de faire tout envers Notre-Seigneur qu'il lui remît ses peines, et qu'il le fît bientôt jouir de sa gloire avec les bienheureux. Après cela, Pierre s'en retourna à sa sépulture, accompagné de l'évêque et d'une grande multitude de peuple : il se coucha dans sa fosse, priant toute l'assistance de le recommander à Dieu, et mourut une seconde fois pour vivre éternellement.

Ce miracle fit impression sur Boleslas. Il réprima quelque temps ses débauches et ses cruautés. Ce prince fit même une expédition glorieuse contre les Russes, et se rendit maître de Kiow, alors capitale de la Russie. Mais là, au milieu de l'enivrement de la victoire, il s'abandonna de nouveau à ses passions déréglées. Non content de ses excès avec les femmes, il vint à commettre publiquement les abominations de Sodome et de Gomorre. Son exemple fit un mal affreux, d'abord dans l'armée, ensuite en Pologne même. Quand les femmes polonaises y apprirent que leurs maris les oubliaient entre les bras des femmes russes, plusieurs d'entre elles s'abandonnèrent à leurs domestiques. Quand cette nouvelle se répandit à Kiow, toute l'armée s'en émut et demanda au roi de rentrer en Pologne. Sur son refus, la plus grande

partie s'en retourna sans permission. Boleslas, devenu plus cruel que jamais, les fit exécuter à mort comme des transfuges et contraignit leurs femmes à allaiter de petits chiens, au lieu de leurs propres enfants. Cette horrible tyrannie s'exerçait par toute la Pologne.

Le primat du royaume, l'archevêque de Gnésen, n'osait ouvrir la bouche pour réprimander de si odieux excès. Saint Stanislas, comme un autre Jean-Baptiste, se dévoua au martyre pour la gloire de Dieu et le salut de la Pologne. Il jeûna, il pria, et fit plusieurs pénitences pour la conversion du roi; il lui rendit plusieurs visites, pour le ramener à de meilleurs sentiments. Quelques courtisans parlaient au roi dans le même sens que l'évêque, mais le plus grand nombre dans un sens contraire.

Enfin, voyant toutes ses remontrances inutiles, et les scandales de Boleslas s'accroître de jour en jour, le saint évêque l'excommunia publiquement et lui défendit l'entrée de l'église.

Dès lors la fureur de Boleslas ne connut plus de bornes. Sachant que l'évêque allait dire la messe à une église de Saint-Michel hors de la ville, il envoya des satellites pour l'en tirer et le massacrer. Ils s'y en allèrent; mais comme ils voulurent mettre les mains sur le saint qui célébrait la messe, une lumière céleste les épouvanta et les renversa par terre. Il en arriva autant deux et trois fois à d'autres, que Boleslas envoya pour le même effet. A la fin il vint lui-même l'épée nue, attaqua le saint à l'autel, et lui donna un si grand coup d'épée sur la tête, qu'il en fit rejaillir la cervelle contre la muraille. Ceux de sa garde achevèrent de mettre en pièces le corps du saint, et jetèrent ses membres épars dans les champs pour servir de proie aux oiseaux et aux bêtes sauvages. Mais Notre-Seigneur envoya de quatre côtés quatre grands aigles qui se tinrent autour du corps, et le défendirent miraculeusement deux jours entiers : la nuit on voyait aussi plusieurs lumières sur les saintes reliques. Quelques prêtres et quelques personnes pieuses furent grandement touchés de ce miracle, et prirent la résolution de recueillir les membres épars et de les assembler. Ces membres saints se rejoignirent aussi parfaitement que s'ils n'eussent jamais été divisés, et sans qu'il y parût aucune cicatrice de tant de coups. Ils enterrèrent le corps à la porte de l'église de Saint-Michel, où il avait été assassiné. A dix ans de là ils le transportèrent en la ville de Cracovie, et l'ensevelirent au

milieu de l'église de la forteresse avec une grande magnificence.

Le pape saint Grégoire VII ne pouvant laisser impuni un crime si atroce, mit en interdit le royaume de Pologne, anathématisa Boleslas et le déclara déchu du royaume, enjoignant aux évêques de ne sacrer aucun roi sans son autorité. Le misérable prince, abhorré de chacun et bourrelé de remords, s'enfuit de Pologne en Hongrie, où il périt d'une mort funeste.

En 1253, Innocent IV canonisa Stanislas, et le mit au nombre des saints. Clément VIII a commandé que la fête de saint Stanislas fut mise au bréviaire romain, et que toute l'Eglise catholique la célébrât d'un office double. La vie du saint martyr se trouve au long dans les Actes des saints, recueillis et publiés par les Pères Jésuites.

Le même jour, à Terracine, dans la Campagne de Rome, la fête de sainte Flavie Domitille, vierge et martyre, fille de la sœur du consul Flavius Clément, et consacrée à Dieu par saint Clément, pape, qui lui avait donné le voile. Cette sainte ayant été, avec plusieurs autres, exilée dans l'île de Ponce pour la confession du nom de Jésus-Christ, durant la persécution de Domitien, y souffrit un long martyre. Depuis, étant revenue à Terracine, où elle convertit plusieurs personnes à la foi par ses exhortations et ses miracles, le juge fit mettre le feu à la chambre qu'elle habitait avec deux vierges ses compagnes, Euphrosyne et Théodore, et elle termina ainsi le cours d'un glorieux martyre. On célèbre encore sa mémoire avec celle des saints martyrs Nérée et Achillée, le douzième jour de mai. — Le même jour encore, saint Juvénal, martyr. — A Nicomédie, les saints frères Flavius, Auguste et Augustin, martyrs. — Au même lieu, saint Quadrat, martyr, qui, après avoir été tourmenté à plusieurs reprises, durant la persécution de Dèce, eut enfin la tête tranchée. — A Rome, saint Benoit, pape et confesseur. — A York en Angleterre, saint Jean, évêque, célèbre par sa vie sainte et par ses miracles. — A Pavie, saint Pierre, évêque. — A Rome, la translation du corps de saint Etienne, premier martyr, qui, de Constantinople, fut apporté en cette ville, sous le pontificat de Pélage, et déposé dans le tombeau de saint Laurent, martyr, au Champ-Véran, où il est honoré par le concours et la dévotion des fidèles.

VIIIe JOUR DE MAI.

SAINT PIERRE DE TARENTAISE.

Il était né dans le diocèse de Vienne, l'an 1102, de parents d'une condition médiocre, mais d'une vertu éminente, qui, après avoir élevé leurs enfants, s'appliquèrent entièrement à l'aumône et à l'hospitalité, pratiquant en leur particulier la vie érémitique, sous la direction des Chartreux et des moines cisterciens de Bonnevaux. Le frère aîné de Pierre, nommé Lambert, fut destiné à l'Eglise et aux études ; pour lui, il était destiné à une autre profession ; mais il ne laissait pas d'étudier par émulation de son frère et par inclination ; en sorte qu'il fit en peu de temps de grands progrès. Les deux frères devinrent tous deux clercs. Pierre, étant venu en âge de prendre parti, embrassa la vie monastique à Bonnevaux. Avec le temps, toute sa famille suivit son exemple. Son père et ses deux frères choisirent le même monastère de Bonnevaux pour leur retraite ; sa mère et sa sœur entrèrent chez des cisterciennes qui étaient dans le voisinage.

Il y avait un an que Pierre avait pris l'habit monastique, lorsque dix-sept sujets de la plus haute qualité vinrent prier l'abbé de Bonnevaux de les recevoir dans sa communauté. De ce nombre était Amédée, proche parent de l'empereur Conrad III. Ils firent tous profession, après les épreuves ordinaires. Mais Amédée, de l'avis de personnes sages et vertueuses, se retira depuis à Clugni et y passa quelque temps, pour veiller à l'éducation de son fils, qui était élevé dans l'école de cette abbaye. De retour à Bonnevaux, il demanda comme une grâce d'être employé aux plus bas offices de la maison ; l'abbé lui accorda sa demande, afin de lui fournir l'occasion de pratiquer l'humilité et la pénitence. Le comte d'Albion, son oncle, étant venu le voir un jour, le trouva tout en sueur, occupé à nettoyer les souliers des moines, et si fortement appliqué à la prière, qu'il ne fut point aperçu de lui. La comparaison qu'il fit de ce spectacle avec l'état que son neveu avait eu dans le monde le toucha de la manière la plus vive. Il quitta Bonnevaux pénétré d'admiration, et alla publier à la cour le prodige d'humilité qui s'était offert à ses yeux. Amédée fonda quatre mo-

nastères de son ordre, du nombre desquels fut celui de Tamiès, au diocèse de Tarentaise. Il en fit nommer premier abbé, Pierre, son ami intime, qui n'avait point encore trente ans accomplis. Pendant qu'on bâtissait ces monastères, il se mêlait lui-même parmi les ouvriers, et travaillait avec eux. Il mourut à Bonnevaux, en odeur de sainteté, l'an 1140. Son fils, nommé aussi Amédée, qu'il avait fait élever dans la piété avec tant de soin, passa quelques années à la cour de l'empereur. Il prit ensuite l'habit à Clairvaux, sous saint Bernard, et mourut évêque de Lausanne.

Les religieux de Tamiès étaient comme autant d'anges terrestres ; ils étaient continuellement unis à Dieu par la ferveur de leur oraison. Pierre, avec le secours d'Amédée III, comte de Savoie et de Maurienne, qui l'appelait souvent dans ses conseils, fonda dans le monastère un hôpital pour les étrangers et les pauvres malades, et il se faisait un plaisir de les servir lui-même.

Le siége de Tarentaise étant devenu vacant, le saint abbé de Tamiès fut élu en 1142 pour en être archevêque. Un autre Pierre, de l'ordre de Cîteaux et abbé de la Ferté, avait déjà rempli ce siége depuis 1124 jusqu'en 1132, qu'il mourut en odeur de sainteté. Mais, depuis, cette église avait été envahie et occupée pendant dix ans par un nommé Idrael, qui ruina tout le bien qu'avait fait son prédécesseur, tant pour le temporel que pour le spirituel. Cet indigne archevêque ayant été déposé par l'autorite du Pape, l'abbé de Tamiès fut élu unanimement pour lui succéder. Comme il ne voulait point y consentir, le clergé de Tarentaise attendit le chapitre général de Cîteaux, où l'abbé Pierre, s'étant trouvé comme les autres, ne put résister à l'autorité de tout l'ordre, et principalement de saint Bernard, pour lequel il eut toujours un respect singulier. Il fut donc mis entre les mains du clergé qui le demandait, et ordonné archevêque de Tarentaise. Il gouverna cette église trente-trois ans.

Pierre ne changea guère sa manière de vivre dans l'épiscopat. Son habit était pauvre, et, si on lui en donnait un meilleur, il ne le gardaït guère sans le donner. Sa nourriture était du pain bis et des légumes de la même marmite que l'on mettait pour les pauvres. Il réparait par des prières secrètes le long office du monastère, dont il s'affligeait d'être privé, et suppléait le travail des mains par la fatigue des voyages et des fonctions épiscopales, don-

nant quelquefois la confirmation depuis le matin jusqu'au soir. Il prêchait assidûment ; mais il laissait à d'autres les sermons étudiés pour les auditeurs plus délicats, et s'appliquait à instruire les simples, à consoler, à exhorter, à reprendre et intimider les pécheurs. Il trouva dans son église un clergé composé de nobles, mais peu réglés, et qui faisaient le service négligemment. Il fit si bien, que, sans grand scandale, il mit à leur place des chanoines réguliers, qu'il instruisait et gouvernait comme ses enfants, assistant avec eux au chœur, au cloître, au chapitre. Il leur donna un revenu suffisant, et ne laissa pas d'augmenter celui de sa mense par les dîmes et les autres biens usurpés qu'il retira des seigneurs, soit par la crainte des censures ecclésiastiques, soit à prix d'argent. Il pourvut les églises de meubles et d'ornements nécessaires, et fit en sorte, nonobstant la pauvreté du pays, qu'il ne laissa presque pas une chapelle dans son diocèse qui n'eût un calice d'argent. Il rebâtit ses maisons et celles de son clergé, mais de telle manière que, sans attirer l'admiration, elles étaient commodes et passablement agréables.

Le plus grand soin du saint prélat était pour les pauvres et les malades. Sa maison était un hôpital, principalement les trois derniers mois avant la moisson, où les vivres manquent le plus dans ces montagnes. Dans ses visites, il prévenait les besoins, sans attendre qu'on lui demandât. Deux fois, en passant les Alpes, il ôta sa tunique pour en revêtir de pauvres femmes qui mouraient de froid, s'exposant à périr lui-même, et ne gardant que son cilice et sa coulle. En un seul voyage il dépensa en aumônes deux mille pièces d'argent. Des miracles sans nombre accompagnaient sa charité. On accourait de toutes parts pour lui demander les remèdes du corps et de l'âme, pour obtenir la faveur de le toucher, de recevoir sa bénédiction.

Un jour que des affaires le firent séjourner plus d'un mois au monastère de Saint-Eugend, autrement Saint-Claude, dans le Jura, il guérit tant de malades, qu'il accourut une multitude incroyable, qui semblait avoir juré sa perte, tant elle s'empressait à le voir et à l'entendre. Pour empêcher qu'il ne fût étouffé par la foule, on ne trouva que ce moyen : il monta dans la tour de l'église, où conduisaient deux escaliers ; en haut il s'assit sur un siége, entouré d'une forte balustrade ; les pèlerins, les malades montaient

par l'un des escaliers, recevaient sa bénédiction, l'imposition de ses mains et ses conseils, et descendaient par l'autre escalier, sans se gêner les uns les autres. Là, il rendit la vue à tant d'aveugles, l'ouïe à tant de sourds, la parole à tant de muets, la santé à tant de malades ou d'infirmes de toute espèce, qu'il serait difficile de les dénombrer ou de les écrire. Ce sont les paroles de son biographe, qui ne rapporte les faits que pour les avoir vus, ou du moins appris de témoins oculaires.

Il était encore au monastère de Saint-Claude, lorsqu'y arrivèrent de Lausanne trois hommes, pour le remercier d'avoir rompu leurs fers. Ils étaient tous les trois enchaînés dans un cachot, lorsque tout le monde vint à parler dans la ville des miracles du saint archevêque de Tarentaise. Les prisonniers, rentrant en eux-mêmes et se convertissant, se mirent à invoquer son nom. Un jour donc, en plein midi, les gardes jouaient aux dés devant la porte du cachot : les prisonniers déploraient leur misère, et invoquent le saint pontife. Tout à coup il apparaît, rompt leurs chaînes, leur donne la main, ouvre la porte et leur commande de sortir. Eux le suivent, passent sur les planches où jouaient les gardes, sans en être vus, et ne voient disparaître leur libérateur que quand ils sont en lieu de sûreté. Aussitôt ils font vœu de ne manger ni boire qu'ils n'aient été le trouver en personne, pour raconter les grandes merveilles de Dieu. C'est ce qui amena ces trois hommes à Saint-Claude.

Comme ce lieu était bien stérile et l'apport des vivres malaisé, le saint homme, touché de compassion pour cette grande multitude, faisait venir des provisions de chez lui et de son diocèse. Or, il arriva qu'un samedi le mauvais temps empêcha les vivres d'arriver. Cependant il y avait plusieurs milliers de pèlerins et de pauvres ; pour toute provision, il ne restait qu'un jambon et une médiocre quantité de vesces. Il y avait de quoi remplir une bonne marmite ; mais qu'était-ce pour tant de monde ? Le saint commanda de faire ce qu'on pouvait et de donner ce qu'on avait, puisqu'il n'y avait moyen de se procurer davantage. Le matin, ayant fait cuire le tout, on fit entrer dans la cour le nombre de pauvres à qui l'on pensait que cela pourrait suffire. Ceux-là repus, comme il restait encore de quoi manger, on en fit entrer d'autres, et ainsi successivement jusqu'à la fin de la journée, où la nourriture manqua avec les pauvres.

Cependant, affligé et épouvanté de la vénération que lui attirait la multitude de ses miracles, le saint pontife se retira de sa ville épiscopale, secrètement et de nuit, avec un seul compagnon, par des chemins difficiles et des lieux inaccessibles; et, après avoir changé plusieurs fois de guides pour mieux dérouter les recherches, il arriva seul dans un monastère de Cîteaux en Allemagne, où il était inconnu, n'entendait point la langue et n'était point entendu. Il y fut reçu comme simple moine, et y goûta quelque temps le repos qu'il désirait. Cependant ses domestiques et son peuple, ne sachant ce qu'il était devenu, étaient dans une extrême affliction; on le cherchait de tous côtés, sans en découvrir aucune trace. Enfin, dans le nombre de ceux qui le cherchaient de toutes parts, un jeune homme qu'il avait élevé dès son enfance, arrive au monastère où il s'était caché. Au moment que les frères vont au travail, il les examine l'un après l'autre, le reconnaît, l'arrête aussitôt et pousse un grand cri. Tous les religieux de s'étonner. Mais quand ils eurent appris son nom, toute la communauté se jette à ses pieds et lui demande pardon de ne lui avoir point rendu le respect qui lui était dû. Tous fondaient en larmes et louaient son obéissance et son humilité; mais lui pleurait plus que tous les autres, de ce qu'il ne lui était plus donné de jouir des douceurs de la retraite. La nouvelle de cette merveille se répandit dans tout le pays ; partout on publiait qu'on avait découvert le prophète, puissant en œuvre et en parole. Le concours du peuple fut plus considérable et plus empressé que jamais. Impossible surtout de dire les transports de joie avec lesquels on le revit dans son diocèse. A son retour, il éteignit des inimitiés invétérées et implacables ; il réconcilia des seigneurs et termina des guerres qui ruinaient le pays. Il fit encore des miracles sans nombre.

Le schisme de l'empereur Frédéric Barberousse ayant éclaté, comme il était dans les terres de l'empire, il fut presque le seul archevêque qui résistât ouvertement aux schismatiques et demeurât paisible dans son église. Il en ramena même un grand nombre à l'unité catholique, allant dans les provinces voisines et prêchant avec une grande liberté. L'empereur le respectait autant qu'il persécutait cruellement les autres catholiques. Et comme les schismatiques lui en faisaient des reproches et lui disaient que c'était ruiner sa propre cause que d'honorer un

homme qui la combattait, qui les signalait comme des hérétiques et les frappait d'anathème, il leur répondit : « Si je résiste aux hommes qui le méritent, voulez-vous que je m'oppose aussi à Dieu? » Herbert, archevêque de Besançon, était, en ces quartiers-là, le plus ardent des schismatiques. L'empereur étant venu dans cette ville, l'archevêque Pierre l'y vint trouver, et l'exhorta à cesser la persécution contre les catholiques, particulièrement contre les religieux. Et comme le peuple de la ville et des lieux voisins venait en foule honorer le saint prélat, il leur ordonna de prier en commun que Dieu convertît l'archevêque Herbert, ou qu'il en délivrât l'Eglise. Ils prièrent, et Herbert mourut quatre ou cinq jours après.

Le pape Alexandre étant informé du zèle avec lequel le saint archevêque de Tarentaise s'était déclaré contre les schismatiques, le fit venir auprès de lui. Pierre, se rendant auprès du Pape, consolait les catholiques dans la Toscane et le reste de l'Italie, comme il avait fait en Bourgogne et en Lorraine, et confondait partout les schismatiques, prêchant publiquement contre eux dans les villes mêmes dont les évêques étaient du schisme; car il était écouté du peuple avec une dévotion merveilleuse, et soutenait ses discours par des miracles. Le Pape lui rendit plus d'honneur qu'à aucun autre, et il n'y eut point alors d'évêque si admiré, si respecté, si chéri de l'Eglise romaine : personne, en cette cour, n'attendait de lui des libéralités, elles n'étaient que pour les pauvres. Il y eut toutefois un seigneur qui l'attaqua au retour, voulant profiter d'environ cinq chevaux qu'il avait, et de son petit équipage; mais, comme il courait après, son cheval tomba et se rompit la jambe. Cet accident le fit rentrer en lui-même; il suivit le saint prélat, se jeta à ses pieds et lui demanda pardon, attribuant à sa bonté de ce qu'il n'était pas péri lui-même au lieu de son cheval [1].

Cependant Pierre continuait à pratiquer les plus hautes vertus et à opérer d'éclatants miracles. Plus il cherchait à fuir le monde, plus le monde l'aimait et le vénérait. Cette affection universelle le remplissait de crainte; il se rappelait cette parole du Sauveur : « Si vous étiez du monde, le monde vous aimerait comme étant à lui. » Il délibérait donc avec les hommes les plus parfaits, s'il ne vendrait pas le peu de chevaux qu'il avait, pour avoir de quoi mieux

[1] *Vita S. Petri Tarent. Acta SS.*, 8 maii.

assister les pauvres. Henri, abbé de Haute-Combe, depuis de Clairvaux et enfin cardinal-évêque d'Albane, consulté à ce sujet, représenta au saint archevêque qu'il pourrait bien faire ses visites à pied dans l'étendue de sa province, mais qu'il lui serait impossible de faire ainsi les voyages plus longs, qu'il ne pourrait éviter. La délibération durait encore, lorsque arriva un courrier du pape Alexandre, avec des ordres pressants au saint archevêque, d'aller bien vite en France travailler à réconcilier les deux rois de France et d'Angleterre, dont la division causait tant de maux, la mort des hommes, la désolation des pays, la ruine des églises. Pierre, dont une des vertus était d'obéir toujours et en tout à l'autorité apostolique, partit aussitôt pour la France, accompagné de l'abbé de Cîteaux.

Arrivé à Prully, dans le diocèse de Sens, il y fut retenu malade près d'un mois, rendant toutefois la santé à beaucoup d'autres malades. Comme les peuples accouraient de toutes parts, le saint avertit les religieux du monastère de ne pas s'inquiéter pour la distribution des vivres, attendu que le Seigneur bénirait leurs greniers. Et de fait, les religieux témoignèrent depuis que, quoique l'on cuisît moins de pain qu'à l'ordinaire, il suffisait néanmoins à toute la multitude. Un chevalier, voyant tout le monde courir au saint pontife, y alla lui-même avec son fils devenu aveugle. Mais avant d'arriver à Prully, son fils voyait déjà. Ils avaient rencontré un homme qui remportait un pain que le saint homme avait béni. Le chevalier, plein de foi, en prit un peu de mie, en fit un collyre qu'il plaça sur les yeux de son fils, qui aussitôt recouvra la vue. Ils allèrent néanmoins tous deux à Prully, non pour demander au saint la guérison, mais pour l'en remercier.

A Corbeil, saint Pierre de Tarentaise fut logé dans le palais du roi, d'après les ordres du prince. Le commandant du palais avait une fille de cinq ans, boiteuse de naissance. Le saint la guérit par la prière et l'imposition des mains. A Chaumont en Vexin, il trouva le roi Louis et le jeune roi d'Angleterre, Henri, son gendre. Ce dernier accourut au-devant du saint prélat, et, dès qu'il l'aperçut, il descendit de cheval, courut lui embrasser les pieds, et, malgré sa résistance, lui ôta sa chape ou son manteau, dont plusieurs avaient déjà coupé des pièces. Et comme les moines qui accompagnaient l'archevêque demandaient au jeune prince ce qu'il

voulait faire de ce vieil habit dans son trésor : « Vous parleriez autrement, répliqua-t-il, si vous saviez combien de malades ont été guéris par sa ceinture, que j'ai reçue ces années passées. »

Le saint prélat fit plusieurs miracles depuis son arrivée, entre autres le suivant. Un jour qu'il traitait familièrement de la paix avec les deux rois et le comte de Flandre, il vit une pauvre femme qui faisait effort pour arriver jusqu'à lui, mais que les officiers du roi repoussaient. Il la fit approcher, avec son fils de douze ans, mais aveugle depuis sept. Prenant les cheveux de l'enfant et le caressant avec bonté, il lui demanda ce qu'il voulait. « Seigneur, lui dit-il, que je voie ! » Le saint lui mit dans la main un denier, et, ayant mouillé ses doigts de sa salive, lui fit le signe de la croix sur les yeux et sur la tête, et pria un peu. Les deux rois et les autres le regardaient, et se demandaient s'il le faisait sérieusement. Cependant l'enfant commença à voir, à regarder le denier qu'il tenait, ainsi que les hommes, et s'écria : « Je vois, ma mère, je vois ! je vois les hommes et tout ce qu'il y a par ici. » La pauvre mère se tourna vers l'archevêque, comme si c'eût été un autel, se mit à genoux, étendit les mains et leva les yeux au ciel, priant ardemment. Le roi de France examina le miracle, et, en ayant reconnu la vérité, se mit à genoux devant l'enfant, en qui il adorait la puissance de Dieu, lui baisa la tête et les yeux, et lui donna son offrande dans la main.

Le jour des Cendres, qui, cette année 1174, fut le 6me de février, les deux rois se rendirent au monastère de Mortemer, de l'ordre de Cîteaux, dans la forêt de Lions en Normandie. Le saint archevêque y officia et donna les cendres aux deux rois. Il y guérit un chevalier qui depuis longtemps avait perdu un œil par une blessure. Il fit encore d'autres miracles à Gisors, dans l'abbaye de Lierre et à Haute-Bruyère. Mais ce fut tout le fruit de son voyage, et il ne réussit pas dans la négociation de la paix pour laquelle le Pape l'avait envoyé. A son retour, il tomba malade, et fut obligé de s'arrêter au monastère de Belleval, dans le diocèse de Besançon. Il y mourut le jour de l'Exaltation de la sainte Croix, 14me de septembre de la même année 1174, et fut enterré le troisième jour par Evrard, archevêque de Besançon, accompagné de plusieurs abbés. Il avait vécu soixante-treize ans, et rempli pendant trente-trois ans le siége de Tarentaise. L'Eglise honore sa mémoire le

8me de mai. Sa vie fut écrite, d'après l'ordre du Pape, par l'abbé Geoffroi de Haute-Combe, témoin oculaire [1].

Le même jour, au mont Gargan, l'apparition de saint Michel Archange. — A Milan, saint Victor, martyr, Maure de nation, et chrétien dès son enfance, qui, servant dans les troupes impériales, et demeurant toujours très-fortement attaché à Jésus-Christ, malgré les efforts que faisait Maximien pour l'engager à sacrifier aux idoles, fut d'abord cruellement meurtri à coups de bâton; mais par la protection de Dieu, il n'en ressentit aucune douleur; puis arrosé de plomb fondu, sans en recevoir aucun mal; enfin, ayant eu la tête coupée, il acheva le cours de son glorieux martyre. — A Constantinople, saint Acathe, centurion, qui, durant la persécution de Dioclétien et de Maximien, ayant été accusé par le tribun Firmus de faire profession de la religion chrétienne, souffrit à Périnthe de rigoureuses tortures par l'ordre du juge Bibien; puis, à Byzance, fut condamné par le proconsul Flaccius à perdre la tête. Son corps fut miraculeusement porté sur le bord de la mer, à Squillace, où il est conservé avec honneur.—A Vienne, saint Denys, évêque et confesseur.—A Auxerre, saint Hellade, évêque. — En Ecosse, saint Wiron, évêque.

IXe JOUR DE MAI.

SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE.

Il était né, vers l'an 316, d'une mère chrétienne et d'un père encore païen, dans la petite ville de Nazianze, non loin de Césarée, capitale de la Capepadoce. Sa mère, sainte Nonne, avait demandé à Dieu un fils, et le lui avait consacré d'avance; quand elle se vit exaucée, elle le lui consacra de nouveau. Il fut nommé Grégoire, comme son père. Elle eut un second fils, saint Césaire, et une fille, sainte Gorgonie. La pieuse mère éleva elle-même ses enfants dans la piété, et leur apprit à lire dans les livres saints. Elle leur donnait l'exemple de toutes les vertus. Sa charité envers les pauvres était sans bornes. S'il eût été permis, elle se serait donnée elle-même. Son respect dans les églises était si grand que non-seulement elle y gardait le silence, mais qu'elle se faisait scrupule de cracher sur le pavé et de tourner le dos à l'autel. Dès avant

[1] *Acta SS.*, 8 maii.

qu'elle fût mère, elle demandait à Dieu, par ses prières, ses jeûnes et ses larmes, la conversion de son époux. Quand Dieu lui eut donné un fils, elle y travailla avec plus de zèle encore. Grégoire le père n'était pas proprement idolâtre, mais de la secte des hypsistaires, ainsi nommés parce qu'ils faisaient profession d'adorer le Dieu très-haut, en grec Hypsistos ; à quoi ils mêlaient plusieurs observances légales des juifs. Il se rendit enfin et reçut le baptême, en 325, des mains de saint Léonce, évêque de Césarée, qui passait par Nazianze pour aller au concile de Nicée. Comme avant son baptême il pratiquait déjà toutes les vertus morales, il fit de si grands progrès dans les vertus chrétiennes, que, quatre ans après, il fut fait évêque de Nazianze. Il avait alors environ cinquante-cinq ans, ainsi que son épouse ; il en vécut encore quarante-cinq, c'est-à-dire en tout près d'un siècle. Telles sont les dates qui résultent nécessairement des détails que Grégoire le fils nous donne sur sa vie et sur celle de ses parents [1].

Avec la pieuse éducation de sa mère, le jeune Grégoire reçut des grâces particulières d'en haut. Dans cet âge où les notions de vice et de vertu commencent à se développer dans l'âme, il eut, la nuit, un songe. Il aperçut à ses côtés deux vierges, vêtues de blanc, d'une modestie et en même temps d'une majesté surhumaines, qui se mirent à l'embrasser avec tendresse comme leur fils. Transporté de joie, il leur demanda qui elles étaient et d'où elles venaient. Elles répondirent qu'elles se nommaient : l'une, la Chasteté ; l'autre, la Tempérance ; qu'elles assistaient au trône du roi Jésus, et se délectaient en la beauté des vierges célestes. Elles l'engagèrent à unir son âme à leur âme, afin qu'elles pussent le transporter un jour dans les cieux et le placer dans les splendeurs de l'éternelle Trinité. Après quoi elles s'élevèrent au ciel. Cette vision le remplit d'un ardent amour pour la pureté virginale. Son plaisir n'était point aux amusements de la jeunesse, mais avec les personnes qui avaient consacré à Dieu la pureté de leur corps et de leur âme. Avec un cœur pur, il avait reçu une intelligence insatiable. Il aima les livres, il aima les savants ; mais les livres et les savants qui parlaient de Dieu. S'il aima, s'il cultiva les

[1] *Acta SS.*, t. II, maii. Ibid., t. III, sept. Godescard, 9 mai. Albérici, *Vie de S. Grég. de Naz.*

lettres profanes, ce n'était que pour mieux servir les lettres sacrées. Lui-même nous apprend, dans ses poëmes, ces particularités de son enfance.

Quand il eut appris tout ce qu'il pouvait apprendre dans son pays natal, il se rendit à Césarée de Palestine, et son frère Césaire à Alexandrie. A Césarée se trouvait l'école fondée par Origène, et la fameuse bibliothèque de son disciple, le martyr saint Pamphile, augmentée par le savant Eusèbe. De Palestine, il alla rejoindre à Alexandrie son frère Césaire, et passa quelque temps avec lui; après quoi il s'embarqua pour Athènes, qui était toujours regardée comme la métropole des sciences et des lettres. La saison n'était pas favorable. Il y eut une furieuse tempête de vingt jours. Un moment, le navire se trouva plein d'eau, lorsque tout le monde, et marins et pilote, ceux-là même qui peu avant ne reconnaissaient aucun dieu, invoquèrent à haute voix Jésus-Christ, et le navire fut sauvé. Mais ils manquaient d'eau douce; les vases qui en contenaient avaient été précipités à la mer par une secousse plus violente de la tempête. Un navire marchand de Phénicie, qu'ils rencontrèrent, eut l'humanité et le courage de leur en passer. Cependant la tempête ne diminuait point; l'équipage perdait toute espérance. Ce qui désolait surtout Grégoire, c'est qu'il n'avait pas encore reçu le baptême. Sa douleur était si grande, que les matelots mêmes en avaient pitié. Il priait Dieu avec larmes, et lui consacrait de nouveau sa vie entière s'il daignait le sauver de ce péril. Sa prière fut exaucée: la tempête se calma. Il y eut plus : tous ceux qui étaient avec lui dans le même navire embrassèrent avec beaucoup de piété la foi du Christ, et arrivèrent heureusement à Athènes.

Grégoire parle de cette ville avec enthousiasme. On y voyait alors les maîtres les plus distingués, entre autres l'orateur Anatolius, que Constance fit préfet du prétoire; le célèbre Diophante, inventeur de l'algèbre, et Prohérésius, professeur d'éloquence. L'empereur Constant l'avait appelé dans les Gaules. En repassant par Rome, il s'y fit tellement admirer, que le sénat lui érigea une statue avec cette inscription : « Rome, la reine de l'univers, au roi de l'éloquence. »

Ce qui mit le comble au bonheur de Grégoire, ce fut l'arrivée de son ami saint Basile. Ils se connaissaient déjà auparavant;

mais alors leur amitié devint intime. Ils demeurèrent ensemble, eurent une table commune, ne fréquentaient de leurs compagnons que les plus chastes et les plus paisibles. Deux rues seulement leur étaient connues dans la ville : celle qui conduisait à l'église et aux docteurs qui y enseignaient la foi ; l'autre, qui conduisait aux écoles publiques et aux maîtres qui enseignaient les sciences humaines. Ils laissaient aux autres les rues par lesquelles on allait au théâtre, aux spectacles et aux divertissements profanes. Leur sanctification faisait leur grande affaire ; leur unique but était d'être appelés et d'être effectivement chrétiens. C'était en cela qu'ils faisaient consister toute leur gloire.

Les premiers pour la piété, ils n'en furent pas moins les premiers pour les sciences et les lettres. A la rhétorique, la poésie, la philosophie, la dialectique, Basile joignit l'étude de la géométrie et de l'astronomie, autant qu'il fallut pour n'être pas inférieur aux plus habiles. A cause des maladies que lui occasionna sa vie austère et mortifiée, il ajouta l'étude de la médecine, du moins dans ce qu'elle a de plus philosophique. Enfin, qui lira ses écrits sur la création, reconnaîtra sans peine qu'il avait sur l'histoire naturelle des idées plus justes et des connaissances plus étendues qu'Aristote. Tant de sciences et de vertus excitèrent l'admiration à tel point, que partout où l'on parlait d'Athènes et de ses maîtres habiles, on parlait du merveilleux couple d'amis, Basile et Grégoire, Grégoire et Basile[1].

A tant de connaissances précieuses, ils en joignaient une autre bien nécessaire, la connaissance des hommes. Lorsque Julien vint dans la même ville et qu'il étudia avec eux, non-seulement les lettres profanes, mais encore les saintes Ecritures, il eut beau s'observer et se contrefaire, ils découvrirent le déréglement de son esprit, par sa physionomie et tout son extérieur. Il était de médiocre taille, le cou épais, les épaules larges, qu'il haussait et remuait souvent, aussi bien que la tête. Ses pieds n'étaient point fermes ni sa démarche assurée. Ses yeux étaient vifs, mais égarés et tournoyants ; le regard furieux, le nez dédaigneux et insolent, la bouche grande, la lèvre d'en bas pendante, la barbe hérissée et pointue. Il faisait des grimaces ridicules et des signes de tête

[1] Voir *Acta SS.*, 14 junii.

sans sujet, riait sans mesure et avec de grands éclats, s'arrêtait en parlant et reprenait haleine, faisait des questions impertinentes et des réponses embarrassées l'une dans l'autre, qui n'avaient rien de ferme ni de méthodique. Grégoire disait en le voyant : « Quelle peste nourrit l'empire romain ! Dieu veuille que je sois faux prophète[1] ! »

Enfin, arriva un moment pénible. Après trente ans d'études, Basile et Grégoire allaient quitter Athènes et se quitter l'un l'autre. Toute la ville s'en émut. Et professeurs et élèves entourent les deux amis et les conjurent de rester. Basile développe si éloquemment les motifs qu'il avait de retourner dans sa patrie, que, malgré soi, on le laisse partir ; mais on retient Grégoire et on le force d'accepter une chaire d'éloquence. Ce ne fut pas pour longtemps, car peu après il se déroba sans bruit pour aller rejoindre son ami en Cappadoce. Il arrivait à pied à Constantinople, dans le même temps que son frère y débarquait d'Alexandrie. Césaire avait dès lors une telle réputation, que les magistrats de Constantinople, pour le retenir dans cette ville, lui offrirent un traitement avantageux, une alliance distinguée et la dignité de sénateur. A leur demande, l'empereur Constance lui donna des lettres de citoyen et le nomma son premier médecin. Cependant Grégoire sut persuader à son frère de revenir avec lui dans leur pays natal, et de lui consacrer les prémices de son art. Telles étaient les études et les mœurs de ce que nous appelons les Pères de l'Eglise.

Les deux amis Grégoire et Basile se visitaient, soit par lettres, soit en personne, dans leur retraite de Pont et de Cappadoce. De ces lettres, les unes étaient sérieuses, les autres badines ; car leur grand génie et leur austère sainteté ne les empêchaient pas d'avoir l'esprit enjoué et agréable. Ainsi, Basile ayant fait une description pompeuse des beautés de sa solitude, comparée à celle de son ami, Grégoire lui répond : « Je vois bien pourquoi vous me raillez, c'est pour m'attirer près de vous, comme ceux qui obstruent les fleuves pour les faire couler ailleurs. Eh bien, j'admirerai votre pays de Pont, et ses brouillards, et son séjour qui vaut un exil, et les rochers qui vous pendent sur la tête, et les bêtes féroces qui mettent votre confiance à l'épreuve, et la solitude qui

[1] Greg. Naz., *Orat.* XXXII.

est aux pieds, ou plutôt la caverne de rats que vous décorez des beaux noms de gymnase, de monastère et d'école; et les touffes de broussailles sauvages, et cette couronne de monts escarpés par laquelle vous êtes, non pas couronnés, mais resserrés; et cet air que vous ne respirez que par mesure, et ce soleil que vous êtes réduits à souhaiter, et qui ne vous éclaire que comme par une cheminée. Il y a, dit-on, des mortels condamnés à une nuit de six mois; pour vous, vous n'êtes pas un moment sans ombre; votre vie entière est une longue nuit, une vraie ombre de la mort, pour parler avec l'Ecriture. Je louerai également ce sentier étroit et rude qui conduit, je ne sais si c'est au ciel ou à l'enfer, je souhaite pour vous que ce soit au ciel; puis, ce qui est au milieu, l'appellerai-je par un mensonge cet Eden, cette fontaine qui se divise en quatre fleuves et arrose toute la terre, ou bien, ce désert aride et sans eau, qu'un autre Moïse pourra seul adoucir, en faisant jaillir l'eau du rocher? Car, où il n'y a pas de roches, il y a des fondrières et des torrents; où il n'y a pas de fondrières, il y a des buissons d'épines, au-dessous des buissons des précipices, au-dessus des précipices un chemin escarpé, glissant de part et d'autre, où le voyageur est obligé de recueillir ses sens pour ne point faire de faux pas. Aux pieds, on entend grincer un fleuve qui roule des cailloux au lieu de poissons, qui s'engouffre en des abîmes, au lieu de s'épancher en lac; car il est grand et effroyable, et couvre par son bruit le chant des psaumes qu'on entonne sur la hauteur : les cataractes ne sont rien auprès, tant il vous étourdit nuit et jour. Il est si rude, qu'on ne peut le passer; si trouble, qu'on ne peut en boire; il n'a d'humain qu'en ce qu'il n'emporte pas votre habitation, lorsque les torrents et les orages l'ont rendu furieux. Voilà ce que je pense de vos îles fortunées et de leurs fortunés habitants. Chanterai-je maintenant avec Homère les richesses intérieures du palais? cette cabane sans toiture ni porte, cet âtre sans feu ni fumée, ces misérables et maigres festins auxquels nous avons été invités, du fond de la Cappadoce, comme de pauvres naufragés au banquet d'Alcinoüs. Car je me souviens et me souviendrai toujours de ce pain et de ce potage, comme on les appelait, où la dent glissait entre les morceaux pour s'en retirer comme d'un ciment. En vérité, si la grande nourrice des pauvres, je veux dire votre mère, ne nous eût tirés bien vite de ces calamités,

il y a longtemps que nous serions du nombre des morts. Comment passer sous silence ces prétendus jardins sans légumes, ces monceaux de fumier dont nous les avons couverts, le tirant de la maison, comme autrefois Hercule des écuries d'Augias ; et cet énorme tombereau que, moi le vigneron et vous le railleur, nous traînions par la tête et par les mains, qui en ont conservé les marques, non pour joindre les deux rives de l'Hellespont, comme jadis Xerxès, mais pour combler un précipice? Si le souvenir de ces choses ne vous fait pas de peine, il ne nous en fera pas non plus ; que s'il vous en fait, combien n'ont pas dû nous en faire les choses mêmes [1]. »

Après s'être ainsi égayé dans deux ou trois lettres, Grégoire dit dans une autre : « Ce que je vous ai écrit précédemment sur le séjour dans le Pont, était pour plaisanter ; ce que je vous écris à cette heure, est du sérieux et du très-sérieux. Qui me rendra ces jours d'autrefois, où mes délices étaient de souffrir avec vous? car une affliction volontaire l'emporte sur un plaisir qu'on éprouve malgré soi. Qui me rendra et ces chants des psaumes, et ces nuits passées dans les veilles, et ces pèlerinages vers Dieu par l'oraison! et cette vie quasi immatérielle et incorporelle! et cette concorde, et cette unanimité des frères, élevés au-dessus de la nature et comme déifiés par vous! Qui me donnera de revoir cette émulation pour la vertu, que nous avons assurée par des lois et des règles écrites! qui me rendra l'étude des divins oracles et la lumière qu'on y découvre sous la conduite de l'Esprit-Saint! Ou, pour parler de choses moins grandes et moins importantes, qui me rendra les travaux successifs de la journée, de porter du bois, de tailler des pierres, planter des arbres et de les arroser! Qui me donnera de revoir ce platane plus précieux que le platane d'or de Xerxès, sous lequel s'asseyait, non pas un roi plongé dans les délices, mais un moine exténué de fatigue ; ce platane merveilleux que moi j'ai planté, qu'Apollon, c'est-à-dire votre excellence, a arrosé, mais à qui Dieu a donné l'accroissement pour notre gloire, afin qu'il restât chez vous un monument de notre amour du travail, comme on croit qu'il reste dans l'arche la verge d'Aaron qui a fleuri. Voilà ce qu'il m'est facile de souhaiter, mais non pas

[1] Greg. Naz., *epist.* VI, VII, VIII.

d'obtenir. Aidez-moi à m'inspirer et à m'implanter la vertu : le fruit que nous avons recueilli autrefois, conservez-le par vos prières, de peur que nous ne nous évanouissions peu à peu comme une ombre au déclin du jour. Pour moi, je vous respire plus que je ne respire l'air, et je ne vis qu'autant que je suis avec vous, soit en réalité, soit en imagination [1]. »

Césaire, frère de Grégoire, était resté à la cour comme premier médecin. Les chrétiens de Nazianze murmuraient de voir le fils de leur évêque dans une cour pleine d'idoles et à la suite d'un empereur apostat. Le père en avait tant de chagrin, que la vie lui paraissait insupportable. Quant à la mère, on lui cachait le tout avec soin, de peur qu'elle n'en fût accablée. Grégoire en écrivit à son frère une lettre touchante pour le presser de revenir d'autant plus vite, qu'il ne tarderait pas d'être contraint d'opter entre la charge de premier médecin et le christianisme. En effet, Julien mit tout en œuvre pour le gagner; il eut avec lui, en présence de témoins, une dispute en forme, où il déploya tous les artifices de son éloquence; mais Césaire démêlait ses sophismes les plus captieux comme des jeux d'enfants, et s'écria devant tout le monde qu'il était chrétien et qu'il le serait toujours. Le voyant ainsi déterminé à partir, Julien, qui connaissait sa famille et particulièrement son frère Grégoire, s'écria d'admiration et de dépit : « Heureux père ! malheureux enfants [2] ! »

Les deux amis Basile et Grégoire ne demeuraient pas toujours ensemble ni dans la solitude. Quand un plus grand bien ou un devoir plus pressant le demandait, ils se quittaient et quittaient la solitude. Dans les premiers jours de l'année 362, Basile vit arriver dans la sienne son ami Grégoire, accablé de chagrin. Son père l'avait ordonné prêtre malgré lui, le jour de Noël 361, et le peuple de Nazianze avait conspiré pour ceci avec son père. Il s'enfuit auprès de son ami, dans la solitude, pour y trouver quelque soulagement à sa peine. Quelque temps après, sa douleur s'étant un peu adoucie, et son père, qui avait plus de quatre-vingt-dix ans, ne cessant de le conjurer de ne pas l'abandonner dans sa vieillesse, et le peuple joignant ses supplications à celles du père, il revint à Nazianze, prêcha le jour de Pâques un sermon, suivi

[1] Gregg. Naz., *epist.* IX. — [2] *Epist.* XVII, *Orat.*, X.

de deux ou trois autres, dans lesquels il explique éloquemment les motifs de sa fuite, la crainte qu'il avait du sacerdoce et la grande difficulté d'en remplir dignement les fonctions. Avant la fin de l'année, Basile fut ordonné prêtre de la même manière par Eusèbe de Césarée en Cappadoce, successeur de Dianée. Il fit part de son chagrin à Grégoire, qui lui répondit en ces termes : « J'approuve le commencement de votre lettre : et pourrai-je n'approuver pas ce qui vient de vous? Vous avez donc été pris comme nous, et nous sommes tombés dans le même piége. Mais enfin on nous a contraints de devenir prêtres, quoique ce ne fût nullement notre dessein. Car si jamais il y a eu des témoins dignes de foi, nous le sommes l'un à l'autre, que nous avons toujours affectionné la philosophie la plus humble et la plus modeste. Et peut-être qu'il eût été plus avantageux pour nous qu'on ne fît pas ce qu'on a fait : du moins je n'oserais dire autre chose, jusqu'à ce que je connaisse les vues de l'Esprit sur nous. Mais puisque c'est une chose faite, je crois pour mon compte qu'il faut s'y soumettre, principalement à cause du temps où nous sommes, où les langues des hérétiques nous attaquent de tous côtés, et ne rien faire d'indigne de l'espérance que l'on a conçue de nous, ni de la vie que nous avons menée jusqu'ici [1].»

Julien l'Apostat ayant péri d'une mort funeste dans les plaines de Babylone, Grégoire prononça contre lui deux discours à Nazianze. Il y trace le portrait de l'Apostat, dont il avait prédit les travers à Athènes ; il relève l'injustice de sa persécution, l'absurdité de son entreprise d'anéantir la religion chrétienne, l'extravagance du paganisme, et conclut par cet avis aux fidèles : De ne pas se prévaloir du temps pour se venger des païens, mais de les vaincre par la douceur. « Que celui, dit-il, qui est le plus animé contre eux, les réserve au jugement de Dieu. Ne songeons ni à faire confisquer leurs biens, ni à les traîner devant les tribunaux pour être bannis ou frappés de verges, ni en un mot à leur rien attirer de ce qu'ils nous ont fait souffrir. Rendons-les, s'il est possible, plus humains par notre exemple. Si quelqu'un des vôtres a souffert, votre fils, votre père, votre parent, votre ami, laissez-lui la récompense entière de ses souffrances. Contentons-nous de voir

[1] Greg. Naz., *epist.* XI.

le peuple crier publiquement contre nos persécuteurs dans les places et dans les théâtres, et eux-mêmes reconnaître enfin que leurs dieux les ont trompés [1]. »

En 370, Grégoire perdit Césaire son frère, et Gorgonie, sa sœur, que l'Eglise compte pareillement entre les saints. Césaire avait été glorieusement rappelé à la cour par Jovien, et Valens l'avait fait questeur ou trésorier de la Bithynie, où il demeurait. Saint Grégoire, bien loin de s'en réjouir, était affligé de le voir embarrassé d'affaires temporelles, et l'exhortait à s'en dégager. Il fut déterminé par le tremblement de terre qui acheva de renverser la ville de Nicée, le 11 octobre 368. Césaire fut presque le seul homme de marque qui s'en sauva; mais il perdit une partie de son bien et demeura enveloppé sous les ruines, d'où il se retira comme par miracle avec de légères blessures. Il résolut donc de se donner entièrement à Dieu; mais il mourut peu de temps après, ayant auparavant reçu le baptême, et laissa ses biens aux pauvres, n'ayant ni femme ni enfants. Saint Grégoire fit son oraison funèbre, en présence de son père et de sa mère. Sainte Gorgonie, leur sœur, mourut quelque temps après, et saint Grégoire lui fit aussi une oraison funèbre où, dépeignant ses vertus, il donne le modèle de la perfection chrétienne pour les femmes mariées. Cependant elle ne fut baptisée que vers la fin de sa vie ; mais, avant que de mourir, elle eut la consolation de voir son mari, ses fils et ses petits-fils recevoir la même grâce.

Saint Basile, devenu archevêque de Césarée en Cappadoce, fit élire son ami Grégoire pour le nouvel évêché de Sasimes dans la même province, mais Grégoire ne put jamais en prendre possession, et revint à Nazianze aider son vieux père, qui mourut l'an 373.

Les temps étaient fort difficiles. Après la mort de Julien l'Apostat, l'empereur Jovien, bon catholique, ne dura que peu; l'empereur Valens, qui le remplaçait en Orient, favorisa les ariens et persécuta les catholiques jusqu'à sa mort en 378. De toutes les églises d'Orient, celle de Constantinople était la plus désolée. Depuis quarante ans elle gémissait sous la tyrannie des ariens, et le peu de catholiques qui y restaient se trouvaient sans pasteur et sans temple. La mort de Valens, l'élévation de Théodose, leur

[1] Greg. Naz., *epist.*, t. I, p. 130-152.

donnaient lieu de respirer. Personne ne parut plus propre à relever leur église anéantie, que Grégoire de Nazianze. Sa vertu, sa doctrine et son éloquence lui avaient acquis une grande réputation. Il était évêque, mais sans évêché; car il n'avait jamais gouverné l'église de Sasimes, pour laquelle il avait été ordonné; et pour celle de Nazianze, il ne l'avait gouvernée que comme étranger, en attendant qu'elle eût un évêque. Il l'avait même quittée depuis six ans, et vivait dans la retraite au monastère de Sainte-Thècle en Séleucie. Les catholiques de Constantinople désirèrent donc de l'avoir, pour prendre soin de leur église abandonnée; les évêques entrèrent dans ce dessein, ses meilleurs amis l'en pressèrent; enfin Pierre d'Alexandrie lui écrivit une lettre par laquelle il l'établissait évêque de Constantinople, et lui envoya les marques de cette dignité [1].

Grégoire eut bien de la peine à quitter sa chère solitude, où il vivait détaché de tout et goûtait les douceurs de la contemplation céleste. Sa résistance fut telle, que tout le monde s'en plaignait. On lui reprochait d'avoir quitté Nazianze; on l'accusait de mépriser les intérêts de l'Eglise; on lui représentait qu'elle était menacée de nouvelles attaques, et on parlait d'un concile qui se devait tenir à Constantinople pour établir l'hérésie d'Apollinaire. Il céda enfin, malgré la faiblesse de son corps usé de vieillesse, d'austérités et de maladies, et il crut ne pouvoir mieux achever sa vie qu'en travaillant pour l'Eglise. Ce fut, au plus tard, en 379 qu'il vint à Constantinople.

Son extérieur n'était pas propre à lui attirer le respect des hérétiques, ni des gens du monde. Son corps était courbé de vieillesse, sa tête chauve, son visage desséché par ses larmes et ses austérités. Il était pauvre, mal vêtu, sans argent; son parler avait quelque chose de rude et d'étranger. Il sortait d'un pays éloigné, et à peine connaissait-on le lieu de sa naissance. Cependant, il osait attaquer l'hérésie triomphante depuis si longtemps dans la capitale de l'empire. Aussi fut-il d'abord très-mal reçu : les ariens, ignorant absolument la foi de l'Eglise, s'imaginèrent qu'il venait enseigner plusieurs dieux, et, passionnés pour leur évêque Démophile, ils ne purent souffrir qu'il vînt lui déclarer la guerre. Tous les héré-

[1] Greg. Naz., *Carm.* I, p. 14.

tiques se réunirent contre Grégoire et le chargèrent de calomnies. Ils passèrent jusqu'aux effets : ils le poursuivirent à coups de pierre, dont il ne reçut aucune blessure dangereuse, et le traînèrent devant les tribunaux des préfets, dont Dieu le délivra glorieusement. Il n'opposa à tous ces outrages que sa patience, ravi de participer aux souffrances de Jésus-Christ. En arrivant à Constantinople, il fut accueilli par des parents qu'il y avait, et refusa plusieurs autres personnes qui lui offraient leurs maisons. Sa vie était si frugale, qu'il n'était guère à charge à ses hôtes; sa nourriture était, comme il dit, celle des bêtes et des oiseaux. Il sortait peu : on ne le voyait ni dans les places publiques ni dans les lieux les plus délicieux de cette grande ville. Il ne faisait point de visites, mais il demeurait la plupart du temps à son logis, méditant et s'entretenant avec Dieu. Cette conduite était nécessaire à Constantinople, où la vie peu édifiante des ecclésiastiques faisait tourner en raillerie la religion. Pour y prêcher utilement, on ne pouvait mener une vie trop sérieuse ; et cette philosophie simple et sincère attira enfin à Grégoire l'affection du peuple. Quoiqu'il pût s'aider de la puissance temporelle, il ne disputa point aux hérétiques la possession des églises et des biens qui en dépendaient, dont ils s'étaient emparés au préjudice des catholiques. Il ne fut point jaloux de l'exécution des édits qu'ils méprisaient, et ne sollicita point contre eux les magistrats.

Il commença à tenir ses assemblées chez ses parents, qui exerçaient envers lui l'hospitalité ; car les ariens avaient ôté aux catholiques toutes les églises, et ne leur laissaient la liberté de s'assembler en aucun lieu. Cette maison devint ensuite une église célèbre, que l'on nomma l'Anastasie, c'est-à-dire la résurrection, parce que saint Grégoire y avait comme ressuscité la foi catholique. Il fut bientôt l'admiration de tout le monde par sa profonde connaissance des Ecritures, son raisonnement juste et pressant, son imagination fertile et brillante, sa facilité incroyable à s'expliquer, son style exact et serré. Les catholiques accouraient comme des personnes altérées, ravis d'entendre prêcher la saine doctrine de la Trinité, dont ils étaient privés depuis si longtemps. Ceux qui l'avaient fait venir, le favorisaient comme leur ouvrage. Les hérétiques de toutes les sectes, et les païens même, voulaient goûter au moins le plaisir de son éloquence. Pour l'entendre mieux, on for-

çait les balustrades qui entouraient le sanctuaire où il prêchait. On l'interrompait souvent pour lui applaudir, en battant des mains ou faisant des exclamations à sa louange ; plusieurs écrivaient ses discours à mesure qu'il les prononçait. La matière en était la défense de la foi et la réfutation des erreurs. Mais il ne s'y arrêtait pas de telle sorte, qu'il ne s'appliquât aussi à former les mœurs des fidèles, en les avertissant que le moyen de faire son salut n'était pas de parler des choses de la religion en tout temps et en tout lieu, mais d'observer les commandements de Dieu, de donner l'aumône, d'exercer l'hospitalité, d'assister les malades, de s'occuper du chant des psaumes, de prier, de gémir, de pleurer, de mortifier ses sens, de réprimer la colère, de veiller sur sa langue et d'assujettir le corps à l'esprit.

Les fruits de ses discours furent sensibles, et on vit bientôt son troupeau devenir très-grand et très-nombreux, de petit qu'il était auparavant. Il n'y eut presque pas de jours qu'il ne fît revenir des hérétiques à la véritable foi. Il purgea ses peuples du venin qui les corrompait depuis tant d'années, et cela avec un succès si prompt, qu'ils croyaient n'avoir commencé qu'alors à être chrétiens et à apercevoir la lumière de la vérité. Saint Jérôme vint à Constantinople pour l'entendre, et il se glorifiait depuis d'avoir appris les Ecritures sous cet homme si éloquent, quoiqu'il fût déjà lui-même alors en réputation d'en avoir l'intelligence. Il raconte que lui ayant demandé un jour l'explication d'un mot de l'Evangile assez obscur, saint Grégoire lui répondit agréablement : « Je vous le dirai tantôt dans l'église, où tout le monde m'applaudit. Il faudra bien là que vous sachiez ce que vous ne savez pas ; car, si vous être seul sans rien dire, tout le monde vous prendra pour un stupide. » On voit par là qu'il savait la valeur des acclamations du vulgaire, qui, comme dit saint Jérôme, admire le plus ce qu'il entend le moins [1].

On peut voir en détail dans l'histoire de l'Eglise, comment saint Grégoire devint évêque de Constantinople par les soins de l'empereur Théodose, comment il présida le deuxième concile général, et comment il y donna sa démission d'évêque de Constantinople.

[1] Tillemont, Ceillier, Fleury.

Pour consoler son clergé et son peuple, il prononça, dans la grande église de Constantinople, en présence des évêques du concile, le discours célèbre qui est son adieu. Il leur rend compte de sa conduite; il représente l'état déplorable où il a trouvé cette église, et l'état florissant où il la laisse; il montre la doctrine qu'il a enseignée, par une exposition sommaire du mystère de la Trinité, où, pour terminer toutes les disputes, il emploie le mot de personne, *prosopon*, comme équivalent au mot hypostase, quand l'un et l'autre sont bien expliqués. « La sainteté de notre foi, dit-il, consiste plus dans les choses que dans les noms. » Il fait ensuite, à l'exemple de Samuel, une protestation publique de son désintéressement, et prend Dieu à témoin qu'il a conservé son sacerdoce pur et sans tache. Il demande, pour récompense de ses travaux, qu'on lui donne un successeur dont les mains soient pures et la voix éloquente, qui puisse vaquer aux ministères ecclésiastiques, et prend pour prétextes de se retirer, son grand âge, ses maladies, son épuisement, les reproches qu'on lui faisait de sa douceur, les dissensions des églises, la fureur que l'on montrait à Constantinople pour les spectacles, le luxe et la magnificence des équipages.

Entre les reproches qu'il dit qu'on lui faisait, il n'oublie pas celui d'être trop modeste, de ne tenir pas une table propre et magnifique, de ne se servir point d'habits pompeux, de ne paraître pas en public avec un nombreux cortége, de ne pas recevoir d'un air majestueux et plein d'arrogance ceux qui venaient le trouver. « Je ne savais pas, dit-il, que nous dussions disputer en magnificence avec les consuls, les gouverneurs, les généraux d'armée, qui ne savent où jeter leurs richesses. Je ne savais pas que nous dussions nous gorger du bien des pauvres, dissiper en superfluités ce qui leur est nécessaire, et exhaler à l'autel les fumées de la bonne chère. Je ne savais pas que nous dussions monter un cheval fier et superbe, nous étaler sur un char pompeux, flanqué d'une escorte et d'acclamations bruyantes; ni qu'à notre rencontre tout le monde dût s'écarter, comme à la rencontre des bêtes, ou que notre marche dût s'apercevoir de fort loin. Si cela vous paraît un malheur terrible, la chose est faite; pardonnez-moi cette offense. Proposez-en un autre qui plaise à la multitude;

[1] Greg. Naz. *Orat.* 32.

pour moi, laissez-moi la solitude, et la rusticité, et Dieu, à qui seul on peut plaire, même par une vie frugale et modeste. » A la fin, il prend congé de sa chère Anastasie et des autres églises de la ville, des apôtres qui lui ont servi de guides dans ses combats, de sa chaire épiscopale, de son clergé, des moines, des vierges, des veuves, des pauvres, des orphelins, de l'empereur et de toute la cour, de la ville, de l'Orient et de l'Occident, des anges tutélaires de son église et de la sainte Trinité. Il promet que si sa langue se tait, ses mains et sa plume combattront pour la vérité.

Revenu de Constantinople en Cappadoce, saint Grégoire se retira dans la terre d'Arianze, qu'il avait héritée de son père. Un jardin, une fontaine, des arbres qui lui donnaient du couvert, faisaient toutes ses délices. Au reste, il jeûnait, il priait avec abondance de larmes; son lit était une natte, sa couverture un gros sac, son habit une seule tunique; il allait nu-pieds, ne faisait point de feu, n'avait pour compagnie que les bêtes. Cependant, malgré ses austérités, ses maladies continuelles et son extrême vieillesse, il sentait encore des combats très-violents de la chair contre l'esprit. C'est ce qui lui fit dire, qu'encore qu'il soit vierge de corps, il ne sait pas bien s'il l'est de la pensée. Il fuyait avec grand soin la vue des femmes. On le voit par une lettre à un de ses parents, nommé Valentinien, qui, sous prétexte de jouir de sa compagnie, vint loger avec des femmes vis-à-vis de lui. Ce voisinage lui fit quitter la place, quoiqu'il l'eût cultivée par son travail et que ce fût près d'une église de martyrs. Le principal remède qu'il employait contre les tentations, était la prière et la confiance en Dieu. Il se délassait de ses austérités par la poésie. Ainsi, ayant passé un carême entier sans parler, il fit un poëme pour rendre compte de son silence, et un autre à Pâques pour recommencer à parler par les louanges de Jésus-Christ.

Grégoire de Nazianze termina, vers l'an 389, sa longue vie de saint, de docteur, d'évêque, de moine et de poëte. Il mourut dans la solitude d'Arianze, charmant sa vieillesse et ses douleurs par les élans de la poésie chrétienne. Dans le grand nombre de ses poëmes, il y en a sur le principe des choses, sur la Trinité divine, sur le monde, sur la Providence, sur les anges, sur l'âme, sur l'ensemble des deux Testaments, sur l'incarnation du Verbe, sur la vie monastique, sur sa propre vie, et aussi sur les vices du

clergé et des peuples de son temps. On trouve encore, parmi ses œuvres poétiques, une tragédie intitulée : *le Christ souffrant ;* mais on n'est pas sûr qu'elle soit de lui. Le génie de Grégoire conserva jusqu'à sa mort la verve, l'imagination et les grâces du poëte.

Le cardinal Maï a retrouvé, sur les poésies de saint Grégoire, de précieux commentaires par Cosmas, de Jérusalem, condisciple et frère adoptif de saint Damascène, et qui fut évêque de Majume ou Athédon, dans le patriarcat d'Alexandrie [1].

Le même jour, à Rome, saint Hermas, dont parle saint Paul dans l'épître aux Romains, qui, se sacrifiant lui-même, et étant devenu une hostie agréable à Dieu, entra dans le royaume des cieux tout éclatant de la gloire de ses vertus. — En Perse, trois cent dix bienheureux martyrs. — A Cagli, sur la voie Flaminienne, saint Géronce, évêque de Cervia. — A Vendôme, saint Bienheuré, confesseur. — A Constantinople, la translation du corps de saint André, apôtre, et de saint Luc, évangéliste, apportés d'Achaïe, et de saint Timothée, disciple de l'apôtre saint Paul, apporté d'Ephèse. Longtemps après, le corps de saint André fut transporté à Amalfi, où il est honoré par le concours et la piété des fidèles. Il coule sans cesse de son tombeau une liqueur miraculeuse qui guérit les maladies. — A Rome aussi, la translation du corps de saint Jérome, prêtre et docteur de l'Eglise, porté de Bethléhem de Juda dans l'église de sainte Marie-Majeure. — A Bari, la translation de saint Nicolas, évêque, dont le corps fut apporté de Myre, ville de Lycie.

Xe JOUR DE MAI.

SAINT ANTONIN,

ARCHEVÊQUE DE FLORENCE.

Un frère Prêcheur, le bienheureux Jean Dominique, restaurateur de la vie régulière en Italie et en Sicile, achevait de bâtir son nouveau monastère de Fiésole, près de Florence. C'était vers l'an 1403. Un enfant se présente à lui, de treize ou quatorze ans, petit de taille et grêle de complexion. Il demanda à être reçu dans le monastère, au nombre des religieux. Le bienheureux Jean Dominique lui trouve de l'esprit et un beau naturel ; mais le voyant si jeune et si frêle, il lui conseille d'attendre quelques an-

[1] Maï, *Spicileg. Rom.*, t. II, p. 1 à 306.

nées. Cependant il lui demande à quelle étude il s'appliquait, l'enfant répond qu'il lisait volontiers le décret de Gratien. « Eh bien ! reprit le bienheureux Jean Dominique, quand vous saurez tout le décret de Gratien par cœur, vous n'aurez qu'à revenir, et vous serez reçu dans l'ordre. » C'était une manière honnête de le congédier. Au bout de l'année, le jeune homme se présente au bienheureux Jean Dominique, pour subir son examen ; il savait par cœur tout le décret de Gratien, et répond sans faute à toutes les questions qu'on peut lui faire. Cette fois il est accueilli avec empressement, et reçoit aussitôt l'habit de frère Prêcheur. Ce jeune homme, ou cet enfant, se nommait Antonin, c'est-à-dire le petit Antoine, à cause de sa taille.

Saint Antonin, né à Florence en 1389, sur la fin du pontificat d'Urbain VI, était fils de Nicolas Forciglioni et de Thomassine, tous deux très-considérés parmi leurs concitoyens, autant par leur religion que par l'antiquité de leur noblesse. Le grand-père du saint, nommé Nicolas Pierrozi, avait été secrétaire de la ville de Florence, et quatre fois proconsul de la république, ce qui lui donnait un rang distingué et une grande autorité. Mais rien sans doute n'a plus illustré cette maison, que d'avoir produit un saint aussi célèbre.

Comme il était l'enfant unique de son père et de sa mère, ils mirent d'autant plus de soin à lui donner une éducation chrétienne. Mais l'enfant parut formé à la vertu, avant de pouvoir la connaître. Plein de pudeur et de modestie, toujours docile aux saintes instructions, il ne montra d'inclination que pour la piété, d'horreur que pour le vice. Ennemi dès lors et de l'oisiveté et de tous les vains amusements de l'enfance, la lecture de quelque bon livre, la conversation avec des personnes qui lui parlaient de la religion ou des victoires des martyrs, faisaient ses plus chères délices. Son attrait pour la prière n'était pas moins remarquable. Lorsque, après les exercices de l'école, il n'était point enfermé dans sa maison, on était sûr de le trouver dans l'église, plus ordinairement dans une chapelle de la Vierge, ou devant une image du crucifix, qu'on visitait avec une vénération particulière, dans l'église de Saint-Michel, appelée du Jardin, à cause du lieu où elle se trouvait.

Soit que le jeune disciple de Jésus-Christ se renfermât dans

son oratoire ou qu'il fût devant les autels, il demeurait à genoux prosterné contre terre, avec une persévérance qui surprenait tout le monde. Appliqué en même temps à l'étude, il y fit des progrès considérables, et on n'en était pas surpris, lui voyant faire un si saint usage des talents qu'il avait reçus de la nature. Un esprit aisé, vif, pénétrant, une mémoire heureuse, et autant d'assiduité que d'amour pour le travail, tout cela en fit un savant et le rendit habile dans un âge où les autres ont à peine commencé d'apprendre les éléments des sciences.

Mais quelle que fût sa passion pour l'étude des lettres, elle n'égalait point son ardeur pour acquérir la science du salut. Dans toutes ses prières, il ne demandait pour ainsi dire autre chose à Dieu, sinon que, par sa grâce, il daignât l'éloigner de toute occasion de péché, conduire ses pas et lui apprendre à faire toujours sa volonté. Dès son enfance, il avait souhaité se consacrer au service du Seigneur; et pendant qu'il faisait de sages réflexions sur l'état de vie qu'il devait embrasser, pour travailler plus sûrement à son salut et se rendre utile au prochain, il eut le bonheur d'entendre souvent les prédications du bienheureux Jean Dominique de Florence, et d'être témoin des grands exemples de vertu qui le faisaient admirer des peuples. C'est à lui que le jeune Antonin s'adressa, comme nous avons vu, pour être reçu dans l'ordre de Saint-Dominique.

Le fervent novice dissipa bientôt toutes les craintes où on était de le voir succomber aux rigueurs de la discipline régulière. Son courage lui donna des forces ; et comme il recevait toujours de nouvelles grâces, à mesure de sa fidélité, en peu de temps il fit bien du chemin dans les voies de la perfection. Il parut en toutes choses, non-seulement le plus humble, le plus obéissant, le plus recueilli, mais aussi le plus égal dans les pratiques austères de la régularité. Ses abstinences, ses veilles, l'amour de la pauvreté, l'application et l'assiduité à la prière, tout cela le faisait déjà considérer de ses frères comme un modèle.

Le sacrifice qu'il fit pour toujours de sa liberté par la profession religieuse le rendit encore plus vigilant sur lui-même, et le sacerdoce augmenta sa piété. On ne le voyait jamais à l'autel que trempé de ces douces larmes que le saint amour faisait couler de ses yeux. On eut beau modérer ses austérités, sa vie ne fut qu'un

exercice continuel de pénitence. Sain ou malade, il couchait toujours sur la dure. On eût dit qu'il n'avait point de corps, tant il l'avait soumis à l'esprit pour le faire servir à tout ce qui pouvait le conduire à une haute sainteté. Il venait de perdre en quelque manière le saint religieux qui lui servait de guide et de père : Jean Dominique de Florence, devenu archevêque de Raguse et cardinal, avait été obligé de s'arrêter auprès du pape Grégoire XII. Mais son absence ne fit qu'exciter davantage la vigilance et l'émulation de son fidèle disciple. Il était entré dans toutes ses vues, et il remplit parfaitement ses desseins. Ce que le premier avait commencé avec succès pour rendre à plusieurs maisons de son ordre leur première beauté, le second parut en état de le continuer et de le porter à la dernière perfection. La vertu suppléant à l'âge, quoique fort jeune, saint Antonin fut choisi pour gouverner le couvent de la Minerve, à Rome ; et il fit paraître tant de sagesse, de prudence, de modération dans ce premier emploi, qu'on l'élut successivement prieur à Naples, à Gaëte, à Cortone, à Sienne, à Fiésole, à Florence. Dans toutes ces différentes maisons, Antonin rétablit ou affermit la régularité, en y renouvelant l'esprit de ferveur, l'amour de la prière et de l'étude, et le zèle dans l'exercice du ministère apostolique.

La sollicitude du gouvernement et toutes les occupations qui en sont la suite ne l'empêchaient pas de remplir lui-même les fonctions de l'apostolat. Il prêchait souvent, et il prêchait toujours avec fruit, parce que la sainteté de sa vie donnait un nouveau poids à ses discours. Les peuples et les savants montraient le même empressement à le suivre : l'onction de ses paroles attirait les uns, et l'abondance de sa doctrine faisait plaisir aux autres. Les ouvrages qu'il publiait quelquefois, fruits précieux de ses veilles, augmentaient encore sa réputation : il était consulté de tous côtés par les théologiens et les canonistes, et on suivait avec confiance ses décisions.

Devenu vicaire général d'une célèbre congrégation composée de divers couvents, tant de la province de Rome que de celle de Sicile, qui avaient embrassé une plus étroite réforme, le serviteur de Dieu s'appliqua avec un soin incroyable à cultiver, à étendre et à perfectionner tout le bien que ses prédécesseurs avaient introduit dans ce sanctuaire de la piété ; et, à leur imitation, c'était moins

par l'autorité du commandement ou par la sagesse des ordonnances, que par la vertu de l'exemple, qu'il inspirait à ses frères la fidélité à toutes les pratiques de la règle. D'autant plus humble qu'on l'élevait davantage, il commençait toujours la visite des monastères par l'exercice des offices les plus humiliants et les plus abjects. On voyait ordinairement le vicaire général confondu avec les derniers des frères dans le même travail; la ferveur seule le distinguait, et cette ferveur parut quelquefois aller trop loin. Malgré la rigueur des saisons et l'épuisement de ses forces, il continuait avec la même sévérité ses jeûnes, et faisait ses longs voyages à pied.

Ces continuelles fatigues contribuèrent à ruiner sa santé, affaiblie d'ailleurs par des maladies qui l'avaient conduit plus d'une fois aux portes de la mort. Dans les intervalles les moins critiques, il était travaillé d'une fièvre quarte ou d'une espèce de phtisie qui le desséchait entièrement. Mais son esprit, soutenu par la grâce de Jésus-Christ et par la considération de ses souffrances, ne se trouvait jamais plus fort que dans les plus grandes infirmités. Dieu l'avait toujours élevé au-dessus de ses maux; et ce qui épuisait son corps servait à purifier davantage sa vertu, à éprouver sa fidélité et à le mettre en état de continuer ses services à son ordre et à l'Eglise [1]. Tel était saint Antonin, que plus tard nous verrons archevêque de Florence, sa patrie.

Le bienheureux Jean Dominique était né dans la même ville, vers l'an 1360. La fortune n'avait point favorisé ses parents; mais dans une condition obscure ou fort médiocre, ils se distinguaient par une solide piété, qu'ils inspirèrent de bonne heure à leur fils. Comme ils avaient besoin du travail de ses mains, ce jeune homme, âgé déjà de dix-huit ans, avait à peine appris les éléments de la grammaire, lorsqu'il se présenta au couvent de Sainte-Marie-Nouvelle pour demander l'habit de Saint-Dominique. On le refusa d'abord, tant à cause de son incapacité, de son ignorance, de sa difficulté à parler, que parce qu'il était nécessaire à ses parents. Il ne se rebuta point et revint plusieurs fois à la charge. On finit par accorder à sa persévérance ce que l'on croyait pouvoir refuser encore à son mérite. Cependant un religieux des plus graves et des plus anciens de la communauté prédit dès lors que ce jeune

[1] Touron, *Hist. des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, t. III. *Acta SS.*, 2 maii.

homme, dont on faisait si peu de cas, serait un jour l'appui de son ordre, l'ornement de sa patrie et un illustre défenseur de l'Eglise.

Saint Antonin vint au concile de Florence par ordre d'Eugène IV; il assista, en qualité de théologien, à toutes les sessions et toutes les disputes que les Latins eurent avec les Grecs. Durant le séjour qu'il fit à Florence, on l'élut prieur du couvent dominicain de Saint-Marc, qui était dans cette ville, et pour lequel le célèbre Cosme de Médicis, surnommé le père de sa patrie, faisait bâtir alors une magnifique église, qui fut consacrée par le pape Eugène IV. Lorsqu'il y eut établi une parfaite régularité, il entreprit la visite des couvents de son ordre qui étaient dans la Toscane et dans le royaume de Naples.

Pendant qu'Antonin était dans le cours de ses visites, le siége archiépiscopal de Florence vint à vaquer par la mort de Barthélemi Zabarella. On fut longtemps sans donner de successeur à ce prélat, à cause des intrigues de plusieurs prétendants; mais Eugène IV n'eut pas plutôt nommé Antonin comme possédant toutes les qualités requises dans un bon évêque, que les Florentins, qui désiraient d'ailleurs un homme de leur ville, acquiescèrent unanimement à son choix. Le saint, absent depuis deux ans, fut sensiblement affligé de la nouvelle de son élection. Il forma le dessein de prendre la fuite et d'aller se cacher dans l'île de Sardaigne ; mais on l'empêcha de l'exécuter. Ayant été obligé de se rendre à Sienne, il écrivit de là au Pape une lettre fort touchante. Il le conjurait de ne le pas charger d'un fardeau que ses épaules ne pourraient porter, alléguant qu'il approchait de la fin de sa carrière et qu'il était d'ailleurs épuisé par les fatigues et les maladies. Il insistait encore beaucoup sur son indignité personnelle et sur son défaut de capacité. « Voudriez-vous, disait-il, traiter en ennemi un homme à qui vous avez donné tant de marques de bonté? » Le Pape fut inflexible, et il lui ordonna de se retirer sans délai au couvent de Fiésole. Il écrivit en même temps aux Florentins pour leur mander qu'il leur avait envoyé un archevêque aux portes de leur ville.

Les personnes les plus qualifiées de Florence, ayant à leur tête Cosme de Médicis, allèrent à Fiésole pour y faire leur compliment à Antonin ; mais ils le trouvèrent entièrement opposé à leurs désirs. Ils ne purent, malgré les plus instantes prières, obtenir de lui qu'il devînt leur pasteur. Le Pape, informé de tout ce qui s'était

passé, lui envoya un ordre d'obéir, et le menaça même de l'excommunication s'il persistait dans sa résistance à la volonté de Dieu. Antonin se rendit, après avoir versé beaucoup de larmes ; il se laissa sacrer, et prit possession de son archevêché au mois de mars 1446.

La régularité qui régnait dans sa maison et dans toute sa conduite retraçait les temps apostoliques. Sa table, ses habits et ses ameublements montraient l'estime qu'il faisait de la pauvreté, de la modestie, de la simplicité. Il disait ordinairement qu'un successeur des apôtres ne devait avoir d'autres richesses que la vertu. Il pratiquait les observances de sa règle, autant que son état pouvait le lui permettre. Sa maison n'était composée que de six personnes, auxquelles il donnait des gages assez considérables pour leur ôter la tentation de rien désirer au delà, et par conséquent pour couper racine à toutes sortes d'injustices. Il nomma d'abord deux grands vicaires ; mais il se réduisit depuis à un seul, afin qu'il y eût moins de variations dans le gouvernement ; et comme il était persuadé qu'un évêque est obligé de travailler par lui-même, il expédiait presque toutes les affaires, après avoir cependant pris l'avis de son conseil. Il se déchargea du soin de son temporel sur une personne de probité et entendue, pour ne s'occuper que du spirituel. Chaque jour il donnait audience à ceux qui se présentaient, et il se montrait en toute occasion le protecteur et le père des pauvres. Sa bourse et ses greniers étaient moins à lui qu'aux indigents ; et lorsqu'ils étaient épuisés, il donnait une partie de ses meubles et de ses habits. On ne le vit jamais rien posséder de précieux. Il n'avait ni chiens ni chevaux ; une mule suffisait aux nécessités de sa maison, encore la vendait-on quelquefois pour assister les pauvres. Des personnes riches demandaient alors à l'acheter, pour avoir occasion de la rendre au saint en forme de présent.

Ce fut par une suite de cette même charité que le saint archevêque fonda le collége de Saint-Martin. Il fut destiné à fournir du soulagement à ceux qui se trouvaient dans le besoin, et qui n'osaient faire connaître leur misère. Il suffit aujourd'hui à l'entretien de plus de six cents familles. A tant de vertus Antonin joignait une patience admirable. Il supportait non-seulement les importunités et l'insolence des pauvres, mais même les mauvais traitements de ses ennemis : aussi cette patience opéra-t-elle sou-

vent les plus heureux effets. On imputait divers crimes à un nommé Ciardi. L'archevêque le cita à comparaître devant lui pour répondre aux accusations dont on le chargeait. Ce malheureux forma le noir projet d'ôter la vie à son pasteur ; il lui porta même un coup de poignard. Le saint, par une protection de Dieu, ne fut point blessé. Loin de chercher à se venger de son assassin, il lui pardonna généreusement, et pria pour sa conversion. Le coupable reconnut l'énormité de son crime ; il en fit pénitence, et entra dans l'ordre de Saint-François.

Antonin savait montrer de la fermeté lorsque la gloire de Dieu y était intéressée. Il supprima les jeux de hasard, et réforma plusieurs autres abus qui s'étaient glissés dans tous les ordres. Il prêchait tous les dimanches et tous les jours de fête. Chaque année, il faisait la visite de son diocèse, et toujours à pied.

Il jouissait d'une grande réputation de sagesse et d'intégrité ; aussi venait-on le consulter de toutes parts. Les personnes les plus qualifiées s'adressaient à lui avec confiance, et respectaient ses décisions comme des oracles. Ce fut ce qui lui fit donner le surnom d'Antonin le Conseiller.

Malgré la multiplicité des affaires dont il était accablé, il n'en était pas moins recueilli devant Dieu. Outre l'office de l'Eglise, il disait chaque jour celui de la Vierge et les psaumes de la pénitence. Il récitait l'office des morts deux fois la semaine, et tout le psautier les jours de fête. Au milieu des plus fortes occupations, il ne perdait rien de la sérénité de son âme. François Castillo, son secrétaire, lui ayant dit une fois que les évêques seraient bien à plaindre s'ils devaient être, comme lui, perpétuellement accablés d'affaires, il fit une réponse qu'il faudrait, selon l'auteur de sa vie, écrire en caractères d'or. « Toutes les affaires, dit-il, ne nous empêcheront point de jouir de la paix intérieure si nous nous réservons dans nos cœurs une retraite où nous puissions être avec nous-mêmes, et où les embarras du monde n'aient jamais la liberté d'entrer[1]. »

Le pape Nicolas V ne témoigna pas moins d'affection et de confiance à Antonin que son prédécesseur Eugène IV ; il disait même qu'il ne craindrait pas de le canoniser vivant comme il

[1] *Acta SS.*, 2 maii. Godescard, 10 mai.

venait de canoniser mort saint Bernardin de Sienne. Il aurait bien aimé le retenir à Rome, mais le saint lui demanda sa bénédiction et revint à Florence.

L'année suivante 1448, il eut la douleur de voir son diocèse ravagé par la peste. Il donna l'exemple du zèle à son clergé, tant séculier que régulier ; il reçut surtout de grands secours de ses frères les Dominicains. Il périt un très-grand nombre de ces religieux ; en sorte qu'il fallut en faire venir de la province de Lombardie pour repeupler les couvents de Saint-Marc de Florence et de Fiésole, qui étaient presque entièrement déserts. La peste, comme il arrive ordinairement, fut suivie de la famine. Le saint archevêque chercha tous les moyens possibles de fournir aux besoins des malheureux. Ses discours et ses exemples ouvrirent la bourse de plusieurs personnes riches ; il obtint aussi de Rome des secours abondants. Le pape Nicolas V accorda tout ce qui lui fut demandé ; il ordonna même que l'on n'appellerait plus à Rome des sentences que le saint aurait rendues.

Lorsque les fléaux publics eurent cessé, Antonin n'en continua pas moins ses libéralités envers les pauvres. Il apprit par hasard que deux mendiants aveugles, avaient amassé, l'un deux cents francs, et l'autre trois cents ducats ; il leur enleva cet argent, pour assister ceux qui étaient réellement dans le besoin, se chargeant toutefois de les nourrir et de les entretenir le reste de leur vie.

Son humilité empêchait que l'on ne connût la plupart de ses bonnes œuvres. Par suite de cette humilité, il se dérobait à lui-même la connaissance de ses vertus. Il ne voyait qu'imperfection dans tout ce que les autres admiraient en lui ; aussi n'entendait-il qu'avec confusion les éloges que l'on donnait à son rare mérite. Il forma plusieurs imitateurs de ses éminentes vertus.

De ce nombre fut un artisan, qui, dans l'obscurité de sa condition, menait une vie très-pénitente et ne soupirait qu'après les biens du ciel. Il passait dans les églises les dimanches et les jours de fêtes. Tout ce qu'il gagnait par son travail était distribué aux indigents, à l'exception de ce qui lui était absolument nécessaire pour sa subsistance. Il se chargea du soin d'entretenir un pauvre qui était lépreux ; il le servait avec cordialité, et le pansait de ses propres mains. Il souffrait avec joie les murmures et les reproches continuels de ce misérable. Les choses en vinrent au point que le

lépreux fit des plaintes à l'archevêque contre son bienfaiteur. Le saint prélat, après avoir examiné l'affaire, découvrit dans l'artisan un trésor de sainteté ; il punit en même temps l'insolence du lépreux.

La ville de Florence ressentit de fréquents tremblements de terre durant l'année 1453 et les deux suivantes ; il y eut même un quartier où tout fut bouleversé. Le saint procura des vivres et des logements aux plus nécessiteux, et fit rebâtir leurs maisons. Ces calamités publiques lui fournirent la matière de plusieurs instructions ; il exhorta fortement le peuple et les grands à désarmer le bras de Dieu par la pénitence, et à vivre d'une manière plus conforme à l'Evangile. Cosme de Médicis comptait beaucoup sur le crédit de son archevêque auprès de Dieu, et il avait coutume de dire que c'était principalement à ses prières que la république de Florence était redevable de sa conservation.

On avait dessein de l'envoyer en ambassade en Allemagne vers l'empereur Frédéric IV ; mais on ne put lui faire accepter cette commission, dont personne n'était plus capable que lui de se bien acquitter. Il avait trop d'éloignement pour les honneurs ; il aimait d'ailleurs tendrement son troupeau, et il en eût coûté infiniment à son cœur pour s'en séparer.

Dieu l'enleva de ce monde le 2 mai, dans la soixante-dixième année de son âge, et la treizième de son épiscopat. Dans ses derniers moments, il répétait ces paroles, qu'il avait souvent dans la bouche lorsqu'il était en santé : *Servir Dieu c'est régner.* Il fut enterré, comme il l'avait demandé, dans l'église des Dominicains de Saint-Marc. Le pape Pie II, qui se trouvait alors à Florence, assista à ses funérailles. Il s'opéra un grand nombre de miracles par la vertu de ses reliques. Adrien VI le canonisa l'an 1523. Son corps, encore entier l'an 1559, fut transféré solennellement dans une chapelle de l'église de Saint-Marc, qu'on avait préparée pour le recevoir, et qui a été magnifiquement décorée.

Le même jour, à Rome, sur la voie Latine, les saints martyrs Gordien et Epimaque, dont le premier, pour avoir confessé Jésus-Christ du temps de Julien l'Apostat, fut longtemps flagellé avec des cordes garnies de plomb, et enfin décapité. Durant la nuit, les chrétiens enterrèrent son corps sur

la même voie, dans une grotte, dans laquelle les reliques de saint Epimaque avaient été peu auparavant transférées d'Alexandrie, où il avait souffert la mort pour la foi de Jésus-Christ. — Dans la terre de Hus, le saint prophète Job, homme d'une admirable patience. — A Rome, saint Calépode, prêtre et martyr, que l'empereur Alexandre fit mourir par le glaive; puis il ordonna que son corps, après avoir été traîné par toute la ville, fût jeté dans le Tibre; mais le pape Calliste l'ayant trouvé, lui donna la sépulture. Palmace, consul, fut aussi décapité avec sa femme et ses enfants et quarante-deux personnes de sa maison, tant hommes que femmes. Le sénateur Simplice fut condamné au même supplice avec sa femme, ses enfants et soixante-huit personnes de sa famille; de même que Félix et Blande sa femme. On exposa les têtes de ces saints martyrs sur diverses portes de la ville pour intimider les chrétiens. — De plus, à Rome, sur la voie Latine, dans le lieu appelé les *Cent Salles*, la fête des saints martyrs Quartus et Quintus, dont les corps ont été transportés à Capoue. — A Lentini, en Sicile, les saints martyrs Alphius, Philadelphe et Cyrin. — A Smyrne, saint Dioscoride, martyr. — A Bologne, le bienheureux Nicolas Albergati, religieux chartreux, évêque de cette ville, et cardinal de la sainte Eglise romaine; illustre par sa sainteté et par les légations dont le Saint-Siége le chargea; son corps a été inhumé à la chartreuse de Florence. — A Tarente, saint Catalde, évêque, célèbre par ses miracles. — A Milan, l'invention des saints Nazaire et Celse, en mémoire du jour où saint Ambroise, évêque, ayant trouvé le corps de saint Nazaire couvert de sang, qui paraissait encore tout frais, le transféra dans l'église des saints apôtres avec celui du bienheureux Celse, enfant que ce saint martyr avait élevé, et que le juge Anolin avait fait décapiter avec lui dans la persécution de Néron, le 28 juillet, jour auquel on solennise leur fête. — A Madrid, saint Isidore, laboureur, dont la fête s'y célèbre le 15 de ce mois.

XIe JOUR DE MAI.

SAINT MAYEUL,

ABBÉ DE CLUNY.

Au milieu des variations politiques du dixième siècle, la congrégation de Cluny continuait à produire des saints et à propager la restauration religieuse. L'abbé saint Aimard, successeur de saint Odon, ayant perdu la vue, prit pour coadjuteur saint Mayeul, né en Provence vers l'an 906. Foucher, son père, était de la première noblesse, et si riche qu'il donna au monastère de

Cluny vingt terres avec les églises qui en dépendaient, situées dans les diocèses de Riez, d'Aix et de Sisteron. Saint Mayeul était encore jeune quand il perdit son père et sa mère; et ses terres ayant été ravagées par les barbares, il fut obligé de quitter son pays et d'aller en Bourgogne, où il se retira à Mâcon. Ces barbares étaient les Sarrasins et les Hongrois, mais principalement les Sarrasins, qui, de leur forteresse de Freysinet, dans les Alpes, faisaient des courses dans tous les pays voisins. Le jeune Mayeul fut reçu à Mâcon par un seigneur de ses parents; et, après quelque séjour, l'évêque Bernon, connaissant son beau naturel, le mit entre ses chanoines et lui recommandait en secret de se conserver dans la pureté, comme il fit. Ayant appris qu'il y avait à Lyon un docteur fameux, Antoine, abbé de l'île Barbe, il alla étudier sous lui, et y profita beaucoup pour les mœurs aussi bien que pour la doctrine; car Lyon était alors l'école la plus célèbre du pays, et on y étudiait sérieusement les arts libéraux et la philosophie.

Saint Mayeul, en étant revenu, fut promu, par tous les degrés, jusqu'au diaconat, par l'évêque de Mâcon, qui le fit même archidiacre. Dans cette dignité, il fit paraître principalement sa charité envers les pauvres, s'appliquant aussi à instruire les clercs qui venaient le trouver de divers lieux. Sa réputation devint telle, que l'archevêché de Besançon venant à vaquer, il fut élu par un commun consentement du prince, du clergé et du peuple; mais il s'y refusa constamment, et conçut même dès lors la pensée de quitter le monde. Comme le monastère de Cluny était dans le voisinage de Mâcon, saint Mayeul y faisait de fréquentes visites du temps de l'abbé Aimard, et y avait souvent des entretiens spirituels avec les moines, qui, de leur côté, le souhaitaient pour confrère, comme un homme capable de les gouverner un jour. Celui qui contribua le plus à l'y attirer, fut Hildebrand, prévôt du monastère, qui refusa deux fois d'en être abbé. Enfin, vers 943, Mayeul embrassa la vie monastique dans cette sainte communauté.

Il ne s'y distingua que par ses vertus, surtout l'obéissance et l'humilité. L'abbé le fit bibliothécaire et apocrisiaire; la première charge lui donnait l'intendance des études, et il s'en servait pour détourner les moines de la lecture des poëtes profanes,

même de Virgile. La fonction d'apocrisiaire comprenait la garde du trésor de l'église et des offrandes, et le soin des affaires du dehors. Saint Mayeul fut envoyé à Rome en cette qualité, et pendant ce voyage, étant à Ivrée, il guérit, par l'onction de l'huile sainte, le moine Heldric, qui l'accompagnait. Il avait été des premiers de la cour du roi d'Italie ; mais, attiré par la réputation de saint Mayeul, il quitta sa femme, ses biens, qui étaient grands, et sa charge, et vint se rendre moine à Cluny.

La sixième année depuis que saint Mayeul y fut entré, c'est-à-dire l'an 948, le saint abbé Aimard, se sentant vieux et aveugle, et craignant que ses infirmités ne fussent cause de quelque relâchement dans l'observance, le déclara abbé, du consentement de toute la communauté ; et, afin que saint Mayeul ne pût s'en excuser, il prit le conseil de quelques évêques et de quelques abbés. Nous avons l'acte authentique qu'il en fit dresser, où il déclare qu'il lui donne le gouvernement du monastère de Cluny, avec toutes les abbayes et les autres lieux qui en dépendent. Cet acte fut souscrit par Mainbolde, évêque de Mâcon, et par deux autres évêques, par deux abbés et par cent trente moines, soit de Cluny, soit des monastères voisins. Létolde, comte de Mâcon et avoué ou protecteur de Cluny, donna ses lettres d'approbation. Par cet acte, saint Aimard prenait saint Mayeul plutôt pour coadjuteur que pour successeur ; car on trouve Aimard nommé comme abbé dans plusieurs chartes des années suivantes, jusqu'en 964 [1].

Après la mort du vénérable Aimard, arrivée vers l'an 965, Mayeul gouverna seul cette abbaye pendant près de trente ans. La lecture des livres saints faisait ses délices ; en voyage même et à cheval, il avait le plus souvent un livre à la main. Il ne méprisait pas, toutefois, les philosophes et les autres écrivains profanes, pour en tirer ce qu'il y trouvait d'utile. Il ne cédait à personne dans la connaissance de la discipline ecclésiastique, des canons et des lois. Il joignait à la doctrine une grande facilité de parler, et on l'écoutait avec plaisir quand il faisait quelque discours de morale. Comme il avait gardé la virginité, il avait grand soin de conserver la pureté de ses moines. Il reprenait les fautes avec zèle, mais ensuite il adoucissait la correction par tous les

[1] *Acta Bened.*, sect. v. *Acta SS.*, 11 maii.

moyens possibles. Plusieurs hommes riches et puissants, touchés de ses exhortations, embrassèrent la vie monastique et augmentèrent considérablement la communauté de Cluny, sans que l'union fût altérée par la diversité des nations. L'abbé Mayeul cherchait toujours la retraite, même dans les voyages, et priait avec une telle componction, que le plus souvent on trouvait la terre trempée de ses larmes. Il déplorait ses moindres fautes comme des crimes.

Il avait aussi le don des miracles. Etant allé par dévotion au Puy-en-Velay visiter l'église de Notre-Dame, entre plusieurs pauvres qui lui demandaient l'aumône, il vint un aveugle qui dit avoir eu révélation de saint Pierre qu'il recouvrerait la vue en lavant ses yeux de l'eau dont l'abbé Mayeul aurait lavé ses mains. L'abbé le renvoya avec une forte réprimande, et, sachant qu'il avait demandé de cette eau à ses domestiques, il leur défendit avec menaces de lui en donner. L'aveugle ne se découragea point ; mais, après avoir été rebuté plusieurs fois, il attendit l'abbé sur le chemin, prit son cheval par la bride, et jura qu'il ne le quitterait point qu'il n'eût obtenu ce qu'il demandait. Et, afin qu'il n'y eût point d'excuse, il portait de l'eau dans un vase pendu à son cou. Le saint en eut pitié; il descendit de cheval, bénit l'eau selon l'usage de l'Eglise, en fit le signe de la croix sur les yeux de l'aveugle, puis, avec les assistants, se mit à genoux et pria la sainte Vierge avec larmes. Avant qu'il se fût relevé, l'aveugle recouvra la vue. Syrus, auteur de la vie du saint, dit avoir appris ce miracle de ceux qui en furent témoins. Dans une terre de l'abbaye de Cluny, un paysan s'étant fait donner secrètement de l'eau dont l'abbé s'était lavé les mains, en lava les yeux de son fils aveugle, qui recouvra la vue aussitôt. Le saint homme, l'ayant su, faisait depuis répandre en sa présence l'eau dont il s'était lavé; mais on ne laissait pas de lui en dérober, qui guérissait les malades. On raconte de lui un grand nombre d'autres miracles.

Il augmenta considérablement les biens temporels de Cluny, et en étendit l'observance à plusieurs monastères qu'on le chargea de réformer en France et ailleurs. L'empereur Othon le Grand, connaissant son mérite par le rapport de plusieurs personnes, désirait ardemment de le voir; car les soins de l'empire

ne l'empêchaient pas d'avoir une grande affection pour les monastères, et il gémissait souvent de voir les moines mener une vie séculière. Heldric, qui, comme nous l'avons vu, après avoir été un seigneur considérable en Italie, avait tout quitté pour se rendre moine à Cluny, procura à l'empereur la connaissance particulière de l'abbé Mayeul. Ce prince le fit donc venir près de lui, et le prit tellement en affection, qu'il voulut lui donner le gouvernement de tous les monastères qui dépendaient de lui en Italie et en Germanie. L'impératrice sainte Adélaïde aurait voulu le servir comme la moindre femme; il était aimé et respecté de tous les seigneurs; c'était le confident de l'empereur, et tous ceux qui avaient des affaires auprès du prince recherchaient sa médiation. En ce temps-là, c'est-à-dire vers l'an 966, il réforma l'abbaye de Classe, près de Ravenne, dédiée à saint Apollinaire, et y mit un abbé; et, à la prière de l'impératrice, il rétablit le monastère de Saint-Sauveur, près de Pavie, nommé le Ciel-d'Or, fondé par le roi Luitprand, et fameux par les reliques de saint Augustin.

Saint Mayeul fit un autre voyage à Rome en 973, et, à son retour, il prédit aux frères qui l'accompagnaient que le roi Othon le Grand mourrait cette année. Au passage des Alpes, il fut pris par les Sarrasins de Freysinet, avec une grande troupe de personnes de divers pays, qui se croyaient en sûreté à la suite d'un si saint homme. Les Sarrasins mirent aux fers tous ceux qu'ils prirent; et le saint abbé, en voyant un qui, du haut d'une roche, lançait un dard sur un de ses serviteurs, mit la main au devant, reçut le coup et en porta la cicatrice toute sa vie. Il ne craignait point la mort; mais il était sensiblement affligé de ne pouvoir secourir tant de captifs arrêtés à son occasion. Toutefois il obtint, par ses prières à Dieu, qu'ils n'en fissent mourir aucun. Comme ils le menaient à leur logement, les principaux d'entre eux lui rendaient honneur, d'autres s'en moquaient et parlaient avec mépris de la religion chrétienne.

Alors le saint abbé commença à leur montrer, par de fortes raisons, l'excellence de notre religion et la fausseté de la leur; ce qui les irrita à tel point, qu'ils lui mirent les fers aux pieds et l'enfermèrent dans une grotte affreuse. Là, il demandait à Dieu la grâce du martyre; mais il eut un songe qui lui fit croire qu'il

serait délivré, et il trouva sur lui le *Traité de l'Assomption de la sainte Vierge*, attribué dès lors à saint Jérôme, que les Sarrasins lui avaient laissé par mégarde, en lui ôtant les autres livres. Il compta combien il restait de jours jusqu'à l'Assomption, et il trouva qu'il y en avait vingt-quatre, c'est-à-dire que c'était le 23me de juillet. Alors il pria la sainte Vierge d'intercéder auprès de son Fils, afin qu'il célébrât cette fête avec les chrétiens; après quoi il s'endormit, et, à son réveil, il se trouva libre de ses fers. Les infidèles, étonnés de ce miracle, n'osèrent l'attacher davantage et commencèrent à le respecter. Ils lui demandèrent s'il était assez riche dans son pays pour se racheter lui et les siens. Il répondit qu'il ne possédait rien en ce monde qui lui fût propre, mais qu'il commandait à des gens qui possédaient de grandes terres et beaucoup d'argent. Alors ils l'exhortèrent eux-mêmes à envoyer un des siens pour apporter sa rançon, et la taxèrent à mille livres pesant d'argent, afin que chacun d'eux en eût une livre. L'abbé Mayeul envoya donc un de ses moines, avec une lettre de sa main qui ne contenait que ces mots : « A mes seigneurs et mes frères de Cluny, frère Mayeul, malheureux captif. Les torrents de Bélial m'ont environné, les filets de la mort m'ont prévenu. Maintenant donc envoyez, s'il vous plaît, la rançon pour moi et pour ceux qui sont avec moi. » Cette lettre ayant été apportée à Cluny y causa une extrême affliction, ainsi que dans tout le pays. On vendit tout ce qui servait à l'ornement du monastère; plusieurs gens de bien contribuèrent de leurs libéralités, et on amassa promptement la somme promise.

Cependant le saint abbé s'attirait de plus en plus la vénération des barbares. L'heure du repas étant venue, ils lui offrirent de ce qu'ils mangeaient, c'est-à-dire de la chair et du pain très-rude. Il répondit : « Si j'ai faim, c'est au Seigneur à me nourrir ; ce que vous m'offrez n'est point à mon usage. » Alors un d'eux eut compassion de lui ; il releva ses manches, lava ses mains et un bouclier, sur lequel il pétrit un pain assez proprement en présence de l'abbé, le fit promptement cuire et le lui apporta. Le saint le reçut, fit sa prière et le mangea avec action de grâces. Un autre Sarrasin, voulant polir un bâton, mit le pied sur une Bible que Mayeul portait toujours avec lui. Le saint homme en gémit, et les autres reprirent leur camarade, disant qu'il ne fallait pas traiter

ainsi les paroles des grands prophètes. Le même jour, ce Sarrasin ayant pris querelle avec d'autres, ils lui coupèrent le pied dont il avait foulé la Bible. Enfin la rançon étant venue, saint Mayeul fut délivré, ainsi que tous ceux qui avaient été pris avec lui, et il célébra la fête de l'Assomption chez les chrétiens, comme il l'avait demandé. Les Sarrasins ne demeurèrent pas longtemps sans être entièrement chassés de leur poste de Freysinet par les troupes de Guillaume, duc d'Arles; ce qui fut regardé comme une punition divine de la prise du saint abbé. On lui renvoya ses livres, qui furent trouvés dans leur bagage [1].

Quelque temps après le retour de saint Mayeul à Cluny, l'empereur Othon II et l'impératrice sainte Adélaïde, sa mère, l'ayant fait venir, le prièrent instamment d'accepter le Saint-Siége de Rome, qui était vacant. L'abbé Mayeul refusa constamment cette dignité, disant qu'il voulait vivre pauvre et ne quitter jamais son petit troupeau. Comme l'empereur et l'impératrice le pressaient fortement, il demanda du temps pour y penser. Il se mit en prière et se trouva ensuite fortifié dans sa résolution. Il dit donc aux seigneurs et aux évêques qui voulaient lui persuader de se rendre aux désirs de l'empereur : « Je sais que je manque des qualités nécessaires à une si haute dignité, et les Romains et moi nous sommes autant éloignés de mœurs que de pays. » Enfin il demeura ferme dans son refus, et ce n'est peut-être pas le moindre de ses miracles.

La bonne odeur des fruits de la réforme que Mayeul avait déjà établie en divers lieux porta les évêques et les seigneurs, notamment le roi Hugues Capet, à mettre sous sa discipline les monastères de leur dépendance; car, pour les moines, loin de désirer la réforme, la plupart la craignaient d'autant plus qu'ils en avaient plus de besoin.

Ne pouvant suffire tout seul à tant d'affaires, à cause de son grand âge, saint Mayeul crut devoir désigner saint Odilon pour son successeur. Ayant donc assemblé sa communauté, il le fit élire de son vivant, de crainte, comme il le dit, que les infirmités de la vieillesse ne l'empêchassent de maintenir en vigueur la discipline régulière. Nous avons l'acte de cette élection, lequel est signé de saint Mayeul, de Rodolphe II, roi de Bourgogne, de plu-

[1] *Acta Bened.*, sect. v. *Acta SS.*, 11 maii.

sieurs prélats et de cent soixante-dix-sept moines. On peut croire que le roi et les prélats ne le signèrent qu'après coup, pour montrer qu'ils approuvaient et ratifiaient cette élection.

Après cette disposition si importante, Mayeul, qui ne se croyait plus utile sur la terre, ne soupirait plus que pour le ciel ; mais sa réputation et son zèle ne lui permirent pas de goûter le repos dont il s'était flatté. Le roi Hugues, qui avait eu de grandes plaintes des moines de Saint-Denis, pria saint Mayeul de venir y établir la réforme. Le saint abbé se mit aussitôt en chemin, malgré ses infirmités ; mais à peine fut-il arrivé au prieuré de Souvigni, qu'il y tomba malade. Ayant bientôt connu que sa dernière heure était arrivée, il l'envisagea avec cette sainte joie que la confiance chrétienne donne aux saints. Ses religieux fondaient en larmes autour de son lit; il les consola lui-même de sa mort. « Dieu m'appelle, disait-il, et, après le combat, il m'invite à la couronne. Si vous m'aimez, pourquoi vous affliger du bonheur dont je vais jouir?» Ils lui demandèrent sous la protection de qui il les laissait. Il leur répondit : « Si vous observez votre règle, Jésus-Christ, le souverain pasteur, sera lui-même votre protecteur. » Ils le conjurèrent de leur donner l'absolution, et ils se prosternèrent tous pour la recevoir. Il la leur donna avec sa bénédiction ; après quoi, s'entretenant amoureusement avec Dieu, comme s'il eût déjà goûté les joies célestes, il s'écriait : « Seigneur, je suis charmé de la beauté de votre maison. Que vos tabernacles sont aimables, ô mon Dieu ! » Puis, gardant quelque temps le silence, il récitait tout bas des prières, et faisant souvent sur lui le signe de la croix, il passa ainsi au repos du Seigneur, plein de jours et de mérites, dans la quarante et unième année depuis qu'il avait été établi abbé de Clugny. Il mourut l'an 994, le 11me de mai, qui, cette année, était le lendemain de l'Ascension. Sa vie a été écrite par saint Odilon, son successeur, et par trois autres de ses disciples [1].

Saint Mayeul fut enterré à Souvigni, dans l'église de Saint-Pierre, et son tombeau y devint célèbre par un si grand nombre de miracles, que Pierre le Vénérable n'a pas craint de dire qu'après la sainte Vierge, il n'y avait aucun saint dans l'Europe qui eût fait plus de miracles. Le roi Hugues Capet ayant appris la

[1] *Acta Bened.*, sect. v. *Acta SS.*, 11 maii.

mort de Mayeul, se rendit à Souvigni pour assister à ses funérailles. Begon, évêque de Clermont, consacra un autel sur son tombeau peu de temps après sa mort, et Urbain II leva son corps de terre l'an 1095, pour l'exposer au culte des fidèles.

Le même jour, à Rome, sur la voie *Salaria*, la fête de saint Anthime, prêtre, qui, après avoir brillé par ses vertus et ses prédications, fut, durant la persécution de Dioclétien, précipité dans le Tibre, d'où un ange le retira et le ramena à son oratoire. Depuis, ayant eu la tête coupée, il entra victorieusement dans le ciel. — Saint Evelle, martyr, l'un des officiers de Néron, qui, touché du martyre de saint Torpès, crut en Jésus-Christ, pour lequel il fut aussi décapité. — De plus, à Rome, sur la voie *Salaria*, les saints Maxime, Bassus et Fabius, martyrisés du temps de l'empereur Dioclétien. — A Camérino, les saints martyrs Anastase et ses compagnons, que le président Antiochus fit mourir durant la persécution de Dèce. — A Osimo, dans la marche d'Ancône, les saints Sisinne, diacre, Dioclès et Florent, disciples de saint Anthime, qui, sous Dioclétien, ayant été accablés de pierres, accomplirent leur martyre. — A Varennes, saint Gengout, martyr. — A Vienne, saint Mamert, évêque, qui, pour détourner les calamités dont on était menacé, institua en cette ville de solennelles litanies ou processions, durant les trois jours qui précèdent l'Ascension de Notre-Seigneur : l'Eglise universelle ayant depuis reçu ce rit, a montré qu'elle l'approuvait. — A San-Severino, dans la marche d'Ancône, saint Illuminat, confesseur.

XIIe JOUR DE MAI.

SAINT ÉPIPHANE,

ARCHEVÊQUE DE SALAMINE, EN CHYPRE.

Le disciple le plus illustre de saint Hilarion fut saint Epiphane, devenu, dès l'an 367, archevêque de Salamine, métropole de toute la Chypre. Né en Palestine vers l'an 310, il savait parfaitement l'hébreu, l'égyptien, le syriaque et le grec, et passablement le latin. Instruit dans la piété par saint Hilarion, il embrassa la vie monastique, s'y exerça plusieurs années en Egypte, puis,

revenu dans la Palestine, y fonda lui-même un monastère. Il continua de le gouverner et de porter l'habit de solitaire, même après qu'il fut devenu métropolitain de Chypre. Hilarion étant mort dans son île, il en fit l'éloge funèbre. Vers l'an 374, divers prêtres et laïques de Pamphylie et de Pisidie l'ayant prié de leur expliquer la doctrine de l'Eglise sur la Trinité, particulièrement sur l'article du Saint-Esprit, il composa un discours célèbre sous le nom d'*Ancorat*, parce qu'il était comme une ancre propre à raffermir l'esprit agité de doutes. Il y traite amplement les mystères de la Trinité et de l'Incarnation contre les nouvelles hérésies. Il y appelle plus d'une fois la sainte Vierge théotocos ou mère de Dieu. Et, ce qui est plus remarquable encore, et qu'on n'a point assez remarqué, non-seulement il y prouve la divinité et la consubstantialité du Saint-Esprit, mais il y répète au moins dix fois qu'il est de la substance du Père et du Fils, qu'il est du Père et du Fils, qu'il procède du Père et du Fls, qu'il procède du Père et reçoit du Fils, qu'il procède de l'un et de l'autre [1].

Dans le même temps, il travaillait à l'histoire et à la réfutation générale de toutes les hérésies. Il en compte quatre-vingts jusqu'à son temps, à partir dès l'origine du monde ; vingt avant Jésus-Christ, et soixante après. L'idée qui lui sert de base, c'est que l'Eglise catholique est de l'éternité ou du commencement des siècles. Adam ne fut pas créé circoncis, il n'adora pas non plus d'idole ; mais, étant prophète, il connut Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit. Il n'était donc ni juif ni idolâtre, mais montrait dès lors le caractère du christianisme ; autant faut-il dire d'Abel, de Seth, d'Énos, d'Hénoch, de Mathusalem, de Noé, d'Héber, jusqu'à Abraham. Jusqu'alors il n'y avait de principe d'action que la piété et l'impiété, la foi et l'incrédulité : la foi avec l'image du christianisme, l'incrédulité avec le caractère de l'impiété et du crime ; la foi sans aucune hérésie, sans aucune diversité de sentiments, sans aucune dénomination particulière, tous s'appelant hommes, ainsi que le premier ; la même foi que professe encore aujourd'hui la sainte et catholique Eglise de Dieu, laquelle existant dès l'origine, s'est révélée de nouveau dans la suite. Du premier homme au déluge, l'impiété s'est produite en crimes violents et barbares :

[1] Epiph., t. II, p. 13, 14, 16, 71, 75, 77, 78, etc., *edit. Petavii.*

première phase que saint Epiphane appelle barbarisme ; du déluge au temps d'Abraham, elle se produisit en mœurs sauvages et farouches, comme celles des Scythes : seconde phase, qu'il appelle scythisme, usant de cette distinction de saint Paul : En Jésus-Christ il n'y a ni Barbare, ni Scythe, ni Hellène, ni Juif. L'hellénisme ou l'idolâtrie commença vers le temps de Sarug, bisaïeul d'Abraham, et le judaïsme à la circoncision de ce patriarche. Abraham fut d'abord appelé avec le caractère de l'Eglise catholique et apostolique, sans être circoncis. De l'hellénisme naquirent les hérésies ou systèmes de philosophie grecque ; de l'union de l'hellénisme et du judaïsme, l'hérésie des Samaritains, avec ses diverses branches ; du judaïsme, les hérésies des Sadducéens, des Scribes, des Pharisiens et autres ; du christianisme, il en était sorti jusqu'alors soixante, parmi lesquelles il compte et réfute ceux qui niaient la divinité du Saint-Esprit, et les Apollinaristes : prouvant, contre les premiers, que le Saint-Esprit est coéternel et consubstantiel au Père et au Fils, et qu'il procède de l'un et de l'autre ; et contre les seconds, que le Fils de Dieu, en s'incarnant, a pris réellement un corps et une âme semblables aux nôtres. Quant à la sainte Vierge, il y avait des hérétiques qui en niaient la perpétuelle virginité ; d'autres, au contraire, l'adoraient comme une divinité : il établit contre ceux-là qu'elle est demeurée toujours vierge, et contre ceux-ci, qu'il faut l'honorer, mais adorer Dieu seul. Il termine tout l'ouvrage par la pensée première : que l'Eglise catholique, formée avec Adam, annoncée dans les patriarches, accréditée en Abraham, révélée par Moïse, prophétisée par Isaïe, manifestée dans le Christ et unie à lui comme son unique épouse, existe à la fois et avant et après toutes les erreurs.

Dans cet ouvrage, ainsi que dans son *Ancorat*, il dit que Pierre, le prince des apôtres, malgré son reniement, est la pierre solide et immuable sur laquelle le Seigneur a bâti son Eglise dans tous les sens, et contre laquelle les portes de l'enfer, autrement les hérésies et les hérésiarques, ne prévaudront point. C'est à lui que le Seigneur, en disant : Pais mes brebis, a confié la garde du troupeau, troupeau qu'il gouverne comme il se doit par la vertu de son maître [1].

[1] T. I, p. 500 ; t. II, p. 14 et 15.

Après avoir exposé la foi de l'Eglise, il ajoute sa discipline générale. Le fondement en est la virginité que gardaient un grand nombre de fidèles, puis la vie solitaire, ensuite la continence, après quoi la viduité, enfin un mariage honnête, surtout s'il est unique. La couronne de cet ensemble est le sacerdoce, qui se recrute le plus souvent parmi les vierges, ou du moins parmi les moines, ou, à leur défaut, parmi ceux qui s'abstiennent de leurs femmes, ou qui sont veufs après un seul mariage. Celui qui s'est remarié ne peut être reçu dans le sacerdoce, soit dans l'ordre d'évêque, de prêtre, de diacre ou de sous-diacre. Les assemblées ordonnées par les apôtres se tenaient généralement le dimanche, le mercredi et le vendredi; ces deux derniers jours on jeûnait jusqu'à none, excepté dans le temps pascal. Il n'était pas permis de jeûner les dimanches ni la fête de Noël, quelque jour qu'elle tombât. Excepté les dimanches, on jeûnait les quarante jours avant Pâques; les six derniers on ne prenait que du pain, du sel et de l'eau, et vers le soir. Les plus fervents en passaient plusieurs, ou même tous les six sans manger. On faisait nominativement mémoire des morts dans les prières et le sacrifice. Plusieurs avaient la dévotion particulière de s'abstenir de plus ou moins de choses permises d'ailleurs. L'Eglise défendait, en général, tout ce qui était mauvais, superstitieux, inhumain, et recommandait à tous l'hospitalité, l'aumône et toutes les œuvres de charité envers tout le monde. Telle est la substance du grand ouvrage de saint Epiphane. Il l'envoya, d'après leur prière, à des prêtres et des abbés de Syrie, avec une lettre qui en contient le sommaire et qu'on a mal à propos partagée en deux.

En 382, saint Epiphane fit le pèlerinage de Rome avec saint Paulin d'Antioche et saint Jérôme, pour chercher auprès du pape saint Damase des remèdes aux maux des églises d'Orient. Ils logèrent dans la maison de sainte Paule, dont la famille descendait des Scipions et produisait alors un grand nombre de saints personnages. Sainte Paule, à son tour, logea chez saint Epiphane l'an 385, lorsqu'elle passa par l'île de Chypre, pour aller s'établir en Palestine, à Bethléhem, auprès de la crèche du Sauveur.

On se disputait alors, même parmi les catholiques, pour ou contre certaines doctrines d'Origène. Saint Epiphane eut à cet égard quelque difficulté avec Jean, évêque de Jérusalem, ainsi que

sur quelque point de discipline ecclésiastique, qui variait quelquefois d'une province à une autre. Il eut une difficulté de ce genre avec saint Chrysostôme, lorsqu'il passa par Constantinople en 402; saint Chrysostôme était alors accusé par des évêques, et défendu par d'autres. Saint Épiphane quitta Constantinople, en disant aux évêques qui le conduisaient jusqu'à la mer : Je vous laisse la ville, le palais, et le théâtre; pour moi, je m'en vais, car j'ai hâte, j'ai grande hâte. Il mourut effectivement en chemin l'an 403, après trente-six ans d'épiscopat; ses disciples bâtirent une église en Chypre, sous son nom, où ils mirent son image avec beaucoup d'autres. Dieu honora son tombeau par beaucoup de miracles. Sa fête se célèbre, chez les Latins comme chez les Grecs, le 12 de mai.

Le même jour, à Rome, sur la voie d'Ardée, les saints martyrs Nérée et Achillée, frères, qui demeurèrent longtemps en exil dans l'île de Ponce, avec la vierge sainte Flavie-Domitille, dont ils étaient officiers; ensuite ils subirent une cruelle flagellation; après quoi le consulaire Minutius Rufus, ayant en vain tenté, par les tourments du chevalet et du feu, de les contraindre à sacrifier, parce qu'ils disaient qu'ayant été baptisés par l'apôtre saint Pierre, ils ne pouvaient en aucune manière offrir de l'encens aux idoles, leur fit trancher la tête. Leurs sacrées reliques, avec celles de sainte Flavie-Domitille, furent, par l'ordre du pape Clément VIII, solennellement transférées de la sacristie de Saint-Adrien dans l'ancienne église de leur nom, où autrefois on les avait placées, et qu'on avait réparée depuis : cette translation se fit la veille de ce jour. — Au même lieu, sur la voie Aurélienne, saint Pancrace, qui, ayant eu la tête tranchée à l'âge de quatorze ans, accomplit son martyre sous l'empire de Dioclétien. — A Rome encore, saint Denys, oncle paternel du même saint Pancrace. — En Sicile, saint Philippe d'Argyrion, qui, envoyé dans cette île par le souverain pontife, convertit à Jésus-Christ la plus grande partie des insulaires. Sa sainteté éclate principalement dans la puissance qu'il a de délivrer les énergumènes. — A Constantinople, saint Germain, évêque, illustre par ses vertus et par sa science, qui reprit l'empereur Léon l'Isaurien avec beaucoup de fermeté, de ce qu'il faisait publier un édit contre les saintes images. — A Trèves, saint Modoald, évêque. — A Calzade, en Castille, saint Domingue, confesseur.

XIII• JOUR DE MAI.

SAINT JEAN LE SILENCIAIRE,

ÉVÊQUE, PUIS SOLITAIRE.

Vers l'an 492, saint Sabas avait reçu dans son monastère près de Jérusalem un postulant étranger. Pour le connaître, il le mit entre les mains de l'économe, qui l'envoyait chercher de l'eau et lui faisait porter des pierres aux ouvriers occupés à bâtir un nouvel hôpital. Le novice, appelé Jean, obéissait avec une grande simplicité. Il gardait un silence perpétuel, avait un visage serein, et paraissait toujours recueilli. Saint Sabas le chargea du soin de recevoir les étrangers. Il servit chacun des hôtes, comme il aurait servi Jésus-Christ lui-même. Tout le monde était frappé de son extérieur modeste et édifiant. Sabas ne pouvait assez admirer la conduite que tenait un jeune religieux dans une place qui est si dangereuse, même pour les plus parfaits. Rien n'était en effet capable de distraire son âme toujours unie à Dieu. Le saint abbé ne douta plus que Jean ne fût doué, dans un degré éminent, de l'esprit de sa vocation ; il lui permit d'aller vivre dans un ermitage séparé, ce qui ne s'accordait qu'à ceux qui étaient le plus solidement établis dans la perfection religieuse.

Jean, renfermé dans sa cellule, était cinq jours de la semaine sans prendre de nourriture. Il ne sortait que les samedis et les dimanches, encore n'était-ce que pour assister à l'office public de l'église. Après avoir vécu trois ans de la sorte, il fut fait économe de la laure ou du grand monastère, où l'on comptait cent cinquante religieux. Sa vertu attira visiblement les bénédictions du ciel sur toute la communauté. Les occupations inséparables de son emploi ne prenaient jamais sur le recueillement de son âme. Embrasé d'amour pour Dieu, il n'avait pas besoin de faire d'effort pour penser à lui continuellement. Cette sainte habitude d'être sans cesse en la présence du Seigneur et de ne jamais le perdre de vue, il ne l'avait pas acquise tout d'un coup, mais par degrés. Il s'accoutuma d'abord à mêler à ses actions des oraisons jaculatoires,

qu'il puisait dans son propre cœur, ou dans les livres saints. A force de répéter ces prières, qui contenaient des actes d'amour, de louanges, de componction, etc., il se rendit familière la pratique de la divine présence, et cette continuité de recueillement dont nous avons parlé.

Notre saint exerça quatre ans l'emploi d'économe. Son abbé, extrêmement édifié de ses vertus, le jugea digne d'être élevé au sacerdoce; il le présenta donc à Elie, patriarche de Jérusalem, afin qu'il lui conférât les ordres. Lorsqu'on fut arrivé dans l'église du Calvaire où se devait faire l'ordination, Jean dit au patriarche qu'il avait quelque chose à lui communiquer en particulier, et qu'il se laisserait ensuite ordonner si on l'en jugeait digne. Elie l'ayant pris à l'écart lui permit de s'expliquer. Le saint lui demanda le secret, puis continua de parler ainsi : « Mon père, j'ai été fait évêque ; mais la multitude de mes péchés m'a déterminé à prendre la fuite, à me retirer dans ce désert pour y attendre la visite du Seigneur : » Le patriarche étonné appela saint Sabas, et lui dit : « Dispensez-moi, je vous prie d'ordonner cet homme ; j'en suis empêché par quelques particularités qu'il vient de me découvrir : » Saint Sabas s'en retourna fort affligé. Il craignait que Jean n'eût autrefois commis quelque grand crime. Dans cette perplexité, il s'adressa humblement à Dieu pour avoir révélation de ce qui causait sa peine et son inquiétude. Sa prière ayant été exaucée, il entra joyeux dans la cellule du saint homme, et l'embrassant, lui dit : O père Jean, vous m'avez caché le don de Dieu qui est en vous, mais le Seigneur me l'a fait connaître. — J'en suis affligé, mon père, répondit Jean ; car je ne voulais dire ce secret à personne; maintenant donc je ne pourrai plus demeurer dans ce pays. Mais le saint vieillard lui promit sur la parole de Dieu qu'il n'en parlerait jamais à aucun homme.

Jean, né l'an 454 à Nicopolis en Arménie, avait effectivement été sacré l'an 482 évêque de Colonie dans le même royaume.

Issu d'une illustre famille, mais ayant perdu fort jeune son père et sa mère, il consacra ses grands biens à de pieux usages. Il bâtit à Nicopolis une église en l'honneur de la sainte Vierge, et un monastère dans lequel il se renferma avec dix personnes animées de la même ferveur. Il n'avait alors que dix-huit ans. Son but était de ne s'occuper que de la sanctification de son âme, et d'en

faire l'unique objet de toutes ses pensées. Elevé, malgré sa résistance, sur le siége épiscopal de Colonie, il gouverna neuf ans ce diocèse avec tout le zèle d'un bon pasteur. Son frère et son neveu, qui avaient des emplois honorables à la cour de l'empereur, furent singulièrement touchés de ses exemples. Ils surent mépriser le monde au sein des honneurs et des richesses, et la grâce, qui sanctifie les anachorètes dans les déserts, fit de tous les deux des saints à la cour. Jean ne fut pas également satisfait de la conduite de son beau-frère, qui était gouverneur d'Arménie ; plus d'une fois il lui fallut défendre son église contre les oppressions d'un homme qui lui était si étroitement uni par les liens du sang. Enfin certains maux auxquels il ne pouvait remédier, joints à une forte inclination pour la solitude, lui firent prendre le parti de donner la démission de son siége et de se retirer secrètement en Palestine.

Y ayant été obligé de révéler son secret, ainsi que nous avons vu, il vécut les quatre années suivantes sans parler à personne, qu'à celui qui lui apportait de quoi se nourrir. Quelques moines séditieux ayant réduit saint Sabas à quitter sa laure en 503, notre saint qui ne voulait point prendre part à ces troubles, se retira dans un désert voisin, où il passa six ans dans un silence absolu. Il ne conversa qu'avec Dieu durant tout ce temps-là, et ne subsista que des herbes et des racines qui croissaient dans le désert. Saint Sabas fut rappelé en 510 ; il alla aussitôt trouver le saint dans sa solitude, et il le ramena avec lui à la laure. Jean, accoutumé à l'exercice d'une sublime contemplation, ne trouvait dans tout autre chose que vide et amertume. Il rentra dans son ancienne cellule, où il continua de mener une vie tout angélique. L'éclat de sa sainteté attira auprès de lui un grand nombre de personnes. Il ne refusait jamais ses instructions à qui venait le consulter. Un de ses disciples fut Cyrille, qui a écrit sa vie, et fort bien, quarante ans après qu'il fut revenu dans son ermitage, et lorsqu'il était dans sa cent quatrième année. Jean, malgré son grand âge, conservait encore une présence d'esprit et une douceur de caractère, qui le faisaient aimer et respecter de tous ceux qui le voyaient. Il mourut l'an 558.

Le même jour, à Rome, la dédicace de sainte Marie-aux-Martyrs, faite par le bienheureux pape Boniface IV, qui, après avoir purifié ce vieux temple dédié à tous les dieux, et qu'on appelait le Panthéon, le consacra en l'honneur de la bienheureuse Marie toujours vierge, et de tous les martyrs, du temps de l'empereur Phocas. — A Constantinople, saint Muce, prêtre et martyr, lequel, ayant beaucoup souffert, sous le proconsul Laodice et l'empereur Dioclétien, pour la défense du nom de Jésus-Christ, dans la ville d'Amphipolis, fut de là mené à Byzance, où il eut la tête tranchée.— A Héraclée, sainte Glycère, née à Rome, et qui fut martyrisée sous l'empereur Antonin et le président Sabin. —A Alexandrie, la commémoraison de plusieurs saints martyrs, que les ariens massacrèrent dans l'église Saint-Thomas, en haine de la foi catholique.— A Maestricht, saint Servais, évêque de l'église de Tongres, dont Dieu fit connaître le mérite, en ce qu'en hiver tout le pays d'alentour étant plein de neiges, jamais son tombeau n'en fut couvert, jusqu'à ce que les habitants eussent bâti là une église. — A Valladolid, saint Pierre Régalati, confesseur de l'ordre des Frères-Mineurs, restaurateur de la discipline régulière dans les couvents d'Espagne, et mis au rang des saints par le pape Benoit XIV.

XIVe JOUR DE MAI.

SAINT BONIFACE,

MARTYR.

Il y avait à Rome une femme puissante, nommée Aglaé, fille d'Acace, qui avait été proconsul, de race de sénateurs. Elle avait donné trois fois les jeux publics à ses dépens à Rome. Elle avait soixante et treize intendants pour gouverner ses domaines, et un au-dessus de tous, nommé Boniface, avec qui elle entretenait un commerce criminel. Il était adonné au vin et à toutes sortes de débauches ; mais il avait trois bonnes qualités : l'hospitalité, la libéralité, la compassion. Quand il voyait un étranger ou un voyageur, il le servait avec toute sorte d'affection; la nuit, il allait par les places et par les rues, et donnait aux pauvres ce dont ils avaient besoin.

Après bien du temps, Aglaé, touchée de la grâce de Dieu, l'appela un jour, et lui dit : Mon frère Boniface, tu vois en combien de crimes nous sommes plongés, sans réfléchir qu'il faudra nous

présenter devant Dieu, et lui rendre compte de ce que nous avons fait de mal en ce monde. J'ai entendu dire à des chrétiens, que si quelqu'un sert les saints qui combattent pour le Christ, il aura part avec eux au jour du terrible jugement. Je viens aussi d'apprendre que les serviteurs du Christ combattent en Orient contre le démon, et livrent leurs corps aux tourments pour ne point nier le Christ. — Va donc, et apporte-nous des reliques des saints martyrs, afin qu'en les servant et leur bâtissant des oratoires dignes d'eux, nous soyons sauvés par leur moyen, nous et plusieurs autres.

Boniface prit quantité d'or pour acheter les reliques et pour donner aux pauvres, avec douze chevaux, trois litières et divers parfums pour honorer les saints martyrs. En partant il dit à sa maîtresse, par plaisanterie : Madame, si je trouve des reliques de martyrs, je les apporterai ; mais si mes propres reliques vous arrivent, recevez-les comme celles d'un martyr. Aglaé lui dit : Laisse là ton ivresse et tes extravagances, et songe que tu dois porter les reliques des saints. Pour moi, pauvre pécheresse, je t'attends sous peu. Cependant, que le Seigneur Dieu de l'univers, qui a pris pour nous la forme d'esclave et répandu son sang pour le salut du genre humain, daigne envoyer son ange devant toi, conduire tes pas dans sa miséricorde et accomplir mon désir, sans considérer mes péchés. Boniface partit, et par le chemin il disait en lui-même : Il est juste que je ne mange point de chair et que je ne boive point de vin, puisque, tout indigne et tout pécheur que je suis, je dois porter les reliques des saints martyrs, et, levant les yeux au ciel, il dit : Seigneur Dieu tout-puissant, Père de votre Fils unique, venez à mon secours et conduisez mon voyage, afin que votre nom soit glorifié dans tous les siècles. Amen.

Déjà, du temps d'Origène, on voyait des chrétiens dans l'Église, qui avaient beaucoup de zèle pour les œuvres extérieures de piété et de charité, sans avoir encore la force de renoncer à de mauvaises habitudes. Aglaé et Boniface étaient de ce nombre.

L'Église d'Occident jouissait alors d'une paix profonde. Maxence même, qui avait pris à Rome le titre d'empereur en 306, fit d'abord semblant d'embrasser la foi chrétienne, pour flatter le peuple romain. Il commanda à ses sujets de cesser la persécution, et vou-

lut paraître beaucoup plus doux et plus humain que ses prédécesseurs. On trouve, vers ce temps, même que Melchiade ou Miltiade, alors prêtre de l'Église romaine et depuis Pape, envoya le diacre Straton avec des lettres de l'empereur Maxence et du préfet du prétoire, au préfet de Rome, pour rentrer dans les lieux que l'on avait ôtés aux chrétiens pendant la persécution [1].

Les choses ne se passaient pas de même en Orient. La persécution y était plus cruelle que jamais, sous l'empire de Galérius et de Maximin Daïa : surtout dans la Cilicie, qui avait Simplicius pour gouverneur. Boniface, après quelques jours de chemin, arriva dans la ville de Tarse, capitale de cette province. Apprenant que dans ce moment-là même il y avait des martyrs qui combattaient, il dit à ses compagnons de voyage : Mes frères, allez chercher une hôtellerie et faites reposer les bêtes : moi, je m'en vais voir ceux que je désire le plus. Étant arrivé au lieu du combat, il vit les martyrs dans les tortures. L'un était pendu par un pied, et avait du feu sous la tête ; un autre était attaché à des pieux extrêmement écartés ; les bourreaux en sciaient un troisième ; un quatrième avait les mains coupées ; un cinquième avait un pieu fiché dans la gorge, et était ainsi cloué à terre ; un autre avait les pieds et les mains renversées et attachées par derrière, et les bourreaux le frappaient à coups de bâton. Leurs tourments glaçaient d'effroi les spectateurs. Boniface s'approcha des martyrs, qui étaient au nombre de vingt, et les baisait, en criant : Qu'il est grand, le Dieu des chrétiens ! qu'il est grand, le Dieu des saints martyrs ! De grâce, serviteurs du Christ, priez pour moi, afin que j'entre en part avec vous au combat contre le démon ! Il s'assit à leurs pieds et embrassait leurs liens, les baisant et disant : Combattez, athlètes et martyrs du Christ, foulez aux pieds le démon ; un peu de patience ; le travail est petit et la récompense est grande.

Le gouverneur, jetant les yeux sur le peuple, l'aperçut et dit : Qui est celui-là qui se moque ainsi de moi et des dieux ? qu'on l'amène à mon tribunal. Puis, s'adressant à lui-même : Dis-moi, qui es-tu, toi qui méprises la splendeur de mon siége ? Boniface répondit : Je suis chrétien ; et, comme j'ai le Christ pour maître,

[1] Euseb., l. VIII, c. XIV. Aug., *Brevic.*, *dici* 3.

je vous méprise vous et votre tribunal. Le gouverneur reprit : Comment t'appelles-tu ? Boniface répondit : Je vous l'ai déjà dit : je suis chrétien ; mais, si vous voulez savoir mon nom vulgaire, on m'appelle Boniface. Le gouverneur dit : Avant que je te touche les côtés, approche et sacrifie. Boniface répondit : Je vous ai déjà dit plusieurs fois que je suis chrétien et que je ne sacrifie point aux démons. Si vous voulez faire quelque chose, faites : voilà mon corps devant vous. Le gouverneur, en colère, le fit suspendre et déchirer avec des ongles de fer ; les bourreaux le déchirèrent tellement, qu'on lui voyait les os. Le bienheureux ne répondait rien, mais fixait les yeux sur les saints martyrs. Le gouverneur, lui ayant fait donner quelque relâche, lui dit une heure après : Misérable ! sacrifie et prends pitié de toi. Trois fois misérable, lui répondit le bienheureux, vous ne rougissez pas de me répéter sans cesse : Sacrifie, à moi qui ne veux pas seulement entendre parler de vos simulacres de néant? Le gouverneur ordonna d'aiguiser des roseaux et de les lui enfoncer sous les ongles des mains. Le saint regardait le ciel et souffrait sans rien dire. Le gouverneur, le voyant insensible aux tourments, commanda qu'on lui ouvrît la bouche et qu'on y versât du plomb bouillant. Avant qu'on l'exécutât, le bienheureux, regardant au ciel, fit cette prière : Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu ; venez au secours de votre serviteur, soulagez-moi dans ces peines et ne permettez pas que je sois vaincu par cet impur gouverneur ; vous savez que c'est pour votre nom que je souffre. Ayant achevé sa prière, il cria aux autres martyrs : Je vous supplie, serviteurs du Christ, priez pour votre serviteur ! Les saints dirent tous d'une voix : Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même enverra son ange pour vous délivrer de ce méchant ; il achèvera dans peu votre course et placera votre nom entre les premiers-nés. Après qu'ils eurent achevé leur prière et dit Amen, le peuple se mit à pleurer et cria à haute voix : Il est grand, le Dieu des chrétiens. Il est grand, le Dieu des martyrs ! Jésus-Christ, Fils de Dieu, sauvez-nous ! nous croyons tous en vous et nous avons recours à vous. Anathème aux idoles des nations ! Alors tout le peuple courut renverser l'autel et jeter des pierres au gouverneur qui se leva et se retira, effrayé de ce tumulte.

Le jour suivant, de grand matin, il s'assit sur son tribunal, fit

amener le saint et lui dit : Misérable, d'où te vient cette fureur, de mettre tes espérances en un homme, et un homme qui a été crucifié comme un malfaiteur? Le martyr lui répondit : Tais-toi, n'ouvre pas tes lèvres impures pour nommer Notre-Seigneur Jésus-Christ. Serpent à l'intelligence ténébreuse, qui as vieilli en de mauvais jours, anathème à toi! car Jésus-Christ, mon maître, a souffert pour sauver le genre humain. Le gouverneur irrité commanda que l'on emplît une chaudière de poix, et que quand elle serait bouillante, on y jeta le saint la tête la première. Le martyr ayant fait le signe de la croix, y fut jeté. Mais un ange descendit du ciel et toucha la chaudière, qui fondit aussitôt comme la cire devant le feu. Elle ne fit point de mal au saint, mais brûla plusieurs des ministres. Le gouverneur, épouvanté de la puissance du Christ et de la patience du martyr, commanda qu'on lui coupât la tête avec l'épée, disant : Nous ordonnons que celui qui n'obéit point aux lois des empereurs, subisse la peine capitale. Les soldats le tirèrent promptement du tribunal. Le martyr, ayant fait le signe de la croix, supplia les bourreaux de lui donner un peu de temps pour prier; et, se tenant debout vers l'orient, il dit : Seigneur, Dieu tout-puissant, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, venez au secours de votre serviteur, envoyez votre ange et recevez mon âme en paix, afin que le dragon meurtrier ne puisse lui faire de mal. Mettez-moi en repos avec le chœur de vos saints martyrs, et délivrez votre peuple de cette oppression des impies. Car à vous appartient l'honneur et la puissance, avec votre Fils unique et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles, amen. Ayant achevé sa prière, il fut exécuté; et il se fit un grand tremblement de terre, en sorte que tous s'écrièrent : Il est grand, le Dieu des chrétiens! Et plusieurs crurent en Jésus-Christ.

Cependant les compagnons de Boniface le cherchaient partout : ne le trouvant point, ils commencèrent à se dire l'un à l'autre : Il sera dans un lieu de débauche ou dans un cabaret à se réjouir, tandis que nous nous tourmentons à le chercher. En discourant ainsi, ils rencontrèrent le frère du geôlier, et lui dirent : N'avez-vous pas vu ici un étranger venu de Rome? Il leur dit : Hier, il y eut un étranger qui fut martyrisé pour le Christ et il eut la tête coupée. Et où est-il? demandèrent les autres. Il répondit : Dans l'arène, et ajouta : Comment est-il fait? Ils dirent : C'est un

homme carré, épais, blond, qui porte un manteau d'écarlate. Il répliqua : Celui que vous cherchez souffrit hier le martyre. Eux répondirent : Celui que nous cherchons est un ivrogne et un débauché qui n'a rien de commun avec le martyre. L'autre repartit : Que vous coûtera-t-il de venir jusqu'à l'arène et le voir? Ils le suivirent donc, et il leur montra son corps étendu. Ils le prièrent de leur montrer aussi sa tête; il l'alla chercher et l'apporta. Le visage du martyr, étant présenté à ses compagnons, leur parut miraculeusement sourire. Eux, l'ayant reconnu, pleurèrent amèrement en disant : Ne vous souvenez pas de notre péché et du mal que nous avons dit de vous, serviteur du Christ! Et ils dirent à l'officier : Voilà celui que nous cherchons; nous vous prions de nous le donner. Il refusa de le leur donner gratuitement; et ils lui en payèrent cinq cents sous d'or, plus de dix mille de nos francs, et l'emportèrent. Ils l'embaumèrent et l'enveloppèrent de linges précieux, le mirent dans une des litières et reprirent leur chemin avec joie, louant Dieu de l'heureuse fin du saint martyr.

Cependant un ange apparut à Aglaé, et lui dit : Celui qui était votre esclave est à présent notre frère; recevez-le comme votre seigneur, et le placez dignement; car, par son intercession, tous vos péchés vous seront remis. Elle se leva promptement, prit avec elle des ecclésiastiques pieux, avec des cierges et des parfums, et, faisant ainsi des prières, ils allèrent au-devant des saintes reliques. Déjà, un demi-siècle auparavant, et dans le fort même de la persécution, nous avons vu les reliques de saint Cyprien transportées ainsi avec des cierges et des flambeaux. Celles de saint Boniface furent placées à cinquante stades de Rome, et Aglaé y fit bâtir un oratoire digne du saint martyr. Il s'y opéra plusieurs miracles : les démons y étaient chassés et les malades guéris. Aglaé renonça au monde, donna tout son bien aux pauvres et affranchit tous ses esclaves, ne retenant que quelque peu de filles, qui renoncèrent au monde avec elle. Elle se consacra ainsi au service de Jésus-Christ, et lui devint si agréable, qu'elle chassait les démons et guérissait toutes sortes de maladies par ses prières. Elle vécut encore dans les exercices de la piété treize ans, après lesquels elle s'endormit en paix, et fut enterrée auprès de saint Boniface [1].

[1] Ruinart. *Et Acta SS.*, 14 maii.

SAINT PACOME.

Vers l'an 310, une troupe de jeunes conscrits débarquait à Thèbes en Egypte. Ils étaient tenus comme en prison et traités assez mal. Tout d'un coup des hommes de la ville s'approchent, les saluent comme leurs enfants, et leur procurent tous les secours qui étaient en leur pouvoir. Un des conscrits, il se nommait Pacôme, demanda qui étaient ces hommes si charitables. On lui dit que c'étaient des chrétiens, et qu'ils étaient ainsi charitables envers tout le monde, mais principalement envers les étrangers. Il demanda alors ce que voulait dire ce nom de chrétiens. On lui dit que c'étaient des hommes pieux, qui croyaient en Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, et faisaient, autant qu'ils pouvaient, du bien à tout le monde, dans l'espoir d'une récompense à venir. Pacôme, frappé d'admiration, se retira un peu à l'écart, et leva les mains au ciel, en disant : Dieu tout-puissant, qui avez fait le ciel et la terre, si vous regardez favorablement la prière que je vous fais, si vous m'accordez une connaissance parfaite de votre saint nom, et que vous me délivriez de ces fâcheuses entraves, je me consacrerai à votre service tous les jours de ma vie, et, méprisant le siècle, je m'attacherai éternellement à vous. Cette prière finie, chaque fois que Pacôme ressentait des tentations impures, il les repoussait par le souvenir de ses promesses.

Ayant eu son congé, Pacôme accomplit sa promesse, reçut le baptême, et alla trouver un ancien solitaire nommé Palémon, pour recevoir de lui l'habit monastique. Palémon, entr'ouvrant la porte de sa cellule, lui dit : Vous ne pouvez pas devenir moine ici, car ce n'est pas chose facile que d'être un moine véritable ; beaucoup y sont déjà venus, mais n'ont point persévéré. Cela peut être, dit Pacôme, mais tous ne sont pas de même. Le vieillard répliqua : Je vous l'ai déjà dit, vous ne pouvez devenir moine ici ; allez vous essayer ailleurs, vous viendrez après. Car je mène une vie passablement frugale. Du pain et du sel font toute ma nourriture. Je passe la moitié de la nuit à chanter les psaumes ou à méditer les saintes Ecritures. Quelquefois il m'arrive d'être la nuit entière sans dormir. Pacôme eut peur : cependant, fortifié par la grâce de Dieu, il répondit : J'espère de Notre-Seigneur

Jésus-Christ, que, soutenu de vos prières, je persévérerai jusqu'à la mort dans ce genre de vie. Et il tint parole.

Ce fut saint Pacôme qui donna une règle écrite aux moines de la Thébaïde. Il y en avait des milliers, répandus en différents monastères. Leur vie se rapprochait de la sienne. Ce qu'il y avait de plus admirable dans ce grand nombre, c'est le religieux silence que l'on y observait. Hélas! que sommes-nous en comparaison? Qu'est notre règle en comparaison de la leur? Imitons-les au moins dans ce qu'il y a de plus facile. Gardons au moins comme eux le silence, dans les moments et les circonstances où la règle nous l'ordonne.

Le même jour, en France, saint Pons, martyr, qui, par la force de ses prédications et par son adresse, ayant converti les deux Philippe Césars à la foi de Jésus-Christ, obtint la palme du martyre sous l'empire de Valérien et de Gallien.—En Syrie, saint Victor et sainte Couronne, martyrs, sous l'empereur Antonin. Victor fut d'abord tourmenté par le juge Sébastien de plusieurs manières, et toutes également horribles. Alors la femme d'un soldat nommée Couronne, admirant la constance avec laquelle il endurait de si cruelles douleurs, commença à louer son courage et à l'appeler bienheureux : en même temps elle vit deux couronnes tombées du ciel, l'une pour Victor, l'autre pour elle; ce qu'ayant assuré à tous ceux qui étaient présents, elle fut démembrée entre deux arbres et Victor décapité. — En Sardaigne, les saints martyrs Juste, Justine et Hénédine.—A Rome, saint Pascal, pape, qui tira des grottes plusieurs corps des saints martyrs, et les plaça avec honneur en diverses églises. — A Férento, en Toscane, saint Boniface, évêque, qui, comme le rapporte saint Grégoire, pape, brilla dès son enfance par ses miracles et sa sainteté. — A Naples, saint Pompone, évêque.

XVe JOUR DE MAI.

SAINT ISIDORE,

LABOUREUR.

Pendant le douzième siècle, Madrid, la future capitale de l'Espagne, voyait un pauvre laboureur, qui devait un jour être son

protecteur dans le ciel. Il avait nom Isidore, était né de parents pauvres, mais catholiques et pieux. Nourri par eux dans la crainte de Dieu, il pratiqua dès l'enfance la piété, la charité, la patience, l'humilité, l'abstinence et les autres vertus, avec une certaine gravité virile. Arrivé en âge de choisir une industrie pour se procurer de quoi vivre, à lui et à sa famille, il négligea les autres professions, et s'adonna à l'agriculture, comme lui paraissant plus humble, plus laborieuse et plus sûre. Il l'exerça toute sa vie, de telle manière que jamais, un seul jour, il ne retrancha rien des exercices de dévotion qu'il s'était une fois prescrits. Jamais il n'allait à la charrue qu'il n'eût auparavant visité les églises, entendu la messe et prié Dieu et la sainte Vierge de tout son cœur. Dieu fit connaître combien cette dévotion lui était agréable. Isidore s'était engagé envers un chevalier de Madrid, pour labourer une de ses fermes. Des voisins l'accusèrent auprès du maître, qu'il ne venait au travail qu'après tous les autres, et qu'il faisait à peine la moitié de sa besogne. Le chevalier, tout en colère, prit le chemin de la ferme pour réprimander Isidore. Mais, en y arrivant, au lieu d'une charrue, il en vit trois, dont Isidore conduisait celle du milieu, et deux jeunes hommes vêtus de blanc les deux autres ; ces dernières disparurent quand il fut proche. Le chevalier comprit alors ce que lui disait souvent Isidore, que le temps donné à Dieu pour la dévotion n'était pas un temps perdu. Une autre fois, comme il priait dans l'église de Sainte-Magdelaine, on vint lui dire que son ânesse allait être dévorée par le loup, s'il n'y courait promptement. Le saint homme répondit sans se troubler : Allez en paix, mes enfants, que la volonté du Seigneur soit faite! Étant sorti de l'église après sa prière, il trouva son ânesse saine et sauve, et le loup mort à côté d'elle.

Isidore aimait son prochain comme soi-même, particulièrement les pauvres. Quoiqu'il n'eût rien, il ménageait chaque jour sur son indigence de quoi donner à de plus pauvres que lui. Dieu avait sa charité pour si agréable, que plus d'une fois il fit un miracle pour que son serviteur eût de quoi donner. Un jour qu'il eut tout distribué aux pauvres, un mendiant survint, demandant l'aumône. Tout triste de le laisser partir à jeun, Isidore dit à sa femme de regarder dans la marmite s'il n'y avait plus rien; elle y regarda, et la trouva vide. Il lui dit d'y regarder une seconde

fois ; elle le fit par obéissance, et la trouva pleine, en sorte qu'il y avait plus qu'il ne fallait pour rassasier le pauvre. Isidore étendait sa charité jusqu'aux animaux. Un jour d'hiver, par un froid rigoureux, il allait au moulin avec un sac de blé, quand il aperçut sur les arbres une troupe de colombes souffrant la faim, parce que la neige couvrait toute la terre. Touché de compassion, il nettoya une place et y répandit assez de blé pour nourrir les colombes affamées. Son compagnon l'en blâma fort, mais Dieu l'en récompensa, car, arrivé au moulin, il trouva son sac aussi rempli que s'il n'en avait rien donné.

Marie, sa femme, était également pleine de foi et de piété. Ils eurent un fils, qui mourut jeune, après quoi ils gardèrent tous deux la continence. Il mourut lui-même l'an 1170, à l'âge de près de soixante ans. Sa sainteté ayant été attestée par un grand nombre de miracles, le pape Benoît XIII l'a mis au nombre des saints, et l'Église honore sa mémoire le 15 mai [1].

Chacun de nous est laboureur, chacun de nous a une ferme à cultiver : c'est la terre de notre cœur. C'est Dieu qui en est le propriétaire : il nous l'a donnée à bail ; il nous en demandera compte peut-être demain, peut-être aujourd'hui. En quel état est cette ferme? Peut-être en friches, pleine de ronces, mal cultivée, mal ensemencée, mal gardée. Craignons que le Maître ne condamne au feu le fermier et la ferme.

Le même jour, en Espagne, les saints Torquat, Ctésiphont, Segond, Indalèce, Cécilius, Hésychius et Euphrase, qui, ayant été ordonnés évêques à Rome par les saints apôtres, furent envoyés en Espagne pour prêcher la parole de Dieu : après l'avoir annoncée en plusieurs villes et soumis au joug de la foi une multitude innombrable de peuples, ils moururent en paix en divers lieux de ces provinces : Torquat à Cadix, Ctésiphont à Vierze, Second à Avila, Indalèce à Portilla, Cécilius à Elvire, Hésychius à Gibraltar, et Euphrase à Anduxar. — A Evora, en Portugal, saint Manços, martyr. — Dans l'île de Chio, la fête de saint Isidore, martyr. On voit encore dans l'église qui porte son nom, le puits où l'on croit qu'il fut jeté, et par l'eau duquel les malades sont souvent guéris. — A Lampsaque, dans l'Hellespont, les saints Pierre, André, Paul et Denyse, martyrs. —

[1] *Acta SS.*, 15 *maii.*

A Sauzine, en Sardaigne, saint Simplice, évêque, qui, du temps de l'empereur Dioclétien, et sous le président Barbare, ayant été percé d'une lance, acheva son martyre. — A Clermont, en Auvergne, les saints martyrs Cassius, Victorien, Maxime et leurs compagnons.—En Brabant, sainte Dympne, vierge et martyre, fille d'un roi d'Irlande, par l'ordre duquel elle fut décapitée pour la foi de Jésus-Christ, et pour la conservation de sa virginité.

XVIe JOUR DE MAI.

SAINT JEAN NÉPOMUCÈNE,

MARTYR.

Jean naquit vers l'an 1330, à Népomuck, petite ville de Bohême, à quelques lieues de Prague. Ses parents étaient plus distingués par la piété que par le rang et la fortune. Ils étaient déjà très-avancés en âge, sans avoir d'enfants, lorsqu'ils obtinrent ce fils par l'intercession de la sainte Vierge, qu'ils allaient prier devant son image, dans une église de Cisterciens, hors de la ville. Afin que son nom seul rappelât au nouveau-né quelle affection il devait à Marie, ils le nommèrent Jean. Il lui dut en effet non-seulement sa naissance, mais sa conservation; car, dans ses premières années, il tomba dangereusement malade; mais ses parents ayant fait un vœu devant la même image de la Vierge, et pris certains engagements pour le reste de leur vie, l'enfant se leva aussitôt guéri. A sa naissance même, des flammes très-sereines, à la grande joie de la ville de Népomuck, parurent descendre du ciel et entourer, sans faire de mal, toute la maison où il venait de naître. Nous verrons des flammes semblables reparaître à sa mort.

Envoyé de bonne heure à l'école, il y apprit d'abord les répons de la messe. Dès qu'il les sut, il allait tous les matins de lui-même, à l'église des Cistersiens, hors de la ville, et y servait toutes les messes qui s'y disaient. Les personnes sages en auguraient dès lors quelque chose de grand. A la piété la plus tendre, il joignait un esprit très-vif. Ses parents l'envoyèrent étudier la langue la-

tine à Staaze, ville considérable du pays. Il y fit ses humanités, surtout sa rhétorique, avec la plus grande distinction.

Charles IV, empereur d'Allemagne et roi de Bohême, venait de fonder l'université de Prague sur le modèle de celle de Paris, de Bologne et de Padoue. Il y avait attiré des maîtres habiles de toutes les parties de l'Europe, et les y avait fixés, en leur promettant de magnifiques récompenses : aussi la nouvelle université fut-elle célèbre dès sa naissance. Il y vint un nombre prodigieux d'étudiants de différentes contrées d'Allemagne. Jean y fut aussi envoyé. Outre la philosophie, il y étudia la théologie et le droit canonique, et il prit le degré de docteur dans ces dernières facultés.

Dès ses premières années, il s'était senti une forte inclination pour le sacerdoce; il y avait rapporté toutes ses études, et en avait fait une espèce d'apprentissage, en participant fréquemment à la sainte communion. Le but qu'il se proposait en embrassant cet état, était de se consacrer sans réserve à procurer la gloire de Dieu. Plus il voyait approcher le jour de son ordination, plus il redoublait de ferveur dans ses différents exercices. Il ne se présenta à son évêque qu'après avoir passé un mois dans la retraite, et purifié son âme par la prière, le jeûne et la mortification.

A peine eut-il reçu l'onction sacerdotale, qu'on lui ordonna de faire valoir le rare talent qu'il avait pour la prédication. Son évêque lui confia la chaire de la paroisse Notre-Dame de Tein. Ses premiers travaux produisirent des fruits admirables. Toute la ville s'empressait d'aller l'entendre annoncer la parole de Dieu, et l'on vit en peu de temps une réforme générale. Les étudiants qui étaient alors au nombre de quatre mille, couraient aussi en foule à ses discours. Les plus effrontés libertins ne pouvaient l'écouter sans être touchés, et ils s'en retournèrent chez eux pénétrés des sentiments d'une vive componction.

L'archevêque et le chapitre de Prague résolurent de s'attacher un homme si rempli de l'esprit de Dieu; ils lui donnèrent donc un canonicat qui vint à vaquer. Jean se montra toujours fort exact à assister au chœur; mais cela ne l'empêcha pas de trouver encore du temps pour travailler au salut des âmes en exerçant ses premières fonctions.

L'empereur élu Wenceslas, qui demeurait habituellement à

Prague, ayant entendu parler du serviteur de Dieu, voulut le connaître par lui-même, et le nomma pour prêcher l'avent à la cour. Jean sentit combien une telle commission était difficile et dangereuse ; il l'accepta cependant, et il s'en acquitta avec l'applaudissement du prince et de tous ses courtisans. Wenceslas fut même touché des discours du saint prédicateur, et il arrêta quelque temps le cours de ses passions déréglées.

Sur ces entrefaites, le siége épiscopal de Létoméritz vint à vaquer. L'empereur, pour marquer l'estime qu'il faisait de Jean Népomucène, le lui offrit ; mais il fut impossible de déterminer le vertueux chanoine à l'accepter. On supposa que son refus pouvait être fondé sur les dangers et les travaux indispensables de l'épiscopat ; ainsi on lui offrit la prévôté de Wisegrad, qui, après les évêchés, était la première dignité ecclésiastique de la Bohême ; elle rapportait cent mille florins par an ; elle n'exigeait ni soins, ni peines, ni fatigues, et donnait le titre honorable de chancelier héréditaire du royaume. Mais ce n'est guère connaître les saints que de leur faire des offres semblables ; s'ils refusent les grandes, lors même qu'elles présentent des travaux à leur zèle et des croix à leur vertu, que doivent-ils penser de celles qui, pour tout attrait, ne leur montrent que des trésors à recueillir et des honneurs à recevoir. Le vertueux chanoine fut donc aussi inébranlable dans cette occasion qu'il l'avait été dans la précédente.

Mais plus il méprisait les grandeurs du monde, plus Dieu permettait que le monde l'estimât. Si, dans la suite, il accepta la place d'aumônier de l'empereur, il ne le fit que pour se mettre à portée d'instruire la cour avec plus d'autorité, et conséquemment avec plus de fruit ; il se voyait aussi par là plus en état de satisfaire sa tendresse pour les pauvres. Cette place, d'ailleurs, ne l'exposait point aux distractions, et elle ne lui offrait ni ces richesses ni ces honneurs qui l'avaient si fort effrayé dans les prélatures ; ce fut ainsi l'humilité qui le fixa à la cour, où l'ambition conduit presque tous les hommes. Il y parut tel qu'il avait été dans la retraite. Son appartement était le rendez-vous de tous les malheureux. Il leur servait d'avocat et de père ; leur cause devenait la sienne, et il leur procurait tous les secours qui dépendaient de lui. Sa charité était ingénieuse à découvrir et à concilier les différends qui s'élevaient à la cour et dans la ville. Il assoupissait

beaucoup de querelles, et prévenait quantité de procès. Il reste encore des monuments authentiques de ces accommodements que l'on remit à sa décision; on y admire également l'esprit de pénétration, de sagesse et d'équité. Il trouvait du temps pour tous ces objets, parce que les saints, en oubliant ce qui les concerne personnellement, ont bien plus de loisir que les autres hommes pour s'employer au service du prochain.

L'impératrice Jeanne, fille d'Albert de Bavière, comte de Hainaut et de Hollande, était une princesse ornée de toutes les vertus. Touchée de l'onction qui accompagnait les discours de Jean Népomucène, elle le choisit pour le directeur de sa conscience. Elle avait besoin d'un tel guide au milieu des désagréments qu'il lui fallait essuyer de la part de l'empereur. Wenceslas l'aimait avec passion ; mais comme il était d'un esprit changeant et capricieux, il se livrait de temps en temps à des accès de jalousie qui, joints à sa férocité naturelle, causaient bien des chagrins à la vertueuse princesse.

Depuis que le monde a été sauvé par les souffrances d'un Dieu, c'est par les afflictions que se forment les saints. Pour sanctifier l'impératrice, en la détachant de tout ce qui pouvait partager son cœur, le ciel employa d'abord la persécution de son mari, laquelle fut souvent portée aux derniers excès; en même temps il lui donna Jean Népomucène pour la consoler et la conduire. Sous cet habile directeur, elle fit en peu d'années de très-rapides progrès. Soutenue par un homme que son zèle préparait au martyre, elle apprit à supporter ses peines avec joie.

L'impératrice ne fut pas la seule qui se mit sous la conduite du serviteur de Dieu : toutes les personnes vertueuses de la cour le prièrent de se charger du soin de leur âme. On admirait en lui le talent de former des saints sur le trône, des heureux dans les souffrances, et de faire aimer la vertu au milieu du grand monde, où elle est si souvent méconnue. On l'obligea encore de diriger les religieuses du château de Prague; et il les conduisit si bien dans les exercices de la vie spirituelle, que leur maison devint un modèle de la perfection monastique.

L'impératrice avait de tout temps pratiqué la vertu; mais sa vertu augmenta beaucoup lorsqu'elle ne se conduisit plus que par les conseils de Jean Népomucène. On s'aperçut bientôt du chan-

gement qui s'était operé en elle. Les églises devinrent le lieu où on la trouvait ordinairement. Elle y passait les journées entières à genoux, et dans un recueillement qui faisait l'admiration de tout le monde. Ses prières n'étaient interrompues que par le temps qu'elle employait au soulagement des pauvres, et elle ne dédaignait point de les servir de ses propres mains. Ses entretiens avec les dames de sa suite, qui étaient le seul relâchement qu'elle se permît, ne roulaient que sur les vérités éternelles, et ses discours étaient alors accompagnés d'une onction qui annonçait la ferveur de son âme. Elle nourrissait en elle le feu de l'amour divin par la fréquentation des sacrements, par la pratique des austérités et par l'usage d'une mortification continuelle. La crainte de déplaire à Dieu lui faisait fuir jusqu'à l'ombre du péché, et s'il lui échappait quelqu'une de ces fautes légères dont les plus saints ne sont pas exempts, elle allait aussitôt les porter au tribunal de la pénitence, afin de les expier. Jamais elle n'en sortait que le cœur brisé de componction et les yeux baignés de larmes.

Mais comme tout se change en poison pour un cœur corrompu, la piété de l'impératrice ne fit qu'aigrir le caractère féroce de Wenceslas, il s'offensa même des marques de tendresse et de complaisance qu'elle ne cessait de lui donner. Présente, il la haïssait; absente, il l'aimait éperdument. Sa jalousie ne connut plus de bornes; et, interprétant mal les actions les plus saintes de son épouse, il en prit occasion d'augmenter ses soupçons sur la conduite de la princesse.

Aveuglé par sa passion, il forma un projet aussi nouveau qu'extravagant. Il manda saint Jean Népomucène, lui parla d'abord de choses et d'autres, et prononça comme sans dessein le nom de l'impératrice; sur quoi il observa que, attendu la condition et la soumission de la femme, un mari devait tout savoir, surtout dans la famille des rois et des empereurs. Tout ce que Jean pouvait jamais souhaiter d'honneurs, de richesses et de félicité, il le lui promettait sur parole de roi, s'il pouvait se résoudre à lui confier, à lui seul, et si peu que ce fût, de ce que l'impératrice lui avait découvert dans le tribunal de la pénitence. Ce serait pour lui la plus grande des consolations, au milieu de ses soins de roi et d'empereur. A cette demande criminelle, le saint homme fut saisi d'horreur, représenta gravement et librement au roi quel crime il lui

demandait, l'exhortant à condamner sa curiosité et à ne plus désirer l'impossible. Wenceslas dissimula son dépit : il pensait que celui qui avait résisté à une première attaque pourrait se laisser vaincre à une seconde ou à une troisième, et que, si une première machine n'avait pas suffi, on en trouverait une plus forte.

Un jour que le prince était à table, on lui servit une volaille qui n'était point assez rôtie. Aussitôt, ne se possédant plus de rage, il ordonne d'embrocher le cuisinier et de le faire rôtir au même feu. Les courtisans, saisis d'horreur, pâlissent, se regardent l'un l'autre ; ils voyaient que, pour peu qu'ils vinssent à broncher, ils avaient à s'attendre au même supplice ; mais nul n'osait dire un mot d'intercession à la cruauté royale. Seul, le bienheureux Jean Népomucène, ayant obtenu audience de l'empereur, s'efforça d'abord de l'apaiser par de douces paroles. N'y ayant pu réussir, il commence à lui remontrer, avec un langage plus ferme, l'atrocité du fait. A peine eut-il dit quelques mots, que le roi Wenceslas s'emporte, et ordonne de le plonger au fond d'un cachot. Jean souffrit avec joie cet indigne traitement; il n'ignorait pas la cause secrète qui le lui avait attiré : Wenceslas lui-même n'en faisait pas mystère, et on alla de sa part dire au saint qu'il ne recouvrerait point sa liberté tant qu'il s'opiniâtrerait à ne pas révéler la confession de l'impératrice. Mais le bienheureux martyr était résolu à plutôt mourir mille fois que de dire un mot de la confession. Quelques jours après, un gentilhomme vint le trouver pour lui annoncer son élargissement. Il ajouta que l'empereur le priait d'oublier le passé, et qu'il l'invitait à dîner le lendemain avec lui, afin de lui donner la preuve la plus authentique de son estime et de son amitié.

Jean Népomucène se rendit le lendemain au palais, et y fut très-bien reçu à l'extérieur. Le repas fini, Wenceslas fit retirer tous ceux qui étaient présents, et resta seul avec le saint. Il s'entretint d'abord avec lui de choses indifférentes; il s'ouvrit ensuite, et employa tous les moyens possibles pour l'engager à découvrir tout ce que l'impératrice lui avait dit en confession. Vous pouvez, disait-il, compter de ma part sur un secret inviolable; d'ailleurs, je vous comblerai d'honneurs et de richesses. Il vous importe extrêmement de vous rendre à ce que j'exige, et je vous déclare qu'en persistant à me désobéir, vous vous exposez aux plus cruels

supplices, et même à la mort. Le saint répondit, comme auparavant, qu'il était obligé au silence par les lois les plus sacrées, et que rien ne serait jamais capable de lui faire trahir son devoir.

L'empereur, furieux, appelle aussitôt son compère, ainsi appelait-il le bourreau. D'après ses ordres, le saint est conduit en prison, étendu sur un chevalet; le bourreau et ses satellites lui appliquent des torches ardentes aux côtés et aux parties du corps les plus sensibles; ils le brûlent à petit feu et le tourmentent avec la plus horrible barbarie. Au milieu de ce supplice, Jean Népomucène ne prononçait d'autres paroles que les noms de Jésus et de Marie. A la fin, on le retira de dessus le chevalet; mais il était presque expirant. Le Seigneur visita son serviteur dans la prison, et remplit son âme des plus douces consolations.

Cependant l'impératrice apprit ce qui se passait. Elle alla se jeter aux pieds de Wenceslas, qu'elle fléchit par ses larmes et ses prières; elle obtint même l'élargissement du serviteur de Dieu. Quelque temps après, Jean Népomucène, ayant guéri ses blessures sans les faire connaître à aucun des siens, reparut en public, reprit ses prédications et ses autres bonnes œuvres avec plus de zèle que jamais, pour se préparer prochainement à la mort, soit qu'il en fût averti par révélation, ou qu'il s'y attendît naturellement d'après le caractère implacable de Wenceslas. Prêchant un jour sur ce texte : *Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus*, il répéta si souvent ces autres paroles : *Je n'ai plus guère de temps à m'entretenir avec vous*, que l'auditoire comprit aisément que son but était de leur apprendre qu'il touchait à sa dernière heure. A la fin du même discours, il fut saisi d'une espèce d'enthousiasme prophétique, des larmes abondantes coulèrent de ses yeux, et il prédit les maux qui devaient bientôt fondre sur la Bohême. La prédiction se vérifia par les ravages affreux que causa la guerre des hussites. Le saint, avant de descendre de chaire, dit un dernier adieu à son auditoire, puis il demanda pardon aux chanoines et au clergé de tous les mauvais exemples qu'il pouvait leur avoir donnés.

Depuis ce jour-là, il se consacra tout entier aux exercices par lesquels on s'assure une bonne mort. Il avait toujours été persuadé que la protection de la sainte Vierge est fort importante dans les derniers moments; afin de la mériter, il fit le pèlerinage de

Buntzel, pour visiter la célèbre image de cette mère commune des fidèles, que saint Cyrille et saint Méthode, apôtres des Sclaves y avaient placée autrefois, et qui était singulièrement révérée dans toute la Bohême.

Il revint sur le soir, après avoir satisfait sa dévotion. L'empereur, regardant par une des fenêtres du palais, l'aperçut dans la rue. Il sentit réveiller tout à coup son indignation et sa curiosité sacrilége ; il ordonne qu'à l'heure même on lui amène son aumônier, et, sans lui donner le temps de se reconnaître, il lui dit brusquement qu'il n'avait qu'à opter entre mourir ou révéler les confessions de l'impératrice. Le saint ne répondit rien, mais son silence était assez expressif pour donner à entendre qu'il était inébranlable dans sa première résolution. Alors Wenceslas, ne gardant plus de mesures, s'écria : Qu'on m'ôte cet homme de devant les yeux, et qu'on le jette dans la rivière aussitôt que les ténèbres seront assez épaisses pour dérober au peuple la connaissance de l'exécution. Jean Népomucène employa le peu d'heures qui lui restaient à se préparer à son sacrifice. On le précipita, pieds et mains liés, dans la Muldaw, de dessus le pont qui joint la grande et la petite Prague. C'était la veille de l'Ascension, 16 mai 1383.

L'empereur voulait tenir cette mort bien secrète, Dieu la manifesta aussitôt par des miracles. A peine le martyr eut-il été étouffé sous les eaux, que son corps, flottant sur la rivière, fut environné d'une clarté céleste qui attira une foule de spectateurs. L'impératrice, qui ne savait rien de ce qui s'était passé, courut chez Wenceslas pour lui demander la raison de cette lumière qu'elle avait aperçue de son appartement. Frappé de terreur, il ne fit aucune réponse ; il alla cacher son désespoir à la campagne, où il défendit à qui que ce fût de le suivre. A la pointe du jour, le mystère s'éclaircit, et les bourreaux eux-mêmes trahirent le secret du prince.

Toute la ville accourut pour voir le saint corps. Les chanoines de la cathédrale vinrent processionnellement l'enlever avec toutes les marques d'honneur qu'ils purent imaginer; ils le portèrent dans l'église de Sainte-Croix-des-Pénitents, voisine du lieu où le crime s'était commis, en attendant qu'ils lui eussent préparé dans leur église un tombeau plus digne de lui. Il se faisait un concours prodigieux au lieu où était le martyr ; chacun s'empressait de lui

baiser les pieds et les mains ; on se recommandait à ses prières, et l'on s'estimait heureux de pouvoir se procurer quelque chose de ses vêtements et de tout ce qui avait été à son usage.

L'empereur eut avis de ce concours dans sa retraite. Craignant que le peuple ne se soulevât, il fit dire aux religieux pénitents d'empêcher le tumulte dans leur église, et de retirer dans un lieu plus écarté le corps du saint. Ils obéirent à l'heure même; mais le trésor qu'ils avaient caché fut bientôt découvert. Lorsque tout fut prêt pour le recevoir dans la cathédrale, les chanoines et le clergé, accompagnés d'une foule innombrable de peuple, se rendirent en procession à l'église de Sainte-Croix. Ils en tirèrent le corps du martyr, qu'ils portèrent solennellement dans l'église métropolitaine. On l'y enterra, et l'on mit sur son tombeau une pierre où fut gravée depuis cette épitaphe qu'on y lit encore aujourd'hui : « Sous cette pierre repose le corps du très-vénérable et très-glorieux thaumaturge Jean Népomucène, docteur, chanoine de cette église et confesseur de l'impératrice, lequel, pour avoir été constamment fidèle à garder le sceau de la confession, fut cruellement tourmenté et précipité du pont de Prague dans la rivière de la Muldaw, par les ordres de Wenceslas IV, empereur et roi de Bohême, fils de Charles IV, l'an mil trois cent quatre-vingt-trois. »

Plusieurs malades, dont la guérison était désespérée, recouvrèrent la santé durant la translation de son corps; il s'opéra aussi depuis de semblables miracles à son tombeau. Enfin tous ceux qui réclamèrent son intercession avec foi méritèrent d'obtenir les faveurs qu'ils demandaient.

Les empereurs Ferdinand II et Ferdinand III sollicitèrent la canonisation du serviteur de Dieu, laquelle fut enfin obtenue par Charles VI. On ouvrit son tombeau le 14 avril 1719. On trouva son corps dégarni de ses chairs, mais les os étaient encore entiers et parfaitement joints les uns aux autres ; on y voyait seulement derrière la tête et aux épaules les marques de sa chute lorsqu'il avait été précipité dans la rivière. Mais la langue était si fraîche et si bien conservée, qu'on eût dit que le saint ne venait que d'expirer.

Saint Jean Népomucène avait été honoré comme martyr en Bohême depuis sa mort; ce fut pour rendre son culte plus authen-

tique et plus universel qu'on demanda sa canonisation, et l'on produisit de nouveaux miracles dont la vérité fut juridiquement constatée à Prague et à Rome. Innocent XIII confirma le culte qu'on lui rendait, par un décret équivalent à un décret de béatification. Enfin Benoît XIII publia la bulle de sa canonisation l'an 1729 [1].

Le même jour, à Gubbio, saint Ubald, évêque, célèbre par ses miracles. — En Isaurie, la fête des saints martyrs Aquilin et Victorien. — A Auxerre, le martyre de saint Pérégrin, premier évêque de cette ville, qui fut envoyé par le pape saint Sixte dans les Gaules, avec d'autres ecclésiastiques; et qui, après s'être acquitté dignement du ministère de la prédication évangélique, ayant été condamné à perdre la tête, mérita la couronne de l'immortalité. — A Uzale, en Afrique, les saints Félix et Gennade, martyrs. — En Palestine, le martyre de plusieurs saints moines, qui furent massacrés par les Sarrasins dans la laure de saint Sabas. — En Perse, les saints martyrs Abdas, évêque, sept prêtres, neuf diacres et sept vierges, qui, sous le roi Isdegerde, ayant passé par diverses sortes de tourments, accomplirent glorieusement leur martyre. — A Amiens, saint Honoré, évêque. — Au Mans, saint Domnole, évêque.— A la Mirandole, en Emilie, saint Possidius, évêque de Calame, disciple de saint Augustin, et historien des belles actions de ce grand saint. — A Troyes, saint Fale, confesseur. — En Irlande, saint Brandan, abbé. — A Fréjus, sainte Maxime, vierge, qui mourut dans la paix du Seigneur, après s'être rendue recommandable par beaucoup d'éclatantes vertus.

XVIIe JOUR DE MAI.

SAINT PASCAL BAYLON,

DE L'ORDRE DE SAINT FRANÇOIS.

Saint Pascal Baylon, de l'ordre de Saint-François, naquit l'an 1540 à Torre-Hermosa, petit bourg du royaume d'Aragon; ses parents, qui gagnaient leur vie à cultiver la terre, étaient extrêmement vertueux. Il marcha sur leurs traces, et parut avoir

[1] *Acta SS.*, et Godescard, 16 mai.

sucé avec le lait les maximes de la piété. La fortune de sa famille était trop bornée pour qu'il pût être envoyé aux écoles, le pieux enfant y suppléa de la manière suivante. Il portait un livre avec lui lorsqu'il allait garder les troupeaux dans les champs, et il priait tous ceux qu'il rencontrait d'avoir la charité de lui apprendre à connaître ses lettres. Le désir qu'il avait de s'instruire fut si vif et son attention si grande, qu'il sut bientôt parfaitement lire et écrire. Il ne se servit de cet avantage que pour se perfectionner dans la connaissance de la religion. Les livres d'amusement lui paraissaient insipides ; il n'aimait que ceux qui lui rappelaient les principales circonstances de la vie de Jésus-Christ, et les actions de ceux qui avaient imité son exemple. Malgré son extrême jeunesse, il ne trouvait de plaisir qu'à ce qui était sérieux et solide.

Lorsqu'il fut sorti du premier âge, il se loua en qualité de berger. La vie tranquille et innocente qu'il se promettait de mener dans cet état, lui offrait toutes sortes de charmes. Chaque objet qui se présentait à ses yeux servait à exciter sa foi et sa dévotion. Sans cesse il lisait dans le grand livre de la nature, et par là il s'élevait jusqu'à Dieu, qu'il contemplait et bénissait dans toutes ses œuvres. Il s'aidait encore de la lecture des livres propres à l'éclairer sur ses devoirs et à lui en inspirer l'amour.

Son maître, qui avait de la piété, lui marqua la joie qu'il ressentait de lui voir mener une vie si édifiante ; il lui proposa même de l'adopter pour son fils et de le faire son héritier. Mais Pascal Baylon, qui ne soupirait qu'après les biens du ciel, craignit que ceux de la terre ne fussent un obstacle à sa félicité ; il refusa donc avec modestie la faveur qu'on lui offrait, aimant mieux rester dans son premier état. Il croyait par là acquérir plus de conformité avec le Sauveur, qui était venu sur la terre, non pour être servi, mais pour servir.

On le voyait souvent prier à genoux, sous quelque arbre, à l'écart, tandis que son troupeau paissait sur les montagnes. Ce fut dans ces entretiens secrets avec Dieu, ainsi que par la pratique de l'humilité et par une attention extrême à purifier toutes les actions de son âme, qu'il acquit cette expérience consommée dans les choses spirituelles ; expérience dont les plus parfaits mêmes étaient ravis en admiration. Personne n'avait plus sujet que lui de dire avec David : Heureux celui que vous instruisez vous-même,

ô mon Dieu! Quand il parlait de Dieu et de la vertu, il le faisait avec cette onction, cette lumière et cette ferveur de sentiment, que l'Esprit-Saint communique aux âmes entièrement détachées des choses terrestres, et brûlantes du feu de l'amour divin.

Plus d'une fois il lui arriva d'avoir des ravissements dans la prière, et souvent il ne pouvait dérober aux yeux des hommes la véhémence de l'amour sacré qui le transportait et qui faisait en quelque sorte fondre son âme par l'excès des douceurs célestes. Il éprouvait en lui-même ce que rapportent plusieurs contemplatifs, savoir : que la consolation qui est communiquée aux âmes pieuses par le Saint-Esprit, est infiniment plus grande que tous les plaisirs du monde, fussent-ils réunis dans un seul et même homme. Elle fait, pour ainsi dire, dissoudre le cœur par un vif sentiment de joie, qu'il n'est pas capable de contenir [1]. C'était alors que le serviteur de Dieu chantait avec le roi prophète : Mon âme se réjouira dans le Seigneur, et elle triomphera de sa délivrance. Tous mes os s'écrieront : Seigneur, qui est semblable à vous [2]? Quoique la vertu ne doive avoir sa récompense que dans le ciel, elle ne laisse pas d'en recevoir sur la terre comme un avant-goût qui la soutient dans ses combats. Dieu, dans cette vallée de larmes, changera ses déserts en un lieu de délices, et sa solitude en un jardin du Seigneur. On y verra partout la joie et l'allégresse ; on y entendra les actions de grâce et les cantiques de louanges à la gloire de l'Eternel [3].

On juge bien que Pascal Baylon ne recevait tant de grâces extraordinaires, que comme le prix de sa patience dans les épreuves intérieures, d'une abnégation continuelle et d'un parfait crucifiement de sa chair. La rosée des consolations célestes ne tombe jamais sur une âme immortifiée et qui recherche les joies du monde.

Le saint ne se crut pas dispensé de l'aumône dans sa pauvreté ; il la faisait autant qu'il était en lui, et prenait, pour assister les malheureux, sur ce qu'on lui fournissait pour sa subsistance. Il leur donnait une partie des petites provisions qu'on lui envoyait dans les champs.

Quelque amour qu'il eût pour sa profession, il ne laissa pas d'y

[1] Ruisbroch. *Spirit. nupt.*, l. II, c. XIX. — [2] Ps. 34. — [3] Is., 51, 3.

trouver des difficultés qui l'en dégoûtèrent peu à peu. Il ne pouvait, malgré toute sa vigilance, empêcher les chèvres qu'il gardait d'aller quelquefois sur le terrain d'autrui : cela fut cause qu'il en abandonna le soin. Il prit un autre troupeau ; mais il trouva en même temps de nouveaux sujets de peines. Quelques-uns de ses compagnons étaient dans l'habitude de jurer, de se quereller et de se battre. Il avait beau leur faire des remontrances sur l'indignité de leur conduite, ils ne voulaient pas l'écouter, et persistaient dans leurs désordres. Il forma donc le projet de les quitter pour ne pas participer à leurs crimes. Avant de choisir un état de vie, il redoubla ses prières, ses jeûnes et ses autres austérités : il se disposait ainsi à connaître la volonté de Dieu. Quelque temps après, il se crut appelé à l'état religieux. Les personnes auxquelles il s'en ouvrit, lui indiquèrent des couvents richement dotés ; mais ce n'était pas ces sortes de maisons qu'il désirait. Je suis né pauvre, disait-il, et je suis résolu de vivre et de mourir dans la pauvreté et la pénitence.

A l'âge de vingt ans, il quitta son maître et sa patrie, et se rendit dans le royaume de Valence, où il y avait un couvent de franciscains déchaussés, que l'on appelait Soccolants, à cause d'une espèce de socques ou sandales qu'ils portaient. Ce couvent était situé dans un désert, à quelque distance de la ville de Montfort. Il s'adressa aux religieux de cette maison pour les consulter sur la vraie manière de servir Dieu, après quoi il entra au service des fermiers du voisinage, pour garder leurs troupeaux. Sa vie retirée et pénitente l'eut bientôt fait reconnaître. On ne parlait de lui que sous le nom du *saint berger*. Enfin, il résolut de rompre tout commerce avec le monde. Il alla se présenter au couvent des franciscains et demanda d'y être reçu en qualité de frère convers, ce qui lui fut accordé en 1564. On lui offrit inutilement de le mettre au nombre des religieux de chœur : son humilité lui fit refuser cette offre.

Sa ferveur ne finit point avec le noviciat, comme il n'arrive que trop souvent ; elle se soutint, et même augmenta de jour en jour. Son amour pour la mortification lui faisait ajouter de nouvelles austérités à celles de la règle ; mais il agissait en ceci avec une grande simplicité de cœur et n'avait pas le moindre attachement à sa volonté propre. S'il arrivait que ses supérieurs l'aver-

tissent qu'il portait les choses trop loin, il déférait à leurs avertissements et s'en tenait à la lettre de la règle. Il recherchait toujours les plus bas emplois de la communauté. Quand il changeait de couvent, conformément à la coutume de son ordre, qui, par ces changements, voulait prévenir les attachements secrets du cœur, on ne l'entendait jamais faire de plaintes ; il ne donnait pas même à entendre qu'il trouvât quelque chose de plus gracieux dans une maison que dans une autre, parce qu'il était entièrement mort au monde et qu'il ne cherchait que Dieu en tout. Jamais il ne se permettait de repos entre les devoirs de l'église et ceux du cloître ; il priait toujours, même pendant son travail. Il n'avait qu'un habit, encore était-il vieux et tout usé. Il marchait sans sandales dans la neige et dans les chemins les plus raboteux. En quelque lieu, en quelque saison qu'il fût, il était toujours le même, gai, doux, affable et respectueux envers tout le monde. S'il se présentait une occasion de rendre à quelqu'un des services humiliants et pénibles, il la saisissait avec empressement et s'en tenait fort honoré.

Le général de son ordre, Christophe de Cheffontaines, d'une ancienne famille de Bretagne, étant à Paris, saint Pascal fut député vers lui pour les affaires de sa province. Il partit pour la France sans se laisser effrayer à la vue des dangers sans nombre qu'il aurait à essuyer de la part des huguenots, maîtres de presque toutes les villes par lesquelles il fallait passer. Il fit le voyage nu-pieds et avec l'habit de franciscain, ce qui l'exposait encore plus à la fureur des hérétiques. Ceux-ci le poursuivirent souvent à coups de pierre et de bâton. Pascal reçut même à l'épaule une blessure dont il resta estropié le reste de sa vie. Deux fois on l'arrêta comme espion ; mais Dieu sut le délivrer de tout danger.

Lorsqu'il se fut acquitté de sa commission auprès de son général, il quitta la France pour retourner en Espagne. Le jour même de son arrivée, il reprit, quoique fatigué par le voyage, ses travaux et fonctions ordinaires. On ne l'entendit jamais parler de tous les dangers qu'il avait courus. Il se contentait de répondre en peu de mots aux diverses questions qu'on lui faisait ; encore avait-il soin de supprimer tout ce qui aurait eté capable de lui attirer des louanges. Il avait une tendre dévotion pour la divine eucharistie, ainsi que pour la passion du Sauveur. Dans les

dernières années de sa vie, il passait une bonne partie de la nuit au pied des autels, tantôt à genoux, tantôt prosterné contre terre. Il honorait aussi spécialement la Mère de Dieu et ne cessait de demander, par son intercession, la pureté de l'âme. Saint Pascal Baylon mourut à Villaréal, près de Valence, le 17 mai 1592, à l'âge de cinquante-deux ans. Pendant les trois jours que son corps fut exposé, il s'opéra un grand nombre de miracles. Il fut béatifié l'an 1618 par Paul V, et canonisé l'an 1690 par Alexandre VIII [1].

Le même jour, à Pise, en Toscane, saint Torpès, martyr, homme considérable entre les principaux officiers de Néron, et l'un de ceux dont parle saint Paul, écrivant de Rome aux Philippiens : *Tous les saints vous saluent, mais principalement ceux qui sont de la maison de César.* Après avoir été souffleté pour la foi de Jésus-Christ, et cruellement battu de verges par l'ordre de Satellicus, il fut exposé aux bêtes pour en être dévoré ; mais, comme il n'en reçut aucun mal, il eut la tête tranchée le vingt-neuf avril : on fait toutefois sa fête en ce jour, à cause de la translation de son corps. — Sainte Restitute, vierge et martyre, qui, sous l'empire de Valérien, ayant été tourmentée de diverses manières en Afrique, par le juge Procule, fut exposée sur la mer, dans une barque pleine de poix et d'étoupes, pour être brûlée au milieu des eaux ; mais, lorsqu'on y eut mis le feu, les flammes se tournant contre ceux qui les avaient allumées, elle rendit l'esprit en priant Dieu. Son corps, avec la barque, fut miraculeusement porté dans l'île d'Ischia, près de Naples, où les chrétiens la reçurent avec de grandes marques de vénération et de piété. Le grand Constantin fit, depuis, bâtir à Naples une église en son honneur. — A Nyon, les saints martyrs Héracle, Paul et Aquilin, avec deux autres. — A Calcédoine, saint Solocane et ses compagnons soldats, martyrisés sous l'empereur Maximien. — A Alexandrie, les saints martyrs Adrien, Victor et Basile. — A Wurtzbourg, saint Brunon, évêque et confesseur.

[1] *Acta SS.*, et Godesc., 17 avril.

XVIIIe JOUR DE MAI.

SAINT THÉODOTE,

CABARETIER ET MARTYR.

Un des martyrs les plus illustres, mais surtout des plus étonnants, fut Théodote, d'Ancyre en Galatie. Sa vie et sa mort ont été décrites par un témoin oculaire. Enfant, il avait été élevé par une pieuse vierge nommée Técuse. Devenu grand, il se maria, prit une hôtellerie et se mit à vendre du vin. L'état de cabaretier ne l'empêcha point de pratiquer toutes les vertus. A la fleur de l'âge, il méprisait tous les biens du monde. Le jeûne, la prière et l'aumône faisaient ses délices. Non-seulement il soulageait les pauvres dans leurs besoins, mais il portait encore les pécheurs à la pénitence : il persuadait la continence aux impudiques, la tempérance aux ivrognes, la charité aux avares. Par ses exhortations, il gagna à l'Eglise un grand nombre de païens et de juifs. Son cabaret fut comme la demeure d'un évêque. Parmi ceux qu'il convertit, il y eut plusieurs martyrs. Il guérit même des malades incurables, par l'imposition des mains. Tel était le cabaretier Théodote, quand la dernière persécution éclata.

La Galatie eut pour gouverneur un nommé Théotecne, homme violent et cruel, qui avait promis à l'empereur d'y exterminer le christianisme. C'était un apostat. Le seul bruit de son arrivée répandit la terreur. Un grand nombre de fidèles s'enfuirent dans les montagnes et les déserts. Des courriers le précédaient coup sur coup, chargés de menaces plus terribles les unes que les autres, et enfin des édits qui ordonnaient la démolition des églises et le reste de la persécution. Parmi les païens, ce n'étaient que festins et réjouissances. Ils couraient aux maisons des chrétiens, enlevaient tout ce qui se rencontrait, sans que personne osât faire la moindre résistance. Si quelqu'un avait la hardiesse de leur résister seulement d'une parole, il était aussitôt accusé de désordre et de sédition. Aucun chrétien ne paraissait plus en public : les principaux, dépouillés de leurs biens, étaient jetés en prison et chargés de fers ; les femmes de condition étaient traînées dans les rues par des

hommes insolents ; la plupart se retiraient dans les déserts, où ils se cachaient dans des cavernes, réduits à vivre d'herbes et de racines. Etant accoutumés à une vie plus commode, ils succombaient à cette misère ; les uns mouraient de faim, les autres revenaient se faire prendre.

Théodote assistait les confesseurs prisonniers, et enterrait les corps des martyrs, quoique cela fût défendu sous peine de mort. C'était encore lui qui fournissait du pain et du vin pour le saint sacrifice ; car on ne pouvait en acheter, parce que le gouverneur avait fait offrir aux idoles tous les vivres qu'on trouvait en public. Mais Théodote avait fait ses provisions, et son métier lui donnait occasion de donner à manger et même de loger plusieurs personnes, en sorte que son hôtellerie devint l'église où on célébrait les mystères, l'hospice des étrangers et le refuge de tous les chrétiens. Les persécuteurs ne soupçonnaient pas tant de vertus dans un cabaret.

Victor, un de ses amis, fut arrêté vers le même temps. Les prêtres de Diane l'accusaient d'avoir dit qu'Apollon avait corrompu sa propre sœur, et que c'était une honte pour les Grecs d'avoir un pareil dieu. Des païens le pressaient d'obéir au gouverneur, lui promettant d'un côté des richesses, des honneurs et l'amitié des empereurs ; tandis que, s'il était opiniâtre, il devait s'attendre à de cruels supplices et à la mort la plus douloureuse. Ses biens seraient confisqués, toute sa famille périrait, son corps même serait dévoré par les chiens. Théodote, instruit du danger que courait son ami, pénétra de nuit dans sa prison, et l'exhorta vivement à mépriser toutes les promesses et les menaces des impies. Qu'ont valu à Judas les trente pièces d'argent qu'il reçut des juifs ? rien, si ce n'est une corde pour se pendre. Victor, fortifié par cette exhortation, se sentit animé d'un nouveau courage, et il souffrit patiemment les supplices tant qu'il se souvint des instructions de Théodote. Déjà il touchait au bout de sa carrière ; mais sa fermeté l'abandonna tout à coup. Il demanda du temps pour délibérer : on le reconduisit en prison, où il mourut de ses plaies, sans s'être expliqué autrement ; de manière qu'il laissa tout le monde en doute sur son sort.

Il y avait, à quarante milles environ d'Ancyre, un bourg nommé Malos. Théodote, par une disposition particulière de la Providence,

y arriva au moment où l'on allait jeter dans la rivière d'Halys les restes du martyr Valens, qui, après diverses tortures, avait été condamné à être brûlé vif. Il emporta ses reliques. A quelque distance du bourg, il rencontra plusieurs personnes qui lui rendirent grâces, comme au bienfaiteur commun de tous les affligés. C'étaient des chrétiens que leurs propres parents avaient livrés aux persécuteurs, pour avoir renversé un autel de Diane, et auxquels le saint avait fait recouvrer la liberté avec beaucoup de peines et de dépenses. Charmé de les voir, il les pria de manger avec lui, pour continuer ensuite leur voyage; et ils s'assirent ensemble sur l'herbe, près d'une caverne, au bord du fleuve, en un lieu orné de toutes sortes de fleurs et environné de beaux arbres, d'où les cigales, les rossignols et d'autres oiseaux faisaient entendre leurs concerts au lever du soleil. Théodote envoya au bourg inviter le prêtre de venir manger avec eux et leur faire les prières ordinaires des voyageurs; car, autant qu'il pouvait, il ne mangeait point sans la bénédiction du prêtre. Ceux qui étaient envoyés trouvèrent le prêtre qui sortait de l'église, après la prière de l'heure de sexte. Des chiens s'étant mis à les harceler, il courut à leur aide, leur demanda s'ils étaient chrétiens, et les pria d'entrer chez lui. Puis il ajouta en souriant : Cela m'étonne! Cette nuit, j'ai vu en songe deux hommes qui vous ressemblaient, et qui m'ont dit qu'ils apportaient un trésor à ce pays. Remettez-moi donc ce trésor! Il est vrai, dirent-ils, nous avons un trésor incomparable, qui est Théodote, homme d'une piété singulière, que vous pourrez voir si vous voulez. Mais, mon père, montrez-nous le prêtre de ce bourg. C'est moi-même, dit Fronton, car il se nommait ainsi. Mais il vaut mieux l'amener ici; car il ne convient pas de demeurer dans le bois, en un lieu où il y a des chrétiens. Il alla donc trouver le saint, lui donna le baiser, ainsi qu'aux frères, et les pria de venir tous ensemble dans sa maison. Théodote s'en excusa, parce qu'il était pressé de s'en retourner à Ancyre, pour secourir les chrétiens. Quand ils eurent mangé, Théodote dit au prêtre en souriant : Ce lieu me paraît bien propre à mettre des reliques. Le prêtre dit : Il faut en avoir avant que de songer à bâtir. C'est mon affaire, répondit Théodote, ou plutôt celle de Dieu, de vous fournir des reliques : Vous, mon père, ayez soin seulement de bâtir l'église, et n'y perdez point de temps; les reliques viendront bientôt. En disant cela, il tira son anneau de

son doigt et le donna au prêtre, en prenant Dieu à témoin de sa promesse. Puis il vint à la ville, où tout était renversé par la persécution, comme en un tremblement de terre.

Il y avait sept vierges qui, dès leur première jeunesse, avaient pratiqué la vie ascétique, et estimaient sur toutes choses la continence et la crainte de Dieu. Le gouverneur, les voyant inébranlables dans les tourments, les avait livrées à de jeunes libertins pour les outrager au mépris de la religion. Elles levaient les mains et les yeux au ciel, invoquant Jésus-Christ, protecteur de la pureté. Le plus impudent de la bande ayant tiré à part Técuse, la plus âgée de toutes, elle lui prit les pieds en pleurant et lui dit : Mon fils, que cherchez-vous avec des personnes consumées, comme vous voyez, de vieillesse, de jeûnes, de maladies et de tourments? J'ai plus de soixante et dix ans, et les autres sont du même âge. Il vous serait bien honteux de vous approcher d'un corps qui, pour ainsi dire, est déjà cadavre, et que vous verrez bientôt déchirer par les chiens et les oiseaux ; car le gouverneur a défendu qu'on nous donne la sépulture. En disant ces paroles, elle ôtait son voile pour lui montrer ses cheveux blancs, et ajoutait : Vous avez peut-être une mère de cet âge; qu'elle devienne notre avocate auprès de vous! Malheureuses que nous sommes, laissez-nous nos larmes, et prenez pour vous l'espérance de la récompense que vous recevrez de Jésus-Christ. A ce discours, les jeunes gens oublièrent leur folie impure; ils pleurèrent eux-mêmes de compassion et se retirèrent.

Théotecne ayant appris qu'elles avaient conservé leur pureté, se servit d'un autre moyen pour vaincre leur constance : c'était de les faire prêtresses de Diane et de Minerve. Les païens d'Ancyre avaient coutume d'aller tous les ans laver, dans un étang voisin, les images de leurs déesses. Cette fête se rencontrait alors. Le gouverneur voulut que Técuse et ses compagnes fussent à la tête. Elles furent donc placées toutes les sept dans des charriots découverts, pour être conduites à l'étang et y être lavées de la même manière que les statues de Minerve et de Diane. Elles étaient debout, toutes nues, pour être plus exposées à l'insolence de la populace. Venaient ensuite les idoles, que suivaient des musiciens avec des flûtes et des cymbales, et des femmes qui dansaient les cheveux épars comme des bacchantes. L'impie Théotecne fer-

mait la marche. Une multitude considérable de peuple était accourue de toutes parts, les uns pour voir le spectacle, la plupart pour voir les souffrances des vierges ; ceux-ci avaient pitié de leur vieillesse, quelques-uns admiraient leur constance ; ceux-là louaient leur modestie, mais tous, en voyant leurs plaies, versaient des larmes.

Cependant Théodote priait pour les vierges exposées, craignant la faiblesse du sexe. Il s'était enfermé dans une petite maison appartenant à un pauvre homme, nommé Théocharis, près de l'église des Patriarches, avec Polychronius, neveu de la vierge Técuse, et quelques autres chrétiens. Ils étaient demeurés prosternés en oraison, depuis le grand matin jusqu'à l'heure de sexte, quand la femme de Théocharis leur vint dire que les vierges avaient été noyées dans l'étang. Alors Théodote, se levant de dessus le pavé, mais encore à genoux, étendit les mains au ciel, fondant en larmes, et dit : Seigneur, je vous rends grâces de n'avoir pas voulu que mes pleurs fussent inutiles. Puis il demanda à la femme les détails de ce qui s'était passé. Elle, qui avait été présente à tout avec quelques autres, dit : Toutes les promesses du gouverneur ont été inutiles ; les prêtresses de Diane et de Minerve, qui présentaient aux vierges la couronne et l'habit blanc, pour marques du sacerdoce, ont été de même repoussées avec mépris ; enfin, le gouverneur a commandé qu'on leur attachât des pierres au cou, qu'on les mît dans de petites barques et qu'on les portât au plus profond de l'étang. Elles y ont donc été noyées environ à deux cents pieds du bord.

Théodote demeura au même lieu, consultant avec Polychronius et Théocharis, comment ils pourraient tirer les corps de l'étang. Sur le soir, un jeune homme nommé Glycérius, qui était aussi chrétien, vint leur dire que le gouverneur avait mis des soldats près de l'étang pour garder les corps. Théodote en fut très-affligé : l'entreprise n'était point aisée, et à cause des soldats, et à cause de la grosseur énorme des pierres. Il quitta les autres pour aller à l'église des Patriarches ; mais les païens en avaient muré la porte. Il se prosterna donc en dehors, près de la conque où était l'autel, et y demeura quelque temps en prière. De là, il se rendit à l'église des Pères, qu'il trouva également murée; il y pria de même. Ayant entendu derrière lui un grand bruit, il crut qu'on le poursuivait et revint chez Théocharis, où il s'en-

dormit. Alors la vierge Técuse lui apparut et lui dit : Tu dors, mon fils Théodote, sans te soucier de nous ! Ne te souviens-tu pas des instructions que je t'ai données en ta jeunesse pour te conduire à la vertu contre l'attente de tes parents ? Tu m'honorais comme ta mère, et tu m'oublies après ma mort ! Ne laisse pas nos corps en proie aux poissons. Un grand combat t'attend dans deux jours : lève-toi, va à l'étang ; mais garde-toi d'un traître.

Il se leva, raconta sa vision aux frères, qui tous se mirent en prières avec lui, pour demander à Dieu les moyens d'enlever les corps. Le jour étant venu, ils envoyèrent Glycérius et Théocharis reconnaître plus exactement la garde, espérant que les soldats s'étaient retirés à cause de la fête de Diane ; mais ils étaient demeurés. Les chrétiens laissèrent donc passer encore ce jour-là. Le soir ils sortirent, étant à jeun, et portant des serpes tranchantes pour couper les cordes qui tenaient les pierres. La nuit était obscure, sans lune et sans étoiles. Au milieu de ces ténèbres, ils arrivèrent au lieu où l'on exécutait les criminels, et où personne n'osait passer après le coucher du soleil. Ce lieu était plein de têtes coupées, fichées sur des pieux, et de restes hideux de corps brûlés. Ils furent saisis d'horreur ; mais ils entendirent une voix qui leur dit : Approche hardiment, Théodote. Epouvantés, ils firent chacun sur son front le signe de la croix, et aussitôt ils virent une croix lumineuse vers l'orient. Remplis de crainte et de joie, ils se mirent à genoux et adorèrent vers ce côté. Ils continuèrent à marcher dans une telle obscurité, qu'ils ne se voyaient pas l'un l'autre. Il tombait une grande pluie, et la boue était telle, qu'à peine ils pouvaient se soutenir. Ils s'arrêtèrent encore à prier : soudain il leur apparut un feu qui leur montrait le chemin, et deux hommes revêtus d'habits éclatants, avec la barbe et les cheveux blancs, qui leur dirent : Courage, Théodote ; le Seigneur Jésus a écrit ton nom entre les martyrs, il a exaucé la prière que tu lui as faite avec larmes pour recouvrer les corps, il nous a envoyés pour te recevoir : c'est nous qu'on appelle les Pères. Tu trouveras sur l'étang saint Sosandre, qui épouvante les gardes ; mais tu ne devais pas amener un traître avec toi.

En effet, le martyr Sosandre apparut aux gardes, armé d'une cuirasse, d'un casque, d'un bouclier et d'une lance, qui jetait le feu de toutes parts ; en même temps la pluie et le vent se déchaî-

naient avec violence, accompagnés de tonnerres et d'éclairs. Les gardes, épouvantés, s'enfuirent dans les cabanes du voisinage. Le vent était si grand, qu'en chassant l'eau vers les bords, il découvrit le fond où étaient les corps des vierges. Ainsi, Théodote et les siens coupèrent les cordes, tirèrent les corps, les mirent sur des chevaux et les apportèrent à l'église des Patriarches, auprès de laquelle ils les enterrèrent. Les noms de ces sept vierges étaient : Técuse, Alexandrie, Phaïna, Claudia, Euphrasie, Matrone et Julitte. Les trois premières avaient renoncé à tout pour mener la vie apostolique.

Le lendemain, le bruit s'étant répandu que ces corps avaient été enlevés, toute la ville fut en rumeur. Dès qu'un chrétien paraissait, on le traînait à la question. Théodote ayant su qu'on en en avait ainsi pris plusieurs, voulait se livrer lui-même ; mais les frères l'en empêchèrent. Polychronius, voulant savoir tout ce qu'il en était, se déguisa en paysan et s'en alla sur la place ; mais il fut pris et mené au gouverneur, où, après avoir été battu, se voyant menacé de mort, il avoua que Théodote avait enlevé les reliques des vierges, et indiqua le lieu où il les avait cachées. Elles en furent tirées et brûlées. Ainsi les chrétiens reconnurent que c'était le traître dont ils avaient été avertis. On l'apprit à Théodote, qui dès lors dit adieu aux frères, les exhorta à prier pour lui sans relâche, et se prépara au combat. Il pria longtemps avec eux, et demanda à Dieu la fin de la persécution et le repos de l'Eglise ; il les embrassa avec beaucoup de larmes de part et d'autre, et leur recommanda, quand le pape Fronton viendrait de Malos, avec son anneau, de lui donner ses reliques s'il pouvait les dérober. En disant cela, il fit le signe de la croix sur tout son corps et marcha hardiment au lieu du combat.

Il rencontra deux citoyens de ses amis, qui voulurent lui persuader de se sauver pendant qu'il était encore temps ; mais il leur dit : Si vous voulez me faire plaisir, allez plutôt dire aux magistrats : Voici Théodote, que les prêtres de Minerve et de Diane accusent avec toute la ville ; il est à la porte. Aussitôt il prit les devants et se présenta de lui-même aux accusateurs. En entrant au tribunal, il regardait en souriant le feu, les chaudières bouillantes, les roues et plusieurs autres instruments de supplices que l'on avait préparés. Le gouverneur lui apprit qu'il n'aurait à

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

souffrir aucune de ces tortures. Il lui offrit, au contraire, son amitié avec la faveur des empereurs. Ils te feront, dit-il, l'honneur de t'écrire et de recevoir tes lettres. Tu seras sacrificateur du puissant Apollon, avec pouvoir sur toute la ville; tu ordonneras les autres sacrificateurs. Tu représenteras aux magistrats les besoins du pays, et tu enverras des députations aux empereurs pour les causes communes. Seulement, renonce à ce Jésus que Pilate a crucifié dans la Judée, et détourne les autres chrétiens de leur folie. Que si tu désires des richesses, je suis prêt à les répandre sur toi à pleines mains. A ces mots, la multitude poussa des acclamations, félicitant Théodote et le pressant d'accepter ces offres.

Le saint répondit au gouverneur : Avant tout, je demande à mon Seigneur Jésus-Christ, que vous avez traité de pur homme, la grâce de réfuter votre erreur touchant les dieux, et ensuite d'exposer brièvement ses miracles et son incarnation. Pour ce que vos dieux ont fait, il est honteux de le dire; je le dirai néanmoins à votre honte. Celui que vous appelez le plus grand de vos dieux, Jupiter, peu content de ses adultères, corrompait les jeunes gens. Votre poëte Orphée dit qu'il tua son propre père Saturne, qu'il eut pour femme sa propre mère Rhéa, qui le rendit père de Proserpine, avec laquelle il commit un autre inceste. Apollon en fit autant à sa sœur Diane, à Délos, devant l'autel. Mars en usa de même avec Vénus, Vulcain avec Minerve, frères avec sœurs. Vos lois punissent ces actions dans les hommes, et vous vous en glorifiez dans vos dieux! car vos poëtes les racontent avec enthousiasme. Quant à notre Seigneur Jésus-Christ, les prophètes avaient prédit fort au long, dans un langage clair et chaste, son incarnation, ses miracles, ses souffrances, sa mort, sa résurrection. Les sages mêmes de la Perse, les mages, en sont témoins. Instruits par le mouvement des étoiles, ils connurent sa naissance selon la chair, et les premiers l'ayant reconnu Dieu, ils lui offrirent les premiers leurs dons comme à Dieu. Il fit en effet des prodiges sans nombre, changea l'eau en vin, rassasia cinq mille hommes avec cinq pains et deux poissons, guérit les malades, rendit la vue à des aveugles-nés, ressuscita des morts enterrés depuis quatre jours, et tout cela par une parole. Enfin, qui pourrait énumérer tous ces miracles qui démontrent qu'il est Dieu et non pas un pur homme?

A ce discours, la multitude des idolâtres entra en fureur; les

sacrificateurs déchiraient leurs habits et leurs couronnes ; le peuple criait pour exciter le gouverneur. Il fit donc attacher Théodote au chevalet, et plusieurs bourreaux, l'un après l'autre, le déchirèrent longtemps avec les ongles de fer. On jeta du vinaigre sur ses plaies, et on y mit le feu. Le martyr, sentant l'odeur de sa chair brûlée, détourna un peu le visage, et le gouverneur crut qu'il commençait à céder aux tourments. Non, dit Théodote, mais fais-toi mieux obéir : tes ministres se relâchent. Invente de nouveaux tourments pour m'éprouver, ou plutôt reconnais le courage que me donne Jésus-Christ, et qui fait que je te méprise comme un vil esclave, aussi bien que tes impies empereurs. Le gouverneur lui fit battre les mâchoires avec des pierres pour lui casser les dents. Le martyr dit : Quand tu me ferais couper la langue, Dieu exauce les chrétiens sans qu'ils parlent. Les bourreaux étant fatigués, le gouverneur l'envoya en prison ; mais, en passant sur la place, il montrait à tout le monde son corps déchiré, comme une preuve de la puissance de Jésus-Christ, Dieu de l'univers, et de la force qu'il donne aux siens, de quelque condition qu'ils soient, sans distinction de personnes.

Au bout de cinq jours, le gouverneur se fit amener Théodote, et, après avoir fait rouvrir ses plaies comme si on l'eût déchiré de nouveau, et l'avoir mis sur des tessons brûlants qui lui firent une extrême douleur, le voyant invincible, il le condamna à perdre la tête, et ordonna que le corps fût brûlé, de peur que les chrétiens ne l'ensevelissent. Le martyr étant arrivé au lieu de l'exécution, pria en ces termes : Seigneur Jésus-Christ, créateur du ciel et de la terre, qui ne délaissez point ceux qui espèrent en vous, je vous rends grâces de ce que vous avez daigné me faire citoyen de votre céleste cité et participant de votre royaume ; je vous rends grâces de ce que vous avez daigné me faire vaincre le serpent et lui écraser la tête. Donnez la paix à vos serviteurs, arrêtez en moi la violence des ennemis ; donnez la paix à votre Eglise, en la délivrant de la tyrannie du diable. Ayant dit Amen, il vit les frères qui pleuraient, et leur dit : Ne pleurez point, mes frères, mais glorifiez notre Seigneur Jésus-Christ, qui m'a fait achever ma course et vaincre l'ennemi : désormais je prierai Dieu pour vous dans le ciel avec confiance. Cela dit, il reçut le coup avec joie. On mit le corps sur un grand bûcher ; mais il parut une si grande lumière,

que personne n'osa en approcher pour l'allumer. Le gouverneur l'ayant appris, ordonna des soldats pour garder la tête et le corps au même lieu.

Cependant le prêtre Fronton vint à Ancyre, portant l'anneau de Théodote, et espérant emporter des reliques, comme il lui avait promis. Il menait une ânesse chargée de vin vieux, d'une vigne qu'il cultivait lui-même. Il n'arriva qu'au commencement de la nuit. Son ânesse, épuisée de fatigue, s'abattit auprès du bûcher, par un effet de la Providence. Les soldats qui étaient de garde, invitèrent Fronton à demeurer avec eux, l'assurant qu'il serait mieux que dans toute autre hôtellerie. Ils avaient fait une hutte avec des branches de saules et des roseaux, et avaient allumé du feu auprès. Comme leur souper était prêt, ils proposèrent à Fronton de boire avec eux. Il accepta la proposition et leur fit goûter de son vin, qu'ils trouvèrent excellent. L'un d'eux lui demanda une bonne rasade, afin d'oublier les coups qu'il avait reçus pour avoir mal gardé des femmes qu'on avait jetées dans l'étang. Jamais tous les chrétiens ensemble n'avaient tant souffert. Prends garde, lui dit un autre, que cette rasade ne t'expose à plus de coups encore, si tu ne gardes pas mieux l'homme de bronze qui a dérobé ces femmes. J'ai eu grand tort, dit alors Fronton, de n'avoir pas amené avec moi un interprète, pour m'expliquer vos discours, car, jusqu'à présent, je n'y comprends rien. Quelles sont ces femmes dérobées du lac? quel est cet homme de bronze que vous dites garder? est-ce peut-être une statue? ou parlez-vous en énigme, pour vous amuser de ma rusticité? Un troisième lui apprit alors en détail ce qui était arrivé aux sept vierges, et de quelle manière leurs corps avaient été dérobés de l'étang par Théodote, citoyen d'Ancyre; que ce chrétien avait souffert les plus affreux tourments avec une insensibilité qui les portait à lui donner le titre d'homme de bronze; que le gouverneur l'avait condamné à être décapité et brûlé, et qu'eux étaient chargés de garder son cadavre, à cause des chrétiens : en même temps il le lui montra, couvert d'herbes et de feuilles. Fronton bénit Dieu au fond de son cœur, et implora son secours. Il versa de nouveau à boire aux gardes, jusqu'à ce qu'il les vît profondément endormis. Alors il prit le corps du martyr, lui mit son anneau au doigt, le chargea sur son ânesse, et remit les feuilles et les herbes, afin que

les gardes ne s'aperçussent de rien. L'ânesse retourna au bourg de Malos, et s'arrêta en un lieu où depuis fut bâtie une église en l'honneur de saint Théodote.

L'auteur des actes de son martyre, les termine par ces mots : Moi, humble Nil, je vous ai transmis toutes ces choses, mes très-chers frères, avec toute l'exactitude possible ; j'ai été avec lui en prison, je connais en détail ce que je vous écris, m'étant partout appliqué à la vérité, afin que vous-mêmes, écoutant ces choses avec foi et certitude, vous ayez part avec le saint et glorieux martyr Théodote, et avec tous les saints qui ont combattu pour la piété, en notre Seigneur Jésus-Christ, à qui la gloire et la puissance, conjointement avec le Père et le Saint-Esprit dans tous les siècles. Amen [1].

SAINT FÉLIX DE CANTALICE,

CAPUCIN.

Mon Dieu, que j'aime le petit Félix, si pieux dès sa première enfance, que dès lors on lui donnait le surnom de saint ! Mais que je l'aime petit berger, taillant une croix dans l'écorce d'un arbre, et priant au pied des heures entières ! Il récitait d'abord avec ferveur l'Oraison Dominicale, la Salutation Angélique, le Symbole des Apôtres, le *Gloria Patri*, et autres prières connues. Mais bientôt, Dieu lui ayant accordé la grâce de la contemplation, toutes ses pensées devenaient comme une prière. Devenu garçon laboureur, il méditait pendant son travail : tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait, réveillait en lui de pieuses affections. Mais rien ne le touchait plus tendrement que le souvenir des souffrances de Jésus-Christ. A une humilité profonde il joignait un fonds inaltérable de gaieté, de douceur et de charité envers les autres. Quand quelqu'un l'insultait, il avait coutume de lui répondre : Dieu veuille faire de vous un saint. Tel était le jeune Félix. Mon Dieu, puissé-je ressembler à ce petit berger !

[1] Ruinart. *Et Acta SS.*, 18 maii.

Cependant ce petit laboureur n'en croyait pas faire assez. Il se présenta, vers l'an 1540, à un couvent de capucins, et demanda à y être reçu en qualité de frère convers. Le supérieur, en lui donnant l'habit, lui montra un crucifix ; ensuite, après lui avoir expliqué ce que le Sauveur avait souffert pour nous, lui dit de quelle manière un religieux devait imiter ce divin modèle, par une vie de renoncement et d'humiliations. Félix, attendri jusqu'aux larmes, se sentit animé d'un ardent désir de retracer en lui les souffrances de Jésus-Christ, et de crucifier, par la mortification, le vieil homme avec toutes ses convoitises. Pendant son noviciat il parut déjà tout pénétré de l'esprit de son ordre, qui est un esprit de pauvreté, de pénitence et d'humilité. Souvent il se jetait aux pieds du maître des novices, pour le prier de doubler ses mortifications, et de le traiter avec plus de rigueur que les autres, qui étaient, à l'entendre, plus dociles que lui et plus portés à la vertu. Par ce profond mépris de lui-même, il parvint bientôt à une éminente perfection.

Félix était si intimement uni à Dieu, que même dans le monde, lorsqu'il allait faire la quête, rien ne pouvait le distraire. Un frère lui ayant demandé un jour comment il pouvait s'entretenir dans un recueillement aussi parfait, il lui répondit : Toutes les créatures servent à nous élever à Dieu, quand nous les regardons de bon œil. Retenons bien cette sainte parole d'un saint, et mettons-la saintement en pratique. Si la vue des créatures nous détourne de Dieu, c'est que nous ne les regardons pas encore du bon œil, des yeux de la foi, mais des yeux de la chair. Purifions bien nos intentions et nos affections, et habituons-nous, comme les saints, à voir toutes choses en Dieu, et Dieu en toutes choses.

Le même jour, à Camérino, saint Venant, martyr, qui, âgé seulement de quinze ans, termina par une mort glorieuse les combats qu'il avait soutenus pour Jésus-Christ, ayant eu la tête coupée avec dix autres de ses compagnons, sous l'empereur Dèce et le président Antiochus. — En Egypte, saint Dioscore, lecteur, contre lequel le gouverneur exerça toutes sortes de cruautés, jusqu'à lui arracher les ongles et à lui brûler les côtés avec des flambeaux ; mais les exécuteurs, effrayés d'une lumière céleste qui parut tout à coup, tombèrent par terre ; ayant enfin été brûlé avec des

lames ardentes, il accomplit son martyre. — A Spello, saint Félix, évêque, qui, ayant déjà confessé la foi sous Maximien-Galère, fut, sous l'empereur Constance et le président Philagre, arien, honoré de la couronne du martyre. — A Upsal, en Suède, saint Eric, roi et martyr.

XIXe JOUR DE MAI.

SAINT DUNSTAN.

ÉVÊQUE DE CANTORBÉRY.

Saint Dunstan naquit l'an 924, près du monastère de Glastonbury en Angleterre. Ses parents étaient de la première noblesse, et, dès l'enfance, ils le firent élever dans cette maison de Glastonbury, où demeuraient quelques moines irlandais qui instruisaient la jeunesse. Dunstan y apprit les premiers éléments des sciences. A l'usage familier de la langue latine, il joignit une connaissance étendue de la philosophie; les saintes Ecritures et les ouvrages des Pères étaient le sujet de ses méditations continuelles; ses succès dans différents arts, tels que la musique, la peinture, la gravure et surtout dans le travail des métaux, le faisaient applaudir de tout le monde. Enfin, ayant reçu les ordres mineurs, il passa à Cantorbéry auprès de l'évêque Athelme, son oncle paternel, qui le recommanda au roi Edelstan et le mit à son service. Comme il réussissait parfaitement en tout, son mérite lui attira des envieux, qui l'accusèrent auprès du roi d'être magicien et d'avoir commerce avec les démons. On dit que le fondement de ce reproche fut, qu'en une certaine occasion, Dunstan ayant pendu sa harpe contre une muraille, elle joua toute seule et chanta une antienne.

Il quitta la cour de lui-même, sans attendre d'être congédié, et se retira près de saint Elfège, évêque de Winchester, son parent, qui l'exhorta d'embrasser la vie monastique; mais le jeune homme y résista quelque temps, croyant devoir se marier. Une maladie qui le réduisit à l'extrémité le détermina, et en étant revenu il reçut l'habit monastique de la main du saint évêque, qui ensuite l'ordonna prêtre après les interstices canoniques, lui donnant

pour titre l'église de Notre-Dame de Glastonbury. Après avoir reçu quelque temps les instructions de son saint parent Elfège, pour se fortifier contre les tentations, il retourna à Glastonbury servir l'église de son titre, près de laquelle il se fit une cellule si étroite, qu'elle ressemblait à un sépulcre. Elle n'avait que cinq pieds de long, deux et demi de large et la hauteur nécessaire pour y pouvoir être debout. La porte faisait un des côtés, et avait de petites fenêtres par où il recevait du jour pour travailler. Il jeûnait et priait assidûment, et cette manière de vie lui attira bientôt des visites de toutes sortes de personnes, qui publiaient ses vertus.

Après la mort du roi Edelstan, son frère et son successeur Edmond appela saint Dunstan à la cour, pour l'aider de ses conseils; mais bientôt, circonvenu par les intrigues des envieux, il le disgrâcia honteusement. Dès le lendemain, le roi qui aimait beaucoup la chasse, poursuivait à cheval un cerf au milieu des forêts. Au plus fort de la course, il arrive au bord d'un précipice, il s'efforce de retenir son cheval, mais en vain : ne voyant plus d'espoir, il se recommande à Dieu, le remercie de n'avoir pas commis de péchés ces jours-là, sinon d'avoir offensé Dunstan, promettant de réparer sa faute, si par miséricorde il en revient. Aussi son cheval, qui avait déjà les pieds de devant comme au-dessus de l'abîme, s'arrête. Le roi Edmond rend à Dieu les plus vives actions de grâces, et de cœur et de bouche. Revenu à la maison, il fait appeler Dunstan, lui dit de monter à cheval et de l'accompagner dans un petit voyage. Ils arrivent tous deux à Glastonbury, entrent dans l'église ; et après que le roi y eut prié avec larmes, il prend la main droite de Dunstan, le baise avec respect et le place dans la chaire sacerdotale, en disant : Sois le prélat de cette chaire et le très-fidèle abbé de cette église; s'il te manque quelque chose pour le culte divin ou l'observation de la règle, moi j'y suppléerai de grand cœur.

Peu de jours après, Dunstan commença à y jeter les fondements d'une église plus magnifique, et à y bâtir des lieux réguliers. Quand tout fut achevé, il y assembla, sous la règle de saint Benoît, une grande communauté de moines, dont il fut le premier abbé, et il les conduisit à une grande perfection. La doctrine et la piété reluisaient tellement dans ce monastère, que l'on en tira dans la suite un grand nombre d'évêques et d'abbés ; en

sorte que saint Dunstan fut le principal restaurateur de la religion par toute l'Angleterre [1]. Car, avec les grands biens que lui laissèrent son père et sa mère, ainsi que la princesse Edelflède, nièce du roi, non-seulement il donna au monastère de Glastonbury plusieurs terres qui étaient proches, mais il fonda encore en divers lieux cinq autres monastères où se formèrent depuis, par ses soins, de grandes et édifiantes communautés.

Sous le pontificat du pape Jean XII, saint Dunstan vint à Rome demander le pallium comme archevêque de Cantorbéri. Après la mort du roi Edmond, qui fut assassiné l'an 946, Edred, son frère et son successeur, qui était un prince très-pieux, mit en l'abbé Dunstan sa principale confiance, lui donna la garde de ses trésors et de ses chartes, et gouverna le royaume par ses conseils. Il voulut lui donner l'évêché de Winchester après la mort de saint Elfège, et il l'en fit presser instamment par la reine, sa mère; mais Dunstan demeura ferme à le refuser. Le roi Edred étant mort, eut pour successeur, en 955, son neveu Edwi, prince jeune et sans conduite, qui ne suivait que ses passions et les conseils des jeunes gens. Il proscrivait les riches pour les dépouiller de leurs biens, surtout s'ils étaient vertueux; il pillait les églises, méprisait la religion, chargeait les villes d'exactions. Il maltraitait ses parents, même la reine, son aïeule, et s'abandonnait aux femmes avec excès. Dunstan, ayant essayé de le corriger, et voyant ses avis méprisés, se retira à son monastère de Glastonbury.

Il assista toutefois au sacre du jeune roi, qui, le jour même quitta brusquement les prélats et les seigneurs avec lesquels il avait dîné, pour s'enfermer avec une femme qu'il entretenait. Ils en furent honteux et affligés, et saint Odon, archevêque de Cantorbéri, proposa d'envoyer quelques-uns d'entre eux pour ramener le roi. On choisit le saint abbé Dunstan, avec un évêque, son parent; il alla trouver le roi, le tira par force d'entre les bras de cette malheureuse ; et, lui ayant remis la couronne sur la tête, le ramena devant l'archevêque Odon. La femme ne lui pardonna pas, et ne laissa point le roi en repos qu'il ne l'eût envoyé en exil. Il fit donc premièrement un édit pour ôter les biens à tous les monastères ; ensuite on vint à Glastonbury, et, après avoir fait l'in-

[1] *Acta SS.*, 19 maii, *Act. Bened.*, sect. 5.

ventaire de tout ce qui appartenait à cette maison, on enleva Dunstan, au milieu des plaintes des moines, de ses amis et des pauvres. Il s'embarqua et passa en Flandre, où le comte le reçut favorablement; et il se retira au monastère de Saint-Pierre de Gand, le plus estimé de tous pour la piété et les études.

L'archevêque Odon, de concert avec les seigneurs du royaume, voyant que le jeune roi n'écoutait point ses remontrances, envoya des gens de guerre tirer par force de sa cour cette concubine qu'il aimait le plus; et, après qu'on l'eut défigurée au visage et marquée d'un fer chaud, il l'envoya en exil en Irlande. Elle en sortit quelque temps après et vint à Glocester; mais les gens de l'archevêque la prirent, lui coupèrent les jarrets, et, peu de jours après, la firent mourir misérablement. Le roi Edwi lui-même, devenu insupportable par sa mauvaise conduite, fut chassé, et on reconnut pour roi son frère Edgar, en 957 [1].

Peu de jours après son élection, le nouveau roi d'Angleterre tint une assemblée générale de tout son royaume, où il cassa toutes les lois injustes de son frère et répara toutes ses violences. Il rappela glorieusement l'abbé Dunstan de son exil et lui rendit plus d'honneur encore que les rois, ses prédécesseurs. Quelque temps après, l'évêché de Worchester étant venu à vaquer, il l'obligea de l'accepter, et il vint à Cantorbéri se faire sacrer. L'archevêque saint Odon le fit avec plaisir; mais, dans la cérémonie, au lieu de nommer Dunstan évêque de Worchester, il le nommait archevêque de Cantorbéri, comme s'il l'eut ordonné pour son église. Les assistants, croyant que c'était par mégarde, le lui firent remarquer, et il leur répondit : Je sais, mes enfants, ce que Dieu opère en moi; de mon vivant il sera évêque de Worchester, mais, après ma mort, il gouvernera toute l'Angleterre. L'évêque de Londres étant mort, le roi Edgar, les seigneurs et les habitants de la ville, pressèrent saint Dunstan de prendre encore cette église. Il s'en défendait par l'autorité des canons, qui ne permettent pas de donner deux églises à un évêque, non plus que deux évêques à une même église; mais on lui représenta que l'apôtre saint Jean avait gouverné sept églises et leurs évêques, et que saint Paul avait eu le soin de toutes les églises. Dunstan se rendit à ces exemples,

[1] *Vita S. Odon. Acta SS.*, 4 julii. *Act. Bened.*, sect. 5.

bien ou mal appliqués, et gouverna les deux églises de Londres et de Worchester comme évêque de l'une et de l'autre.

L'archevêque saint Odon, après avoir tenu vingt ans le siége de Cantorbéri, mourut l'an 961, 4me de juillet, jour auquel l'Église honore sa mémoire. Le roi pria saint Dunstan de prendre sa place, et ne put le lui persuader. A son refus, Elfin, évêque de Winchester, ayant gagné par argent les seigneurs les plus puissants de la cour du roi Edgar, se fit donner cette dignité, qu'il désirait depuis longtemps; mais comme il allait à Rome quérir le pallium, il mourut de froid en passant les Alpes. Le roi pria encore saint Dunstan d'accepter le siége de Cantorbéri, et il le refusa encore. On choisit donc pour le remplir, Birthelm, évêque de Dorset, bon homme, mais si peu capable, qu'au bout de quelques jours le roi le renvoya à son évêché et revint pour la troisième fois à Dunstan. Tous les évêques se joignant au roi, lui persuadèrent enfin de passer au siége de Cantorbéri. Aussitôt, suivant la coutume de ses prédécesseurs, il entreprit le voyage de Rome pour demander au Pape, avec le pallium, la confirmation de sa nouvelle dignité. Le pape Jean XII, qui l'estimait singulièrement, le nomma légat du Saint-Siége en Angleterre, lui donna le pallium avec la lettre ordinaire, contenant les devoirs d'un bon évêque. Il lui donna la lettre de sa main, mais il lui fit prendre le pallium sur l'autel de Saint-Pierre[1].

Depuis que saint Dunstan eut été élevé sur le siége de Cantorbéri, il visitait toutes les villes du royaume et de ses dépendances pour prêcher la foi à ceux qui ne la connaissaient pas, s'il en trouvait encore quelques-uns, et pour instruire les fidèles de la pratique des bonnes œuvres. Il n'était pas aisé de lui résister, tant il y avait dans ses discours de sagesse et d'éloquence. Quand il avait quelque repos, il le donnait à la prière et à la lecture de l'Écriture sainte, dont il corrigeait les exemplaires; enfin il était continuellement occupé de ses devoirs. Tantôt il jugeait des différends, tantôt il apaisait les hommes emportés, il réfutait les erreurs des hérétiques, il séparait les mariages illégitimes, il réparait les anciens bâtiments ou en faisait de nouveaux, il employait les revenus de l'église à assister les veuves, les orphelins et les étran-

[1] *Acta SS.*, 19 maii. *Act. Bened.*, sect. v.

gers. Un comte très-puissant avait épousé sa parente et ne voulait point s'en séparer, quoique saint Dunstan l'en eût averti jusqu'à trois fois. Il lui défendit l'entrée de l'église, et le comte alla trouver le roi Edgar, implorant sa protection contre la sévérité excessive de l'archevêque. Le roi lui manda de laisser le comte en paix et de lever la censure. Dunstan, étonné qu'un roi si pieux se fût ainsi laissé séduire, s'efforça de faire entendre raison au comte et de l'exciter à pénitence, lui représentant qu'il avait ajouté à son premier crime une calomnie auprès du prince ; mais, voyant qu'il ne faisait que s'emporter davantage, il prononça contre lui l'excommunication jusqu'à ce qu'il se corrigeât. Le comte, outré de colère, envoya à Rome, et, par ses largesses, ayant gagné quelques Romains, il obtint des lettres du Pape, par lesquelles il était enjoint à l'archevêque de réconcilier absolument le comte à l'Église. Saint Dunstan répondit : Quand je le verrai se repentir, j'obéirai volontiers aux ordres du seigneur Pape ; mais à Dieu ne plaise que, demeurant dans son péché, il s'exempte de la censure de l'Église et nous insulte encore, ou qu'aucun homme mortel n'empêche d'observer la loi de Dieu !

Le comte voyant Dunstan inflexible, touché de la honte de l'excommunication et du péril qu'elle attirait quelquefois, se rendit enfin, renonça à son mariage illicite et reçut la pénitence ; et comme saint Dunstan tenait un concile général de tout le royaume, le comte vint au milieu de l'assemblée nu-pieds, ne portant que des habits de laine et tenant des verges à la main. Il se jeta aux pieds de l'archevêque en gémissant. Tous les assistants en furent attendris, et Dunstan plus que les autres ; mais il le dissimula quelque temps et montra un visage sévère, jusqu'à ce que, cédant aux prières de tout le concile, il laissa couler ses larmes, pardonna au comte pénitent et leva l'excommunication, au grand contentement de tous.

Le roi Edgar avait une entière confiance en l'archevêque Dunstan, et recevait ses paroles comme des oracles du ciel. Par son conseil, il chassa de son royaume tous les larrons, les sacriléges, les parjures, les empoisonneurs, ceux qui avaient conspiré contre l'Etat, les parricides, les femmes qui avaient fait mourir leurs maris, en un mot, tous ceux qui pouvaient attirer la colère de Dieu. Il punit sévèrement tous les ministres de l'Église qui,

au mépris de leur profession, s'adonnaient à la chasse ou à des emplois lucratifs, ou vivaient dans l'incontinence; et, s'ils ne se corrigeaient, il les chassait de leurs églises. Cette exactitude dans la discipline releva tellement en Angleterre l'état ecclésiastique, que plusieurs des plus nobles l'embrassaient, et chacun s'étudiait à avancer dans la vertu, comme le seul moyen d'arriver aux dignités [1].

L'autorité de l'archevêque sur le roi parut sensiblement en cette occasion. Ce prince, étant allé à un monastère de filles situé à Wilton, fut épris de la beauté d'une personne noble, qui y était élevée entre les religieuses, sans avoir reçu le voile. Il voulut l'entretenir en particulier, et comme on la lui amenait, elle qui craignait ce qui arriva, prit le voile d'une religieuse et le mit sur sa tête, espérant que ce lui serait une sauvegarde. Le roi, la voyant ainsi voilée, lui dit : Vous êtes bien vite devenue religieuse. Il lui arracha le voile malgré sa résistance, et enfin il abusa d'elle. Le scandale fut grand, et d'autant plus, dit l'historien, que le roi était marié. Saint Dunstan, l'ayant appris, en sentit une douleur amère et vint trouver le roi, qui s'avança à son ordinaire, lui tendant la main pour le faire asseoir sur son trône. L'archevêque retira sa main, et regardant le roi d'un œil terrible, lui dit : Vous osez toucher la main qui immole le Fils de la Vierge avec votre main impure, après avoir enlevé à Dieu une vierge qui lui était destinée. Vous avez corrompu l'épouse du Créateur, et vous croyez apaiser par une civilité l'ami de l'époux. Je ne veux pas être ami d'un ennemi de Jésus-Christ.

Le roi, qui ne croyait pas que Dunstan eût connaissance de son péché, fut frappé de ce reproche comme d'un coup de foudre. Il se jeta aux pieds du prélat, avouant son crime avec larmes et lui demandant humblement pardon. Dunstan, étonné de sa soumission, le releva, fondant en larmes comme lui. Il adoucit son visage, entretint familièrement le roi du salut de son âme, lui exagéra la grandeur de son péché; et, l'ayant disposé à toute sorte de satisfaction, il lui imposa une pénitence de sept ans, pendant lesquels il ne porterait point la couronne, il jeûnerait deux jours de la semaine et ferait de très-grandes aumônes. De plus, il lui or-

[1] *Act. Bened.*, sect. v. *Acta SS.*, 19 maii.

donna de fonder un monastère de filles, pour rendre à Dieu plusieurs vierges au lieu d'une; de chasser des églises les clercs mal vivants, et de mettre des moines à leur place; de faire des lois justes et agréables à Dieu, qui seraient observées par tout son royaume. Le roi accomplit exactement tout ce qui lui était prescrit; et la septième année, sa pénitence étant finie, il assembla tous les seigneurs, les évêques et les abbés de ses États, et, en leur présence et en celle de tout le peuple, saint Dunstan lui remit la couronne sur la tête avec une allégresse publique. C'était l'an 973.

Nous avons plusieurs lois du roi Edgar touchant les matières ecclésiastiques, qui semblent être celles qu'il fit en cette occasion. Elles contiennent entre autres des canons ou règles de conduite pour les pasteurs, au nombre de soixante-sept, où l'on remarque ce qui suit : Il est ordonné de baptiser les enfants dans les trente-sept nuits après leur naissance; d'abolir avec grand soin les restes d'idolâtrie, comme la nécromancie, les divinations, les enchantements, les honneurs divins rendus à des hommes; défendu à tout prêtre de dire plusieurs messes par jour, sinon trois tout au plus; défense à tout chrétien de manger du sang; ordonné aux prêtres de chanter des psaumes en distribuant aux pauvres les aumônes du peuple. Suivent les règles touchant la confession, tant pour les confesseurs que pour les pénitents, un formulaire de confession générale et des canons pénitentiaux. Pour l'homicide volontaire et pour l'adultère, on ordonne sept années de jeûne : trois ans au pain et à l'eau, les quatre autres à la discrétion du confesseur; puis on ajoute : Après ces sept ans, il doit encore pleurer son péché autant qu'il lui sera possible, puisqu'il est inconnu aux hommes de quelle valeur sa pénitence a été devant Dieu. Pour la volonté de tuer, sans exécution, trois années de pénitence, dont une au pain et à l'eau. On appelle profonde pénitence celle d'un laïque qui quitte les armes, va en pèlerinage au loin, marchant nu-pieds, sans coucher deux fois en un même lieu, sans couper ses cheveux ni ses ongles, sans entrer dans un bain chaud ni dans un lit mollet, sans goûter de chair ni d'aucune boisson qui puissent enivrer, allant à tous les lieux de dévotion sans entrer dans les églises, le tout accompagné de prières ferventes et de contrition.

On marque aussi comment un malade pouvait racheter le

jeûne qui lui était prescrit. Un jour de jeûne est estimé un denier ; c'était apparemment de quoi nourrir un pauvre, selon la monnaie du temps. On peut aussi racheter deux jours de jeûne par deux cent vingt psaumes ou soixante génuflexions et soixante *Pater*. Une messe vaut douze jours de jeûne. Ainsi l'on commençait à commuer et à racheter la pénitence. Un homme puissant pouvait se faire aider en sa pénitence, faisant jeûner avec lui et pour lui autant d'hommes qu'il en fallait pour accomplir en trois jours les jeûnes de sept ans; mais on lui prescrit d'ailleurs plusieurs œuvres pénibles, comme de marcher nu-pieds, de coucher sur la dure, de laver les pieds des pauvres et de faire de grandes aumônes[1].

En 969, le saint archevêque Dunstan convoqua, par l'autorité du pape Jean XIII, un concile général de tout le royaume. Le roi Edgar y assista et fit un très-beau discours aux évêques, touchant le déréglement du clergé. Après avoir rappelé les bienfaits du ciel, qui lui avait soumis toutes les nations voisines, il dit : Dieu nous les ayant donc soumises, il est juste que nous travaillions à les soumettre à ses lois. C'est à moi de gouverner les laïques équitablement, de leur rendre justice, de punir les sacriléges, de réprimer les rebelles, de défendre le pauvre contre le riche, le faible contre le fort. C'est encore à moi de procurer aux ministres des églises, aux communautés de moines et aux chœurs des vierges la subsistance et la sécurité nécessaire. Mais c'est à vous, vénérables Pères, d'examiner et de corriger les mœurs.

Réveillez votre zèle, ô pontifes ! réveillez votre zèle pour les voies du Seigneur, pour les justices de notre Dieu. Il est temps de vous élever contre ceux qui ont dissipé la loi divine. J'ai en main le glaive de Constantin, et vous celui de Pierre. Joignons nos mains, unissons le glaive au glaive pour purger le sanctuaire. Mettez-vous à l'œuvre, je vous en conjure, de peur que nous ne nous repentions d'avoir fait ce que nous avons fait, d'avoir donné ce que nous avons donné, si nous voyons qu'au lieu de l'employer au service de Dieu, on le consume impunément en débauche. Soyez touchés des reliques des saints, à qui ces malheureux insultent ; des saints autels, devant lesquels ils s'emportent. Soyez touchés de la merveilleuse dévotion de nos prédécesseurs, des aumônes

[1] Labbe, t. IX, p. 680.

de qui l'extravagance cléricale abuse. Notre trisaïeul Edouard, comme vous le savez, voulut que toute sa terre payât la dîme aux églises et aux monastères. Mon bisaïeul Alfred de sainte mémoire, pour enrichir l'Eglise, n'a épargné ni son patrimoine ni ses revenus. Combien mon aïeul Edouard a donné aux églises, votre paternité ne l'ignore pas. De quels dons mon père et mon frère ont comblé les autels du Christ, vous pouvez vous en souvenir.

O Dunstan, père des pères, contemplez mon père vous regardant du haut du ciel. Ecoutez ses tendres plaintes; c'est vous, père Dunstan, qui m'avez donné le salutaire conseil de construire des monastères et de bâtir des églises; c'est vous qui avez été mon aide et mon coopérateur en tout; c'est vous que j'ai choisi pour pasteur, père et évêque de mon âme et gardien de mes mœurs. Quand est-ce que je ne vous ai point obéi? Quels trésors ai-je jamais préférés à vos conseils? Quelles possessions, quand vous l'ordonniez, n'ai-je point méprisées? Quand vous pensiez qu'il fallait donner quelque chose aux pauvres, j'étais prêt. Quand vous jugiez qu'il fallait conférer quelque chose aux églises, je n'ai pas différé. Quand vous vous plaigniez qu'il manquait quelque chose aux moines ou aux clercs, j'y ai suppléé. Vous disiez que l'aumône est une chose éternelle, et que la plus fructueuse est celle qui est faite aux monastères et aux églises, pour sustenter les serviteurs de Dieu et donner le reste aux pauvres. O précieuse aumône et digne prix de l'âme! O remède salutaire à nos péchés! Il sert à payer et à parer une impure sibylle. Voilà, père, le fruit de mes aumônes et l'effet de vos conseils.

Que répondrez-vous à ces plaintes? Je le sais, je le sais. Quand vous aperceviez le voleur, vous ne couriez pas avec lui, et vous n'entriez point en partage avec l'adultère. Vous avez averti, vous avez prié, vous avez réprimandé. On a méprisé les paroles, il faut en venir aux coups, et la puissance royale ne vous manquera pas. Vous avez ici le vénérable père Ethelwold, évêque de Winchester; vous avez le révérend pontife Oswald de Worchester; je vous commets à tous trois cette affaire, afin que, par la censure épiscopale et l'autorité royale, vous chassiez des églises ceux qui vivent d'une manière honteuse, pour en mettre à la place qui vivent selon la règle [1].

[1] Labbe, t. IX, p. 696, etc.

Soutenu ainsi par l'autorité du pape et du roi, saint Dunstan ordonna dans ce concile, par un décret solennel, que tous les chanoines, les prêtres, les diacres et les sous-diacres gardassent la continence ou quittassent leurs églises ; et il en donna l'exécution aux deux saints évêques que le roi lui avait marqués, et qui furent avec lui les restaurateurs de la discipline monastique en Angleterre.

Le jeune roi Edouard, fils d'Edgar, étant un jour à la chasse, s'écarta de ses gens et se trouva seul près d'un château où la reine Elfrith, sa marâtre, faisait alors sa résidence avec son fils Ethelred. Comme Edouard portait une sincère affection à l'un et à l'autre, il voulut leur rendre visite. Tourmenté de la soif, il demanda à boire ; sa marâtre lui en présenta avec de grandes caresses ; mais tandis qu'il buvait, elle le fit poignarder et jeter son corps dans un marais. Il ne put toutefois y rester caché. Dieu le découvrit par une lumière céleste et l'honora de plusieurs guérisons miraculeuses ; ce qui le fit transporter à une sépulture plus honorable et compter entre les martyrs. L'Eglise en fait mémoire le jour de sa mort, 18me de mars. C'était l'an 978. Edouard avait quinze ans et en avait régné deux et demi. Elfrith, sa marâtre, déchirée de remords et frappée des miracles qui s'opéraient par l'intercession du saint, rentra en elle-même, quitta le monde, se retira dans un des monastères qu'elle fonda, pour y pleurer son crime et finir saintement sa vie [1].

Le roi Edouard avait une sœur qui est aussi honorée comme sainte, savoir : Edith, fille du roi Edgar et de Wilfreth, cette personne dont il abusa dans un moment de passion, quoiqu'elle eût pris le voile pour s'en garantir, comme il a été dit. Sitôt qu'elle eut fait ses couches, elle se retira dans le monastère de Wilton, où elle reçut l'habit de la main de saint Ethelwold, et fut depuis abbesse. Elle prit soin de l'éducation de sa fille Edith, et, du consentement du roi, lui donna l'habit monastique. Edith ne se distingua dans le monastère que par ses vertus ; elle refusa trois abbayes que le roi son père voulut lui donner, et mourut à l'âge de vingt-trois ans, le 16me de septembre 984. L'Eglise honore sa mémoire le jour de sa mort, et on compte pour saintes trois

[1] *Acta SS.*, 18 mars.

autres princesses du même nom, qui vécurent en Angleterre dans le même siècle [1].

Après la mort de saint Edouard, son frère Ethelred fut reconnu roi. Saint Dunstan répugnait fort à cette élection, tant à cause du crime qui y avait donné lieu, qu'à cause de la jeunesse de ce prince. Toutefois il ne voulut pas s'y opposer, parce que c'était le plus proche héritier; mais le jour du sacre, lui mettant la couronne sur la tête, on dit qu'il lui fit cette prédiction : Parce que vous avez aspiré au royaume par le meurtre de votre frère, le glaive ne cessera point de frapper dans votre maison et de détruire votre race, jusqu'à ce que votre royaume passe à des étrangers, dont vos sujets ne connaissent ni les mœurs ni la langue. Ce furent les Danois, comme on vit dans la suite.

Sous ce règne, qui fut de plus de trente-sept ans, les enfants des clercs qui avaient été chassés des églises d'Angleterre renouvelèrent la prétention de leurs pères qui étaient morts. Ils avaient à leur tête un évêque écossais, hardi et grand parleur avec lequel ils vinrent trouver saint Dunstan. Le saint archevêque, affaibli par l'âge et par les grands travaux qu'il avait soufferts pour l'Eglise, ne s'appliquait plus qu'à la prière. Il leur dit : Puisque vous renouvelez cette querelle après un si long temps, et venez m'attaquer lorsque je ne cherche que le repos et le silence, je ne veux point disputer contre vous, je laisse à Dieu à juger la cause de son Eglise. Aussitôt la maison croula, le plancher de la chambre manqua sous leurs pieds; ces séditieux tombèrent, plusieurs furent écrasés par les poutres; mais l'endroit où Dunstan était avec les siens ne fut point endommagé.

L'an 982, saint Ethelwold, évêque de Winchester, étant venu à Cantorbéri avec l'évêque de Rochester, Dunstan les reçut avec grande joie, parce que c'était par ses soins qu'ils avaient été nourris, instruits et élevés aux premiers honneurs de l'Eglise. Après avoir passé plusieurs jours ensemble en douces conversations, l'archevêque les conduisit hors de la ville; et quand il fallut se séparer, il commença à fondre en larmes, en sorte qu'elles lui coupèrent la parole. Les deux évêques, étonnés, lui en demandèrent la cause. C'est que je sais, dit-il, que vous devez mourir

[1] *Act. Bened.*, sect. v. *Acta SS.*, 16 sept.

bientôt. En effet, l'évêque de Rochester, étant à peine rentré dans sa ville, fut attaqué d'une maladie violente qui l'emporta en peu de jours, et l'évêque de Winchester tomba malade avant même que d'arriver chez lui. Il mourut le 1er d'août, l'an 984, la vingt-deuxième année de son épiscopat. L'Eglise honore sa mémoire le jour de sa mort; et on lui attribuait plusieurs écrits que nous n'avons plus.

Après la mort de saint Ethelwold, il y eut une grande division pour l'élection du successeur, entre les clercs qui avaient été chassés de l'église de Winchester pour leurs déréglements, et les moines qui avaient été mis à leur place; car chaque parti en voulait un de son corps. Saint Dunstan, s'étant mis en prière pour demander à Dieu de lui faire connaître celui qui était digne de remplir ce siége, saint André lui apparut et lui ordonna de prendre Elfège, abbé de Bath, et de le sacrer évêque de Winchester. C'était un grand personnage, et il fut depuis archevêque de Cantorbéri.

Le jour de l'Ascension, 17 mai 988, après la lecture de l'Evangile, saint Dunstan prêcha à son ordinaire; puis il continua la messe et donna la bénédiction solennelle avant la communion. Il exhorta encore son peuple à se détacher des choses de la terre; et, après avoir donné le baiser de paix, il ne put se contenir davantage, et leur dit de se souvenir de lui, et que le jour était proche où Dieu l'appellerait. Alors il s'éleva de grands cris, on vit couler des torrents de larmes; et un prêtre nommé Elgar, docte et vertueux, qui fut depuis évêque, déclara que le matin même il avait vu des anges dire à Dunstan qu'il se tînt prêt pour partir le samedi.

Après le dîner, l'archevêque revint à l'église et marqua le lieu de sa sépulture. Comme il remontait pour aller se reposer, ainsi qu'il avait accoutumé pendant l'été, ceux qui le suivaient, en grand nombre, le virent élevé de terre et monter en l'air; ils en furent effrayés. Revenu à bas, il leur dit : Vous voyez où Dieu m'appelle, et personne ne doit désespérer de venir au ciel en suivant mes traces. Cherchez en tout à pratiquer la volonté de Dieu. Ne vous mettez pas en peine de paraître bons, mais de l'être, ni de ne paraître pas méchants, mais de ne l'être pas. Je vous prédis que la nation anglaise souffrira beaucoup et longtemps de la part des étrangers; mais à la fin la miséricorde de Dieu se répandra sur elle. En parlant ainsi, le saint prélat sentit que les forces de

son corps diminuaient peu à peu. Néanmoins il continua tout ce jour-là et le vendredi suivant à instruire et à consoler tous ceux qui venaient se recommander à lui et lui demander sa bénédiction.

Le samedi, 19me de mai, il fit célébrer devant lui les saints mystères, et, ayant reçu le saint viatique, il fit une fervente action de grâces, après laquelle il expira plein de joie. Il fut enterré dans l'église de Saint-Sauveur, sa cathédrale, au lieu qu'il avait marqué devant les degrés de l'autel. Les regrets de son peuple furent extrêmes ; et il se fit depuis à son tombeau un grand nombre de miracles, dont nous avons une histoire fidèle, par le moine Osbern de Cantorbéri, qui vivait dans le siècle suivant, et qui a écrit une des cinq vies que nous avons du saint archevêque, parmi lesquelles il en est une par un prêtre contemporain et témoin oculaire. Saint Dunstan rétablit les lettres en Angleterre, aussi bien que la discipline monastique ; on lui attribue plusieurs écrits, dont il reste peu qui soient certainement de lui. L'Eglise honore sa mémoire le jour de sa mort [1].

SAINT YVES.

Saint Yves, issu d'une famille également illustre et vertueuse, naquit en 1253, près de Tréguier en basse Bretagne. Il étudia la grammaire dans son pays, et ses succès répondirent à son application. A l'âge de quatorze ans, il fut envoyé à Paris pour y faire son cours de philosophie et de théologie, et de droit, tant civil que canonique. Il se rendit à Orléans, où il étudia les décrétales sous le célèbre Guillaume de Blaye, qui devint évêque d'Angoulême, et les institutes sous Pierre de la Chapelle, depuis évêque de Toulouse et cardinal.

Dans les instructions que lui donnait sa mère, elle lui répétait souvent qu'il devait vivre de façon qu'il pût devenir un saint. C'est bien le but où je tends, répondit-il alors. De tels sentiments se fortifiaient en lui tous les jours et faisaient sur son âme les plus profondes impressions. Cette pensée, *je dois devenir un saint*, le

[1] *Acta SS.*, 19 maii. *Act. Bened.*, sect. v.

portait puissamment à la vertu en l'éloignant de tout ce qui avait l'apparence du mal. Les mauvais exemples de ses compagnons d'étude ne servaient qu'à lui inspirer plus d'horreur pour le vice et à le rendre plus exact à veiller sur lui-même. La sainte gravité de sa conduite toucha plusieurs libertins et les retira du désordre. Son temps était partagé entre l'étude et la prière. Dans ses heures de récréation, il visitait les hôpitaux, servait les malades avec charité et les consolait dans leurs peines.

Pendant le séjour qu'il fit à Paris et à Orléans, il s'attira l'admiration des universités de ces deux villes par la beauté de son esprit et par sa piété extraordinaire. Toujours il portait le cilice et s'interdisait l'usage du vin et de la viande. Il jeûnait au pain et à l'eau l'avent, le carême et plusieurs autres jours de l'année. Le peu de repos qu'il accordait à la nature, il le prenait sur une natte de paille, n'ayant qu'un livre ou qu'une pierre pour chevet. Jamais il ne se couchait qu'il ne fût accablé par le sommeil. Il avait fait secrètement le vœu de chasteté perpétuelle. Comme personne n'en était instruit, on lui proposa d'entrer dans l'état du mariage, et on lui offrit même plusieurs partis honorables. Il les refusa tous avec modestie, alléguant pour raison qu'une vie d'étude comme la sienne renfermait une sorte d'incompatibilité avec le mariage.

A la fin pourtant il fit connaître ses intentions, en se déterminant pour l'état ecclésiastique. Le désir de servir le prochain influa principalement sur son choix. Il eût bien voulu par humilité, rester toujours dans les ordres mineurs ; mais son évêque l'obligea de recevoir la prêtrise. La réception du sacerdoce lui coûta beaucoup de larmes ; il s'y était cependant préparé par une vie toute remplie de bonnes œuvres, et surtout par une inviolable pureté d'âme et de corps.

Maurice, archidiacre de Rennes, qui, en cette qualité, était vicaire perpétuel de l'évêque, le fit official du diocèse. Yves s'acquitta de cet emploi avec toute la vertu et toute la sagesse possibles. Les orphelins, les veuves et les pauvres trouvaient en lui un père et un défenseur. L'impartialité la plus exacte dictait tous ses jugements ; ceux mêmes qui perdaient leur cause ne pouvaient s'empêcher de lui rendre justice. Jamais il ne prononçait de sentence sans verser de larmes ; il se rappelait alors le dernier jour

où il paraîtrait devant le tribunal du souverain juge, pour y répondre sur toutes les actions de sa vie.

Sa sainteté jetait au loin un tel éclat, que plusieurs évêques se disputaient l'avantage de l'attacher à leur diocèse. Ce fut ce qui priva l'église de Rennes du trésor qu'elle possédait. Alain de Bruc, évêque de Tréguier, qui croyait avoir des droits sur lui, le détermina enfin à venir dans son diocèse, et le fit son official. Le saint eût bientôt établi partout la réforme. S'il était le fléau des méchants, les personnes vertueuses l'aimaient et le respectaient comme leur père. Quoiqu'il fût juge par sa place, il ne laissait pas de s'intéresser en faveur des pauvres dans les autres cours ; il se chargeait lui-même du soin de plaider leurs causes : aussi était-il surnommé l'*Avocat des pauvres*. Sa charité le portait encore à visiter et à consoler ceux qui étaient détenus en prison. Il employait toutes sortes de moyens pour terminer les différends. N'ayant pu réussir une fois à réconcilier une mère et un fils qui plaidaient l'un contre l'autre, il pria pour eux, dit la messe à leur intention, et obtint de Dieu qu'ils se prêtassent à un accommodement. Son désintéressement égalait son intégrité : il refusait ce qu'il eût pu exiger avec justice.

L'esprit de sagesse dont il était rempli le rendait extrêmement habile à démêler le vrai du faux dans les contestations. En voici un trait qui a été cité et admiré par les plus habiles jurisconsultes.

Saint Yves étant allé à Tours pour poursuivre l'appel d'une de ses sentences, trouva l'hôtesse chez laquelle il avait coutume de loger dans une grande consternation. Deux filous, habillés en marchands, lui avaient mis entre les mains une valise, où ils lui dirent qu'il y avait douze cents écus d'or et des papiers importants. Ils convinrent avec elle qu'elle ne la donnerait à l'un d'eux qu'en présence de l'autre ; cette hôtesse, sans avoir la précaution de s'assurer de ce qui était dans cette valise, s'en chargea et en donna une reconnaissance. Au bout de six jours, un de ces prétendus marchands vient en l'absence de son compagnon et demande à l'hôtesse sa valise, sous prétexte de faire quelque payement. L'hôtesse, qui, six jours auparavant, avait été témoin de la bonne intelligence entre ces deux marchands, sans se souvenir qu'elle s'était obligée à ne donner la valise à l'un qu'en présenc de l'autre, la remet à celui qui la lui demandait. Il disparut aus-

sitôt. L'autre filou vint bientôt après réclamer la valise à l'hôtesse, et la fit assigner devant la justice de Touraine. Saint Yves, arrivé la veille du jugement et trouvant son hôtesse dans cet embarras, l'exhorta à la patience et à la confiance en Dieu. Puis, ayant appris le fait, tant de sa bouche que de celle de son avocat, il prie celui-ci de vouloir bien lui permettre de plaider lui-même la cause. L'avocat eut d'autant moins de peine à le lui accorder, qu'il regardait cette affaire comme perdue. Saint Yves se trouve à l'audience avec cette femme, et demande d'abord de voir en face la partie adverse. L'exposé du procès étant fait, il ne restait plus qu'à prononcer. Mais saint Yves prend la parole pour son hôtesse, et dit : Monsieur, nous avons un nouveau fait qui décide la difficulté; c'est que la défenderesse, depuis la dernière audience, a heureusement recouvré la valise en question, et qu'elle est prête à la représenter, lorsque vous l'ordonnerez. — L'avocat du filou prétendit qu'il fallait que l'hôtesse représentât sur-le-champ la valise, faute de quoi il soutenait que le fait allégué de nouveau ne devait pas empêcher la sentence. — Saint Yves répliqua et dit : Le fait positif du demandeur est que lui et son compagnon, en mettant la valise entre les mains de l'hôtesse, la chargèrent de ne la donner à l'un d'eux qu'en présence de l'autre ; c'est pourquoi le demandeur est obligé de faire venir son compagnon, et la défenderesse représentera la valise.

Le juge, par sa sentence, ordonna que le demandeur représenterait son compagnon, et qu'autrement, la demanderesse serait déchargée de la demande.— Cette sentence frappa si fort le filou, qu'on vit à sa figure, à ses yeux et à un tremblement soudain, combien devaient être grands les remords de sa conscience. On l'arrête, on l'emprisonne, on l'interroge, et, dans trois jours, il est condamné à être pendu, après avoir été convaincu, entre autres choses, de n'avoir mis, au lieu de douze cents écus d'or, que des têtes de clous et des ferrailles dans la valise qu'il demandait avec tant d'instance.

Quant à saint Yves, après avoir rempli plusieurs années les fonctions d'official à Tréguier, il fut nommé curé de Tresdretz, et il desservit huit ans cette paroisse. Geoffroi de Tournemine, successeur d'Alain de Bruc, le transféra à la paroisse de Lohanec, où il demeura jusqu'à sa mort. Il se levait tous les jours à minuit

pour réciter matines, et ne laissait passer aucun jour sans dire la messe. On le voyait à l'autel pénétré de la plus grande ferveur. Dans sa préparation, il était longtemps prosterné, afin de mieux considérer la bassesse de son néant et la majesté du Dieu auquel il allait offrir le sacrifice et la sainteté de la victime qui devait s'immoler par son ministère. Quand il se relevait, ses yeux étaient ordinairement baignés de larmes, qui continuaient à couler avec abondance pendant tout le temps qu'il employait à célébrer les saints mystères.

Lorsqu'il accepta la cure de Tresdretz, il renonça à tous les ornements de sa première dignité, et se réduisit à ne plus porter que des habits simples et pauvres. Les jours où il ne jeûnait point, et qui étaient en petit nombre, il ne mangeait qu'un potage et quelques légumes. Toujours il couchait sur la paille, et même sur une claie. Il s'attendrissait jusqu'aux larmes quand il parlait des choses de Dieu ; aussi ses discours avaient-ils une onction admirable. Non content d'instruire son troupeau, il allait encore prêcher dans d'autres églises éloignées de la sienne. Il y avait des jours où il prêchait quatre ou cinq fois. On le faisait juge de toutes les contestations qui survenaient dans le pays ; il réunissait les cœurs divisés, et par là il prévenait un grand nombre de procès.

Le saint fit bâtir auprès de son presbytère un hôpital où les pauvres et les malades étaient reçus. Il leur lavait les pieds, pansait leurs ulcères, les servait à table et mangeait souvent leurs restes. Dès que la récolte était finie, il distribuait aux indigents son blé ou le prix qu'il l'avait vendu. On lui conseillait un jour d'attendre quelques mois pour le vendre plus cher. Que sais-je, répondit-il, si je serai alors en vie ? En attendant ainsi, dit ensuite la même personne, j'ai gagné le cinquième. — Et moi, répliqua le saint, j'ai gagné le centuple pour n'avoir pas gardé mon blé. Un jour qu'il n'avait plus qu'un pain dans sa maison, il commanda de le donner aux pauvres. Son vicaire lui ayant fait là-dessus des représentations, il lui en donna la moitié. Les pauvres reçurent le reste ; il ne se réserva rien pour lui-même. Il comptait sur la Providence, qui ne lui manqua jamais dans le besoin.

Durant le carême de l'année 1303, il s'aperçut que ses forces diminuaient chaque jour ; il n'en continua pas moins ses austérités, persuadé qu'il devait redoubler de ferveur à mesure qu'il

approchait de l'éternité. La veille de l'Ascension, il se trouva très-faible ; il prêcha néanmoins encore, et il dit la messe à l'aide de deux personnes qui le soutenaient ; il répondit à ceux qui étaient venus le consulter. Enfin il succomba, et fut obligé de se mettre au lit. Ayant reçu ses derniers sacrements, il ne s'entretint plus qu'avec Dieu jusqu'à son dernier soupir. Il mourut le 19 mai 1303, à l'âge de cinquante ans. La plus grande partie de ses reliques se garde à Tréguier. Charles de Blois, duc de Bretagne, en mit une portion dans l'église de Notre-Dame de Lamballe, chef-lieu du duché de Penthièvre ; une autre portion fut donnée à l'abbaye de Saint-Sauveur, ordre de Citeaux. Il s'est fait encore plusieurs autres distributions des reliques du saint.

Jean de Montfort, duc de Bretagne, alla à Rome solliciter la canonisation du serviteur de Dieu. Il déclara qu'il avait été guéri par son intercession d'une maladie que les médecins avaient jugée incurable. Les commissaires nommés en 1338 par Jean XXII constatèrent la vérité de plusieurs autres miracles. Le bienheureux Yves fut canonisé en 1347, par Clément VI. Son nom se trouve dans le *Martyrologe romain*, le 19 de mai, et l'on fait sa fête en ce jour dans plusieurs diocèses de Bretagne. L'université de Nantes l'avait choisi pour patron. Il y a eu à Paris une église dédiée sous son invocation, et qui fut bâtie aux dépens des Bretons, en 1345. Cette église, dans laquelle était érigée la confrérie des avocats, a été détruite en 1823 [1].

Le même jour, la fête de saint Pierre de Mouron, qui, d'anachorète ayant été créé pape sous le nom de Célestin V, renonça au pontificat pour retourner dans la solitude, où il vécut saintement, et s'étant illustré par ses vertus et ses miracles, il entra dans la joie du Seigneur. — A Rome, sainte Pudentienne, vierge, qui, après avoir soutenu une infinité de combats, après avoir enterré honorablement plusieurs corps des saints martyrs, après avoir distribué presque tous ses biens aux pauvres pour l'amour de Jésus-Christ, passa enfin de la terre au ciel. — Au même lieu, saint Pudent, sénateur, père de cette même vierge, qui, ayant été revêtu de Jésus-Christ dans le baptême que les apôtres lui avaient conféré, conserva sans aucune tache la robe d'innocence jusqu'à la fin de sa vie. — De plus, à

[1] Godescard, *et Acta SS.*, 19 maii. Lobineau-Tresvaux, *Vies des saints de Bretagne.*

Rome, sur la voie Appienne, la fête de saint Calocer, chef des camériers de la femme de l'empereur Dèce, et de saint Parthène, primicier dans une autre charge, qui furent mis à mort par le même empereur, pour n'avoir pas voulu sacrifier aux idoles. — A Nicomédie, saint Philotère, fils du proconsul Pacien, qui, après avoir beaucoup souffert sous l'empereur Dioclétien, reçut la couronne du martyr. — Dans la même ville, six saintes vierges et martyres : la principale, qui se nommait Cyriaque, ayant repris l'impiété de Maximien avec beaucoup de liberté, fut fouettée cruellement, déchirée par tout le corps, et enfin brûlée.

XXe JOUR DE MAI.

SAINT BERNARDIN DE SIENNE.

Un jour, saint Vincent Ferrier, prêchant aux habitants d'Alexandrie en Piémont, s'interrompit tout à coup et dit à ses auditeurs : Sachez, mes enfants, qu'il y a parmi vous un religieux de l'ordre des frères mineurs, qui, dans peu, sera un homme célèbre par toute l'Italie, de la doctrine et des exemples duquel proviendra un grand fruit dans le peuple chrétien. Et quoiqu'il soit jeune et moi cassé de vieillesse, cependant il arrivera un temps où il me sera préféré en honneur dans l'Église romaine. Je vous exhorte donc de rendre grâces à Dieu et de le prier qu'il accomplisse pour l'utilité du peuple chrétien ce qu'il m'a révélé. Et parce que cela sera, je retourne prêcher dans les Gaules et les Espagnes ; quant à ceux des peuples d'Italie que je ne suis pas encore allé prêcher, c'est à lui que je les laisse à instruire. Ayant ainsi parlé, saint Vincent reprit le fil de son discours.

Ce frère mineur qui, plus jeune, lui sera préféré en honneur dans l'Église romaine, y sera canonisé le premier des deux, c'est saint Bernardin de Sienne.

Il naquit à Massa, où son père était gouverneur. Il était de la famille des Albizeschi, l'une des plus illustres de la république de Sienne. Le jour de sa naissance, fut le jour de la Nativité de la sainte Vierge, 8 septembre 1380. Son père et sa mère obtinrent cet enfant unique par l'intercession de la mère de Dieu, en laquelle tous deux ils mettaient toute leur espérance. On pouvait dire de Bernardin ce qu'on disait de Jean-Baptiste : Qui pensez-

vous que sera cet enfant? car la main du Seigneur était avec lui. Mais il perdit sa mère à l'âge de trois ans, et son père, avant qu'il en eût sept. Perte funeste pour bien des enfants! Par la providence divine, Bernardin n'en eut point à souffrir. Une tante maternelle, elle se nommait Diane, prit soin de son éducation, lui inspira une tendre piété envers Dieu, et une dévotion particulière envers la sainte Vierge. Le petit Bernardin était modeste, doux, humble, pieux. Il faisait ses délices de la prière et de la visite des églises. Sa dévotion le portait surtout à servir la messe. D'une mémoire merveilleuse, il répétait à ses camarades, avec autant de fidélité que de grâce, les sermons qu'il avait entendus. Sa compassion pour les pauvres n'était pas moins admirable que sa piété. Un jour, sa tante en renvoya un sans rien lui donner, parce qu'il n'y avait qu'un pain dans la maison pour le dîner de toute la famille. Bernardin en fut si touché, qu'il dit à sa tante : Pour l'amour de Dieu, donnons quelque chose à ce pauvre homme; donnez-lui ce que vous me donneriez à dîner, je m'en passerai de bon cœur. La pieuse tante, étonnée et réjouie de ces paroles, exhorta son neveu à la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Elle observait avec admiration ces marques précoces d'une sainteté future. Souvent elle le voyait, prosterné devant une image de la Vierge, fondre en larmes et lui adresser la salutation angélique avec toute la ferveur d'un ange. Car, nuit et jour, tous les vœux, toutes les prières de Bernardin se dirigeaient vers Marie, mère de Jésus. Dès ses premières années, il se mit à jeûner tous les samedis en son honneur, et il garda cette pieuse coutume le reste de sa vie.

A l'âge de onze ans, il perdit cette vertueuse tante; mais Dieu ne l'abandonna point. Deux oncles paternels, Christophore et Ange, le firent venir à Sienne. Pia, la femme de Christophore, n'ayant point d'enfants, le prit en affection particulière, l'aima comme son fils. Non moins pieuse que Diane, elle eut le même soin de son éducation. Comme il est dit de l'enfant Jésus, Bernardin croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. A la maison, il construisait des autels, et commençait à réciter chaque jour l'office de la sainte Vierge. Ravie de ses progrès dans la vertu, Pia voulut qu'il pût en faire de semblables dans les lettres et les sciences humaines. Elle lui fit

donner les plus excellents maîtres. Ceux-ci ne se lassaient point d'admirer la pénétration de leur disciple et la beauté de son esprit ; ils admiraient beaucoup plus encore sa docilité et sa modestie.

Bernardin était d'une beauté remarquable ; mais son amour pour la pureté était encore plus extraordinaire. Quoiqu'il fût naturellement poli, complaisant et respectueux envers tout le monde, il n'était plus maître de lui-même dès qu'un discours indécent frappait ses oreilles. Un des principaux habitants de la ville lui ayant adressé sur la place publique un propos déshonnête, Bernardin lui donna aussitôt sous le menton un si grand coup de poing, que le bruit en retentit par toute la place. Le citoyen, devenu la risée de tous les spectateurs, se retira confus et se corrigea de sa mauvaise habitude. Bien des années après, comme il écoutait Bernardin prêchant le peuple sur la même place, on le vit fondre en larmes au souvenir de ses fautes passées. Une autre fois, un libertin venu du dehors, épris de la beauté de Bernardin, osa lui faire des propositions infâmes. Bernardin le repoussait avec horreur, mais le misérable revenait toujours. Alors le saint jeune homme dit à ses camarades de se remplir de pierres les poches, et, à la première occasion, ils poursuivirent ce libertin à grands cris et à coups de pierres, à travers les rues et les places, en sorte qu'il se crut bienheureux d'échapper à la mort. Ces dispositions de Bernardin étaient si connues, sa présence seule inspirait tant de respect, que quand il arrivait parmi des jeunes gens, toute conversation libre cessait : Silence ! disaient les plus dissolus, voici Bernardin.

Il avait une sainte cousine, nommée Tobie, fille de la pieuse Diane ; elle avait trente ans de plus que lui, et devenue veuve, avait embrassé le tiers ordre de Saint-François. Voyant Bernardin si bien fait et si jeune, elle craignait beaucoup qu'il ne vînt à perdre la pureté de son corps et de son âme. Pour lui conserver ce précieux trésor, elle adressait continuellement des prières à Dieu, à la sainte Vierge et à tous les saints. Elle lui faisait à lui-même des remontrances à cet égard. Il répondit : Je suis déjà pris par l'amour; je mourrais le jour même où je ne pourrais voir celle qui m'est chère. Bien des fois il ajoutait : Je m'en vais voir celle que j'aime, qui est plus belle et plus noble que toutes les filles de Sienne. Tobie, entendant ces paroles et n'en comprenant pas le

sens, était profondément affligée, elle le soupçonnait épris d'amour pour quelque fille mortelle; lui, au contraire, entendait la sainte Vierge Marie. Au-dessus de la porte de Sienne qui conduit à Florence, il y avait une image de la sainte Vierge en sa glorieuse assomption. Bernardin avait coutume de la visiter deux fois par jour, le matin et le soir, et d'y faire dévotement ses prières. C'est d'elle qu'il parlait, quand il disait à Tobie : Je ne puis dormir la nuit, lorsque le jour précédent je n'ai pu voir l'image de ma bien-aimée. Pour éclaircir ses inquiétudes, Tobie l'épia plusieurs jours de suite, à l'heure qu'il venait de lui dire : Je m'en vais voir celle que j'aime. Elle le vit chaque fois s'arrêter devant l'image de la Vierge au-dessus de la porte, se mettre à genoux, réciter dévotement ses prières et puis s'en retourner tout droit et promptement chez lui. La pieuse Tobie voyant tous ses soupçons tourner en consolation spirituelle, dit un jour à Bernardin : Mon cher fils, je vous en prie, ne me tenez pas davantage en suspens, et que je ne sois plus affligée chaque jour à cause de vous. Dites-moi pour qui vous êtes épris d'amour, afin que, si elle est d'un rang convenable, nous puissions vous la procurer pour épouse. Bernardin répondit : O mère, puisque vous l'ordonnez ainsi, je vous découvrirai le secret de mon cœur, que je n'aurais découvert à nul autre. Je suis épris d'amour pour la sainte Vierge Marie, mère de Dieu, que j'ai toujours aimée, que je désire voir de toutes les forces de mon âme, que je me suis fiancée comme une très-chaste épouse, et en qui j'ai mis toute mon espérance; c'est elle que j'aime souverainement, elle que je cherche, elle que je voudrais contempler sans cesse avec le respect qui lui est dû ; mais comme je ne puis l'obtenir en ce monde, j'ai résolu dans mon cœur de visiter chaque jour son image. Et voilà celle que j'aime ! A ces mots, la pieuse Tobie ne put retenir ses larmes, elle embrassa Bernardin avec une joie spirituelle et lui dit : Maintenant je mourrai contente, puisque je suis assurée par votre bouche de votre sainte dévotion envers la Vierge Marie.

Lorsque Bernardin eut fini son cours de littérature et de philosophie, il se mit à étudier le droit civil et canonique; vint enfin l'étude de l'écriture sainte et de la théologie, à quoi il prit tant de goût, que les autres sciences lui parurent insipides.

A l'âge de dix-sept ans, il entra dans la confrérie de Notre-

Dame, établie à Sienne dans l'hôpital de la Scala, pour y servi les malades. Ce fut là qu'il commença particulièrement à mater son corps par les jeûnes, les veilles, les cilices, les disciplines, et par beaucoup d'autres austérités. Il pratiquait surtout la mortification intérieure de sa volonté; aussi était-il toujours humble, patient, doux et affable envers tout le monde.

En 1400, quatre ans après son entrée dans la confrérie de l'hôpital, la peste, qui avait déjà désolé une partie de l'Italie, attaqua la ville de Sienne. Il mourait chaque jour dans ce seul hospice, jusqu'à dix-huit à vingt personnes. Tous ceux qui distribuaient aux pestiférés les secours spirituels et corporels, furent emportés en fort peu de temps, au nombre de plus de cent cinquante. Le directeur de la maison ne savait par qui les remplacer. Tout d'un coup Bernard se présente à lui, avec douze jeunes nobles de son âge; tous ils s'étaient confessés et avaient communié, comme pour aller au martyre. Malgré l'opposition de leurs familles, ils venaient servir les malades, les mourants et les morts. Ils le firent nuit et jour, avec un courage et une charité héroïques, pendant quatre mois que continua la peste. Bernardin et ses compagnons servaient les hommes : sa cousine Tobie servait les femmes.

Bernardin retourna chez lui épuisé de fatigues. Il y fut saisi d'une fièvre violente, qui le retint au lit quatre mois. Durant sa maladie, il édifia autant par sa patience et sa résignation, qu'il l'avait fait par sa charité. A peine fut-il rétabli, qu'il reprit son ancienne manière de vivre. Il rendit de grands services, pendant l'espace de quatorze mois, à une de ses tantes paternelles, nommée Barthélemie : c'était une femme d'une rare piété, qui, après avoir perdu son mari, avait embrassé la règle de saint Augustin; elle avait quatre-vingt-dix-sept ans, était aveugle et souffrait beaucoup de diverses maladies : elle venait de perdre une vieille domestique, Bernardin voulut lui en tenir lieu tant qu'elle vécut.

Après la mort de cette tante, qui l'avait beaucoup exhorté à la vie religieuse, il se retira dans une maison du faubourg de Sienne, et se donna pour clôture les murs de son jardin; là, il redoubla ses jeûnes et ses prières, afin de connaître la volonté de Dieu sur le genre de vie qu'il devait embrasser. Prosterné aux pieds du crucifix, il se rappelle ces paroles : Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez et donnez-le aux pauvres, et puis

venez et suivez-moi ; il se rappelle comment les apôtres ont suivi ce conseil, et après eux le séraphique François. Aussitôt, pour marcher sur leurs traces, il commence à distribuer tous ses biens aux pauvres.

Il y avait alors dans la maison des frères Mineurs de Sienne un homme vénérable, d'une famille distinguée de la ville. Il avait travaillé trente ans en Bosnie contre les manichéens qui infectaient cette province ; cassé de vieillesse, il était revenu dans sa terre natale ; son nom était Jean Nestor ; il se trouve dans le martyrologe des Franciscains, au 15 février, sous le titre de bienheureux. C'est à ce saint et vénérable vieillard que Bernardin, qui avait alors vingt-deux ans, s'adressa pour demander l'humble habit de saint François. Le vieillard l'en revêtit avec joie, le jour de la Nativité de la sainte Vierge, en félicitant publiquement son ordre de la gloire que lui procurerait le jeune novice.

Colombière était un couvent dans une solitude à quelques milles de Sienne. Saint François et saint Bonaventure y avaient séjourné plus d'une fois. On avait coutume d'y faire passer quelque temps aux jeunes religieux. Un ancien des plus fervents désirait y rétablir toute la régularité et l'austérité primitives. Ayant besoin pour cela d'un aide, il demanda Bernardin, qui fit ainsi son noviciat à Colombière, où il fut un modèle de douceur, d'innocence, de patience, d'obéissance et de charité. L'année révolue, il fit sa profession le jour de la Nativité de la sainte Vierge : ce fut encore le même jour que, plus tard, il dit sa première messe et prêcha son premier sermon : c'était pour satisfaire sa tendre dévotion envers la mère de Dieu.

Sa ferveur prenait chaque jour des accroissements sensibles. Il ajoutait de nouvelles austérités à celles qui étaient prescrites par la règle, afin de crucifier plus parfaitement le vieil homme. Il recherchait avec empressement les rebuts et les humiliations. Son plaisir n'était jamais plus grand que lorsqu'en marchant dans les rues, les enfants lui disaient des injures et lui jetaient des pierres. Il montra les mêmes sentiments quand un de ses parents lui fit des reproches amers, et alla jusqu'à lui dire qu'il déshonorait sa famille et ses amis par le genre de vie abject et méprisable qu'il avait embrassé.

C'était à l'école du Sauveur qu'il étudiait nuit et jour l'humilité

et les autres vertus chrétiennes. Souvent il était prosterné devant un crucifix. Un jour, il lui sembla entendre Jésus-Christ lui parlant ainsi : « Mon fils, vous me voyez attaché à la croix ; si vous m'aimez et si vous voulez m'imiter, clouez-vous aussi à votre croix et me suivez ; par là, vous serez sûr de me trouver. » Ce fut aussi aux pieds de Jésus crucifié qu'il puisa ce zèle ardent pour le salut des âmes.

Comme depuis longtemps il se préparait dans la retraite au ministère de la prédication, ses supérieurs lui ordonnèrent de faire valoir le talent qu'il avait reçu de Dieu. Il trouva d'abord de grandes difficultés dans une faiblesse de voix accompagnée d'enrouement ; mais il en fut délivré par l'intercession de la sainte Vierge, son refuge ordinaire. Durant l'espace de quatorze ans, les travaux de son zèle furent renfermés dans le pays de sa naissance. A la fin, il parut dans l'Église comme un astre brillant. On ne l'entendait jamais prêcher, sans éprouver les plus vifs sentiments de la religion. Les pécheurs retournaient chez eux remplis de componction, fondant en larmes et fortement résolus de quitter leurs désordres. La parole de Dieu était dans sa bouche comme un glaive tranchant et comme un feu qui consume ce qu'il y a de plus dur et de plus capable de résistance.

On demandait un jour à un célèbre prédicateur du même ordre pourquoi ses sermons ne produisaient pas autant de fruits que ceux du saint. Le Père Bernardin, répondit-il, est un charbon brûlant. Ce qui n'est que chaud ne peut pas de même allumer le feu dans les autres. Un prédicateur novice demanda au saint lui-même quand il convenait de faire des exclamations dans les discours publics. Bernardin lui donna cet avis : Ce que vous avez à faire, faites-le pour la gloire de Dieu et dans une charité parfaite, et l'esprit de Dieu vous suggérera lui-même, dans l'occasion, ce qu'il conviendra de faire et dire. Un autre lui dit un jour : Comme vos prédications sont si estimées de tous les peuples et qu'elles y produisent tant de fruits, veuillez m'apprendre les règles particulières que vous observez dans le débit. Mais, dit le saint, je n'en observe qu'une. L'autre, étonné et réjoui, demanda quelle était cette règle unique et souveraine. Depuis que j'ai commencé de m'appliquer à cet exercice, répondit Bernardin, je n'ai jamais prononcé une parole, si ce n'est pour l'honneur et la louange de Dieu : c'est

cette règle, que j'ai toujours observée avec soin, qui seule m'a valu tout ce que j'ai pu acquérir et de science, et d'éloquence, et de promptitude, et d'autorité ; c'est elle seule qui m'a valu la conversion de toutes les âmes que j'ai pu ramener à Dieu.

Bernardin s'appliquait surtout à inspirer l'amour de Jésus-Christ et le mépris du monde. Il désirait avoir une trompette, dont le son pût pénétrer jusqu'aux extrémités du monde, afin de faire retentir aux oreilles de tous les hommes cet oracle de l'Esprit Saint : Enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur appesanti ? Pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge [1] ? O enfants ! jusqu'à quand aimerez-vous l'enfance [2] ? Sans cesse il faisait entendre le tonnerre de sa voix, afin de réveiller ces hommes charnels qui rampent sur la terre, de les porter à aimer Jésus-Christ et à s'élever à la considération des biens invisibles. Le souvenir de l'incarnation et des souffrances du Sauveur le tirait comme hors de lui-même, et il ne pouvait prononcer le nom de Jésus sans éprouver des transports extraordinaires. Souvent, à la fin de ses sermons, il montrait au peuple ce nom sacré écrit en lettres d'or sur un petit tableau. Il invitait ses auditeurs à se mettre à genoux et à se réunir à lui pour adorer et louer le rédempteur des hommes.

Quelques personnes malintentionnées, surtout un religieux dont il signalait les maximes et la conduite suspectes, prirent de là occasion de s'élever contre lui, et donnèrent une interprétation maligne à certains termes dont il avait coutume de se servir. Elles le peignirent même sous des couleurs noires au pape Martin V. Le souverain Pontife envoya chercher Bernardin, et le condamna à garder le silence pour toujours, ou du moins de s'abstenir des expositions du nom de Jésus. L'humble religieux se soumit à l'instant, sans chercher à faire son apologie. Le Pape revint bientôt des impressions fâcheuses qu'on lui avait données contre le serviteur de Dieu. Après avoir examiné mûrement sa conduite et sa doctrine, il reconnut son innocence, le combla d'éloges et lui permit de prêcher partout où il voudrait, à commencer par Rome ; il le pressa même, en 1427, d'accepter l'évêché de Sienne, auquel il avait été élu unanimement ; mais le saint trouva moyen de re-

[1] Psalm., 4, 3. — [2] Prov., 1. 22.

fuser cette dignité ; il refusa encore, quelques années après, les évêchés de Ferrare et d'Urbin. Il disait en plaisantant qu'il aimait mieux être évêque de toute l'Italie, que d'une seule ville. Et de fait, sa vie et ses prédications de missionnaire apostolique lui donnaient plus d'influence et d'autorité dans tous les diocèses de la Péninsule qu'il n'en aurait eu dans un diocèse particulier comme évêque. Aussi, quand il eut été élu une seconde fois pour l'évêché de Sienne, le cardinal Gabriel, qui fut depuis Eugène IV, le pria par des amis communs de ne point accepter, de peur que la grande et salutaire autorité qu'il avait acquise par ses travaux ne vînt à s'évanouir et à demeurer sans fruit [1].

La première fois qu'il prêcha à Milan, le duc Philippe-Marie Visconti se laissa prévenir contre lui, à l'occasion de certaines choses qu'il avait dites dans ses sermons ; il le menaça même de la mort, au cas qu'il osât dans la suite tenir le même langage. Bernardin déclara généreusement que ce serait pour lui un grand bonheur de mourir pour la vérité. Le duc, pour l'éprouver, ou plutôt pour le surprendre, lui envoya une bourse de cent ducats, en lui faisant dire qu'il voulait par ce présent le mettre en état de fournir plus abondamment aux besoins des pauvres. Le saint refusa par deux différentes fois. Une troisième personne étant venue la lui apporter, il la mena avec lui dans les prisons, et donna en sa présence les ducats pour obtenir la délivrance de ceux qui y étaient détenus pour dettes. Un tel désintéressement dissipa tous les préjugés du duc ; il conçut pour le serviteur de Dieu une estime et une vénération singulières.

Bernardin prêcha dans la plupart des villes d'Italie. On ne parlait de tous côtés que du fruit merveilleux de ses sermons. Les plus grands pécheurs se convertissaient ; les biens mal acquis étaient restitués, les injures réparées, les haines oubliées ; la vertu prenait la place du vice, la piété faisait chaque jour de nouveaux progrès ; on réformait les mauvaises coutumes et même les mauvaises lois ; on bâtissait des hôpitaux, des églises, des monastères, qui se peuplaient d'âmes sincèrement converties.

Les ravages, les guerres civiles causées par les factions des Guelfes et des Gibelins donnèrent souvent de l'exercice à son zèle ;

[1] *Acta SS.*, 20 maii. *Vita* 2, *S. Bernardini*, n. 31.

plus d'une fois, lorsque les citoyens d'une ville étaient armés les uns contre les autres, il arrivait au milieu d'eux, leur faisait déposer les armes et opérait une réconciliation générale. Ayant appris qu'une dissension de cette nature éclate à Pérouse, il s'y rend aussitôt, et dit aux habitants : Le Seigneur Dieu, que vous offensez grièvement par vos divisions, m'envoie vers vous, comme son ange, pour annoncer la paix aux hommes de bonne volonté sur la terre. Il prêcha quatre discours sur la paix et la concorde. A la fin du dernier, il s'écria : Vous tous qui êtes de bonne volonté et désirez la paix, résolus à la garder envers votre prochain, venez à ma droite ; ceux, au contraire, qui ne veulent point garder la paix, qu'ils se placent à gauche. Tous alors s'assemblèrent à sa droite, hormis un jeune gentilhomme avec ses satellites, qui demeura à sa place, murmurant contre le saint homme. Alors Bernardin lui dit : Voici que toi seul tu méprises ce que j'ai prêché au peuple de la part de Dieu. Or, de la part de Dieu, je te dis de pardonner à ton prochain qui t'a offensé, ainsi que ta famille ; de te placer à droite avec les autres, pour garder dorénavant la paix ; que si tu ne le fais pas, jamais tu n'entreras vivant dans ta maison. Le jeune noble, se moquant et de l'exhortation du saint et de la vengeance divine, s'en retournait chez lui, lorsqu'il tomba roide mort sur le seuil de sa porte [1].

Saint Bernardin de Sienne, mourut en 1444. On l'avait élu, en 1438, vicaire général de son ordre. Il établit une réforme rigoureuse parmi les franciscains de l'étroite observance d'Italie. Cinq ans après, il demanda à être déchargé de la supériorité. Il continua de prêcher avec de grands fruits dans la Romagne, à Ferrare et dans la Lombardie. Il refusa plusieurs évêchés, entre autres celui de Sienne, disant comme saint Paul : Que le Seigneur l'avait envoyé non pour baptiser, mais pour prêcher l'Évangile. Il envoya de zélés missionnaires dans les diverses parties de l'Orient, en Égypte, en Éthiopie, en Assyrie et dans l'Inde. C'est ce qui amena tant d'ambassades lointaines, entre autres celle d'Éthiopie, au concile œcuménique de Florence, pour se réunir à l'Église romaine [2]. Cependant la doctrine de Bernardin fut dé-

[1] *Acta SS.*, 20 maii. *Analecta*, n. 13. — [2] Ibid., 20 maii. *Vita antiquior*, cap. 3, n. 17.

férée au Saint-Siége comme suspecte; mais ayant été bien examinée, elle fut trouvée aussi sainte que sa vie. D'ailleurs, ses prédications étaient accompagnées de beaucoup de miracles. Il revint à Sienne en 1444. A la fin de l'hiver de la même année, il se rendit à Massa, où il fit un discours fort pathétique sur l'union de la charité chrétienne. Les commencements d'une fièvre maligne ne purent arrêter la vivacité de son zèle. Il continua de prêcher dans plusieurs villes et provinces. Enfin il succomba sous la violence du mal, et il fut obligé de se mettre au lit en arrivant à Aquila dans l'Abruzze. Il reçut les sacrements de l'Église le 20 mai 1444, la veille de l'Ascension, dans sa soixante-quatrième année; sentant sa mort approcher, il se fit poser à terre, et, les yeux élevés au ciel, il rendit à Dieu son âme, au moment qu'on chantait cette antienne des premières vêpres : Père, j'ai manifesté votre nom aux hommes, et maintenant je viens à vous !

Il se fit encore plus de miracles après sa mort que pendant sa vie. Sa canonisation fut aussitôt entreprise par Eugène IV, puis terminée par Nicolas V en 1450. Son corps, renfermé dans une double châsse, dont l'une est d'argent et l'autre de cristal, se garde chez les franciscains d'Aquila. Les ouvrages de saint Bernardin de Sienne furent imprimés à Paris, en 1636, cinq volumes in-folio. Ce sont des traités de piété, qui ont principalement pour objet la prière, l'amour de Dieu, l'imitation de Jésus-Christ et les fins dernières [1].

Le même jour, à Rome, sur la voie *Salaria*, la fête de sainte Basille, vierge, issue de race royale, qui, étant fiancée à un des premiers seigneurs de la cour, et ne voulant pas l'épouser, fut par lui dénoncée comme chrétienne. L'empereur Gallien ayant ordonné qu'elle prît cet époux ou qu'elle périt par le glaive, la sainte, appelée pour entendre cet arrêt, ne balança point à répondre qu'elle avait le roi des rois pour époux, et à l'heure même on lui passa l'épée au travers du corps. — A Nîmes, saint Baudille, martyr, qui, refusant de sacrifier aux idoles, et demeurant ferme dans la foi de Jésus-Christ, malgré les coups de fouet et les autres tourments, reçut par une mort précieuse la palme du martyre. — A Édesse, en Syrie, les

[1] *Acta SS.*, et Godescard, 20 mai.

saints Talalée, Astère, Alexandre et leurs compagnons, martyrisés sous l'empereur Numérien. — Dans la Thébaïde, saint Aquilas martyr, qui fut déchiré avec des piques de fer pour l'amour de Jésus-Christ. — A Bourges, saint Austregisile, évêque et confesseur. — A Bresse, saint Anastase, évêque. — A Pavie, saint Théodore, évêque. — A Rome, sainte Plautille, femme consulaire, et mère de la bienheureuse Flavie Domitille : elle fut baptisée par l'apôtre saint Pierre, et mourut dans la paix du Seigneur, avec la réputation d'avoir excellé en toutes sortes de vertus.

XXIe JOUR DE MAI.

SAINT HOSPICE,

RECLUS.

Dans la seconde moitié du sixième siècle, près de Nice en Provence, vivait un saint reclus, nommé Hospice, qui était un parfait modèle de la vie solitaire et pénitente. Il était toujours couvert d'un rude cilice, et ceint par-dessous d'une grosse chaîne de fer ; il ne mangeait que du pain avec quelques dattes. En carême, il ne vivait que de racines d'herbes d'Égypte, que les marchands lui apportaient : ce qui peut faire juger qu'il était Égyptien. Il fut doué du don de prophétie, et dit un jour à plusieurs personnes qui entouraient sa cellule : Les Lombards viendront dans les Gaules et y ravageront sept villes, parce que leurs péchés se sont multipliés devant Dieu, et que personne ne cherche à apaiser sa colère. Tout le peuple est infidèle, adonné aux parjures et aux homicides. On ne paye point les dîmes, on ne nourrit point les pauvres, on ne revêt point ceux qui sont nus, on n'exerce point l'hospitalité : c'est ce qui attirera sur vous ce fléau. Ainsi, je vous avertis de sauver vos effets dans l'enceinte des places fortes, et de vous y retirer vous-mêmes. Puis, adressant la parole aux moines, ses disciples : Prenez aussi la fuite, vous autres, leur dit-il, car voici cette nation barbare qui approche. Et comme ils ne pouvaient se résoudre à le quitter, il ajouta : Ne craignez pas pour moi ; ils m'outrageront, mais ils ne me feront pas mourir.

A peine les moines s'étaient-ils retirés, que les Lombards arrivèrent à la cellule d'Hospice, cherchant partout du butin. Ils s'a-

dressaient bien mal. Le saint homme se montra à eux par la fenêtre de la tour où il était reclus ; et, comme ils ne trouvèrent pas de porte pour y entrer, deux d'entre eux grimpèrent sur le toit et le découvrirent. Alors, surpris et effrayés de voir un homme chargé de chaînes et couvert d'un cilice affreux, ils jugèrent que c'était quelque malfaiteur qu'on avait enfermé dans cette espèce de cachot. Ils lui demandèrent donc, par leur interprète, quels crimes il avait commis, pour être traité de la sorte. Il répondit avec humilité qu'il était en effet coupable de toutes sortes de forfaits. Ils le crurent, et un de ces barbares leva le bras pour lui fendre la tête d'un coup de sabre; mais le bras demeura levé et immobile dans cette situation, sans qu'il pût décharger le coup. Ses compagnons jetèrent un grand cri, implorant le secours du saint. Hospice fit le signe de la croix sur le bras perclus, et le guérit à l'instant, rendant ainsi la santé à celui qui avait voulu lui ôter la vie. Ce miracle en opéra un autre. Le soldat lombard se convertit, et, par reconnaissance, se fit moine et disciple de son bienfaiteur.

Les Lombards firent une première irruption dans les Gaules, l'an 568, l'année même qu'ils s'établirent en Italie. Ils en firent une seconde l'an 573, et ils demeurèrent plusieurs jours dans le monastère d'Agaune ; mais ils furent entièrement défaits par les généraux du roi Gontram, surtout par le patrice Mummol. Le miracle dont nous venons de parler se rapporte vraisemblablement à la seconde de ces excursions ; car il est dit que deux chefs, qui écoutèrent saint Hospice, retournèrent sains et saufs dans leur patrie ; mais que ceux qui le méprisèrent, périrent misérablement dans la Provence.

Quelque temps après, un diacre du diocèse d'Angers, allant à Rome pour en rapporter des reliques des saints apôtres et des autres saints martyrs les plus célèbres, un citoyen d'Angers, qui était devenu sourd et muet, eut la dévotion de faire ce pèlerinage avec lui. En passant par Nice, ils visitèrent saint Hospice, et le diacre lui découvrit le sujet de son voyage et l'infirmité de son compagnon. Le saint reclus fit approcher le malade, et, par la fenêtre de sa tour, le frotta, à la bouche et à la tête, d'huile bénite, en disant : Au nom du Seigneur Jésus-Christ, que vos oreilles soient ouvertes, et que la vertu qui a chassé un démon d'un homme sourd et muet, vous délie la langue. Hospice ayant fait cette prière,

demanda à l'Angevin quel était son nom, et cet homme muet auparavant, le prononça aussitôt d'une voix claire et distincte. Alors le diacre s'écria : Je cherchais Pierre, je cherchais Paul, Laurent et les autres saints qui ont illustré Rome de leur sang : je les ai trouvés tous ici. Hospice lui dit : Eh ! mon cher frère, ne parlez pas de la sorte ; ce n'est pas moi qui fais cela, c'est Celui qui, d'une parole, a créé le monde de rien. Il guérit de même un aveugle-né nommé Dominique.

Quand Hospice sentit sa fin approcher, il fit appeler le prévôt de son monastère, et lui dit : Apportez un pic pour enfoncer la muraille, et mandez à l'évêque de la ville qu'il vienne m'ensevelir, parce que dans trois jours j'irai jouir du repos que le Seigneur m'a préparé. Quand son heure fut venue, il quitta les chaînes dont il était chargé, pria longtemps la face contre terre, puis il se coucha sur un banc où il expira. Austadius, évêque de Nice et de Cémèle, vint l'enterrer. C'était vers l'an 580 ; l'Église honore sa mémoire le 21 de mai. J'ai appris toutes ces choses, dit saint Grégoire de Tours, de la bouche même de l'Angevin sourd et muet qui avait été guéri. Il m'a encore raconté beaucoup d'autres choses de ses miracles ; ce qui n'empêche de les rapporter, c'est que j'ai appris que sa vie a été écrite par un grand nombre[1]. Aucune de ces vies si nombreuses n'est venu jusqu'à nous.

Le même jour, en Mauritanie, la fête des saints martyrs Timothée, Pole et Eutyche, diacres, qui, après avoir prêché la parole de Dieu dans le pays, méritèrent de recevoir ensemble la couronne du martyre. — A Césarée en Cappadoce, la fête des saints martyrs Polyeucte, Victorius et Donat. — A Cordoue, saint Secondin martyr. — Le même jour, les saints Synése et Théopompe, martyrs. — A Césarée de Philippe, la fête des saints martyrs Nicostrate et Antiochus, tribuns, avec quelques autres soldats.— Le même jour, saint Valens, évêque, qui fut mis à mort avec trois jeunes enfants. A Alexandrie, la mémoire de saint Second, prêtre, et de plusieurs autres, qui, sous l'empire de Constance, furent cruellement mis à mort durant les fêtes de la Pentecôte, par l'ordre de Georges, évêque arien. — De plus les saints évêques et les saints prêtres que les Ariens envoyèrent en exil, et qui méritèrent d'être associés aux saints confesseurs.

[1] Greg. Tur., l. VI, ch. vi.

XXIIe JOUR DE MAI.

LA BIENHEUREUSE RITE,

OU MARGUERITE DE CASCIA EN OMBRIE.

En Ombrie, province d'Italie, vers le milieu du quatorzième siècle, habitaient deux vertueux époux près de la petite ville de Cascia. Ils étaient avancés en âge, et n'avaient pas d'enfants; mais ils adressèrent à Dieu des prières si ferventes, qu'à la fin il leur naquit une fille qui reçut au baptême le nom de Marguerite, et que l'on s'accoutuma à nommer Rite par abréviation. Ce fut une enfant de bénédiction? pourvue dès son berceau des grâces et des faveurs du ciel les plus signalées. A douze ans, elle voulut faire le vœu de chasteté; mais ses parents l'en détournèrent, et lui firent contracter un mariage qui fut pour elle une source d'épreuves et de mérites. Le mari qu'elle épousa était un homme d'un caractère féroce, la terreur de tout le voisinage. On juge aisément ce que Rite en eut à souffrir dans les commencements; mais elle employa tant de douceur et de patience pour le convertir et le gagner à Dieu, qu'elle eut la consolation d'en faire à la fin un véritable chrétien. Elle le perdit au bout de dix-huit ans, et vit bientôt mourir les deux fils qu'elle en avait eus. Ces événements, si tristes pour la nature, réveillèrent dans cette sainte femme l'attrait qu'elle avait eu autrefois pour la vie religieuse. Elle sollicita avec beaucoup d'instances la grâce d'être admise chez les augustines du couvent de Sainte-Marie-Magdeleine à Cascia; et, quoiqu'on n'eût pas l'usage d'y recevoir des veuves, on trouva quelque chose de si extraordinaire et de si frappant dans sa vocation, qu'on dérogea à la règle en sa faveur.

Rite, au comble de ses vœux, s'empressa de vendre tout ce qu'elle possédait et d'en distribuer le prix aux pauvres. Devenue alors l'épouse d'un Dieu crucifié, elle se crucifia aussi par les plus rigoureuses pratiques de la mortification. Les jeûnes, le cilice et la discipline n'avaient rien qui pût l'effrayer. Elle ne mangeait qu'une fois le jour, et ne prenait que du pain et de l'eau pour toute nourriture. Elle disait que le meilleur moyen de se délivrer des tentations contre la pureté était de ne pas s'occuper de son

corps et de n'avoir pour lui aucune compassion. Son obéissance à ses supérieurs égalait son ardeur pour la pénitence, et pendant assez longtemps, pour obéir à son abbesse qui voulait éprouver sa vertu, elle alla, sans se plaindre, arroser chaque jour avec fatigue un morceau de bois sec qui se trouvait dans le jardin du couvent.

Une âme si mortifiée et si obéissante ne pouvait manquer d'être très-agréable à Dieu, et d'en recevoir de précieuses faveurs. Rite posséda bientôt le don d'oraison, et se livrait sans cesse à ce saint exercice. La passion de Notre-Seigneur et les tourments qu'il y a soufferts étaient l'objet habituel de sa méditation depuis minuit jusqu'au lever du soleil. Elle s'en occupait avec tant d'attention, qu'elle fondait en larmes et qu'elle paraissait près de succomber à la vivacité de ses douleurs. On rapporte qu'un jour, après avoir entendu un sermon sur les souffrances de Jésus-Christ, prêché par saint Jacques de la Marche, célèbre missionnaire franciscain, Rite s'étant retirée dans sa cellule pour en occuper son esprit, et demandant au Sauveur la grâce de partager ses douleurs, elle sentit les pointes d'une couronne qui lui firent une plaie incurable, de laquelle sortait un pus d'odeur infecte, et qu'elle eut à supporter le reste de ses jours. Afin de ne pas incommoder ses compagnes par sa présence, elle se tenait à l'écart, vivait solitaire, et passait quelquefois quinze jours de suite sans parler à personne, ne s'entretenant qu'avec Dieu.

Une maladie, qui dura quatre ans, vint achever de purifier la servante de Dieu, par la résignation qu'elle montra au milieu de ses souffrances ; elle ne prenait presque aucune nourriture, et ses sœurs, qui en étaient surprises, croyaient que c'était plutôt la sainte eucharistie que les aliments matériels qui la soutenait. Lorsqu'elle se sentit près de sa fin, elle demanda les derniers sacrements ; après les avoir reçus, elle exhorta ses sœurs à la fidèle observance de leur règle ; puis, ayant mis ses mains en croix, et l'abbesse lui ayant donné sa bénédiction, elle expira tranquillement le 22 mai 1407. Une grande multitude assista à ses obsèques, et bientôt on commença à l'invoquer. Plusieurs miracles ayant prouvé le pouvoir de Rite auprès de Dieu, le pape Urbain VIII la mit au rang des bienheureux le 11 octobre 1627 [1].

[1] *Acta SS.*, et Godescard, 22 mai.

Le même jour, à Rome, les saints martyrs Faustin, Timothée et Vénuste. — En Afrique, les saints Caste et Émile, qui achevèrent leur martyre par le feu. Saint Cyprien rapporte qu'ils furent d'abord vaincus; mais que Notre-Seigneur les rendit victorieux dans un second combat, afin que ceux qui avaient cédé à la rigueur des flammes devinssent ensuite plus forts que les flammes mêmes. — Dans l'île de Corse, sainte Julie, vierge, qui, par le supplice de la croix, obtint la couronne de gloire. — A Comane, dans la province du Pont, saint Basilisque, martyr, à qui, sous l'empereur Maximien et le président Agrippa, on fit mettre des chaussures de fer garnies de clous embrasés; après d'autres tourments multipliés, ayant été décapité et jeté dans la rivière, il parvint à la gloire du martyr. — En Espagne, sainte Quiterie, vierge et martyre. — A Ravenne, saint Marcien, évêque et confesseur. — Au territoire d'Auxerre, saint Romain, abbé, qui servit saint Benoît dans sa grotte de Sublac; depuis, étant venu en France, il y bâtit un monastère, et ayant laissé plusieurs disciples imitateurs de sa vertu, il passa au repos du Seigneur. — A Aquin, saint Foulques, confesseur. — A Pistoie, en Toscane, le bienheureux Atton, évêque de l'ordre de Vallombreuse. — A Auxerre, sainte Hélène, vierge.

XXIIIe JOUR DE MAI.

LE BIENHEUREUX CRISPIN DE VITERBE.

Le pape Pie VII, dans le décret de béatification, en fait cet éloge : « Il était le père des pauvres, le consolateur des affligés, pur et simple de cœur, rempli de dévotion envers la sainte Vierge, mère de Dieu, illustre par le don de prophétie et par celui des miracles. » Telles sont, en effet, les vertus que ce saint homme ne cessa de pratiquer pendant sa longue vie, passée presque tout entière dans l'ordre de Saint-François, en qualité de simple frère lai. Il était né à Viterbe, le 13 novembre 1668, de parents pauvres, mais vertueux, qui ne négligèrent rien pour lui donner une éducation chrétienne. Sa mère l'avait consacré de bonne heure à Marie, et s'était efforcée de lui inspirer envers elle un respect et une confiance sans bornes; elle savait que le salut de son fils était assuré sous la protection de cette reine puissante.

On voulait engager le jeune Crispin dans le service militaire; mais, ayant un jour été témoin de la profession de deux jeunes

capucins, il fut tellement frappé de leur recueillement et de leur ferveur qu'il s'écria : « C'est à cette armée que je veux appartenir ; je sens la croix de saint François dans mon cœur, et je veux l'y conserver à jamais. » Il demanda, en effet, à être admis comme frère lai ou laïque dans un couvent de capucins à Viterbe, et fit profession à l'âge de vingt-six ans.

Ses supérieurs l'employèrent souvent à quêter pour sa maison, et c'est en s'acquittant de cette pénible fonction qu'il trouva une multitude d'occasions de montrer sa charité pour les pauvres et les malheureux de toute espèce, soit en soulageant leurs besoins temporels, soit en leur donnant des avis et des remèdes salutaires pour la sanctification de leurs âmes. Personne ne donnait un meilleur conseil, et les plus hauts personnages, les cardinaux et les prélats, le regardaient comme un homme spécialement favorisé de Dieu. Cependant son humilité demeurait inébranlable au milieu des témoignages de vénération qu'il recevait continuellement, et il ne s'acquittait pas avec moins d'empressement de tous les offices qui lui étaient confiés, quelque bas qu'ils fussent. Qu'on le chargeât du soin des malades, ou de la cuisine, ou de la propreté de la maison, tout lui était égal, parce qu'il ne voyait dans l'ordre de ses supérieurs que la volonté de Dieu.

Le 1er mai 1750, il annonça lui-même sa mort prochaine, et bientôt il tomba dangereusement malade. Malgré sa sainte vie, une vive frayeur s'empara de lui ; mais la confiance de Dieu ne tarda pas à reprendre le dessus, et on l'entendit s'écrier souvent : « O mon Jésus ! vous m'avez racheté par votre sang. Assistez-moi à cette heure ! Achevez l'œuvre de votre amour ! Assurez-moi de mon salut ! » Puis, s'adressant à la sainte Vierge, il lui dit : « O vous puissante et vénérable mère de Dieu, soyez mon avocate, mon refuge ; ma protectrice, souvenez-vous de moi à ma dernière heure ! » Ses prières furent exaucées, et il rendit son âme à Dieu, dans les sentiments de la foi la plus vive, le 10 mai 1750. Sa fête a été fixée au 23 mai par Pie VII, dans le décret de sa béatification porté le 26 août 1806 [1].

[1] Godescard, 23 mai.

Le même jour, à Langres en France, le martyre de saint Didier, évêque, qui, voyant les maux que l'armée des Vandales faisait souffrir à son peuple, alla trouver leur roi pour l'adoucir ; mais ce barbare ordonna sur-le-champ qu'on l'égorgeât, et le saint pasteur présenta volontiers sa tête pour le troupeau qui lui avait été confié ; ainsi, étant mort par le glaive, il entra dans la joie du Seigneur. Plusieurs de ses diocésains furent aussi martyrisés et enterrés avec lui dans la même ville. — En Espagne, les saints martyrs Epitace, évêque, et Basilée. — En Afrique, les saints martyrs Quintien, Lucius et Julien, qui, en souffrant la mort durant la persécution des Vandales, méritèrent des couronnes éternelles. — En Cappadoce, la commémoraison des saints martyrs, qui, durant la persécution de Maximien-Galère, ayant eu les jambes rompues, moururent dans ce supplice. — En Mésopotamie, la mémoire de plusieurs autres saints, qui, durant la même persécution, ayant été suspendus en l'air, les pieds en haut et la tête en bas, étouffés par la fumée, et brûlés à petit peu, accomplirent leur martyre. — Dans le diocèse de Lyon, saint Didier, évêque de Vienne, qui, ayant été accablé de pierres par l'ordre du roi Thierri, obtint la couronne du martyre. — A Synnade, en Phrygie, saint Michel, évêque. — Le même jour, saint Mercurial, évêque. — A Naples, saint Euphèbe, évêque. — A Norcia, les saints Eutyque et Florence, moines, dont le pape saint Grégoire fait mention.

XXIVe JOUR DE MAI.

SAINT VINCENT DE LÉRINS,

ET PLUSIEURS AUTRES SAINTS PERSONNAGES DU MÊME MONASTÈRE ET DE LA MÊME ÉPOQUE.

Le monastère de Lérins avait été fondé vers l'an 410 par saint Honorat, dont cette île porte aujourd'hui le nom. Il était d'une famille noble, et qui avait même eu l'honneur du consulat. Il se convertit et reçut le baptême étant à la fleur de son âge, malgré l'opposition de son père et de toute sa famille. Dès lors il commença une vie sévère et mortifiée ; il se coupa les cheveux, porta des habits grossiers, abattit son visage par le jeûne. Un de ses frères, nommé Vénantius, embrassa le même genre de vie. Ayant distribué leurs biens aux pauvres, ils se mirent sous la direction d'un saint ermite nommé Capraise, qui demeurait dans les îles

de Marseille. Ils entreprirent avec lui un voyage et demeurèrent quelque temps en Achaïe. Vénantius mourut à Méthone, et Honorat revint en Provence. La vénération qu'il avait pour Léonce de Fréjus le porta à s'établir dans son diocèse; il choisit la petite île de Lérins, alors déserte et infectée de serpents, et y bâtit un monastère qui fut bientôt habité d'un grand nombre de moines de toutes nations. Quoiqu'il évitât depuis longtemps la cléricature, il fut ordonné prêtre : il avait un talent particulier pour la conduite des âmes. L'église d'Arles l'ayant demandé pour pasteur, il y fut consacré évêque après Patrocle; mais il ne la gouverna que deux ans. Il réunit les esprits divisés, et se rendit principalement recommandable par sa charité, qui lui fit distribuer en peu de temps les trésors que ses prédécesseurs avaient amassés. Ils instruisit même dans son lit pendant sa dernière maladie, et avait prêché son peuple le jour de l'Épiphanie, environ huit jours avant sa mort, qui arriva l'an 429 [1].

Il eut pour successeur saint Hilaire, son parent. Ils étaient nés l'un et l'autre sur les confins de la Lorraine et de la Bourgogne. Ils étaient peut-être compatriotes de saint Loup, qui avait épousé la sœur d'Hilaire. Celui-ci avait également reçu une éducation conforme à sa naissance ; mais il aima d'abord le monde, jusqu'à se mettre en danger d'y périr. Son ami Honorat quitta pour un temps l'île de Lérins, afin de le gagner à Dieu. Il lui représenta, d'un côté, la bassesse et l'instabilité des choses humaines ; de l'autre, la certitude et la grandeur des biens à venir. Hilaire en fut convaincu. Mais plus flatté des biens dont il jouissait que de ceux qu'on lui faisait espérer, il continua à jouir des premiers. Saint Honorat eut recours à la prière ; il y joignit ses larmes et ses caresses. Mais rien ne put amollir le cœur d'Hilaire. Il le quitta donc, sans toutefois l'abandonner ; car, trois jours après, dit Hilaire lui-même, la miséricorde de Dieu, sollicitée par ses prières, subjugua mon âme rebelle. Le trouble de mes pensées avait banni le sommeil de mes yeux. Je voyais d'un côté le Seigneur qui m'appelait à lui avec bonté ; d'un autre, le monde qui me présentait de loin tous ses plaisirs et tous ses charmes. Mon esprit comparait l'un et l'autre parti, et flottait sur le choix de celui qu'il devait

[1] *Acta* SS., 16 jan.

suivre. Mais, grâce à votre miséricorde, ô divin Jésus ! fléchi par les ferventes prières de votre serviteur Honorat, vous avez rompu mes liens pour m'attacher à vous par les liens de votre amour. Assujetti à cette heureuse captivité, je ne tomberai plus sous la servitude du péché. Je reviens, humilié et soumis, à vous, de qui je m'étais éloigné par mon orgueil. Dès ce moment, Hilaire se défit de tous ses biens, les vendit à son frère, en distribua le prix aux pauvres, quitta son pays et alla s'enfermer dans le désert de Lérins, pour y vivre sous la conduite de saint Honorat. Quand ce dernier mourut évêque d'Arles, Hilaire n'avait que vingt-neuf ans. Mais son mérite surpassait son âge. Il s'était sauvé à la nouvelle qu'on pensait à lui pour l'épiscopat. Mais Cassius, commandant des troupes romaines, ayant envoyé des soldats, ils l'atteignirent à quelques lieues d'Arles et l'y ramenèrent.

Devenu évêque, il continua de pratiquer la pauvreté et la mortification, comme il avait fait étant moine ; ne portant qu'une tunique été et hiver, encore était-ce un cilice ; marchant toujours nu-pieds et travaillant de ses mains. On mettait devant lui une table avec un livre et des filets : un écrivain en notes, prêt à écrire, était près de lui. Il lisait et dictait de temps en temps, occupant ses mains à nouer ses cordes et à faire ses filets. Il travaillait aussi à la terre au delà de ses forces, ayant été élevé suivant la noblesse de sa race. On lisait toujours pendant son repas, et il en introduisit la coutume dans les villes. Il vivait dans une maison commune avec ses clercs, n'ayant que sa cellule comme un autre. Il aimait tellement les pauvres, que, pour racheter les captifs, il fit vendre tout ce qu'il y avait d'argent dans les églises, jusqu'aux vases sacrés, et se réduisit à des patènes et des calices de verre. Il était fort éloquent, comme on le voit par l'éloge qu'il a fait de saint Honorat, son prédécesseur. Le dimanche il se levait à minuit, faisait à pied quelquefois dix lieues, assistait à l'office, où il prêchait, ce qui durait jusqu'à une heure après midi. Les jours de jeûne, il entretenait le peuple par ses discours, depuis midi jusqu'à quatre heures. S'il n'avait pour auditeurs que des gens rustiques, il s'accommodait à leur portée par un style simple ; mais il le relevait, s'il survenait des gens plus instruits, tant il était maître de son discours. Il avait plusieurs fois averti en particulier le préfet de ce temps-là, des injustices qu'il commettait dans ses

jugements, sans qu'il se fût corrigé. Un jour il vint à l'église avec ses officiers, pendant que saint Hilaire prêchait. Le saint évêque interrompit son sermon, disant que le préfet n'était pas digne de recevoir la nourriture céleste, après avoir méprisé les avis qu'il lui avait donnés pour son salut. Le préfet se retira plein de confusion, et Hilaire continua de parler. Tel était ce saint évêque. Mais il s'épuisa tellement par ses jeûnes et ses travaux, qu'il mourut à quarante-huit ans. Sa vie a été écrite par Honorat, évêque de Marseille, son disciple, qui témoigne qu'on avait de lui des homélies sur toutes les fêtes de l'année, une exposition du symbole, et grand nombre de lettres [1].

Hilaire d'Arles et les autres saints personnages que nous venons de nommer, n'étaient pas les seules lumières qu'on voyait briller dans les Gaules. Car, à la même époque, saint Prosper écrivait sa chronique et son poëme contre les ennemis de la grâce ; Cassien écrivait à Marseille ses conférences monastiques et ses sept livres de l'incarnation du Verbe ; Salvien écrivait son ouvrage *De la Providence* et son *Traité de l'Église ;* saint Vincent de Lérins, frère de saint Loup, se préparait à écrire son admirable *Mémorial*.

Salvien était du pays de Trèves ou de Cologne. Il avait fait de grands progrès dans les sciences divines et humaines. Très-jeune encore, il épousa Palladie, fille aînée d'Hypace et de Quiéta. Hypace était païen ; mais il semble que Palladie faisait, comme son époux, profession de la religion chrétienne. Ils eurent de leur mariage une fille nommée Auspiciole. Le désir d'avancer dans la piété et dans la perfection, fit naître à Salvien celui de passer le reste de ses jours dans la continence. Il en fit la proposition à sa femme, qui l'accepta avec joie. La seule peine qu'elle en eut, fut de n'avoir pas elle-même prévenu son mari sur ce point. Elle prévit néanmoins que ce genre de vie ne pourrait que mécontenter son père et sa mère ; mais l'amour de Dieu la fit passer sur cette considération. Hypace vit en effet avec douleur le parti que Salvien et Palladie avaient embrassé. Sa conversion au christianisme ne put même faire cesser son mécontentement à cet égard ; ce qui les obligea de se retirer dans un pays fort éloigné. Ils furent près de sept ans sans en recevoir de lettres, quoiqu'ils lui en écrivissent

[1] *Acta SS.*, 5 maii. *Opera S. Hil.*

assez souvent l'un et l'autre. Nous avons encore celle qu'ils lui écrivirent tous deux ensemble. Ils y joignirent même leur fille Auspiciole, afin de faire un dernier effort sur l'esprit d'Hypace et de sa femme, et employèrent tout ce que la nature a de plus vif et de plus tendre pour les fléchir. Car, est-il dit, il n'y a rien qu'on ne doive tenter pour se réconcilier avec son père et sa mère. On ne sait point quel fut le succès de cette lettre.

Après avoir habité quelque temps le monastère de Lérins, Salvien s'établit à Marseille, où il fut ordonné prêtre. Ses talents et sa piété l'avaient déjà rendu célèbre en 430, comme on le voit par un passage de l'oraison funèbre de saint Honorat. Consulté par les pontifes les plus illustres des Gaules et honoré de leur confiance. Salvien composa, sur leur demande, une foule d'homélies et d'instructions qui lui valurent le glorieux surnom de maître des évêques. Il écrivit, sous le nom de Timothée, quatre livres adressés à l'Église catholique, où il parle avec beaucoup de force et d'éloquence contre l'avarice et sur l'obligation de l'aumône, sans épargner ni les moines ni les clercs. Il écrivit plus tard ses huit livres *Du gouvernement de Dieu*, pour justifier sa providence au sujet des calamités qui accompagnèrent la chute de l'empire romain. Il fait voir à ceux qui en murmuraient, qu'ils les avaient méritées et au delà. A cette occasion, il s'élève avec tant de véhémence contre les dérèglements de ses contemporains, particulièrement de ceux d'Afrique, qu'on l'a surnommé le Jérémie de son siècle [1].

Un illustre ami de Salvien, de Vincent et d'Hilaire, était saint Eucher de Lyon. D'après son propre témoignage, il tirait son extraction de la même mère, soit naturelle, soit spirituelle que les martyrs de Lyon, saint Épipode et saint Alexandre, c'est-à-dire, ou qu'il descendait de la même famille qu'eux, ou qu'il avait été baptisé dans la même église. Il vint au monde avec un esprit subtil et élevé; il acquit une science éminente et une éloquence peu commune. On voit même par ses écrits qu'il connaissait le grec et l'hébreu. Il fut illustre dans le monde ; mais il devint encore plus illustre en Jésus-Christ. Il avait un parent nommé Valérien dont le père et le beau-père étaient élevés aux plus hautes dignités

[1] *Opera Salv.*

du siècle. On croit que c'est ce même Valérien qui fut préfet des Gaules et qui se trouvait parent de l'empereur Avitus. Eucher épousa une femme nommé Galla, dont il eut deux fils, Salone et Véran, qui de son vivant même, furent tous deux évêques.

Il était encore à la fleur de l'âge, lorsque, de concert avec sa femme, il renonça à toutes les grandeurs du monde et se retira dans le monastère de Lérins. Il y mit ses deux fils sous la conduite de saint Honorat et de saint Hilaire. Après qu'ils y eurent été formés à la piété, il leur donna Vincent et Salvien pour maîtres dans l'étude des belles-lettres et de l'éloquence.

Le désir d'une plus grande perfection lui avait fait naître le désir de visiter les moines d'Egypte, pour s'édifier de leurs vertus ; mais Cassien lui dédia ses *Conférences* pour l'en instruire et lui épargner les dangers d'une si pénible navigation. Il ne perdit cependant pas le goût qu'il avait pour une solitude plus grande que la sienne. Après avoir mené quelques années la vie cénobitique à Lérins, il passa dans une île voisine nommée alors Léro, aujourd'hui de Sainte-Marguerite ; et là, Dieu devint son unique occupation. Ce fut dans cette retraite qu'il composa deux excellents traités. Le premier, adressé à son ami saint Hilaire, contient un bel éloge de la solitude, et en particulier de celle de Lérins. L'autre est sur la vanité du monde, et adressé à son parent Valérien, en 432, pour le détacher des biens périssables. Il profite entre autres des calamités mêmes qui annonçaient la ruine de l'empire romain. A peine, dit-il, le monde a-t-il maintenant de quoi nous tromper. Il a perdu jusqu'à cette image des choses, jusqu'alors assez belle pour faire illusion. Il tâchait auparavant de nous séduire par une apparence véritable ; aujourd'hui il ne saurait plus nous tromper, même par une fausse ostentation. Il a toujours manqué de biens solides, et le voilà qui manque même de biens faux et périssables. A moins que nous ne prenions plaisir à nous tromper nous-mêmes, le monde n'a plus de quoi nous imposer. Ces deux lettres, au jugement des critiques, sont des modèles d'éloquence chrétienne.

Nous avons encore de saint Eucher trois livres sur l'Ecriture sainte, adressés à ses deux fils, déjà évêques : l'histoire du martyre de saint Maurice et de ses compagnons ; plusieurs homélies attribuées à saint Eusèbe d'Emèse. Il avait encore fait un abrégé des

ouvrages de Cassien, d'où l'on croit qu'il retrancha les erreurs. Il était en commerce de lettres avec saint Honorat. Ce saint évêque lui ayant un jour écrit une lettre sur des tablettes enduites de cire, selon l'usage de ce temps-là, Eucher lui répondit par ce mot ingénieux, que rapporte saint Hilaire : *Vous avez rendu le miel à la cire*, pour marquer la douceur de son style et le plaisir qu'il avait goûté en lisant sa lettre. L'église de Lyon étant venue à vaquer vers l'an 433, elle le choisit pour évêque, et il fut, sans contradiction, le plus célèbre en science et en piété qu'elle ait eu depuis saint Irénée [1].

Depuis quatre siècles, l'Église du Christ maintenait dans sa pureté, contre les hérésies de toute espèce, la doctrine qu'elle avait reçue du Christ. Elle la maintiendra de même jusqu'à la fin des siècles; car il est dit que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. L'expérience de ces longs combats montrait dès lors aux fidèles les précautions à prendre pour se garantir des embûches de l'erreur, et se conserver dans la vraie foi. Après le concile d'Éphèse, le docte saint Vincent de Lérins résuma cette expérience dans un avertissement qui est devenu justement célèbre. Suivant l'opinion la plus probable, Vincent était originaire de Toul et frère de saint Loup de Troyes. Après avoir vécu quelque temps dans les agitations du siècle et de la guerre, il s'était retiré dans le monastère de Lérins, cette illustre école de saints et de savants, où il embrassa la vie monastique et reçut l'ordre de prêtre. Vers l'an 434, il écrivit son *Avertissement contre les hérétiques*, sous le nom de l'Étranger ou du Pèlerin, cherchant moins à se faire connaître qu'à défendre la vérité.

Souvent il avait demandé à de doctes et saints personnages quelle était la règle sûre et générale pour discerner la vérité de la foi catholique d'avec la fausseté pernicieuse de l'hérésie, et toujours on lui avait répondu que cette règle était, avec la grâce de Dieu, de s'en tenir à l'autorité de la loi divine et à la tradition de l'Église catholique. Aux Écritures, il faut joindre l'interprétation de l'Église, parce que tous n'entendent pas l'Écriture sainte de la même manière ; il y a presque autant d'interprétations diverses que d'hommes. Car, autrement l'expose Novatien, autrement

[1] Ceillier, t. XIII.

Arius, Eunomius, Macédonius, autrement Apollinaire, Priscillien, autrement Jovinien, Pélage, Célestius, autrement enfin Nestorius. Il est donc grandement nécessaire que l'interprétation des prophètes et des apôtres prenne pour règle le sens catholique, le sens de l'Eglise. Dans l'Église catholique même, il faut s'en tenir à ce qui a été cru en tout lieu, en tous temps et par tous ; car c'est là ce qui est vraiment et proprement catholique, suivant la force du mot, qui signifie *universel*. Nous observerons cette règle si nous suivons l'universalité, l'antiquité, le consentement. Nous suivrons l'universalité si nous confessons seule véritable la foi que l'Église professe par tout l'univers ; nous suivrons l'antiquité si nous ne nous écartons en rien des sentiments manifestes de nos saints ancêtres et Pères ; nous suivrons le consentement si, dans l'antiquité, même, nous nous attachons aux définitions et aux sentences de tous les pontifes et docteurs, ou au moins de presque tous.

Après avoir posé ces principes généraux, Vincent en fait des applications. Que doit donc faire un chrétien catholique, demande-t-il, si une petite portion de l'Église se sépare de la communauté de la foi universelle? que doit-il faire, si ce n'est de préférer à un membre pestilentiel et corrompu la santé de tout le corps ? Mais si une contagion nouvelle s'efforce d'infecter, non plus seulement une petite partie, mais l'Eglise entière? Alors il doit s'attacher à l'antiquité, qui ne peut plus être séduite par les artifices de la nouveauté. Mais si, dans l'antiquité même, une erreur se découvre de deux ou trois hommes, ou même d'une ville ou d'une province? Alors, à la témérité ou à l'ignorance d'un petit nombre, il préférera, s'il en existe, les anciens décrets de l'Eglise universelle. Mais s'il n'en existe pas, que faire? Il aura soin de consulter et de comparer entre eux les sentiments des anciens ; mais de ceux-là seuls qui, bien que de temps et de lieux divers, ont persévéré dans la communion et dans la foi de l'Eglise catholique, et y sont regardés comme des docteurs orthodoxes. Ce qui aura été tenu, écrit, enseigné, non par un ou deux seulement, mais par tous ensemble, unanimement, clairement, fréquemment, persévéramment, c'est ce qu'il faudra croire sans aucune hésitation. Tout cela s'éclaircit par l'exemple des donatistes et des ariens. Les premiers, qui formaient une grande partie de l'Afrique, préférèrent

la témérité sacrilége d'un seul homme à l'Eglise du Christ. Ceux de ce pays, qui détestèrent ce schisme profane et restèrent unis à toutes les églises du monde, purent seuls alors se sauver dans le sanctuaire de la foi catholique. Ils ont montré à la postérité comment à l'extravagance d'un seul ou de quelque peu il faut préférer la santé de tous. De même, lorsque le venin de l'arianisme eut entaché non plus une petite portion, mais presque tout l'univers, et que, la plupart des évêques ayant été déçus, soit par violence, soit par fraude, on ne voyait presque plus ce qu'il fallait suivre dans cette grande confusion, les vrais adorateurs du Christ se préservèrent de la contagion en préférant l'antique foi à la perfidie nouvelle. Les troubles affreux de tout l'empire et les violences dont eurent à souffrir tous les Etats, ne montrèrent que trop alors quelle calamité c'est que l'introduction d'une doctrine nouvelle et destructive de l'antiquité.

Mais pourquoi Dieu permet-il souvent que des personnages recommandables dans l'Eglise enseignent des nouveautés aux catholiques? Déjà Moïse, dit-il, a répondu à cette question : S'il s'élève un prophète qui dise : Suivons des dieux étrangers, allégoriquement, de nouvelles erreurs, les Israëlites ne devaient pas l'écouter, parce que Dieu les tentait, pour savoir s'ils l'aimaient de tout leur cœur. De même il a été donné à des hommes de talents extraordinaires de tenter les chrétiens : Nestorius en dernier lieu, et, avant lui, Photin et Apollinaire, auxquels trois l'Eglise dit également anathème. Ces exemples font voir aux catholiques qu'ils doivent recevoir les docteurs avec l'Eglise, et non pas abandonner la foi de l'Eglise avec les docteurs. Mais nul ne peut être comparé sous ce rapport avec Origène. Ses talents, ses lumières, ses vertus, ses succès, sa renommée étaient tels, qu'il y avait bien peu de chrétiens qui n'aimassent mieux se tromper avec lui que d'avoir raison avec les autres. Et ce grand personnage, ce grand docteur, ce grand prophète, est devenu une terrible tentation pour un grand nombre; car, en abusant de la grâce de Dieu, en se livrant trop à son esprit, en dédaignant la simplicité antique de la religion chrétienne, en se croyant plus savoir que tout le monde, en interprétant certains endroits des Ecritures d'une manière nouvelle, au mépris des traditions de l'Eglise et de la doctrine des anciens, il a mérité qu'il fût dit de lui à l'Eglise de Dieu :

S'il s'élève parmi vous un prophète, et le reste, vous n'écouterez pas les paroles de ce prophète-là, parce que le Seigneur, votre Dieu, vous tente, si vous l'aimez ou non. C'était non-seulement une tentation, mais une grande tentation, de faire passer insensiblement de l'ancienne religion à la nouveauté profane l'Eglise qui n'avait ni soupçon ni crainte, l'Eglise qui se donnait à lui de confiance, et qui dépendait en quelque sorte de lui par l'admiration de son génie, de sa science, de son éloquence, de sa vie, de sa grâce. Quelqu'un dira que les livres d'Origène ont été corrompus. Je ne le conteste pas; j'aime, au contraire, à le croire; car cela est rapporté non-seulement par quelques catholiques, mais par des hérétiques mêmes. Toujours est-il que, si ce n'est pas lui, du moins les livres publiés sous son nom sont une grande tentation : infectés de bien des blasphèmes, on les lit et on les aime toutefois comme les siens, et non comme ceux d'un autre; en sorte que, si l'esprit d'Origène n'a pas conçu l'erreur, l'autorité sert néanmoins à la persuader. Il en est de même de Tertullien, qui est pour les Latins ce que l'autre est pour les Grecs, le prince de tous les docteurs.

D'après cela, celui-là seul est un catholique véritable qui ne tient et ne croit que ce que l'Eglise catholique a reçu universellement et de toujours, et qui regarde comme une tentation toute nouveauté introduite par quelqu'un, sans ou contre tous les saints. Comme, d'après l'Apôtre, pour éprouver les chrétiens, il est nécessaire qu'il y ait des hérésies, rien ne sert mieux contre la perplexité, dans ces temps d'épreuve, que l'attachement à la foi ancienne. Quand on réfléchit à tout cela, on ne saurait s'étonner assez comment il y a des hommes si emportés, si aveugles, si impies, si portés à l'erreur, que, non contents de la règle de la foi, une fois donnée aux fidèles, et reçue de toute antiquité, ils cherchent tous les jours des nouveautés, et veulent toujours ajouter, changer, ôter quelque chose à la religion, comme si ce n'était pas un dogme céleste qui, révélé une fois, nous suffit, mais une institution terrestre qu'on ne puisse amener à sa perfection qu'en la réformant, ou à dire le vrai, en y remarquant tous les jours quelques défauts; tandis que les oracles divins nous crient : Ne transportez pas les bornes qu'ont posées vos pères, et que l'Apôtre dit de son côté : Gardez le dépôt, fuyant les profanes nouveautés de paroles

et les oppositions d'une prétendue science, dont quelques-uns faisant profession, se sont égarés de la foi.

Quelqu'un dira peut-être : Dans l'Eglise du Christ, la religion n'aura-t-elle donc aucun progrès? Elle peut en avoir, et un très-grand; mais il faut que ce soit un progrès véritable et non pas un changement. Il est du progrès qu'une chose se développe en elle-même; du changement, qu'elle devienne une autre. Il faut donc que l'intelligence, la science, la sagesse, et de chaque fidèle, et de l'Eglise entière, s'augmente avec les âges et les siècles; mais dans son genre, savoir : dans le même dogme, dans le même esprit et dans le même sentiment. Que la religion des âmes imite la condition des corps. Ceux-ci se développent avec l'âge, mais ils restent les mêmes. Ainsi, que le dogme chrétien se consolide avec les années, se dilate avec le temps, s'élève avec l'âge; mais qu'il demeure toujours parfait et sans tache, par la juste proportion de ses parties et les propriétés convenables de ses membres. Nos ancêtres, par exemple, ont semé dans le champ de l'Eglise le froment de la foi; il serait injuste qu'au lieu de la vérité du froment originel, nous voulussions récolter l'erreur substituée de l'ivraie. Il est permis de limer et de polir, avec le temps, les dogmes antiques de la philosophie du ciel; mais c'est un crime de les changer, un crime de les tronquer ou de les mutiler. Ils peuvent augmenter en clarté et en précision; mais il faut qu'ils conservent leur plénitude et leur nature incorruptible. S'il était permis une fois de les altérer dans quelques parties, on finirait par les rejeter dans leur totalité. Aussi l'Eglise du Christ, fidèle dépositaire de ses dogmes, jamais ne change rien, ne diminue rien, n'ajoute rien, ne perd rien de ce qui lui est propre, et ne reçoit rien de ce qui est étranger. Par les décisions de ses conciles, elle ne fait autre chose que de donner par écrit à la postérité ce que les anciens avaient cru par la seule tradition; que de renfermer en peu de mots le principe et la substance de la foi, et souvent, pour faciliter l'intelligence, d'exprimer par quelque terme nouveau, mais propre et précis, la doctrine qui n'avait jamais été nouvelle; en sorte qu'en disant quelquefois les choses d'une manière nouvelle, on ne dit néanmoins jamais de nouvelles choses.

Paul avertit Timothée de fuir les profanes nouveautés de paroles, c'est-à-dire de dogmes, de choses, de sentiments contraires

à l'antiquité. Car, si l'on vient à les recevoir, la foi des saints Pères sera nécessairement violée ou en totalité ou en grande partie; il faudra nécessairement conclure que, dans tous les temps, tous les fidèles, tous les saints, tous ceux qui professent la continence, toutes les vierges, tous les clercs, les lévites et les prêtres, tant de milliers de confesseurs, cette foule innombrable de martyrs, cette prodigieuse multitude de cités, de nations, tant d'îles, de provinces, de rois, de royaumes, que l'univers à peu près tout entier, incorporé au Christ, son chef, par la foi catholique, s'est trompé, a blasphémé pendant tant de siècles et n'y a pas su ce qu'il croyait. Les innovations ont toujours été le propre des hérétiques. Quelle hérésie est jamais venue à éclore, si ce n'est sous un nom, dans un lieu et dans un temps certain et connu? Qui jamais institua des hérésies sans se séparer auparavant de l'accord universel et ancien de l'Eglise catholique, par exemple? qui jamais, avant le profane Pélage, attribua au libre arbitre une si grande vertu, qu'il ne crût pas la grâce de Dieu nécessaire à chaque bonne action? qui, avant son monstrueux disciple Célestius, nia que tout le genre humain fût enveloppé dans la prévarication d'Adam? qui, avant le sacrilége Arius, osa diviser l'unité de la Trinité? qui, avant l'impie Sabellius, osa confondre la Trinité de l'unité? qui, avant le très-cruel Novatien, annonça Dieu cruel, en ce qu'il aimait mieux la mort du mourant que sa conversion et sa vie? qui, avant le magicien Simon, duquel, par une succession occulte, cet abîme de turpitudes a passé jusqu'à Priscillien, osa faire de Dieu l'auteur de tous les maux, c'est-à-dire de nos crimes, de nos impiétés, de nos forfaits?

On demandera peut-être si les hérétiques eux-mêmes ne se servent point des témoignages des divines Écritures. Sans doute qu'ils s'en servent, et beaucoup, et de tous les livres de la Bible, et en toute occasion. Mais il faut les craindre, d'autant plus qu'ils se cachent à l'ombre de la loi divine. Seules, leurs infections déplairaient; pour les rendre agréables, ils les saupoudrent avec l'aromate de la parole céleste. Sur leurs boîtes de poisons ils écrivent *Remèdes*. Ce sont des loups ravisseurs qui se couvrent de la peau de brebis; mais on les reconnaît bientôt à leurs fruits, à leur amertume, à leur rage, à leur nouveau venin, au déchirement du dogme catholique; en quoi ils sont semblables à Satan, leur maî-

tre. Lui aussi, quand il tenta le Sauveur, lui cita l'Ecriture ; car il est écrit, disait-il. Ainsi, demandez à un hérétique prédicant : Comment prouverez-vous que je doive abandonner la foi universelle et ancienne de l'Église catholique? Aussitôt il vous dira, comme Satan : *Car il est écrit*, et il citera mille passages, mille exemples, mille autorités de la loi, des psaumes, des apôtres, des prophètes, qu'il interprétera d'une manière nouvelle et perfide, pour précipiter votre malheureuse âme dans le gouffre de l'hérésie. Mais que feront alors les catholiques pour discerner la vérité d'avec la fausseté? Ils auront soin de faire ce qui a été dit d'abord ; ils interpréteront l'Écriture suivant les traditions de l'Eglise universelle et les règles du dogme catholique. Dans l'Eglise catholique même, ils suivront l'universalité, l'antiquité, le consentement. Ils rejetteront ce qui y est contraire. A la témérité d'un seul ou de quelque peu, ils préféreront avant tout les décrets généraux d'un concile universel ; et, s'il n'y en a pas, l'accord des docteurs les plus nombreux et les plus illustres. Ils feront ainsi, non pas pour toutes les petites questions, mais pour la règle de la foi.

A ce premier avertissement ou mémoire, Vincent en joignit un second, mais qui, d'après le récit de Gennade, lui fut volé en grande partie. Il ne nous en reste que la récapitulation. On y voit que, dans ce second mémoire, il faisait l'application des règles établies dans le premier, et montrait, par l'exemple du concile d'Éphèse, comment il fallait employer les autorités des Pères de l'Église. Pour qu'aucune nouveauté profane, écrit-il, ne vînt se glisser perfidement et sans qu'on s'en aperçût, comme à Rimini, tous les évêques, au nombre de deux cents, furent d'avis que le plus catholique, le plus orthodoxe et le meilleur était de produire les sentiments des saints Pères. C'est ainsi que Nestorius fut jugé, avec raison, contraire à l'antiquité catholique, et le bienheureux Cyrille d'accord avec elle. Ceux dont il y lut les écrits comme de juges ou de témoins, furent : Athanase, Pierre et Théophile, évêques d'Alexandrie ; de la Cappadoce, Basile de Césarée et les deux Grégoire de Nazianze et de Nysse ; de l'Occident, Félix et Jules, évêques de Rome. Et afin que ce ne fût pas le chef seul de l'univers qui rendît témoignage dans ce jugement, mais encore les à-côtés, on prit encore, du Midi, Cyprien de Carthage, et du Sep-

tentrion, Ambroise de Milan. C'est d'après la doctrine, le conseil, le témoignage, le jugement de ces dix, que le concile prononça sur les règles de la foi. Il aurait pu en citer un beaucoup plus grand nombre ; mais cela n'était pas nécessaire, car personne ne doutait que ces dix n'avaient pas enseigné autre chose que tous leurs autres collègues. Enfin, pour mettre le comble à cette plénitude de preuves, Vincent avait ajouté deux autorités du siége apostolique : l'une du saint pape Sixte, qui gouvernait alors l'Église romaine ; l'autre, de son prédécesseur de bienheureuse mémoire, le pape Célestin, et qui tous deux posaient en principe que l'antiquité devait l'emporter sur la nouveauté [1].

Vers le même temps, un poëte chrétien justement célèbre, Prudence, terminait pieusement sa carrière. Né l'an 348 à Saragosse, en Espagne, il reçut une éducation soignée et s'appliqua surtout à la culture des lettres et de la poésie. Dans sa jeunesse, il exerça la profession d'avocat, et fut ensuite nommé juge ou gouverneur de quelques villes. Il quitta la toge pour les armes, et vint à la cour de l'empereur Honorius, qui le revêtit d'une charge considérable, en sorte qu'il était le premier auprès de sa personne. Jeune encore, il mena une vie licencieuse ; mais enfin, dégoûté de la cour et du monde, il se retira dans sa maison paternelle pour expier ses fautes passées, et n'exercer plus son talent de poëte que dans des sujets chrétiens. C'était l'année 405, la cinquante-septième de son âge. Il fit plus tard le pèlerinage de Rome pour vénérer les reliques des martyrs, dont il célébra dans ses hymnes les travaux et la gloire. Il partagea le reste de sa vie, qui fut longue, entre la poésie et la piété : la poésie même était pour lui un acte de piété et une prière. On ne sait rien de l'année précise de sa mort. Nous avons de Prudence : 1° un livre *Des Couronnes*, couronnes poétiques, qu'il tresse en l'honneur des principaux martyrs ; 2° un livre *De la Divinité*, où il réfute les païens, les juifs, et les principales hérésies ; 3° un livre *De l'origine du péché*, où il combat les marcionites, 4° un livre *Du combat de l'esprit*, autrement du combat spirituel, où il décrit la lutte incessante entre les vices et les vertus ; 5° deux livres *Contre Symmaque*, où il réfute, comme saint Ambroise, son discours pour le rétablissement

[1] *Commonitorium Vincentii Lirinensis.*

de l'autel de la Victoire; 6° *Une journée chrétienne*, où il y a des hymnes ou prières poétiques pour toutes les heures de la journée; 7° *Un Manuel*, qui est un résumé en vers de tout l'Ancien et du Nouveau Testament.

Au talent d'un vrai poëte, Prudence joignait l'humilité d'un vrai chrétien. Voici sa préface du livre *Des Couronnes* : « Celui qui est pieux, fidèle, innocent, pudique, immole à Dieu le Père les dons de la conscience, desquels abonde au dedans de soi une âme bienheureuse. Un autre se retranche une somme d'argent, d'où vivront les nécessiteux. Nous consacrons des iambes empressés et des trochées arrondis, indigents que nous sommes de sainteté, et impuissants à soulager les pauvres. Cependant Dieu approuve un humble poëme et l'écoute avec bienveillance. Dans la maison du riche, il y a dans tous les coins des ustensiles divers. Là brille une coupe d'or, ici reluit un bassin d'airain. On y voit le pot de terre et le plat d'argent, il y a des meubles d'ivoire, il y en a d'orme ou de chêne. Tout vase est utile dès qu'il est propre à l'usage du maître. Ils ornent la maison, qu'ils coûtent un grand prix ou qu'ils soient de bois. Dans le vestibule paternel, vaisseau suranné, pour ce qui est de moi, le Christ m'applique à des usages caducs, et me permet de demeurer dans un petit coin. Voilà que, présent d'argile, nous entrons dans le palais du salut; mais toujours est-il utile d'avoir rendu à Dieu, même le plus infime des services. Quoi qu'il en arrive, ce sera un bonheur d'avoir de sa bouche chanté le Christ [1]. »

On place encore dans la première moitié du cinquième siècle le poëte Sédulius. Il s'appliqua dans sa jeunesse à des études séculières, qui ne lui servaient de rien pour le salut. Encore laïque, il apprit la philosophie en Italie. Mais Dieu l'ayant regardé dans sa miséricorde, il embrassa avec beaucoup d'humilité le joug de Jésus-Christ, et ne s'appliqua plus qu'à l'étude des divines Écritures. Il fut fait prêtre, et il y en a qui lui donnent la qualité de prélat ou d'évêque. Nous avons de Sédulius un poëme pascal, ainsi nommé, dit-il, parce que Jésus-Christ, dont il y fait l'histoire, est notre agneau pascal qui a été immolé pour nous. C'est un résumé poétique des principaux événements et miracles de

[1] Galland, *Biblioth. V. et PP.*, t. VIII.

l'Ancien et du Nouveau Testament. Il y a de plus un petit poëme sur la vie de Jésus-Christ, dont l'Église a tiré les hymnes qu'elle chante aux fêtes de Noël et de l'Épiphanie. Le pape Gélase et beaucoup d'autres font un grand éloge de Sédulius [1].

SAINT JEAN DE PRADO,

MARTYR.

Né dans le royaume de Léon, il embrassa la règle austère des Franciscains déchaussés de l'étroite observance. L'éclat de ses vertus eut bientôt découvert l'obscurité de sa retraite. Il alla, par ordre de la Propagande, prêcher la foi dans le royaume de Fez et de Maroc. Les fruits de son zèle l'exposèrent à toute la fureur des mahométans, qui le mirent en prison et le chargèrent de fers. Le saint confesseur souffrit avec une patience inébranlable les cruelles bastonnades et plusieurs autres tortures. Enfin il consomma son sacrifice en 1634, le vingt-quatre mai, jour auquel Benoît XIV a inséré son nom dans le martyrologe romain. Il fut solennellement béatifié par Benoît XIII en 1728 [2].

Le même jour, à Antioche, la fête de saint Manahen, frère de lait d'Hérode le Tétrarque, docteur et prophète du Nouveau Testament, mort et enterré en cette ville. — De plus, la bienheureuse Jeanne, femme de Chuza, intendant de la maison d'Hérode, dont l'évangéliste saint Luc fait mention. — A Porto, la fête de saint Vincent, martyr. — A Bresse, sainte Afre, qui fut martyrisée sous l'empereur Adrien.—A Nantes, en Bretagne, les saints martyrs Donatien et Rogatien frères, qui, sous l'empereur Dioclétien, ayant été mis en prison, puis étendus et déchirés sur le chevalet, ensuite percés d'un coup de lance à cause de leur constance dans la foi, eurent enfin la tête tranchée. — En Istrie, les saints martyrs Zoel, Servile, Félix, Silvain et Diocles. — Le même jour, les saints Mélèce, général d'armée, et deux cent cinquante-deux de ses compagnons, qui, par divers genres de mort, accomplirent leur martyre. — De plus les

[1] Galland, *Biblioth. V et PP.*, t. VII. Ceillier, t. X. — [2] Godescard, 24 mai.

saintes martyres Suzanne, Marcienne et Pallade, femmes de trois de ces soldats, qui furent mises en pièces avec leurs petits enfants. — A Milan, saint Robustien, martyr. — A Bologne, la translation du corps de saint Dominique, confesseur, du temps du pape Grégoire IX.

XXVe JOUR DE MAI.

LE PAPE SAINT GRÉGOIRE VII.

Le pape Grégoire VII a été calomnié pendant sa vie, il a été calomnié après sa mort ; mais le jour de la vérité commence à luire, et, chose étonnante, cette justice lui arrive de la part des protestants. L'un d'entre eux, Voigt, a écrit une *Vie de Grégoire VII* d'après les monuments originaux et authentiques. On peut en voir la substance dans le tome XIV de l'*Histoire de l'Église*. Il examine Grégoire VII et quant au but qu'il s'est proposé et quant aux moyens employés pour arriver à ce but. Sous l'un et l'autre rapport il le trouve, non-seulement exempt de blâme, mais digne d'éloges. Son grand but, son but unique était de rendre l'Eglise de Dieu libre et indépendante des hommes, et de subordonner la politique à la justice et à la morale. Quant aux moyens, il ne pouvait en prendre d'autres que ceux qu'il a pris. Voici comme l'auteur protestant se résume : « Grégoire était Pape, il agissait comme tel ; et sous ce rapport il est grand et admirable. Pour porter un juste jugement sur ses actes, il faut considérer son but et ses intentions, il faut examiner ce qui était nécessaire de son temps. Sans doute une généreuse indignation s'empare de l'Allemand quand il voit son empereur humilié à Canosse, ou du Français quand il entend les leçons sévères données à son roi. Mais l'historien qui embrasse la vie des peuples sous un point de vue général s'élève au-dessus de l'horizon étroit de l'Allemand ou du Français, et trouve fort juste ce qui a été fait, quoique les autres le blâment. — Il est difficile de donner à ce Pape des éloges exagérés, car il a jeté partout les fonde-

ments d'une gloire solide. Mais chacun doit vouloir qu'on rende justice à qui justice est due ; qu'on ne jette point la pierre à qui est innocent ; qu'on respecte et qu'on honore un homme qui a travaillé pour son siècle, selon des voies si grandes et si généreuses. Que celui qui se sent coupable de l'avoir calomnié rentre dans sa propre conscience. » Voilà comme cet auteur protestant parle du pape saint Grégoire VII. Puissent tous les catholiques profiter de cette leçon !

Voici le décret de son élection à la papauté. « Notre-Seigneur Jésus-Christ régnant, l'an de la miséricordieuse incarnation 1073, indiction et lune onzième, le dix des calendes de mai, la seconde férie, le jour de la sépulture du seigneur Alexandre II, Pape d'heureuse mémoire ; afin que la Chaire apostolique ne soit pas longtemps en deuil, privée d'un propre pasteur : nous, cardinaux, clercs, acolytes, sous-diacres, diacres, prêtres de la sainte Eglise romaine, catholique et apostolique, assemblés dans la basilique de Saint-Pierre-aux-Liens, du consentement des vénérables évêques, abbés, curés et moines ici présents, aux acclamations d'une foule considérable des deux sexes et de rangs divers, nous nous élisons pour pasteur et souverain Pontife, l'homme religieux versé dans l'une et l'autre science, amateur accompli de l'équité et de la justice, intrépide dans l'adversité, modéré dans la prospérité, et, suivant la parole de l'Apôtre, orné de bonnes mœurs, pudique, modeste, sobre, chaste, hospitalier, gouvernant bien sa maison, élevé et instruit d'une manière distinguée, depuis sa première enfance, dans le sein de cette mère Eglise, et, pour son mérite, promu jusqu'à ce jour à l'honneur de l'archidiaconat ; en un mot, l'archidiacre Hildebrand, que nous voulons et approuvons qui soit appelé d'ici à jamais, Grégoire, pape et apostolique. Vous plaît-il ? Il nous plaît. Le voulez-vous ? Nous le voulons. Le louez-vous ? Nous le louons. Fait à Rome, le dix des calendes de mai, indiction onzième. »

Tel est, d'après les actes publics, le décret d'élection de Grégoire VII. Avant et après qu'il fut publié, le clergé et le peuple criaient dans l'Eglise : Saint Pierre a élu l'archidiacre Hildebrand ! saint Pierre a élu le pape Grégoire[1] ! L'éloge qu'on y fait

[1] Baron., an. 1073.

de son caractère et de ses vertus est répété par tous les historiens catholiques du temps. Otton de Frisingue en fait ce portrait : Modèle du troupeau, ce qu'il enseigna par la parole, il le montra par l'exemple, et, partout courageux athlète, il ne craignit point de s'exposer comme un boulevard pour défendre la maison d'Israël [1]. Lambert d'Aschaffenbourg tient le même langage. A la mort d'Alexandre II, dit-il, les Romains, avant d'avoir consulté le roi, élurent, pour lui succéder, Hildebrand, homme très-érudit dans les lettres sacrées, et, déjà sous les Pontifes précédents, très-célèbre dans toute l'Eglise par l'éclat de toutes les vertus [2].

Suivant Brunon, évêque de Ségni, et Hugues de Flavigny, deux auteurs contemporains, Hildebrand était né à Rome, d'une famille romaine, que quelques-uns, à cause de la ressemblance du nom, ont prétendu être l'illustre famille des Aldobrandini. Suivant d'autres, il naquit en Toscane, où son père était, dit-on, un charpentier. Il eut pour maître dans les sciences Laurent, archevêque d'Amalfi, homme docte et d'une sainte vie, bien instruit dans les langues grecque et latine. Il paraît que, dès sa première enfance, il fut mis sous la conduite de son oncle maternel, abbé de Notre-Dame du mont Aventin à Rome, pour être instruit dans les lettres et la piété. Il eut encore parmi ses maîtres l'archiprêtre Jean Gratien, qui fut Pape sous le nom de Grégoire VI. Après son abdication, il le suivit de Rome en Allemagne, et embrassa la vie monastique à Cluny. Le saint abbé Hugues lui témoignait beaucoup d'amitié ; il fut instruit dans la science de la piété par saint Odilon ; il paraît que dans un temps ou dans un autre, il y fut nommé prieur. Après la mort de Grégoire VI, qui eut lieu probablement à Cluny même, Hildebrand passa quelque temps à la cour de l'empereur Henri III. Ce prince disait n'avoir jamais entendu personne prêcher la parole de Dieu avec tant d'assurance. Les meilleurs évêques admiraient ses discours. Le saint évêque Brunon de Toul, ayant donc été élu Pape à Worms, invita Hildebrand de l'accompagner à Rome. Hildebrand s'y refusa d'abord, par la raison qu'un évêque devait, suivant les canons, être élu par le clergé et le peuple de son église. Charmé de son noble caractère, de son génie pénétrant et de sa conduite exem-

[1] *Otto Fris.*, an. 1073. — [2] Lamb., an. 1073.

plaire, le nouveau Pape lui expliqua la suite de l'affaire et le point où elle en était : dès lors, pleinement rassuré, Hildebrand devint son compagnon inséparable, son bras droit, et comme l'âme de toutes les grandes affaires.

A la mort de saint Léon IX, qui l'avait emmené de Lorraine, Hildebrand n'était encore que sous-diacre de l'Eglise romaine. Mais telle était la confiance publique en ses lumières et en sa vertu, que le clergé et le peuple de Rome l'envoyèrent à la tête d'une ambassade, à l'empereur Henri le Noir, pour choisir en leur nom tel pape qu'il jugerait à propos. Il choisit Guébehard, évêque d'Aichstedt, parent de l'empereur ; il le choisit malgré l'empereur et malgré l'évêque, qui prit le nom de Victor II. Il envoya légat en France le sous-diacre Hildebrand, pour réprimer la simonie qui ravageait principalement l'Italie et la Bourgogne. Le légat tint un concile dans la province de Lyon. L'évêque de la ville même où se tenait le concile était accusé d'avoir acheté l'épiscopat. Le légat, l'ayant fait comparaître, le pressa de reconnaître humblement sa faute ; l'évêque se voyant dans sa ville et soutenu par le comte du pays, méprisa d'abord les paroles du légat ; mais quand il vit et que le légat et que les évêques du concile pensaient sérieusement à le juger selon la rigueur des canons, il se mit à nier hardiment ce dont on l'accusait. La discussion de l'affaire n'ayant pu être terminée le premier jour, on la remit au lendemain. L'évêque accusé, craignant la sévérité inflexible du juge, corrompit par argent, pendant la nuit, et les accusateurs et les témoins. Le lendemain, il se présenta au concile et demanda fièrement : Où sont mes accusateurs? qu'il paraisse, qui que ce soit qui veut me condamner ! Tous gardaient le silence. Le légat Hildebrand, jetant un profond soupir, et s'étant consulté avec les pères du concile, dit à l'évêque coupable : Croyez-vous que le Saint-Esprit, dont vous êtes accusé d'avoir acheté le don, soit de même substance que le Père et le Fils ? L'évêque répondit : Je le crois. Hildebrand continua : Dites alors : Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit. L'évêque commença, mais il ne put jamais nommer le Saint-Esprit, quoiqu'il essayât jusqu'à trois fois. Alors, se jetant aux pieds du légat, il confessa son crime et fut déposé de l'épiscopat ; et aussitôt il prononça sans peine le *Gloria Patri* entièrement. Saint Pierre Damien et Didier, abbé du Mont-

Cassin, qui rapportent ce miracle, l'avaient appris de la bouche même du légat Hildebrand, qui était alors le pape saint Grégoire VII [1].

Le pape Étienne IX, successeur de Victor II, ayant assemblé dans l'Eglise les évêques, le clergé et le peuple romain, ordonna très-expressément que, s'il venait à mourir pendant l'absence du sous-diacre Hildebrand, envoyé à l'impératrice pour des affaires d'Etat, on ne fît point d'élection, mais qu'on laissât vaquer le Saint-Siége jusqu'au retour d'Hildebrand, pour en disposer par son conseil. Et de fait, Etienne IX étant mort peu après, les Romains attendirent que le sous-diacre Hildebrand fût revenu de son ambassade, quoique des factieux eussent fait un antipape dans l'intervalle. Hildebrand choisit Gérard, évêque de Florence, qui prit le nom de Nicolas II. Ce pape étant mort en 1061, eut pour successeur Alexandre II, qui eut dans le cardinal Hildebrand la même confiance que ses prédécesseurs. Les évêques simoniaques de Lombardie firent un anti-pape. Pour terminer ce schisme, qui allait s'affaiblissant, Alexandre II convoqua, l'an 1067, un concile à Mantoue. Il voulut que saint Pierre Damien y assistât, et, pour cet effet, il lui ordonna de venir à Rome ; mais Pierre, déjà vieux et attaché à son désert de Fontavellane, s'en excusa et promit seulement d'aller à Mantoue. Sa lettre porte en tête : Au Père et au Fils, au pape et à l'archidiacre, Pierre, pécheur et moine. Cet archidiacre était le cardinal Hildebrand, avec qui saint Pierre Damien était uni de l'amitié la plus intime et la plus tendre. Ils n'avaient tous deux qu'une pensée et qu'un désir : la gloire de Dieu et de son Église. Cependant ils n'étaient pas toujours d'accord en tout. Saint Damien, appelé malgré lui à la dignité de cardinal-évêque d'Ostie, ne demandait qu'à y renoncer et à retourner simple moine dans son désert. Son saint ami Hildebrand, pour le bien de l'Église universelle, s'y opposait de toutes ses forces, et lui en faisait même des reproches. De là les altercations et les plaintes amicales qui éclatent dans plusieurs lettres de Pierre Damien, particulièrement dans la suivante.

« J'admire, vénérable frère, pourquoi votre sainte âme ne peut

[1] Labbe, t. IX, p. 1080. *Pet. Dam. in ep. ad Nic. Pap. Paul Bernried in it. Greg. VII.*

s'adoucir à mon égard par aucune occasion, au point que, surtout quand je suis absent, vous ne proféricz pas une parole sur mon compte qui paraisse tenir de la charité ; mais chaque fois qu'on m'adresse un message, ou qu'il est question de moi en votre présence, aussitôt on rebute le nom de ma petitesse, on en conspue la renommée, on en tourne la légèreté en dérision ; l'on débite de tels propos sur mon compte, que c'est une fable amusaute pour mes ennemis et une douloureuse confusion pour moi. Cependant, depuis que je suis enchaîné à l'Église romaine, puissé-je avoir obéi à Dieu et à Pierre avec le même empressement qu'à vos entreprises et à vos efforts! Dans tous vos combats et dans toutes vos victoires, je me suis précipité dans la mêlée, non comme votre compagnon d'armes ou votre suivant, mais comme la foudre. Quel combat avez-vous jamais entrepris, que je n'en fusse aussitôt et l'avocat et le juge? Je n'y suivais d'autre autorité des canons que le seul arbitre de votre volonté, votre seule volonté était pour moi l'autorité des canons. Et je n'ai jamais jugé comme il me semblait, mais comme il vous plaisait. De plus, dans quelle bénédiction votre nom a été sur mes lèvres, demandez-le au seigneur de Clugni, qui ne vous est pas inconnu. C'était le saint abbé Hugues. Disputant un jour avec lui sur votre compte : Il ne sait pas, dit-il, que vous l'aimiez avec cette tendresse ; certainement, s'il le savait, il ressentirait pour vous un amour incomparable. Mais pourquoi prolonger une lettre que je n'espère pas que vous lisiez ; en vérité, il n'y a homme vivant à qui j'écrivisse plus volontiers, si vous daigniez y jeter un regard ; mais, comme je n'ai pas cet espoir, voyez combien mon style est correct et limé, quelles fleurs de langage y brillent, quelle urbanité de diction. Mais que vous le voyiez ou ne le voyiez pas, je vous rends par ces lettres l'épiscopat que vous m'avez donné, et je me dépouille de tous les droits que je paraissais y avoir [1]. »

Comme le cardinal Hildebrand s'opposait toujours à sa démission, Pierre Damien l'appelait, par une amicale ironie, mon saint Satan, c'est-à-dire mon saint adversaire. Je prie humblement mon saint Satan, dit-il dans ladite lettre au pape et à l'archidiacre, de ne pas tant sévir contre moi. Que sa vénérable superbe ne

[1] L. I, *epist.* 16.

m'atterre point par de si longs fouets, mais qu'elle s'adoucisse enfin à l'égard de son serviteur, ne fût-ce que par satiété; car mes épaules livides commencent à défaillir, mon dos sillonné de coups ne peut plus résister. Enfin, je suis à bout, et je m'en vais. Mais je m'arrête encore, j'espère encore la miséricorde, quoique tardive. Saint Damien remarque que, dans la lettre qu'il avait reçue, il y avait des choses sévères et des choses douces : la sévérité, il l'attribue à Hildebrand ; la douceur, au pape; puis il se compare lui-même plaisamment au voyageur de la Fable, à qui la bise et le soleil avaient parié de faire ôter son manteau, et conclut que plus fait douceur que violence [1].

Devenu Pape lui-même en 1073, à la mort d'Alexandre II, saint Grégoire VII entreprit avec un grand courage d'exécuter le dessein de ses vertueux prédécesseurs : c'était d'amener tous les rois, tous les princes, tous les évêques, tous les prêtres, à la pratique de leurs devoirs, pour la gloire de Dieu et le salut des peuples. L'entreprise était aussi difficile que grande. Toutefois, sans parler des peuples qui ne demandaient pas mieux, il y eut un bon nombre de princes et d'évêques qui secondèrent le saint Pape. Ainsi l'an 1076, le prince Démétrius, duc de Croatie et de Dalmatie, demanda au Pape saint Grégoire le titre de roi. Le Pape lui envoya deux légats. Pour conférer à Démétrius la dignité royale, ils assemblèrent un concile à Salone, en Dalmatie, où le prince fit au Pape un serment de fidélité qu'on peut lire dans l'histoire de l'Eglise. Saint Grégoire donna encore le nom de roi à Michel, prince des Slaves, connus plus particulièrement sous le nom de Serviens. On le voit par une lettre où le Pape lui mande qu'il attend ses ambassadeurs pour lui reconnaître la dignité royale, lui donner un étendard, et le tenir désormais comme un fils bien-aimé de saint Pierre, et terminer un différend entre l'archevêque de Spalatro et celui de Raguse. La lettre est du 9 janvier 1077.

On voit par ces exemples, qui ne sont pas les seuls, quelle était la constitution de la chrétienté dans le onzième siècle. Les princes et les peuples se soumettaient, même temporellement, à l'Eglise romaine, au vicaire du Christ. Bossuet lui-même nous montre, d'après les monuments historiques, comment alors les ducs, les

[1] L. II, *epist.* 8.

comtes, et même les rois se soumettaient à l'envi l'un de l'autre au saint-siége afin de trouver en sa protection sûreté et paix. Et il ajoute qu'en effet ce n'était pas une médiocre assurance d'avoir reçu la royauté ou le royaume du siége apostolique. Les souverains y trouvaient de notables avantages. L'autorité du chef de l'Église les protégeait contre l'invasion des étrangers et contre la révolte de leurs propres sujets. Ainsi, dans une lettre à Vézelin, noble chevalier, saint Grégoire lui rappelle la fidélité qu'il a promise au siége apostolique, et lui défend en conséquence de faire la guerre à Démétrius que le même siége a constitué roi en Dalmatie.

Une chose encore plus étonnante s'était vue en 1075. Le fils d'un autre Démétrius, roi des Russes, vint à Rome et demanda au pape saint Grégoire à tenir de sa main le royaume paternel. La Hongrie avait été ainsi soumise au saint-siége par son premier roi et apôtre. Du temps de saint Grégoire VII, elle avait pour roi un autre saint, savoir saint Ladislas, qui fut un modèle de vertus chrétiennes, royales et militaires. Nous avons une lettre du saint pape au saint roi, où il le félicite de sa piété, de son zèle et de son dévouement, et lui recommande quelques fidèles ou vassaux de saint Pierre, qui avaient été injustement exilés, et que ce bon roi avait déjà secourus. La Bohême, de son côté, avait un souverain qui n'était pas méprisable : c'était Vratislas II. Il aimait singulièrement le pape Alexandre Ier, qui le payait de retour. Mais souvent le duc en profitait pour faire des demandes insolites, que le pape lui accordait par affection, et non sans quelque sollicitude. Ainsi le prince le pria un jour de lui envoyer une mitre, dont il paraît qu'il voulait faire un insigne ducal de Bohême dans les grandes cérémonies. Une pareille demande embarrassait quelque peu le pape et les cardinaux ; jamais une mitre n'avait été accordée à une personne laïque. Alexandre, toutefois, tant il aimait ce prince, la lui envoya à Prague par son légat Jean, évêque de Tusculum. Saint Grégoire VII, étant monté sur la chaire de saint Pierre, confirma ces priviléges de son prédécesseur, et eut une affection semblable pour le duc de Bohême. Suénon II, roi de Danemarck, s'était adressé au pape Alexandre II, par l'entremise de l'archidiacre Hildebrand, pour obtenir diverses grâces, et entre autres pour traiter avec lui du dessein qu'avait le roi de mettre son royaume sous la protection de saint Pierre. Hildebrand ou

saint Grégoire, ayant succédé à Alexandre, pria le roi de lui mander par ses ambassadeurs s'il persistait dans sa première volonté, ou s'il en avait changé ; il l'en prie, afin de savoir que lui répondre. Saint Grégoire entretint les mêmes relations d'amitié avec les deux fils et successeurs de Suénon, Harold et Canut. Le roi Harold étant mort après deux ans de règne, son frère et son successeur, le saint roi Canut, envoya à Rome demander les conseils du chef de l'Église. Saint Grégoire lui répondit par la lettre suivante : Nous félicitons avec une charité sincère votre dilection, de ce qu'étant placé aux extrémités de la terre, vous recherchez néanmoins avec zèle tout ce qui intéresse l'honneur de la religion chrétienne, et de ce que, reconnaissant l'Eglise romaine pour votre mère et pour celle de tout le monde, vous réclamez ses instructions et ses conseils. Nous voulons et vous recommandons que votre dévotion persévère dans cet empressement et ces désirs, qu'elle y croisse avec la grâce divine, qu'elle ne se relâche jamais de ce bon dessein, mais que chaque jour elle se rende capable de quelque chose de meilleur, comme il convient à un homme sage et à la constance d'un roi ; car Votre Excellence doit considérer que, plus elle est élevée et domine au-dessus du grand nombre, plus elle peut par son exemple, ou incliner ses sujets au mal, ce qu'à Dieu ne plaise, ou ramener au bien les lâches mêmes. Votre prudence doit considérer encore les joies de cette vie temporelle, combien elles sont caduques, combien fugitives, et, pût-on espérer la vie la plus longue, combien elles sont sujettes à être troublées par des adversités imprévues. Il faut donc vous appliquer par-dessus tout à diriger vos pas et vos intentions vers les choses qui ne passent pas et qui n'abandonnent pas celui qui les possède. Nous serions fort aise qu'un homme prudent d'entre vos clercs vînt à nous, pour nous faire connaître les mœurs de votre nation et vous rapporter avec plus d'intelligence les instructions et les mandements du siége apostolique. La lettre est du 15 octobre 1079 [1].

Le saint pape lui en écrivit une seconde au mois d'avril de l'année suivante 1080, où il l'exhorte avec une affection paternelle à persévérer dans l'obéissance et l'amour du saint-siége, à imiter

[1] L. VII, *epist.* 5.

les vertus de son père, dont il fait le plus affectueux éloge, disant qu'il l'avait aimé encore plus qu'il n'avait fait l'empereur Henri défunt. Il l'exhorte enfin à bannir de son royaume la coutume barbare d'attribuer aux péchés des prêtres le déréglement des saisons et les maladies, et de condamner pour le même sujet des femmes innocentes [1].

Le 15 décembre 1078, saint Grégoire écrivit à Olaüs roi de Norwége : Assis sur la chaire apostolique, nous sommes d'autant plus obligé à prendre soin de vous, qu'étant à l'extrémité de la terre, vous avez moins de commodité d'être instruits et fortifiés dans la religion chrétienne. C'est pourquoi nous désirons, si nous le pouvions, vous envoyer quelques-uns de nos frères ; mais comme il est très-difficile, tant à cause de l'éloignement que de la différence des langues, nous vous prions, comme nous avons mandé au roi de Danemark, d'envoyer à la cour apostolique des jeunes gens de la noblesse de votre pays, afin qu'étant instruits de la loi de Dieu, sous les ailes des saints apôtres Pierre et Paul, ils puissent vous reporter les ordres du Saint-Siége et cultiver utilement chez vous la religion.

Du reste, pensez toujours à l'espérance de votre vocation, et, attentifs à ce que dit le Seigneur dans l'Évangile, *ils viendront de l'Orient et de l'Occident, et s'assoieront au festin avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux*, ne tardez pas, courez, hâtez-vous. Vous êtes des derniers confins ; mais si vous courez, si vous vous hâtez, vous serez associés dans le royaume aux premiers ancêtres. Que votre course soit la foi, la charité et le désir ; votre carrière, de méditer combien la gloire de ce monde est caduque, et de vous convaincre qu'elle doit être envisagée avec amertume plutôt qu'avec délice ; l'usage de votre puissance, de secourir les opprimés, de défendre les veuves, de venger les pupilles ; enfin, non-seulement d'aimer la justice, mais encore de la soutenir de toutes vos forces. C'est par cette voie, avec ce trésor et ces richesses, qu'on parvient du royaume terrestre au céleste, de la joie passagère à la joie éternelle, de la gloire fragile à la gloire qui demeure toujours [2].

On le voit, dans le onzième siècle, le Pape était le père des rois

[1] L. VII, *epist.* 21. — [2] L. VI, *epist.* 13.

et des peuples chrétiens, portant les uns et les autres à la pratique de la vertu et par là même au bonheur véritable. Cet ordre de choses n'était pas moins avantageux aux peuples qu'aux souverains. Si les princes n'y étaient pas livrés aux fureurs de la multitude, la multitude ne l'était pas non plus à la merci des princes. Elle avait, dans le père commun de tous les chrétiens, un tuteur et un vengeur; en voici un exemple dans l'histoire de Pologne. Boleslas II, successeur de Casimir, régna d'abord avec gloire. L'an 1075, il envoya une ambassade à Rome, avec de grands présents pour saint Pierre. Le pape Grégoire le remercia de son affection, lui envoya des légats pour régler les affaires ecclésiastiques de Pologne, où les évêchés étaient trop étendus et sans métropole certaine. A la fin de sa lettre, le Pape lui rappelle la brièveté et la fragilité de sa vie, et l'engage à rendre au roi des Russes l'argent qu'il lui avait enlevé [1]. Pour bien se conduire, Boleslas n'avait qu'à écouter et imiter saint Stanislas, évêque de Cracovie, illustre par sa doctrine et sa vertu. Mais, après avoir bien commencé, Boleslas II finit par se livrer, même en public, aux débauches les plus infâmes. Sa puissance ne lui servait plus qu'à satisfaire à tout prix ses brutales passions. Il s'abandonnait en même temps à des actes si horribles de tyrannie et d'injustice, que ses contemporains et la postérité l'ont flétri du surnom de *Cruel*. D'après les plaintes toujours croissantes des seigneurs et du peuple, saint Stanislas, évêque de Cracovie, lui fit jusqu'à trois fois d'inutiles remontrances; enfin, après une quatrième, il l'excommunia. Le féroce Boleslas ayant cherché vainement parmi les Polonais un assassin du vertueux Pontife, le tua lui-même aux pieds des autels, le 8 mai 1079. A la nouvelle de cet exécrable forfait, le saint pape Grégoire VII, pour venger à la fois la religion, la morale et l'humanité, frappe d'anathème le roi assassin, le prive de la royauté, délie tous ses sujets du serment de fidélité, et, pour inspirer plus d'horreur encore d'une pareille tyrannie, ôte le titre de roi aux souverains de Pologne, qui, en effet, ne prirent plus pendant longtemps que celui de ducs. Boleslas, abandonné de tout le monde, mourut dans l'obscurité. Saint Stanislas au contraire, glorifié de Dieu par un grand nombre de miracles,

[1] L. II, *epist.* 73.

est honoré par toute l'Église comme martyr, le 7me de mai [1].

En France, le roi Philippe Ier, ayant perdu, à l'âge de quatorze ans, son tuteur, le comte Baudouin de Flandre, fut abandonné à lui-même jusqu'à l'âge de vingt ans. Ce fut un malheur et pour lui et pour la France. Il se voyait maître des autres avant de pouvoir l'être de lui-même. Sa conduite fut celle d'un jeune libertin plutôt que celle d'un roi. Il mettait les débauches et les vices au premier rang parmi les jouissances de la royauté. Bientôt il fut entouré de courtisans et de flatteurs, empressés à exciter ses passions, à les nourrir, à les servir, et assurés d'un avancement d'autant plus rapide, que les services qu'ils rendaient à leur jeune maître étaient plus honteux. Pour payer les instruments et les ministres de ses débauches royales, on vendait les évêchés et les abbayes. Pour le bonheur de l'humanité et de la France, un homme veillait à Rome, et sur la France et sur l'humanité entière : c'était le pape saint Grégoire VII.

Il écrivit plusieurs lettres aux évêques pour réprimer les scandales du roi. Cette affaire continua sous les deux Papes suivants. Philippe promit souvent de se corriger, mais manquait toujours à sa parole. Ce n'est qu'en 1104, sous le pape Pascal II qu'il s'amenda tout de bon.

Le roi de Germanie, Henri IV, était jeune aussi, mais bien plus mauvais que Philippe de France. Au lieu de profiter des conseils et des remontrances de saint Grégoire VII et de ses successeurs, il devint toujours pire, et causa plusieurs schismes dans l'Eglise. Il se rendit à la fin si odieux qu'il fut abandonné de sa mère, de sa femme, de ses fils, et mourut misérablement dans l'excommunication. Ce qu'il voulait, c'est que les Papes soumissent aux empereurs allemands tous les rois et tous les peuples chrétiens, comme leurs esclaves. Les Papes au contraire, surtout saint Grégoire VII, voulaient que chaque roi et chaque peuple chrétien, sous la loi de Dieu interprétée par l'Eglise, fussent libres et maîtres chez eux. Tel est le fond du différend que le Pape saint Grégoire VII eut avec le roi Henri d'Allemagne, comme on peut le voir en détail dans l'histoire de l'Eglise.

La conduite de Grégoire, prononçant toujours à la tête et de

[1] *Acta SS.*, 7 maii. Baron., 1079. *Biograph. univ.*, art. *Boleslas II.*

l'avis d'un concile, fut approuvée des uns, blâmée des autres. Les premiers étaient les catholiques, les seconds étaient les simoniaques et les fauteurs du roi. *Catholicis viris benè placuit ; simoniacis verò et fautoribus regis nimiùm displicuit*, dit un auteur contemporain, Marianus Scotus [1]. A la tête des catholiques étaient l'impératrice Agnès, mère du roi ; les comtesses Béatrix et Mathilde, ses parentes ; le saint abbé Hugues de Clugni, son parrain. Parmi les évêques catholiques se distinguaient saint Annon de Cologne, saint Anselme de Lucques, saint Brunon de Ségni, saint Alphane de Salerne, saint Pierre d'Anagni, saint Altmann de Passau, saint Guebhard de Salzbourg, saint Etienne d'Halberstadt, saint Bennon de Misnie, Hériman ou Herman de Metz, Hugues de Die et puis de Lyon.

En 1085, le pape saint Grégoire VII alla recevoir de Dieu la récompense de son zèle et de ses travaux. Etant à Salerne, il tomba malade et connut que sa fin était proche. Les évêques et les cardinaux qui étaient auprès de lui le prièrent de se nommer un successeur qui pût soutenir le bon parti contre l'antipape Guibert. Sur quoi il nomma trois sujets à choisir ; Didier, cardinal et abbé du Mont-Cassin, qui lui succéda en effet ; Otton, évêque d'Ostie, qui fut aussi Pape sous le nom d'Urbain II, et Hugues, archevêque de Lyon. Mais comme Otton était en sa légation d'Allemagne, et Hugues en sa province, le saint pape Grégoire conseilla plutôt d'élire l'abbé Didier, qui était proche. Il était venu voir le saint Pape dans sa maladie, dans le dessein de l'assister à la mort ; mais le saint lui prédit qu'il n'y serait pas ; et, en effet, il fut obligé de quitter pour donner ordre au secours d'un château du monastère, attaqué par les Normands.

Cependant on demanda au saint Pape s'il voulait user de quelque indulgence envers ceux qu'il avait excommuniés. Il répondit : « Excepté le prétendu roi Henri, l'antipape Guibert et les principales personnes qui les soutiennent par leurs conseils et leurs secours, j'absous et je bénis tous ceux qui croient que j'en ai le pouvoir. » Ses dernières paroles furent : « J'ai aimé la justice et haï l'iniquité : c'est pourquoi je meurs en exil. » Il mourut ainsi le 25me de mai 1085, jour auquel l'Eglise honore sa mé-

[1] Ad an. 1074.

moire. Il fut enterré à Salerne, dans l'église de saint Matthieu, et il se fit un grand nombre de miracles à son tombeau [1]. Sa vie fut écrite, environ quarante ans après, par Paul, chanoine régulier de Bernrid en Bavière.

Pour connaître à fond saint Grégoire VII, il faut lire la lettre suivante qu'il écrivit à la comtesse Mathilde dès l'an 1074. « Quel soin et quelle sollicitude continuelle j'ai pour vous et pour votre salut, celui-là seul le comprend, qui sonde les secrets des cœurs, et qui me connaît mieux que moi-même ; mais si vous y réfléchissez, comme je pense, vous sentez que je dois avoir de vous d'autant plus de soin que je vous ai empêchée, par charité, d'abandonner un plus grand nombre, pour vaquer uniquement à votre salut ; car, comme j'ai dit souvent et ne cesserai de dire, la charité ne cherche point ses propres intérêts. Entre les armes que, Dieu aidant, je vous ai fournies contre le prince de ce monde, je vous ai rappelé que les principales sont de recevoir fréquemment le corps du Seigneur, et d'avoir une confiance assurée et complète en sa sainte mère.

« Voici ce que dit saint Ambroise, au livre quatrième *Des Sacrements* : Si nous annonçons la mort du Seigneur, nous annonçons la rémission des péchés. Si, chaque fois que le sang du Seigneur est répandu, il l'est pour la rémission des péchés, je dois le recevoir toujours, afin que toujours mes péchés me soient remis. Péchant toujours, je dois toujours prendre le remède. Au livre cinquième *Des Sacrements*, le même saint dit encore : Si c'est un pain quotidien, pourquoi le prenez-vous après l'année, comme les Grecs ont coutume de faire en Orient? Recevez-le chaque jour, afin que chaque jour il vous profite : vivez de manière à mériter de le recevoir chaque jour.

« Saint Grégoire dit pareillement, au quatrième livre de ses *Dialogues* : Nous devons, du moins en le voyant déjà passé, mépriser de toute notre âme le siècle présent, offrir chaque jour à Dieu le sacrifice de nos larmes, lui immoler chaque jour la victime de sa chair et de son sang ; car, ce qui sauve notre âme de la perdition éternelle, c'est cette victime incomparable qui renouvelle pour nous, par le mystère, la mort du Fils unique. Quoique,

[1] *Acta SS.*, 25 maii.

ressuscité des morts, il ne meure plus, et que la mort n'ait plus de pouvoir sur lui, toutefois, vivant immortellement et incorruptiblement en lui-même, il est immolé de nouveau pour nous dans le mystère de l'oblation sacrée ; car son corps y est reçu, sa chair y est partagée pour le salut du peuple, son sang y est versé, non plus dans la main des infidèles, mais dans la bouche des fidèles. Pensons de là ce qu'est pour nous ce sacrifice, qui imite sans cesse, pour notre absolution, la passion du Fils unique. Quel fidèle peut douter qu'au moment de l'immolation, à la voix du prêtre, les cieux s'ouvrent ; que les chœurs des anges assistent à ce mystère de Jésus-Christ ; que ce qu'il y a de plus bas s'unit à ce qu'il y a de plus haut, les choses terrestres aux célestes, et qu'il se forme une certaine unité des choses visibles et des invisibles. Saint Chrysostôme dit dans le même sens aux néophytes : Voyez jusqu'à quel point le Christ s'est uni son épouse ; voyez de quelle viande il vous nourrit. Il est lui-même notre viande substantielle et notre nourriture. Comme une mère, par une affection naturelle, s'empresse de nourrir de son lait l'enfant qu'elle vient de mettre au monde, ainsi le Christ nourrit sans cesse de son sang ceux que lui-même régénère. Le même Chrysostôme écrit au moine Théodore. La nature mortelle est quelque chose de bien casuel ; elle tombe vite, mais ne se relève pas avec lenteur ; c'est facilement qu'elle tombe, mais elle se redresse aussi promptement. Nous devons donc, ô ma fille, recourir à cet admirable sacrement, et désirer cet admirable remède.

« J'ai voulu, très-chère fille de saint Pierre, vous écrire ces choses afin d'augmenter votre foi et votre confiance à recevoir le corps du Seigneur ; car tel est le trésor, tels sont les présents, non pas de l'or ni des pierres précieuses, que, pour l'amour de votre père, savoir le souverain des cieux, votre âme attend de moi, quoique vous puissiez, suivant vos mérites, en recevoir de meilleurs d'autres Pontifes. Quant à la mère du Seigneur, à laquelle principalement je vous ai recommandée, je vous recommande et ne cesserai de vous recommander, jusqu'à ce que nous ayons le bonheur de la voir comme nous désirons, que vous dirai-je ? elle que le ciel et la terre ne cessent de louer, encore qu'ils ne puissent la louer dignement. Tenez cependant ceci hors de doute : Autant elle est plus élevée, et meilleure, et plus sainte qu'aucune mère,

autant elle est plus clémente et plus douce envers les pécheurs et les pécheresses convertis. Mettez ainsi dans la volonté un terme au péché, et, prosternée devant elle avec un cœur contrit et humilié, répandez vos larmes. Vous la trouverez, je le promets sans aucun doute, plus prompte qu'une mère charnelle, et plus tendre à vous aimer [1]. »

Cette lettre du pape saint Grégoire VII est bien remarquable. Elle nous montre une merveille que le monde ne comprend guère. Ce puissant génie qui, d'un regard, embrassait tous les royaumes, tous les biens et les maux de l'humanité ; qui attaquait en même temps et partout les vices et les désordres les plus puissants ; qui ne s'étonnait d'aucun obstacle ; qui paraissait aux hommes de son temps plus ferme et plus inébranlable que le ciel et la terre : ce puissant génie avait une piété de bonne femme, une ardente dévotion à la sainte eucharistie, une confiance filiale envers la sainte Vierge, une tendre compassion pour la faiblesse humaine. On voit qu'il vivait de cette sagesse d'en haut, qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose tout avec douceur.

A Florence, sainte Marie-Madeleine, vierge, de l'ordre des Carmélites, illustre par sa vie régulière et sa sainteté. On célèbre sa fête le vingt-sept du mois. — A Rome, sur la voie de Nomente, la fête de saint Urbain, pape et martyr, qui, par ses exhortations et sa doctrine, engagea plusieurs personnes, entre autres Tiburce et Valérien, à embrasser la foi de Jésus-Christ, et à souffrir le martyre pour en soutenir la vérité. Lui-même, après avoir beaucoup souffert pour l'Église de Dieu, durant la persécution de l'empereur Alexandre Sévère, ayant eu la tête tranchée, obtint la couronne du martyre. — A Dorostore, en Mysie, la fête des saints Pasicrate, Valention, et deux autres couronnés ensemble. — A Milan, saint Denys, évêque, qui mourut en Cappadoce, où l'empereur Constance Arien l'avait relégué pour la foi catholique, et dont la mort fut presque semblable à celle des martyrs : son saint corps fut envoyé, par l'évêque Aurèle, à saint Ambroise, évêque de Milan, et on rapporte que saint Basile eut part à cette translation. — A Rome, saint Boniface, pape, quatrième du nom, qui dédia le Panthéon en l'honneur de sainte Marie-aux-Martyrs. — A Florence, saint Zénobe, évêque de cette ville, célèbre par la sainteté de sa vie et la gloire de ses miracles. — En Angleterre, saint Aldhelm, évêque de Sherburn. —

[1] L. I, *epist.* 47.

Dans le diocèse de Troyes, saint Liey, confesseur. — A Assise, en Ombrie, la translation de saint François, confesseur, du temps de Grégoire IX. — A Véroli, dans la campagne de Rome, la translation de sainte Marie, mère de Jacques, dont le corps est illustré par plusieurs miracles.

XXVIe JOUR DE MAI.

SAINT PHILIPPE DE NÉRI,

FONDATEUR DES ORATORIENS D'ITALIE.

Il était né à Florence, le 22 juillet 1515, de François de Néri, avocat, et de Lucrèce Soldi. A l'âge de cinq ans, il récitait des prières et des psaumes avec sa sœur Élisabeth, lorsque Catherine, leur aînée, vint les déranger : il la repoussa de la main. Son père le réprimanda comme d'une chose inconvenante. Le jeune enfant se mit à verser des larmes de repentir : ce fut le seul reproche que son père eut à lui faire durant sa vie. Sa mère étant morte, il eut une marâtre, mais qui le prit en telle affection, qu'elle fut inconsolable de le voir partir de Florence, et qu'elle pensait continuellement à lui. En effet, on ne pouvait rien voir de plus doux et de plus aimable, il semblait ne pas connaître la colère. On l'appelait par abréviation le Bon Lippe ; plus tard le Bon Philippe. A l'âge de huit ans, il faillit périr. Un âne revenait à la maison, chargé de pommes : l'enfant était monté dessus : il tomba avec l'animal du haut d'un chemin au fond d'une cave, et se trouva tellement dessous, qu'on n'en voyait qu'un bras. On le croyait perdu : il n'eut point de mal, et ne cessa d'en remercier Dieu toute sa vie. Quand il perdait quelque chose, il se mettait en prière et le retrouvait toujours. Il aimait beaucoup à entendre les sermons et à visiter les églises, particulièrement celle des Dominicains de Florence, dont les bons exemples lui inspirèrent une affectueuse vénération : il y prit l'amour de la patience et le mépris du monde. Après ses premières études, il fut envoyé, à l'âge de dix-huit ans, auprès d'un oncle, riche marchand, dont il devait hériter. Mais il se sentit appelé à une vie plus parfaite et quitta tout pour

aller à Rome. Un gentilhomme l'y prit dans sa maison et le chargea de l'éducation de ses deux fils, auxquels il enseigna la vertu non moins que les lettres. Il y menait une vie d'ermite, et tout le monde prédisait que ce serait un saint. Il étudiait en même temps la philosophie et la théologie : il s'était même exercé à la poésie, tant en latin qu'en italien. Mais sa science des choses saintes était plus le don du Saint-Esprit que le fruit de l'étude. Comme Philippe avait l'air bon et simple, on était tout émerveillé de lui entendre traiter avec profondeur et exactitude, et sur-le-champ, les matières les plus difficiles et les plus délicates. Le bienheureux Alexandre Sauli, apôtre de la Corse, l'ayant entendu parler ainsi dans un entretien particulier, reconnut, à sa grande surprise, qu'il n'était pas moins admirable par sa doctrine que par sa piété. Mais Philippe s'appliqua surtout à la science des saints, ne voulant savoir que Jésus crucifié : il vendit même ses livres, en donna le prix aux pauvres, aima la pauvreté comme sa sœur, se donna tout entier à la contemplation des choses divines avec tant de plaisir, qu'il y persévérait pendant quarante heures de suite. Dans ces moments, l'amour divin enflammait tellement son cœur, que bien des fois il était contraint de se jeter par terre, d'entr'ouvrir ses vêtements, de découvrir sa poitrine et de faire d'autres choses semblables pour tempérer les ardeurs qui le consumaient. Dormant peu, couché sur la dure, il prenait presque chaque jour la discipline avec de petites chaînes de fer. Pour mener la vie d'ermite au milieu de Rome même, il visitait chaque nuit les sept principales églises et se retirait dans le cimetière de Calixte, autrement dit les catacombes de Saint-Sébastien. On disait qu'il passa ainsi dix ans les nuits dans les catacombes. Quand il trouvait les églises fermées, il faisait sa station sous les portiques, et on le rencontra plus d'une fois y lisant au clair de lune ; car il aimait tellement la pauvreté, qu'il se refusait le service d'une lampe. Dans ces pèlerinages nocturnes, il s'unissait à Dieu par l'oraison, et Dieu le prévenait de tant de douceur, l'inondait de tant de délices, qu'il s'écriait souvent : C'est assez, Seigneur, c'est assez ! Arrêtez, Seigneur, arrêtez, je vous en prie, les flots de votre grâce ! Aussi avait-il coutume de dire à ses enfants : Pour ceux qui aiment Dieu, il n'y a rien de plus fâcheux en cette vie, que la vie même.

A l'âge de vingt-neuf ans, le jour de la Pentecôte, ce qu'il faisait

d'ailleurs tous les jours, il suppliait ardemment l'Esprit-Saint de vouloir bien lui accorder ses dons. Tout à coup il sent son cœur tellement embrasé de l'amour divin, que, ne pouvant plus se tenir debout, il se jette par terre et entr'ouvre ses vêtements sur la poitrine, afin de trouver quelque rafraîchissement. Cette ardeur impétueuse s'étant un peu calmée, il se leva ; tout son corps tressaillit. Ayant porté la main à sa poitrine, il sentit qu'elle s'était soulevée de la hauteur d'un poing au-dessus du cœur, sans que, ni alors ni depuis, il en éprouvât aucune douleur. Ce ne fut que cinquante ans après, à sa mort, qu'on découvrit la cause. Son corps ayant été ouvert par les médecins, on vit les deux fausses-côtes au-dessus du cœur, la quatrième et la cinquième, complétement rompues par le milieu, en sorte que les deux bouts étaient assez éloignés l'un de l'autre pour qu'ils n'eussent pu se recoller en cinquante ans. Depuis cette bienheureuse Pentecôte, Philippe éprouvait une continuelle palpitation de cœur et un tressaillement de corps, mais seulement quand il était occupé de choses divines : encore dépendait-il de lui d'arrêter ou de suspendre ce mouvement, rien que par la pensée. Dans la prière, ses joies surnaturelles étaient si grandes, qu'il était près d'en mourir et qu'il disait : Eloignez-vous, Seigneur, éloignez-vous ; car la faiblesse mortelle ne peut soutenir une si grande masse de joie. Voilà que je meurs, si vous ne venez à mon aide. Et le Seigneur, touché de ses prières, tempéra l'incendie de son cœur : en sorte que Philippe disait sur la fin de sa vie qu'il avait eu plus de dévotion en sa jeunesse qu'il n'en avait alors.

Après cette effusion de l'Esprit-Saint, Philippe sortit de sa retraite, se répandit dans les écoles, dans les boutiques, sur les places et les lieux les plus fréquentés, pour gagner plus d'âmes à Dieu. Son amabilité naturelle, perfectionnée encore par la grâce divine, donnait un charme irrésistible à ses paroles. Il gagna ainsi un grand nombre : parmi lesquels Henri Lapierre, de Plaisance, qui, ayant quitté le commerce et reçu la prêtrise, fut le premier mis à la tête d'une association de pieux fidèles, qui se dévouaient, suivant le décret du concile de Trente, à faire le catéchisme aux enfants et au peuple : institution des plus recommandables, qui de Rome se propagea ailleurs, et à laquelle Philippe ne contribua pas peu par ses exhortations et ses conseils.

Parmi ceux qu'il gagnait ainsi à la vie parfaite, beaucoup entrèrent dans des ordres religieux, quoique lui-même restât laïque. Aussi saint Ignace, qui le connaissait et l'aimait singulièrement, le comparait à une cloche, qui appelle le peuple à l'église, quoiqu'elle même demeure dans la tour : ainsi Philippe amenait-il les autres en religion, sans sortir lui-même du siècle. Il visitait assidûment les hôpitaux, servait affectueusement les malades, leur apprenant surtout à sanctifier leurs souffrances. Son exemple fut suivi d'un si grand nombre de personnes, clercs et laïques, qu'un de ses disciples, saint Camille de Lellis, en prit occasion de fonder la congrégation des clercs réguliers pour le service des malades. Ce que saint Philippe approuva si fort, qu'un jour, exhortant ces religieux à remplir avec zèle leur office de charité, il leur dit : J'ai vu les anges suggérant à deux d'entre vous les paroles, pendant que vous exhortiez les moribonds et recommandiez leurs âmes à Dieu.

Ce fut cette même charité pour le prochain qui porta Philippe, avec un saint prêtre, Persian Rosa, son confesseur, à fonder, pour les pèlerins et les convalescents, l'hôpital de la Sainte-Trinité, qui aujourd'hui encore est un des plus florissants et des mieux tenus dans l'univers chrétien. Il le commença le jour de Saint-Roch, 16 août 1548, dans l'église de Saint-Sauvel *del Campo*. Voici comment. Philippe et une quinzaine de pieux fidèles, qui le suivaient et l'aimaient comme leur père, s'y réunissaient pour communier ensemble et s'exciter à la vertu par des entretiens spirituels. Le premier dimanche du mois, on y faisait les prières des quarante heures ; Philippe y prêchait plusieurs fois dans la journée, et avec tant de zèle, qu'il convertissait grand nombre de pécheurs, entre autres trente jeunes libertins d'un coup. Parmi ses bonnes œuvres, la pieuse confrérie se proposa de servir les pauvres pèlerins, notamment dans le jubilé de 1550, qui était proche. Elle y joignit encore de servir les pauvres convalescents, qui, sortant des hôpitaux, n'avaient ni retraite ni nourriture convenable pour se rétablir tout à fait. On commença par louer une petite maison, puis une plus grande, et l'on finit par le magnifique hôpital de la Sainte-Trinité, qui, au jubilé 1600, donna l'hospitalité pendant trois jours à quatre cent quarante-quatre mille cinq cents hommes et vingt-cinq mille femmes. On y a vu

plus d'une fois les souverains Pontifes laver les pieds des pauvres. Aujourd'hui encore, on y voit tous les soirs plusieurs personnes, même des cardinaux et des princes, que la dévotion attire. Il s'y en est quelquefois trouvé jusqu'à six cents dans un jour. Ces pieux chrétiens lavent les pieds des pèlerins ; ils les servent ensuite avec affection, ainsi que les malades. Les dames rendent le même service aux pauvres de leur sexe, qui sont dans un autre hôpital.

Saint Philippe de Néri reçut la prêtrise au mois de juin 1551, à l'âge de trente-six ans, par ordre de son confesseur, qui voulait ainsi le mettre en état de rendre encore plus de services à l'Eglise. Il se retira dans la communauté des prêtres de Saint-Jérôme, qui jouissait d'une grande réputation de vertu. C'est là que vivait son confesseur Persian Rosa. Chaque prêtre mangeait en son particulier, et pratiquait les jeûnes proportionnés à sa dévotion et à ses forces. Philippe s'appliqua d'une manière spéciale, et par obéissance, à entendre les confessions, et y fit des fruits incalculables. Comme on parlait alors beaucoup des merveilles que faisait la compagnie de Jésus dans les Indes pour la conversion des infidèles, Philippe ressentit un grand désir de se consacrer à la même œuvre avec une vingtaine de ses compagnons. Pour connaître d'une manière plus certaine la volonté de Dieu, il consulta un saint religieux de l'ordre de Cîteaux, qui, aux lettres divines et humaines, joignait l'esprit prophétique. Augustin Ghettino, c'était le nom du religieux, ayant lui-même consulté Dieu dans la prière, reçut pour réponse : Que Philippe ne devait chercher les Indes qu'à Rome, et que c'était là que Dieu le destinait, lui et ses fils, à sauver les âmes.

Philippe embrassa cette mission avec une ardeur qui allait toujours croissant. Quand il rencontrait des Juifs, il était profondément ému et versait souvent des larmes. Allant un jour à l'église de Latran avec un patricien milanais, ils se prosternèrent devant le saint sacrement et l'adorèrent. Un individu qui accompagnait le patricien resta debout et la tête couverte : c'était un Juif. Ce que voyant, le saint lui dit : Brave homme ! adore Dieu et dis-lui : Si tu es le Christ, vrai fils de Dieu, éclaire mon âme, afin que je devienne chrétien.— Je ne puis pas faire cela, répondit l'autre, parce qu'il ne m'est pas permis de douter de ma religion. Philippe se tournant vers le patricien et les autres, leur dit : Allons,

mes frères, aidons cet homme par nos prières ; car certainement il sera chrétien. Et de fait, peu de jours après, il reçut le baptême. Le saint convertit pareillement toute une famille de Juifs. Mais pendant qu'on les préparait au baptême, un des enfants tomba si dangereusement malade, que les médecins en désespéraient. Philippe vint le voir, lui imposa la main et dit : Je ne veux pas que tu meures maintenant ; car les Juifs diraient que les Chrétiens t'ont fait mourir. Fais-moi rappeler demain de prier pour toi à la messe. La chose eut lieu ; et le jeune homme se leva complétement guéri [1]. Le saint convertit également un grand nombre d'hérétiques.

Un de ses plus puissants moyens pour gagner les âmes étaient les conférences spirituelles. Il fit les premières dans sa chambre : il n'y eut d'abord que six ou sept personnes ; mais bientôt il fallut un local plus vaste. On lui en donna un au-dessus de l'église de Saint-Jérôme, qui fut transformé en oratoire, d'où sortit bientôt la congrégation des prêtres de l'Oratoire de saint Philippe de Néri. Comme le nombre des assistants augmentait de jour en jour, il s'associa quelques-uns de ses enfants spirituels pour l'aider dans ses conférences. Un des premiers fut César de Baron, né l'an 1538 à Sora, dans la Terre-de-Labour, et plus connu sous le nom latinisé de Baronius.

Outre les conférences et les autres exercices qui s'y pratiquaient, le saint fondateur ordonna que l'Oratoire serait ouvert tous les soirs à six heures en été, et à cinq en hiver ; que le dimanche, mardi, jeudi et samedi, on ferait une demi-heure d'oraison mentale, après quoi on réciterait les litanies de la sainte Vierge ; et que les autres jours de la semaine on prendrait la discipline. Quelque temps après, il changea la méthode qu'il avait tenue. En attendant que les confrères fussent assemblés, il faisait faire une lecture spirituelle par quelques-uns de ceux qui étaient arrivés les premiers. Celui qui présidait interrogeait deux ou trois des assistants sur la lecture qui venait d'être faite. Après leurs réponses, il faisait une récapitulation de tout ce qui avait été dit, et concluait toujours par quelques réflexions qui portaient les auditeurs à l'amour de Dieu, au mépris du monde et à la pratique des vertus.

[1] *Vita* 2, c. 5.

On s'instruisait aussi de l'histoire ecclésiastique, et l'assemblée se terminait par des prières et des hymnes qu'on chantait à la gloire de Dieu.

Le saint fondateur allait ensuite visiter plusieurs églises, où il était suivi par un grand nombre de ses disciples, qui y assistaient aux offices tant de nuit que de jour, avec une piété et une dévotion qui les rendaient la bonne odeur de Jésus-Christ. Il y en avait trente ou quarante qu'il avait choisis entre tous les autres et qu'il distribua en trois bandes, pour aller aux hôpitaux de la ville assister les malades. Certains jours de l'année, principalement pendant les jours de carnaval, il assemblait le plus de monde qu'il pouvait, pour aller visiter les sept églises, afin que, ne pouvant arracher au démon toutes les conquêtes qu'il fait dans ces temps de folies et de libertinage, il en diminuât au moins le nombre. Ces exercices furent déférés au vicaire pontifical, qui se laissa prévenir contre le serviteur de Dieu, jusqu'à lui interdire le confessionnal pendant quinze jours. Philippe répondit humblement : C'est pour la gloire de Dieu que j'ai commencé ces exercices; pour la gloire de Dieu je les cesserai. Le vicaire mourut dans la quinzaine, et le pape Paul IV, ayant connu l'innocence et la sainteté de Philippe, lui envoya ordre de reprendre ses exercices accoutumés et de prier pour lui. En 1570, Pie V reçut aussi des plaintes sur ses conférences. Le saint Pape envoya séparément, à l'insu l'un de l'autre, deux docteurs habiles, pour bien examiner et écouter tout ce qui s'y faisait. Ils revinrent tous deux aussi émerveillés de la science de Philippe, qu'édifiés de sa sainteté.

L'an 1564, les Florentins domiciliés à Rome prièrent leur compatriote saint Philippe de vouloir bien desservir leur église de Saint-Jean-Baptiste qu'ils venaient de bâtir. Il s'en chargea par ordre du Pape, et y envoyait tous les jours trois ou quatre de ses prêtres, dont le premier était Baronius. En 1574, les Florentins le prièrent d'y transférer ses conférences, et lui bâtirent pour ce sujet un oratoire fort ample. Mais les fidèles y accourant toujours en plus grand nombre, le saint fondateur et ses compagnons jugèrent à propos d'avoir une maison qui leur appartînt, afin d'y pouvoir faire leurs exercices avec plus de liberté. On leur offrit deux églises. Pour faire un choix, saint Philippe consulta le pape Grégoire XIII, qui lui conseilla de prendre l'église de la *Valli-*

cella, qui était au milieu de la ville, et où s'établit définitivement la congrégation des prêtres de l'Oratoire. Ils y vivaient dans l'union la plus parfaite, distribuaient entre eux les offices de la maison, les remplissaient tour à tour, trois fois la semaine, ou pour un temps plus considérable. Ils servaient à table, avaient soin des provisions et faisaient la cuisine. Ce qu'ils tenaient à un si grand honneur, que Baronius, étant à la cuisine et ambitionnant d'avoir toujours cette fonction, écrivit sur la cheminée en gros caractères : *Baronius, cuisinier perpétuel.* Souvent, les grands seigneurs et les gens de lettres qui recherchaient la conversation de ce grand homme, le trouvaient ceint d'un tablier, écurant les chaudrons et lavant la vaisselle [1].

L'Esprit de Dieu qui avait empêché Philippe d'aller aux Indes, pour le fixer à Rome, étendait de là son zèle plus loin que les Indes mêmes. Sous la conduite de cet Esprit divin, le concile de Trente avait opposé à l'hérésie nouvelle l'ancienne doctrine de l'Eglise, fidèlement résumée de l'Ecriture sainte et de la tradition. Le principal était fait, mais non pas le tout. Née en 1517, l'hérésie n'avait ni ancêtre, ni histoire : elle se voyait condamnée par la seule présence de cette Eglise qui embrasse tous les siècles, qui remonte de nous jusqu'à Jésus-Christ, et de Jésus-Christ, par les prophètes et les patriarches, jusqu'à notre premier père, qui fut de Dieu, notre Père qui est au ciel. Mais comme le vieux serpent abusa de la parole de Dieu pour séduire nos premiers parents, pour tenter le Sauveur lui-même, ainsi l'hérésie luthérienne, enfant adultérin, mais reconnu du serpent, abusa-t-elle de la parole de Dieu et de l'histoire de l'Eglise, pour calomnier l'Eglise de Dieu et séduire les peuples. Tels sont l'esprit et le but des Centuries de Magdebourg, histoire ecclésiastique composée par centuries ou siècles à Magdebourg, par les principaux docteurs du rigide luthérianisme. Comme c'est de l'enfer que sortent toutes les hérésies, comme elles sont elles-mêmes de ces portes de l'enfer qui s'efforcent à prévaloir contre l'Eglise bâtie par le Christ sur Pierre, il était naturel que l'hérésie luthérienne prît la défense de toutes ses sœurs devancières contre l'Eglise du Christ, et enfin contre le Christ lui-même. Telle est la marche progressive des histoires luthériennes

[1] Hélyot, *Hist. des ordres religieux*, t. 6.

ou protestantes, depuis les centuriateurs de Magdebourg jusqu'aux protestants de nos jours qui écrivent des histoires, tantôt pour nier la réalité historique du Christ, tantôt pour dénier à la raison humaine une réalité quelconque. Voilà l'ennemi ; tel est son plan de campagne.

Saint Philippe de Néri, éclairé et fortifié d'en haut, vit le mal très-distinctement, et s'occupa tout de suite à y porter remède. Aux bandes nombreuses et diverses des rebelles et des déserteurs, il opposa une armée compacte et fidèle : et cette armée était un seul homme, et cet homme était Baronius.

Comme on faisait tous les jours des conférences à l'Oratoire, Philippe décida qu'un de ceux qui s'y employaient reprendrait toute l'histoire de l'Eglise, depuis Jésus-Christ jusqu'au temps actuel, en résumant les anciennes histoires, les actes des martyrs, les vies des saints, les écrits des Pères, la succession des pontifes, les ordonnances des conciles, année par année, afin de dissiper les fables de Magdebourg. Il exhorta Baronius à faire cette besogne. Baronius fut épouvanté ; mais Philippe, n'écoutant ni ses prières ni ses excuses, le pressait toujours davantage : il finit par lui ordonner expressément de s'appliquer tout entier à explorer l'histoire ecclésiastique, à la raconter dans les entretiens spirituels, et enfin à l'écrire. Baronius hésitait perplexe entre le commandement d'un père et l'énormité de l'entreprise. On ne manquait pas d'hommes plus savants et plus capables. Il y avait en particulier le savant augustin, Onuphre Panvinio, éminemment versé dans les antiquités ecclésiastiques et qui venait de commencer, disait-on, une histoire de l'Eglise. Philippe n'écouta rien : Faites ce qui vous est ordonné, répliqua-t-il, laissez le reste. L'ouvrage vous paraît difficile ? Espérez en Dieu, et lui-même le fera. Au milieu de ces inquiétudes, il sembla une nuit à Baronius qu'il était allé trouver Onuphre Panvinio, pour le supplier de continuer l'histoire ecclésiastique qu'il avait commencée ; mais que l'autre se refusait à toutes ses instances. Tout à coup une voix retentit : Cessez, Baronius ; ce n'est pas Panvinio, mais vous-même qui devez écrire les annales de l'Eglise. Baronius resta si convaincu que c'était la voix de Philippe, qu'il alla le trouver de grand matin pour lui déclarer qu'il était prêt à tout.

Il entreprit donc toute l'histoire de l'Eglise depuis Jésus-Christ.

Dans l'espace de trente ans, il la raconta sept fois d'un bout à l'autre dans les conférences spirituelles à l'Oratoire. Il la rédigeait au même temps en écrit, année par année, d'où le nom d'annales, et publia les douze premiers siècles en douze volumes in-folio, de 1588 à 1607 qu'il mourut. Cet immense travail fut continué jusqu'en 1565 par Odoric Raynald, et jusqu'en 1572 par Jacques Laderchi, tous deux de la même congrégation de l'Oratoire. Le dominicain polonais, Abraham Bzovius, continuait Baronius de son côté jusqu'en 1572; le Français Henri de Sponde, évêque de Pamiers, jusqu'en 1640, outre un abrégé de Baronius tout entier. Les deux religieux français, Antoine et François Pagi, de l'ordre de Saint-François, publièrent, sous le nom de critique de Baronius, quatre volumes in-folio, beaucoup moins de corrections que d'additions; et ce serait une grande erreur de croire ou de dire que la critique de Pagi ne consiste qu'à relever des erreurs. La meilleure édition des annales de Baronius, avec leur continuation par ses deux confrères, est celle de Mansi, archevêque de Lucques, qui y a joint, année par année, les corrections et additions des Pagi, avec ses propres observations; le tout en trente-huit volumes in-folio, qui parurent à Lucques de 1738 à 1756. L'esprit qui règne dans cette gigantesque histoire, y compris Bzovius et Sponde, y compris les histoires des ordres religieux et des Eglises particulières, comme la *Gaule chrétienne* des bénédictins, l'*Italie sacrée* d'Ughelli; ce n'est pas l'esprit de tel ou tel homme, de telle ou telle nation, mais véritablement l'esprit de l'Eglise une, sainte, catholique, apostolique et romaine. On y sent un même Dieu, une même foi, une même Eglise, un même bercail, un même pasteur. Malgré les imperfections de l'homme, il faut qu'on dise avec Jacob : C'est ici le camp de Dieu ! Oui, Jésus-Christ a tenu parole : Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. A ces annales ecclésiastiques de Baronius et de ses continuateurs, pour les siècles depuis la venue de Jésus-Christ, si l'on joint les annales sacrées d'Augustin Tornielli, barnabite de Novare, pour les siècles qui annonçaient et attendaient cette venue, on aura une histoire vraiment universelle, l'histoire de Dieu et de l'homme, dans laquelle tous les temps, tous les lieux, tous les événements, tous les peuples concourent vers le même centre, savoir : Jésus-Christ, l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin; Jésus-Christ,

qui fut hier, qui est aujourd'hui, qui sera dans tous les siècles.

Cet immense travail, provoqué par saint Philippe de Néri, en provoqua et ordonna beaucoup d'autres. Suivant saint Paul, le Christ a établi la hiérarchie de son Eglise, *pour la consommation des saints, pour l'œuvre du ministère, pour l'édification du corps du Christ* [1]. C'est donc là ce que l'histoire de cette Eglise doit faire ressortir principalement, et non pas précisément les misères humaines, que tout le monde sait par avance et que chacun retrouve en soi. *La consommation des saints*, voilà ce que le Christ se propose avant tout dans son Eglise ; voilà ce qu'il demande à son Père, lorsqu'il venait d'offrir le sacrifice de la messe, d'y ordonner prêtres ses apôtres, de leur donner la sainte communion, et qu'il allait consommer le sacrifice de la croix : Père saint ! conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un, comme nous... Sanctifiez-les dans la vérité ! Votre parole est vérité. Comme vous m'avez envoyé dans le monde, ainsi je les ai envoyés dans le monde. Et pour eux je me sanctifie moi-même, afin qu'eux-mêmes soient sanctifiés en vérité [2].

Or ce que Jésus-Christ, l'auteur de toute sainteté, s'est proposé dans son Eglise ; ce qu'il a demandé à son Père pour ses apôtres et pour ceux qui croiraient en lui à leur parole, l'Eglise a eu soin de le constater par les effets, dans les martyrologes et les vies des saints. Le martyrologe romain est à la tête. Baronius en publia une édition avec des annotations considérables : ce fut le premier fruit de son étude de l'histoire ecclésiastique. Quant aux actes des martyrs, nous les avons vus écrits, tantôt par les églises particulières, comme les actes des martyrs lyonnais ; tantôt par les compagnons du martyr, comme les actes de saint Ignace d'Antioche ; tantôt par les greffiers du tribunal, comme les actes des saints Taraque, Probus et Andronic ; tantôt par les martyrs eux-mêmes, comme les actes de sainte Perpétue. Eusèbe de Césarée fit une collection de ceux d'Orient ; Siméon Métaphraste en fit une nouvelle, où il joignit les vies de grand nombre d'autres saints. Depuis bien des siècles, l'Orient ne produit pas plus de saints qu'il ne s'empresse d'en recueillir les vies. La source de la sainteté y est tarie, et avec elle le désir d'en connaître les merveilles.

[1] Ephes., 4, 12. — [2] Joan., 17, 11, 17, 18 et 19.

Il n'en est pas de même en Occident, au sein de l'Eglise romaine. Là, comme de la pierre d'Horeb, jaillit continuellement cette source d'eau vive qui s'élance jusque dans la vie éternelle. Là, toujours nous avons vu et toujours nous voyons des personnes et des œuvres saintes, qu'on décrit et qu'on lit avec amour. Outre le martyrologe romain, on y en a une foule d'autres. Quant aux grandes collections des actes ou des vies de saints, Pierre des Noëls, évêque d'Equilie dans la république de Venise, commença au quinzième siècle par dresser un immense catalogue de leurs noms, avec un abrégé de leur vie, et une indication des sources d'où il l'avait tiré. L'invention de l'imprimerie ayant prodigieusement facilité cette sorte de publications, elles se succédèrent toujours plus volumineuses. Bonin Mombritius, de Milan, publia au commencement du seizième siècle, en deux énormes volumes, les actes des saints qu'il avait trouvés manuscrits. Le Fèvre d'Etaples publia, l'an 1525, un volume d'actes des martyrs, uniquement pour le mois de janvier. Louis Lipoman, évêque de Vérone, que nous avons vu présider au concile de Trente, donna successivement huit volumes, qui parurent de 1551 à 1560. Mais tous ces collecteurs furent surpassés par Laurent Surius.

Né à Lubeck en 1522, il étudia à Francfort sur l'Oder et à Cologne, où il se lia d'amitié avec Canisius ; l'an 1542, il entra dans l'ordre des chartreux et y mena une très-sainte vie. Il s'appliqua de tout son pouvoir à exciter les autres à la piété chrétienne, ou à les préserver des profanes nouveautés de l'hérésie. Dans cette vue, il traduisit d'allemand en latin et des livres ascétiques pour favoriser la piété, et des traités polémiques pour défendre la foi contre les novateurs : il publia ainsi les ouvrages de Tauler, de Rusbrock, de Florent Batave, de Harphius, de Suron, de Michel, évêque de Mersebourg ; de Jean Faber, évêque de Vienne ; de Jean Gropper, docteur de Cologne ; de Martin Eisengrin, de François Staphylus. Il rassembla les actes des conciles en quatre tomes. Mais surtout il publia dans un meilleur ordre, en six volumes, les vies des saints déjà connues, auxquelles il en joignit plusieurs de nouvelles. Il préparait une nouvelle édition, lorsqu'il mourut saintement le 23 mai 1578. L'édition fut continuée, et une troisième eut lieu par les soins de son confrère Jacques Mosander.

L'an 1607, le jésuite Rosweide, d'Utrecht, ayant publié les

fastes des saints, dont les vies se trouvaient dans les bibliothèques de la Belgique, conçut et promit une collection des vies des saints en seize volumes in-folio, avec des observations de plus d'un genre. Son confrère, le cardinal Bellarmin, ayant lu ses promesses, demanda quel âge il avait. — Quarante ans, lui dit-on. — Mais, répliqua-t-il, est-il assuré de vivre deux cents ans? car il n'en faut pas moins pour exécuter convenablement une telle entreprise. Rosweide mourut à l'âge de soixante ans, au moment qu'il se disposait à publier un volume chaque année. Mais ce qu'un jésuite ne put faire, des jésuites le feront. Le chef de l'entreprise fut Jean Bollandus, de Tirlemont, d'où les collecteurs et la collection sont appelés communément les Bollandistes. Il a paru cinquante-trois volumes in-folio, qui vont jusqu'à la mi-octobre. En y joignant ce qu'il faudrait pour finir l'année, avec les vies nouvellement découvertes et les vies des saints nouveaux, la collection entière monterait bien à quatre-vingts volumes. Parmi les nouvelles découvertes, les plus importantes sont les actes des martyrs et des saints d'Orient, retrouvés dans les monastères de Syrie et d'Egypte, par les savants maronites Assémani, et publiés à Rome l'an 1748. Ajoutez à tout cela les actes des saints de l'ordre de Saint-Benoît, les collections semblables d'autres ordres, enfin les vies de tant de personnages éminemment vertueux et qui cependant ne sont pas honorés du titre de saints, et vous aurez plus de cent volumes in-folio, pour vous faire voir en détail que, si Jésus-Christ a établi la hiérarchie de son Eglise *pour la consommation des saints*, ce n'a pas été sans effet.

Le catholicisme, soit dans son ensemble de tous les siècles, soit en particulier dans une âme sainte, c'est comme l'univers que Dieu a créé, comme le jardin qu'il a planté dans Eden. Dieu y prodigue tellement ses merveilles, qu'on ne se donne pas la peine d'y regarder. Le cèdre y croît naturellement avec la violette, les pensées les plus hautes avec les plus humbles vertus. Par exemple, en voyant Philippe de Néri commander et Baronius entreprendre seul l'œuvre gigantesque que nous avons vue, se serait-on imaginé que ces deux hommes étaient la bonté, l'humilité même? Et cependant cela était : nous avons vu Baronius faire à son tour la cuisine et ambitionner l'honneur de cuisinier perpétuel. Souvent, Philippe lui faisait porter la croix aux enterrements des pauvres.

Il l'envoyait tous les jours, pendant neuf ans, servir les malades à l'hôpital : bien des fois Baronius y allait avec la fièvre et revenait guéri. Un jour, après avoir assisté Philippe dans une de ses maladies, Baronius fut pris lui-même d'une fièvre très-forte. Philippe lui envoya dire : Je ne veux pas que vous soyez malade; dites à la fièvre de s'en aller. Baronius obéit et dit : O fièvre, je te le commande au nom de Philippe, va-t-en. Et la fièvre s'en alla ; et Baronius se leva aussitôt et alla bien portant à la basilique de Saint-Pierre. L'an 1572, il tomba malade à la mort, reçut les derniers sacrements, et l'on s'attendait à le voir expirer d'un moment à l'autre. Philippe se mit en prière : Baronius s'endormit aussitôt d'un doux sommeil et le vit prosterné aux pieds du Sauveur et de sa sainte Mère, leur demandant sa santé en ces termes : Seigneur, donnez-moi Baronius, rendez-le-moi : je le désire, je le veux. Comme le Christ refusait, il se tourna vers sa mère, qui, ayant intercédé pour lui, il connut à l'instant qu'il était exaucé. Au moment même Baronius se réveilla, bien convaincu qu'il ne mourrait pas de cette maladie. Et de fait, il se rétablit le même jour, et ne manque pas, dans ses annales, de rapporter à son bien-aimé père et sa doctrine et sa vie [1].

Le pape Clément VIII était uni de l'amitié la plus tendre avec saint Philippe de Néri, qui avait prédit sa promotion à la papauté, et lui rendit un jour la santé en cette manière. Le Pape souffrait si cruellement de la goutte aux mains, qu'il ne pouvait même supporter l'attouchement d'un linge. Voyant donc entrer le saint, que chaque fois il embrassait avec tendresse, il lui ordonne de n'approcher pas. Philippe entrant néanmoins dans le cabinet, le Pape lui crie : Au moins ne me touchez pas ! — Ne craignez pas, saint Père, répliqua le saint ; au même temps il lui saisit la main droite, qui souffrait le plus, et la serre fortement. Au premier contact, le Pontife lui dit : Continuez à toucher, car je sens un soulagement extrême. La goutte avait disparu. Aussi Clément avait-il coutume de dire quand il était malade : Je vois bien que père Philippe oublie de prier pour moi. Il essaya plus d'une fois, aussi bien que Grégoire XIV, de lui faire accepter la dignité de cardinal ; mais Philippe tourna toujours la chose en plaisanterie, sans

[1] *Acta SS.*, 26 maii. *Vita* 1, n. 102; *vita* 2, n. 483.

qu'il y eût moyen de l'y amener. Un jour Philippe, étant malade lui-même, écrivit à Clément la supplique suivante :

« Très-saint Père, qui suis-je, pour que les cardinaux viennent chez moi ? surtout, hier au soir, le cardinal de Cusa et celui de Médicis. Ce dernier, comme j'avais besoin d'un peu de manne, m'en fit donner deux onces de l'hôpital du Saint-Esprit, auquel il en a procuré une quantité très-considérable. Il resta chez moi jusqu'à la seconde heure de la nuit, disant tant de bien de Votre Sainteté, qu'il me semble avoir certainement outre-passé la mesure ; car, à mon avis, un souverain Pontife doit être transformé en l'humilité même. A la septième heure de nuit, le Christ est venu à moi, et m'a restauré par le sacrement de son corps. Vous, au contraire, vous n'avez pas daigné une seule fois venir à notre église. Le Christ est Dieu et homme ; cependant chaque fois que je veux, il vient à moi. Vous, au contraire, vous êtes seulement homme. Vous êtes né d'un homme saint et probe ; lui, d'un Père Dieu : vous d'Agnésine, très-sainte femme ; lui, de la Vierge des vierges. J'aurais encore beaucoup à dire, si je voulais m'abandonner à la colère. J'ordonne à Votre Sainteté de condescendre à ce que je veux : qu'il me soit permis par vous d'agréger aux religieuses de la Tour-des-Miroirs la fille de Claude Néri, à qui vous avez promis depuis longtemps d'avoir soin de ses enfants. Or il est d'un souverain Pontife de garder sa parole. C'est pourquoi renvoyez-moi toute cette affaire, afin que, s'il en était besoin, je puisse user de votre autorité : d'autant plus que je connais avec certitude la vocation de la fille, et que je me prosterne très-humblement aux pieds de Votre Sainteté. »

Clément récrivit de sa main sur la même page : « Le Pontife dit que la première partie du billet sent un peu l'esprit d'ambition, puisque vous y faites parade des fréquentes visites que vous y recevez des cardinaux ; à moins que ce ne soit pour insinuer que ce sont des hommes pieux, ce dont personne ne doute. Que s'il n'est pas venu lui-même, c'est votre faute ; car vous ne l'avez pas mérité, ayant refusé tant de fois la dignité de cardinal. Quant à ce que vous commandez, il y consent ; que vous grondiez ces bonnes mères, comme vous avez coutume, fortement et d'autorité, si elles n'obéissent au premier mot. Par contre, il vous ordonne de nouveau de soigner votre santé, et de ne pas vous remettre, sans

son avis, à entendre les confessions ; enfin, quand vous recevrez le Seigneur, de le prier tant pour lui que pour les nécessités permanentes de la république chrétienne [1]. »

On ne sera pas étonné de voir Clément VIII si tendrement aimé d'un saint quand on saura combien sa vie à lui-même était sainte. Pieux, libéral, charitable, tout son temps était consacré à Dieu et à son Eglise. A la vue des maux de la chrétienté, il ne cessait de prier, de gémir, de verser des larmes. Tous les jours, lorsqu'il n'était point empêché par la maladie, il offrait le saint sacrifice de la messe. Il jeûnait le mercredi, ne prenait le samedi que du pain et de l'eau rougie, portait le cilice, couchait sur la paille, visitait souvent les églises nu-pieds, surtout quand il s'agit de pacifier les troubles de France. L'année du jubilé séculaire 1600, il distribua trois cent mille écus en aumônes. Chaque jour il nourrissait des pauvres à sa table, dont il augmentait chaque année le nombre : il leur donnait lui-même à laver les mains, bénissait la table, et, après leur avoir versé à boire, s'asseyait lui-même à la sienne, d'où il leur envoyait ce qu'il y avait de meilleur. Il mourut comme il avait vécu, en saint, le 7 mars 1605, après un pontificat de treize ans un mois et quatre jours [2].

Tels sont les souverains Pontifes que Dieu donne à son Eglise depuis le concile de Trente jusqu'à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. Longtemps les rois, les évêques, les peuples avaient demandé la réformation de l'Eglise dans son chef et dans ses membres. Nul n'exécute cette réformation plus généreusement en lui-même que le chef. Nul n'en presse l'exécution plus constamment dans les autres que le chef. Le saint et œcuménique concile de Trente s'est comme incarné et perpétué dans le saint-siége, dans les Papes, dans le collége des cardinaux, dans l'Eglise romaine. Ce que le saint concile a voulu, défendre la chrétienté au dehors, la pacifier et la réformer au dedans, en propager la foi jusqu'aux extrémités de la terre, les Papes le font : ils le font bien souvent sans les rois et les peuples, et quelquefois malgré eux.

Saint Philippe de Néri, l'ami de tant de bons Papes, mourut le 26 mai 1595, et fut canonisé en 1622 par Grégoire XV.

[1] *Vita 2 Philipp. Ner.*, c. 22. *Acta SS.*, maii. — [2] Pallat., *Gesta Pontif. rom.*, t. 3. *Clem. VIII*, n. 19.

Le même jour, à Rome, saint Eleuthère, pape et martyr, qui convertit à la foi de Jésus-Christ un grand nombre de nobles romains, et envoya en Angleterre les saints Damien et Fugace, qui baptisèrent le roi Lucius avec sa femme, et presque tous ses sujets. — A Rome encore, les saints Simitre, prêtre, et vingt-deux autres qui souffrirent la mort sous Antonin le Pieux. — A Athènes, la fête de saint Quadrat, disciple des apôtres, qui, ayant par sa foi et son zèle réuni les fidèles que la crainte de la mort avait dispersés durant la persécution de l'empereur Adrien, présenta à ce prince une apologie de la religion chrétienne, très-utile et digne de la doctrine apostolique. — A Vienne, saint Zacharie, évêque et martyr, qui souffrit sous Trajan. — En Afrique, un autre saint Quadrat, martyr, à la fête duquel saint Augustin prononça un discours. — A Todi, la fête des saints martyrs Félicissime, Héraclius et Paulin. — Au territoire d'Auxerre, saint Brix, qui fut martyrisé avec un grand nombre de chrétiens. — A Cantorbéri, saint Augustin, évêque, qui, envoyé en Angleterre avec plusieurs autres, par le pape Grégoire, prêcha aux Anglais l'Évangile de Jésus-Christ, et passa au repos du Seigneur, tout éclatant de la gloire de ses vertus et de ses miracles.

XXVIIe JOUR DE MAI.

SAINTE MARIE-MADELEINE DE PAZZI.

Elle sortait de deux illustres familles de Florence, des Pazzi par son père, des Buondelmonti par sa mère : la famille de son père était alliée à la maison souveraine des Médicis. Elle naquit le 11 avril 1566, et reçut au baptême le nom de Catherine, en l'honneur de Catherine de Sienne. Avant sa naissance, elle n'avait occasionné aucune douleur à sa mère; après sa naissance, elle ne causa aucune peine aux personnes qui avaient soin d'elle, se faisant une joie de leur obéir. Affable envers tout le monde, elle évitait néanmoins les jeux d'enfants. Son plaisir était d'entendre les discours de piété. Se trouvait-elle avec un ecclésiastique, elle l'interrogeait touchant le salut de l'âme, principalement sur le mystère de la sainte Trinité, à qui elle avait une dévotion singulière. Ayant trouvé un jour le symbole de saint Athanase, non-seulement elle le lut avec empressement, mais elle le porta joyeuse à sa mère comme une chose du plus grand prix. Dès l'âge de sept ans, elle partageait avec les prisonniers et les pauvres ce qu'on lui donnait

pour son déjeûner et son goûter à l'école. Sa récréation la plus heureuse était d'apprendre aux autres enfants l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, le Symbole des apôtres et d'autres petites prières. Elle se livrait à cet exercice surtout à la campagne, où elle instruisait avec une charité merveilleuse les pauvres petites paysannes. Un jour, comme il fallait revenir à la ville, elle se mit à pleurer à chaudes larmes parce qu'elle n'avait pu achever l'instruction d'une petite fille : pour la consoler, le père emmena l'une et l'autre à Florence.

Catherine de Pazzi, plus connue sous le nom de carmélite Marie-Madeleine, fut formée à l'oraison mentale, dès l'âge de sept ou huit ans, par l'Esprit-Saint lui-même, et avant qu'elle eût rien appris là-dessus d'aucun homme ni d'aucun livre. Elle se mettait à genoux, disait dévotement le *Veni, Sancte Spiritus*, puis le *Confiteor*, se livrant à de saintes pensées et de saintes affections. Quand elle se croyait seule, elle se retirait dans un coin de la maison paternelle, pour vaquer à ce pieux exercice avec plus de liberté. Un jour, après l'avoir cherchée longtemps, on la trouva derrière un lit, tellement plongée dans la méditation, qu'elle n'entendait ni ne sentait plus rien. Son amour pour Dieu était dès lors si sensible, que quand elle entendait une parole qui offensait son infinie majesté, elle en ressentait une douleur si grande, qu'une fois elle passa la nuit entière à pleurer, tout en excusant les défauts des autres. Instruite par son confesseur à l'âge de neuf ans sur la manière de faire oraison, elle s'y appliquait suivant son conseil chaque jour une demi-heure ; mais bien des fois cela durait des heures entières.

Dès son bas âge, elle eut un ardent désir de la sainte communion : comme on ne lui permettait pas encore d'y participer, sa plus douce consolation était de voir communier les autres ; elle passait quelquefois trois ou quatre heures à contempler ce religieux spectacle. Quand sa mère revenait de la sainte table, ce qui arrivait souvent, l'enfant ne la quittait pas de la journée, se tenait le plus près d'elle que possible, s'asseyait sur ses vêtements. Sa mère, étonnée, lui en ayant demandé la raison : C'est, répondit la pieuse enfant, c'est que vous sentez Jésus ! car elle percevait l'odeur de ce divin sacrement que sa mère avait reçu le matin. Son confesseur lui ayant permis de communier à l'âge de dix

ans, elle le fit pour la première fois le jour de l'Annonciation 1573 avec une ferveur indicible : elle avait coutume de dire depuis, que jamais dans sa vie elle n'éprouva rien de si délicieux. Son confesseur, voyant sa dévotion toujours croissante, lui permit de communier chaque semaine : Catherine comptait dès lors les jours et les heures ; le bonheur de la communion la faisait fondre en larmes. Le jour du jeudi saint, considérant l'amour immense de Jésus pour elle et comment elle pourrait y répondre, elle se donna pour toujours à lui par le vœu de perpétuelle virginité. Dès lors elle n'aspirait qu'à devenir semblable à son divin époux, dormait le plus souvent sur la dure, prenait de rudes disciplines : une fois même elle s'attacha une couronne d'épines autour de la tête, et passa ainsi la nuit avec des douleurs poignantes, mais se réjouissant d'imiter Jésus-Christ. Elle ne prenait de nourriture que le nécessaire, et inventait sans cesse de nouveaux moyens pour plaire à son époux. La vue de toutes les créatures, le ciel, la terre, les champs, élevait son âme vers le Créateur et l'embrasait de son amour. A l'âge de douze ans, le jour de Saint-André, comme elle se promenait avec sa mère dans une belle prairie, l'amour divin la ravit en extase, de manière qu'elle parut morte, sans pouvoir parler ni remuer.

En 1580, à l'âge de quatorze ans, Catherine fut mise en qualité de pensionnaire chez les religieuses de Saint-Jean, parce que son père venait d'être nommé gouverneur de Cortone. Chaque jour elle donnait à l'oraison deux heures le matin et une le soir : elle avait encore d'autres moments pour la prière. Comme son lit était dans la chambre de sa gouvernante, elle s'en dérobait secrètement la nuit pour prier. Souvent elle assistait la nuit au chœur avec les religieuses. Elle employait beaucoup de temps à lire des livres spirituels, principalement les évangiles, les méditations, le manuel et les soliloques de saint Augustin : elle exhortait les religieuses à communier plus souvent, ne se mêlait point avec les pensionnaires, mais visitait les religieuses infirmes, à qui elle faisait de pieuses lectures, suggérait de saintes pensées. Amie du silence et de la solitude, elle parlait peu, et toujours de Dieu, avec grande modestie envers tout le monde. Elle aimait à balayer la maison, à faire les lits et d'autres actions humbles, suivant que sa gouvernante le lui permettait. Elle se jugeait indigne de demeurer avec des reli-

gieuses et de leur parler, parce que les religieuses sont les épouses de Jésus-Christ, tandis qu'elle ne l'était pas, quoiqu'elle le désirât beaucoup. Les religieuses, au contraire, disaient entre elles : Ce sera une sainte Gertrude, ce sera une sainte Catherine de Sienne. Quelques-unes la révéraient dès lors comme une sainte, et, malgré leur désir de lui parler fréquemment, n'osaient s'approcher d'elle par respect. Toutes souhaitaient ardemment qu'elle voulût se faire religieuse dans leur monastère, espérant qu'elle y rétablirait l'observance parfaite de la vie commune. Plusieurs même lui en firent la proposition. Elle se contenta de les exhorter à prier Dieu, pour qu'il l'éclairât : quant à elle, elle aimait mieux entrer où la parfaite observance était déjà introduite, que là où il fallait l'introduire, parce que, se reconnaissant plus faible que toutes les autres, elle devait prendre la voie la plus sûre. C'est le témoignage que lui rendirent trois religieuses du monastère dans le procès de sa canonisation, ajoutant : Et nous avons regretté, et nous regrettons, et nous regretterons toujours qu'elle ne soit pas demeurée avec nous.

Son père étant revenu de Cortone, pensait à la marier. Catherine, s'en étant aperçue, saisit une occasion favorable pour lui dire : Cher père, si vous pensez faire de moi autre chose que ce que j'ai promis à mon Jésus, sachez que je donnerai plutôt ma tête à couper, que de recevoir un autre époux ou de ne pas entrer en religion. Le père demeura stupéfait à des paroles si déterminées : fondant en larmes devant sa fille, il ne put lui répondre un mot; mais comme il était craignant Dieu, il ne voulut pas lui faire de peine, et ne pensa plus à la marier. Il fallut plus de temps pour obtenir le consentement de la mère, qui aimait tendrement sa fille, la seule qu'elle eût. Pour la préparer insensiblement à la séparation, Catherine usa d'une sainte astuce : elle évitait la compagnie de sa mère autant qu'elle pouvait, et employa d'autres moyens semblables. Enfin elle obtint ce qu'elle désirait, et entra chez les carmélites de Saint-Fridien, la veille de l'Assomption 1582, mais seulement pour une quinzaine de jours, suivant l'usage, comme essai. Ramenée dans la maison paternelle, elle y fut retenue trois mois, mais y vécut comme dans un cloître. Enfin sa mère, ne pouvant douter de sa vocation, la reconduisit, avec d'autres dames, chez les carmélites, le pre-

mier décembre 1582. Deux de ces dames dirent à la prieure en particulier : Ayez grand soin de cette enfant; car nous croyons bien que, jusqu'à présent, elle n'a point fait de péché. Catherine, alors dans ses dix-sept ans, ne se possédait pas de joie et ne pouvait assez remercier Dieu de l'avoir tirée du siècle. Sa mère s'en retourna triste, comme si elle avait perdu quelque précieux trésor. Interrogée par une de ses amies sur ce qui était arrivé à son ange, elle répondit en pleurant : Il ne convient pas à une mère de le dire ; c'est comme un séraphin en ce lieu, elle jubile de joie, ayant obtenu ce qu'elle désirait si ardemment.

Elle prit l'habit de carmélite et le nom de Marie-Madeleine, le trente janvier 1583. A la vêture, le prêtre lui mit en main le crucifix, pendant que les religieuses chantaient : A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose, sinon dans la croix de notre Seigneur Jésus-Christ. La nouvelle épouse du Sauveur, au comble de ses vœux, en ressentait une joie indicible, et lui protesta de ne jamais désirer que lui-même, et lui crucifié. Marie-Madeleine fut le modèle des novices : sa principale étude était l'observance parfaite de la vie commune, qu'elle préférait aux dévotions particulières. Elle excellait par la promptitude de son obéissance, non-seulement envers la maîtresse des novices, mais envers tout le monde. Elle exhortait ses compagnes à bien observer et la lettre et l'esprit de la règle. La maîtresse des novices disait : Sœur Marie-Madeleine mérite plus d'être ma maîtresse que ma disciple, et je me soumettrais volontiers à sa direction. Ses compagnes avaient en elle une si grande confiance, qu'avant de se retirer le soir, elles lui demandaient quelque avis salutaire, que plusieurs d'entre elles mettaient aussitôt par écrit dans leurs cellules. Marie-Madeleine éprouva des extases d'amour divin, comme autrefois dans la prairie avec sa mère. Cette pensée-ci faisait fondre son cœur : Dieu est amour, et il n'est point aimé! Elle essuya pendant trois mois une maladie extraordinaire, et fit profession dans son lit, après quoi elle eut une extase de deux heures. Chose plus merveilleuse encore : elle eut quarante jours de suite ces mêmes ravissements après la communion. Voici comme elle décrit une de ces extases, par obéissance envers ses supérieurs.

« Je ne savais si j'étais vivante ou morte, hors de mon corps ou dedans; mais je voyais Dieu seul, glorieux en lui-même,

s'aimant lui-même, se connaissant intimement lui-même, se comprenant seul lui-même infiniment; aimant les créatures d'un amour très-pur et infini; et dans l'union de l'unique et indivisible Trinité, un seul Dieu subsistant, d'un amour infini, d'une bonté souveraine, incompréhensible, inscrutable. Placée ainsi en Dieu, je ne sentais rien de moi, je me voyais seulement en lui; regardant, non pas moi, mais Dieu même, autant qu'une créature peut le regarder, encore revêtue de cette chair mortelle, lorsqu'elle est bien disposée et enflammée de l'amour divin. Je demeurai dans cette considération quasi une heure, comme je m'en aperçus quand je repris mes sens. Ce que j'ai goûté dans cette abstraction, je ne saurais l'exprimer par aucune parole, parce que, à cause de mon imbécillité, je n'ai pu comprendre ce qu'il me fut alors donné de voir et de concevoir. J'ai connu ensuite qu'au jugement dernier Dieu élèverait nos corps à une telle sublimité, que je ne pourrais jamais ni le dire, ni même le comprendre pleinement. Je sentais qu'on me disait intérieurement ces paroles de saint Paul : Que l'œil n'a pas vu, que l'oreille n'a point entendu, ni qu'il est monté au cœur de l'homme, ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment. Je demeurai quelque temps dans cette considération, repassant l'amour immense que Dieu porte aux créaures, lesquelles je recommandai toutes à Jésus, et revins à mes sens [1]. »

Dans une de ces extases, le Sauveur lui prescrivit les règles suivantes de perfection. — I. Je veux que, dans toutes les actions, intérieures et extérieures, tu regardes toujours cette pureté que je t'ai fait voir : pense que chacune de tes actions et paroles doit être la dernière. — II. Tu auras soin, suivant ton pouvoir et la grâce que je te donnerai, d'avoir autant d'yeux que je t'accorderai d'âmes. — III. Tu ne donneras jamais de conseil ni d'ordre, encore que cela te soit permis, que tu ne me l'aies fait connaître attaché à la croix. — IV. Tu ne noteras le défaut d'aucune créature mortelle, sans t'être assurée auparavant qu'il est de cette créature. — V. Que tes paroles soient sincères, vraies, graves et éloignées de toute adulation : toujours tu me citeras en exemple des œuvres que les créatures doivent faire. — VI. Tu te garderas bien, en con-

[1] *Vita* I., c. II, n. 22. — *Acta SS.*, 25 *maii*.

versant avec des compagnes, que ton affabilité l'emporte sur la gravité, ni la gravité sur l'humilité et la mansuétude. — VII. Que toutes tes œuvres se fassent avec tant de mansuétude et d'humilité, qu'elles soient comme un aimant pour attirer à moi les âmes; et avec tant de prudence, qu'elles soient une règle à mes membres, c'est-à-dire aux âmes religieuses et à vos proches. — VIII. Nuit et jour tu seras altérée, comme un cerf, pour exercer la charité envers mes membres; estimant la débilité et la lassitude de ton corps comme la terre dont tu as été formée. — IX. Tu t'efforceras, autant que je te l'accorderai, d'être la nourriture de ceux qui ont faim, le breuvage de ceux qui ont soif, le vêtement de ceux qui sont nus, le jardin des prisonniers et le soulagement des affligés. — X. Avec ceux que je laisse sur la mer de ce monde, tu seras prudente comme un serpent; et avec mes élus, simple comme une colombe : craignant ceux-là comme la face du dragon, aimant ceux-ci comme le temple de l'Esprit-Saint. — XI. Sois maîtresse de tes passions, me demandant cette grâce, à moi, le maître de toutes les créatures. — XII. Tu condescendras à mes créatures, comme j'en usais avec une souveraine charité, en conversant dans le monde; ayant toujours dans les oreilles cette sentence de mon Apôtre : Qui est-ce qui est malade, sans que je le sois avec lui ? — XIII. Tu ne priveras personne d'aucune chose, que tu pourras donner quand on la demande : tu ne priveras non plus aucune créature de ce qui lui a été accordé, si tu n'as considéré auparavant que je suis le scrutateur des cœurs et que je dois te juger avec puissance et majesté. — XIV. Tu estimeras ta règle et ses constitutions, avec les vœux, au même prix que je veux que tu m'estimes moi-même, t'appliquant à inscrire dans tous les cœurs l'amour de la vocation à laquelle je les ai appelés, et de la religion. — XV. Tu désireras ardemment d'être soumise à tout le monde, et auras en horreur d'être préférée à personne. — XVI. Tu ne croiras pas qu'il y ait rafraîchissement, repos et consolation ailleurs que dans le mépris et l'humilité. — XVII. En ce jour tu cesseras de faire que les créatures connaissent tes désirs et mes volontés, si ce n'est autant que je t'accorderai, et mon Christ, ton confesseur. — XVIII. Tu persévéreras dans une continuelle oblation de tous tes désirs et œuvres, avec mes membres, au dedans de moi. — XIX. Depuis l'heure où j'ai quitté ma mère très-

pure, qui est la vingt-deuxième, jusqu'à celle où tu me recevras, tu demeureras en la continuelle oblation de ma passion, de toi-même et de mes créatures, à mon Père éternel ; et cela te servira de préparation à me recevoir sacramentellement : et dans le jour et la nuit, tu visiteras mon corps et mon sang trente-trois fois (autant que la charité et l'obéissance ne l'empêcheront pas). — XX. La dernière règle est que, dans toutes les actions, tant extérieures qu'intérieures, que je te permettrai, tu sois transformée en moi [1].

La sainte apprit encore dans une de ces extases qu'elle devait subir une nouvelle probation de cinq ans, où elle serait jetée dans la fosse aux lions, exposée à la rage des démons ; attendu que c'était pour elle le seul moyen de secourir le prochain, de procurer la conversion des pécheurs et des hérétiques. Cette terrible probation commença le jour de la sainte Trinité, 16 juin 1585, après une extase continuelle de huit jours. Elle perdit le sentiment et le goût de la grâce intérieure, vit paraître une multitude de démons sous les formes les plus horribles, qui lui montraient les crimes sans nombre des hommes, la tourmentaient même extérieurement, comme autrefois saint Antoine, quelquefois quatre ou cinq heures de suite. Elle éprouva toutes les tentations de l'enfer, tentations contre la foi, tentations d'orgueil, tentations impures, tentations de désespoir, tentations de gourmandise, et d'autres à l'infini. En l'année 1586, depuis la Sainte-Marguerite, 20 juillet, jusqu'au mois d'octobre, le Seigneur lui accorda une espèce de suspension durant laquelle elle reçut plusieurs grâces extraordinaires, fit des miracles et prédit des choses à venir. La lutte ayant recommencé avec l'enfer, elle éprouva des tentations, des aridités, des douleurs, des maladies intolérables, entremêlées de grâces et de faveurs spirituelles. Enfin, la cinquième année, 1590, étant à matines le jour de la Pentecôte, elle eut une extase pendant le *Te Deum*. Après l'office, on remarqua sur son visage et dans ses paroles une joie extraordinaire. Elle serra la main de la prieure et de la maîtresse des novices, en disant : L'orage est passé, aidez-moi à remercier Dieu. Les quatorze saints et saintes à qui elle avait une dévotion spéciale lui apparurent pour la féliciter de sa vic-

[1] *Vita* l., c. III, n. 27.

toire : saint Thomas et sainte Agnès, saint Jean l'Évangéliste et sainte Marie-Madeleine, saint Jean-Baptiste et sainte Catherine, vierge et martyre, saint Étienne et sainte Catherine de Sienne, saint François et sainte Claire, saint Augustin et saint Ange, carme et martyr, saint Michel archange et son ange gardien. Jésus lui-même se montra à elle dans ses trois âges d'enfant, d'adolescent et d'homme fait.

L'impression dominante qui lui resta de cette lutte et de cette victoire, fut un désir immense et insatiable de travailler et de souffrir pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Oh ! s'écriait-elle, s'il m'était permis d'aller aux Indes ou parmi les Turcs, je prendrais leurs petites, je leur apprendrais avec tant d'affection les mystères de la foi chrétienne, que les plus grands travaux me seraient la plus grande consolation. Offrons à Dieu, disait-elle à ses sœurs, offrons-lui à cette fin tout ce que nous ferons aujourd'hui. Demandons à Dieu autant d'âmes que nous ferons de pas dans le monastère ; autant que nous ferons de points dans la couture ; autant que nous mettrons de fois nos mains dans l'eau pour laver la lessive : prenant occasion de toute espèce d'exercice pour leur suggérer de ces demandes. Son cœur ressentait une douleur extrême d'entendre que les hérésies se multipliaient. Nos âmes devraient être des tourterelles, pour gémir sans cesse sur l'aveuglement de tant d'âmes. Elle ne priait pas moins pour la conversion des pécheurs dans l'Église.

Voilà ce qui domina dans la sainte carmélite tout le reste de sa vie, et pendant qu'elle fut maîtresse des novices, et pendant qu'elle fut sous-prieure, et au milieu des douleurs qu'elle souffrit presque continuellement jusqu'à sa bienheureuse mort, arrivée le 25 mai 1607, à l'âge de quarante et un ans un mois et vingt-quatre jours. Sainte Marie-Madeleine de Pazzi a été béatifiée en 1626 par Urbain VIII, et canonisée en 1669 par Alexandre VII [1].

Dans la sainte carmélite de Florence, comme en sainte Thérèse, nous voyons le mystère de la communion des saints : les membres les plus parfaits du corps mystique de Jésus-Christ, à l'exemple de Jésus-Christ même et en union avec lui, souffrit volontairement et amoureusement les peines et les douleurs les

[1] *Acta SS.*, et Godescard, 25 mai.

plus cruelles, pour les membres malades, pour les pécheurs, afin de leur mériter la vie et la santé. C'est ce mystère que saint Paul accomplissait en sa personne, quand il disait aux Colossiens : Je me réjouis dans mes souffrances pour vous, et j'accomplis ce qui manque aux souffrances du Christ dans ma chair, pour son corps, qui est l'Église [1]. C'est ce même mystère que ne cessent d'accomplir les âmes ferventes, par leurs prières, leurs jeûnes, leurs mortifications volontaires ; par les persécutions, les calomnies, les outrages, les tentations, les maladies qu'elles endurent pour l'amour de Jésus et de son corps mystique. C'est de là que vient à l'Église, au milieu de ses plus profonds abaissements, cette vie, cette résurrection, cette force invincible, où le monde ne conçoit rien, et qui le confondent.

Le même jour, la fête de saint Jean, pape et martyr, qui, ayant été mandé à Ravenne par Théodoric, roi d'Italie, prince arien, fut pour la foi orthodoxe jeté dans une prison où il finit sa vie. — A Dorostore, en Mysie, le martyre de saint Jules, qui, après avoir passé par tous les degrés de la milice et obtenu sa retraite, ayant été pris par des officiers de justice, du temps de l'empereur Alexandre, fut présenté au président Maxime devant lequel il manifesta son horreur pour les idoles, et confessa le nom de Jésus-Christ avec tant de constance que ce juge le condamna à perdre la tête. — A Sora, sainte Restitute, vierge et martyre, qui, sous l'empereur Aurélien et le proconsul Agathius, ayant entrepris de combattre pour la foi, surmonta les efforts du démon, les caresses de ses parents et la cruauté des bourreaux ; enfin, ayant été décapitée avec quelques autres chrétiens, elle fut honorée de la gloire du martyre. — En Artois, saint Renon, martyr. — A Orange, saint Eutrope, évêque, illustre par ses vertus et ses miracles. — En Angleterre, le décès du vénérable Bede, prêtre, très-célèbre par sa sainteté et son érudition.

XXVIIIe JOUR DE MAI.

SAINT GERMAIN.

Vers l'an 555, on élut pour évêque de Paris, un homme semblable aux apôtres en vertus et en miracles. C'était saint Germain,

[1] Coloss., 1-24.

alors abbé de Saint-Symphorien d'Autun. Il était issu d'une honnête famille du territoire d'Autun même. Son père se nommait Éleuthère, sa mère Eusébie. Il faillit mourir avant de naître. Sa mère, honteuse d'avoir sitôt un autre enfant, chercha à le faire périr dans son sein : Dieu ne permit pas qu'elle réussît. Elevé dans son enfance à Avallon, chez une de ses parentes, il courut un danger semblable. Cette méchante femme, pour s'emparer de son héritage, résolut de lui donner du poison. En ayant préparé, elle dit à sa domestique de le donner à Germain, lorsqu'il reviendrait de l'école avec son fils, nommé Stratidius, à qui elle devait donner en même temps un verre de vin. Mais la domestique se méprit, donna le verre de vin à Germain, et le verre de poison à Stratidius, qui n'en mourut pas, mais en contracta une longue maladie.

Germain, échappé de ces périls, se retira à Lazi, chez un saint prêtre de ses parents, qui versa dans son âme les premières semences de la vertu. Il y avait demeuré quinze ans, lorsque saint Agrippin, évêque d'Autun, l'ordonna diacre, et ensuite prêtre trois ans après. Enfin saint Nectaire, évêque de la même ville, par estime pour sa sagesse et sa piété, le fit abbé du monastère de Saint-Symphorien. Son abstinence était grande : il passait souvent les nuits en prières ; mais sa vertu principale était la compassion pour les malheureux. Un jour il donna aux pauvres tout ce qu'il y avait de pain dans le monastère. Les moines n'en trouvant plus pour eux-mêmes, se mirent à murmurer contre lui. Il s'enferma dans sa cellule, et pleura amèrement. Sa prière n'était point achevée, quand on vit arriver à la porte du monastère deux chevaux chargés de pains, qu'une pieuse dame envoyait en aumône, et qu'elle fit suivre le lendemain d'une voiture de provisions. Dieu lui communiqua dès lors les dons de prophétie et de miracles. A Châlons, où il était allé trouver le roi Théodebert d'Austrasie, en faveur des villages de l'église d'Autun, il prédit à ce prince qu'il mourrait dans peu et lui en marqua le jour. Et le roi mourut peu après, en s'en retournant à Reims.

Germain se rendait auprès du roi Childebert pour une cause semblable, lorsqu'il fut élu évêque de Paris, vers l'an 555. Dans cette nouvelle dignité, ses miracles augmentèrent ainsi que ses vertus. Les uns et les autres sont attestés par un auteur contem-

porain, Fortunat, évêque de Poitiers, témoin oculaire d'un grand nombre, et qui a écrit la vie du saint en vers et en prose. Voici comme il parle de sa charité : Quand même les voix de tout le peuple se réuniraient en une seule, on ne saurait dire combien il était prodigue en aumône : bien des fois, se contentant d'une tunique, il couvrait du reste de ses vêtements quelque pauvre nu, de manière que tandis que l'indigent avait chaud, le bienfaiteur avait froid. Nul ne peut dénombrer en combien de lieux ni en quelle quantité il a racheté des captifs. Les nations voisines, les Espagnols, les Scots, les Bretons, les Gastons, les Saxons, les Bourguignons, peuvent attester de quelle sorte on recourait de toutes parts au nom du bienheureux pour être delivré du joug de l'esclavage. Lorsqu'il ne lui restait plus rien, il demeurait assis, triste et inquiet, d'un visage plus grave et d'une conversation plus sévère. Si par hasard quelqu'un l'invitait alors à un repas, il excitait ses convives ou ses propres serviteurs à se concerter de manière à délivrer un captif, et l'âme de l'évêque sortait un peu de son abattement. Que si le Seigneur envoyait de quelque façon, entre les mains du saint, quelque chose à dépenser, aussitôt, cherchant dans son esprit, il avait coutume de dire : Rendons grâces à la clémence divine, car il nous arrive de quoi effectuer des rachats, et sur-le-champ, sans hésiter, l'effet suivait les paroles. Lors donc qu'il avait ainsi reçu quelque chose, les rides de son front se dissipaient, son visage était plus serein, il marchait d'un pas plus léger, ses discours étaient plus abondants et plus gais ; si bien qu'on eût cru qu'en rachetant les autres, cet homme se délivrait lui-même du joug de l'esclavage.

Le saint évêque, revenant de Saint-Symphorien par Avallon, trouva en ce dernier lieu un grand nombre d'individus en prison. Invité à dîner par le comte Nicaise, l'homme de Dieu lui parla d'abord de la miséricorde, l'exhortant à leur remettre une partie de la faute, et à recevoir des cautions pour le paiement du reste. Le comte s'y refusa obstinément. Avant la fin du repas, le saint se leva de table, alla se prosterner sur la prison qui était sous terre, y pria longtemps avec larmes, pour obtenir de Dieu ce que lui avait refusé le juge temporel, et exhorta les détenus à prendre confiance. Peu après son départ, les chaînes se rompent, les portes s'ouvrent d'elles-mêmes, la prison est éclairée, les prisonniers en

sortent et entrent avec le saint Pontife à Paris. Pour achever la bonne œuvre, il leur obtint du roi la remise de ce qu'ils devaient au fisc. Le comte Nicaise ayant fait lui-même une chute mortelle, en fut guéri par le saint, et lui donna aussitôt en présent son baudrier et son épée qu'il racheta ensuite.

Le roi Childebert secondait dignement la charité de l'évêque. Il lui envoya un jour six mille pièces d'or pour les pauvres. Après en avoir distribué trois mille, Germain vint au palais. Interrogé par le roi s'il avait encore quelque chose, il répondit qu'il en avait encore la moitié, parce qu'il n'avait pas trouvé assez de pauvres. Seigneur, lui dit le roi, donnez le reste : par la faveur du Christ, nous ne manquerons pas de quoi donner. Et aussitôt il fit rompre sa vaisselle d'or et d'argent, et la donna au pontife. Il y avait comme une lutte entre l'évêque et le prince ; c'était à qui serait le plus charitable.

Childebert reçut même dès cette vie la récompense des libéralités que Germain lui inspirait de faire aux pauvres et aux églises. Ce prince étant tombé dangereusement malade, le saint évêque lui rendit miraculeusement la santé ; et le roi, par reconnaissance, donna à l'église de Paris la terre où il avait été guéri. Voici comme il en parle dans l'acte de la donation, que les savants regardent comme authentique : « Notre père et seigneur Germain, évêque de Paris, homme vraiment apostolique, nous a fait connaître par ses prédications que, tandis que nous sommes en ce monde, nous devons penser à l'autre vie, et il nous a recommandé d'augmenter de plus en plus les biens des églises et de soulager la misère des pauvres, comme il nous en a donné lui-même l'exemple. Or ce saint évêque m'ayant trouvé dangereusement malade dans ma maison de Celles, qui est située dans le territoire de Melun, et, voyant que la médecine avait épuisé en vain tous les secrets de son art, il eut recours à la prière, qui fut plus efficace que tous les remèdes. Car, ayant passé la nuit en oraison, il m'imposa les mains le lendemain matin, et aussitôt je recouvrai la santé, que les plus habiles médecins n'avaient pu me rendre. C'est pourquoi, en reconnaissance de ce miracle que Dieu a opéré par son moyen, pour l'affermissement de notre règne et pour notre salut éternel, nous donnons à notre mère, l'église de Paris, dont le seigneur Germain est évêque, notre dite maison de Celles avec toutes ses

appartenances, situées dans le territoire de Melun, sur le bord de la Seine, au confluent de l'Yonne [1]. »

Cependant le roi Childebert achevait, à Paris, de bâtir l'église qu'il avait commencée en l'honneur de saint Vincent martyr, et que l'on a nommée depuis Saint-Germain des Prés. Elle était en forme de croix, soutenue de colonnes de marbre, la voûte ornée de lambris dorés, les murailles de peintures à fond d'or, le pavé de pièces de rapport de différentes couleurs, qui formaient diverses figures. Le tout était couvert de lames de cuivre doré : ce qui donna occasion dans la suite de nommer cette église *Saint-Germain le Doré*. Fortunat en loue particulièrement le vitrage. Comme elle était en forme de croix, il y avait quatre autels. Le principal, qui était à l'orient, fut dédié en l'honneur de la Sainte-Croix et de saint Vincent ; celui du côté du septentrion, aux saints Ferréol et Ferrution : celui du midi, à saint Julien de Brioude, et celui d'occident, aux saints Gervais et Protais, à saint Celse et à saint Georges. A l'entrée de l'église, au midi, on avait bâti un oratoire en l'honneur de saint Symphorien, et de l'autre côté, au septentrion, un autre en l'honneur de saint Pierre. Il y a lieu de croire qu'on mit à tous ces autels des reliques des saints martyrs en l'honneur desquels ils furent dédiés ; et il paraît que ce fut à ce dessein que Childebert en envoya demander au pape, ainsi qu'il a été dit.

Ce prince donna à la nouvelle église un grand nombre de riches terres et de précieux ornements, et il pria saint Germain d'y établir une communauté de moines. Le saint évêque l'exécuta, donnant lui-même plusieurs terres de son patrimoine, afin de fournir abondamment de l'huile et de la cire pour le luminaire. Il y mit pour abbé saint Droctovée, qui avait été son disciple à Saint-Symphorien d'Autun, et qu'il avait instruit selon la règle de saint Antoine et de saint Basile.

Tout était prêt pour la dédicace de l'église, lorsque Childebert tomba dangereusement malade. C'était vers la fête de Noël, et plusieurs évêques s'étaient déjà rendus à Paris pour la célébrer avec le roi. Mais ce prince mourut le 23 décembre, l'an 558, la quarante-huitième année de son règne. Comme saint Germain

[1] *Acta SS.*, 28 *maii*. *Vita S. Germ. coment.*, *præv.*, *n.* 11, 11 et 13.

voulait inhumer Childebert dans la nouvelle église, et qu'il s'était fait à Paris une grande affluence de personnes de toutes conditions, tant pour la fête que pour les funérailles du roi, il crut devoir profiter de l'occasion. Il fit la dédicace, assisté de saint Nicet de Lyon et de cinq autres évêques, et, le même jour, il fit les obsèques de Childebert avec un appareil digne de la grandeur et de la magnificence de ce prince. Il fut enterré dans le chœur de cette église, qu'il sembla n'avoir bâtie que pour lui servir de tombeau [1].

Le saint évêque de Paris mourut lui-même le 28 mai 576, et fut enterré, comme il l'avait demandé, dans la chapelle de Saint-Symphorien, qui était au bas de l'église de Saint-Vincent. Avec le temps, cette église a pris le nom de Saint-Germain des Prés.

Le même jour, en Sardaigne, les saints martyrs Emile, Félix, Priam et Lucien, qui, en combattant pour Jésus-Christ, méritèrent d'être couronnés. — A Chartres, saint Chéron, qui, sous l'empereur Domitien, ayant eu la tête tranchée, reçut l'honneur du martyre. — A Corinthe, sainte Helconide, martyre, qui, sous l'empereur Gordien et le président Pérennie, endura d'abord des tourments multipliés : Justin, successeur de Pérennie, la mit de nouveau à la torture; mais un ange l'ayant délivrée, elle eut les mamelles coupées, fut exposée aux bêtes, et éprouvée par le feu; elle acheva enfin son martyre par la perte de sa tête. — Le même jour, les saints Crescent, Dioscoride, Paul et Hellade, martyrs. — A Thécué, en Palestine, plusieurs saints moines, qui, du temps de Théodose le Jeune, furent massacrés par les Sarrasins. Les habitants du lieu recueillirent soigneusement leurs saintes reliques et eurent pour elles une grande vénération. — A Milan, saint Sénateur, évêque, très-célèbre par ses vertus et son érudition. — A Urgel, en Espagne, saint Juste, évêque. — A Florence, saint Poge, évêque et confesseur.

[1] *Vita Droctovei*, 10 *mart.* Fort. l. II, c. XI, Aimoin, l. II, c. XX.

XXIXe JOUR DE MAI.

SAINT CYRILLE,

ENFANT, MARTYR.

Il avait sans cesse à la bouche le nom de Jésus-Christ, et il sentait, en le prononçant, une force qui le rendait supérieur aux promesses, aux menaces et aux coups. Son père, qui était idolâtre, n'ayant pu le porter à invoquer les faux dieux, le renia pour son fils, le chassa de sa maison, lui refusant tout secours. Quelques-uns louaient et admiraient le père. Quant au jeune enfant, il disait que son père lui ôtait peu, mais que Dieu lui donnerait beaucoup. Le juge de Césarée envoya des soldats pour le prendre; il pensa d'abord l'épouvanter, mais il le trouva intrépide et n'estimant rien en comparaison de sa foi. Mon enfant, dit-il, je te pardonne tes fautes; ton père te recevra chez lui, tu peux jouir de ses biens, pourvu que tu sois sage et que tu penses à toi. Le bienheureux enfant dit : J'ai de la joie de souffrir ces reproches, car je serai bien reçu de Dieu. Je suis bien aise d'être chassé de ma maison, car j'en habiterai une plus grande et plus belle. C'est volontiers que je serai pauvre pour jouir des richesses éternelles. Je ne crains pas la mort; elle m'est bonne, parce qu'elle me procurera une vie meilleure. Comme il parlait ainsi avec une vertu divine, on le fit lier publiquement comme pour le mener à la mort; mais le juge avait donné ordre que l'on se contentât de lui faire peur. Quand on lui rapporte que l'enfant n'avait pas versé une larme ni craint le feu où on le menaçait de le jeter, il le rappela et lui dit : Mon enfant, tu as vu le feu, tu as vu le glaive : sois sage pour rentrer dans la maison et dans la fortune de ton père. Il répondit : Tyran, tu m'as fait tort de me rappeler. C'est donc en vain que tu allumes le feu et que tu aiguises le glaive. Il me tarde d'habiter la maison plus grande, de posséder les richesses plus excellentes que je dois recevoir du Seigneur. Dépêche-moi promptement, afin que j'en jouisse plutôt. Les assistants pleuraient, l'entendant ainsi parler; mais il leur disait : Vous devriez rire et me conduire avec joie au supplice ; vous ne savez pas

quelle cité je vais habiter ni quelle est mon espérance. Permettez-moi de consommer ainsi la vie. Et, en disant ces choses, il alla à la mort et fut l'admiration de tous les habitants de Césarée en Cappadoce [1].

Le même jour, à Rome, sur la voie Aurélienne, saint Restitut, martyr. — A Icône, ville d'Isaurie, le martyre de saint Conon et de son fils âgé de douze ans, qui, sous l'empereur Aurélien, furent couchés sur un gril sous lequel on mit des charbons ardents, puis arrosés d'huile bouillante, étendus sur le chevalet, éprouvés par le feu ; tourments qu'ils endurèrent avec une patience et une constance héroïque ; enfin, ayant eu les mains écrasées avec un maillet, ils rendirent l'esprit. — Les saints Sisinne, Martory et Alexandre, qui, du temps de l'empereur Honorius, étant persécutés par les Gentils dans le Val d'Anagne, comme l'écrit Paulin dans la vie de saint Ambroise, obtinrent la couronne du martyre. — — A Césarée de Philippe, sainte Théodosie, mère du martyr saint Procope, et douze autres femmes de qualité, qui furent décapitées durant la persécution de Dioclétien. — En Ombrie, le supplice de mille cinq cent vingt-sept martyrs. — A Trèves, saint Maximin, évêque et confesseur, qui fit une réception honorable à saint Athanase, exilé durant la persécution des ariens. — A Vérone, saint Maxime, évêque. — A Arque, près de Rome, saint Eleuthère, confesseur.

XXXe JOUR DE MAI.

SAINT FERDINAND,

ROI DE CASTILLE.

Il était l'aîné des fils d'Alphonse, roi de Léon, et de Bérengère de Castille, sœur de Blanche, reine de France et mère de saint Louis. Il naquit en l'année 1198, ou dans le courant de l'année suivante. Bérengère fut obligée, en vertu d'un ordre d'Innocent III, de se séparer d'Alphonse de Léon, dont elle avait eu quatre enfants, deux princes et deux princesses. C'est que, quoique parents au troisième degré, ils s'étaient mariés sans avoir obtenu de dis-

[1] Ruinar et *Acta SS.*, 29 *maii*.

pense, qui, en pareil cas, s'accordait alors avec beaucoup de difficulté. Cependant, comme ils avaient contracté mariage dans la bonne foi, leurs enfants furent déclarés légitimes. Bérengère se retira auprès d'Alphonse IX, l'un des plus vaillants et des plus vertueux rois qu'ait jamais eus l'Espagne, et qui était en même temps plein de tendresse pour sa fille.

Alphonse de Castille étant mort en 1214, Henri, son fils, qui n'avait que onze ans, monta sur le trône. Sa mère, Éléonore d'Angleterre, fille de la fameuse Éléonore de Guienne, fut chargée de la régence du royaume; mais cette princesse fut si sensiblement affligée de la perte du roi, qu'elle ne lui survécut que vingt-cinq jours. Bérengère fut nommée pour gouverner sous son frère ; mais, par amour de la retraite, elle se laissa persuader de céder à don Alvarès la tutelle du jeune Henri et la régence du royaume. Cet Alvarès était le plus grand seigneur de Castille. Malheureusement il joignait à une naissance illustre une ambition démesurée, un caractère violent et une âme vindicative ; aussi mit-il en combustion, pendant plusieurs années, la Castille et les royaumes voisins.

Lorsque Henri eut atteint sa douzième année, Alvarès lui fit épouser Mafalde, sœur d'Alphonse, roi de Portugal; mais les commissaires du pape Innocent III ayant trouvé dans ce mariage un empêchement de consanguinité, il fut déclaré nul. Mafalde retourna en Portugal ; elle y fonda, dans la ville d'Arouca, un monastère de cisterciennes, où elle prit l'habit ; elle y passa le reste de sa vie dans la pratique de toutes les vertus. On l'honore parmi les saints le premier jour de mai.

Un accident imprévu déconcerta les desseins ambitieux d'Alvarès, et mit fin à sa tyrannie. Le jeune roi étant à Palencia, fut dangereusement blessé par une tuile qui lui tomba sur la tête. Il mourut de cette blessure le 16 de juin 1217. Bérengère, devenue par cette mort héritière du royaume de Castille, fit valoir ses droits ; mais c'était pour les céder à son fils Ferdinand, âgé pour lors de dix-huit ans. Rien ne fut plus sage que la conduite qu'elle tint dans toute cette affaire. Ferdinand fut proclamé roi à Palencia, à Valladolid et à Burgos. Bérengère déposa dans les archives de l'église de cette dernière ville, l'acte solennel de sa renonciation à la couronne. Alvarès et ses partisans remuèrent de tous côtés et allumèrent le feu des guerres civiles. Mais le jeune roi, aidé des

conseils de sa mère, vint à bout d'étouffer toutes les divisions. Alvarès ayant été arrêté, obtint sa grâce ; mais il ne se servit de la liberté qui lui avait été rendue, que pour former de nouvelles cabales.

Ferdinand, quoique assis sur le trône, avait pour sa mère la plus grande déférence. Ce fut par son avis qu'il épousa, l'an 1219, Béatrix, fille de Philippe de Souabe, et veuve d'Otton IV, la princesse la plus accomplie de son temps. Cette union, fondée principalement sur la vertu, ne souffrit jamais aucune altération. Il en sortit une nombreuse postérité : sept princes et trois princesses.

Le roi avait un soin extrême de faire observer les lois ; mais il pardonnait toutes les injures qui lui étaient personnelles. Il apaisait les révoltes, en promettant une amnistie à tous ceux qui rentreraient dans le devoir. Le désir qu'il avait de rendre son peuple heureux, paraissait surtout dans le choix de ceux auxquels il confiait une portion de son autorité. Le célèbre Rodrigue, archevêque de Tolède et grand chancelier de Castille, fut, durant trente ans, à la tête de tous les conseils. Il était si parfaitement uni avec Bérengère et Ferdinand, qu'on eût dit qu'ils n'avaient tous les trois qu'une âme. Pour empêcher les injustices des tribunaux, le saint roi établit la cour connue depuis sous le nom de conseil royal de Castille. C'est là que l'on appelle de toutes les autres cours. Les plus habiles jurisconsultes eurent ordre, en même temps, de dresser un code de lois qui pût servir de règle à tous les magistrats.

Ce fut un coup bien sensible pour Ferdinand, lorsqu'il vit son père, animé par Alvarès, fondre à main armée sur ses États. Il employa tous les moyens possibles pour l'apaiser, et lui écrivit des lettres fort pressantes, dans lesquelles il s'offrait de lui faire toutes les satisfactions qu'il exigerait. Il le secourut dans les guerres qu'il eut à soutenir contre les Maures ; par là, il le mit en état de s'emparer de Caurès, de Mérida, de Badajoz, et d'étendre ses frontières jusqu'à l'Andalousie. Tout son désir était de ne tirer l'épée que contre les infidèles. Nous lui verrons plus tard remporter sur eux les plus éclatantes victoires, et faire les plus importantes conquêtes.

Le saint roi fonda divers évêchés, et, outre plusieurs cathédrales, qu'il fit bâtir ou réparer avec magnificence, il assigna encore des fonds pour la construction d'un grand nombre d'églises, de

monastères et d'hôpitaux. Malgré tant de dépenses, il ne chargea pas ses sujets d'impôts. Dans les guerres qu'il soutenait contre les Maures, un de ces prétendus politiques qui comptent pour rien la misère du peuple, s'avisa de lui proposer un moyen de lever un subside extraordinaire. « A Dieu ne plaise ! dit le prince avec indignation, que j'adopte jamais votre projet. La Providence saura m'assister par d'autres voies. Je crains plus les malédictions d'une pauvre femme, que toute une armée de Sarrasins [1]. »

Ce fut en 1225 qu'il marcha, pour la première fois, contre les infidèles. Il alla les attaquer dans le royaume de Baëça. Aben-Mahomet, prince issu des miramolins d'Afrique, vint lui offrir d'être son vassal aux conditions qu'il voudrait lui imposer. En 1230, le roi de Castille emporta près de vingt des meilleures places de l'Andalousie, ainsi que des royaumes de Cordoue et de Jaën. Aben-Mahomet ayant été massacré par ses sujets, qui ne pouvaient souffrir qu'il se fût rendu vassal d'un prince chrétien, Ferdinand profita de cette occasion pour conquérir tout le royaume de Baëça et pour ériger un évêché dans la capitale. On ne peut douter de la pureté des motifs qui le faisaient agir dans ces guerres. Seigneur ! disait-il, vous qui sondez les cœurs, vous savez que je cherche votre gloire et non la mienne ; je ne me propose point d'acquérir des royaumes périssables, mais d'étendre la connaissance de votre nom.

Rodrigue, archevêque de Tolède, faisait dans l'armée de Castille toutes les fonctions pastorales. La maladie l'en ayant empêché pendant une année, l'évêque de Palencia prit sa place. Ferdinand voulait qu'on inspirât à ses soldats les sentiments d'une tendre pitié, et il leur donnait lui-même l'exemple de toutes les vertus. Il jeûnait strictement et portait un cilice fait en forme de croix. Il passait souvent la nuit en prières, surtout lorsqu'il se préparait à livrer bataille, et il attribuait à Dieu tous ses succès. Il y avait toujours dans son armée une image de la Vierge, afin que les troupes, en la voyant, s'excitassent à la confiance en la Mère de Dieu. Outre cette image, qu'il faisait exposer à la vénération des fidèles, il en portait une petite sur sa poitrine, et il la mettait à l'arçon de sa selle quand il allait au combat. Il employa

[1] *Vita S. Ferdinand. Acta SS.*, 30 *maii.*

les dépouilles enlevées aux infidèles à rebâtir la cathédrale de Tolède, dont il posa la première pierre. Plusieurs villes prises sur les Maures furent données aux chevaliers de Calatrava, à d'autres ordres militaires et à l'archevêque de Tolède, mais à condition qu'ils les défendraient contre les mahométans. Et c'est là l'origine des grandes richesses que possèdent ou qu'ont possédées l'archevêque de Tolède et les ordres militaires d'Espagne.

Ferdinand se préparant, en 1230, à former le siége de Jaën, apprit la mort de son père, Alphonse IX. Dans le même temps, sa mère lui manda de venir prendre possession du royaume de Léon, qui depuis a toujours été uni à celui de Castille. Ce ne fut qu'au bout de trois ans qu'il se vit paisible possesseur de ses nouveaux états.

En 1234, il reprit les armes contre les Maures et fit le siége d'Ubeda, qui ne fut emportée qu'après une très-longue résistance. Dans le même temps, son fils Alphonse, à la tête de quinze cents hommes, battit à Xérès l'armée formidable d'Abenhut, roi de Séville, divisée en sept corps, dont chacun était plus nombreux que toute l'armée chrétienne. On ne douta point que le ciel ne fût intervenu dans cette affaire. En effet, plusieurs prisonniers déposèrent qu'ils avaient vu, à la tête de leurs ennemis, l'apôtre saint Jacques, monté sur un cheval blanc et avec l'armure d'un cavalier. Plusieurs chrétiens attestèrent aussi qu'ils avaient eu la même vision. D'ailleurs il ne périt, du côté de ceux-ci, que dix soldats, avec un chevalier qui avait refusé de pardonner une injure.

La joie que causaient tant de victoires fut troublée, au commencement de l'année 1236, par la mort de la reine Béatrix. Ferdinand ressentit ce coup avec une grande sensibilité. Lorsqu'il eut donné de justes larmes à sa vertueuse épouse, il continua le cours de ses premières opérations, et tandis que Jacques d'Aragon enlevait aux Maures le royaume de Majorque, il acheva la conquête de ceux de Baëça et de Cordoue. Cette dernière ville était dans les mains des infidèles depuis cinq cent vingt-quatre ans, et elle avait été longtemps la capitale de leur empire en Espagne. On y comptait trois cent mille habitants. Saint Ferdinand y fit son entrée le jour de Saint-Pierre et de Saint-Paul, en 1236. La grande mosquée fut purifiée par Jean, évêque d'Osma, et convertie en une église,

sous l'invocation de la Mère de Dieu. Le saint roi y rétablit l'évêché qui y avait été autrefois. Les cloches de Compostelle, que le sultan Almanzor y avait fait apporter, deux cent trente-neuf ans auparavant, sur les épaules des chrétiens, furent reportées sur celles des Maures, par l'ordre de Ferdinand.

L'année suivante, le roi de Castille et de Léon se remaria. Il s'y était déterminé par les conseils de sa mère, et surtout par les sollicitations de sa tante, la reine Blanche, douairière de France. Il épousa Jeanne de Ponthieu, qui lui donna deux fils et une fille. Jeanne vécut toujours dans une intelligence parfaite avec Ferdinand et Bérengère, la mère du roi, et imita leur ferveur dans les exercices de piété. Ils passaient tous les hivers ensemble. Lorsqu'au printemps le roi se mettait à la tête de ses armées, Jeanne aidait ordinairement Bérengère dans l'administration des affaires intérieures de l'État.

Dans les campagnes qui suivirent la prise de Cordoue, Ferdinand s'empara de vingt-quatre places, dont Éciza fut la première, et la dernière, Moron, qui se rendit. Aben-Dudiel, roi de Murcie, se soumit volontairement, ne se réservant que quelques places pour lui et pour certains seigneurs du pays, qui avaient un droit de fief sur plusieurs cantons. Ferdinand envoya son fils Alphonse prendre possession de la ville de Murcie. Il le chargea aussi d'y établir un évêché et de faire purifier les mosquées. Trois ans après, les villes de Lorca, de Mula et de Carthagène furent emportées. Celles d'Arjona et de Jaën, qui d'abord se défendirent courageusement, tombèrent aussi entre les mains de Ferdinand, ainsi que Alcada, Réal, Ivora et plusieurs autres places qui dépendaient de Jaën.

La prise de cette dernière ville effraya singulièrement Bénalhamar, roi de Grenade. Il se rendit au camp de Ferdinand; puis, s'étant jeté à ses pieds, il s'offrit à se faire son vassal et à lui payer un tribut annuel de cent cinquante mille maravédis. Ces conditions furent acceptées, et Bénalhamar mérita, par sa fidélité, qui ne se démentit jamais, que son royaume passât à ses descendants.

Après la mort d'Abenhut, la ville de Séville s'était érigée en république. Ferdinand résolut de l'attaquer avec toutes ses forces. La prise de cette place l'intéressait d'autant plus qu'elle était la

plus importante que les Maures eussent dans toute l'Espagne ; mais cette expédition fut retardée par la mort de Bérengère, mère du roi, qui suivit de près celle de l'archevêque Rodrigue. Ferdinand ne trouva de consolation à sa douleur que dans les principes de la foi. Il n'eut pas plus tôt pourvu à la sûreté de la Castille, qu'il marcha contre Séville. Le siége dura seize mois. On n'en sera point surpris si l'on considère que cette ville était la plus forte et la plus peuplée de l'Espagne. Elle avait une double enceinte de murailles fort hautes et fort épaisses, et elle était flanquée de cent soixante-six tours. Le Guadalquivir défendait la partie occidentale ; au pied du mur intérieur, était un fossé large et profond. Les assiégés tiraient d'ailleurs tous les vivres dont ils avaient besoin du fameux jardin d'Hercule, auquel ils ont donné le nom d'Axarafa. C'est le plus agréable et le plus délicieux canton de l'ancienne Bétique. Il a dix lieues de long, cinq de large et trente de circuit. Outre un grand nombre de bourgs et de châteaux, on y compte cent mille fermes ou métairies. Il est à la droite du Guadalquivir, et sa communication avec la ville était défendue par le château Triana. Cette communication se faisait par un pont de bateaux et par le moyen d'une grosse chaîne de fer, qui, d'un côté, tenait au château, et, de l'autre, à la tour de la ville, qu'on appelait la Tour-d'Or.

La flotte de Ferdinand défit celle des Maures, et remonta le fleuve à la vue de Triana. Le saint roi, avec ses forces de terre, empêchait l'arrivée des secours envoyés d'Afrique, et remportait tous les jours de nouveaux avantages sur ses ennemis. Quoiqu'on fût au dixième mois du siége, le succès paraissait toujours incertain. Cependant l'amiral de la flotte chrétienne lança deux gros navires, qui rompirent le pont. On assiégea Triana, qui ne put tenir contre les efforts redoublés des machines. Enfin, la ville elle-même se rendit le 23 novembre 1249. Les Maures ou Sarrasins d'Afrique obtinrent un mois pour disposer de leurs effets. Trois cent mille se retirèrent à Xérès, et cent mille passèrent en Afrique. Axataf, gouverneur des infidèles, à Séville, étant arrivé sur une hauteur d'où l'on découvrait la mer d'un côté et la ville de l'autre, fixa les yeux sur cette dernière, et dit en pleurant : Il n'y a qu'un saint qui ait pu, avec si peu de troupes, s'emparer d'une ville si forte et si peuplée. Ce n'est peut-être que par

une suite des décrets éternels du ciel qu'elle a été enlevée aux Maures.

Le saint roi rendit à Dieu de solennelles actions de grâces, et implora la protection de la sainte Vierge devant sa célèbre image que l'on voit encore à Séville. Il fit rebâtir la cathédrale avec une telle magnificence, qu'elle ne le cède à aucune église de la chrétienté, si l'on en excepte celle de Tolède. S'étant acquitté de ce que la religion exigeait de lui, il établit des tribunaux pour administrer la justice, et régla les affaires de sa nouvelle conquête. Il ajouta, dans le même temps, a ses domaines, Xérès, Médina-Sidonia, Cadix, et un grand nombre d'autres places.

Le pape Grégoire IX secondait de son mieux les glorieuses expéditions des rois d'Espagne. Dès l'an 1229, il y avait envoyé le cardinal Jean d'Abbeville, évêque de Sabine, prêcher la croisade. Ayant appris, l'an 1230, les heureux succès des armes chrétiennes, il écrivit aux croisés du royaume de Léon, les exhortant à conserver et à étendre leurs conquêtes, et leur promettant les plus grandes indulgences. Il écrivit aussi à Grégoire, archevêque de Compostelle, lui donnant commission, pour cette fois seulement, d'établir des chanoines et d'ordonner des évêques aux deux anciennes cités de Mérida et de Badajoz, qu'on venait de reprendre, à la charge qu'à l'avenir l'élection de ces évêques appartiendrait au chapitre, suivant le droit commun [1].

En 1234, ayant appris les nouveaux succès de saint Ferdinand et de son fils Alphonse, il écrivit à l'archevêque Rodrigue de Tolède d'établir, par autorité du saint-siége, des évêques, selon qu'il le trouverait expédient, dans les villes qui en avaient eu anciennement, et qui étaient encore dignes d'un siége épiscopal [2].

Deux ans après, en 1236, ayant appris la conquête de Cordoue, il écrivit aux prélats d'Espagne d'encourager le roi Ferdinand à poursuivre ses conquêtes sur les infidèles, et tous les peuples de leurs diocèses à l'y aider, soit de leurs personnes, soit de leurs biens, leur promettant la même indulgence que pour le voyage de la Terre-Sainte. La lettre est du 4me de septembre. En même temps, à la prière du roi, il ordonna à l'archevêque de Tolède et

[1] Apud Raynald, an. 1230, n. 34 et 35.— [2] Ibid., an. 1234, n. 50.

aux évêques de Burgos et d'Osma de lui faire payer, trois années durant, un subside de mille pièces d'or sur les revenus des églises et des monastères, pour les frais de cette guerre [1].

La conduite de Ferdinand prouve que les devoirs de la piété ne sont point incompatibles avec ceux de la royauté. Ce bon prince, dur à lui-même, était plein de douceur et de compassion pour les autres. Toujours il sut commander à ses passions. Il tomba dans la maladie, dont il mourut, lorsqu'il se préparait à une expédition contre les Maures d'Afrique. Averti que sa fin approchait, il fit une confession de toute sa vie, et demanda le saint viatique, qui lui fut apporté par l'évêque de Ségovie, suivi du clergé et de la cour. Quand il vit le saint sacrement dans sa chambre, il se jeta hors de son lit pour se mettre à genoux. Il avait une corde au cou, et tenait dans sa main un crucifix qu'il baisait et arrosait de ses larmes. Dans cette posture, il s'accusa tout haut de ses péchés, qui n'étaient autres que ces fautes légères, dont les plus justes ne sont pas exempts. Il fit ensuite un acte de foi, et reçut le corps du Sauveur avec les sentiments de la plus tendre dévotion. Il envoya chercher ses enfants avant de mourir, pour leur donner sa bénédiction avec quelques avis salutaires. Durant son agonie, il dit au clergé de réciter les litanies et le *Te Deum*. A peine ces prières furent-elles achevées, qu'il expira tranquillement, le 30 mai 1252, dans la cinquante-troisième année de son âge et la trente-cinquième de son règne. On l'enterra devant l'image de la sainte Vierge, dans la grande église de Séville, où l'on garde encore son corps dans une magnifique châsse. Il a été honoré de plusieurs miracles. Clément X le canonisa l'an 1671 [2].

Le même jour, à Rome, sur la voie Aurélienne, la fête du saint Félix, pape, qui reçut la couronne du martyre sous l'empereur Aurélien. — A Torre, en Sardaigne, les saints martyrs Gabin et Crispule. — A Antioche, les saints Syque et Palatin, qui souffrirent des tourments multipliés pour le nom de Jésus-Christ. — A Ravenne, saint Exupérance, évêque et confesseur. — A Pavie, saint Anastase, évêque. — A Césarée, en Cappadoce,

[1] Apud Raynald., 1236, n. 58, 60. — [2] Godescard, et *Acta SS.*, 30 *maii*. Chronique de l'archevêque Rodrigue, etc.

saint Basile, père de saint Basile le Grand, et sainte Emmélie, sa mère, qui, du temps de Galère-Maximien, ayant été bannis, demeurèrent longtemps dans les solitudes du Pont; et qui, après que la persécution eut cessé, moururent en paix, laissant leurs enfants héritiers de leurs vertus.

XXXIe JOUR DE MAI.

SAINT GUILLAUME DU DÉSERT.

Parmi les fameux capitaines de Charlemagne, dont les troubadours chantèrent dans la suite les hauts faits, était Guillaume, duc d'Aquitaine. Il était de la première noblesse des Francs, fils du comte Théodoric et d'Aldane, que l'on dit avoir été la fille de Charles Martel. Il fut instruit dans les arts libéraux, la philosophie et les saintes lettres, dans les exercices du corps convenables à sa naissance. Ses parents le recommandèrent à Charlemagne, pour servir continuellement dans le palais auprès de sa personne; et sa conduite y fut si sage, que, sans attirer l'envie, il s'acquit une grande réputation. Il était grand, bien fait de sa personne, et brave; et Charlemagne lui donna la première dignité de son royaume, l'envoyant à la tête de ses troupes s'opposer aux Sarrasins, avec le titre de duc d'Aquitaine. Il les chassa d'Orange, et remporta sur eux de grandes victoires; en sorte qu'ils n'osèrent plus revenir dans le pays.

Ainsi, ayant rendu la paix à l'Aquitaine, il s'appliqua à y réparer les désordres de la guerre. Il travaillait jour et nuit aux affaires publiques, tenait la main à l'observation des lois, jugeait les différends, protégeait les pauvres et les faibles, et empêchait les seigneurs d'abuser de leur pouvoir et d'opprimer leurs sujets. Il prenait un soin particulier des personnes et des lieux consacrés à Dieu, honorait les prêtres, jusqu'à se lever de son siége pour les recevoir, et donnait tous les jours à l'autel des offrandes par leurs mains. Ses aumônes étaient immenses. Il était libéral envers tous les monastères, mais il protégeait particulièrement ceux que Charlemagne avait fondés ou réparés, et il leur donnait des terres et des pensions.

Voulant en fonder un nouveau, il chercha un lieu convenable, et le trouva dans les âpres montagnes du territoire de Lodève, à mi-chemin de cette ville à Montpellier. On le nommait Valgelon, et c'était un désert qui ne laissait pas d'avoir de l'agrément et de la commodité. Il y fit bâtir tous les lieux réguliers, avec un hôpital pour les pauvres. Il mit la première pierre à l'église, qui fut dédiée au Sauveur. Les bâtiments étant bien avancés, il y fit venir des moines d'Aniane, qui n'en est qu'à une lieue, et dont l'abbé était son ami et son directeur. Dans l'acte de fondation, qui est du 14 février 804, et par lequel il donne au nouveau monastère de grands biens, il marque qu'il fait tout cela pour le repos de son père Theuderic et de sa mère Aldane, défunts, et pour celui des deux femmes qu'il a eues, Cunégonde et Guitberge, pour le salut de son âme, pour ses frères Theudoin et Adalelme, pour ses sœurs Albane et Bertane, pour ses enfants Bernard, Vitchaire, Gotselme et Helimbruch, et pour son neveu Bertram.

Il était occupé à mettre la dernière main à cette bonne œuvre, quand ses deux sœurs, Albane et Bertane, également distinguées par leur beauté et leur piété, tombèrent ensemble à ses genoux et lui dirent en pleurant : Seigneur frère, écoutez notre demande, faites-nous une grâce, mettez le comble à votre oblation, en nous offrant nous-mêmes au Seigneur ; car notre vœu est de prendre ici l'habit de religion et d'y persévérer jusqu'à ce que Dieu nous appelle. Le duc Guillaume, profondément ému, acquiesce à leur pieux désir, et leur bâtit un monastère à vingt pas du premier.

Cet exemple de ses bien-aimées sœurs lui revenait souvent à la mémoire. Il s'en réjouissait pour elles, mais il en était fâché pour lui-même. Il était fâché de se voir précéder dans cette milice du ciel par des femmes, lui qui, dans les batailles de la terre, avait toujours été le premier parmi les hommes. Souvent il regrettait de ne pas être demeuré avec les bons religieux pour lesquels il venait de fonder le monastère de Gellone. Ces regrets allaient bien des fois jusques aux larmes. Dans cet état, il fut mandé à la cour de Charlemagne pour des affaires. Ce prince le reçut avec la même affection qu'un père accueille son fils. Tous les Francs, particulièrement sa famille, en étaient dans la joie. Lui répondait à leur amitié par une amitié encore plus grande. Mais un autre amour l'emportait dans son cœur, l'amour de Dieu, pour lequel il était

résolu de quitter le monde. Une seule chose le tenait en suspens, de savoir s'il n'en dirait rien à Charlemagne, qui lui témoignait une affection si tendre. A la fin, il lui en parla en ces termes : Seigneur Charles, mon père, vous savez combien je vous aime. Vous m'êtes plus cher que la vie et la lumière. Vous savez avec quel dévouement je vous ai servi. Partout où il y avait du péril pour votre personne, j'étais à vos côtés, je vous faisais un rempart de mon corps. Maintenant donc écoutez avec bonté les paroles de votre soldat, ou plutôt de votre ami. Je vous demande la permission de servir désormais le roi éternel dans une nouvelle milice. Car, depuis longtemps, mon vœu le plus ardent est de renoncer à tout, et de servir Dieu dans le monastère que je viens de construire dans un désert pour l'amour de vous.

Charlemagne, surpris, changea de couleur et fut quelques moments sans proférer une parole ; puis, poussant un profond soupir et versant des larmes : Seigneur Guillaume, s'écria-t-il, quelle dure parole vous venez de prononcer ! Vous m'avez blessé au cœur par votre demande. Cependant comme elle est juste et raisonnable, je n'ai rien à dire. Si vous aviez préféré à notre amitié un roi ou un empereur quelconque, je le prendrais à injure et je soulèverais contre lui l'univers entier. Mais puisqu'il n'est rien de cela, mais puisque vous souhaitez devenir soldat du roi des anges, bon gré mal gré, je ne puis y mettre obstacle. Je vous demande seulement une chose, c'est que vous acceptiez un présent en souvenir de notre amitié.

Il dit, et se jetant au cou de son ami, comme s'il venait de mourir, il pleura longtemps et amèrement. Guillaume, d'autant plus ému qu'il voyait pleurer son maître, fondait en larmes de son côté. A la fin, ramassant tous ses forces pour se contenir, il dit : Très-gracieux prince il ne convient pas que Votre Altesse Royale pousse la condescendance jusqu'à pleurer ainsi votre serviteur. Que n'ai-je pu prévoir ces larmes hier ou avant-hier ! En vérité, je confesse mon péché, j'aurais pris la fuite sans consulter ni saluer Votre Majesté. Maintenant donc, seigneur, pour mon plus grand bien et le vôtre, commencez vous-même ma cause ; congédiez-moi vers notre commun maître, non avec tristesse, mais avec une joie spirituelle. Quant aux trésors que vous daignez m'offrir, vous faites, comme toujours, suivant votre royale mu-

nificence ; mais moi, qui abandonne pour le Christ tout ce qui est à moi, comment pourrai-je prendre ce qui est à vous ? Que s'il vous plaît absolument d'offrir quelque chose à Dieu dans ma personne, vous avez des présents religieux que vous pouvez donner sans répréhension, et moi accepter sans offense; je veux parler du bois précieux de la croix, qui vous a été envoyé de Jérusalem en ma présence. Charlemagne tenait extrêmement à cette sainte relique; il la donna toutefois à son ami, comme un souvenir de leur perpétuelle et chrétienne amitié.

Quand le bruit se fut répandu que le duc Guillaume avait obtenu la permission de quitter le monde, pour se retirer dans un monastère, toute la cour et la ville en firent des remontrances à l'empereur et au duc lui-même. Ce dernier surtout se vit assailli par ses amis et ses parents ; mais leurs prières et leurs larmes ne purent l'émouvoir. Il leur répondait : Mes bons amis, si vous pouviez me donner l'assurance d'être toujours avec vous et toujours heureux, sans jamais voir la mort, je pourrais peut-être, quoique mal à propos, acquiescer à vos désirs ; mais puisque vous ne pouvez me donner cette assurance, permettez-moi, si vous êtes mes amis et non mes ennemis, permettez-moi d'aller à la vie et d'en prendre le chemin.

Le duc d'Aquitaine, ayant ainsi rompu tant de liens qui l'attachaient au monde, honoré les églises, distribué de grandes aumônes aux pauvres, et donné la liberté à une foule d'esclaves, quitta la France et entra en Auvergne. Arrivé à Brioude, il y fit comme un trophée de ses armes en les consacrant à saint Julien. Il offrit son casque et son bouclier sur le tombeau du saint martyr, et suspendit à la porte de l'église, en dehors, son arc, son carquois et son épée. Dès qu'il fut arrivé chez lui, il régla les affaires de sa famille et fit donner ses comtés à ses fils, assez avancés en âge pour remplir ces emplois importants. Après quoi il se rendit au monastère de Gellon, nu-pieds et couvert d'un cilice sous ses habits. Les moines, ayant appris l'arrivée de leur fondateur, allèrent au-devant de lui en procession. On le conduisit d'abord à l'oratoire, où il offrit les reliques qu'il avait obtenues de l'empereur, et resta prosterné environ deux heures devant l'autel, arrosant le pavé de ses larmes. Ensuite il passa au chapitre, où, après qu'on eut fait, selon la coutume, une lecture de piété et une

exhortation, il déclara aux moines qu'il avait pris la résolution de se consacrer à Dieu parmi eux, et qu'il voulait l'exécuter sur l'heure même.

Les religieux, surpris et édifiés de sa vocation, ne crurent pas qu'il fût nécessaire de l'éprouver, et l'on assigna le jour de Saint-Pierre, qui était proche, pour sa prise d'habit ; car, quoique ce fût alors la coutume de ne donner l'habit monastique qu'après un an de probation, on crut devoir passer par-dessus les règles, en considération de la qualité et de la ferveur du postulant. Le jour de Saint-Pierre étant donc arrivé, on coupa au duc Guillaume les cheveux et la barbe, qui, selon une ancienne pratique, furent consacrés à Dieu. Il se dépouilla des habits tissus d'or qu'il portait, et on le revêtit de l'habit monastique, le 29 juin de l'an 806, et la sixième année de l'empire de Charlemagne. Tels sont les détails que nous donne l'auteur contemporain de sa vie [1].

Plus le duc Guillaume avait été élevé dans le monde, plus il voulut s'abaisser dans la religion. Nous l'avons vu souvent, dit un saint auteur de ce temps-là, chassant son âne devant lui, ou monté dessus, porter du vin et d'autres rafraîchissements aux frères de notre monastère occupés à la moisson. Quand sa santé et ses affaires le lui permettaient, il travaillait à la boulangerie et faisait la cuisine à son rang. L'humilité de son cœur paraissait dans ses manières et dans ses habits. Le jeûne, la prière et les veilles faisaient ses plus chères délices, et il était pénétré d'une si tendre dévotion, qu'il ne pouvait recevoir le corps de Jésus-Christ sans verser des larmes en si grande abondance, que la terre en était arrosée. Il voulait coucher sur la dure ; mais l'abbé Benoît lui fit donner, malgré lui, un matelas. Quelques-uns assurent, continue cet auteur, qu'il se faisait souvent donner en secret de rudes disciplines par un des frères, son unique confident de cette mortification.

Saint Guillaume ayant acquis, par toutes ses vertus, un riche fond de mérites en peu d'années, connut, par révélation, que le jour de sa mort était proche. Il l'écrivit à Charlemagne, et le fit écrire à tous les monastères des Gaules, afin qu'on y priât Dieu pour lui. Dès qu'il sut que son heure était venue, il manda l'abbé et les moines ; et, après avoir reçu le saint viatique, avec de grands

[1] *Acta Bened., sec. 4, pars 1.*

sentiments de piété, il leur dit adieu, se recommanda à leurs prières et rendit son âme à son Créateur, le 28 mai, vers l'an 812. Le monastère de Gellon fut nommé depuis Saint-Guillaume-du-Désert [1].

Le même jour, à Rome, sainte Pétronille, vierge, fille du bienheureux apôtre saint Pierre, laquelle, ne pouvant se résoudre à épouser Flaccus, noble romain, demanda trois jours pour y penser. Elle les passa en jeûne et en prières; et le troisième jour étant arrivé, elle rendit l'esprit immédiatement après avoir reçu le corps de Jésus-Christ. — A Aquilée, les saints Cant, Cantien et Cantianille frères, de l'illustre maison des Anicius, qui, sous les empereurs Dioclétien et Maximien, à cause de leur constance dans la foi chrétienne, furent décapités avec Prote, leur précepteur. — A Torre, en Sardaigne, saint Crescentien, martyr. — A Comane, dans le Pont, saint Hermias, soldat, qui, sous l'empereur Antonin, ayant été délivré, par le secours de Dieu, d'un grand nombre de supplices effroyables, convertit le bourreau à Jésus-Christ, et le rendit participant de la couronne du martyre. Il la reçut toutefois le premier, ayant eu la tête tranchée. — A Vérone, saint Lupicin, évêque. — A Rome, saint Pascase, diacre et confesseur, duquel le pape saint Grégoire fait mention.

Ier JOUR DE JUIN.

SAINT SIMÉON.

RECLUS A TRÈVES.

Siméon était natif de Syracuse en Sicile. Il fut élevé à Constantinople, d'où il passa à Jérusalem. Il se retira ensuite au monastère du mont Sinaï, où il embrassa la vie religieuse. Richard II, duc de Normandie, faisait tous les ans de grosses aumônes à ce monastère. Les moines qui étaient allés en France les recevoir, étant morts en chemin, Siméon fut chargé par ses supérieurs de faire ce voyage. Il s'embarqua; mais le vaisseau sur lequel il était fut pris par des pirates, qui mirent à mort les matelots et les pas-

[1] *Acta SS.*, 28 *maii*.

sagers. Siméon s'échappa à la nage, et se rendit à Antioche, où il se joignit à l'abbé Richard de Verdun, qui revenait du pèlerinage de Jérusalem. Il continua sa route avec lui jusqu'à Belgrade, où le seigneur de la ville l'arrêta prisonnier et ne voulut pas qu'il suivît les pèlerins français.

Richard arriva heureusement à Verdun. Pour Siméon, quand il eut été mis en liberté, il se rendit à Rome, d'où il passa en France avec un saint moine, nommé Cosme, qu'il avait amené d'Antioche. Etant arrivés en Aquitaine, ils furent bien reçus par le duc Guillaume ; et, comme les esprits étaient alors fort échauffés sur la question de l'apostolat de saint Martial, on ne manqua pas de les interroger là-dessus. Ils rendirent témoignage que l'Eglise d'Orient mettait ce saint évêque au nombre des soixante-douze disciples de Jésus-Christ. Le moine Cosme mourut en Aquitaine : ainsi Siméon prit seul la route de Normandie, où il arriva l'an 1027. Il trouva que le duc Richard, dont il venait de si loin recueillir les aumônes, était mort l'année précédente. Il les demanda au successeur, mais on ne l'écouta point. Il fit quelque séjour à Rouen ; et il engagea le comte Josselin et Emmeline, sa femme, à bâtir un monastère, en l'honneur de la sainte Trinité, sur la montagne proche de Rouen, qui porte aujourd'hui le nom de Sainte-Catherine, à cause des reliques de cette sainte, que Siméon y donna, et qu'il avait apportées du mont Sinaï.

Siméon, n'ayant pu obtenir d'aumônes du duc de Normandie, et ne voulant pas retourner les mains vides à son lointain monastère, prit le parti d'aller trouver l'abbé Richard de Verdun. Il passa ensuite à Trèves, où Popon, qui en était archevêque, fut si charmé de sa vertu, qu'ayant eu la dévotion d'aller à la terre sainte, il voulut qu'il l'accompagnât. Siméon, étant revenu de ce pèlerinage, à Trèves, souhaita d'y vivre reclus. L'archevêque, à la tête du clergé et en présence du peuple, fit la cérémonie de la réclusion le jour de Saint-André, l'an 1028, c'est-à-dire qu'il l'enferma dans une tour proche de la porte de la ville, nommée alors la porte Noire, en murant la porte, ou du moins, en y apposant son sceau. Le saint homme y vécut comme dans un tombeau ; mais le genre de vie qu'il menait, paraissant au-dessus des forces humaines, étonna plus la populace qu'il ne l'édifia. Elle s'imagina que ce moine étranger était un magicien, qui se privait de la

compagnie des hommes pour avoir commerce avec les démons; et l'on s'en prit au saint reclus de toutes les calamités qui arrivaient à la ville. Une inondation ayant fait de grands ravages, à Trèves, sur ces entrefaites, on crut que Siméon l'avait procurée par ses prestiges, et le peuple s'ameuta contre lui pour le lapider; cependant il ne put forcer la tour du saint reclus, et toute sa fureur aboutit à en casser les fenêtres à coups de pierres. Le Seigneur achevait de purifier son serviteur par ces épreuves. Le peuple, qui passe aisément d'une extrémité à l'autre, montra dans la suite autant de vénération pour le saint homme qu'il avait fait paraître de prévention contre lui.

Siméon mourut saintement le premier jour de juin, l'an 1035. L'abbé Eberwin, qui a écrit sa vie, l'assista dans sa dernière maladie et lui fit la recommandation de l'âme. Dès que le bruit de sa mort se fut répandu, la malignité et la médisance se turent, et l'on s'empressa de témoigner d'autant plus de vénération pour sa vertu que l'on savait qu'elle avait été plus cruellement calomniée. Le clergé de Trèves, les moines, le peuple et même les religieuses, se rendirent à sa cellule pour honorer ses funérailles; et toute la ville ne retentit plus que des éloges du saint homme, que la calomnie avait rendu, quelque temps auparavant, un objet d'exécration. C'est ainsi que Dieu justifie ses saints. Popon, archevêque de Trèves, écrivit aussitôt au pape pour lui demander la canonisation de Siméon. Elle fut prononcée l'an 1042, et promulguée à Trèves, avec beaucoup de solennité, le 27 novembre. Cependant l'Église honore la mémoire de saint Siméon le jour de sa mort [1].

Le même jour, à Rome, saint Juvence, martyr. — A Césarée, en Palestine, saint Pamphile, prêtre et martyr, homme d'une sainteté et d'une science admirables, et très-libéral envers les pauvres : durant la persécution de Galère Maximien, il fut d'abord mis à la torture, et emprisonné pour la foi de Jésus-Christ sous le président Urbain; depuis, ayant souffert une seconde fois la question, il acheva son sacrifice avec quelques-autres de ses compagnons. On fit aussi mourir en ce temps-là les saints Valens, diacre, Paul et neuf autres, dont l'Église honore la mé-

[1] *Acta SS.*, 1 *jun.*

moire en d'autres jours. — A Autun, saint Revérien, évêque, et saint Paul, prêtre, qui reçurent la couronne du martyre avec dix autres, sous l'empereur Aurélien. — En Cappadoce, saint Thespèce, martyr, qui, après d'autres tourments, fut décapité sous l'empereur Alexandre et le préfet Simplice. — En Égypte, les saints Ischyrion, chef de milice, et cinq autres soldats, qui perdirent la vie pour la foi de Jésus-Christ, par divers genres de mort, sous l'empire de Dioclétien.— Le même jour, saint Firme, martyr, qui, durant la persécution de Maximien, eut le corps déchiré, fut lapidé, et enfin décapité. — A Pérouse, les saints Félin et Gratinien, soldats, qui, après avoir enduré divers tourments, sous Dèce, acquirent par une glorieuse mort la palme du martyre. — A Bologne, saint Procule, qui fut martyrisé sous l'empereur Maximien.— A Amélia, saint Second, qu'on jeta dans le Tibre, où il accomplit son martyre, sous Dioclétien. — A Citta di Castello, en Ombrie, saint Créscentien, soldat romain, honoré du martyre sous le même empereur. — En Ombrie, saint Fortunat, prêtre, illustre par ses vertus et ses miracles. — Au monastère de Lérins, saint Caprais, abbé. — A Burgos, en Espagne, au monastère d'Ogne, saint Inigo, abbé, qui brilla par sa sainteté et par la gloire de ses miracles.

IIe JOUR DE JUIN.

SAINT POTHIN, ÉVÊQUE,

ET AUTRES MARTYRS DE LYON.

C'est ici la première fois que la Gaule chrétienne apparaît dans l'histoire de l'Église ; elle y apparaît avec une troupe de martyrs ; elle y apparaît avec une lettre qui est peut-être le monument le plus admirable qui soit au monde, pour la foi, la charité, la vie surhumaine qu'on y respire : les chrétiens de Vienne et de Lyon y racontent aux chrétiens d'Asie les choses qu'ils ont vues, qu'ils ont touchées, qu'ils ont endurées, les paroles qu'ils ont recueillies de la bouche des saints ou qu'ils ont employées eux-mêmes pour les exhorter à remporter sur l'idolâtrie une victoire complète [1].

« Les serviteurs de Jésus-Christ qui sont à Vienne et à Lyon, dans la Gaule, à nos frères d'Asie et de Phrygie, qui ont la même foi et la même espérance, la paix, la grâce et la gloire de la part de Dieu le Père, et de Jésus-Christ, Notre-Seigneur. » Telle était

[1] Euseb., l. V, c. 1 et seqq.

l'inscription de la lettre. Après un petit préambule, ils commencent ainsi leur narration :

« Jamais nos paroles ne pourront exprimer, ni aucune plume dépeindre la rigueur de la persécution, la rage des gentils contre les saints, la cruauté des supplices qu'ont endurés avec constance les bienheureux martyrs. L'ennemi déploya contre nous toutes ses forces, pour préluder à ce qu'il fera souffrir aux élus dans son dernier avénement, lorsqu'il aura reçu contre eux plus de puissance. Pour exercer d'avance ses ministres contre les serviteurs de Dieu, il n'est rien qu'il ne mît en œuvre. On commença par nous interdire, non-seulement l'entrée des édifices publics, des bains, du forum; on nous défendit même de paraître en aucun lieu. Mais la grâce de Dieu combattit pour nous; elle délivra les plus faibles du combat, et y exposa des hommes qui, par leur courage, paraissaient comme autant de fermes colonnes, capables de soutenir tous les efforts de l'ennemi. Ces héros en étant donc venus aux mains, souffrirent toutes sortes d'opprobres et de tourments; mais ils regardèrent tout cela comme peu, dans le désir qu'ils avaient de s'unir plus tôt à Jésus-Christ, nous apprenant, par leur exemple, que les afflictions de cette vie n'ont aucune proportion avec la gloire future qui éclatera en nous.

« Ils commencèrent par supporter, avec la plus généreuse constance, tout ce que l'on peut endurer de la part d'une populace insolente, les acclamations injurieuses, le pillage de leurs biens, les insultes, les emprisonnements ou plutôt arrestations, les coups de pierres, et tous les excès où peut se porter un peuple furieux et barbare contre des personnes qu'il regarde comme ses ennemis. Ensuite, ayant été traînés au forum, ils furent interrogés devant tout le peuple, par le tribun et les autorités de la ville; et, après avoir généreusement confessé la foi, ils furent jetés en prison jusqu'à l'arrivée du président. Aussitôt que ce magistrat fût arrivé (on croit que c'était Sévère, qui depuis devint empereur et persécuta violemment les chrétiens), les confesseurs furent conduits à son tribunal ; et comme il les traitait avec toute espèce de cruauté, Vettius Epagathus, un de nos frères, donna un bel exemple de la charité dont il brûlait pour Dieu et pour le prochain. C'était un jeune homme qui réglait si bien sa conduite, que, dans une grande jeunesse, il avait déjà mérité l'éloge que l'Ecriture

fait du vieillard Zacharie ; il marchait, comme lui, d'une manière irréprochable dans la voie de tous les commandements du Seigneur, toujours prompt à rendre au prochain toutes sortes de services, plein de ferveur et de zèle pour la gloire de Dieu. Il ne put voir sans indignation l'iniquité du jugement qu'on rendait contre nous ; pénétré d'une juste douleur, il demanda la permission de plaider la cause de ses frères, et de montrer qu'il n'y a ni athéisme ni impiété dans nos mœurs. A cette proposition, la multitude qui environnait le tribunal se mit à crier contre lui, car il était fort connu ; et le président, choqué d'une demande aussi juste, pour toute réponse, s'informa de lui s'il était chrétien. Epagathe répondit d'une voix haute et distincte qu'il l'était, et aussitôt fut mis avec les martyrs et surnommé l'*avocat des chrétiens ;* nom glorieux qu'il mérita, puisqu'il avait, autant et plus que Zacharie, l'Esprit-Saint au dedans de lui-même pour avocat et consolateur : témoin cette charité ardente qui lui faisait donner avec joie son sang et sa vie pour la défense de ses frères. C'était un vrai disciple, suivant partout l'agneau divin.

« Ces premières épreuves firent bientôt le discernement entre ceux des chrétiens qui s'étaient préparés au combat et ceux qui ne s'y étaient pas attendus. Les premiers, comme de dignes chefs, se déclaraient avec joie et ne désiraient rien tant que de consommer leur martyre ; mais on remarquait la faiblesse et la lâcheté de quelques-uns, qui ne s'étaient point disposés à soutenir un si rude choc. Il en tomba environ dix : ce qui nous causa une douleur incroyable, et refroidit le zèle de ceux d'entre nous qui, n'ayant pas encore été arrêtés, ne cessaient, malgré le péril, d'assister les martyrs dans leurs souffrances. Nous étions alors tous dans de continuelles alarmes sur l'issue incertaine du combat, non pas que nous craignissions les tourments, mais nous tremblions de voir de nouveau succomber quelqu'un.

« Cependant on emprisonnait chaque jour les fidèles que la Providence avait jugés dignes de remplacer ceux qui étaient tombés. On arrêta aussi les personnes les plus distinguées et les plus fermes soutiens des deux églises de Lyon et de Vienne. Comme le président avait ordonné qu'on nous cherchât tous, on se saisit même de quelques-uns de nos esclaves païens. Ces âmes serviles, craignant les supplices qu'ils voyaient souffrir aux saints, et exci-

tés par la malice du démon et des soldats, nous accusaient des repas cruels de Thyeste, des amours incestueux d'OEdipe, et d'autres crimes, si énormes, que nous n'osons les rapporter, ni croire qu'il se soit trouvé jamais des hommes assez méchants pour les commettre. Ces dispositions ayant été répandues dans le public, les païens se déchaînèrent contre nous, comme autant de bêtes féroces. Ceux même à qui la parenté avait inspiré quelque modération à notre égard, ne gardèrent plus de mesures. Ainsi s'accomplissait la prédiction du Seigneur : *Un temps viendra que quiconque vous fera périr, s'imaginera rendre un culte à Dieu.*

« Alors on fit endurer aux saints martyrs des tourments si atroces, que nulle expression ne peut les rendre ; Satan mit tout en œuvre pour arracher de leur bouche l'aveu des blasphèmes et des calomnies dont on nous chargeait. La fureur du peuple, du gouverneur et des soldats s'acharna particulièrement contre Sanctus, diacre de Vienne ; contre Maturus, néophyte, mais déjà athlète généreux ; contre Attale, originaire de Pergame, la colonne et le soutien de cette charité, et contre Blandine, jeune esclave, par qui Jésus-Christ a fait connaître comment il sait glorifier devant Dieu ce qui paraît vil et méprisable aux yeux des hommes. Nous craignions tous pour cette jeune fille ; et sa maîtresse même, qui était aussi du nombre des martyrs, avait peur qu'elle n'eût pas la force de confesser la foi, à cause de la faiblesse de son corps. Cependant elle montra tant de courage, qu'elle lassa les bourreaux, qui se relayèrent pour la tourmenter depuis le matin jusqu'au soir. Après lui avoir fait souffrir tous les genres de supplices, ne sachant plus que lui faire, ils s'avouèrent vaincus ; ils étaient étrangement surpris qu'elle respirât encore dans un corps déchiré de toutes parts, et témoignaient qu'une seule espèce de torture était capable de lui arracher l'âme, bien loin qu'elle dût en souffrir tant et de si fortes. Pour la sainte martyre, telle qu'un généreux athlète elle reprenait de nouvelles forces en confessant la foi : c'était pour elle se rafraîchir, se reposer et changer les tourments en délices, que de dire : Je suis chrétienne ! Il ne se commet point de mal parmi nous !

« Le diacre Sanctus souffrit de son côté, avec un courage surhumain, tous les supplices que les bourreaux purent imaginer, dans l'espérance d'en arracher quelque parole au déshonneur de

la religion. Il porta la constance si loin, qu'il ne voulut pas même dire son nom, sa ville, son pays, ni s'il était libre ou esclave. A toutes ces interrogations, il répondait en langue romaine : Je suis chrétien ! confessant cette qualité comme son nom, sa patrie, sa condition, en un mot comme son tout, sans que les païens pussent jamais en tirer d'autre réponse. Cette fermeté irrita tellement le gouverneur et les bourreaux, qu'après avoir employé tous les autres supplices, ils firent rougir au feu des lames de cuivre et les appliquèrent aux endroits les plus sensibles de son corps. Le saint martyr vit rôtir sa chair sans en changer même de posture, et demeura inébranlable dans la confession de la foi, parce que Jésus-Christ, source de vie, répandait sur lui une rosée céleste qui le rafraîchissait et le fortifiait. Son corps, ainsi brûlé et déchiré, n'était plus qu'une plaie et n'avait plus la figure humaine. Mais Jésus-Christ, qui souffrait en lui, y faisait éclater sa gloire, y confondait l'ennemi et animait les fidèles, en leur faisant voir, par cet exemple, qu'on ne craint rien quand on a la charité du Père, et qu'on ne souffre rien quand on envisage la gloire du Fils. En effet, les bourreaux se hâtèrent, quelques jours après, de l'appliquer à de nouvelles tortures, dans le temps que l'inflammation de ses plaies les rendait si douloureuses, qu'il ne pouvait souffrir le plus léger attouchement. Ils se flattaient qu'il succomberait à la douleur, ou que, du moins, expirant dans les supplices, il intimiderait les autres. Mais, contre l'attente de tout le monde, son corps, défiguré et disloqué, reprit dans les nouveaux tourments sa première forme et l'usage de tous ses membres ; de sorte que cette seconde torture fut, par la grâce de Jésus-Christ, le remède à la première.

« L'ennemi, ainsi confondu, s'attaqua à des personnes plus aisées à vaincre. Biblis était du nombre de ceux qui avaient renoncé la foi ; et le démon, qui avait éprouvé la faiblesse de cette femme, la regardait déjà comme sa proie. Il ne douta pas que la douleur ne l'engageât à nous accuser des crimes les plus honteux, et il la fit appliquer à la torture ; mais, au milieu des supplices, elle rentra en elle-même, et parut revenir d'un profond assoupissement. Le sentiment des douleurs passagères lui rappelant alors le souvenir des peines éternelles, elle répondit aux prétentions des impies : Et comment mangeraient-ils leurs propres enfants, ceux-là aux-

quels il n'est pas même permis de manger le sang des animaux? Ayant ensuite généreusement confessé qu'elle était chrétienne, elle fut remise au nombre des martyrs.

« Jésus-Christ ayant ainsi, par sa grâce, rendu la constance des confesseurs victorieuse de tous ces supplices, le démon dressa contre eux de nouvelles machines. Il les fit jeter dans un cachot très-obscur et très-incommode. On mit leurs pieds dans des entraves de bois, et on les étendit avec violence jusqu'au cinquième trou. Ils y souffrirent les autres peines que les ministres enragés du démon peuvent faire endurer à des prisonniers. Plusieurs en moururent dans la prison, Dieu le permettant ainsi pour sa gloire. Car ceux qui avaient été si cruellement tourmentés, qu'on n'eût pas cru qu'ils pussent survivre à tant de maux, quelque soin qu'on eût pris de panser leurs plaies, vécurent dans cette affreuse demeure. Ils y étaient, à la vérité, destitués de tout secours humain, mais tellement fortifiés par le Seigneur, qu'ils animaient et fortifiaient les autres; tandis que ceux qui avaient été emprisonnés récemment, et dont le corps n'était pas endurci à la souffrance, ne purent soutenir les incommodités et l'infection de ce cachot, et moururent tous en peu de temps.

« Cependant on se saisit du bienheureux Pothin, qui gouvernait, comme évêque l'église de Lyon. Il avait plus de quatre-vingt-dix ans, et était actuellement malade. Comme il pouvait à peine se soutenir et respirer à cause de ses infirmités, quoique le désir du martyre lui inspirât une ardeur nouvelle, on fut obligé de le porter au tribunal. La caducité de l'âge et la violence de la maladie avaient déjà dissous son corps; mais son âme y demeurait encore attachée pour servir au triomphe de Jésus-Christ. Pendant que les soldats le portaient, il était suivi des magistrats de la ville et de tout le peuple, qui criait contre lui, comme s'il eût été le Christ même. Mais rien ne put abattre le saint viellard, ni l'empêcher de confesser hautement la foi. Interrogé par le gouverneur quel était le Dieu des chrétiens : Vous le saurez, dit-il, si vous en êtes digne. Aussitôt il fut accablé de coups, sans aucun respect pour son grand âge. Ceux qui étaient proche, le frappaient à coups de poing et de pied; ceux qui étaient plus éloignés, lui jetaient ce qu'ils pouvaient trouver sous la main. Tous se fussent crus coupables d'un grand crime, s'ils ne s'étaient efforcés de lui insulter,

pour venger l'honneur de leurs dieux. A peine respirait-il encore, quand il fut jeté dans la prison, où il rendit l'âme deux jours après.

« On vit alors un effet bien singulier de la divine Providence, et un grand miracle de l'infinie miséricorde de Jésus-Christ : miracle bien rare parmi les chrétiens, mais qui n'en montre que mieux la puissance du Sauveur. Ceux qui avaient apostasié, étaient gardés dans le même cachot que les confesseurs ; car leur apostasie ne leur avait servi de rien. Au contraire, ceux qui avaient généreusement confessé le foi, n'étaient détenus prisonniers que comme chrétiens : c'était là tout leur crime ; au lieu qu'on retenait les apostats comme des homicides et des scélérats. Ces derniers avaient beaucoup plus à souffrir que les autres ; car l'attente du martyre, l'espérance des promesses, la charité de Jésus-Christ, l'Esprit du Père remplissaient de joie les saints confesseurs ; mais les apostats étaient tellement bourrelés par les remords de leur conscience, que quand ils paraissaient devant le peuple, on les distinguait à leur air triste et consterné. Ainsi l'on voyait les grâces et la majesté briller avec une sainte gaîté sur le visage des uns : ils étaient parés de leurs chaînes, comme une épouse est parée de ses ornements ; et ils exhalaient une odeur si douce, que quelques-uns s'imaginaient qu'ils s'étaient oints d'un parfum précieux. Pour les autres, ils étaient tristes, abattus et défigurés. Les païens même leur insultaient, comme à des hommes lâches et efféminés ; et parce qu'ils avaient renoncé à l'inestimable, au glorieux, à l'immortel nom de chrétiens, on ne leur donne plus que le nom d'homicides. C'est ce qui ne servit pas peu à confirmer les fidèles dans la foi : aussitôt qu'ils étaient pris, ils commençaient par la confesser, sans même admettre dans leur pensée les suggestions du démon.

« Mais il faut maintenant vous raconter les divers genres de supplices par lesquels ils ont consommé leur martyre ; car ils ont présenté à Dieu une couronne composée de toutes sortes de fleurs ; il était juste qu'ils en reçussent la couronne de l'immortalité, comme de généreux athlètes qui ont vaincu en divers genres de combats. On condamna aux bêtes Maturus, Sanctus, Blandine et Attale ; et, pour les y exposer, on donna exprès aux païens ces cruels spectacles. Maturus et Sanctus souffrirent de nouveau, dans

l'amphithéâtre, toutes sortes de tourments, comme s'ils n'avaient encore rien souffert, ou plutôt comme de braves champions qui, ayant déjà vaincu plusieurs fois, allaient combattre pour la dernière couronne. Ils furent premièrement frappés de verges, selon la coutume, ensuite abandonnés aux morsures des bêtes et livrés aux autres tortures que le peuple furieux demandait qu'on leur fît souffrir. Enfin on les fit asseoir sur la chaise de fer rougie au feu : leur chair brûlée répandait une odeur insupportable; mais les spectateurs, au lieu d'en devenir plus modérés, n'en montraient que plus de rage, voulant dompter à toute force la patience des martyrs. Toutefois on ne put tirer jamais autre parole de Sanctus, que la confession qu'il avait accoutumé de faire dès le commencement. Ces deux généreux athlètes, donnés en spectacle au monde, fournirent, pendant un jour entier, le cruel divertissement que plusieurs paires de gladiateurs avaient accoutumé de donner; et comme après tant de tourments ils respiraient encore, ils furent enfin égorgés dans l'amphithéâtre.

« Quant à Blandine, elle fut suspendue à un poteau, pour être dévorée par les bêtes. Comme elle y était attachée en forme de croix, et qu'elle priait avec beaucoup de ferveur, elle remplissait de courage les autres martyrs, qui croyaient voir dans leur sœur une représentation de celui qui avait été crucifié pour eux, afin de leur apprendre que quiconque souffre ici-bas pour sa gloire, jouira dans le ciel d'une vie éternelle avec Dieu son Père. Mais aucune bête n'ayant osé la toucher, on la remit en prison pour d'autres combats, afin qu'étant demeurée victorieuse en plus de rencontres, elle attirât, d'une part, une condamnation plus terrible sur la malice de Satan, et relevât, de l'autre, le courage de ses frères, qui voyaient en elle une fille pauvre, faible et méprisable, mais revêtue de la force invincible de Jésus-Christ, triompher de l'enfer tant de fois, et remporter, par une glorieuse victoire, la couronne de l'immortalité. Enfin, comme Attale était fort connu et distingué par son mérite, le peuple demandait instamment qu'on le fît aussi combattre. Il entra donc avec une sainte assurance dans l'arène. Le témoignage de sa conscience le rendait intrépide, car il était aguerri dans tous les exercices de la milice chrétienne, et avait toujours été parmi nous un témoin fidèle de la vérité. On lui fit d'abord faire le tour de l'amphithéâtre, avec un écriteau devant

lui, où était, en latin : *C'est Attale le chrétien*. Le peuple frémissait contre lui ; mais le gouverneur ayant appris qu'il était citoyen romain, le fit reconduire en prison avec les autres. Il écrivit cependant à l'empereur touchant les martyrs, et attendait sa décision.

« Ce retardement ne leur fut pas inutile : Jésus-Christ s'en servit pour exécuter, par leur entremise, les desseins adorables de son infinie miséricorde. Les vivants redonnèrent la vie aux morts ; les martyrs obtinrent grâce à ceux qui ne l'étaient pas : ce fut une joie ineffable à l'Eglise, mère et vierge tout ensemble, de recevoir vivants dans son sein presque tous ceux qu'elle en avait d'abord rejetés comme des avortons sans vie. On voit bien que nous voulons parler de ceux qui, dans le premier combat, avaient honteusement renié la foi. Alors réfugiés entre les bras des martyrs, et reçus dans le sein et les entrailles de leur charité, ils y furent conçus de nouveau, y récupérant leurs premiers organes et sentant se rallumer dans leurs cœurs une vie nouvelle. Fortifiés intérieurement par la grâce de Dieu, qui ne veut pas la mort du pécheur, mais l'invite miséricordieusement à la pénitence, ils furent bientôt en état de réparer leur faute par une confession publique et solennelle de la religion ; car on reçut bientôt le rescrit de l'empereur, ordonnant de mettre à mort ceux qui confesseraient la foi, et, pour ceux qui la renieraient, de les renvoyer absous.

« En exécution de cette sentence, le gouverneur choisit un jour de grande solennité, où il se fait, en cette ville, un concours de toutes les nations. Etant donc monté sur son tribunal, au milieu de la place publique, il y fit amener les bienheureux martyrs, pour leur faire subir un second interrogatoire et les donner en spectacle à cette multitude infinie de peuple. Il interrogea d'abord ceux qui étaient demeurés fermes dans la foi, condamnant les citoyens romains à avoir la tête tranchée, et les autres à être exposés aux bêtes. Grande fut alors la gloire que remporta Jésus-Christ par la généreuse confession de ceux qui avaient d'abord renié son nom. Ils furent interrogés à part, comme par pure cérémonie et pour être renvoyés aussitôt absous. Mais, à la grande surprise des païens, ils se déclarèrent courageusement chrétiens, et furent en conséquence mis au nombre des martyrs. Il ne demeura exclus de

ce bienheureux nombre que quelques enfants de perdition, qui n'avaient jamais eu la moindre trace de la foi, ni aucune crainte de Dieu, ni aucun respect pour la robe nuptiale de leur baptême, mais, par leur conduite déréglée, avaient déshonoré la religion qu'ils professaient. Tous les autres se réunirent à l'Eglise de Dieu.

« Pendant qu'on les interrogeait, un certain Alexandre, Phrygien d'origine et médecin de profession, qui depuis longtemps demeurait dans les Gaules, se tenait près du tribunal. Il était connu de tout le monde, à cause de son amour pour Dieu et de la liberté avec laquelle il prêchait l'Evangile ; car il faisait aussi les fonctions d'apôtre. Etant donc proche du tribunal, il exhortait par signes et par gestes ceux qu'on interrogeait à confesser généreusement la foi. Le peuple, qui s'en aperçut, et qui était fâché de voir ceux qui avaient renié la foi la confesser avec tant de constance, cria contre Alexandre, auquel il s'en prenait de ce changement. Le gouverneur lui ayant demandé qui il était, il répondit : Je suis chrétien ; et fut aussitôt condamné aux bêtes. Le lendemain il entra dans l'amphithéâtre avec Attale, que le gouverneur, pour faire plaisir au peuple, abandonna à ce supplice, tout citoyen romain qu'il était. L'un et l'autre ayant souffert tous les tourments qu'on pût imaginer, ils furent égorgés à la fin. Alexandre ne laissa échapper aucune plainte, ni même aucune parole, mais s'entretint toujours intérieurement avec Dieu. Pour Attale, pendant qu'on le grillait sur la chaise de fer, et que l'odeur de ses membres se répandait au loin, il dit au peuple en latin : Voilà ce que c'est de manger de la chair humaine ; c'est ce que vous faites ici : pour nous, nous ne mangeons pas d'hommes, et nous ne commettons aucune sorte de crime. Comme on lui demandait quel nom avait Dieu : Dieu, répondit-il, n'a pas un nom comme nous autres mortels.

« Enfin, après eux tous, le dernier jour des spectacles, on fit paraître de nouveau Blandine et un jeune homme d'environ quinze ans, nommé Ponticus. Tous les jours on les avait conduits à l'amphithéâtre, afin de les intimider par la vue des supplices qu'on faisait souffrir aux autres. Les gentils voulaient les forcer à jurer par leurs idoles. Comme ils demeurèrent fermes à les mépriser, le peuple entra en fureur contre eux ; et, sans aucune compassion ni pour la jeunesse de l'un, ni pour le sexe de

l'autre, on les fit passer par tous les genres de tourments, les pressant l'un après l'autre de jurer. Mais leur constance fut invincible; car Pontique, animé par sa sœur, qui l'exhortait et le fortifiait à la vue des païens, endura généreusement tous les supplices et rendit l'esprit.

« La bienheureuse Blandine demeura donc la dernière, telle qu'une mère généreuse, qui, après avoir envoyé devant elle ses enfants victorieux qu'elle a animés au combat, s'empresse d'aller les rejoindre. Elle entra dans la même carrière avec autant de joie que si elle fût allée à un festin nuptial et non à une cruelle boucherie, où elle devait servir de pâture aux bêtes. Après qu'elle eut souffert les fouets, les morsures des bêtes, la chaise de fer, on l'enferma dans un filet et on la présenta à un taureau, qui la jeta plusieurs fois en l'air ; mais la sainte martyre, occupée de l'espérance que lui donnait sa foi, s'entretenait avec Jésus-Christ et n'était plus sensible aux tourments. Enfin on égorgea cette innocente victime; et les païens même avouèrent qu'ils n'avaient jamais vu une femme qui eut ni tant souffert, ni avec une si héroïque constance.

« La haine et la fureur que le démon inspirait aux idolâtres ne furent point assouvies par le sang des martyrs. La honte d'avoir été vaincus ne fit qu'irriter davantage et le gouverneur et le peuple, afin que la parole de l'Écriture fût accomplie : Que le méchant devienne plus méchant encore, et le juste plus juste. Leur rage s'étendit donc au delà même de la mort. Ils jetèrent à la voirie, pour être mangés par les chiens, les corps de ceux que l'infection et les autres incommodités de la prison avaient fait mourir; et ils les firent garder jour et nuit, de peur que quelqu'un de nous ne les enterrât. Ils ramassèrent aussi les membres épars de ceux qui avaient combattu dans l'amphithéâtre, restes des bêtes et des flammes, avec les corps de ceux qui avaient eu la tête tranchée, et les firent pareillement garder à des soldats plusieurs jours. Les uns frémissaient de rage et grinçaient des dents à la vue de ces saintes reliques, cherchant encore l'occasion de les outrager ; les autres s'en moquaient, et louaient leurs idoles, attribuant à leur vengeance la mort des martyrs. Les plus modérés faisaient paraître une maligne compassion, et leur insultaient en disant : Où est leur Dieu, et que leur a servi son culte, qu'ils ont

préféré à la vie ? Tels étaient les divers sentiments que la haine inspirait aux païens à notre égard. Pour nous, notre douleur était de ne pouvoir enterrer les corps des martyrs. Nous tâchâmes en vain de profiter de l'obscurité de la nuit, ou de gagner les gardes à force d'argent, et de les fléchir par nos prières : tout nous fut inutile ; ils croyaient avoir gagné assez, si les martyrs restaient sans sépulture. Leurs corps demeurèrent ainsi, pendant six jours, exposés à toutes sortes d'outrages ; après quoi les païens les brûlèrent et en jetèrent les cendres dans le Rhône, afin qu'il ne restât d'eux aucune relique sur la terre. Ils en agirent ainsi comme pour vaincre la puissance de notre Dieu, et pour ôter aux confesseurs l'espérance de ressusciter un jour. C'est, disaient-ils, l'attente de leur résurrection qui leur a fait introduire cette religion étrangère ; c'est elle qui leur fait mépriser les tourments et recevoir la mort avec joie : voyons maintenant s'ils réussiront, et si leur Dieu pourra les tirer de nos mains »

Après avoir ainsi décrit le martyre de leurs glorieux athlètes, les chrétiens de Vienne et de Lyon continuent, dans la même lettre, à faire l'éloge de leurs vertus, célébrant en particulier leur humilité profonde, leur charité envers leurs plus cruels persécuteurs, leur zèle pour la conversion de ceux qui étaient tombés, leur tendresse à recevoir les pénitents, la pureté de leur foi et leur sollicitude pour la paix des églises. « Ils désiraient tellement imiter Jésus-Christ, ajoutent-ils, qu'après avoir confessé son nom, souffert le martyre, non pas une fois ou deux, mais très-souvent ; après avoir été exposés aux bêtes, brûlés, couverts de plaies, ils ne s'attribuaient pas le nom de martyrs, et ne nous permettaient pas de le leur donner. Mais si quelqu'un de nous les appelait martyrs, en leur écrivant ou en leur parlant, ils l'en reprenaient avec beaucoup de sévérité. Ils voulaient réserver ce titre à Jésus-Christ, le vrai et fidèle témoin ou martyr, le premier-né d'entre les morts et le chef de la vie, et faisaient mention de ceux qui étaient sortis de ce monde. Ceux-là, disaient-ils, sont martyrs, que Jésus-Christ a daigné recevoir dans la confession de son nom, la scellant ainsi par leur mort ; nous autres, ne sommes que de pauvres confesseurs. Ils conjuraient les frères, avec larmes, de faire pour eux de ferventes prières, afin qu'ils souffrissent jusqu'à la fin. En même temps ils montraient par leurs actions la force des martyrs, par-

lant aux païens avec une grande liberté, supportant avec constance les plus cruels supplices ; et ils en refusaient le titre, remplis qu'ils étaient de la crainte de Dieu. Mais plus ils s'humiliaient sous sa main puissante, plus elle les a élevés depuis. Leur charité n'était pas moindre que leur humilité. Ils excusaient tout le monde, n'accusaient personne, et se montraient toujours prêts à recevoir à leur communion les pénitents. Comme saint Étienne, ce parfait martyr, ils priaient le Seigneur de ne pas imputer à ceux qui leur avaient fait souffrir tant de maux, le péché qu'ils avaient commis contre eux. Mais si cet illustre chef des martyrs pria pour ses bourreaux, combien plus ne dut-il pas prier pour ses frères? Aussi, le plus grand de leurs combats fut celui que la charité leur fit entreprendre contre le démon, pour retirer de sa gueule ceux qu'il semblait déjà avoir engloutis. Car ils ne s'élevaient pas de gloire contre ceux qui étaient tombés, mais ils suppléaient libéralement aux besoins des autres par leur abondance, leur montrant une tendresse maternelle, et répandant pour eux beaucoup de larmes devant le Père céleste. Ils demandèrent la vie, et elle leur fut accordée : ils en firent part à leurs frères, et montèrent au ciel couronnés de toutes ces victoires. Après avoir aimé la paix, nous avoir recommandé la paix, ils s'en allèrent à Dieu dans la paix ; ne laissant à l'Église, leur mère, aucun sujet de trouble et de déplaisir, ni à leurs frères aucune semence de division et de discorde, mais la joie et la paix, l'union et la charité. »

Nous voyons, dans la même lettre, plus d'une preuve de leur zèle pour la pureté de la foi, de leur soumission à l'autorité de l'Église, de leur attention à se montrer éloignés de l'esprit et des pratiques des novateurs, et de leur délicatesse scrupuleuse en ce point. Au nombre des saints martys était un nommé Alcibiade, accoutumé depuis longtemps à mener une vie très-austère, et à ne prendre pour toute nourriture que du pain et de l'eau. Il voulait continuer dans la prison, mais Attale, après son premier combat dans l'amphithéâtre, apprit, par révélation, qu'Alcibiade ne faisait pas bien de ne point user des créatures de Dieu, et qu'il était une occasion de scandale aux autres. Le saint se laissa persuader, et dès lors mangeait de tout avec actions de grâces. On voit que Dieu visitait les martyrs par des faveurs, et que le Saint-Esprit était

leur conseil. Il y avait, dans ces temps, comme déjà nous l'avons observé, différentes sectes d'hérétiques qui, par superstition et en conséquence de leurs erreurs, s'abstenaient du vin et des viandes. En outre, les montanistes, affichant une vie austère, insultaient, aux catholiques, qui refusaient de s'assujettir aux nouvelles lois d'abstinence et aux nouveaux jeûnes que Montan et ses fausses prophétesses prétendaient imposer aux fidèles. Il n'est donc pas étonnant que, dans de pareilles circonstances, Dieu n'approuvât point l'austérité singulière d'Alcibiade, et que les martyrs ne vissent pas de bon œil son extraordinaire abstinence des viandes et du vin. Ils craignaient peut-être qu'une semblable conduite ne parût une imitation affectée ou une approbation tacite de celle des hérétiques [1].

Quoiqu'il n'y eût pas longtemps que Montan, Théodote, un autre Alcibiade, Priscille et Maximille eussent causé des troubles dans la Phrygie et l'Asie par leurs nouveautés et leurs prétendues prophéties, néanmoins, comme il existait de grandes relations entre les fidèles de l'Asie et ceux des Gaules, ces derniers en étaient pleinement instruits; il paraît même que les Asiatiques leur en avaient écrit pour connaître leur sentiment; car les saints martyrs leur écrivirent à ce sujet, dans la prison même, plusieurs lettres, qui ne furent envoyées qu'après leur mort avec l'histoire de leur martyre. L'abondance des miracles que la grâce divine opérait encore dans beaucoup d'églises, retenait plusieurs de condamner ouvertement les soi-disant prophéties de ces hypocrites et les visions de leurs fanatiques sibylles. Mais encore que leurs lettres ne soient pas venues jusqu'à nous, nous pouvons juger néanmoins, par leur conduite, que les saints martyrs de Lyon n'étaient pas de ce nombre. Outre qu'ils improuvèrent la trop rigoureuse abstinence d'un de leurs compagnons, pour la conformité qu'elle pouvait avoir extérieurement avec le rigorisme des montanistes, la tendresse avec laquelle ils relevaient ceux qui étaient tombés, fait assez voir combien ils étaient éloignés de cet esprit de dureté avec lequel les mêmes hérétiques repoussaient de la communion de l'Eglise, sans espoir de pardon ni de paix, ceux qui s'étaient rendus coupables de grands crimes, surtout de l'idolâtrie. Eusèbe,

[1] Euseb., l. V, c. 1 et seqq.

enfin, nous atteste que le jugement que portèrent sur ces mêmes prophéties les églises de Lyon et de Vienne, et qu'elles ajoutèrent à l'histoire des martyrs, était conforme à la règle de la foi et aux maximes de la véritable piété : il dit encore que, pour donner plus de poids à leur jugement particulier, elles joignirent à leur lettre celles de leurs martyrs sur la même matière, les unes et les autres également propres à calmer les troubles et à procurer la paix des églises [1].

Mais comme ces mêmes martyrs n'ignoraient pas que toutes les églises du monde sont obligées de s'accorder avec l'Église romaine, ils écrivirent de cette affaire au saint pape Éleuthère, qui occupait alors la place du prince des apôtres. Ils choisirent pour porter leurs lettres à Rome le plus illustre personnage du clergé de Lyon et de Vienne : c'était saint Irénée, qu'ils recommandaient vivement au pape, en louant son zèle pour la loi de Jésus-Christ [2].

On est grandement étonné quand on pense que, dans un temps aussi calamiteux, au plus fort de la persécution, lorsque l'évêque Pothin, déjà mort, eut laissé veuve cette église, et que les principaux du clergé, arrêtés et enfermés dans d'horribles cachots, s'attendaient de jour en jour à être égorgés ou livrés aux bêtes, ils aient voulu priver cette chrétienté désolée d'une personne aussi nécessaire. Cela nous porte à croire que, outre la raison d'exposer au souverain pontife leur sentiment sur l'esprit et les prophéties de Montan, et de conférer avec lui sur les moyens les plus propres à pacifier les églises de la Phrygie, cette légation avait encore un autre objet, l'intérêt de leur église. Après la mort de Pothin, la principale sollicitude des saints confesseurs et de tout le clergé dut être de donner à ce troupeau affligé un nouveau pasteur qui pût le préserver d'une entière destruction, et, la tempête finie, ramener au bercail les brebis dispersées et en réparer les pertes par de nouvelles conquêtes. Nul n'était plus propre à le faire qu'Irénée. Il fut donc choisi, d'un commun consentement, par les martyrs et par le clergé, pour succéder à saint Pothin. Devant donc aller à Rome pour recevoir l'ordination du saint pape Éleuthère, ils le chargèrent des lettres concernant les affaires de la religion, y rendant, selon que demandaient les règles de l'Eglise,

[1] Euseb., l. V, c. III. — [2] L. V, c. IV.

un témoignage authentique à sa foi, à sa piété et à son mérite. Ainsi, à tant d'autres vertus qui éclatent dans ces saints martyrs de Lyon, nous devons ajouter leur prudente sollicitude à pourvoir cette église d'un aussi digne et illustre pasteur.

On connaît les noms de quarante-huit de ces martyrs; mais il paraît que leur nombre était beaucoup plus grand, puisque dans d'autres monuments il est dit innombrable, et que saint Eucher, évêque de Lyon au cinquième siècle, les appelle un peuple de martyrs. On peut y ajouter les saints Marcel et Valérien, qui, s'étant échappés de Lyon, souffrirent le martyre dans deux villes voisines, le premier à Trenorchium, qui est Tournus, le second à Châlon-sur-Saône. Deux autres jeunes chrétiens de Lyon s'étaient cachés, dans un bourg voisin, chez une pauvre veuve. Ils s'appelaient Épipode et Alexandre, avaient étudié sous les mêmes maîtres, et s'étaient liés d'une étroite amitié dès leur première enfance. Ils furent découverts, amenés au tribunal du gouverneur, confessèrent Jésus-Christ comme le Seigneur éternel et un même Dieu avec le Père et l'Esprit-Saint, et consommèrent leur martyre à un jour d'intervalle l'un de l'autre [1].

SAINT NICOLAS LE PÈLERIN.

Il était Grec, né dans l'Attique, en un village près de Stérion, monastère fameux de saint Luc le jeune. Ses parents étaient pauvres, et il n'apprit ni les lettres ni aucun métier ; mais, dès l'âge de huit ans, sa mère l'envoya garder les moutons. Dès lors il se mit à chanter tout haut : *Seigneur, ayez pitié de nous*, en grec, *Kyrie eleison*, ce qu'il faisait jour et nuit ; et cette dévotion lui dura toute sa vie. Sa mère n'ayant pu l'en détourner, le crut possédé du démon, et le mena aux moines de Stérion, qui l'enfermèrent et le maltraitèrent, sans pouvoir lui faire quitter son chant. Il souffrait tout avec patience, mais il recommençait toujours *Kyrie eleison*. Étant retourné chez sa mère, il prit une hache et un couteau, et, montant sur la montagne, il coupait du bois de

[1] Ruinart et *Acta SS.*, 4 sept. et 22 april.

cèdre et en faisait des croix, qu'il plantait sur les chemins et dans les lieux inaccessibles, louant Dieu continuellement.

Il se bâtit, sur cette montagne, une petite cabane de bois, et y vécut quelque temps seul, travaillant sans cesse. Ensuite il vint à Naupacte ou Lépante, où un moine, nommé Barthélemi, se joignit à lui et ne le quitta plus. Ils s'embarquèrent et passèrent à Otrante, en Italie, et de là en divers lieux, où Nicolas était traité, tantôt comme un saint, tantôt comme un insensé. Il jeûnait tous les jours jusqu'au soir, sa nourriture n'était qu'un peu de pain et d'eau, et toutefois il n'était pas maigre. Il passait la plupart des nuits à prier debout. Il était vêtu seulement d'une tunique courte jusqu'aux genoux, les jambes et les pieds nus aussi bien que la tête. Il portait à la main une croix légère de bois, et en écharpe une gibecière, où il mettait les aumônes qu'il recevait et qu'il employait principalement à acheter des fruits, pour donner aux enfants qu'il attirait autour de lui, afin de chanter avec lui *Kyrie eleison*.

Ce fut en Italie qu'on le surnomma Pérégrin ou pèlerin, c'est-à-dire étranger, et il y fit plusieurs miracles, continuant toujours son chant et en exhortant tout le monde à la pénitence. Mais ses manières extraordinaires le firent souvent maltraiter, quelquefois même par l'ordre des évêques. Il passa à Tarente, puis à Trani. Comme, dans cette dernière ville, il faisait le tour des remparts en chantant *Kyrie eleison*, avec les enfants qui l'accompagnaient, l'archevêque Bisance, qui n'était pas médiocrement instruit, demanda ce que c'était. On lui répondit que c'était un jeune Grec, qui venait d'arriver, et qui ne savait autre chose que de crier *Kyrie eleison*. L'archevêque le fit venir et lui demanda pourquoi il faisait ainsi. Nicolas lui répondit tranquillement : Seigneur, comme aucun des préceptes de l'Évangile ne vous sont cachés, vous n'ignorez pas comment Notre-Seigneur a ordonné que, quiconque voulait venir après lui, prendrait sa croix et le suivrait. Vous savez aussi qu'il a dit à ses disciples que s'ils ne se convertissaient et ne devenaient comme de petits enfants, ils n'entreraient pas dans le royaume des cieux. Ayant donc compris ces choses, je n'ai pas rougi de porter intérieurement et extérieurement le signe de la croix et de marcher comme un petit enfant, et je n'ai pas évité les moqueries des hommes De savoir si je dois le faire, je le laisse

à votre jugement; car mon intention est de demeurer chez vous, si cela ne vous déplaît pas; autrement, je m'en irai ailleurs de moi-même. L'archevêque l'ayant entendu raisonner avec tant de bon sens, reconnut que c'était un serviteur de Dieu, de beaucoup de mérite, et lui dit : Comme je vois, par votre explication, que c'est pour obéir à Dieu que vous agissez de la sorte, pourquoi irais-je vous en détourner ? j'aime mieux que vous restiez ici jusqu'à la fête des saints apôtres Pierre et Paul, chantant vos prières accoutumées ; j'aurai soin de votre subsistance.

L'archevêque voulait encore ajouter plusieurs autres choses, lorsque le bon jeune homme, l'ayant salué, se retira subitement pour aller rejoindre les petits enfants, qui l'attendaient avec impatience, surtout à cause de ses pommes. Il parcourut joyeusement avec eux, pendant trois jours, les rues de la ville, implorant avec eux la miséricorde divine. Bientôt toute la population voulut le voir. Mais il tomba malade le quatrième jour, et mourut le 2me de juin 1094, étant encore tout jeune. On vint le voir en foule pendant sa maladie, et lui demander sa bénédiction; les petits enfants surtout étaient inconsolables : le concours fut encore plus grand à ses funérailles. Il fut enterré dans l'église cathédrale avec grande solennité, et il se fit à son tombeau un grand nombre de miracles, rapportés par des témoins oculaires. Sa canonisation fut proposée devant le pape Urbain II, qui en chargea l'archevêque de Trani. On l'invoquait particulièrement pour les naufrages, comme saint Nicolas de Myre [1].

Le même jour, à Rome, la fête des saints Marcellin, prêtre, et Pierre, exorciste, qui, pour avoir enseigné les principes de la foi à plusieurs personnes dans la prison, furent chargés de chaînes pesantes sous Dioclétien. Après divers tourments, le juge Sérène les fit décapiter dans un lieu qu'on appelait alors la Forêt-Noire, et qu'on a depuis nommé la Forêt-Blanche, pour honorer la mémoire de ces saints. Leurs corps furent enterrés dans une grotte auprès de celui de saint Tiburce. Le pape saint Damase a depuis célébré leur tombeau dans ses poésies. — En Campanie, saint Érasme, évêque, qui, sous l'empereur Dioclétien, fut successivement battu avec des fouets garnis de plomb, meurtri à coups de bâton, arrosé de résine, de

[1] *Acta SS.*, 2 junii.

soufre, de plomb fondu, de poix, de cire et d'huile bouillante, dont il ne reçut aucune atteinte. Sous Maximien, il souffrit encore à Formies de très-cruelles tortures; mais Dieu le conserva pour affermir et pour encourager les autres : enfin, le Seigneur, l'appelant à lui après un si éclatant martyre, il mourut saintement. Dans la suite des temps, son corps fut porté à Gaëte. — A Rome, saint Eugène, pape et confesseur.

IIIe JOUR DE JUIN.

SAINTE CLOTILDE.

CONVERSION DES FRANCS.

L'apôtre saint Jean avait annoncé que l'empire romain, l'empire de fer, finirait par une dizaine de royaumes. Les Francs en formèrent un. Ils arrivèrent au delà du Rhin, dans les Gaules, vers la fin du cinquième siècle, et s'en emparèrent au commencement du sixième. Quand ils se furent mêlés aux Gaulois, anciens habitants du pays, et que des deux peuples ils n'eurent fait qu'un peuple et de leurs deux langues qu'une seule langue, ils s'appelèrent Français, et le pays s'appela France. De leurs premiers rois, le plus renommé fut Clovis. Il était encore idolâtre, ainsi que son armée, mais il traitait avec bonté les chrétiens, et surtout les évêques ; il épargnait les églises, et témoignait de l'estime aux personnes recommandables par leurs vertus. Il honorait principalement saint Remi. Il fit rendre les vases de l'église de Reims, qu'un soldat avait enlevés; et comme le soldat balançait à s'en dessaisir, il le punit en le tuant de sa propre main. En 493, il épousa une femme catholique, sainte Clotilde, de la famille royale des Burgondes. D'après les exhortations de cette princesse et une victoire miraculeuse que Dieu lui accorda dans les plaines de Tolbiac en 496, il se convertit, se fit instruire en route par saint Vaast, prêtre de Toul en Lorraine, ensuite par saint Remi, des mains duquel il reçut le baptême, la nuit de Noël en la même année, avec trois mille des principaux Francs. C'est ainsi que dans sa miséricorde Dieu fonda dans son Église le royaume de France.

Clovis était alors le seul roi catholique. L'empereur romain

était tombé en Occident sous les coups des Hérules et des Lombards. Les rois des Goths en Italie, en Espagne, ainsi que ceux des Vandales en Afrique, étaient ariens. Les empereurs de Constantinople étaient presque toujours infectés de quelque hérésie. Aussi la conversion de Clovis répandit-elle la joie dans toute l'Église. Et cette joie dure encore. Jamais un prince hérétique n'est monté sur le trône de France; jamais le royaume de France ne s'est séparé de l'Église romaine; au contraire, il offrit plus d'une fois un asile aux successeurs de saint Pierre persécutés en Italie. De nos jours, la France même en révolution a protégé Pie IX contre une secte de révolutionnaires impies, et l'a ramené à Rome sur le trône. En récompense, quelles faveurs Dieu ne lui a-t-il pas accordées! Combien de saints n'y a-t-il pas fait naître! Plus d'une fois il l'a châtiée, mais toujours dans sa miséricorde; jamais il ne l'a laissée tomber dans l'hérésie ou dans l'infidélité, comme tant d'autres pays; aujourd'hui encore il y allume visiblement l'esprit de foi et de piété. Bénissons Dieu de ses grâces.

Après notre patrie du ciel et l'Église catholique qui y mène, ce que nous devons aimer le plus, c'est notre patrie sur la terre. Jésus lui-même nous en a donné l'exemple : il a pleuré sur la sienne. Pleurons aussi, mais surtout prions pour la nôtre, afin que Dieu lui conserve à jamais ses miséricordes de quinze ou plutôt dix-huit siècles; qu'il y fasse fleurir à jamais la pureté de la foi, l'union avec l'Église romaine et le zèle pour la conversion des infidèles.

Le même jour, à Arezzo, en Toscane, les saints Pergentin et Laurentin, frères, qui, n'étant encore que jeunes enfants, après avoir souffert de cruels supplices, et fait de grands miracles, durant la persécution de Dèce, sous le président Tiburce, périrent par le glaive. — A Constantinople, les saints martyrs Lucillien, et quatre enfants, Claude, Hypace, Paul et Denys, avec lesquels Lucillien, qui, de prêtre des idoles s'était fait chrétien, furent, après divers supplices, jetés dans une fournaise, d'où ils sortirent sains et saufs, le feu ayant été éteint par la pluie; enfin, Lucillien fut crucifié et les enfants décapités, sous le président Silvain. — Dans la même ville, sainte Paule, vierge et martyre, qui, dans le temps qu'elle ramassait le sang de ces saints martyrs, fut prise, battue de verges, et jetée dans le feu; mais, en ayant été délivrée, elle eut le bonheur d'être décapitée au même

lieu où Lucillien avait été crucifié.— A Cordoue, en Espagne, saint Isaac, moine, mis à mort par le glaive pour la défense de la religion chrétienne. — A Carthage, saint Cécilius, prêtre, qui attira saint Cyprien à la foi de Jésus-Christ. — Dans le diocèse d'Orléans, saint Liphard, prêtre et confesseur. — A Lucques, en Toscane, saint Davin, confesseur. — A Anagni, sainte Olive, vierge.

IVe JOUR DE JUIN.

SAINT FRANÇOIS CARACCIOLO,

FONDATEUR DES CLERCS RÉGULIERS MINEURS.

Saint François Caracciolo naquit le 12 octobre 1563, à Santa-Maria, dans l'Abruzze, et reçut au baptême le nom d'Ascagne, qu'il changea dans la suite en celui de François, lorsqu'il embrassa la vie religieuse. Ses parents étaient aussi distingués par leur piété que par leur noblesse, et donnèrent les plus grands soins à son éducation. Le jeune François répondit au zèle de ses maîtres par des succès brillants dans les sciences; mais il s'appliqua en même temps avec une ardeur extrême à la pratique de la piété, et il passa dans une innocence exemplaire l'âge le plus critique de la vie. Il communiait souvent, afin de puiser dans l'adorable sacrement de nos autels des forces toujours croissantes contre les ennemis du salut. Sa dévotion envers la sainte Vierge était vive et sincère; tous les jours il la priait plusieurs fois, et chaque samedi il jeûnait en son honneur. Dès l'âge le plus tendre, il éprouva pour les pauvres un profond sentiment de compassion. Il sollicitait pour eux des secours auprès de son père; il leur réservait la meilleure partie de sa propre nourriture et la leur distribuait avec une bonté touchante. Ses mœurs étaient d'une pureté admirable; on aurait dit un ange plutôt qu'un homme.

Il avait vingt-deux ans, lorsqu'il fut atteint d'une maladie dangereuse qui le mit aux portes du tombeau, mais qui lui fit faire aussi de sérieuses réflexions sur la vanité des choses de la terre, et le détermina à se consacrer entièrement à Dieu, s'il revenait jamais en santé. En effet, il obtint de ses parents la permission d'entrer dans l'état ecclésiastique, et il reçut les ordres sacrés à

Naples, après y avoir fait ses études de théologie. Immédiatement après, il voulut faire partie d'une confrérie de personnes pieuses qui s'occupaient particulièrement de préparer à la mort les criminels, et de procurer les secours de la religion aux prisonniers et à ceux qui étaient condamnés aux travaux forcés. Pendant toute sa vie il continua à s'occuper de cette œuvre importante.

En 1588, il s'associa avec Jean-Augustin Adorno, d'une illustre famille génoise, et Fabri Caracciolo, son parent, pour former un nouvel institut de prêtres qui devaient joindre ensemble les travaux de la vie active et les exercices de la vie contemplative. Réunis dans l'ermitage des frères camaldules de Naples, ils y passèrent quarante jours dans le jeûne et la prière, pour attirer la bénédiction de Dieu sur leur dessein ; puis ayant dressé un projet de la règle qu'ils voulaient donner à leur communauté, ils se rendirent à Rome pour en solliciter l'approbation du souverain pontife Sixte V. Celui-ci les accueillit avec bonté, et après un mûr examen, il confirma le nouvel institut sous le titre de *Clercs réguliers mineurs*. Le 9 avril 1589, ils firent tous trois leur profession solennelle, et notre saint changea alors son nom d'Ascagne en celui de François, sous lequel il a été canonisé.

Aux trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, les clercs réguliers mineurs en ajoutent un quatrième : celui de ne rechercher aucune dignité, ni dans leur ordre ni dans l'Église. Ils font l'examen de conscience deux fois par jour, s'abstiennent de viande quatre fois par semaine, et pratiquent d'autres austérités. Prêcher, confesser et donner des missions, telle est l'occupation de tous. Quelques-uns s'attachent spécialement aux hôpitaux, et d'autres aux prisons. Ils ont des maisons pour instruire la jeunesse, et même des ermitages destinés à ceux qui désirent mener une vie entièrement solitaire. Une pratique particulière fut encore prescrite par le saint fondateur, l'adoration perpétuelle du saint sacrement. Chaque jour toute sa communauté réunie passait une heure dans cet exercice, et tous les membres en faisaient ensuite autant, chacun en particulier à des heures réglées.

Ces dispositions prouvent assez l'esprit de foi et de charité dont François Caracciolo était rempli. Le zèle le plus pur pour la gloire de Dieu et le salut du prochain présidait à toutes ses actions, et sans cesse il s'oubliait lui-même pour s'occuper tout entier de ces

deux grands intérêts, les seuls, en effet, qui doivent toucher les cœurs vraiment chrétiens. Outre la prédication et le catéchisme qu'il faisait fréquemment, il allait régulièrement dès les premières heures du jour au confessionnal pour entendre les ouvriers et les pauvres. C'était parce qu'il se sentait pénétré d'une tendresse particulière, et il mettait son bonheur à *évangéliser les pauvres.*

Avant de faire profession, il avait distribué tous ses biens aux malheureux. Plus tard, on le vit souvent demander l'aumône pour eux dans les rues. Pendant l'hiver, dans le temps des grands froids, il leur donna plusieurs fois ses propres vêtements, et il avait coutume de s'abstenir trois fois par semaine de toute nourriture, afin de leur distribuer la portion qu'il recevait en communauté. Enfin une humilité profonde donnait encore un nouveau mérite à toutes ses autres vertus, et, quoique supérieur général de la congrégation, il ne dédaignait pas de remplir les plus bas emplois, balayait les chambres, faisait les lits et allait jusqu'à nettoyer les ustensiles de cuisine.

De grandes faveurs spirituelles récompensèrent tant de mérites : François opéra plusieurs miracles et prédit plus d'une fois l'avenir. Jésus-Christ lui fit connaître sa fin prochaine, dans un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, et il mourut peu de temps après à Agnone, ville de l'Abruzze, où était une maison de sa congrégation, le 4 juin 1608. Béatifié d'abord par Clément XIV, il a été canonisé par Pie VII, le 24 mai 1807.

SAINT OPTAT DE MILÈVE,

ET SES CONTEMPORAINS SAINT VALÉRIEN D'AQUILÉE, SAINTE PHILASTRE DE BRESCE ET SAINT PACIEN DE BARCELONE.

Saint Optat de Milève était contemporain de saint Ambroise. Dans le même temps, l'Italie voyait fleurir deux autres illustres évêques : saint Valérien d'Aquilée, dont le clergé était comme une pépinière de saints et de savants; saint Philastre de Bresce, qui avait soutenu les catholiques de Milan contre les séductions de l'arien Auxence. On a de lui un *Traité des Hérésies.* Il établit,

comme saint Épiphane, que le christianisme a commencé avec le monde et s'est perpétué par les patriarches, tandis que le paganisme n'a commencé que vers le temps d'Abraham. Il compte vingt-huit hérésies avant Jésus-Christ, et cent vingt-huit après. On lui souhaiterait plus d'exactitude, non-seulement pour les époques, mais encore pour qualifier les doctrines ; car il taxe d'hérésies plusieurs opinions librement controversées parmi les chrétiens, et même quelques vérités certaines ; en sorte qu'il faut le lire avec précaution [1].

L'Espagne voyait depuis l'an 373 un exemple pareil à celui de saint Ambroise : un personnage du rang le plus considérable devenu un saint évêque. C'était saint Pacien, évêque de Barcelone. Marié d'abord, il avait un fils nommé Dexter, qui fut dans la suite préfet du prétoire, et à qui saint Jérôme dédia son livre *des Auteurs ecclésiastiques*. Mais s'il fut grand dans le monde par sa naissance, il le fut beaucoup plus devant Dieu par sa chasteté et par la sainteté de sa vie, et parmi les savants par son éloquence et la beauté de son style. Avec une sorte de lettre pastorale sur la pénitence et un discours sur le baptême, il nous reste de lui trois lettres à un novatien de distinction, qui, sans vouloir se faire connaître, lui avait écrit d'abord comme pour le défier au combat. Il s'établit une correspondance. Le saint lui répondit une quatrième lettre, qui n'est point venue jusqu'à nous. De ces écrits divers, le style est poli et châtié, les raisonnements justes et solides, les pensées belles, le tour agréable. Pacien est plein d'onction quand il exhorte à la vertu, plein de feu et de force quand il combat le vice. Il traite ses adversaires avec politesse, mais sans les épargner, et les suit dans tous leurs mauvais détours.

Voici ce qu'il enseigne de l'Église. Elle est le corps de Jésus-Christ, composé de plusieurs membres unis ensemble et répandus dans tout le monde. Elle est appelée catholique, pour la distinguer des hérésies, qui, nées depuis les apôtres sous divers noms, se sont efforcées de la déchirer et de la diviser en plusieurs parties, et afin que le peuple attaché à la doctrine des apôtres eût, comme il était convenable, un nom qui marquât l'unité de ceux qui ne s'étaient point laissé corrompre à l'erreur, et que cette patrie prin-

[1] *Bibl. PP.*, t. IV.

cipale des chrétiens, qui est l'Église, fût appelée d'une manière qui lui fût propre. Comment, en effet, en entrant dans une ville bien peuplée, où il y aurait des marcionites, des apollinaristes, des cataphryges, des novatiens et d'autres sectes qui prennent tous le nom de chrétiens, reconnaîtrais-je la société de mon peuple, si elle ne s'appelait catholique? Sur quoi il dit ces belles paroles : « Chrétien est mon nom, et catholique mon surnom ; l'un me distingue, l'autre me désigne. C'est par ce surnom que notre peuple est distingué de ceux qui sont appelés hérétiques, dont le nombre est très-petit en comparaison des catholiques. Cette Église, qui est notre mère, a un très-grand soin et une affection bien tendre pour ses enfants ; elle honore les bons, elle châtie les superbes, elle guérit les malades, elle n'en abandonne aucun ; elle n'en méprise aucun ; ses plus faibles productions se conservent en sûreté sous l'indulgence d'une mère si bonne et si tendre. Comme l'Église est une, le fondement aussi en est unique. Car, quoique le Seigneur ait accordé à tous ses apôtres en commun le pouvoir de lier et de délier, néanmoins, afin de fonder l'unité sur un et par un, il commence par le donner à Pierre, en lui disant : Et je te dis, moi, que tu es Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux [1]. »

Cette belle unité de l'Église, saint Optat, évêque de Milève, la défendait dans le même temps en Afrique, contre les donatistes. Parménien, évêque donatiste de Carthage, venait de publier un livre où, parmi bien des calomnies contre les catholiques, il y avait néanmoins des aveux et des principes qui leur assuraient une victoire complète. Il disait, par exemple, qu'il n'y a qu'une seule Église, que les hérétiques en sont exclus, attendu que Pierre seul en a reçu les clefs [2]. Saint Optat lui répondit par un ouvrage en sept livres, où il traite amplement tout ce qui regarde le schisme des donatistes. Il approuve fort ce que disait Parménien, que les marques de l'Église ne peuvent être chez les hérétiques. « Nous savons que leurs églises sont des prostituées qui n'ont point de

[1] Ceillier, t. VI. *Bibl. PP.* t. IV. — [2] S. Opt., l. I, n. 10 et 12.

droit aux sacrements, et des étrangères que Jésus-Christ ne reconnaît point pour ses épouses. Car il est l'époux d'une seule Église, appelée dans le *Cantique des Cantiques* son unique colombe, son épouse bien-aimée, le jardin fermé, la fontaine scellée. Les hérétiques n'en ont point les clefs : Pierre les a reçues.» Il approuve encore la comparaison que Parménien faisait des schismatiques avec des sarments de vigne destinés au feu ; mais il témoigne être surpris de ce qu'il joignait les schismatiques aux hérétiques, étant lui-même des premiers. « Je vois bien, lui dit-il, que vous ne savez pas que ce sont vos auteurs qui ont fait schisme à Carthage. Remontez à l'origine de cette affaire, et vous verrez que vous vous êtes condamné vous-même en joignant les schismatiques aux hérétiques. Car ce n'est pas Cécilien qui s'est séparé de Majorin, votre aïeul ; c'est Majorin qui s'est séparé de Cécilien. Cécilien n'a pas quitté la chaire de Pierre ou de Cyprien, mais Majorin, dont vous tenez la chaire, qui n'avait point d'origine avant Majorin même. »

Dans le second livre, après avoir rappelé que l'Église est une, saint Optat montre qu'elle doit être catholique de fait comme de nom, c'est-à-dire répandue par toute la terre. Il presse ainsi Parménien : « Pour que l'Église ne puisse être que chez vous et dans le coin de l'Afrique où vous êtes, il faut qu'elle ne soit point dans l'autre partie de l'Afrique où nous sommes ; qu'elle ne soit pas non plus dans les Espagnes, dans la Gaule, dans l'Italie, dans les trois Pannonies, dans la Dace, dans la Mésie, dans la Thrace, dans l'Achaïe, dans la Macédoine et dans toute la Grèce, dans le Pont, dans la Galatie, dans la Cappadoce, dans la Pamphilie, dans la Phrygie, dans la Cilicie, dans les trois Syries, dans les deux Arménies, dans toute l'Égypte, dans la Mésopotamie et dans un nombre infini d'îles et de provinces où vous n'êtes point. Où sera donc la propriété du nom de catholique, puisque ce nom lui a été donné à cause qu'elle est répandue partout ? Où sera donc ce que le Fils de Dieu a mérité ? Où sera ce que le Père lui a donné volontiers en disant, dans le second psaume : Je vous donnerai les nations pour votre héritage, et pour votre possession, les confins de la terre. Pourquoi cassez-vous une telle promesse, et mettez-vous comme en prison l'étendue des royaumes ? Pourquoi prescrivez-vous des bornes à l'empire du Fils, après que son Père lui

a promis toute la terre, sans qu'il en excepte aucune partie? »

Ayant ainsi montré que l'Église est et doit être universelle, Optat en vient aux marques qui la caractérisent et qui la distinguent de toutes les sectes. La première de ces marques, sans laquelle nulle autre n'était même possible, c'est la chaire épiscopale. Parménien en convenait, et c'est pourquoi saint Optat ne s'applique qu'à montrer quelle chaire est la première. Et comme ce schismatique ne pouvait contester cette prérogative à celle de saint Pierre, il lui dit : « Vous ne sauriez donc nier que vous ne sachiez que dans la ville de Rome la chaire épiscopale a été donnée premièrement à Pierre, et que dans cette chaire a été assis Pierre, le chef de tous les apôtres, afin que dans cette chaire unique tous gardassent l'unité, que chaque apôtre ne prétendît point avoir la sienne, et que celui-là fût regardé comme prévaricateur et comme schismatique, qui oserait élever une autre chaire contre cette chaire unique. Pierre s'est donc assis le premier dans cette chaire unique, qui est la première marque de l'Église. Lin lui a succédé ; à Lin, Clément ; à Clément, Anaclet ; puis Évariste, Télesphore, Hygin, Anicet, Pie, Soter, Éleuthère, Victor, Zéphyrin, Calixte, Urbain, Antère, Fabien, Corneille, Lucius, Étienne, Sixte, Denys, Félix, Eutychien, Caïus, Marcellin, Marcel, Eusèbe, Miltiade, Sylvestre, Marc, Jules, Libère et Damase, qui est aujourd'hui notre collègue et avec qui tout le monde est en communion comme nous par le commerce des lettres formées. Montrez l'origine de votre chaire, vous qui voulez avoir chez vous la sainte Église. Vous dites que vous avez un parti dans la ville de Rome ; mais c'est une branche de votre erreur, qui vient de la souche du mensonge, et non pas du tronc de la vérité. Car si on demande à Macrobe où il est assis, dira-t-il que c'est dans la chaire de Pierre? Je ne sais même s'il l'a jamais vue, ni s'il a approché de son tombeau : réfractaire en cela au précepte de l'apôtre, qui veut que l'on communique à la mémoire des saints. L'on voit à Rome les mémoires des deux apôtres Pierre et Paul ; dites s'il a pu y entrer et s'il a offert le sacrifice dans l'endroit où il est constant que sont leurs mémoires. Reste donc que votre confrère Macrobe avoue qu'il est assis où autrefois s'asseyait Encolpius ; et si l'on pouvait interroger Encolpius, il dirait qu'il a succédé à Boniface de Dalles, qui aurait pu se dire successeur de Victor de Garbie, envoyé

d'Afrique par les vôtres, il y a longtemps, pour être le pasteur d'un petit nombre d'errants. Que veut dire cela ? Que votre parti n'a jamais pu avoir dans Rome d'évêque qui en fût citoyen, et que ç'a toujours été des Africains et des étrangers qui ont occupé successivement la chaire que vous y avez érigée. L'imposture est manifeste. On voit l'esprit de parti qui est la mère du schisme. »

Saint Optat raconte comment, à la prière de quelques donatistes qui s'étaient établis à Rome, Victor de Garbie fut envoyé pour présider à leurs assemblées. « Il fut là, dit-il, comme un fils sans père, comme un pasteur sans troupeau, comme un évêque sans peuple. Car on ne pouvait appeler troupeau ni peuple un nombre de personnes qui n'excédait pas quarante, qui n'avaient ni basilique ni autre lieu où ils pussent s'assembler ; en sorte qu'après l'arrivée de Victor, ils furent obligés de prendre, pour tenir leur conventicule, une caverne hors de Rome, qu'ils fermèrent de claies. Et comme cette caverne était sur une montagne, on leur donna le nom de montagnards. » Pour achever sa démonstration, saint Optat remarque que la chaire unique de Pierre étant chez les catholiques, il s'y trouve par là même tous les autres caractères de l'Église.

Dans le troisième livre, en rappelant avec quelle insolence le faux évêque Donat de Carthage avait parlé de l'empereur Constant et des aumônes qu'il envoyait en Afrique, il dit : « Dès lors, contre le précepte de l'Apôtre, il s'étudiait à injurier les puissances et les rois, au lieu de prier pour eux chaque jour. En effet, voici ce que l'Apôtre enseigne : Priez pour les rois et pour les puissances, afin que nous menions une vie tranquille avec eux. Car la république n'est pas dans l'Église, mais l'Église dans la république, c'est-à-dire dans l'empire romain ; là se trouve la sainteté du sacerdoce, la pudeur, la virginité, qui ne se trouvent point chez les nations barbares, ou du moins ne s'y trouveraient pas en sûreté [1]. »

Le sens naturel de ces paroles, c'est que les fidèles d'alors devaient prier spécialement pour l'empire romain, à cause que l'Église subsistait principalement dans cet empire, et qu'elle y trouvait plus de protection qu'ailleurs. Ce qui était vrai en général, mais

[1] L. III, n. 3.

non pas toujours ni au pied de la lettre ; car l'Église s'étendait bien au delà des possessions romaines, et plus d'une fois des chrétiens se dérobèrent chez les barbares aux persécutions des empereurs romains. En tout cas, dans ces paroles, il n'est pas question de la soumission due aux puissances, mais seulement du devoir de prier pour elles. Ceux-là donc qui ont appliqué ces paroles aux royaumes des modernes, lesquels tous, et pour la date et pour la durée, sont renfermés dans l'Église ; qui, de plus, les ont interprétées dans ce sens, que l'Église est subordonnée à l'État, ceux-là ont commis un double contre-sens.

Le saint docteur avait terminé son ouvrage en six livres ; il y avait montré où était la véritable Église, il y avait montré que ceux qui avaient livré les Écritures étaient précisément les auteurs du donatisme, il avait réfuté toutes les calomnies des donatistes Mais alors ils dirent : Si nous sommes les enfants des traditeurs, pourquoi l'Église catholique nous a-t-elle tant pressés et nous presse-t-elle encore de rentrer dans son sein ? Ces difficultés et quelques autres obligèrent saint Optat d'ajouter un septième livre, où il dit :

« Que si les auteurs mêmes du schisme s'étaient présentés, l'Église aurait pu hésiter peut-être sur la manière de les recevoir ; mais pour recevoir leurs descendants, dont le péché n'est pas le même, peut-elle avoir aucun doute ? Et si elle en avait, n'auriez-vous pas dû lui rappeler le type même de l'unité, la personne du bienheureux Pierre, en laquelle se voit la forme pour retenir l'unité ou pour la refaire ? Jésus-Christ avait promis de renier auprès de son Père quiconque le renierait lui-même. Pierre le renie. Et cependant, pour le bien de l'unité, le bienheureux Pierre, pour qui c'eût été bien assez après son reniement d'obtenir simplement son pardon, le bienheureux Pierre a mérité d'être préféré à tous les apôtres, et seul il a reçu les clefs du royaume des cieux pour les communiquer aux autres. C'est à ce modèle qu'il faut faire attention. Le bienheureux Pierre voudra bien me pardonner si je rappelle ce qu'il a pleuré si amèrement. Le chef des apôtres aurait pu se conduire de manière à n'avoir rien à pleurer ; mais dans une faute qu'il commet, il s'en trouve plusieurs, afin que l'on puisse voir que, pour le bien de l'unité, il faut tout réserver à Dieu. Je ne sais si dans ce genre il peut y avoir faute aussi grande.

Celui qui renie le Seigneur dans une persécution, n'en a pas reçu autant de grâces, ni ne lui a fait de si grandes promesses. Lorsque Jésus demande : Et vous, qui dites-vous que je suis? Pierre seul le reconnaît pour le Fils de Dieu, et non pas les autres. Lorsque la veille de sa passion il dit : Vous m'abandonnerez tous, les autres se taisent, Pierre seul promet de ne l'abandonner pas. Le Fils de Dieu lui prédit qu'avant le chant du coq il le renierait trois fois. Pierre, comme pour aggraver sa faute, soutient que non. Et puis, dans la maison de Caïphe, Pierre seul est interrogé trois fois, et trois fois il renie, tandis que les autres ne renient pas une seule fois. Et cependant, pour le bien de l'unité, il n'est pas retranché du nombre des apôtres : par la providence du Sauveur, c'est lui qui reçoit les clefs. Oui, de préférence à tant d'autres qui sont innocents, c'est le pécheur qui reçoit les clefs, afin que la chose de l'unité ait un modèle. La Providence a voulu que le pécheur ouvrît la porte aux innocents, de peur que les innocents ne la fermassent aux pécheurs, ce qui eût rendu impossible l'unité, qui cependant est nécessaire. Si vous vous rappeliez ces choses, vous qui désirez la communion de l'Église catholique, comment vous étonneriez-vous qu'elle vous recût avec tendresse, vous qui, notoirement, n'êtes point des traditeurs, mais seulement leurs descendants [1] ? »

Le même jour, à Rome, les saints martyrs Arèce et Dacien. — A Sisseck, en Illyrie, saint Quirin, évêque, dont Prudence rapporte qu'il fut pour la foi de Jésus-Christ, précipité dans la rivière avec une meule de moulin au cou, sous le président Galère ; mais cette meule venant à surnager, le saint prit de là occasion d'exhorter les chrétiens à ne pas s'effrayer de son supplice, et à ne point chanceler dans la foi ; puis il obtint de Dieu, par ses prières, qu'elle allât au fond de l'eau, afin de recevoir l'honneur du martyre. — A Bresse, saint Clatée, évêque, qui souffrit le martyre sous l'empire de Néron. — En Pannonie, les saints martyrs, et leurs compagnons. — A Arras, sainte Saturnine, vierge et martyre. — A Tivoli, saint Quirin, martyr. — A Constantinople, saint Métrophane, évêque et confesseur insigne. — A Virone, saint Alexandre, évêque.

[1] L. VII, n. 3, p. 102, édit. Dupin.

Ve JOUR DE JUIN.

SAINT BONIFACE,

APOTRE DE L'ALLEMAGNE.

Les Anglo-Saxons étaient originaires de la Germanie. Quand ils eurent été convertis au christianisme par la charité du pape saint Grégoire le Grand, ils eurent la charité de vouloir convertir à leur tour les peuples d'Allemagne dont ils étaient descendus. Ils accomplirent cette bonne œuvre dans le huitième siècle. Les nouveaux apôtres furent des moines anglais, dont le principal est Winfrid, plus connu sous le nom de saint Boniface.

Il naquit vers l'an 680, dans le Wessex, à Kirton, comté de Devonshire. Dès la cinquième année de son âge, il prenait un plaisir singulier à entendre parler de Dieu et des choses célestes. Quelques moines, qui faisaient des missions dans le pays, étant venus chez son père, il fut si touché de leur conduite édifiante et de leurs instructions, qu'il conçut un ardent désir d'embrasser l'état monastique. Son père crut d'abord que ce désir s'évanouirait avec l'âge ; mais il le vit augmenter de jour en jour. Il employa inutilement toute son autorité pour engager Winfrid à prendre d'autres idées et d'autres sentiments. Frappé d'une maladie dangereuse, il reconnut la volonté de Dieu et ne s'opposa plus à la vocation de son fils, qui, à l'âge de sept ans, entra dans le monastère d'Excester, devenu plus tard la ville de ce nom. Il y sanctifia l'étude de la grammaire par une grande assiduité à la prière et à la méditation. Ayant ensuite été envoyé au monastère de Nutcell, renommé tant pour son école que pour la régularité de sa discipline, il y fit des progrès extraordinaires dans la poésie, la rhétorique, l'histoire et la connaissance de l'Écriture. Son abbé le chargea depuis d'enseigner aux autres les mêmes sciences, et le fit ordonner prêtre à l'âge de trente ans. A partir de cette époque, il s'appliqua principalement au ministère de la parole et à la sanctification des âmes. Une affaire pressée ayant obligé les évêques de la province à tenir un concile sans attendre les ordres de saint Britwald, archevêque de Cantorbéry, on lui envoya, avec

la permission du roi Ina, le prêtre Winfrid pour lui en rendre compte ; et depuis ce temps les évêques l'appelèrent souvent à leurs conciles.

Loin de se plaire à l'estime qu'il avait acquise, il résolut de quitter son pays pour travailler à la conversion des infidèles. Ayant donc obtenu avec peine le consentement de son abbé et de sa communauté, il partit accompagné de deux autres moines, et passa en Frise vers l'an 716. Mais il y trouva la guerre allumée entre Charles Martel, prince des Francs, et le roi Radbod, qui avait rétabli l'idolâtrie dans la Frise, auparavant sujette aux Francs, et persécutait les chrétiens. Winfrid vint à Utrecht lui parler ; mais voyant qu'il n'y avait rien à faire pour la religion dans ce pays, il repassa en Angleterre avec ses compagnons, et retourna au monastère de Nutcell.

Peu de temps après, l'abbé du monastère mourut et la communauté voulut mettre Winfrid à sa place ; mais il refusa et s'en alla à Rome avec des lettres de recommandation de son évêque : c'était Daniel, évêque de Winchester, célèbre par sa vertu et sa doctrine. Winfrid étant arrivé à Rome, se présenta au pape saint Grégoire II, et lui expliqua le désir qu'il avait de travailler à la conversion des infidèles. Le pape le regarda d'un visage serein et lui demanda s'il avait des lettres de son évêque. Winfrid tira de dessous son manteau une lettre cachetée pour le pape, et une autre ouverte, qui était une recommandation générale à tous les chrétiens, suivant la coutume. Le pape lui fit signe de se retirer ; et après avoir lu les lettres de l'évêque Daniel, il eut plusieurs conférences avec Winfrid, en attendant la saison propre pour son voyage, c'est-à-dire le commencement de l'été. Alors il lui donna les reliques qu'il demandait, et, de plus, une ample et honorable commission de prêcher l'Évangile à toutes les nations infidèles. Après un exorde à la louange de l'homme apostolique, cette commission est conçue en ces termes :

« Au nom de l'indivisible Trinité et par l'inébranlable autorité du bienheureux Pierre, prince des Apôtres, dont nous sommes chargés de gouverner le Siége et d'enseigner la doctrine, nous vous commandons et donnons commission d'annoncer les mystères du royaume de Dieu à toutes les nations infidèles où vous pourrez pénétrer, animé du feu sacré que le Seigneur est venu ap-

porter sur la terre, et dont vous paraissez brûler. Au reste, nous voulons que, dans l'administration du sacrement, pour initier à la foi ceux qui croiront, vous suiviez la formule prescrite par les rituels de notre Siége apostolique. Si vous trouvez que quelque chose vous manque pour votre entreprise, vous aurez soin de nous en informer. Portez-vous bien. » La lettre est datée du 15 mai 719. Le pape prend, dans l'inscription, le titre de serviteur des serviteurs de Dieu [1].

Avec cette lettre, Winfrid passa d'abord en Lombardie, où il fut reçu honorablement du roi Luitprand; ensuite il traversa la Bavière, vint en Thuringe et commença à exercer sa commission. Il prêcha aux grands et au peuple pour les ramener à la connaissance de la vraie religion, altérée et presque éteinte par des faux docteurs; car, bien qu'il trouvât des évêques et des prêtres zélés pour le service de Dieu, il y en avait d'autres qui s'étaient abandonnés à l'incontinence, et il fit son possible, par ses exhortations, pour les ramener à une vie conforme aux canons.

Cependant, ayant appris la mort de Radbod, roi des Frisons, il eut une grande joie de voir la porte de l'Évangile ouverte en ce pays-là pour l'Évangile; et il y passa aussitôt pour seconder les travaux de saint Willibrod, sous la protection du prince Charles, devenu maître de la Frise. Il fit part de ces heureuses nouvelles à Edburge, abbesse dans le pays de Cant, la priant en même temps de lui envoyer des actes des martyrs. Dans sa réponse, l'abbesse le prie d'offrir des messes pour l'âme d'un de ses parents, et lui envoie cinquante sous d'or et un tapis d'autel. Winfrid travailla trois ans en Frise avec saint Willibrod, convertit beaucoup de peuple, ruina des temples d'idoles et bâtit des églises.

Saint Willibrod, se voyant fort âgé, le choisit pour son successeur; mais Winfrid s'en excusa; et comme le saint évêque le pressait fortement, il lui dit enfin que le pape l'avait destiné aux nations de la Germanie orientale, et le pria de permettre qu'il exécutât sa promesse. Saint Willibrod y consentit et lui donna sa bénédiction. Winfrid partit aussitôt, et arriva dans la Hesse, à un lieu nommé Amenbourg, appartenant à deux frères, qui, portant le nom de chrétiens, exerçaient l'idolâtrie. Il les convertit avec un

[1] Labbe, t. VI, p. 1437.

plus grand nombre de peuple, et bâtit un monastère dans ce lieu, que lui donnèrent les deux seigneurs. Ensuite il baptisa plusieurs milliers d'infidèles.

En ce voyage, Winfrid avait avec lui un jeune homme nommé Grégoire, qui fut un de ses principaux disciples. Il était Franc d'origine, de race très-noble, fils d'Albéric, dont la mère, Adèle, était fille du roi Dagobert II. Winfrid, passant de Frise en Hesse, arriva à Pfalz, près de Trèves, où Adèle avait fondé un monastère, dont elle était abbesse. Il y fut reçu avec grande charité ; et après qu'il eut célébré la messe, comme il faisait presque tous les jours, il se mit à table avec l'abbesse et sa famille. Pendant le repas, on fit lire l'Écriture sainte par le jeune Grégoire, âgé d'environ quinze ans, revenu depuis peu des écoles et de la cour, et encore laïque. On lui donna le livre, et, après avoir reçu la bénédiction, il commença à lire et s'en acquitta fort bien. Alors le saint prêtre lui dit : Vous lisez bien, mon fils, si vous entendez ce que vous lisez. Le jeune homme dit qu'il le savait bien et recommença à lire. Le prêtre l'arrêta et lui dit : Mon fils, ce n'est pas ce que je demande, mais que vous m'expliquiez, en votre langue maternelle, ce que vous lisez. Il avoua qu'il ne le pouvait ; et le saint prêtre lui dit : Voulez-vous que je le fasse? Je vous en prie, répondit-il. Alors Winfrid lui dit : Recommencez et lisez distinctement ; d'où il prit occasion d'instruire l'abbesse et toute sa famille. Ainsi, l'on voit que ces lectures se faisaient en latin. Grégoire fut si touché du discours de Winfrid, qu'aussitôt il alla trouver l'abbesse, son aïeule, et lui dit qu'il voulait aller avec le saint homme pour apprendre l'Écriture sainte et devenir son disciple. Elle refusa d'abord de lui laisser suivre un homme qu'elle ne connaissait point et qu'elle ne savait où devoir aller. Si vous ne me donnez point de cheval, dit Grégoire, je le suivrai à pied. Enfin, il tint si ferme, qu'elle lui donna des valets et des chevaux, et lui permit d'aller.

Ce voyage fut très-rude, principalement pour un jeune homme nourri dans les délices de la maison paternelle. Car, quand ils entrèrent dans la Thuringe, ils la trouvèrent brûlée et ruinée par les Saxons idolâtres, qui en étaient voisins. Le peuple était si pauvre, qu'à peine avait-il de quoi vivre, encore fallait-il le faire venir de loin. Ainsi, les missionnaires étaient réduits à subsister du travail

de leurs mains. Souvent la crainte des païens les obligeait à se réfugier dans la ville avec les gens du pays, et à y vivre longtemps fort à l'étroit, jusqu'à ce qu'on eût assemblé des troupes suffisantes pour les repousser.

Après avoir ainsi travaillé quelque temps, Winfrid envoya à Rome un des siens avec une lettre où il rendait compte au pape du succès de sa mission et le consultait sur quelques difficultés. Le pape l'invita, par sa réponse, à venir lui-même. Il obéit; il arriva à Rome pour la seconde fois, accompagné de plusieurs disciples. Le pape, l'ayant appris, ordonna qu'il fût bien reçu dans la maison des étrangers. Puis, l'ayant fait venir à Saint-Pierre, il l'interrogea sur la foi de l'Eglise. Winfrid lui demanda du temps pour écrire sa confession de foi, et la lui apporta. Le pape la lui rendit quelques jours après, et l'ayant fait asseoir, il l'exhorta à conserver cette doctrine et à l'enseigner aux autres. Il passa presque tout le jour à conférer avec lui, lui faisant plusieurs questions sur les matières de la religion et sur la conversion des infidèles.

Enfin il lui déclara qu'il voulait le faire évêque pour ces peuples qui n'avaient point de pasteurs. Le saint prêtre se soumit, et le pape l'ordonna évêque le trentième de novembre 723, et changea son nom de Winfrid en celui de Boniface, sous lequel il est plus connu. Dans la cérémonie de l'ordination, ou immédiatement après, il prêta au pape le serment suivant, qu'il avait signé de sa main, et qu'il mit ensuite sur le corps de saint Pierre :

« Au nom du Seigneur, notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ. La sixième année du règne de l'empereur Léon, la quatrième de son fils Constantin, indiction sixième. Moi Boniface, évêque par la grâce de Dieu, promets à vous, bienheureux Pierre, prince des apôtres, et à votre vicaire, le bienheureux pape Grégoire, aussi bien qu'à ses successeurs, par l'indivisible Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, et par votre sacré corps ici présent, que je conserverai toujours la pureté de la foi catholique dans l'unité d'une même créance, à laquelle il est hors de doute que le salut de tous les chrétiens est attaché; que je ne me laisserai jamais aller à rien entreprendre contre l'unité de l'Eglise universelle, mais que j'aurai toujours une entière fidélité, un sincère attachement pour vous et pour les intérêts de votre Eglise, à qui le Seigneur a donné la

puissance de lier et de délier, ainsi que pour votre susdit vicaire et ses successeurs ; que je n'aurai jamais aucune communion avec les évêques que je verrai s'écarter des routes anciennes tracées par les saints Pères; que, si je puis, je les en empêcherai; sinon, je les dénoncerai au pape, mon Seigneur. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, je fais ou attente quelque chose contre cette promesse, que je sois trouvé coupable au jugement de Dieu, et que je reçoive le châtiment d'Ananie et de Saphire, qui ont voulu vous en imposer! Moi Boniface, petit évêque, ai signé de ma main le formulaire de cette promesse, et, la mettant sur le sacré corps du bienheureux Pierre, comme il est prescrit, ai prêté ce serment en la présence de Dieu, qui est témoin et juge, et je promets de le garder[1]. » Tel est le serment solennel que l'apôtre de l'Allemagne prêta au pape Grégoire II. C'est sur cette base apostolique que sont fondés et l'épiscopat et l'Eglise d'Allemagne. Puissent les évêques et les peuples de l'Allemagne ne l'oublier jamais!

Le pape Grégoire, en congédiant saint Boniface, lui donna un recueil des canons qui devaient lui servir de règle, et deux lettres de recommandation. La première est adressée à Charles, duc des Francs, avec cette inscription : Au seigneur, notre glorieux fils, le duc Charles. Le pape lui donne avis qu'il a ordonné évêque Boniface, dont il fait l'éloge, et qu'il l'envoie prêcher la foi aux peuples de la Germanie. C'est pourquoi, dit-il, nous le recommandons très-particulièrement à votre glorieuse bienveillance, et nous vous prions de l'aider dans tous ses besoins et de le défendre contre tous les ennemis sur lesquels le Seigneur vous donne la victoire.

La seconde lettre était adressée aux évêques, aux prêtres, aux diacres, aux ducs, aux gouverneurs des villes, aux comtes et à tous les chrétiens. Après leur avoir recommandé, dans les termes les plus pressants, de protéger Boniface et de pourvoir à tous ses besoins : Si quelqu'un, dit le pape, ce qu'à Dieu ne plaise, vient à s'opposer à ses travaux et à le troubler dans son ministère, lui et ses successeurs dans l'apostolat, qu'il soit frappé d'anathème par la sentence divine, et demeure sujet à la damnation éternelle! La lettre est datée du 1er décembre, c'est-à-dire du lendemain de l'ordination de saint Boniface. Grégoire II écrivit plusieurs autres

[1] Labbe, t. VI, p. 1438.

lettres au clergé, au peuple et aux seigneurs de Thuringe pour les féliciter de leur bonne disposition, leur marquer qu'il a ordonné Boniface leur évêque, suivant leurs désirs, et leur notifier les ordres qu'il lui a donnés pour le gouvernement de cette Eglise.

Muni de toutes ces lettres du pape, saint Boniface revint en France, où Charles Martel lui en donna une adressée à tous les évêques, ducs, comtes, vicaires, domestiques et autres officiers, pour leur notifier qu'il avait pris l'évêque Boniface sous sa protection, et pour défendre à qui que ce fût de le troubler dans ses fonctions. Il retourna donc dans la Hesse, et y donna la confirmation, par l'imposition des mains, à plusieurs qui avaient déjà reçu la foi. Mais il en trouva qui refusèrent d'écouter ses instructions. Les uns sacrifiaient aux arbres et aux fontaines; d'autres consultaient les auspices et les devins, exerçaient des prestiges et des enchantements, observaient le vol ou le chant des oiseaux. Quelques-uns exerçaient toutes ces superstitions en cachette, quelques-uns à découvert. Les mieux convertis conseillèrent à saint Boniface d'abattre un arbre d'une grandeur énorme qu'ils appelaient le chêne de Jupiter, au même lieu où est aujourd'hui la ville de Geismar. Une foule de païens s'assemblèrent à ce spectacle, et ils donnaient des malédictions secrètes à l'ennemi de leurs dieux. Mais l'arbre, ébranlé par quelques coups de cognée, se fendit en quatre parties égales, ce qui parut si miraculeux aux barbares, qu'ils bénirent Dieu et crurent en lui. Le saint évêque fit bâtir du bois de cet arbre un oratoire en l'honneur de saint Pierre, et passa de la Hesse dans la Thuringe.

Cette province était alors désolée par la tyrannie de ses ducs, Théobald et Hélène; en sorte qu'une grande partie s'était soumise aux princes idolâtres des Saxons, et avait embrassé leur culte. Il s'était aussi élevé parmi les chrétiens de faux docteurs, plongés dans tous les désordres de l'impudicité. Boniface les confondit et les décrédita en les démasquant. Par là il fit en peu de temps refleurir la foi dans cette province. Il bâtit même des églises et des monastères en divers endroits. Il eut aussi à se défendre contre la jalousie.

Un évêque du voisinage, qu'on croit être celui de Cologne, après avoir négligé de défricher les terres où travaillait le nouvel apôtre, prétendit, lorsqu'il les vit si bien cultivées, qu'elles étaient de son

diocèse. Boniface crut que le bien de la mission l'obligeait de soutenir ses droits. Il eut recours au pape ; et en lui rendant compte des progrès de l'Evangile, il l'instruisit des contradictions qu'il avait à essuyer. Grégoire lui fit une réponse obligeante, où, après l'avoir félicité du fruit de ses travaux, il l'exhortait à ne point se laisser intimider par les menaces des hommes, mais à mettre toute sa confiance dans le Seigneur, qui ne manque pas de bénir les droites intentions de ses serviteurs. Il ajoutait : Quant à l'évêque qui a négligé de prêcher la foi à cette nation et qui prétend aujourd'hui qu'une partie de la province est de son diocèse, nous avons écrit des lettres paternelles à notre très-excellent fils le patrice Charles, pour l'engager à le réprimer, et nous sommes persuadés qu'il y donnera ses soins. La lettre est du 5 décembre 724. Le titre de Patrice que le pape y donne à Charles Martel est remarquable [1]. Il prouve que le pape avait choisi dès lors ce prince pour le défenseur spécial de l'Eglise romaine.

Saint Boniface, animé par la protection du saint-siége, redoubla ses soins et ses travaux pour la conversion des nations germaniques. Il eut la consolation de voir les anciens chrétiens, et d'Angleterre et de France, concourir à cette bonne œuvre. Ethelbert, roi de Cant, le duc Charles et Pépin, son fils, lui donnèrent des marques de leur libéralité. De pieuses abbesses avaient soin de le fournir d'habits et de livres. En remerciant l'abbesse Edburge des livres qu'elle lui avait envoyés, il la prie de lui écrire en lettres d'or les épîtres de saint Paul, afin de frapper par cet éclat les yeux des infidèles, et leur inspirer plus de respect pour les saintes Ecritures [2]. Le vrai zèle ne néglige rien, et les plus petites choses qui contribuent au salut du prochain lui paraissent grandes.

Daniel, évêque de Winchester, donna d'autres secours à Boniface, son ancien disciple. Il lui adressa une instruction détaillée et remplie des plus sages avis sur la manière dont il devait s'y prendre pour détromper les idolâtres. Saint Boniface sut la mettre à profit pour la conversion de ces peuples, dont il fit en peu de temps une chrétienté florissante. Il députa le prêtre Denval pour en rendre compte au pape et pour le consulter sur quelques doutes concernant son ministère. Grégoire II, après l'avoir félicité des fruits

[1] Labbe, t. VI, p. 1446. — [2] Bonif., *epist.* 28. *Bibl. PP.*, t. XIII.

de son apostolat, le loue de ce qu'il a recours au Siége apostolique dans ses doutes. Comme saint Pierre, dit-il, a été le principe de l'épiscopat et de l'apostolat, vous faites prudemment de vous adresser à son Siége, et nous répondons à vos doutes, non de nous-mêmes, mais par la grâce de celui qui rend disertes les langues des enfants. « Le pape résout ensuite les questions proposées que l'on peut voir dans l'histoire de l'Eglise. »

Saint Boniface ayant appris, l'an 741, que le pape saint Grégoire III venait de succéder à saint Grégoire II, lui envoya des députés avec des lettres pour l'assurer de son obéissance, lui rendre compte de sa mission, et lui demander la solution de plusieurs difficultés. Le pape lui accorda, non-seulement la communion et l'amitié du saint-siége qu'il demandait, mais encore le pallium et le titre d'archevêque. Il lui envoya des reliques et d'autres présents avec une lettre, où, après avoir déclaré la nouvelle dignité qu'il lui donne, il ajoute : « Et parce que vous nous assurez que, par la grâce de Dieu, il s'est converti une si grande quantité de peuple, que vous ne pouvez suffire à leur instruction, nous ordonnons que, suivant les canons et de l'autorité du Siége apostolique, vous établissiez des évêques dans les lieux où le nombre des fidèles sera multiplié, prenant garde toutefois à ne pas avilir l'épiscopat et à ne point faire de consécration d'évêque sans y en appeler deux ou trois. Quant au prêtre qui vint nous trouver l'année passée et qui prétend avoir été absous de ses crimes, sachez qu'il ne nous a fait aucune confession et qu'il n'a reçu aucune absolution de nous. Il nous a seulement dit qu'il était prêtre, et nous a demandé des lettres de recommandation pour notre fils le duc Charles. Ceux qui ont été baptisés par les païens doivent être baptisés encore au nom de la sainte Trinité; de même ceux qui ont été baptisés par un prêtre qui sacrifie à Jupiter et mange des viandes immolées, ou qui doutent s'ils ont été baptisés. » Il faut croire que le baptême administré par ces païens n'était pas selon la forme de l'Eglise; car nous n'avons pas les questions de saint Boniface, pour savoir les circonstances des cas proposés.

Le pape continue : « On peut offrir pour les morts véritablement chrétiens, mais non pas pour les impies. On doit observer les degrés de parenté jusqu'à la septième génération. Et, si vous le pou-

vez, détournez les hommes de se remarier plus de deux fois Les parricides ne recevront l'absolution qu'à la mort en viatique, et toute leur vie ils s'abstiendront de chair et de vin, et jeûneront le lundi, le mercredi et le vendredi. Ceux qui vendent leurs esclaves aux infidèles pour les immoler, feront la même pénitence que les homicides. Défendez, autant que vous pourrez, à vos nouveaux chrétiens, de manger de la chair de cheval, et imposez-leur une pénitence. » C'était pour civiliser les mœurs des nations barbares de la Germanie qu'on voulait leur ôter ces usages. On voit que ces mœurs étaient terriblement féroces, puisque les païens immolaient encore des hommes, et que des chrétiens leur vendaient pour cela des esclaves.

Saint Boniface ayant reçu la lettre du pape, c'était vers l'an 732, fut singulièrement encouragé dans sa mission, et bâtit deux églises, l'une à Fritzlar, en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul, une autre à Hamanabourg, en l'honneur de saint Michel : il joignit à chacune un monastère nombreux. Le monastère de Fritzlar était dans la Hesse, sur l'Eder, à l'endroit de la ville qui en porte encore le nom : son premier abbé fut saint Wigbert, moine anglais du pays de Wessex, qui passa en Germanie, étant déjà prêtre, pour travailler avec saint Boniface. Il était fort exact dans l'observance de la règle ; et s'il était appelé pour entendre la confession de quelqu'un, il ne parlait à personne en chemin, ou ne parlait que de choses spirituelles. Il mourut en 747, et l'Eglise honore sa mémoire le 13 d'août.

Après la fondation de ces deux monastères, saint Boniface passa en Bavière, où commandait le duc Hubert, et il en visita les églises. Saint Corbinien, évêque de Frisingue, était mort dès l'an 730, le 8 septembre, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire ; et saint Boniface trouva la Bavière troublée par un hérétique nommé Eremwolf, qui ramenait le peuple à l'idolâtrie. Il le condamna selon les canons, et en ayant délivré le pays et rétabli la discipline, il retourna à sa mission ordinaire.

Il fit un troisième voyage à Rome, l'an 783, tant pour conférer avec le pape saint Grégoire III, qu'il n'avait jamais vu, que pour se recommander aux prières des saints, étant déjà fort avancé en âge. Il fut très-bien reçu par le pape, comme il l'écrivit aux siens

en Allemagne, et extrêmement respecté tant par les Romains que par les étrangers ; en sorte qu'il était suivi d'une grande multitude de Francs, de Bavarois, d'Anglais et d'autres nations. Il demeura en Italie la plus grande partie de l'année, et, après avoir visité les tombeaux des saints, il prit congé du pape, qui le renvoya, l'an 739, chargé de présents et de reliques, avec trois lettres : la première adressée à tous les évêques et les abbés, pour leur recommander saint Boniface et les exhorter à lui donner des ouvriers pour sa mission. La seconde lettre est adressée aux peuples de Germanie nouvellement convertis. Le pape y nomme les Thuringiens, les Hessois et plusieurs autres barbares, et généralement tous ceux qui sont du côté de l'Orient, ce qu'il faut entendre par rapport au Rhin. Il les exhorte à se rendre dociles aux instructions de Boniface, et à recevoir les évêques et les prêtres qu'il leur ordonnera par l'autorité du Siége apostolique ; puis il ajoute : Que s'il veut ramener ceux qui s'écartent du droit chemin de la foi ou de la discipline canonique, ne vous y opposez point, mais faites qu'ils obéissent, sous peine de s'attirer la damnation. Pour vous, qui êtes baptisés au nom de Jésus-Christ, abstenez-vous de tout culte du paganisme et détournez-en vos sujets. Rejetez les devins et les sorciers, les sacrifices des morts, des bois et des fontaines, les augures, les caractères, les enchantements, les maléfices et toutes les autres superstitions qui avaient cours en votre pays. La troisième lettre est adressée aux évêques de Bavière et d'Allemagne, savoir : Vigon d'Augsbourg, Luidon de Spire, Rodolf de Constance, Vivilon de Lorch ou de Passau, et Adda ou Heddon de Strasbourg. Le pape exhorte ces évêques à recevoir favorablement Boniface, à écouter ses instructions, à rejeter les hérétiques et les faux évêques, de quelque part qu'ils viennent, particulièrement les Bretons, à délivrer leurs peuples de tous les restes de superstition, et à célébrer un concile près du Danube, à Augsbourg ou en tel lieu que Boniface jugerait à propos [1].

Pendant ce voyage de Rome, saint Boniface invita plusieurs Anglais, principalement des prêtres, à venir travailler à sa mission de Germanie. Il y attira entre autres deux frères, saint Willibalde et saint Wunebalde, qui étaient ses parents. Willibalde

[1] Labbe, t. VI, p. 1470 et seq.

naquit en Angleterre, vers l'an 700, et entra dès l'enfance dans un monastère. Vers l'an 720, il quitta son pays pour aller à Rome avec son père Richard, qui avait été roi, et son frère Wunebalde, alors âgé de dix-neuf ans. Le père mourut en chemin et fut enterré à Lucques, où il est honoré comme saint. Les deux frères arrivèrent à Rome, où Willibalde laissa son frère deux ans après pour aller visiter la terre sainte avec deux autres jeunes Anglais. Wunebalde reçut à Rome la tonsure, y étudia l'Écriture sainte et y demeura sept ans, après lesquels il retourna en Angleterre, principalement dans le dessein d'attirer à Dieu quelqu'un de sa famille, et il en gagna plusieurs. Ensuite il retourna à Rome avec un troisième frère dont on ne sait pas le nom. C'est à ce second voyage que saint Boniface ayant appris qu'il était à Rome, lui parla et l'invita, comme son parent, à venir prendre part à ses travaux. Wunebalde se laissa persuader et suivit de près saint Boniface, emmenant avec lui son jeune frère et quelques autres, parmi lesquels saint Sebald, honoré à Nuremberg, comme l'apôtre du pays, le 19 août. Avec cette compagnie, saint Wunebalde se rendit en Thuringe, auprès de saint Boniface. Son frère y vint plus tard.

Saint Boniface, légat du pape saint Zacharie, comme il l'avait été des deux saints Grégoire, et secondé par les princes Pépin et Carloman, rétablit la discipline ecclésiastique en France, et étendit la religion en Allemagne : il fonda le monastère et l'école de Fulde par son disciple saint Sturm ; il fonde en Allemagne des monastères de religieuses par sainte Liobe, sa parente, venue d'Angleterre ; il réprime divers abus et impostures en France et en Allemagne, par l'autorité du pape, secondé de Pépin et de Carloman. Le prince Carloman quitte le monde et se fait moine au mont Cassin.

Vers l'année 748, on a plusieurs lettres du saint pape Zacharie à saint Boniface sur les affaires d'Allemagne, qui occasionnaient à celui-ci bien des peines. Zacharie l'exhorte d'abord à combattre avec un nouveau courage pour la foi orthodoxe. Ensuite, répondant aux questions proposées sur le baptême, il déclare, selon ce qui en avait été réglé dans un concile d'Angleterre, que quiconque n'avait pas été baptisé par l'invocation des trois personnes de la Trinité, n'a pas reçu le baptême, quelque saint que fût le mi-

nistre ; mais aussi que, quoique le ministre fût hérétique et coupable de toutes sortes de crimes, le baptême est valide s'il a proféré les paroles marquées dans l'Évangile. Il approuve que saint Boniface ait fait baptiser, dans le doute, ceux qui l'avaient déjà été par des prêtres sacriléges, qui immolaient des taureaux et des boucs aux faux dieux, parce que ces prêtres étant morts, on ne pouvait savoir s'ils avaient baptisé au nom des trois personnes de la Trinité ; et il veut qu'il en agisse ainsi lorsque, après une exacte recherche, il ne pourra s'assurer si le baptême a été conféré au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit : ce que Grégoire III avait déjà décidé, comme le marque Zacharie.

Saint Boniface avait trouvé dans le cours de ses missions un grand nombre de faux prêtres et de faux évêques, qui n'avaient jamais été ordonnés par des prélats catholiques. C'étaient la plupart des esclaves fugitifs, qui, pour mieux se déguiser, prenaient la tonsure et se transformaient en ministres du Seigneur, assemblant les peuples dans les cabanes des paysans, où ils pussent cacher leur ignorance et leurs infâmes débauches. Dans l'administration du baptême, ils ne faisaient point faire les renonciations ordinaires, et n'enseignaient pas les premiers principes de la créance chrétienne, qu'ils ignoraient. Le pape recommande à saint Boniface de sévir contre ces ministres de Satan, et de les faire enfermer dans des monastères, pour y vivre en pénitence. Il parle nommément contre un prêtre écossais, nommé Samsom, qui enseignait que l'imposition des mains de l'évêque pouvait tenir lieu de baptême, et il ordonne de le chasser de l'Église.

Le pape ajoute : « Nous avons vu le livre que vous avez composé sur l'unité de la foi catholique et sur la doctrine évangélique, et que vous avez adressé à tous les évêques, les prêtres et les diacres, sachez que nous en avons été très-satisfait. C'est la grâce du Saint-Esprit qui vous a porté à composer cet ouvrage. Vous nous avez prié par une autre lettre d'envoyer un évêque en votre place pour tenir les conciles en France et en Gaule. Mais, tandis que, par la grâce de Dieu, vous vivrez, il n'est pas nécessaire que nous fassions ce changement. Nous avons aussi reçu avec une sensible joie la profession de la foi et de l'unité catholique que vous nous avez envoyée conjointement avec nos très-chers frères les évêques des Francs, et nous avons rendu mille actions de

grâces au Dieu tout-puissant, de ce qu'il a daigné les rappeler à nous et donner cette consolation à l'Église, leur mère spirituelle. Saluez-les tous de notre part par le baiser de paix. Nous leur avons écrit des lettres apostoliques pour les en féliciter. »

Le pape Zacharie connaissait trop le zèle et le mérite de saint Boniface pour lui permettre de quitter, comme il le demandait, le siége de Mayence et la légation du saint-siége. Il l'exhorte, dans la même lettre, avec une tendresse paternelle, à continuer ses fonctions. « Mon bien-aimé, lui dit-il, vous êtes encore légat et envoyé du siége apostolique, comme vous l'avez été. Le zèle pour le salut des âmes nous porte à conseiller à votre sainteté de ne jamais quitter le siége de Mayence. Si cependant vous trouviez un homme digne de vous succéder, vous l'ordonnerez évêque, afin qu'il serve l'Église dans le ministère qui vous a été confié. Nous prions Notre-Seigneur et Rédempteur, par l'intercession de Marie, sa sainte mère, toujours vierge et notre Dame, et par celle des saints apôtres Pierre et Paul, de vous conserver en parfaite santé. Priez pour nous. » La lettre est du premier de mai 748 [1].

Par une autre lettre, le pape marque qu'il érige la ville de Mayence en métropole, à la prière des Francs et en considération des travaux de saint Boniface, qui, depuis vingt-cinq ans qu'il est évêque, n'a cessé de s'employer infatigablement à l'œuvre du Seigneur. « Nous ordonnons, lui dit-il, par l'autorité du bienheureux apôtre Pierre, que la susdite église de Mayence soit à perpétuité métropole, pour vous et pour vos successeurs ; qu'elle ait sous elle cinq villes, savoir : Tongres, Cologne, Worms, Spire et Utrecht, et toutes les autres de la Germanie que vous avez converties à la foi. » Cette lettre est du 3 novembre [2].

Saint Boniface, animé par les lettres du pape, continua à s'acquitter avec zèle des fonctions de son ministère.

Au commencement de l'année 755, il écrivit au pape Etienne II, successeur de Zacharie, pour l'assurer qu'il aurait pour lui la même soumission qu'il se faisait gloire d'avoir eue pour ses trois prédécesseurs, depuis trente-six ans qu'il était légat du saint-siége. Voyant que ses infirmités ne lui permettaient plus d'assister aux conciles, il se servit, avec l'agrément du roi Pépin, de la per-

[1] Labbe, t. VI, *epist.* 10, p. 1518. — [2] Labbe, t. VI, *epist.* 13, p. 1527.

mission qu'il avait obtenue du pape Zacharie, d'établir un évêque en sa place sur le siége de Mayence. Il jeta les yeux sur saint Lul, un de ses plus chers disciples, et remit entre ses mains le soin de son église, afin de pouvoir consacrer le reste de ses jours aux missions de la Frise, dont il se croyait plus particulièrement chargé depuis la mort de saint Willibrod.

Avant que de rentrer dans ses missions, dont il avait un pressentiment qu'il ne reviendrait pas, il écrivit à l'abbé Fulrade, pour le prier de recommander ses disciples au roi. « Ce sont presque tous des étrangers, dit-il. Les uns sont prêtres et desservent diverses églises, les autres ne s'occupent que des devoirs de la vie monastique. Il y a parmi eux des enfants destinés à apprendre les lettres, et des vieillards qui ont blanchi avec moi dans les travaux de l'apostolat. Je suis fort inquiet à leur sujet, parce que je crains qu'après ma mort ils ne soient dispersés comme des brebis sans pasteur, et que les peuples qui sont sur la frontière des païens ne perdent la foi. » Boniface prie ensuite Fulrade de faire donner le soin de ces églises et de ces monastères à son cher disciple, l'évêque Lul, parce qu'il espère que le clergé, les moines et les peuples trouveront en lui un docteur habile, un prédicateur zélé et un maître charitable. « Ce qui me le fait le plus souhaiter, ajoute-t-il, c'est que les prêtres, mes disciples, ont bien de la peine à subsister à cause du voisinage des païens. Ils peuvent bien avoir du pain pour vivre; mais ils n'ont pas de quoi s'acheter des habits, si on ne leur donne d'ailleurs quelques secours, comme j'ai tâché de le faire [1]. » Le roi Pépin accorda sans peine ce qu'on lui demandait, et Boniface lui écrivit pour le remercier de ce qu'il avait ainsi consolé sa vieillesse.

Saint Boniface s'étant déchargé du soin de son église, et ayant pourvu aux besoins que ses disciples pourraient avoir après sa mort, ne songea plus qu'à consacrer le peu de temps qui lui restait au salut des païens, afin de mourir, pour ainsi dire, les armes à la main en combattant l'idolâtrie. Il résolut d'aller finir sa carrière apostolique dans la Frise, là même où il l'avait commencée quarante ans auparavant. Le zèle de ce saint vieillard ranima celui de ses compagnons, qui s'offrirent en grand nombre pour l'accompagner.

[1] *Epist.* 92.

Étant sur le point de partir, il parla ainsi à saint Lul : « Mon cher fils, je ne puis m'empêcher d'entreprendre ce voyage tant désiré ; mais je sais que je n'en reviendrai pas et que ma fin est proche. Je vous prie seulement de faire achever les églises que j'ai commencé à bâtir en Thuringe, aussi bien que celle du monastère de Fulde, où vous ferez transférer mon corps. Pour vous, travaillez sans relâche à l'instruction des peuples, et faites préparer, selon votre prudence, ce qui est nécessaire pour notre voyage ; n'oubliez pas de mettre dans le ballot de mes livres un linceul pour ensevelir mon corps. » Lul ne put répondre à ce discours que par ses larmes.

Saint Boniface ne voulut point partir sans dire adieu à Liobe, cette sainte abbesse, sa parente, dont nous avons parlé. L'ayant fait prier de se rendre auprès de lui pour recevoir ses derniers avis, il l'exhorta à ne point se relâcher de ses austérités, malgré la faiblesse de son tempérament et la caducité de son âge ; il lui conseilla aussi de ne jamais retourner dans sa patrie. Ensuite il la recommanda instamment à saint Lul et aux anciens du monastère de Fulde, ordonnant qu'après sa mort elle fût mise avec lui dans le même tombeau, afin qu'ils attendissent ensemble la résurrection. N'ayant rien autre chose à donner à cette sainte fille, pour l'engager à se souvenir de lui, il lui légua sa cuculle : gage également précieux et de sa tendre amitié pour elle, et de l'exacte pauvreté dont il faisait profession.

Après ces dispositions, qui furent comme son testament, Boniface s'embarqua sur le Rhin pour se rendre dans la Frise, avec Eoban, évêque d'Utrecht, et une troupe nombreuse de prêtres et de diacres, qui se consacrèrent à ces missions. Le zèle du saint archevêque sembla lui rendre les forces que l'âge et ses fatigues lui avaient enlevées. La moisson croissait sous ses pas, et, comme il avait peu de temps pour la recueillir, Dieu versait ses plus abondantes bénédictions sur ses derniers travaux. Le saint apôtre eut en peu de temps la consolation de baptiser plusieurs milliers d'idolâtres, et, afin de les affermir dans la foi, il leur marqua un jour et un lieu auquel tous ces nouveaux fidèles devaient se rassembler pour recevoir la confirmation. Il se rendit en ce lieu, et y campa, avec sa troupe de missionnaires, sur les bords d'une petite rivière nommée alors Bordne.

Le jour marqué commençait à peine à luire, qu'on vit venir, au lieu des néophytes qu'on attendait, une troupe de païens armés, qui se jetèrent impétueusement sur le petit camp des missionnaires. Leurs serviteurs prirent les armes et se mirent en devoir de défendre leurs maîtres contre la fureur de ces barbares ; mais saint Boniface, survenant avec ses clercs, et tenant en main le livre des Evangiles et les reliques qu'il avait coutume de porter avec lui, dit à ses gens : Cessez de combattre, mes enfants, et ne rendez pas le mal pour le mal, mais plutôt le bien pour le mal, ainsi que l'Ecriture nous apprend de faire. Le jour tant désiré est enfin arrivé. Mettez votre force et votre espérance en Dieu, et acceptez avec reconnaissance ce qu'il permet pour notre salut. Puis, se tournant vers ses clercs qui l'environnaient : Courage, mes frères, leur dit-il, ne vous laissez pas intimider par ceux qui peuvent bien donner la mort au corps, mais qui ne peuvent la donner à l'âme. Souffrez avec constance une mort d'un instant pour régner éternellement avec Jésus-Christ. Mais son exemple les fortifia mieux que ses discours. A peine Boniface avait-il prononcé ces paroles, qu'il vit les barbares qui venaient fondre sur lui l'épée à la main. Il ne pensa ni à fuir ni à se défendre. Il mit seulement sur sa tête le livre des Évangiles, non pour parer aux coups qu'on lui portait, mais pour faire voir qu'il mourait pour les vérités qui y sont contenues. Il fut à l'instant massacré par ces furieux avec toute la troupe des missionnaires qui l'accompagnaient, et qui furent égorgés avec leur pasteur, comme un troupeau de brebis qui est à la merci des loups ravissants. On compte jusqu'à cinquante-deux compagnons du martyre de saint Boniface, qui eurent la gloire de verser leur sang avec lui pour la foi. Les plus célèbres sont saint Eoban, évêque d'Utrecht, et le prêtre Adélaire.

Après cette sanglante exécution, les idolâtres, encore plus avides du butin que du sang de ces saints martyrs, coururent piller leurs tentes et les bateaux qui portaient les provisions. Ils burent d'abord tout le vin qu'ils y trouvèrent, et enlevèrent avec joie les caisses qu'ils jugèrent être remplies d'or et d'argent. Mais comme ils avaient la tête échauffée, avant que de les ouvrir, ils prirent querelle sur le partage de ces prétendus trésors, et tournèrent les uns contre les autres leurs armes encore teintes du sang des saints

martyrs. Il resta plusieurs de ces barbares sur la place. Les autres ayant enfin enfoncé les coffres, furent bien trompés de n'y trouver que des reliques et des livres, qu'ils dispersèrent de dépit par la campagne et dans les marais.

C'est ainsi que saint Boniface termina par une glorieuse mort, une vie qui fut elle-même un continuel martyre, puisqu'elle fut un apostolat continuel. Ses immenses travaux et les fruits que l'Eglise en recueillit font assez son éloge. Saint religieux, grand archevêque, missionnaire infatigable, digne légat du saint-siége, il fut toujours également zélé pour la gloire et l'accroissement de l'Église, pour le rétablissement de la discipline dans le clergé et dans l'état monastique, pour l'extirpation du vice et de l'idolâtrie. La France et l'Allemagne le pleurèrent comme leur apôtre. Respecté des princes de la terre, aimé et honoré des peuples, pour comble de gloire, il fut haï des hérétiques, qui le calomnièrent, et des idolâtres, qui l'immolèrent enfin à leur fureur. Son martyre arriva le 5 de juin 755, après trente et un ans six mois d'épiscopat [1].

Le bruit de la cruelle mort des saints missionnaires s'étant répandu dans le pays, les chrétiens de la province prirent aussitôt les armes pour la venger. Au bout de trois jours ils attaquèrent les terres des idolâtres. Ceux-ci ne pouvant leur résister, s'enfuirent, et il y en eut un grand nombre de tués. Les chrétiens pillèrent leur pays et emmenèrent leurs femmes, leurs enfants et leurs esclaves. Abattus de tant de maux, les idolâtres rentrèrent en eux-mêmes et se convertirent pour la plupart. Ainsi la mort de saint Boniface acheva l'ouvrage qu'il avait commencé de son vivant.

Son corps fut d'abord enterré à Utrecht, où saint Lul envoya des moines de Fulde, pour le transférer à leur monastère. Il arriva à Mayence le trentième jour après son martyre. Le peuple voulut le retenir comme étant le corps de son pasteur ; mais enfin la volonté du saint fut exécutée, et on l'enterra dans l'église de Fulde, où il est resté. On y rapporta aussi les livres qui avaient été dispersés par les idolâtres, et on y en montre encore trois. Le premier volume est de la grandeur d'un petit in-folio, et porte les

[1] Voir ses deux *Vies* : *Acta SS.*, 5 juin. *Act. Bened.*, *sec.* III, *pars* 2.

marques du martyre du saint, étant déchiqueté en quelques endroits de coups d'épée. Il contient plusieurs ouvrages des Pères. Le second volume est un livre des Évangiles, de la grandeur d'un petit in-octavo. Il est d'autant plus précieux, qu'on croit qu'il a été écrit de la main de saint Boniface, comme le marque une inscription qui est à la fin du livre. Le troisième volume contient, en lettres majuscules, une concordance des Évangiles, avec des notes sur l'épître de saint Jacques en petits caractères, que l'on croit également de la main de saint Boniface.

Dès que Cutbert, archevêque de Cantorbéri, eut appris la glorieuse mort de saint Boniface, il assembla le concile de sa province, et il fut résolu de célébrer tous les ans la fête du saint martyr et celle de ses compagnons ; c'est ce qu'il manda à saint Lul par une lettre, où, après avoir fait un bel éloge de saint Boniface, il dit qu'il le met, avec saint Grégoire et saint Augustin de Cantorbéri, au rang des principaux patrons de l'Angleterre [1].

Les principaux disciples de saint Boniface furent saint Burchard, premier évêque de Wurtzbourg, saint Wigbert, premier abbé de Fritzlar, morts l'un et l'autre avant leur maître ; saint Lul, son successeur sur le siége de Mayence ; saint Willibald, évêque d'Eichstedt, qui a écrit la vie de son maître ; saint Grégoire, abbé, issu des rois d'Austrasie, et qui, sans être évêque, gouverna le diocèse d'Utrecht après la mort de saint Eoban ; saint Winibald et sainte Walpurge, frère et sœur de saint Willibald.

Le même jour, en Égypte, la fête des saints Marcien, Nicanor, Apollone, et quelques autres, qui, durant la persécution de Galère-Maximien, accomplirent un glorieux martyre. — A Pérouse, les saints Florence, Cyriaque, Marcellin et Fauste, décapités durant la persécution de Dèce.— A Césarée, en Palestine, les saintes Zenaïde, Cyre, Valère et Marcie, lesquelles, après divers tourments, parvinrent avec joie à la gloire du martyre. — A Tyr, saint Dorothée, prêtre, qui, après avoir beaucoup souffert sous Dioclétien, et ayant vécu jusqu'au temps de Julien, honora sa vieillesse par le martyre qu'il endura sous cet empereur, à l'âge de cent sept ans.— A Cordoue, en Espagne, saint Sanche, jeune garçon, qui, bien qu'élevé à la cour, ne balança point à souffrir le martyre pour la foi de Jésus-Christ, durant la persécution des Arabes.

[1] *Inter epist. Bonif. epist.* 8.

VI• JOUR DE JUIN.

SAINT NORBERT.

ARCHEVÊQUE DE MAGDEBOURG, FONDATEUR DE L'ORDRE DE PRÉMONTRÉ.

Il naquit en 1080, dans la petite ville de Santen, au duché de Clèves. Héribert, son père, comte de Genep, était parent des derniers empereurs, et Hadwige, sa mère, sortait de la maison de Godefroi de Bouillon. Sa mère était aussi pieuse que noble. Durant les douleurs de sa grossesse, une voix lui fit entendre que le bienheureux enfant accordé par le ciel à ses vœux serait un jour une éclatante lumière et un grand archevêque, qui soutiendrait l'Eglise par sa doctrine et l'édifierait par ses vertus. Tant que le jeune Norbert demeura dans la maison paternelle, il ne démentit point les espérances que cet oracle avait fait concevoir de sa sainteté. Il avait une constitution robuste, un esprit pénétrant, une âme grande et héroïque, une piété tendre, un cœur docile aux vérités de la foi, une ardeur merveilleuse pour les sciences, de l'antipathie pour les divertissements, dans un âge que le monde considère comme la saison des plaisirs. Ses parents, touchés du naturel heureux qui ne laissait presque rien à faire à l'éducation et à la vertu, comprirent qu'ils ne pouvaient, sans résister aux volontés de Dieu, le soustraire à ses autels. Ils l'y engagèrent par l'ordre du sous-diaconat, qu'il reçut des mains de Frédéric, archevêque de Cologne, et par le canonicat, dont il fut pourvu dans l'église de Santen.

Mais tout à coup, la réputation de sa doctrine l'ayant enlevé du sein de ses parents, il fut obligé de suivre la cour de son archevêque. Ce nouvel engagement troubla d'abord la délicatesse de sa conscience. Mais peu à peu il prit les manières et l'esprit du courtisan; il sut se procurer un nouveau canonicat dans la métropole de Cologne, et cumula plusieurs bénéfices sans rendre aucun service à l'Eglise. Ces dignités, quoique considérables, ne bornèrent pas ses désirs. La cour de Frédéric n'eut pas assez de charmes pour arrêter un homme enflé déjà des avantages de la fortune, et que l'idée de sa noblesse remplissait d'espérances plus vastes. Il

quitta son archevêque pour s'attacher au service de l'empereur Henri V. Ce nouveau maître, prévenu en faveur du jeune ecclésiastique, qui d'ailleurs était son parent, lui donna bientôt sa confiance et son amitié, l'admit dans ses conseils et le nomma aumônier de son palais. En 1111, Norbert fut de ce voyage de Rome où le pape Pascal II fut si indignement traité par l'empereur allemand. Tout courtisan qu'il était, Norbert ne put s'empêcher d'en gémir dans son cœur. Il alla secrètement trouver le Pape, se jeta à ses pieds, y condamna les violences de l'empereur, et lui demanda pardon pour le malheur qu'il avait eu d'être présent à ses sacriléges. A son retour d'Italie, l'empereur lui offrit l'évêché de Cambrai, vacant par la mort de l'évêque Odon. Norbert refusa, soit parce qu'il ne voulut pas recevoir l'investiture, après la condamnation que le concile de Latran venait d'en faire, soit plutôt parce que la vie nécessairement plus grave d'évêque lui plaisait moins que la vie molle et voluptueuse de courtisan.

C'était en 1114. Norbert ne pensait qu'aux choses du monde, s'amuser, parvenir aux honneurs et aux richesses. Les pensées de la vie future lui semblaient des songes et des fables. Allant, un jour, à une partie de plaisir, bien monté, vêtu de soie et suivi d'un seul domestique, il traversait une agréable prairie. Tout d'un coup survint un grand orage, des éclairs, des tonnerres effroyables. Le domestique s'écrie d'épouvante : Où allez-vous, seigneur? Que prétendez-vous faire? Retournez, car la main de Dieu est armée contre vous, déjà sa colère commence d'éclater. A peine a-t-il achevé ces paroles, qu'une voix adressée à Norbert lui dit du haut du ciel : « Norbert, Norbert, pourquoi me persécutes-tu? Est-ce ainsi que tu réponds aux desseins de ma providence et que tu fais servir aux projets de ton orgueil les richesses et l'esprit que je t'ai donnés pour servir aux projets de ma gloire? Je t'avais mis au monde pour le salut et l'édification de mon Église, et voilà que tu es devenu la perdition des fidèles par tes scandales! Arrête, et reconnais que tu attaques ma puissance, en te révoltant contre les décrets de ma sagesse. » A ces mots, la foudre tombe aux pieds de son cheval, brûle l'herbe, ouvre la terre de la hauteur d'un homme, et répand une odeur de soufre. Norbert demeure étendu d'un côté, le cheval de l'autre, et le valet épouvanté. Norbert parut mort pendant une heure, après laquelle il revint comme d'un pro-

fond sommeil, et s'écria : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ! » Dès lors ce fut un autre homme.

Au lieu de retourner à la cour, il se rendit à Santen, où était son canonicat. Sa maison fut le premier lieu de sa retraite. Ce fut là qu'il repassa dans l'amertume de son cœur ses anciens égarements, ses jours vides, donnés tout entiers au monde et perdus pour l'éternité. Se livrant ensuite à sa ferveur, il punit son corps par le jeûne, et les plaisirs de sa jeunesse par le cilice. Il ne quitta pourtant pas ses magnifiques vêtements, qui convenaient si peu à la modestie de son état. La grâce, qui conduisait ce nouveau converti dans les voies de la pénitence avec une espèce de ménagement, le détachait peu à peu des vanités du monde, et réservait à une occasion d'éclat ce renoncement public aux pompes de la cour. Après ces premières épreuves, il se mit sous la direction spirituelle de l'abbé Conon, qui conduisait alors le monastère de Siegberg avec édification, et qui gouverna depuis, avec le même succès, l'évêché de Ratisbonne. Sous la conduite de ce saint directeur, Norbert, sans être moine, embrassa toutes les rigueurs de la vie monastique. Son âme fut alors tout à fait changée. Il commença à devenir un véritable chrétien, au lieu qu'il n'avait été, jusqu'alors, qu'un honnête homme selon le monde. L'humilité de la croix lui parut plus aimable que toute la gloire du siècle; le néant des richesses, la vanité des plaisirs se dévoilèrent à ses yeux. Il se persuada sans peine qu'il n'y avait rien de plus grand que le mépris des grandeurs mortelles.

Sorti de la retraite de Siegberg, Norbert fonda le monastère de Wurstemberg, qu'il mit sous la conduite du saint abbé Conon.

Après deux ans de pénitence, Norbert se sentit appelé à quelque chose de plus. Il vint trouver Frédéric, son archevêque, et lui découvrit la résolution qu'il avait prise de se faire ordonner prêtre. La nouvelle surprit l'archevêque. Il connaissait la vie profane de Norbert, mais il ignorait sa conversion. Son étonnement redoubla, lorsque Norbert le pria de lui conférer, dans un même jour, le diaconat et la prêtrise. Les canons étaient contraires à sa demande; d'ailleurs, la dissipation d'une vie mondaine, dont l'idée était encore toute récente, le rendait indigne d'une faveur que l'Église n'accordait qu'à une vertu éprouvée. Alors Norbert, fondant en larmes, se jette à ses pieds, lui expose avec confiance les

causes de sa vocation, les miracles de la divine miséricorde sur sa personne, et le genre de vie qu'il avait résolu d'embrasser. Frédéric ne douta plus à passer par-dessus les règles ordinaires en faveur d'une vocation toute céleste.

Le samedi saint de l'année 1115, Norbert vint à l'église métropolitaine avec ses habits pompeux, et se mêla à la troupe des ordinands. Le sacristain lui donna les ornements sacrés en présence d'une infinité de spectateurs qui étaient accourus à la nouvelle de cette ordination. Le saint, inspiré de Dieu, voulut réparer le scandale qu'il avait donné par son luxe. Il appela donc un de ses domestiques, qui l'accompagnait dans cette cérémonie, lui demanda l'habit qu'il cachait sous son manteau ; et, après s'être dépouillé de ses vêtements magnifiques, il se couvrit d'une robe de peaux d'agneaux, se ceignit d'une corde, et prit ensuite les ornements sacrés.

Après son ordination, il se rendit au monastère de Wurstemberg, pour se préparer aux fonctions de ses ordres dans le recueillement et la retraite. Il y passa quarante jours, sous la direction de l'abbé Conon, jeûnant tous les jours, ne vivant que de pain et d'eau, étudiant avec assiduité les devoirs de son ministère, mais goûtant les douceurs du paradis dans la contemplation des vérités de la foi. Venu ensuite à son église collégiale de Santen, le doyen et le chapitre vinrent le féliciter sur sa dignité nouvelle, et le prièrent de chanter la messe le lendemain, en présence de ses confrères. Norbert y consentit et la dit avec une telle abondance de larmes, que ceux qui assistèrent eurent peine à retenir les leurs. Son visage exténué, ses manières modestes inspiraient de la piété.

Après que le premier évangile eut été chanté, Norbert, brûlant d'un feu céleste, se tourna vers le peuple et prononça un discours sur la fragilité des biens de ce monde, sur le néant des grandeurs, sur la vanité des plaisirs. « Que la fascination des hommes est prodigieuse, disait-il, de poursuivre une gloire qui échappe, de s'entêter de grandeurs qui nous affligent, de chercher des richesses qui nous appauvrissent, de se livrer à des joies fugitives que les douleurs terminent, d'aimer un monde où l'on vit sans sécurité, où l'on ne goûte point de repos sans alarmes, où la prospérité n'est jamais sans disgrâces, les plaisirs sans épines, l'abondance sans disette, et les jours les plus tranquilles

sans chagrin. » Il adressa ensuite la parole aux chanoines ; et, pour ne scandaliser personne par une censure trop directe, il attaqua leur conduite en général, il troubla le calme de leurs fausses consciences par la crainte du jugement à venir, il leur remontra avec force les devoirs de leur profession, il leur fit appréhender la sévérité de la justice de Dieu, qui punit sans miséricorde les profanations du sanctuaire.

Cette prédication véhémente, animée du zèle d'un second Jean-Baptiste, eut le sort de la semence évangélique. Norbert ne se rebuta point de la dureté et des railleries de la plupart de ses auditeurs. Dès le lendemain il recommença de prêcher ; et, lorsque tous les chanoines furent assemblés dans le chapitre, il prit en main la règle de Saint-Grégoire et de Saint-Isidore. Il représenta au doyen, avec une éloquence merveilleuse, que, par les devoirs de sa charge, il était obligé de maintenir l'observance de cette règle qu'ils avaient reçue de leurs ancêtres, et que tout le chapitre avait solennellement juré de garder ; que, s'il souffrait qu'on violât impunément les constitutions des saints Pères, il serait lui-même coupable des prévarications de ses inférieurs ; et que, s'il différait davantage de ramener ses chanoines dans le premier esprit de leur état, il serait convaincu d'avoir fomenté le désordre qu'il aurait négligé de réparer [1].

Les anciens qui entendirent ce discours en furent extrêmement attendris. Ils regardaient Norbert avec des yeux d'admiration, ils ne doutaient pas qu'il ne fût envoyé de Dieu pour le rétablissement de la discipline, et ils étaient disposés à seconder ses pieuses intentions, mais les jeunes s'emportèrent comme des frénétiques. Un jour, l'un d'eux l'insulta jusqu'à lui cracher au visage. Norbert ne répliqua pas d'un mot, mais s'essuya le visage et bénit le Seigneur de lui avoir fait part aux ignominies de sa passion.

Dieu préparait son serviteur, par ces rudes épreuves, à de plus rudes combats. Après avoir exercé sa patience, il voulait tenter sa foi. Norbert allait souvent chercher dans le silence de la retraite des consolations et des forces contre les persécutions de ses confrères. Tantôt il se transportait à Siegberg, auprès de son directeur Conon ; tantôt il allait se recueillir auprès d'un saint ermite

[1] *Vita S. Norberti. Acta SS.*, 6 junii.

nommé Ludolfe, qui menait la vie solitaire sous l'habit clérical ; quelquefois il visitait les religieux de Glosterrath, au diocèse de Cologne, non loin de Santen. Dans ce dernier monastère, il y avait une grotte souterraine consacrée par le sang de quelque martyr. Norbert aimait à y dire la messe. Un jour il arriva, par accident, qu'une grosse araignée tomba dans le précieux sang à l'élévation du calice. Le saint frémit à la vue de ce malheur. Il voyait la mort inévitable, s'il avalait le poison ; sa foi l'accusait d'irrévérence, si, comme la rubrique le permet, il retirait l'araignée et perdait quelques gouttes de sang de Jésus-Christ. Il ne balança pas longtemps ; plein de foi, il avala l'insecte avec le sang du Sauveur, et, résigné à la mort, il l'attendit aux pieds des autels. Mais au moment qu'il croyait mourir, il éternua, et l'araignée lui sortit vivante par le nez. Sa foi, qui lui avait fait exposer sa vie, se trouvait ainsi récompensée. Aussi la foi fut comme le caractère qui le distingua des saints qui vécurent de son temps. La charité, disait-on, excelle dans Bernard, l'humilité dans Milon, et la foi dans Norbert. Milon, disciple de saint Norbert, puis évêque de Thérouanne, fut un des plus saints et des plus illustres prélats de son siècle.

Les ennemis de Norbert, non contents de l'avoir accablé d'outrages dans son pays, s'avisèrent de le décrier auprès des supérieurs catholiques. De son côté, le démon s'efforça de le jeter dans le découragement. Le saint, mettant à profit les reproches de ses ennemis mêmes, hommes et démons, alla trouver l'archevêque de Cologne, son prélat, résigna entre ses mains tout ce qu'il avait de bénéfices et de revenus ecclésiastiques, qui étaient considérables. Il vendit ses palais, ses terres, ce qu'il possédait de patrimoine, il en distribua le prix aux pauvres, ne se réservant que dix marcs d'argent, une chapelle pour dire la messe, une mule pour le porter dans le cours de ses voyages ; et, de tout le nombreux domestique qu'il entretenait, il ne garda que deux valets, plutôt pour être les compagnons de ses travaux que pour le servir dans les fatigues de sa mission. Sa résolution était d'annoncer désormais la parole divine, non plus à ses confrères, qui s'y montraient insensibles, mais au pauvre peuple, qui en était avide, et d'aller pour cela faire autoriser sa mission par le chef même de l'Église.

Déchargé du fardeau de ses richesses, il se mit en route. Le monde le plus idolâtre de la fortune ne pouvait refuser son admiration au mépris que Norbert faisait de ses caresses. Les villes, à son passage, applaudissaient à sa vertu ; il n'y eut que Norbert qui ne fut pas content de soi. Les dix marcs d'argent qu'il s'était réservés pour les besoins du voyage lui parurent contraires à l'esprit de pauvreté ; il les regarda comme l'effet d'une prévoyance timide, qui semblait se défier de la providence de Dieu. Ainsi, étant arrivé à Huy et faisant de sérieuses réflexions sur la pauvreté du Sauveur, qu'il s'était proposée pour le modèle de la sienne, il distribua cet argent aux pauvres et ne retint que sa chapelle. Il poursuivit son chemin dans ce dépouillement parfait, exposé aux injures des saisons, aux disgrâces de la mendicité, marchant pieds nus pendant le froid des hivers et les chaleurs de l'été, couvert d'une grosse soutane, négligé de telle sorte qu'il semblait un de ces misérables vagabonds dont la figure a quelque chose d'affreux et de bizarre tout ensemble. C'est dans cet état qu'il arriva à Saint-Gilles, en Provence, où était le Pape.

Dès son arrivée, il eut audience de Gélase. Il exposa au Saint-Père les motifs de son voyage, le zèle qu'il sentait pour le salut des âmes et le dessein qu'il avait pris de travailler, sous son autorité, à la conversion des pécheurs. Gélase, informé de la naissance de Norbert et ravi de sa conversation, tâcha de l'engager à demeurer auprès de sa personne. Il prétendait s'en servir dans les besoins de l'Eglise. Mais l'humble serviteur de Dieu, à qui la seule pensée de la cour et des honneurs était un supplice, se défendit des instances du souverain Pontife. Il lui remontra qu'ayant eu le malheur de vivre dans les cours des princes et des empereurs, il était temps qu'il expiât par la pénitence les désordres d'une vie mondaine. Il ajouta que sa jeunesse et le défaut d'expérience le rendaient incapable des emplois dont Sa Sainteté voulait l'honorer ; et que, quand il en serait capable, sa vie déréglée l'en rendrait indigne. Que si elle lui ordonnait de reprendre la vie canoniale qu'il avait quittée ou d'embrasser la vie monastique, pour laquelle il n'avait nul attrait, ou enfin de passer le reste de ses jours en pèlerinage, il obéirait aveuglément à ses ordres ; mais, qu'à l'égard de la place qu'elle lui offrait à sa suite, il la suppliait de ne point le forcer à s'y soumettre ; que toute la grâce qu'il ve-

nait lui demander, était de lui pardonner la faute qu'il avait commise en recevant deux ordres majeurs dans un jour. Que si, après lui avoir pardonné cette faute, elle le trouvait propre à la dispensation de l'Évangile, il accepterait avec joie l'honneur d'un si saint ministère.

Le Pape, voyant sa fermeté et son zèle, et sachant la persécution qu'il avait soufferte à cause de sa prédication, lui donna le pouvoir de prêcher la parole de Dieu, non-seulement dans les lieux où il l'avait prêchée, mais partout où il voudrait; il lui en donna même un ordre exprès, avec défense, à ceux qui avaient voulu s'y opposer, d'empêcher le simple peuple de profiter de ses instructions. Et, afin que personne ne pût en douter, il lui en fit expédier une bulle en forme.

Norbert, muni de si amples pouvoirs, sortit de Saint-Gilles, content d'avoir évité les honneurs de la cour, mais plus content encore de la bénédiction et des marques de tendresse que le souverain Pontife lui donna à son départ. Les neiges qui couvraient la terre rendaient les chemins impraticables; mais la charité qui embrasait le cœur de l'homme apostolique lui faisait surmonter les rigueurs de la saison. Il traversa pieds nus de vastes provinces, sans adoucir sa pénitence, sans relâcher l'austérité de sa vie quadragésimale et la dureté de ses vêtements. Il enfonçait dans la neige quelquefois jusqu'aux genoux; souvent, abattu de lassitude, il était contraint de prendre un peu de repos sur la glace. Cependant il ne voulut jamais se servir de sa monture. Il passait les jours dans les fatigues et presque toutes les nuits en oraison.

Il arriva enfin à Orléans, au commencement du carême de l'an 1118. Là, un sous-diacre, touché de ses exemples, se mit à le suivre et embrassa le même genre de vie. Ce fut la première conquête de son apostolat et le premier enfant de ses douleurs, qui partagea avec lui les travaux de sa mission. Avec ce renfort, il continua son chemin, répandant dans les lieux de son passage l'odeur de sa sainteté. Ils arrivèrent à Valenciennes la veille des Rameaux. La conjoncture était favorable au zèle de Norbert; mais, comme il savait peu de français, il ne put profiter d'une si heureuse circonstance. Sa charité souffrait. Il eut recours à la prière, pour attirer, par ses vœux, sur Valenciennes, les grâces qu'il ne pouvait lui communiquer par la parole. Pendant l'oraison, il se

souvint qu'autrefois le Saint-Esprit donna aux apôtres le don des langues pour la conversion des peuples. Il lui demanda la même grâce pour le salut de la ville où il était, ou du moins il pria le Seigneur que, pour l'honneur de l'apostolat dont il l'avait chargé et pour la gloire de l'Évangile dont il était le ministre, il donnât à ses auditeurs ce qu'il avait accordé aux apôtres, qu'une langue étrangère fût entendue de tous ceux qui assisteraient à son sermon. Le Saint-Esprit exauça la prière de son serviteur. Le lendemain il monte en chaire, il prêche en langue teutonique, et ses auditeurs, à qui elle était étrangère, l'entendirent aussi parfaitement que si elle leur eût été naturelle. Le miracle opéra des conversions admirables dans Valenciennes. Le peuple, frappé d'étonnement et pénétré de componction, venait en foule consulter Norbert. Les pécheurs, effrayés, accouraient à lui pour se réconcilier par le sacrement de pénitence. Toute la ville, sensible au bonheur qu'elle possédait et affligée par la seule pensée de son départ, prenait déjà des mesures pour le retenir.

Norbert, qui avait dessein de retourner à Cologne, résistait à leurs prières et se disposait à partir, lorsque la maladie de ses trois compagnons l'obligea d'accepter le séjour qu'il avait refusé. Il ne voulut confier qu'à sa vigilance le soin de ses chers malades. Il nettoyait de ses mains les ulcères que les neiges leur avaient causés. Il leur préparait leur repas, et leur servait les mets qu'il avait mendiés, ou qu'il recevait de la charité des fidèles. Il les essuyait dans l'accès de la fièvre, mais il avait soin surtout de leurs consciences, et sa principale occupation était de les exhorter à souffrir en chrétiens et à mourir chrétiennement. Il rendait tous ces services à ses compagnons, étant incommodé lui-même. Il plut au Seigneur, dont les jugements sont adorables, d'abréger les exercices pénibles de la charité de Norbert, en couronnant d'une mort précieuse les mérites de ses chers enfants. Leur trépas lui coûta des larmes. Ses deux domestiques, qui étaient devenus ses collègues par les liens d'une profession commune, furent enterrés dans le collatéral gauche de l'église de Saint-Pierre, et le sous-diacre dans la grande église de Sainte-Marie, à Valenciennes.

Tandis que Norbert rendait les derniers devoirs à ses trois premiers disciples, la Providence, qui l'avait affligé, le consola. Burcard, évêque de Cambrai, passa à Valenciennes. Norbert, qui

avait eu avec lui d'étroites liaisons dans la cour de l'empereur, rendit visite à l'évêque. Hugues, qui était chapelain de ce dernier, se trouva, par occasion, à la porte, et l'introduisit auprès de Burcard, qui méconnut d'abord Norbert. Son visage livide, ses vêtements grossiers, son corps décharné, son air pénitent ne rappelaient point à l'évêque l'idée d'un courtisan magnifique et enjoué. Mais après quelques moments de conversation, Burcard reconnut son ancien ami, et, dans un transport d'admiration, il s'écria : « O Norbert ! qui aurait jamais cru ce changement ? Quoi donc ! êtes-vous celui que j'ai vu comblé de gloire et de richesses ? que les empereurs honoraient de leur amitié, dont les courtisans enviaient le bonheur, et à qui je dois mon élévation ? » Les larmes qui se mêlèrent à ces démonstrations de tendresse, jetèrent Hugues dans l'inquiétude. Comme il n'entendait pas l'allemand, il y conjecturait du mystère, mais il ne pouvait en trouver le dénoûment. Il prit la liberté d'interroger l'évêque sur le sujet de ses caresses et de ses pleurs. Alors Burcard, redoublant ses soupirs, lui dit que cet homme, qui paraissait en si mauvais équipage, avait été le favori de l'empereur, les délices de sa cour ; que c'était un seigneur distingué par sa naissance et considéré par ses emplois; qu'il avait refusé l'évêché de Cambrai, et que, pour lui, il ne le tenait que de son refus.

Le récit de cette histoire jeta les semences de salut dans le cœur de Hugues. Il ne put contenir ses larmes, à la vue de celles que versait son évêque. La grâce qui sollicitait depuis quelques années ce vertueux ecclésiastique à la retraite, réveilla ses anciennes inclinations à l'aspect de Norbert. Il ne s'en expliqua pourtant pas alors. Mais le saint étant tombé malade, il lui fit de fréquentes visites, il étudia son esprit et ses maximes, il s'informa de ses desseins, il goûta sa conduite et n'attendait, pour se déclarer disciple, que le rétablissement de la santé du maître. Dès les premiers jours de sa convalescence, Hugues lui ouvrit son cœur et lui demanda la grâce de l'associer à sa compagnie. A cette proposition, Norbert, levant les mains au ciel, loua le Seigneur de lui avoir suscité un disciple pour succéder au zèle et à la vertu de ceux que la mort venait de lui ravir.

Après quelques jours, pendant lesquels Norbert acheva d'instruire son nouveau et unique compagnon, ils sortirent tous deux

de Valenciennes, sans autre provision qu'une chapelle et un bréviaire. Dieu bénit les prémices de leur mission. Dans tous les villages où ils annoncèrent l'Evangile, ils firent des conversions extraordinaires. Les ennemis les plus irréconciliables, frappant leur poitrine, venaient déposer aux pieds de Norbert leurs désirs de vengeance. Les pécheurs invétérés, troublés par la crainte des jugements de Dieu, renonçaient à leurs désordres. La moisson fut si abondante, que les ouvriers ne pouvaient y suffire. Les prodiges étaient si publics, que les villes voisines, à l'approche des deux apôtres, sortaient au-devant d'eux, pour les inviter à les honorer de leur présence : ceux qui ne pouvaient les posséder dans leurs maisons, les priaient d'accepter quelques effets de leur libéralité. Norbert, qui avait tout quitté pour l'Evangile, n'avait garde de trafiquer des fonctions apostoliques. Il refusa l'argent qu'on lui offrait. Tout ce que l'on put gagner sur son esprit, fut de lui faire recevoir les oblations que l'on put gagner sur l'autel pendant le sacrifice ; encore voulut-il les distribuer sur l'heure même aux pauvres, de crainte qu'il ne passât pour mercenaire dans la dispensation d'un emploi qui doit être gratuit. Il accepta l'hospitalité que Jésus-Christ permettait à ses apôtres dans leur mission, mais il n'interrompait point les règles de la pénitence qu'il s'était prescrites. La terre lui servait de chaise, et ses genoux de table durant ses repas ; ses mets n'étaient assaisonnés que de sel, l'eau était sa boisson ordinaire, et ce genre de vie était uniforme dans toutes les saisons, si ce n'est lorsqu'il mangeait à la table des archevêques et des évêques.

Il choisissait pour le sujet de ses prédications les grandes vérités du christianisme. Il parlait du sacrement de pénitence et des dispositions nécessaires pour le recevoir. Il enseignait aux gens mariés les obligations de la société conjugale, il instruisait les riches des moyens de sanctifier leurs richesses et de se sanctifier eux-mêmes au milieu de leur abondance. Il apprenait aux pauvres l'usage qu'ils devaient faire de la pauvreté, quels étaient les desseins de Dieu dans les adversités qu'il envoyait aux hommes ; et, proportionnant ses expressions à la capacité de ses auditeurs, tantôt il s'abaissait jusqu'au langage des paysans, et tantôt il élevait les esprits par la noblesse de ses pensées et par la force de cette haute éloquence qui persuade, qui touche et qui entraîne.

Les miracles qui accompagnaient sa parole, relevaient la dignité de son ministère, et l'exemple de ses vertus fortifiait la liberté de ses discours. Les peuples, avides de ses sermons, le suivaient en foule dant ses voyages, pour goûter plus longtemps le plaisir de l'entendre ; en sorte qu'il était souvent obligé, pour satisfaire à leur dévotion, de demeurer dans les places publiques et d'y coucher. Il aimait mieux souffrir l'incommodité des saisons, que de faire souffrir personne par la difficulté qu'on aurait eu de trouver accès dans la maison des seigneurs où il était invité à loger.

Nos deux apôtres, qui avaient parcouru le diocèse de Cambrai, jugèrent qu'il était temps de répandre la parole dans leur propre pays. Le diocèse de Liége se présentait le premier sur leur route ; ils s'y arrêtèrent et commencèrent leur mission à Fosse, endroit natal de Hugues. L'austérité de leur vie, le succès de leurs prédications publièrent aussitôt leur arrivée dans la province, et leur attirèrent de toutes parts des auditeurs. Les ecclésiastiques, qui apprirent les fruits que Dieu opérait par Norbert, vinrent profiter de ses discours. Ils reconnurent que le vertueux missionnaire avait le talent de remuer les cœurs, et surtout de réconcilier les ennemis. Ils le prièrent de vouloir être le médiateur d'une paix que l'on avait jusqu'alors inutilement tenté de rétablir entre deux familles irréconciliables. Déjà plus de soixante personnes avaient péri par le fer, et l'on continuait tous les jours les meurtres de part et d'autre, sans que l'autorité du magistrat ni les prières des gens de bien eussent pu désarmer les furieux.

Pendant qu'on racontait à Norbert l'histoire de tant de massacres, un jeune homme, dont le frère avait été tué dans la semaine et dont il allait venger la mort, passa devant le saint ; on l'en avertit. Alors le missionnaire pria le jeune homme d'approcher, il l'embrassa avec tendresse, et lui parla de la sorte : « Je suis un voyageur nouvellement arrivé dans votre ville, je n'ai encore rien demandé ni rien reçu de personne depuis mon séjour ; vous êtes le premier à qui je m'adresse pour vous prier d'une grâce ; vous me paraissez d'un caractère trop obligeant pour me refuser une faveur qui dépend de vous, et que je vous conjure de m'accorder.» A ces mots, le cœur du jeune homme fut attendri, et les larmes aux yeux : «Commandez, dit-il, mon père, je suis prêt à obéir. Eh bien ! lui répliqua Norbert, je vous demande grâce pour le meur-

trier de votre frère. » A ces mots, le cavalier, brisant ses armes, sacrifie sa vengeance au commandement de Norbert.

Ce n'était point assez d'avoir calmé un furieux, il fallait faire mettre bas les armes à plusieurs autres qui devaient s'assembler à Mourtier, à deux lieues de Namur, pour vider la querelle le samedi suivant. Norbert y alla. Les peuples voisins, qui savaient le sujet de son voyage, le suivirent. A son arrivée, il donna ses premières heures à la prière, qu'il avait coutume de faire précéder par la prédication. Comme l'ouvrage qu'il méditait était difficile, il s'y prépara par de plus longues oraisons. Le peuple, qui l'attendait avec impatience, se plaignit de leur longueur. On supplia Hugues d'avertir le saint qu'il était près de midi, et qu'il lassait par ses retardements, la patience du peuple assemblé. Norbert, comme s'il fût sorti d'un long ravissement, lui répondit que l'heure n'était pas encore venue, qu'il appartenait à Dieu de prescrire le temps de parler aux hommes, et non pas aux hommes de prévenir les ordres de Dieu. Il continua sa prière jusqu'à ce que le Saint-Esprit lui eût fait connaître qu'il était temps de travailler au salut des pécheurs.

Sur-le-champ Norbert sortit de sa retraite, le visage rayonnant comme un autre Moïse. Il entra dans l'église. Comme c'était un samedi, jour qui dès longtemps était dédié à Marie, il dit la messe en l'honneur de la sainte Vierge. Ensuite il en recommença une autre pour le repos des âmes de ceux dont la mort avait allumé la guerre dans la province. Après qu'il eut achevé la seconde messe, il monta en chaire. Quoique la plupart de ceux qui étaient accourus pour l'entendre se fussent dissipés et répandus dans la ville, pour prendre quelque nourriture, le saint ne laissa pas de prêcher. Sa voix, que le jeûne avait rendue si languissante, qu'on pouvait à peine l'entendre dans l'auditoire, retentit avec tant d'éclat jusque dans les maisons les plus éloignées, que chacun, étonné de ce prodige, abandonna le soin du corps pour se rassasier du pain de la parole.

Le retour du peuple dans le lieu saint ranima le zèle du prédicateur ; il parla de la sorte à l'assemblée : « Vous savez, mes frères, que Jésus-Christ ordonna à ses disciples d'annoncer la paix en tous les lieux où ils iraient annoncer l'Evangile. Il a promis que, si le fils de la paix habitait dans ces lieux, la paix qu'il y aurait

annoncée y demeurerait. Nous avons l'honneur, mes chers frères, par un pur effet de la grâce, et non point pour la récompense de nos mérites, d'être les héritiers du ministère de Jésus-Christ. Nous venons aujourd'hui, à leur exemple, vous apporter la paix. C'est là le motif qui m'a conduit dans votre ville et qui vous rassemble dans votre église. Dieu me commande de vous l'offrir de sa part, et il vous ordonne de l'accepter. Vous opposerez-vous à un bien qui doit être la source de votre félicité en ce monde et en l'autre? Ah! craignez, mes frères, qu'en refusant la grâce que je vous présente, vous n'irritiez la colère d'un juge, après avoir méprisé la miséricorde d'un père. »

Les assassins, qui étaient présents à ce discours, joignant leur voix à celle de toute l'assemblée, crièrent tous ensemble qu'ils étaient prêts à recevoir la paix aux conditions qu'il lui plairait de prescrire. Aussitôt Norbert sortit de l'église, il appela les deux partis, et les engagea de ratifier leur promesse par un traité solennel. Il fit apporter les reliques, sur lesquelles on jura une réconciliation éternelle [1].

Ayant appris la mort du pape Gélase et l'élection de Calixte II, il vint trouver celui-ci au concile de Reims, pour faire renouveler la permission qu'il avait obtenue de prêcher. Mais le Pape était si accablé d'affaires qu'il ne put en obtenir d'audience. S'étant donc présenté plusieurs fois inutilement pendant trois jours, il prit la résolution de sortir de Reims et de s'en retourner. A quelque distance de la ville, il rencontra Barthélemi, évêque de Laon, qui allait au concile. Ce prélat, soit par curiosité, soit par inspiration divine, aborda les trois pèlerins, Norbert, Hugues, son disciple, et un clerc anglais qui venait de se joindre à eux, les salua et demanda qui ils étaient et où ils allaient. Norbert lui répondit qu'il était de Lorraine; qu'ayant renoncé à ses biens, à ses parents et au siècle, il avait résolu d'embrasser la vie apostolique; qu'il était venu à Reims pour obtenir la confirmation du Pape, mais que la foule des personnes riches ne lui avait pas permis de l'approcher. Barthélemi l'exhorta de retourner à Reims avec lui, lui promettant de lui procurer une audience. Norbert y consentit, et

[1] *Vita S. Norbert. Acta SS.*, 6 junii. *Vie de saint Norbert*, par Hugo, abbé d'Étival.

l'évêque ayant fait descendre de cheval un de ses gens, y fit monter Norbert, dont il apprit l'histoire plus en détail, et engagea sans peine le Pape à lui donner audience.

Calixte reçut le saint missionnaire avec bonté, et lui promit qu'après le concile il irait à Laon et l'écouterait à loisir. Il le recommanda particulièrement à l'évêque de Laon, qui le retint toujours auprès de lui pendant le concile. Les évêques et les abbés assemblés à Reims accueillirent Norbert avec grande joie. Ils admiraient la force de ses discours, la sagesse de ses réponses et la rigueur de sa pénitence; car il marchait toujours pieds nus, quoique l'hiver commençât à se faire sentir : plusieurs l'exhortaient à modérer ses austérités, mais inutilement. Après le concile, l'évêque Barthélemi le reconduisit à Laon, où il attendit l'arrivée du Pape, qui s'y rendit en effet quelques jours après la fin du concile.

Il y avait, hors de la ville de Laon, une église où l'évêque de Laon avait placé quelques chanoines réguliers. Ayant délibéré avec le Pape, sur les moyens de retenir le nouvel apôtre dans son diocèse, il offrit cette église à Norbert. Celui-ci ne l'accepta que par obéissance pour le Pape et à condition que ses chanoines embrasseraient son genre de vie; mais la seule vue de sa personne leur fit peur, et ils déclarèrent qu'ils ne voulaient pas d'un tel réformateur. Norbert, de son côté, témoigna à l'évêque qu'il aimait mieux demeurer dans quelque solitude propre au recueillement. Eh bien! reprit l'évêque, je vous montrerai dans mon diocèse plusieurs endroits solitaires, et je vous donnerai celui qui vous agréera.

Le saint évêque le fit aussitôt que le Pape fut parti de Laon. Il conduisit saint Norbert en divers lieux de son diocèse. Il lui montra la forêt de Thierrache et le conduisit à Foigni, en lui faisant remarquer la solitude et les commodités de ce lieu. Norbert s'étant mis en prière, dit à l'évêque que ce n'était pas le lieu que Dieu lui avait destiné. L'évêque le mena donc dans un autre lieu de la même forêt, où Norbert, s'étant mis aussi en prière, dit que ce n'était pas encore là ce que Dieu lui destinait. Alors l'évêque le mena au fond de la forêt de Couci. C'était un petit vallon devenu comme un marais flottant par les eaux qui tombaient des montagnes; l'accès en était difficile : les bois épais, les montagnes

et les rochers y laissaient pénétrer à peine la lumière du soleil. Ce vallon se nommait dès lors Prémontré. Le séjour en était si malsain, le terroir si stérile, que les paysans, pour qui on y avait bâti une chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste, l'avaient abandonné. Barthélemi et Norbert entrèrent dans cette chapelle pour y faire oraison. L'évêque, ayant fini sa prière, se leva et dit à Norbert de finir la sienne, parce qu'il se faisait tard et qu'il n'y avait pas en ce lieu de quoi les loger. Norbert, revenu un peu de son extase, pria l'évêque de lui laisser passer la nuit en prière. Ainsi, l'évêque remonta seul à cheval et gagna Avisi. Le lendemain, il retourna dès le matin à Prémontré et demanda à Norbert ce qu'il pensait de ce lieu. Il lui répondit, transporté de joie : C'est ici le lieu de mon repos et le port de mon salut; c'est ici que je dois chanter les louanges du Seigneur avec des fidèles serviteurs que le ciel rassemblera autour de moi pour y publier ses miséricordes. Cependant cette chapelle ne sera pas l'église principale du monastère; il y en aura une autre qui sera bâtie au delà de la montagne. J'ai vu en esprit, pendant l'oraison, une troupe de pèlerins vêtus de robes blanches, portant en mains des croix et des encensoirs, et qui m'indiquaient la place où Dieu souhaitait que nous élevassions un temple à son honneur.

Ainsi, Norbert se fixa à Prémontré avec ses deux compagnons. Ce lieu dépendait du monastère de Saint-Vincent de Laon ; l'évêque, en arrivant à la ville, manda l'abbé et lui donna une autre terre en échange, afin que Norbert ne fût plus inquiété dans son nouvel établissement. Il ne manquait au saint fondateur que des compagnons : la Providence ne tarda pas à lui en envoyer. Il alla à Laon pour en gagner à Dieu, et étant entré dans l'école de Radulfe, qui avait succédé à son frère Anselme, il fit aux écoliers un discours si pathétique, que sept jeunes gens de qualité, arrivés tout récemment de Lorraine, le suivirent à Prémontré pour embrasser son genre de vie. La joie qu'il ressentit de la conquête des sept Lorrains fut bientôt troublée par l'apostasie du clerc anglais. Ce malheureux, à qui Norbert avait confié leur argent, l'emporta la nuit et s'enfuit du monastère. Le saint patriarche, craignant pour ses novices l'effet d'un pareil scandale, les rassura par ses discours. Il leur représenta que les sociétés les plus saintes étaient exposées aux plus grandes tentations; qu'il était

sorti du collége des apôtres le plus avare des hommes; que les hiérarchies des anges avaient été déshonorées par la désertion du plus élevé d'entre les esprits; qu'ils ne devaient pas s'étonner qu'un perfide, qui s'était laissé corrompre comme Judas par l'avarice, et séduire dans le paradis terrestre comme Ève, eût vécu parmi eux.

Ce fut par ces considérations et autres semblables que Norbert fortifia ses disciples contre les dangers de la tentation. Il employa tout l'hiver à les accoutumer aux pratiques de la pauvreté et de la pénitence. Dès que le printemps commença de rendre les chemins praticables, il se mit seul en campagne pour prêcher l'Évangile et réunir ses disciples, laissant à Hugues la conduite de ceux qui étaient déjà à Prémontré. Il vint à Cambrai pendant le carême en 1121, il y prêcha, et, à son premier sermon, il gagna Évermode. C'était un homme de qualité, d'un esprit pénétrant, d'une piété exemplaire, qui devint dans la suite évêque de Ratzbourg et travailla efficacement à la conversion des Vandales encore païens. A Nivelle, où Norbert se rendit avec son nouveau disciple, un jeune homme nommé Antoine s'offrit de se joindre à eux. Plusieurs suivirent son exemple; de sorte qu'avant la fin du carême, Norbert retourna à Prémontré avec treize compagnons. La troupe étant ainsi grossie, il pensait sérieusement à lui donner un plan de vie régulière et uniforme; le démon le traversa de bien des manières, mais il triompha du démon par la foi et la patience, et le chassa de plusieurs possédés.

Quelques personnes lui conseillaient la vie érémitique, d'autres l'observance de Cîteaux, qui commençait à fleurir. Il recommanda à ses disciples de s'adresser à Dieu pour connaître la volonté de Dieu et la suivre une fois connue. Ils s'appliquèrent donc pendant plusieurs jours à de ferventes prières, ils redoublèrent leurs mortifications pour implorer les lumières du Saint-Esprit. Norbert, qui était à leur tête, les animait par ses exemples, et enfin Dieu exauçant les vœux de ses fidèles serviteurs, ils se trouvèrent tous d'accord sur le choix de la vie canonique. Saint Augustin, que Norbert vit en esprit dans l'ardeur de ses oraisons, fortifia leur choix. Alors le saint ne douta plus que désormais il devait s'attacher à la règle de ce saint docteur. Tous s'y soumirent d'autant plus volontiers, que de quarante religieux qui étaient à Prémont

tré, il n'y en avait pas un qui, dans le siècle, n'eût fait profession de la vie canonique.

Sur ce principe, il commença le plan de son ordre. Il donna, pour fin à ses enfants de vaquer, avec la grâce de Dieu, au salut et à la perfection de leurs âmes. Il joignit à cette fin l'emploi de la prédication et le soin de sanctifier le prochain, persuadé que rien ne contribue davantage à notre sanctification que de nous dévouer nous-mêmes au salut des âmes, et que rien ne nous rend plus propres à sauver les âmes que de nous sanctifier nous-mêmes. Il rassembla dans son institut le silence et les austérités de la vie monastique avec les fonctions de la vie cléricale. Il prit de la première l'oraison, la retraite, l'abstinence de chair, le chant de l'office divin. Il tira de la seconde tout ce qui peut aider au salut et à la perfection du prochain, les prédications, les missions parmi les infidèles et les hérétiques, l'administration des cures, l'étude de l'Écriture sainte et de la théologie, sans laquelle on ne peut s'acquitter du ministère de l'Evangile. Sur ce projet, il dressa le formulaire de leur profession, qu'ils firent tous avec lui le jour de Noël de l'année 1121 [1].

Dieu donna tant de bénédictions à cet institut naissant, qu'en peu de temps il fut répandu par tout le monde chrétien; en sorte que trente ans après sa naissance, il y avait déjà au chapitre général de Prémontré près de cent abbés de l'ordre. Barthélemi, évêque de Laon, fonda seul jusqu'à cinq monastères de cet institut dans son diocèse. Parmi les personnages illustres qui embrassèrent l'institut de saint Norbert, on vit le comte Godefroi de Namur, frère convers dans le monastère de Floref, fondé par sa femme, la comtesse Ermesande. Le comte Godefroi de Cappenberg, qui descendait de Charlemagne et de Vitikind, se donna à Norbert avec tous ses domaines, et transforma son château en monastère, où il fit profession avec Atton, son frère, parrain de l'empereur Frédéric Barberousse. La vie du bienheureux comte Cappenberg est un tissu de patience, de prodige et de zèle. Il consacra ses mains au soulagement des lépreux, il s'employa à la prédication du royaume de Dieu, il fit servir sa noblesse et ses grands biens à la protection et au soulagement des pauvres; enfin

[1] *Vit. S. Norb. Acta SS.*, 6 junii. *It. Hugo.*

il passa toute sa vie dans une obéissance parfaite aux ordres de Norbert, dont il fut le disciple fidèle. L'Eglise célèbre sa fête le 13 janvier, et l'ordre de Prémontré le regarde comme un de ses plus grands saints [1].

Son exemple toucha tellement Thibauld IV, comte de Champagne, qu'il voulut l'imiter. Il alla trouver saint Norbert pour le consulter sur son salut, et, encore plus touché après l'avoir entendu parler, il se mit entièrement à sa disposition, lui et tous ses biens. Le saint homme, voyant avec quelle noblesse de cœur le prince faisait cette offrande, demanda du temps pour consulter Dieu. Il considéra que Thibauld avait plusieurs grandes terres, savoir : les comtés de Blois et de Chartres, d'un côté, et, de l'autre, ceux de Meaux et de Troyes. Or, il n'était pas facile de détruire ces seigneuries et leurs châteaux pour les donner à une congrégation religieuse, tant pour l'intérêt du royaume, qui en aurait été affaibli, que pour celui de quantité de seigneurs, vassaux de ce prince. Norbert savait d'ailleurs qu'il était très-libéral à faire l'aumône, à bâtir des églises et des monastères, qu'il était le protecteur des orphelins, des veuves et de tous les misérables. Il crut donc que ce serait aller contre l'ordre de Dieu que de tirer ce prince de l'exercice des bonnes œuvres où il l'avait appelé. Quand le temps de rendre réponse fut venu, le comte s'attendait qu'il lui conseillerait de renoncer à tout. Mais le saint homme lui dit : Il ne sera point ainsi, vous porterez le joug du Seigneur avec la société conjugale, et votre postérité possédera vos grands États avec la bénédiction de vos pères. Le comte se soumit, et, par les soins de Norbert, il épousa Mathilde, fille du duc de Carinthie, dont il eut plusieurs enfants. Il était lui-même fils d'Étienne, comte de Blois, que nous avons vu dans la première croisade, et d'Adèle, fille de Guillaume le Conquérant, laquelle fut de son côté un modèle de piété et de bonnes œuvres.

Non content d'avoir formé à l'Eglise de saints religieux, Norbert voulut encore lui consacrer de saintes religieuses. Le nombre, en moins de quinze années, s'accrut si prodigieusement, qu'on en compta plus de dix mille répandues en différents royaumes.

[1] *Acta SS.*, 13 januar. — [2] *Vie de S. Norbert*, par Hugo.

La ville d'Anvers avait été entièrement pervertie par l'hérésiarque Tanquelin, et on y avait aboli presque tous les exercices du christianisme. La séduction persévéra après la mort de cet imposteur. Quoique Burcard, évêque de Cambrai, eût envoyé douze ecclésiastiques dans Anvers au secours du seul prêtre qui desservait l'église de Saint-Michel, les fruits ne répondaient pas au zèle du prélat et au travail des ouvriers. Les missionnaires, voyant l'opiniâtreté du peuple d'Anvers dans l'hérésie, jugèrent qu'il n'y avait que Norbert qui pût la vaincre. L'évêque, qui était son ami, le supplia de venir. Norbert, étant arrivé avec deux de ses disciples, déploya toute son habileté et la douceur de son éloquence pour détromper les esprits que l'amour du libertinage avait entraînés dans l'erreur. « Je sais, leur disait-il, que l'ignorance a plus de part à votre désertion que l'attachement au mensonge. Vous vous êtes livrés à l'hérésie sans la connaître, et je viens vous annoncer la vérité que vous ne connaissez pas. Je suis persuadé que vous aurez le même empressement à l'embrasser, sitôt que je vous l'aurai proposée, que vous avez témoigné d'ardeur à suivre les impostures qui vous ont déguisé l'erreur sous les apparences de la vérité. »

Ainsi Norbert, bien loin d'insulter par des invectives au malheur de ces peuples, excusait leur surprise avec tant de bonté, qu'il leur épargnait la honte que l'on a d'ordinaire à confesser l'erreur que l'on déteste. Dans ses prédications, il avait soin d'allier la douceur avec la force de la conviction. Il sut tempérer si bien l'une par l'autre que les chefs du parti abjurèrent leur hérésie entre les mains de Norbert. Les disciples, qui n'y étaient retenus que par l'exemple des maîtres, imitèrent leur conduite, de sorte que la ville changea tout à coup de créance et de mœurs. Ceux qui gardaient depuis cinq ou six ans le corps de Jésus-Christ dans des lieux immondes, pour le faire servir à leurs profanations, le rapportèrent à Norbert, condamnant par leurs gémissements, les excès de leur impiété. Les concubinaires et les incestueux, qui avaient vécu dans un déréglement public, renoncèrent pour jamais à leur commerce infâme. Les temples furent réparés, les croix redressées, le sacerdoce rétabli, l'eucharistie honorée; la religion ressuscita, et Ninive la pécheresse devint une Ninive pénitente. Pour y affermir et y continuer le bien, Norbert y établit

une communauté de ses religieux, à la demande de l'évêque.

Il fit une autre bonne œuvre à Anvers. Il amassa, par le moyen des aumônes qu'il avait reçues, un fonds suffisant pour nourrir six vingts pauvres; car c'était une année de famine en France, et la misère y faisait croître chaque jour le nombre des mendiants. Durant cette famine, on nourrissait tous les jours à Prémontré cinq cents pauvres. Norbert parut désapprouver cette charité de ses disciples, laquelle lui parut excessive, et il craignit que les fonds n'y pussent suffire; mais, pour se punir de sa défiance, il ordonna qu'on y en ajoutât encore six vingts, qui seraient nourris aux dépens de l'abbaye, et dont sept mangeraient au réfectoire avec les religieux. Il régla même qu'en certains jours, qu'il désigna, on distribuerait des habits aux pauvres. L'abbaye de Prémontré n'avait pas des revenus suffisants pour fournir aux dépenses que la charité de Norbert l'obligeait de faire; mais l'abstinence de ses religieux et les libéralités des fidèles étaient pour lui, ou plutôt pour les pauvres, une ressource abondante.

Le comte Thibauld de Champagne, dont il a été parlé, fournissait abondamment à saint Norbert et à saint Bernard de quoi soulager la misère de tant de malheureux, surtout pendant la famine qui affligea la France, l'an 1125. Ce seigneur voulut avoir dans son palais deux religieux, qu'il chargea de parcourir les bourgs et les villages de son domaine, pour y secourir les pauvres. Il s'adressa d'abord à saint Bernard, qui craignit que ses religieux, étant destinés à la solitude, ne se dissipassent à la cour. Le comte eut donc recours à saint Norbert, qui lui en envoya deux des siens. Le comte les constitua ses aumôniers, et il donna ordre à ses officiers de leur fournir tout ce qu'ils demanderaient pour les pauvres, argent, provisions, habits [1].

L'an 1126, le roi Lothaire, ayant battu deux princes rebelles, était rentré dans Spire et y tenait sa cour. Dans le même temps, y arriva saint Norbert, déjà célèbre en Allemagne par ses miracles et ses prédications. Il venait de faire le pèlerinage de Rome, et d'obtenir du pape Honorius II la confirmation de son institut, ainsi que du grand nombre de monastères que déjà il avait établis. Il allait dans ce moment, comme envoyé du comte Thibauld de Cham-

[1] *Vie de S. Norbert. Acta SS.*, 6 junii, et Hugo.

pagne, au devant de sa nouvelle épouse, qui était tombée malade en route. Le roi Lothaire, qui connaissait le saint par la renommée, eut une grande joie de le voir. Il souhaita de l'entendre prêcher, et de conférer avec lui sur les besoins de l'Eglise et de l'empire. Le peuple de la ville témoigna un empressement pareil de l'entendre.

Norbert prit pour matière de son discours le sujet même qui occupait la diète. Il prêcha sur les devoirs des princes, sur l'obéissance des sujets, sur le gouvernement des églises, sur l'élection des pasteurs, et il parla avec tant d'éloquence, que Lothaire, qui n'avait pas encore étouffé les sentiments de sa première indignation, oublia tout à fait le crime des rebelles. Les peuples, à qui Norbert fit sentir l'injustice de leur révolte, condamnèrent hautement leur désertion et jurèrent une obéissance inviolable à leur légitime souverain. Les divisions entre les envoyés de Magdebourg cessèrent. Tous se réunirent dans un esprit de paix et de concorde; et chacun, à l'issue de la prédication, se trouva rempli de zèle pour le service de Dieu et d'admiration pour son ministre.

Ayant satisfait aux désirs du roi et du peuple, Norbert se disposait à partir pour Ratisbonne, où s'était arrêtée la future comtesse de Champagne; mais Dieu, qui avait d'autres vues, persuada à Lothaire de le retenir encore quelques jours auprès de sa personne pour profiter de ses conseils dans les affaires de l'Eglise. L'archevêché de Magdebourg était vacant; les députés de cette église étaient présents à la diète. Le troisième jour, comme on s'occupait de l'élection d'un archevêque, toutes les voix se réunirent sur Norbert. Les députés de Magdebourg, sans donner à Norbert le temps de se reconnaître, le tirent du milieu de l'assemblée, et, au bruit des applaudissements, l'enlèvent de force, publiant que c'est l'archevêque qu'ils ont reçu du ciel, qu'ils reconnaissent pour leur pasteur et qu'ils honorent comme leur père.

Cet enlèvement tumultueux étourdit si étrangement Norbert, qu'il en perdit la parole. Il ne savait si c'était un songe ou une réalité. Cependant on le transporte à l'église. Il se défend; mais la force l'entraîne. Il se récrie contre l'entreprise qu'on fait sur sa personne; mais sa voix se confond avec les acclamations qui retentissent de toutes parts. Il demande un peu de temps pour se consulter; mais, de crainte qu'il n'échappe, on ne veut pas lui ac-

corder un moment de réflexion. Il tâche d'intéresser les légats à sa défense; mais les légats désapprouvent les résistances de son humilité. Enfin, malgré ses oppositions et ses plaintes, on l'oblige de se soumettre aux volontés de Dieu et de recevoir la consécration.

Après la cérémonie du sacre, Norbert, commençant de sentir le poids et le péril de sa grandeur nouvelle, se plaignit à Dieu de la violence que lui avaient faite ses ministres. Il conjura ses électeurs, les larmes aux yeux, de pourvoir l'église de Magdebourg d'un sujet plus propre que lui à porter le fardeau de l'épiscopat. Il leur dit que plus il examinait les qualités nécessaires pour former un saint évêque, plus il se croyait incapable d'en remplir le ministère; que c'était engager un pilote sans expérience sur une mer orageuse, que de lui confier le gouvernement d'un peuple qu'il ne connaissait pas et duquel il n'était pas connu; qu'étant destiné par le ciel à conduire un ordre qu'il avait fait naître pour le bien de l'Eglise, il ne pouvait, sans manquer aux desseins de Dieu, abandonner le troupeau qu'il avait rassemblé dans la solitude, pour se charger d'un autre, auquel il n'était pas envoyé avec les assurances d'une mission aussi certaine. Toutes ces excuses confirmèrent les légats de plus en plus dans leurs résolutions. Ils usèrent de toute leur autorité, et Lothaire de son pouvoir, pour le faire obéir sans délai. Norbert fut donc obligé de suivre la vocation de Dieu, qui se déclarait par tant de signes. On ne voulut pas même lui permettre de retourner à Prémontré, ni de poursuivre son chemin à Ratisbonne. Il fallut qu'un de ses religieux acceptât la commission du comte de Champagne, et que Norbert se mît en devoir de partir pour Magdebourg.

On le livra aux envoyés de cette ville, qui préparèrent un cortège digne d'un archevêque; mais jamais ils ne purent y obtenir son consentement. Le nouvel archevêque de Magdebourg partit de Spire couvert d'une mauvaise soutane, pieds nus, monté sur un âne, sans cortége, le visage exténué, l'esprit abattu. Les villes qu'il traversa le reçurent avec des honneurs d'autant plus grands, qu'on les lui voyait mépriser davantage. On entendait partout les peuples féliciter Magdebourg d'avoir reçu un pasteur si saint et si propre à sanctifier ses ouailles. Norbert seul versait des larmes à la pensée de ses obligations. Il tomba presque en défaillance aux

approches de sa ville épiscopale. Le clergé et le peuple vinrent au-devant de lui. L'idée qu'ils avaient conçue de sa sainteté ne leur laissa rien oublier de tout ce qui pouvait rendre son entrée magnifique. Ils le conduisirent par la ville au milieu des acclamations, tandis que Norbert, d'une contenance modeste et mortifiée, gémissait sur son sort et sur celui de son peuple. Il vint d'abord descendre à la cathédrale, pour y consacrer à Dieu les prémices de sa charge et lui demander la grâce d'en soutenir le poids avec courage et avec fidélité.

On le mena ensuite au palais archiépiscopal. Le portier laissa d'abord entrer les personnes de qualité qui ouvraient la marche. Mais voyant après eux un homme nu-pieds et pauvrement vêtu, il lui refusa l'entrée et le repoussa, en disant : Il y a longtemps que les autres pauvres sont entrés ! tu ne devrais pas t'empresser et incommoder ces seigneurs. Ceux qui suivaient crièrent au portier : Que fais-tu, misérable ! c'est notre évêque ! c'est ton maître ! C'était en effet saint Norbert. Le portier s'enfuit de honte pour se cacher. Mais Norbert le rappela, et lui dit en souriant : Ne craignez rien, mon frère ; vous me connaissez mieux que ceux qui me forcent d'entrer dans ce grand palais qui ne me convient point.

Dès que le nouvel archevêque eut pris possession de son église, il tourna ses premiers soins, selon le précepte de l'Apôtre, au règlement de sa maison. Il était convaincu qu'il ne pouvait réformer les mœurs de son peuple, s'il n'était lui-même un exemple public de piété et de réforme. Il bannit de chez lui la magnificence des meubles et des équipages ; il régla sa table sur les principes de la frugalité et de la pénitence. Il se regardait comme un homme comptable à la justice de Dieu de ses propres péchés et des pechés de son peuple. Il établit une discipline si édifiante parmi ses domestiques, que son palais ressemblait plutôt à un monastère qu'à une cour. C'était l'asile des pauvres et des ecclésiastiques. Sa charité lui faisait recevoir les premiers comme ses frères, et le respect lui faisait honorer les seconds comme les coadjuteurs de son sacerdoce.

Pour établir ainsi l'ordre dans sa maison, il appela tous ses officiers, et leur demanda quels étaient les revenus de la mense épiscopale, et par qui ils étaient administrés. Quand on eut tout compté et mis par écrit, avec les dépenses que l'on devait en tirer,

à peine se trouva-t-il de quoi subsister quatre mois. L'archevêque, fort surpris, demanda si cette église avait été autrefois plus riche, et si ses prédécesseurs en avaient négligé les droits. On lui répondit que quelques-uns d'entre eux avaient donné ou prêté des terres de l'église à leurs parents, que d'autres en avaient donné en fief ou n'avaient pas eu la force de résister aux usurpateurs.

Alors l'archevêque envoya de tous côtés dénoncer à tous ceux qui possédaient des terres de son église, qu'ils ne fussent pas assez hardis pour les retenir plus longtemps, à moins qu'ils ne fissent voir qu'elles leur venaient de leurs ancêtres. Grandes furent la surprise et l'indignation des usurpateurs, de recevoir un ordre si absolu de la part d'un homme pauvre et désarmé, qui était venu monté sur un âne : ils crurent d'abord que ce serait une menace sans exécution; mais le saint archevêque les excommunia. Par là ils se virent réduits à une condition fâcheuse; car la loi du pays et du temps voulait que ceux qui étaient demeurés un an dans l'excommunication fussent réputés infâmes, et que toute audience leur fût refusée dans les tribunaux. Ils quittèrent donc une grande partie de ce qu'ils avaient usurpé sur l'église de Magdebourg; mais ce fut bien malgré eux, et ils conservèrent une haine mortelle contre l'archevêque.

Le saint prélat usa de la même sévérité à l'égard des clercs incontinents. Leur vie licencieuse, que la vigueur des canons et les ordonnances des souverains Pontifes n'avaient pu réprimer, se croyait à l'abri des foudres de l'Eglise, sous l'ombre de la prescription. La lâcheté des archevêques précédents les avait rendus fiers et incorrigibles. Enfin, leur mal paraissait aussi incurable qu'il était ancien. Mais Norbert, qui ne mesurait jamais le succès de ses entreprises par les règles de la prudence humaine, espéra, avec le secours de la grâce, d'exterminer le désordre de son clergé.

Il employa d'abord la force de la parole, qui toucha le cœur de quelques-uns, mais qui révolta les autres. Il fit succéder les menaces aux remontrances, et l'excommunication aux menaces. Il dépouilla des droits et des honneurs de la cléricature, ceux qui s'opiniâtraient à vivre dans le libertinage. La persécution s'alluma, les impies se liguèrent pour arrêter le courage et réprimer le zèle de leur archevêque. Mais lui, s'élevant au-dessus des dangers de la mort, poursuivit avec intrépidité l'ouvrage de Dieu, et rétablit

heureusement la continence, qui semblait bannie de son diocèse.

Pour travailler plus efficacement encore à la réforme du clergé et à la sanctification du peuple, Norbert établit une communauté de ses religieux à Magdebourg. Près de son palais était une église collégiale de douze chanoines : cette église était pauvre, les chanoines peu édifiants. L'archevêque, d'accord avec le roi Lothaire, les distribua en d'autres églises ou leur assigna des pensions, et, à leur place, mit de ses religieux, le 29 octobre 1129, comme on le voit par deux chartes, l'une de l'archevêché, l'autre du roi. L'église se nommait Sainte-Marie. Pour donner encore plus de solidité à son ouvrage, Norbert obtint des lettres confirmatives du pape Honorius.

Norbert recueillait ainsi les fruits de ses travaux, lorsque le démon souleva des impies qui s'efforcèrent d'en arrêter les progrès. Deux fois ils attentèrent à sa vie; deux fois l'assassin fut découvert, le poignard à la main, et épargné par l'archevêque. La cathédrale ayant été profanée par des monstres de débauche, il la réconcilia de nuit avec deux évêques ses suffragants. La consécration était achevée lorsque la populace, ameutée par les chanoines, investit la cathédrale les armes à la main et avec des clameurs effrayantes. Le saint archevêque voulut sortir de l'église pour apaiser le tumulte; mais on l'obligea de se retirer, avec ses deux collègues, dans une tour bâtie en forme de forteresse. A minuit sonnant, ils y chantèrent les matines de saint Paul, dont l'Eglise faisait ce jour-là l'office. Dès que le jour parut, les séditieux escaladèrent la tour et se rendirent maîtres de la forteresse. Dans cette extrémité, Norbert s'avance lui seul vers les soldats, et leur dit : Vous n'en voulez qu'à un seul homme ; pourquoi en attaquez-vous plusieurs? C'est moi que vous cherchez; arrachez-moi la vie, et conservez-la aux autres. Il prononça ces paroles avec la majesté et les habits de Pontife. Elles furent pour les soldats comme un coup de foudre. Les conjurés se jetèrent à ses genoux, lui demandèrent pardon, et lui offrirent le secours de leurs armes pour le garantir du danger de la mort.

La sédition s'apaisa pour le moment; mais les meneurs la rallumèrent quelques jours après, en distribuant du vin parmi la populace. Norbert, d'après les conseils et les instances des siens, sortit de la ville et se retira dans le monastère de Pétersberg, à deux

lieues de Hall, et à neuf lieues de Magdebourg. On sentit bientôt dans cette ville la perte qu'on avait faite. Les auteurs du trouble furent les premiers à proposer le rappel du saint archevêque. On lui envoya une ambassade solennelle, pour lui donner toutes les satisfactions qu'il jugerait à propos. La ville entière alla le chercher en procession jusqu'au monastère de Pétersberg. Rentré dans sa cathédrale, il parla au peuple en ces termes :

Mes frères, je vous ai quittés avec tristesse, mais, par la miséricorde de Dieu, voilà que je reviens à vous avec joie. L'ennemi de la paix, qui se plaît à semer la discorde dans le monde, avait excité le schisme parmi nous. Ce cruel, qui a jeté les fondements de son empire par la division, ne s'étudie qu'à le perpétuer et à l'étendre par la discorde, afin d'enlever le pasteur au troupeau et le troupeau au pasteur, et de laisser ainsi les brebis errantes sous la conduite d'un mercenaire, qui les précipite dans l'abîme. C'est sans doute par ce motif, mes chers frères, que le démon, jaloux de l'unité qui régnait entre nous, a troublé la bonne intelligence si nécessaire pour votre salut, si essentielle pour le succès de mon ministère et pour notre commun bonheur. Il a réussi dans son fatal dessein, vous le savez, mes frères, et je dus céder à l'orage, après l'avoir inutilement conjuré. Mais grâces soient rendues au Dieu de la paix, Jésus-Christ, qui semblait dormir durant la tempête, s'est enfin éveillé à nos cris. Il a commandé aux vents et à la mer, et le calme nous est revenu. Conservons-le, et entretenons cette paix si précieuse que le démon nous avait ravie, que le monde ne pouvait nous redonner, et que le Sauveur nous a rendue par un effet de sa grâce. Réunissons nos cœurs dans le lien de la charité, et que cette unanimité admirable, qui régnait parmi les premiers fidèles, revive pour jamais parmi nous. Ne craignez pas, mes frères, que les peines que vous avez cru me faire aient altéré la tendresse que je vous dois, et que je n'ai pas perdue un seul moment. Quand j'aurais eu envie de venger, non pas ma personne, mais le caractère dont Dieu m'a honoré, la réparation que vous venez de lui faire doit tenir lieu d'une satisfaction surabondante, qui a effacé jusqu'au souvenir des troubles passés. Il ne me reste donc plus qu'à prier le Dieu de toute consolation et de toute paix, d'affermir la tranquillité qu'il vient de nous accor[illegible] joignez vos prières aux miennes, et efforçons-nous de

mériter, par nos bonnes œuvres, la persévérance dans notre vocation, afin que le Père des miséricordes soit glorifié par nous et pendant cette vie et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il!

Le clergé et le peuple ne purent refuser des larmes à un discours animé de tout le zèle d'un apôtre et de toute la tendresse d'un père. Les grâces et l'onction qui étaient répandues sur ses lèvres firent une si vive impression sur ses auditeurs, que depuis on ne vit jamais un peuple si attaché à son évêque [1].

Saint Norbert mourut le 6 juin 1134. Grégoire XIII le canonisa en 1580. Son corps seul s'est gardé à Magdebourg jusqu'à l'apostasie de cette ville. L'empereur Ferdinand II le fit alors transférer à Prague, l'an 1627.

Le même jour, à Césarée, en Palestine, la fête de saint Philippe, l'un des sept premiers diacres, qui, par ses miracles, convertit la Samarie à la foi de Jésus-Christ. Il baptisa l'eunuque de Candace, reine des Éthiopiens, et finit sa vie dans la ville de Césarée. Trois de ses filles, vierges et prophétesses, sont enterrées auprès de son tombeau ; la quatrième, qui était remplie du Saint-Esprit, mourut à Éphèse. — A Rome, saint Artème, avec sa femme Candide et sa fille Pauline. Artème, que les miracles et les discours de saint Pierre l'Exorciste avaient engagé à croire en Jésus-Christ, ayant été baptisé avec toute sa maison par saint Marcellin, prêtre, fut déchiré à coups de fouets garnis de plombs, puis décapité par l'ordre du juge Sérène. Sa femme et sa fille, jetées dans une grotte, y furent accablées de pierres et de terre. — A Tarse, en Cilicie, vingt martyrs, qui, du temps de Dioclétien et de Maximien, sous le juge Simplice, glorifièrent Dieu dans leurs corps, en souffrant divers tourments. — A Nyon, dans les Gaules, les saints martyrs Amance, Alexandre, et leurs compagnons. — A Fiésoli, en Toscane, saint Alexandre, évêque et martyr. — A Milan, le décès de saint Eustorge, second du nom, évêque et confesseur. — A Vérone, saint Jean, évêque. — A Besançon, en France, saint Claude, évêque.

[1] Voir la *Vie de saint Norbert* dans les *Acta. SS.*, mais surtout sa vie plus complète par Hugo, qui a pu mettre à profit beaucoup de documents inédits.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

VII• JOUR DE JUIN.

SAINT ROBERT,

ABBÉ DE NEUMINSTER, EN ANGLETERRE.

Robert était né dans le comté d'York. Il se montra, dès son enfance, ennemi de tous les amusements du premier âge. Il n'avait de goût que pour les occupations sérieuses, pour la prière et la lecture des livres de piété. Ses études finies, il fut ordonné prêtre et chargé du gouvernement d'une paroisse de son diocèse. Quelque temps après, il se démit de sa cure, et alla prendre l'habit chez les bénédictins de Notre-Dame d'York. Il se joignit à Richard, prieur de cette maison, et à douze religieux qui désiraient observer leur règle selon son austérité primitive. Tous ces fidèles serviteurs de Dieu quittèrent le monastère avec la permission de leur abbé. Mais il leur en coûta des peines incroyables pour exécuter leur projet. Enfin le pieux Turstan, archevêque d'York, leur ayant donné une vallée, ils y fondèrent, en 1123, avec des travaux infinis, la célèbre abbaye des Fontaines, qui fut ainsi nommée à cause des sources qui étaient en ce lieu.

Les cisterciens s'étaient depuis peu introduits en Angleterre, et ils avaient une maison à Rievalle. Nos fervents religieux, trouvant dans cet ordre le genre de vie qu'ils désiraient mener, prièrent saint Bernard de recevoir le monastère des Fontaines. Ce qu'ils demandaient leur fut accordé.

On voit, par les lettres de saint Bernard, que cette nouvelle pépinière de saints tendait à la perfection avec une ardeur extraordinaire. Dès son commencement, elle fut pour tout l'ordre de Cîteaux un modèle de mortification, de ferveur dans le chant des psaumes et les autres exercices de piété, d'amour pour le travail, de zèle pour les austérités de la pénitence. Aucun murmure ne venait troubler la paix dont jouissaient ces moines. Il régnait parmi eux une sainte émulation, à qui l'emporterait en charité et en humilité. Jamais ils ne se permettaient de repos qu'ils ne fussent entièrement épuisés de fatigues. Quelques légumes et quelques racines faisaient toute leur nourriture ; encore n'en

mangeaient-ils point suffisamment pour apaiser toute leur faim. Robert se distingua au-dessus de ses frères par sa piété ; tous avaient les yeux fixés sur lui, et le prenaient pour modèle dans chacune de leurs actions.

Ranulphe, baron de Morpeth, visita le monastère des Fontaines cinq ans après sa fondation. Il fut si touché de la vie édifiante de ceux qui l'habitaient, qu'il demanda à l'abbé Richard un certain nombre de ses religieux. Les ayant obtenus, il fit bâtir pour eux, en 1137, le monastère de Neuminster, près de Morpeth, dans le comté de Northumberland. Robert en fut le premier abbé.

Le saint, se voyant constitué en dignité, se crut plus que jamais obligé de donner l'exemple à ses frères. La place qu'il occupait semblait ajouter une nouvelle force et un nouveau degré de perfection à ses vertus. On ne peut exprimer jusqu'où allait son amour pour la prière. Sans cesse il recommandait à Dieu les âmes de ceux dont il était chargé; nuit et jour il demandait avec larmes leur sanctification. Il fut favorisé du don de prophétie et de celui des miracles. Il fonda un monastère à Rivebelle, dans le comté de Northampton. Une amitié également sainte et étroite l'unit toute sa vie avec saint Bernard et saint Godric. Robert mourut le septième de juin 1159. Divers miracles attestèrent aux hommes sa sainteté et la gloire dont ils jouissaient auprès de Dieu. L'Église honore sa mémoire le jour de sa mort [1].

Le même jour, à Constantinople, la fête de saint Paul, évêque de cette ville, qui, après avoir été souvent chassé de son église par les Ariens, pour la foi catholique, et rétabli par le pape saint Jules, fut enfin relégué par Constance, empereur arien, à Cucuse, petite ville de Cappadoce, où, ayant été cruellement étranglé par les manœuvres de ces hérétiques, il entra dans le royaume des cieux. Son corps fut transféré avec les plus grands honneurs à Constantinople, du temps de l'empereur Théodose. — En Égypte, saint Lycarion, qui, déchiré de coups, fouetté avec des verges de fer embrasées, et tourmenté horriblement en diverses manières, accomplit enfin son martyre en périssant par le glaive. — A Cordoue, les saints martyrs Pierre, prêtre, Valabonse diacre, Sabinien, Vistremond, Havence et Jérémie, moines. (Voir leurs actes au 11 mars, dans la Vie de saint Euloge.)

[1] *Acta SS.*, 7 junii.

VIIIe JOUR DE JUIN.

SAINT MÉDARD,

ÉVÊQUE DE NOYON.

Dans le sixième siècle, un des évêques les plus illustres parmi les Francs, et d'origine franque lui-même, était saint Médard. Il était né à Salenci, près de Noyon, d'un seigneur franc, nommé Nectard, et d'une dame romaine, c'est-à-dire gauloise, nommée Protagie. Il montra dès son enfance un amour tendre pour les pauvres. Souvent il leur donnait sa nourriture en cachette et jeûnait le reste du jour. On rapporte même que, gardant un jour les chevaux de son père, en l'absence des domestiques, il en donna un à un voyageur fatigué. Sa mère lui avait fait une robe comme il allait à l'école dans la ville de Vermandois, depuis nommée Saint-Quentin; un jour elle la lui donna pour y faire accommoder quelque chose par l'ouvrier, mais le saint enfant en revêtit un pauvre. Ses parents, qui connaissaient ses inclinations vertueuses, ne s'y opposaient pas. Son père lui avait dit : Fais comme tu voudras; seulement conserve-nous de quoi vivre. Il avait pour condisciple un jeune homme nommé Éleuthère, avec lequel il lia une étroite amitié. C'est saint Éleuthère, évêque de Tournai.

Les vertus de Médard croissaient avec l'âge, et sa réputation avec ses vertus. Il était déjà connu dans presque toute la Gaule, lorsque, après la mort d'Allomère, il fut ordonné évêque de Vermandois, par saint Remi, vers l'an 530. Il transféra son siége à Noyon, ville plus fortifiée que l'ancienne Auguste des Vermandois, qui avait été ruinée par les courses des Barbares dans le cinquième siècle. Mais rien ne montre mieux l'estime qu'on avait du mérite de ce saint évêque, que ce qu'on crut devoir faire en sa faveur contre les règles ordinaires de la discipline. Saint Éleuthère, évêque de Tournai, étant mort quelque temps après, saint Médard fut élu, du consentement du roi Clotaire, du peuple et du clergé, pour gouverner cette église conjointement avec celle de Noyon; et les deux églises, gouvernées par un même évêque, demeurèrent unies pendant plus de six cents ans.

Saint Eleuthère avait succédé à Théodore dans le siége de Tournai. C'était un des plus grands diocèses de toute la Gaule, s'étendant jusqu'à Gand et Anvers, mais peut-être celui où il restait le plus d'idolâtres. Éleuthère cultiva ce vaste champ avec un zèle infatigable. Il fit beaucoup et souffrit encore plus ; mais ses miracles convainquirent enfin les esprits, en même temps que sa douceur lui gagnait les cœurs. Il ressuscita la fille d'un tribun, laquelle était déjà enterrée, et il ne se vengea des mauvais traitements qu'il avait reçus des habitants de Tournai, la plupart idolâtres, qu'en les délivrant par ses prières d'une maladie contagieuse. Un homme si puissant en œuvres ne pouvait manquer de l'être en parole. Il convertit un grand nombre de païens par ses prédications, et l'on assure qu'il eut la consolation d'en baptiser onze mille en une semaine. Saint Éleuthère fit plusieurs fois le pèlerinage de Rome pour exposer aux papes saint Symmaque et saint Hormisda la foi qu'il prêchait, et se renouveler dans l'esprit de l'apostolat aux tombeaux des apôtres.

Vers l'an 520, la trente et unième année de son épiscopat, la soixante et onzième année de son âge, il fut affligé d'apprendre que les enfants de l'Église étaient troublés par les hérésies de Nestorius et d'Eutychès. Il ordonna, par l'autorité du Pontife romain, que tous les hérétiques seraient chassés, s'ils ne confessaient Jésus-Christ conformément à la croyance de l'Église. On prit donc jour pour assembler le synode : les hérétiques y parurent, aussi bien que les catholiques. Après une discussion assez vive de part et d'autre, le saint évêque se leva, et, faisant silence de la main, il dit : Vous tous qui confessez Dieu le Père et son Fils, avec le Saint-Esprit, écoutez. Après quoi, exposant fort bien le mystère de l'incarnation, il réfute et repousse avec une égale force les hérésies opposées d'Eutychès et de Nestorius ; il déclare et prouve en passant que le Saint-Esprit procède du Fils comme du Père [1], et conclut en ces termes : Si quelqu'un contredit ces décrets, qu'il soit anathème de la part du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ayant ainsi parlé, il s'assit ; les catholiques en bénissaient Dieu à haute voix, et les hérétiques se retirèrent confus [2].

[1] *Igitur à Filio similiter, sicut à Patre, Spiritus sanctus procedit.* — [2] Mansi. *Concil.*, t. VIII, col. 587-592.

Saint Eleuthère mourut saintement vers l'an 531, après avoir reçu le corps du Seigneur avec de grands sentiments de piété. Il est honoré le vingt de février [1].

Saint Médard ne s'était rendu à Tournai que pour y faire les funérailles de saint Eleuthère, son ami particulier. Mais la Providence avait sur lui d'autres desseins pour le bien de cette Eglise, dont il fut obligé de prendre le gouvernement sans quitter la sienne. Alors son zèle parut s'accroître avec son troupeau. Saint Médard mourut après quinze ans d'épiscopat, et sa mort ne fut pas moins éclatante que sa vie, par la pompe de ses obsèques et les miracles qui les accompagnèrent. Dès que le roi Clotaire eut appris sa maladie, il alla le visiter et lui demander sa bénédiction. Ce prince n'en demeura pas là. Pour se consoler de la mort de ce saint évêque, qu'il regardait comme un puissant protecteur auprès de Dieu, il fit porter son corps à Soissons, où il tenait sa cour, et promit de faire bâtir une église et un monastère sur son tombeau, dans une de ses terres nommée Crouy. C'est l'origine du célèbre monastère de Saint-Médard de Soissons. Les chaînes de plusieurs prisonniers furent brisées pendant le convoi, et saint Grégoire de Tours les avait vues attachées au tombeau du saint en mémoire du miracle [2].

Le même jour, à Aix, en Provence, saint Maximien, premier évêque de cette ville, qu'on dit avoir été disciple de Notre-Seigneur. — Sainte Calliope, martyre, qui, après avoir eu les mamelles coupées et la chair brûlée, pour la foi de Jésus-Christ, fut roulée sur des têts de pots cassés; enfin, ayant eu la tête tranchée, elle reçut la palme du martyre. — A York, en Angleterre, saint Guillaume, archevêque et confesseur : entre autres miracles opérés à son tombeau, il ressuscita trois morts. Le pape Honorius III le mit au nombre des Saints. — A Rouen, saint Godard, évêque, frère de saint Médard, à ce que l'on croit. — A Sens, saint Héracle, évêque. — A Metz, saint Clou ou Clodulfe, évêque. — Dans la Marche d'Ancône, saint Séverin, évêque de la ville qui porte son nom. — En Sardaigne, saint Salusrien, confesseur. — A Camérino, saint Victorin, confesseur.

[1] Mansi. *Concil.* t. VIII, col. 587-592. — [2] *Acta SS.*, 8 junii. Greg. Tur., l. IV, c. XIX.

IXe JOUR DE JUIN.

SAINT JULIEN,

SOLITAIRE EN SYRIE.

« C'était, dit saint Ephrem, le plus parfait des ascètes, quoique de condition servile. D'abord, ainsi qu'il me l'a raconté lui-même, il vécut dans de grands désordres; mais, parvenu à la connaissance de la vérité chrétienne, il mena une vie excellente. Il eut beaucoup à souffrir de ses maîtres, à Héliopolis, près du Liban, parce qu'ils étaient idolâtres. Son maître étant mort, il renonça au siècle et se fit moine. Il aimait le Seigneur de tout son cœur et de toute son âme, à tel point qu'il excella dans presque toutes les vertus. Il avait une grande componction et une humilité merveilleuse. Il ne fit pas comme quelques-uns, qui se retirent du monde pour s'adonner à l'oisiveté et à la négligence des commandements divins. Mais mortifiant les passions séculières suivant la règle monastique, il demeurait dans sa cellule. La mienne était auprès; car nous étions de la même congrégation. Il venait à ma cellule, et j'allais à la sienne, car je profitais beaucoup de la conversation de cet homme. J'admirais de voir une si parfaite connaissance du christianisme dans un barbare, car il était originaire des contrées de l'Occident, et je glorifiais Dieu, qui ne veut pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à pénitence. Je me souvins de cette parole de l'Evangile : En vérité je vous le dis, beaucoup viendront de l'orient et de l'occident, et s'assoieront avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux, et les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures. Et je suppliais le Seigneur de nous préserver de ces ténèbres, de ces pleurs et de ce grincement de dents.

« Le bienheureux Julien était robuste de corps, mais il s'affaiblissait par l'exercice et le travail, en marchant sur les traces des Pères, et faisait des voiles de navires. N'ayant aucune connaissance des lettres, il s'empressa de les apprendre. L'homme de Dieu avait une cellule, et dans sa cellule une petite couchette, qu'il réduisit en forme de sépulcre, pour y pleurer ses péchés nuit et

jour comme dans un tombeau. Tout en travaillant, on entendait ses pleurs comme d'un père ou d'une mère enterrant leur enfant unique. La nuit il ne prenait qu'un instant de sommeil ; la crainte du jugement le réveillait bientôt. On ne saurait dire les tentations et les tribulations qu'il eut à souffrir de la part des frères négligents : il les supporta toutes avec humilité et patience. Il était pacifique, tempérant, doux, clément, pieux, amateur de la pauvreté volontaire, toujours prêt à faire plus qu'il n'était obligé, éloigné de toute espèce de médisance, humble dans ses paroles, dans ses actions, dans ses vêtements, dans sa démarche. Bien différent de moi et de mes semblables en paresse, ajoute saint Ephrem, il ne passait point ses jours dans la négligence, mais dans la componction. Tels que les détenus d'un cachot pleurent de crainte et d'angoisse lorsqu'ils ont à paraître devant le tribunal du juge, ainsi le bienheureux Julien se souvenait-il sans cesse du redoutable tribunal de Jésus-Christ, et pleurait-il sans cesse en pensant au jugement à venir. Entendait-on le signal pour la messe, il y accourait des premiers, et s'y tenait sans détourner les yeux, comme s'il fût déjà au tribunal de Jésus-Christ.

« Je lui dis un jour : Qui donc efface ainsi ces livres? car partout où était écrit le nom de Dieu, ou Seigneur, ou Jésus-Christ, ou Sauveur, je vois que les éléments des lettres sont effacés. Le bienheureux me dit : Je ne vous cacherai rien. La femme pécheresse, approchant du Sauveur, lui arrosa les pieds de ses larmes, et les essuya avec les cheveux de sa tête ; et moi, en lisant, lorsque je je trouve écrit le nom de mon Dieu, je l'arrose de mes larmes ; afin que moi aussi je reçoive la rémission de mes péchés. Je lui dis amicalement : Dieu, qui est bon et miséricordieux, agrée sans doute votre bon propos ; mais épargnez les livres, je vous en prie. Il répondit : Mon cœur n'est point arrosé si je ne pleure devant le Seigneur mon Dieu. Il persévéra ainsi plus de vingt-cinq ans, et s'endormit dans le Seigneur, perfectionné par la persécution et la patience. C'était vers l'an 370. »

Le bienheureux, dit un jour à un frère, peut-être saint Ephrem : Il est un frère qui a l'intention de s'avancer dans l'intérieur du désert pour chercher des hommes contemplatifs. Pour l'amour de Dieu, donnez-moi conseil : irai-je avec lui ou non? Le frère, qui le savait un homme d'action, lui dit : Il vaut mieux demeurer

tranquille, et chercher la perfection dans le calme. Car de s'informer des choses petites et passagères, et de parcourir la solitude pour cela, il n'y a pas de nécessité. Le bienheureux demanda : Qu'est-ce que la perfection? et qu'est-ce que les choses petites et passagères? Le frère répondit : La perfection est la fin de toute parole et de toute action. Car il est écrit : Écoutez la fin de tout ce qui est à dire : Craignez Dieu, et gardez ses commandements. Les choses qui arrivent à chacun en ce monde, soit fâcheuses, soit agréables, ont une fin et le temps les consume; mais les choses d'après la mort sont immortelles. Ayons donc à l'esprit le jour du jugement, afin que notre volonté soit parfaite dans le Seigneur. Deux voyageurs allaient au loin : l'un d'eux, ennuyé de la route, se mit à demander aux passants ce qu'il y avait de remarquable dans le reste du chemin. Ils répondirent : Le chemin est raboteux. — Et, après ce chemin, qu'y a-t-il? — Vous verrez une contrée verdoyante. — Le compagnon de voyage lui dit : Cessez de vous informer curieusement du chemin par où nous passerons comme un courrier; car la vie humaine est semblable à un voyage. Il faut donc nous occuper plus, non pas de ce que nous rencontrerons sur le passage, mais de ce que nous trouverons au terme [1].

Le même jour, à Rome, sur le mont Célius, la fête des saints martyrs Prime et Félicissime, sous les empereurs Dioclétien et Maximien. Ces glorieux martyrs, après avoir vécu fort longtemps dans le service de Dieu, et souffert les supplices les plus cruels, tantôt ensemble, tantôt séparément, arrivèrent enfin à l'heureux terme de leurs combats et de leurs souffrances, ayant été décapités sous Promotus, président de Nomente.— A Agen, saint Vincent, diacre et martyr. — A Antioche, sainte Pélagie, vierge et martyre, à laquelle saint Ambroise et saint Jean Chrysostome donnent de grandes louanges.— A Syracuse, saint Maximien, évêque, dont le pape saint Grégoire fait souvent mention. — A Andria, dans la Pouille, saint Ricard, premier évêque de cette ville, illustre par ses miracles. — En Écosse, saint Colomb, prêtre et confesseur.

[1] *Opera sancti Ephrem.*, grec et latin, t. III, p. 254, édit. Vatican.

Xe JOUR DE JUIN.

SAINTE MARGUERITE,

REINE D'ÉCOSSE.

En Angleterre, le prince Edgard, neveu de saint Edouard le Confesseur, et qui aurait dû lui succéder sur le trône par droit d'hérédité, si ce droit seul avait suffi alors, s'était soumis, d'abord à Guillaume le Conquérant. Quelque temps après, il s'enfuit secrètement avec sa sœur Marguerite. Le vaisseau sur lequel ils s'embarquèrent fut assailli d'une violente tempête qui les jeta sur la côte d'Écosse. Malcolm III, roi de ce pays, les reçut l'un et l'autre et leur fit un accueil favorable. Il s'intéressa d'autant plus à leur malheur, qu'il s'était trouvé dans une position toute pareille. En effet, il avait été obligé de prendre la fuite après la mort de son père Duncan, que Macbeth, général d'une partie des troupes, avait tout à la fois privé de la vie et de la couronne. Ayant erré longtemps en divers lieux, il s'était retiré à la cour de saint Édouard le Confesseur. Soutenu de la protection de ce prince, qui lui donna un corps de dix mille hommes, il retourna en Écosse, où les nouveaux secours qu'il tira de ceux qui tenaient pour lui, mirent son armée en état de remporter une victoire complète sur ses ennemis. Macbeth fut tué lui-même, après avoir joui dix-sept ans du fruit de son usurpation. Par cette victoire, Malcolm recouvra l'Écosse, et il fut proclamé roi à Scone, en 1057.

Lorsque ce prince vit Edgard et Marguerite dans son royaume, son cœur s'attendrit sur leur malheureux sort. Il leur procura tous les secours qui dépendaient de lui, et il se félicita de l'occasion de pouvoir les assister. Guillaume voulait qu'on les lui remît entre les mains; mais Malcolm refusa de se prêter à une si noire trahison. Ce refus alluma le flambeau de la guerre. Les troupes de Guillaume furent toujours battues par le roi d'Écosse. Enfin on parla de paix, et elle fut conclue à certaines conditions, dont l'une était que Guillaume traiterait Edgard comme son ami.

Cependant Marguerite donnait à l'Écosse le spectacle de toutes les vertus. Elle avait appris, dès ses premières années, à mépriser

l'éclat trompeur des pompes mondaines, et à regarder les plaisirs comme un poison d'autant plus dangereuxqu'il flatte en donnant la mort. C'était bien moins par sa rare beauté que par un heureux assemblage de toutes les qualités de l'esprit et du cœur, qu'elle s'attirait l'admiration de toute la cour. Les honneurs qu'onlui rendait ne portaient aucune atteinte à son humilité. Toute son ambition était de se rendre agréable au Roi des rois. Elle ne trouvait de satisfaction que dans les charmes de l'amour divin ; et cet amour, elle l'entretenait et le nourrissait par l'exercice de la prière et de la méditation, auquel il lui arrivait souvent de consacrer des jours entiers. Considérant Jésus-Christ dans la personne des pauvres, elle saisissait toutes les occasions qui se présentaient de les servir, de les consoler et de pourvoir à leurs différents besoins.

Malcolm, touché de tant de vertus, conçut pour Marguerite la plus haute estime ; il crut même devoir lui proposer de s'unir à elle par les liens du mariage. Il fut au comble de ses désirs lorsque la princesse, moins par sa volonté propre que par le conseil des siens, y eut donné son consentement. Marguerite fut mariée et couronnée reine d'Écosse, 1070. Elle était dans la vingt-quatrième année de son âge.

Quoique Malcolm eût des mœurs peu polies, ils n'avait cependant rien dans le caractère qui sentît la fierté ou la bizarrerie, et l'on ne remarquait en lui aucune mauvaise inclination. Marguerite, par une conduite pleine de respect et de condescendance, se rendit bientôt maîtresse de son cœur. Elle se servit de l'ascendant qu'elle avait sur lui pour faire fleurir la religion et la justice, pour procurer le bonheur des peuples et pour inspirer à son mari ces sentiments qui en ont fait un des plus vertueux rois d'Ecosse. Elle adoucit son caractère, cultiva son esprit, polit ses mœurs et l'embrasa d'amour pour la pratique des maximes de l'Evangile. Le roi était si charmé de la sagesse et de la piété de son épouse, que non-seulement il lui laissait l'administration de ses affaires domestiques, mais qu'il se conduisait encore par ses avis dans le gouvernement de l'État. Marguerite, au milieu du tumulte des affaires, savait conserver le recueillement de l'âme et se prémunir contre les dangers de la dissipation. Une extrême exactitude à faire toutes ses actions en vue de Dieu, l'exercice continuel de la prière, la pratique constante du renoncement à soi-même, étaient

les principaux moyens qu'elle employait pour se maintenir dans une disposition aussi parfaite. L'étendue de son génie ne le cédait point à l'éminence de ses vertus. On admirait en Ecosse, et même dans les pays étrangers, sa prudence qui pourvoyait à tout, son application aux affaires publiques et particulières, son ardeur à saisir toutes les occasions de rendre les peuples heureux, sa sagesse et sa dextérité dans l'accomplissement des devoirs attachés à l'exercice de l'autorité royale.

Dieu bénit le mariage de Marguerite et de Malcolm ; il en sortit plusieurs enfants, qui ne dégénérèrent point de la vertu de ceux dont ils avaient reçu le jour. La reine devint mère de six princes, savoir, Édouard, Edmond, Edgar, Éthelred, Alexandre, David, et de deux princesses qui reçurent, l'une le nom de Mathilde, et l'autre celui de Marie. La première épousa Henri Ier, roi d'Angleterre ; la seconde fut mariée à Eustache, comte de Boulogne. Edgar, Alexandre et David parvinrent successivement à la couronne d'Écosse, et régnèrent tous avec une grande réputation de valeur, de sagesse et de piété. David se distingua encore au-dessus de ses deux frères, et l'on a dit de lui à juste titre qu'il avait été le plus bel ornement du trône écossais.

Marguerite fut le principal instrument dont Dieu se servit pour former ces princes à la vertu. Elle eut soin de les prémunir de bonne heure contre ces écueils où ne vont que trop souvent échouer ceux qui naissent dans les cours des rois. En même temps qu'elle leur faisait sentir le vide et le néant des choses humaines, elle peignait la vertu avec tous ses charmes, et leur inspirait l'horreur du péché avec l'amour de Dieu et la crainte de ses jugements. Les précepteurs et les gouverneurs qu'elle mit auprès d'eux étaient des hommes remplis de religion ; elle éloignait de leurs personnes tous ceux qui n'avaient pas une piété reconnue. L'expérience et la nature du cœur humain lui avaient appris que les enfants ne se défont presque jamais des impressions qu'ils ont reçues de la conduite de leurs maîtres et de tous ceux avec lesquels ils ont eu à vivre dans leurs premières années. Elle se faisait rendre compte des progrès que faisaient les jeunes princes, et se chargeait souvent elle-même du soin de leur enseigner ce que la profession du christianisme exigeait d'eux.

Lorsque les princesses ses filles furent en âge de profiter de ses

exemples, elle les associa à ses exercices spirituels et à toutes ses bonnes œuvres. Elle ne se contentait pas de leur inspirer l'amour des vertus ; elle faisait encore de ferventes prières pour demander à Dieu la conservation de leur innocence et leur avancement dans la piété. Elle leur faisait goûter ses instructions par la douceur et la charité avec lesquelles elle savait les assaisonner. Les personnes vicieuses n'osaient approcher d'elle, non plus que des princes leurs frères ; elles n'osaient même paraître à la cour, où la vertu seule pouvait servir de recommandation et où le défaut de piété était un titre d'exclusion pour toutes les places.

Marguerite regardait le royaume d'Ecosse comme une grande famille dont elle était la mère. Elle se crut donc obligée de faire servir à le rendre heureux et le rang dans lequel la Providence l'avait placée et l'autorité que le roi avait remise entre ses mains. Mais sachant que le bonheur des peuples est inséparable de la pratique de la religion, elle s'appliqua surtout à réformer les abus et à bannir l'ignorance dans laquelle la plupart des Ecossais étaient par rapport à leurs principaux devoirs. Ainsi son premier soin fut d'établir partout de saints ministres et des prédicateurs zélés. Elle appuyait de son autorité les ecclésiastiques et les magistrats, afin qu'ils pussent arrêter plus efficacement le cours des désordres ; par là elle vint à bout d'empêcher la profanation des dimanches et des fêtes, ainsi que la violation du jeûne et du carême. Ce fut pour elle une grande joie de voir la religion reprendre ses droits, et les peuples s'empresser à l'envi de rendre à Dieu ce qu'ils lui devaient dans les jours et les temps spécialement consacrés à son service. Elle bannit avec un égal succès la simonie, l'usure, les mariages incestueux, la superstition et plusieurs autres scandales. Elle ne fit pas plus de grâce à ceux qui ne communiaient pas même à Pâques, sous prétexte qu'ils craignaient de recevoir indignement l'eucharistie. On leur représenta, par ses ordres, qu'une pareille disposition venait d'un fond de lâcheté et d'impénitence ; que les pécheurs devaient travailler à se purifier de leurs crimes par les larmes d'un sincère repentir, et que l'esprit de l'Eglise était que l'on participât au corps et au sang de Jésus-Christ. Ces instructions produisirent l'effet que la pieuse reine en attendait.

Ayant formé le louable projet de polir et de civiliser la nation écossaise, elle accorda sa protection à ceux qui excellaient dans les

arts et les sciences. L'amour des lettres, après avoir adouci la férocité des mœurs, éclaira les esprits, les rendit plus sociables et plus propres à la pratique des vertus morales. Elle fit des établissements que Malcolm approuva et dont il assura la stabilité par des lois pleines de sagesse.

Entre toutes les vertus qui brillaient en sa personne, la charité envers les pauvres occupait une des premières places. Ses revenus ne pouvaient suffire à la multitude de ses aumônes ; elle donnait souvent une partie de ce qui était destiné à ses propres besoins. Toutes les fois qu'elle paraissait en public, on la voyait environnée d'une foule de veuves, d'orphelins et de malheureux de toute espèce, qui couraient à elle comme à leur mère commune. Jamais elle ne renvoyait ceux qui imploraient son secours, sans les avoir consolés et assistés. En rentrant dans son palais, elle le trouvait encore rempli de pauvres, auxquels elle lavait les pieds et qu'elle servait de ses propres mains. Sa coutume était de ne se mettre à table qu'après avoir donné à manger à neuf petits orphelins et à vingt-quatre grands pauvres ; souvent, surtout dans l'avent et le carême, le roi et la reine en faisaient venir jusqu'à trois cents de ces derniers, auxquels ils distribuaient, le genou en terre, des viandes semblables à celles qu'on avait préparées pour leur table. Malcolm servait les hommes, et Marguerite les personnes de son sexe. La reine visitait aussi fréquemment les hôpitaux, où les malades ne pouvaient se lasser d'admirer son humilité et son extrême tendresse pour eux. Par ses aumônes, elle libérait encore les débiteurs insolvables et relevait les familles ruinées. Les étrangers, principalement les Anglais, lui furent souvent redevables de la délivrance de leurs prisonniers. Elle rachetait par préférence ceux qui étaient tombés entre les mains de maîtres durs et intraitables. Les pauvres étrangers trouvaient un asile dans les hôpitaux qu'elle avait fondés pour les recevoir.

Malcolm concourait avec Marguerite à toutes ces bonnes œuvres. « Il apprend, dit Thierri, le confesseur et le biographe de la sainte, il apprend à passer souvent la nuit dans les exercices de piété. C'est quelque chose d'étonnant, continue-t-il, de voir la ferveur de ce prince à la prière ; il possède l'esprit de componction et le don des larmes dans un degré bien supérieur à l'état d'un homme qui vit dans le siècle. » « La reine, dit un autre auteur, l'excitait aux œuvres

de justice et de miséricorde, et à la pratique des autres vertus : en quoi elle réussissait merveilleusement, par un effet de la grâce de Dieu. Le roi se montrait toujours prêt à seconder ses heureuses dispositions. Voyant que Jésus-Christ habitait dans le cœur de Marguerite, il ne manquait jamais de suivre ses conseils. »

Comme la sainte dormait peu et qu'elle se privait de tous ces amusements que les gens du monde ont coutume de se permettre, il lui restait chaque jour beaucoup de temps pour ses exercices de piété. En carême et en avent, elle se levait à minuit et allait à l'église pour assister à matines. De retour dans sa chambre, elle y lavait les pieds à six pauvres qui l'attendaient; après quoi elle donnait à chacun d'eux une ample aumône; elle reposait ensuite une heure ou deux. A son réveil, elle retournait à sa chapelle, où elle entendait quatre ou cinq messes basses, indépendamment de celle qui se chantait au chœur. Outre cela, elle avait des heures marquées pour prier dans son cabinet, et elle le faisait avec tant de ferveur et de componction, qu'on la trouva souvent baignée de larmes. « Elle gardait, dit son biographe, la plus rigoureuse sobriété dans ses repas, ne mangeant qu'autant qu'il fallait pour ne pas mourir, et fuyant tout ce qui aurait pu flatter la sensualité. Elle paraissait plutôt goûter que manger ce qu'on lui présentait. En un mot, ses œuvres étaient plus étonnantes que ses miracles; car le don d'en faire lui fut aussi communiqué. » Écoutons encore le même biographe, parlant toujours de Marguerite, dont il était confesseur. « Elle possédait l'esprit de componction dans un degré éminent. Quand elle me parlait des douceurs ineffables de la vie éternelle, ses paroles étaient accompagnées d'une grâce merveilleuse. Sa ferveur était si grande dans ces occasions, qu'elle ne pouvait arrêter les larmes abondantes qui coulaient de ses yeux; elle avait une telle tendresse de dévotion, qu'en la voyant, je me sentais pénétré d'une vive componction. » Personne ne gardait plus exactement qu'elle le silence à l'église; personne ne montrait un esprit plus attentif à la prière. Souvent elle pressait son confesseur de l'avertir de tout ce qu'il y aurait de répréhensible dans ses paroles et dans ses actions; il lui paraissait qu'il la ménageait trop à cet égard. C'était son humilité profonde qui lui faisait désirer des réprimandes que les autres ont coutume de supporter si impatiemment. Tous les ans elle faisait deux carêmes, chacun de quarante

jours : l'un avant Noël, et l'autre avant Pâque ; elle pratiquait alors des austérités extraordinaires. Chaque jour elle récitait les petits offices de la Trinité, de la Passion de la sainte Vierge, sans compter celui des morts.

Les instructions de Marguerite avaient pleinement convaincu Malcolm qu'un roi étant le père de son peuple, il doit aimer la paix et fuir la guerre comme le plus terrible des fléaux ; que les conquérants, si vantés dans l'histoire, n'étaient nés que pour le malheur de la terre et surtout pour le malheur de l'Etat qu'ils avaient gouverné ; que leurs exploits, considérés avec les yeux de la foi, n'étaient qu'un tissu de meurtres et de brigandages. Mais ce prince savait en même temps qu'il est du devoir d'un roi de ne pas ignorer le métier de la guerre et d'être toujours prêt à prendre les armes dans l'occasion, pour défendre son peuple contre les attaques de l'ennemi.

Guillaume le Roux, qui était monté sur le trône d'Angleterre en 1087, le mit dans la nécessité de donner des marques de sa valeur. Ce prince surprit le château d'Alnwick, dans le Northumberland, et ordonna de passer la garnison au fil de l'épée. Le roi d'Ecosse demanda la restitution de cette place. Sur le refus qu'on fit de la lui remettre, il l'assiégea dans les formes. La garnison anglaise, se voyant pressée de toutes parts et réduite à la dernière extrémité, feignit de vouloir se rendre et proposa au roi de venir lui-même recevoir les clefs de la ville ; mais le soldat qui les lui présentait au bout d'une lance, saisit le moment où il avançait les mains, pour lui porter dans les yeux un coup de cette lance, dont il mourut. Edouard, fils du roi d'Écosse, continua vivement le siége pour venger la mort de son père. Sa valeur, qui l'avait entraîné trop loin, lui coûta la vie ; il fut tué dans un assaut. Les Écossais ressentirent une grande douleur de cette double perte, et levèrent le siége. Les corps des deux princes furent transportés au monastère de Dumferlin, que le roi venait de fonder avec la reine. La mort de Malcolm arriva l'an 1093 ; son règne avait été de trente-trois ans. On lit son nom avec celui des saints dans quelques calendriers d'Écosse.

Les malheurs dont nous venons de parler furent extrêmement sensibles à la reine ; mais sa vertu les lui fit supporter avec résignation. Elle était au lit, très-malade, quand elle les apprit. Voici

la relation de sa dernière maladie, d'après son confesseur et son biographe Thierri. « Marguerite connut, par une lumière intérieure, le moment de sa mort longtemps avant qu'il n'arrivât. Ayant demandé à me parler en particulier, elle fit une revue générale de sa vie. Des torrents de larmes coulaient de ses yeux à chaque parole qu'elle disait ; sa componction était si vive, que je ne pouvais m'empêcher moi-même de pleurer. De temps en temps les soupirs et les sanglots nous suffoquaient tellement l'un et l'autre, qu'il nous était impossible à tous deux de proférer aucune parole. Elle finit par me dire ce qui suit : Adieu, car je disparaîtrai bientôt de dessus la terre. Vous ne tarderez pas à me suivre. J'ai deux grâces à vous demander : l'une est que vous vous souveniez de ma pauvre âme dans vos prières et vos sacrifices, tant que Dieu vous laissera la vie ; l'autre est que vous assistiez mes enfants et que vous leur appreniez à craindre et à aimer Dieu. Promettez-moi de m'accorder ce que je vous demande en présence du Seigneur, qui est le seul témoin de notre conversation. »

La pieuse reine vécut encore après cela environ six mois. Durant tout ce temps-là, elle fut rarement en état de se lever. On ne l'entendit jamais se plaindre ; elle supportait au contraire avec une patience admirable ses peines, qui ne faisaient qu'augmenter chaque jour. Lorsque Malcolm alla faire la guerre dans le Northumberland, elle mit tout en usage pour le dissuader de marcher à la tête de son armée, et ce fut pour la première fois que le prince ne suivit point ses avis. Malcolm passa outre, parce qu'il attribuait les représentations de la reine à un excès de tendresse qui la faisait craindre pour sa vie, et parce qu'il savait que la présence du souverain anime et soutient le courage des soldats. Sa mort précéda de quatre jours celle de la vertueuse princesse.

Marguerite parut triste et pensive le jour que le roi fut tué, et elle dit à ceux qui l'environnaient : Il est peut-être arrivé aujourd'hui à l'Écosse un malheur tel qu'elle n'en a point éprouvé de semblable depuis longtemps. Le quatrième jour, ses peines étant un peu diminuées, elle se fit conduire dans son oratoire, où elle reçut le saint viatique. Lorsqu'elle fut retournée dans son appartement, un redoublement de fièvre et de douleur l'obligea de se mettre au lit. Elle ordonna à ses chapelains de recommander son âme à Dieu. En même temps elle envoya chercher une croix qui

était en grande vénération dans l'Écosse ; elle l'embrassa dévotement, et, avec elle, forma plusieurs fois sur son corps le signe sacré du salut ; puis la serrant entre ses mains et fixant ses yeux dessus, elle récita le psaume cinquantième et plusieurs autres prières.

Sur ces entrefaites, Edgar, son fils, arriva de l'armée. Elle lui demanda comment se portaient Malcolm et Édouard. Celui-ci, craignant d'augmenter son mal, lui répondit qu'ils se portaient bien. Je sais ce qu'il en est, répliqua-t-elle. Alors, levant les mains au ciel, elle fit la prière suivante : « Dieu tout-puissant, je vous remercie de m'avoir envoyé une si grande affliction dans les derniers moments de ma vie ; j'espère qu'avec votre miséricorde, elle servira à me purifier de mes péchés. » Un instant après, sentant qu'elle allait expirer, elle redoubla de ferveur et répéta plusieurs fois ces paroles : Seigneur Jésus, qui par votre mort avez donné la vie au monde, délivrez-moi de tout mal. Enfin, son âme fut affranchie des liens du corps le 16 novembre 1093, dans la quarante-septième année de son âge. Elle fut canonisée, en 1251, par Innocent IV. En 1693, Innocent XII fixa sa fête au 10 juin. Sa vie fut écrite peu après sa mort par Thierri, son confesseur. Nous ne nous souvenons pas d'avoir vu, même dans les premiers siècles de l'Église, une vie plus édifiante que celle de la reine d'Écosse [1].

Le même jour, à Rome, sur la voie *Salaria*, le martyre de saint Gétule, personnage distingué par sa noblesse et par son érudition ; des saints Céréal, Amance et Primitif, ses compagnons : ayant tous été arrêtés par le consulaire Licinius, suivant l'ordre de l'empereur Adrien, ils furent premièrement fouettés, puis mis en prison, enfin jetés dans le feu ; mais n'en ayant reçu aucune atteinte, ils eurent la tête brisée à coups de bâtons, et accomplirent ainsi leur martyre. Symphorose, femme de Gétule, enleva leurs corps, et les enterra honorablement dans une sablonnière de sa maison de campagne. — Au même lieu, sur la voie Aurélienne, la fête des saints Basilide, Tripode, Mandale, et vingt autres, qui furent martyrisés sous l'empereur Aurélien, et Platon, préfet de la ville. — A Nicomédie, saint Zacharie, martyr. — A Pruse, en Bithynie, saint Timothée,

[1] *Acta SS.*, 2 junii.

évêque et martyr, sous Julien l'Apostat.— En Espagne, les saints martyrs Crispule et Restitut. — En Afrique, les saints Arèse, Rogat et quatre autres martyrs. — A Cologne, saint Maurin, abbé et martyr. — A Pétra, en Arabie, saint Astère, évêque, à qui les Ariens firent toutes sortes d'outrages et de mauvais traitements, en haine de la foi catholique : enfin, l'empereur Constance l'ayant relégué en Afrique, il y mourut glorieux confesseur. — A Auxerre, saint Censure, évêque.

XIe JOUR DE JUIN.

SAINT BARNABÉ,

APOTRE.

Il était Hébreu d'origine, de la même tribu que Moïse, Aaron et Samuel, de la tribu de Lévi. Il naquit dans l'île de Chypre, où ses parents avaient de grands biens, outre une maison à Jérusalem. Son premier nom était Joseph, qui veut dire accroissement. Quand il fut en âge, ses parents le menèrent à Jérusalem et le mirent à l'école de Gamaliel, fameux docteur de la loi, où il eut pour condisciple Saul de Tarse, depuis saint Paul. Il avait aussi à Jérusalem une tante nommée Marie, dont le fils Jean, surnommé Marc, fut depuis le compagnon de ses voyages apostoliques, et de qui parle saint Paul en plusieurs de ses épîtres. Ce fut à la maison de Marie que saint Pierre vint heurter, lorsqu'il sortit de prison, délivré par un ange. Quant à Joseph ou Barnabé, ayant vu Jésus-Christ à Jérusalem prêchant le royaume de Dieu, guérissant le paralytique de la piscine et faisant d'autres miracles, il crut en lui et fut compté au nombre de ses disciples, non pas des douze, mais des soixante-douze. Après l'ascension du Seigneur, les apôtres eux-mêmes lui donnèrent le surnom de Barnabé, ou fils de consolation, sous lequel il est plus connu. Après la descente du Saint-Esprit, il vendit un champ qu'il avait et en apporta le prix aux pieds des apôtres, pour être distribué à chacun selon ses besoins.

Saul de Tarse, son disciple, qui persécutait l'Église à outrance, ayant été converti par Jésus-Christ sur le chemin de Damas, revint à Jérusalem et cherchait à se joindre aux disciples du Sei-

gneur; mais tous le craignaient ne croyant pas qu'il fût des leurs. Alors Barnabé, qui le connaissait plus particulièrement, le prit avec lui, le conduisit aux apôtres, et leur raconta comment il avait vu le Seigneur, et ce que le Seigneur lui avait dit, et comment il avait parlé fortement au nom de Jésus. Il demeura donc quinze jours chez Pierre. Comme les hellénistes, avec lesquels il disputait, cherchaient à le faire mourir, les frères le conduisirent à Césarée et l'envoyèrent à Tarse.

Cependant ceux qui avaient été dispersés par la persécution qui s'était élevée à la mort d'Étienne, avaient passé jusqu'en Phénicie, en Chypre et à Antioche, et n'avaient annoncé la parole qu'aux Juifs seulement. Mais quelques-uns d'entre eux, qui étaient de Chypre et de Cyrène, entrèrent dans Antioche, et parlèrent aussi aux Grecs, leur annonçant le Seigneur Jésus. Et la main du Seigneur était avec eux pour opérer des guérisons; et un grand nombre de personnes crurent, et se convertirent au Seigneur. Le bruit en étant venu jusqu'à l'église de Jérusalem, ils envoyèrent Barnabé à Antioche. Lorsqu'il y fut arrivé et qu'il eut vu la grâce de Dieu, il s'en réjouit, et il les exhortait tous à demeurer unis au Seigneur, avec un cœur ferme. Car c'était un homme bon, plein du Saint-Esprit et de foi. Et une grande multitude se joignit au Seigneur. Barnabé s'en alla ensuite à Tarse pour chercher Saul; et, l'ayant trouvé, il l'amena à Antioche. Ils demeurèrent un an entier dans cette Église, et ils enseignèrent une grande multitude, en sorte que ce fut à Antioche que les disciples furent premièrement nommés chrétiens.

Or, en ces jours, des prophètes vinrent de Jérusalem à Antioche; et l'un d'eux, nommé Agabus, se levant, prédit par inspiration qu'il y aurait une grande famine dans toute la terre, comme elle arriva sous Claude, depuis la deuxième année de son règne jusqu'à la quatrième. Les disciples résolurent donc, chacun selon son pouvoir, d'envoyer quelques aumônes aux frères qui demeuraient en Judée. Ce qu'ils firent en effet, les envoyant aux anciens ou prêtres par les mains de Barnabé et de Saul [1]. Le peuple du pays fut encore secouru par Izate, roi d'Adiabène, et par Hélène, sa mère, qui était venue à Jérusalem. Josèphe rapporte qu'ils avaient em-

[1] Act., II, 19-30.

brassé tous deux le judaïsme [1]; Orose, qu'ils s'étaient faits chrétiens [2] : ce qui n'est pas sans vraisemblance. Car dans les histoires que les rabbins ont fabriquées de Jésus-Christ, ils parlent d'une reine Hélène qui s'était montrée très-favorable à sa cause [3].

Pendant que Saul et Barnabé se trouvaient à Jérusalem, arriva le martyre de saint Jacques le Majeur, l'emprisonnement de saint Pierre.

Cependant la parole de Dieu faisait de grands progrès et se répandait de plus en plus. Et Barnabé et Saul, après avoir rempli leur ministère, retournèrent de Jérusalem à Antioche ayant pris avec eux Jean, surnommé Marc [4].

Or, il y avait dans l'église d'Antioche des prophètes et des docteurs, entre lesquels Barnabé, Simon qu'on appelait le Noir, Lucius de Cyrène; Manahem, frère de lait d'Hérode le tétrarque; et Saul. Or, pendant qu'ils faisaient la liturgie ou le sacrifice au Seigneur, et qu'ils jeûnaient, le Saint-Esprit leur dit : Séparez-moi Saul et Barnabé, pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés. Alors, après avoir jeûné et prié, ils leur imposèrent les mains, et les laissèrent aller.

Étant ainsi envoyés par le Saint-Esprit, ils allèrent à Séleucie sur la mer, et de là s'embarquèrent pour passer en Chypre. Et quand ils furent arrivés à Salamine, capitale de l'île, ils prêchaient la parole de Dieu dans les synagogues des Juifs; et ils avaient Jean avec eux, pour les servir. Ce fut vers ce temps que Saul fut ravi au troisième ciel, soit en corps, soit en esprit seulement, et qu'il entendit des choses dont il n'est pas permis à un homme de parler [5].

Saul et Barnabé, après avoir parcouru toute l'île de Chypre, vinrent à Paphos, résidence du proconsul romain et où les païens adoraient la déesse de la volupté. Ils y trouvèrent un Juif magicien et faux prophète, nommé Bar-Jesu, autrement Élymas, qui était avec le proconsul Sergius Paulus, homme très-prudent. Celui-ci, ayant fait venir Barnabé et Saul, désirait entendre la parole de Dieu. Mais Élymas leur résistait, cherchant à détourner le proconsul de la foi. Or Saul, qui s'appelle aussi Paul, rempli de

[1] *Antiq.*, l. XX, c. II. — [2] Oros., l. VII, c. VI. — [3] Bullet., *Hist.* — [4] *Ibid.* Act., XII, 24 et 25. — [5] Act., XIII, 2, Cor., 12.

l'Esprit-Saint, et regardant fixément Elymas, lui dit : Homme plein de tromperie et de malice, enfant du diable, et ennemi de toute justice, ne cesseras-tu jamais de pervertir les voies droites du Seigneur? Voici que la main du Seigneur est sur toi; et tu seras aveugle, et tu ne verras point le soleil jusqu'à un certain temps. Et aussitôt les ténèbres tombèrent sur lui, ses yeux s'obscurcirent; et tournant de tous côtés, il cherchait quelqu'un qui lui donnât la main. Ayant vu cela, le proconsul crut, frappé qu'il était de la doctrine du Seigneur.

Paul et ceux qui étaient avec lui, s'étant embarqués à Paphos, vinrent à Perge en Pamphylie, où Jean-Marc les quitta pour retourner à Jérusalem. Eux, au contraire, s'avançant dans l'Asie-Mineure, vinrent à Antioche de Pisidie, où ils entrèrent dans la synagogue le jour du sabbat, et s'assirent. Et, après la lecture de la loi et des prophètes, les chefs de la synagogue leur envoyèrent dire : Nos frères, si vous avez quelque exhortation à faire au peuple, vous pouvez parler. Aussitôt Paul, se levant, demanda de la main qu'on fît silence, et prit la parole pour leur annoncer Jésus-Christ.

Comme ils sortaient de la synagogue des Juifs, les gentils demandèrent qu'on leur parlât sur le même sujet pendant le semaine. Et quand l'assemblée fut séparée, beaucoup de Juifs et de prosélytes craignant Dieu suivirent Paul et Barnabé, qui les exhortaient à persévérer dans la grâce de Dieu. Le sabbat suivant, presque toute la ville s'assembla pour écouter la parole divine. Mais les Juifs, voyant cette grande multitude, furent remplis de colère et s'opposaient, avec des paroles de contradiction et de blasphème, à ce que Paul disait. Alors Paul et Barnabé leur dirent hardiment : C'était à vous qu'il fallait annoncer premièrement la parole de Dieu ; mais puisque vous la rejetez, et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, voilà que nous nous tournons vers les nations. Car le Seigneur nous l'a ainsi commandé : Je t'ai établi pour être la lumière des nations, afin que tu sois leur salut jusqu'aux extrémités de la terre [1]. Or, les gentils, entendant cela, se réjouirent, et ils glorifiaient la parole du Seigneur, et il en crut autant qu'il y en avait de préordonnés à la vie éternelle. Et la

[1] Isaïe, XLIX, 6.

parole du Seigneur se répandait dans toute la contrée. Mais les Juifs, ayant animé les femmes dévotes et les femmes de qualité, ainsi que les principaux de la ville, excitèrent une persécution contre Paul et contre Barnabé, et les chassèrent de leur pays. Alors les deux apôtres secouèrent contre eux la poussière de leurs pieds, et vinrent à Icone. Cependant les disciples étaient remplis de joie et de l'Esprit-Saint [1].

Arrivés à Icone, capitale de la Lycaonie, Paul et Barnabé entrèrent ensemble dans la synagogue des Juifs et y parlèrent de manière qu'une grande multitude de Juifs et de Grecs embrassa la foi. Mais ceux des Juifs qui furent incrédules soulevèrent et irritèrent l'esprit des gentils contre les frères. Ils demeurèrent toutefois longtemps en cette ville, parlant librement au nom du Seigneur, qui rendait témoignage à la parole de sa grâce, faisant par eux des miracles et des prodiges. Enfin toute la ville se divisa, et les uns étaient pour les Juifs, et les autres pour les apôtres. Mais comme les gentils et les Juifs avec leurs chefs allaient se précipiter sur eux pour les accabler d'outrages et pour les lapider, les apôtres, l'ayant su, se réfugièrent à Lystre et à Derbe, autres villes de Lycaonie, et ils y prêchaient l'Evangile, ainsi que dans toute la contrée d'alentour [2].

Or, il y avait à Lystre un homme impotent des pieds, qui était toujours assis. Il était boiteux dès le sein de sa mère, et n'avait jamais marché. Cet homme écoutait parler Paul, qui, le regardant et voyant qu'il avait la foi qu'il serait guéri, dit à haute voix : Lève-toi debout sur tes pieds ! Et il se leva en sautant, et marchait. La foule, ayant vu ce que Paul venait de faire, se mit à crier en lycaonien : Les dieux, devenus semblables aux hommes, sont descendus vers nous ! Et ils appelaient Barnabé, Jupiter, et Paul, Mercure, parce que c'était lui qui portait la parole. Le prêtre même de Jupiter, dont le temple était près de la ville, parut à la porte avec des taureaux et des couronnes, et voulait, ainsi que les peuples, leur sacrifier. Mais les apôtres Barnabé et Paul, l'ayant appris, déchirèrent leurs vêtements et s'élancèrent au milieu de la foule, en criant : Amis ! qu'allez-vous faire ? Et nous aussi, nous ne sommes que des hommes comme vous, sujets aux

[1] Act., XIII. — [2] Act. XIV, 1-6.

mêmes infirmités et à la mort, qui vous annonçons de quitter ces choses vaines, pour vous convertir au Dieu vivant qui a fait le ciel, et la terre, et la mer, et tout ce qu'ils renferment ; lequel, dans les siècles passés, a laissé marcher toutes les nations dans leurs voies, sans qu'il se soit néanmoins laissé sans témoignage, faisant du bien, nous dispensant les pluies du ciel et les saisons favorables pour les fruits, nous offrant la nourriture avec abondance, et remplissant nos cœurs de joie. Et disant cela, à peine purent-ils empêcher le peuple de leur sacrifier.

Comme ils passèrent du temps à enseigner dans cette ville, il survint quelques Juifs d'Antioche (de Pisidie) et d'Icone, qui, ayant persuadé le peuple, lapidèrent Paul, et le traînèrent hors de la ville, le croyant mort. Mais les disciples s'étant assemblés autour de lui, il se leva et rentra dans la ville, et le lendemain il partit pour Derbe avec Barnabé. Après qu'ils eurent annoncé l'Evangile dans cette cité-là et instruit plusieurs personnes, ils retournèrent à Lystre, à Icone et à Antioche (de Pisidie), fortifiant le courage des disciples, les exhortant à persévérer dans la foi, et leur représentant que c'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu. Ayant ensuite, par l'imposition des mains, ordonné des prêtres en chaque église, avec des prières et des jeûnes, ils les recommandèrent au Seigneur en qui ils avaient cru. Puis traversant la Pisidie, ils vinrent en Pamphylie ; et ayant annoncé à Perge la parole du Seigneur, ils descendirent à Attalie. De là ils firent voile pour Antioche (de Syrie), d'où on les avait envoyés, en les abandonnant à la grâce de Dieu, pour l'œuvre qu'ils venaient d'accomplir. Y étant arrivés et ayant assemblé l'Église, ils racontèrent combien Dieu avait fait de grandes choses avec eux, et comment il avait ouvert aux gentils la porte de la foi [1].

A ce récit de leur voyage, saint Luc ajoute qu'ils demeurèrent avec les disciples d'Antioche un temps qui ne fut pas petit, c'est-à-dire un temps considérable, plusieurs années peut-être. Ce fut alors que saint Paul eut une révélation, dans laquelle Dieu lui commanda de se rendre à Jérusalem, afin d'exposer aux apôtres l'évangile que lui et Barnabé avaient prêché parmi les gentils.

[1] Act., xiv, 7-27.

C'était la quatorzième année, soit depuis sa conversion, soit depuis son premier voyage à Jérusalem, trois ans après, pour voir Pierre.

Paul n'avait certainement aucun doute qu'il n'eût jusqu'alors prêché légitimement l'Évangile. Toutefois, comme il l'avait appris, non pas des hommes, mais de Jésus-Christ même, et que sa vocation avait été extraordinaire, le Seigneur lui ordonna d'en conférer avec les autres apôtres qui étaient à Jérusalem, et spécialement avec Pierre; afin que les faux apôtres n'osassent décréditer, dans l'esprit des peuples, ni sa personne ni sa doctrine, et rendre ainsi infructueuse et inutile sa prédication. Il prit pour compagnons de son voyage Barnabé et Tite.

Les vrais apôtres n'ayant rien trouvé ni à ajouter ni à retrancher à son évangile, lui donnèrent la main, ainsi qu'à Barnabé, comme à leurs collègues dans le ministère apostolique. En outre, attendu que Paul n'avait pas reçu une moindre grâce pour la conversion des gentils, que Pierre pour la conversion des circoncis, il fut résolu que, tandis que Pierre, avec Jacques et Jean, s'appliquerait spécialement à appeler les Juifs à la foi, Paul et Barnabé travailleraient principalement à y inviter les gentils ; pourvu toutefois qu'ils eussent soin des pauvres de la Judée, et qu'ils ne négligeassent point de faire des quêtes pour eux dans les provinces les plus riches où ils auraient porté l'Évangile.

Paul et Barnabé étant revenus de Jérusalem à Antioche, il survint des Juifs de Jérusalem qui troublèrent la paix, en soutenant qu'il n'y avait point de salut sans la circoncision. Sur cela une grande sédition s'étant élevée, et Paul et Barnabé ayant longtemps disputé contre eux, il fut résolu que Paul et Barnabé, et quelques autres d'entre eux, monteraient à Jérusalem vers les apôtres et les prêtres, pour cette question. L'Église les ayant donc fait conduire, ils traversèrent la Phénicie et la Samarie, racontant la conversion des gentils, et ils remplissaient de joie tous les frères. Arrivés à Jérusalem, ils furent bien reçus par l'Église, par les apôtres et par les prêtres, auxquels ils racontèrent combien Dieu avait fait de grandes choses avec eux. Mais quelques-uns de la secte des pharisiens, qui avaient embrassé la foi, se levèrent, disant qu'il fallait les circoncire et leur commander de garder la loi de Moïse.

Les apôtres donc et les prêtres s'assemblèrent pour considérer

cette affaire. Or, un grand débat ayant eu lieu, Pierre se leva et leur dit : Mes frères, vous savez qu'il y a longtemps que Dieu m'a choisi d'entre nous, afin que les nations entendissent par ma bouche la parole de l'Évangile, et qu'elles crussent. Et Dieu, qui connaît les cœurs, leur a rendu témoignage, leur donnant le Saint-Esprit aussi bien qu'à nous. Et il n'a point fait de différence entre nous et eux, ayant purifié leurs cœurs par la foi. Maintenant donc, pourquoi tentez-vous Dieu, imposant aux disciples un joug que ni nos pères ni nous n'avons pu porter? Mais nous croyons que c'est par la grâce du Seigneur Jésus-Christ que nous serons sauvés, aussi bien qu'eux [1].

Ainsi parla Pierre. Il ne décide pas précisément, il fait plus ; il montre que depuis longtemps, et par son ministère, Dieu lui-même avait décidé la question et donné à entendre que ni les gentils, ni même les Juifs, n'étaient pas obligés à la circoncision, mais obtenaient le salut par la foi en Jésus-Christ.

Alors toute la multitude se tut ; et ils écoutaient Barnabé et Paul, racontant combien de miracles et de prodiges Dieu avait faits par eux parmi les nations. Et après qu'ils se furent tus, Jacques répondit, disant : Mes frères, écoutez-moi. Simon a raconté comment Dieu a commencé à regarder favorablement les nations, pour choisir parmi elles un peuple consacré à son nom. Et les paroles des prophètes s'y accordent, selon qu'il est écrit : Après cela je reviendrai, et je rebâtirai le tabernacle de David qui est tombé ; je réparerai ses ruines, et je les relèverai. Afin que le reste des hommes et toutes les nations sur lesquelles est invoqué mon nom, cherchent le Seigneur, dit le Seigneur qui fait ces choses [2]. Dès l'éternité Dieu connaît son œuvre. C'est pourquoi je juge qu'il ne faut point inquiéter ceux d'entre les nations qui se convertissent à Dieu ; mais leur écrire qu'ils s'abstiennent des souillures des idoles, de la fornication, des chairs étouffées et du sang. Car quant à Moïse, dès les temps anciens, il a dans chaque ville des hommes qui le prêchent dans les synagogues, où il est lu chaque jour de sabbat.

Alors il plut aux apôtres et aux prêtres, avec toute l'Église, de choisir quelques-uns d'entre eux pour envoyer à Antioche avec

[1] Act., xv, 1-11. — [2] Amos, 9-11.

Paul et Barnabé. Ils choisirent donc Jude, surnommé Barsabas, et Silas, qui étaient des principaux entre les frères. Et ils écrivirent par eux cette lettre : « Les apôtres, les prêtres et les frères, aux frères d'entre les nations qui sont à Antioche, en Syrie et en Cilicie, salut : Comme nous avons appris que quelques-uns qui venaient d'avec nous, vous ont troublés par leurs paroles, et ont alarmé vos âmes, disant qu'il fallait être circoncis et garder la loi, sans que nous leur en eussions donné l'ordre, il nous a plu, assemblés que nous étions dans un même esprit, de vous envoyer des personnes choisies, avec nos très-chers Barnabé et Paul, qui ont exposé leurs vies pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous avons donc envoyé Jude et Silas, lesquels vous feront entendre les mêmes choses de vive voix. Car il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous, de ne point vous imposer d'autres charges que celles-ci, qui sont nécessaires : c'est de vous abstenir de ce qui aura été sacrifié aux idoles, et du sang, et des chairs étouffées, et de la fornication; toutes choses dont vous ferez bien de vous garder. Portez-vous bien[1].

Telle fut l'occasion et la forme du premier concile. Une grande contestation s'élève sur la doctrine à Antioche. Aussitôt elle est portée au lieu où était Pierre, le prince des apôtres, avec quelques-uns de ses collègues. Ils s'assemblent avec les prêtres ou anciens. Quels furent ces anciens ou prêtres, saint Luc nous l'a fait connaître précédemment, lorsqu'il a dit que saint Paul en ordonnait dans chaque église par l'imposition des mains, accompagnée de prières et de jeûnes. On voit que c'étaient des premiers pasteurs régulièrement ordonnés. Suivant le sentiment le plus commun et le plus ancien, chacun des apôtres, par conséquent leur chef aussi et surtout, avait le don d'infaillibilité. Mais il convenait de donner l'exemple aux conciles futurs. L'on commença donc par l'examen, par la discussion, qui fut très-grande. Pierre parle et tout le monde se tait : Pierre pose pour fondement la révélation qui lui a été faite sur la vocation des gentils. Paul et Barnabé racontent les suites merveilleuses de cette vocation. Jacques, évêque de Jérusalem, parlant de la sentence de Pierre, la montre appuyée dans les prophètes, et en propose une application pratique, qui devait

[1] Act., xv, 12-29.

faciliter la réunion des deux peuples en un. Le décret du concile est le décret du Saint-Esprit et de l'Église; il est envoyé aux autres églises particulières, non plus pour y être examiné, mais pour y être exécuté.

Ce qu'était Jérusalem par la présence de Pierre et de quelques-uns des plus illustres disciples, Rome l'est devenue comme siége des successeurs du même Pierre, assisté toujours d'hommes éminents en dignité et en doctrine. Et comme la contestation sur les cérémonies légales fut portée à Jérusalem où était Pierre, de même c'est une loi inviolable de l'Eglise de porter à Rome les causes difficiles de la foi. Et comme, au premier son de la voix de Pierre, se calmèrent à Jérusalem toutes les disputes, de même doivent cesser les contentions dès que le même Pierre a parlé par la bouche de ses successeurs. Enfin, comme la décision sortie de Jérusalem, encore qu'elle n'eût pas été formée dans un concile réellement œcuménique, fut néanmoins proposée et reçue comme un oracle de l'Esprit-Saint, de même les conciles particuliers de Rome, sous l'autorité des pontifes romains, ont eu dans leurs définitions la force des conciles œcuméniques, auxquels nul catholique ne refuse une autorité souveraine et infaillible.

Les envoyés du concile, Paul et Barnabé, Jude et Silas, étant venus à Antioche, assemblèrent la multitude et lui remirent la lettre. Les frères, l'ayant lue, se réjouirent beaucoup des consolations et des exhortations qu'elle contenait. Jude et Silas, qui étaient eux-mêmes prophètes, les consolèrent encore, les exhortèrent et les fortifièrent par plusieurs discours. Après qu'ils eurent demeuré là quelque temps, les frères les renvoyèrent en paix aux apôtres. Silas, néanmoins, jugea à propos de demeurer à Antioche, et Jude retourna seul à Jérusalem. Silas est le même que Sylvain, par qui saint Pierre avait envoyé sa première épître.

Quant à Paul et Barnabé, ils demeurèrent aussi à Antioche, enseignant et annonçant, avec beaucoup d'autres, la parole du Seigneur. Quelques jours après, Paul dit à Barnabé : Retournons visiter nos frères par toutes les villes où nous avons prêché la parole du Seigneur, pour voir en quel état ils sont. Or, Barnabé voulait prendre avec lui Jean, qu'on appelait Marc. Mais Paul disait que celui qui les avait quittés depuis la Pamphylie, et ne les avait point aidés à l'œuvre, ne devait pas les accompagner. Il se

forma donc entre eux une contestation si vive, qu'ils se séparèrent l'un de l'autre, et que Barnabé, prenant Marc, fit voile vers l'île de Chypre. Et Paul, ayant choisi Silas, partit avec lui, après avoir été abandonné à la grâce de Dieu par les frères. Il traversa la Syrie et la Cilicie, confirmant les églises et leur ordonnant d'observer les préceptes des apôtres et des prêtres [1].

La sévérité de Paul et la douceur de Barnabé furent également utiles à Jean-Marc : il apprit à être plus constant; et nous le verrons plus tard servir fidèlement le premier des deux. Un autre avantage de cette séparation, fut de prêcher l'Evangile en plus de lieux. A partir de cette époque, saint Luc, attaché uniquement à décrire les voyages et les travaux de Paul, ne nous parle plus de Barnabé. Aussi ne sait-on rien ou presque rien du reste de sa vie.

Nous avons, sous le nom de saint Barnabé, une lettre où il est parlé de la ruine du temple; ce qui montre qu'elle fut écrite après. Le sujet qu'elle traite et les excellentes instructions qui s'y lisent la rendent digne des temps apostoliques, et l'on croit communément qu'elle remonte à cette antiquité; toutefois, il est difficile de se persuader qu'elle soit réellement l'ouvrage d'un apôtre. Elle est divisée en deux parties : la première dogmatique, et l'autre morale. Dans la première, l'auteur démontre, contre les Juifs, que, les oracles des prophètes s'étant parfaitement accomplis à la venue du Fils de Dieu sur la terre, dans sa passion et dans sa mort, ainsi que dans sa résurrection glorieuse, la loi devait cesser pour faire place à l'Evangile. Ce qui fait voir qu'elle est adressée à ceux des chrétiens qui, convertis du judaïsme, restaient encore trop attachés aux observances légales. Dans la seconde partie, il décrit deux voies : l'une de lumière, à laquelle préside l'ange du Seigneur; l'autre de ténèbres, à laquelle préside l'ange de Satan. Il donne d'excellentes règles à ceux qui veulent marcher dans la première, et fait de la seconde la description la plus sombre et la plus effrayante, afin d'en inspirer à tous les esprits une juste horreur. Peut-on se persuader, dit le cardinal Orsi, qu'une pareille épître, écrite pour la défense de la foi catholique et l'édification des fidèles, ait été regardée par

[1] Act., xv, 30-41.

l'Eglise comme l'œuvre authentique de saint Barnabé, c'est-à-dire d'un apôtre rempli de l'Esprit-Saint et appelé avec Paul à l'apostolat par une vocation extraordinaire du ciel, et que cependant elle ne l'ait pas mise, comme les épîtres des autres apôtres, au catalogue des livres sacrés et canoniques? Il s'y rencontre d'ailleurs quelques endroits moins dignes de la sagesse et de la gravité d'un apôtre, qui, certainement, n'aurait jamais écrit que les apôtres avaient été pécheurs au delà de toute iniquité, et que le monde ne devait durer que six mille ans. Il aurait eu plus de justesse et plus de réserve dans ses allégories ou interprétations allégoriques des divines Ecritures. Il n'eût pas cité comme oracles de l'Esprit-Saint des sentences qui ne se trouvent point dans les livres sacrés. Tout cela montre que l'Eglise a eu raison d'exclure ce monument du nombre des Ecritures divines, et prouve que ce n'est pas faire honneur à saint Barnabé, que de le croire l'auteur d'une lettre pareille. Suivant la commune tradition, cet apôtre mourut dans l'île de Chypre, sa patrie, où, non loin de Salamine, et vers la fin du cinquième siècle, l'on trouva son corps, ayant sur la poitrine l'Evangile de saint Matthieu, transcrit de sa main [1].

Suivant la tradition particulière de l'église de Milan, saint Barnabé y prêcha le premier l'Evangile. Il y est honoré comme l'apôtre du pays.

Le même jour, à Aquilée, les saints Félix et Fortunat frères, lesquels, durant la persécution de Dioclétien et de Maximien, furent étendus sur le chevalet, eurent les côtés brûlés avec des torches ardentes, qui s'éloignaient au même instant par un effet de la puissance de Dieu, puis furent arrosés sur le ventre avec de l'huile bouillante; enfin, ne cessant point de confesser Jésus-Christ, ils eurent la tête tranchée. — A Bologne, saint Parise, confesseur, moine de l'ordre des Camaldules. — A Rome, la translation de saint Grégoire de Nazianze, dont le saint corps ayant été porté autrefois de Constantinople à Rome, et gardé fort longtemps dans l'église de la Mère-de-Dieu, au Champ-de-Mars, fut de nouveau transporté dans l'église de Saint-Pierre par l'ordre du pape Grégoire XIII, qui voulut que cette translation se fît avec beaucoup d'appareil et de solennité; et le lendemain on le mit sous l'autel d'une chapelle que ce grand Pape avait fait préparer magnifiquement.

[1] Orsi., *Histoire ecclésiast.*, t. I.

XIIe JOUR DE JUIN.

LE PAPE SAINT LÉON III.

Le jour même de la sépulture du pape Adrien, on élut son successeur, Léon III. Il était né à Rome, et dès l'âge le plus tendre, avait été élevé dans le palais patriarcal de Latran, où il apprit le psautier, l'Écriture sainte et toute la discipline ecclésiastique. Il fut ordonné sous-diacre et ensuite prêtre du titre de Sainte-Susanne; ses mœurs étaient pures, ses discours éloquents, son courage ferme. Quand il trouvait quelque moine distingué ou quelque autre serviteur de Dieu, il était continuellement avec lui à s'entretenir des choses divines et à prier. Il faisait l'aumône avec une grande libéralité, et y excitait les autres; il visitait les malades, et les exhortait par l'Écriture sainte. Dociles à ses prédications, plusieurs s'appliquaient nuit et jour à secourir secrètement les pauvres. Menant une telle vie, il était aimé de tout le monde. Aussi fut-il élu Pape tout d'une voix, le jour de saint Étienne, 26 décembre 795, par tous les évêques, les grands, le clergé et le peuple de Rome, et ordonné évêque le lendemain, jour de saint Jean l'Évangéliste, qui, cette année, était un dimanche. Il tint le Siége apostolique vingt ans cinq mois et dix-sept jours. Quoiqu'il fut très-doux, il ne laissait pas d'être ferme pour la défense des droits de l'Église : il rendait justice à toute le monde et faisait de grandes libéralités. Il augmenta les distributions du clergé, et fit aux églises de Rome tant et de si grandes, et de si riches offrandes, que le dénombrement fatiguerait.

Le nouveau Pape écrivit aussitôt à Charlemage pour lui demander sa protection, en lui apprenant la mort de son prédécesseur et son élection au souverain pontificat. Charlemagne, dans sa réponse, lui marque que la nouvelle de sa promotion a adouci la douleur amère qu'il a ressentie de la mort d'Adrien, et qu'il lui envoie les présents qu'il avait destinés à son prédécesseur. La divine bonté, dit-il, nous a préparé une grande consolation en vous mettant à sa place. Elle a voulu qu'il y eût toujours quelqu'un qui intercédât auprès de saint Pierre pour toute l'Église, pour ma con-

servation, pour celle de mes sujets et de tout mon royaume, et qui par un amour paternel, nous adoptât pour son fils. Nous vous envoyons Engilbert, notre secrétaire, à qui nous avons déclaré nos volontés et ce que nous jugeons à propos que vous fassiez. Conférez avec lui sur ce que vous croirez nécessaire pour l'exaltation de la sainte Église, pour la gloire de votre pontificat et pour l'affermissement de notre patriciat; car, afin de mériter la bénédiction apostolique et la gloire d'être toujours le protecteur du Saint-Siége, je veux garder inviolablement, avec votre Sainteté, le traité que j'ai fait avec votre prédécesseur. C'est à nous, avec le secours du Seigneur, de défendre en tous lieux, par nos armes, l'Église de Dieu; au dehors contre les incursions et les ravages des infidèles, et au dedans contre les hérétiques. Mais c'est à vous, très-saint-Père, à lever pour nous les mains au ciel, afin que, par vos prières et par la grâce de Dieu, le peuple chrétien triomphe de tous les ennemis de la religion, et que le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit glorifié dans tout l'univers. En finissant, il exhorte le Pape à observer les canons et à donner, dans toute sa conduite, des exemples de vertu qui fassent bénir le Seigneur [1].

Charlemagne avait tant à cœur en ce point la gloire de l'Église romaine, qu'en envoyant Engilbert à Rome saluer le nouveau Pape, il lui donna une instruction sur la manière dont il devait s'y prendre pour engager Léon à ne rien faire qui pût obscurcir la splendeur de sa dignité et celle de son Église. Quand vous en trouverez occasion en conférant avec le Pape, y est-il dit, vous l'avertirez des vertus qu'il doit pratiquer, et surtout de la fidélité qu'il doit montrer à observer les saints décrets. Représentez-lui souvent que la dignité où il est élevé ne durera que peu d'années; mais que, s'il en remplit les devoirs, la récompense sera éternelle. Excitez-le à exterminer la simonie qui souille l'Église en plusieurs lieux, et à réformer les autres désordres dont vous savez que je me suis souvent plaint. Dites-lui que j'avais pris quelques mesures avec son prédécesseur pour bâtir un monastère auprès de l'église de Saint-Paul, et rapportez-moi là-dessus une réponse précise [2].

De son côté, le pape saint Léon n'omit rien pour mériter la protection de Charlemagne. Après avoir conféré avec Engilbert,

[1] *Conc. gall.*, t. II, p. 206. — [2] *Ibid.*, p. 207.

il envoya à ce prince une solennelle ambassade pour lui porter de sa part les clefs de la confession de Saint-Pierre et l'étendard de la ville de Rome, comme une marque qu'il le reconnaissait patrice et protecteur des Romains. Il le priait en même temps de députer à Rome quelque personne de confiance et d'autorité, qui reçût en son nom le serment de fidélité des Romains. Charlemagne y renvoya Engilbert avec de riches présents qu'il avait choisis parmi le butin pris sur les Huns, avec lesquels il était alors en guerre. Il poursuivit avec succès son expédition contre ces barbares, lorsqu'un roi de cette nation, nommé Theudon, vint, l'an 796, se soumettre à son empire et à celui de Jésus-Christ, en demandant le baptême avec plusieurs seigneurs. Charlemagne eut plus de joie de cette conquête de la foi, que de celle du trésor des rois huns, qu'on lui livra la même année. C'étaient les dépouilles de l'ancienne Rome, que ces barbares avaient pillée plus de trois cents ans auparavant, et que leurs rois avaient conservées dans leur palais, pour servir comme de trophée à leur valeur et aux glorieux exploits de la nation. Charlemagne en envoya au Pape ce qu'il y avait de plus précieux ; et distribua dans la suite le reste aux églises de Rome et de France.

Le pape saint Léon, pour témoigner sa reconnaissance, voulut laisser à la postérité un monument du patriciat de Charlemagne. Il fit représenter en mosaïque, dans la grande salle à manger du palais de Latran, saint Pierre assis qui donne à Charlemagne, à genoux à sa gauche, un étendard sur lequel on voit six roses, tandis que, de la main droite, il donne l'étole au pape Léon, qui est aussi à genoux. Au-dessus du Pape, on lit cette inscription : Notre seigneur, le très-saint pape Léon ; et au-dessus du roi : A notre seigneur, le roi Charles. Au pied des trois figures sont ces paroles : Bienheureux Pierre, donnez la vie au Pape Léon, et donnez la victoire au roi Charles. Ce monument subsiste encore. Saint Pierre y est représenté avec trois clefs. Comme Charlemagne n'y porte que le titre de roi, l'on voit que l'inscription y fut mise avant qu'il eût été déclaré empereur [1].

Telles étaient les relations entre le pape et le roi des Francs, lorsque celui-ci eut l'occasion d'exercer sa charge de patrice et de

[1] *Hist. de l'Égl. gall.*, l. XIII.

défenseur de l'Église romaine. Quelques-uns des principaux du clergé romain, parents du feu pape Adrien, ne pouvaient pardonner à saint Léon III son élection au pontificat, qu'ils croyaient avoir été faite à leur préjudice. Le dépit et la jalousie leur inspirèrent le dessein de s'en venger, et ils ne le méditèrent si longtemps que pour rendre la vengeance plus cruelle. Les vertus et les bienfaits de Léon ne firent qu'aigrir ses envieux. Ils en vinrent jusqu'à concevoir le plus cruel attentat; et afin que rien ne manquât à l'atrocité du crime, ils choisirent pour le commettre un jour particulièrement destiné pour apaiser la colère de Dieu.

Le 25 avril 799, jour des grandes litanies, le Pape étant sorti de son palais pour se rendre à l'Église de Saint-Laurent, d'où la procession devait partir, le primicier Pascal vint l'aborder et s'excuser sur une prétendue maladie de ce qu'il paraissait en sa présence sans chasuble. Léon reçut ses excuses avec bonté. Le sacellaire ou trésorier Campule s'étant joint en même temps à Pascal, ils accompagnèrent le Pape, s'entretenant amiablement avec lui, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés devant le monastère de Saint-Étienne et de celui de Saint-Sylvestre, où était l'embuscade.

Alors une troupe de gens apostés se jetèrent sur le Pape, et tandis que Pascal le tenait par la tête, et Campule par les pieds, ils s'efforcèrent de lui crever les yeux et de lui couper la langue, et le laissèrent ainsi étendu sur la place. La fureur de ces satellites était assouvie ; celle de Pascal et de Campule ne l'était pas encore. Ils traînèrent le pape dans l'église du monastère, et achevèrent de lui crever les yeux et de lui mutiler la langue au pied de l'autel, où ils le laissèrent nageant dans son sang, à la garde de leurs gens. Mais ne l'y croyant pas assez en sûreté, ils le firent transférer la nuit dans la prison du monastère de Saint-Érasme.

Un si exécrable attentat remplit de tumulte et d'horreur toute la ville de Rome. Le camérier Albin ramassa une troupe d'hommes de bien et de cœur, qui enlevèrent le Pape de sa prison et le portèrent dans l'église de Saint-Pierre, où était Vironde, abbé de Stavelo, envoyé de Chalemagne. Vinigise, duc de Spolète, accourut avec ses troupes au secours du Pape et le fit conduire à Spolète. Mais ce qui remplit de la plus douce consolation tous les fidèles, c'est que le saint Pape recouvra parfaitement l'usage des

yeux et de la langue; ce qui fut regardé comme un miracle et attribué à la protection de saint Pierre.

Il est certain que le Pape eut, après sa délivrance, l'usage de la vue et de la langue, et il passa pour constant qu'on lui avait crevé les yeux et coupé la langue; c'est ce qu'assurent plusieurs auteurs qui vivaient alors et presque toutes nos anciennes annales. Le célèbre Alcuin, écrivant à Charlemagne, lui dit que les romains ont aveuglé leur chef, et, après l'arrivée du Pape en France, qui lui donna lieu de vérifier le miracle, il se sert de termes encore plus expressifs. Charlemagne lui-même, écrivant à Alcuin, lui parle de la guérison du Pape comme d'un miracle constant. Enfin, l'Église romaine en fait mémoire le 12 juin, dans les termes suivants : A Rome, dans la basilique vaticane, saint Léon III, pape, à qui Dieu rendit miraculeusement les yeux que des impies lui avaient arrachés, et de la langue qu'ils lui avaient coupée [1].

Charlemagne fut sensiblement affligé d'une violence si atroce faite au Père commun de tous les fidèles, et il écrivit à Alcuin pour le consulter sur ce qu'il avait à faire en cette occasion. Alcuin lui répondit : Il y a trois places les plus élevées qui soient dans le monde. La première est la dignité apostolique, qui gouverne le Siége de saint Pierre. Vous avez eu la bonté de me faire savoir l'attentat qu'on a commis contre celui qui remplit ce siége. La seconde est la dignité impériale, qui commande à la seconde Rome. La renommée nous a appris avec quelle impiété celui qui gouvernait cet empire a été déposé par ses sujets (c'est Constantin, fils d'Irène). La troisième est la dignité royale, où le Seigneur vous a élevé, pour gouverner le peuple chrétien. Vous êtes la ressource de l'Église, le vengeur des crimes, le consolateur des affligés. Quel scandale dans l'Église romaine, où la religion a été si florissante! Des hommes pervers ont aveuglé leur propre chef! Vous ne devez pas négliger de prendre soin de ce chef, c'est-à-dire du Pape : le mal des pieds est plus léger que celui de la tête. Il conseille néanmoins au roi de ménager les Romains, et de ne pas les effaroucher par ses menaces, de peur de les porter à quelque révolte ouverte qui le mît en danger de perdre le royaume de Lombardie [2].

[1] *Hist. de l'Égl. gall.*, l. XIII. — [2] Alcuin., *epist.* 2.

Charlemagne prit le parti d'envoyer une ambassade au Pape, pour lui témoigner combien il était touché de l'outrage qui lui avait été fait, et pour délibérer avec lui sur les mesures qu'il convenait de prendre pour punir et réparer le scandale. Le Pape fut extrêmement consolé par cette démarche, et, comme il n'avait de ressource que dans le roi des Francs, il prit la résolution d'aller lui-même l'implorer. Charlemagne, à qui il en fit donner avis en quittant Spolète, eut une sensible joie de cette nouvelle, et partit d'Aix-la-Chapelle, où il avait célébré la Pâque cette année 799, pour aller attendre le Pape à Paderborn. Il envoya d'abord au devant de lui Hildebald, archevêque de Cologne, et le comte Anschaire, ensuite son fils Pepin, roi d'Italie, qui venait de triompher des Huns et de prendre leur capitale.

Pepin marchait à la tête de cent mille hommes. A leur aspect, le saint Pontife lève les mains au ciel et bénit l'armée des Francs, qui trois fois se prosterne à ses pieds. Il embrasse avec tendresse le jeune héros, qui marche dès lors a ses côtés. Charlemagne s'avance lui-même à quelque distance de Paderborn, à la tête d'une autre armée composée des divers peuples de l'Europe, que précédait le clergé divisé en trois chœurs et portant la bannière de la croix. Quand il voit que le Pape, escorté de son fils Pepin, approche, Charlemagne range toute la multitude en un immense cercle qui représentait une grande cité; lui-même se tient au milieu, surpassant de la tête tous ses compagnons. Au moment que le Pontife paraît dans l'enceinte, trois fois cette innombrable multitude, armée, peuple, clergé, se prosterne à ses pieds, et trois fois le Pontife la bénit et prie pour elle. Charlemagne lui-même, le père de l'Europe, s'incline respectueusement devant Léon, le pasteur du monde ; ils s'embrassent l'un et l'autre cordialement, non sans répandre beaucoup de larmes. Le Pape entonna l'hymne des anges *Gloria in excelsis*, que son clergé continua. Charlemagne le conduisit ainsi comme en triomphe jusqu'à l'église de Paderborn, et, après qu'on eut rendu à Dieu de nouvelles actions de grâces, il donna au Pape un magnifique repas dans son palais.

Le poëte contemporain de qui est tiré ce récit [1], et qui paraît être Angilbert, que Charlemagne appelle son Homère, dit que les

[1] Dom Bouquet, t. V, p. 396. *Monumenta Germaniæ*, t. II, p. 392.

Francs, en voyant les yeux du pape Léon et en l'entendant parler, ne pouvaient se lasser d'admirer le miracle opéré en sa personne ; ce qui montre qu'on ne doutait pas alors qu'il n'eût eu en effet les yeux crevés et la langue coupée.

Non content de recevoir le chef de l'Église avec tant d'honneur au fond de la Germanie, Charlemagne offrit à Dieu, et, par le pape Léon, à saint Pierre, la montagne et l'église d'Éresbourg avec toute la Saxe, et demanda pour l'église d'Éresbourg un privilége que le Pape lui accorda dans les termes suivants : Acquiesçant en tout avec joie à votre pieuse demande, nous ne différons pas d'accorder ce que vous ordonnez. En conséquence, cette montagne d'Éresbourg, dont vous vous êtes emparé, et que, avec toute la Saxe, vous avez offerte à Dieu et consacrée par nous au bienheureux Pierre, nous ordonnons qu'elle soit libre de toute puissance humaine, et soumise seulement aux frères qui y sont réunis pour le service du Christ. Et, afin qu'ils n'y éprouvent aucun empêchement, et que les ennemis de votre royaume n'y trouvent aucun moyen de rébellion, nous interdisons, sous peine d'anathème, par l'autorité de saint Pierre, qu'on ose jamais y mettre garnison, ou piller les métairies que vous lui avez données, ou les dîmes que vous lui avez accordées à deux lieues à la ronde. Ce privilége fut délivré à Éresbourg même, par le chancelier de l'Église romaine, le jour de la dédicace de la chapelle, sept des calendes de janvier, quatrième année du pape Léon, indiction septième, autrement le 26 décembre 799 [1].

Pendant ce temps-là les ennemis du saint Pontife ne s'endormaient pas. Alarmés de son voyage en France, ils craignirent la justice de Charlemagne et tâchèrent de la surprendre. Ils envoyèrent à ce prince des députés, qui, pour justifier leur attentat, accusèrent le Pape des crimes les plus atroces. Mais leurs accusations ne servirent qu'à prouver leur méchanceté.

Charlemagne fit reconduire le Pape saint Léon à quelque distance de Paderborn, par le prince son fils et par tous les prélats qui étaient venus de toutes parts rendre leurs respects à Sa Sainteté. Il le fit même accompagner à Rome par les archevêques Hildebald de Cologne et Arnon de Saltzbourg, et par les évêques

[1] Labbe, t. VII, p. 1112.

Bernaire de Worms, Hatton de Frisingue, Jessé d'Amiens, et Cunibert dont on ignore le siége. Par toutes les villes où il passait, on recevait le Pape comme si c'eût été saint Pierre lui-même. Il rentra dans Rome, comme en triomphe, la veille de Saint-André, 29 novembre. Tout le clergé romain, le sénat, les écoles des étrangers, c'est-à-dire des Francs, des Saxons, des Frisons et des Lombards, les compagnies de la milice avec les étendards et les bannières, les dames romaines, les religieuses, les diaconesses, allèrent au-devant de lui jusqu'au pont Milvio, et le conduisirent, en chantant des hymnes, jusqu'à l'église de Saint-Pierre. Il y célébra la messe, et tous y communièrent.

Quelques jours après, les évêques francs qui avaient accompagné le Pape, firent des informations juridiques contre les auteurs de l'attentat commis en sa personne, et ils envoyèrent les coupables en France, à Charlemagne, au nom et par l'autorité duquel se faisaient ces procédures, en qualité de patrice des Romains. Ce prince avait pris la résolution d'aller lui-même rétablir le bon ordre à Rome. Ayant passé l'hiver à Aix-la-Chapelle, il s'avança, au commencement du carême de l'an 800, vers les côtes britanniques, et y fit équiper une flotte pour donner la chasse aux pirates normands, qui commençaient alors pour la première fois à infester la Gaule. Il célébra la fête de Pâques au monastère de Saint-Riquier, dont Engilbert était abbé. De Saint-Riquier, il se rendit à Rouen, d'où il prit sa route par le Mans. Du Mans il vint à Tours, pour satisfaire sa dévotion au tombeau de saint Martin, et recommander à ce saint évêque le voyage qu'il méditait de faire en Italie. La reine Liutgarde, qu'il avait épousée après la mort de Fastrade, tomba malade à Tours, et y mourut le 4 juin, l'an 800. Charlemagne la regretta fort, et Alcuin, qui était alors à Saint-Martin, dont il était abbé, lui écrivit deux lettres pour le consoler par les motifs que peut suggérer la religion. Enfin, Charlemagne arriva à Rome le 24 novembre de la même année 800. Le Pape, qui était allé s'aboucher avec lui à Nomento, le jour précédent, reprit les devants pour donner ordre à sa réception. Il envoya au-devant de lui les compagnies et les étendards de la ville, et disposa en divers lieux sur la route différentes troupes de personnes pour chanter, en l'honneur de ce prince, des cantiques en forme d'acclamations. Pour lui, il l'attendit avec son clergé sur les degrés

de la basilique de Saint-Pierre. Charlemagne descendit de cheval au pied de ces degrés, et entra dans l'église avec le Pape, pour faire sa prière.

Le roi ayant passé six jours, tant à se délasser des fatigues du voyage, qu'à s'informer secrètement des moyens de remédier aux troubles et aux scandales qui étaient arrivés, convoqua, le septième jour, dans la basilique de Saint-Pierre, une assemblée des archevêques, des évêques et des seigneurs laïques, francs et romains. Le roi et le Pape s'étant assis, firent asseoir les archevêques, les évêques et les abbés : les prêtres et les seigneurs laïques demeurèrent debout. Le roi ayant ouvert l'assemblée par un discours sur le sujet de son voyage, on proposa d'examiner les accusations intentées contre le Pape. Mais tous les archevêques, les évêques et les abbés s'écrièrent d'une voix unanime : Nous n'osons juger le Siége apostolique, qui est le chef de toutes les églises de Dieu ; car nous sommes tous jugés par ce Siége et par son Vicaire ; mais ce Siége n'est jugé par personne : c'est là l'ancienne coutume ; mais comme le souverain Pontife jugera lui-même, nous obéirons canoniquement [1]. Cette déclaration unanime et solennelle du clergé de France et de l'Italie est infiniment remarquable. Le saint pape Léon dit : Je marche sur les traces de mes prédécesseurs, et je suis prêt à me purger des calomnies dont on a tâché de me noircir [2].

En effet, les évêques et les seigneurs s'étant rassemblés le lendemain dans l'église de Saint-Pierre, le Pape monta sur l'ambon, et, tenant en main le livre des saints Évangiles, il fit à haute voix le serment suivant : Personne n'ignore, mes très-chers frères, que des hommes pervers se sont élevés contre moi, m'accusant de crimes énormes, et que c'est pour mieux connaître de cette affaire que le très-sérénissime prince, le roi Charles, s'est rendu en cette ville avec les évêques et les seigneurs de son royaume. C'est pourquoi moi Léon, Pape de la sainte Église romaine, n'ayant été ni

[1] Qui universi archiepiscopi, et episcopi, et abbates unanimiter audientes, dixerunt : Nos sedem apostolicam, quæ est caput omnium Dei ecclesiarum, judicare non audemus ; nam ab ipsâ nos omnes et vicario suo judicamur ; ipsa autem a nemine judicatur, quemadmodum et antiquitus mos fuit ; sed sicut ipse summus Pontifex censuerit, canonice obediemus. — [2] Anast. *In Leon.*

jugé ni contraint par personne, mais de ma propre volonté, je me justifie devant vous en la présence de Dieu, qui sonde le fond des consciences, en présence des anges, de saint Pierre, prince des apôtres, devant qui nous sommes, et je prends à témoin Dieu, au tribunal de qui nous comparaîtrons tous, que je n'ai ni commis ni fait commettre les crimes dont on m'accuse. Je fais ce serment, sans y être obligé par aucune loi, et sans vouloir en faire une coutume ou une loi pour mes successeurs, mais seulement pour dissiper plus certainement d'injustes soupçons. Aussitôt que le Pape eut prononcé ce serment, les évêques avec le clergé, le roi et le peuple, entonnèrent le *Te Deum* et récitèrent les litanies en actions de grâces.

Le pape saint Léon III avait quelque chose de plus à cœur encore que sa propre justification ; c'était de rétablir, dans la personne de Charlemagne, l'empire romain en Occident, pour être le défenseur armé de l'Eglise romaine et de la chrétienté entière. Cette rénovation sacerdotale de l'empire, qui achevait de constituer chrétiennement le monde chrétien, se fit le jour de Noël 800, dans l'église du Prince des apôtres. Il convenait que l'empire chrétien naquit le jour que naquit le Christ, et dans la basilique de son premier Vicaire. Charlemagne y était venu pour assister à la messe solennelle ; il achevait sa prière devant le tombeau de saint Pierre, lorsque le Pape lui mit de sa main la couronne impériale sur la tête, tandis que tout le peuple de Rome s'écria : A Charles, auguste, couronné de la main de Dieu, grand et pacifique empereur des Romains, vie et victoire ! ce qui fut répété par trois fois, avec l'invocation de plusieurs saints. Après les acclamations, le Pape s'inclina devant lui, comme devant le chef de l'empire, à la manière des anciens princes. Dès lors, au lieu du titre de patrice, on lui donna celui d'empereur et d'auguste. Le Pape lui donna en même temps l'onction sainte, ainsi qu'au roi Pépin, son fils. Charlemagne ne s'attendait point à cet événement ; car Eginhard[1], son secrétaire, assure qu'au retour de la cérémonie, il protestait que, s'il avait pu prévoir ce que le Pape et le peuple romain voulaient faire, il se serait abstenu, malgré la solennité, d'aller ce jour-là à l'église. Notre siècle ne peut croire à cette humble

[1] Eginhard.

grandeur d'âme. C'est que chacun juge des autres par soi.

Le nouvel empereur des Romains fit aux églises de Rome des libéralités dignes de sa grandeur. Il donna à la basilique de Saint-Pierre une table d'argent, divers vases d'or et une grande couronne enrichie de pierreries, du poids de cinquante-cinq livres, pour être suspendue au-dessus de l'autel; une patène ou un bassin d'or, orné aussi de pierres précieuses, du poids de trente livres; un calice à deux anses, du poids de dix-huit livres; deux autres calices, l'un avec son syphon, du poids de trente-sept livres, et l'autre du poids de trente-six. On ne sera pas surpris de la grandeur de ces calices, si l'on fait réflexion que l'on s'en servait pour distribuer le sang de Jésus-Christ à tout le peuple, qui le prenait par un syphon. Il fit présent à l'autel de Saint-Paul d'une table d'argent du poids de cinquante-cinq livres, avec plusieurs grands vases à l'usage de cette table. A la basilique du Sauveur, nommée, alors la Constantine, aujourd'hui Saint-Jean de Latran, il donna une croix ornée de pierres d'hyacinthe, pour être portée aux processions des grandes litanies; un autel avec des colonnes d'argent, et un couronnement de même matière. Il donna encore à la même église un livre d'Évangiles couvert d'or, enrichi de pierreries; et à la basilique de Sainte-Marie à la Crèche, dite Sainte-Marie-Majeure, divers vases d'argent [1]. On peut juger par la richesse de ces dons, quelle abondance d'or et d'argent il y avait alors en France. On y possédait, en effet, les principaux trésors que les Goths et les Huns avaient enlevés à Rome, et Rome à l'univers presque entier. Mais la piété des rois de France rendait ainsi aux églises de cette ville la meilleure partie des richesses dont ces barbares les avaient dépouillées.

Ce rétablissement de l'empire d'Occident dans la personne de Charlemagne fut un renouvellement et non pas une translation proprement dite. L'empire d'Orient subsistait avant, il a subsisté pendant, il a subsisté après; l'impératrice Irène en était reconnue la souveraine légitime, et par le Pape, et par Charlemagne, et par les Latins, et par les Grecs. Deux années avant que Charles fût élevé à l'empire, il reçut une ambassade de l'impératrice, qui déjà régnait seule, traita avec elle de la paix, et lui renvoya le frère

[1] Anast.

du patriarche de Constantinople, qui avait été fait prisonnier de guerre. C'est ce que disent unanimement Eginhard, Reginon et autres, dans leurs annales. L'annaliste de Lambèse et celui qui l'a copié, l'annaliste de Moissiac, rêvait donc quand il racontait que Charles, étant à Rome l'an 801, apprit par des ambassadeurs la nouvelle que l'Orient n'avait plus d'empereur, que l'empire avait passé entre les mains d'une femme, et que ce fut la raison pourquoi le Pape, les évêques et le reste du peuple chrétien crurent devoir nommer empereur, Charles, roi des Francs. L'empire d'Orient était regardé si peu comme vacant, que, quand Charles eut été déclaré empereur, il envoya, de concert avec le Pape, une ambassade à l'impératrice pour traiter avec elle, non-seulement de la paix, mais encore de son mariage avec Charles, et unir ainsi l'empire d'Orient et d'Occident dans la même personne. C'est ce que rapporte saint Théophane et d'autres écrivains grecs après lui. Ils ajoutent qu'Irène aurait consenti aux instances des ambassadeurs, si son principal ministre ne l'en avait détournée, dans l'espoir de faire passer l'empire à son propre frère.

Cette rénovation de l'empire d'Occident est attestée par des médailles. Il existe encore des plombs qui servaient à sceller les diplômes impériaux. D'un côté l'on voit Charlemagne vêtu de la cuirasse, la tête ceinte d'un diadème impérial, et la lance à la main gauche, avec cette inscription : Notre seigneur Charles, empereur, pieux, heureux, perpétuel, auguste. Au revers, sous un portail que surmonte une croix, on lit : Rome, avec cette légende autour : Renovatio Romani Imperii. *Rénovation de l'empire romain.*

L'auteur de ce rétablissement de l'empire d'Occident fut le pape saint Léon III. Toutes les histoires et annales contemporaines le lui attribuent. Un critique français, le père Alexandre des frères Prêcheurs, en a résumé les textes; il observe à plusieurs reprises que si le peuple romain y joignit ses acclamations, le Pape ne les avait ni demandées ni attendues pour appeler et couronner Charles empereur. C'était, non pas des suffrages nécessaires, mais des vœux publics, tels qu'on en faisait autrefois quand on apportait à Rome les images des empereurs de Constantinople; tels qu'on en faisait, même dans les provinces, à l'exaltation d'un Pape; tels enfin que le pape Adrien Ier en faisait faire à tout le

peuple, lorsque Charles, n'étant encore que roi, assistait à la messe solennelle.

Sigonius expose en peu de mots, dit le même critique, la cause pour laquelle Léon III communiqua le titre et la dignité d'empereur à Charlemagne. Ce titre de la dignité impériale ayant cessé, environ trois siècles auparavant, dans la personne d'Augustule, dernier empereur d'Occident, pour faire place au royaume des Goths, le Pontife le renouvela dans le même Occident, afin que l'Église romaine eût, contre les infidèles, les hérétiques, les séditieux, un défenseur; office que l'empereur d'Orient paraissait avoir abandonné depuis longtemps. Ceux-là donc, conclut le critique français, se trompent très-fort, qui prétendent que le pape Léon ne conféra qu'un simple titre à Charlemagne, quand il le couronna empereur. Il lui conféra en même temps une dignité très-étendue et qui répondait à ce titre sublime, savoir : la dignité de tuteur et de défenseur de la république chrétienne et de toute l'Eglise, en particulier de l'Église romaine. Cette charge de défendre la société chrétienne, charge à laquelle les empereurs d'Orient manquaient depuis longtemps, l'Église romaine, ou son époux et chef, le père de tous les Chrétiens et leur souverain Pontife pouvait la commettre à un autre, afin que tous les peuples d'Occident, confédérés sous un même empire, fussent d'accord dans leur zèle à repousser les infidèles, à réprimer les schismatiques et les séditieux qui molesteraient l'Église et son chef. De tous les princes chrétiens, Charles fut jugé par le chef de l'Église universelle, le plus digne et le plus capable de cette charge glorieuse, que d'ailleurs il avait déjà reçue, mais d'une manière moins solennelle, avec le nom de patrice des Romains [1].

Voilà pour les détails de l'événement; mais pour qui embrasse d'un coup d'œil l'ensemble de l'histoire, la vue s'élève et s'étend.

Pasteur du monde, chef de l'Église universelle, pontife de Rome, le pape saint Léon III crée et consacre, dans le père de l'Europe, dans Charlemagne, le saint empire romain, l'empire de la force au service de la vérité et de la justice. Dans cet empire, Charlemagne n'aura point de successeur total; mais le saint empire romain, consacré en sa personne, subsistera toujours, malgré

[1] *Nat. Alex. Dissertatio de translat. imp. à Græcis ad Carol. m., sæcul.* 9.

les apparences contraires ; car cet empire n'est autre que l'Europe chrétienne et catholique, qui, après mille ans, sent toujours le noble besoin d'employer sa puissance, ses lumières, son sang à la gloire de Dieu et au salut du monde. Elle sent toujours au fond de ses entrailles, la consécration apostolique qu'elle a reçue dans la personne de Charlemagne, son premier représentant. Le monde entier lui en fait une gloire. A l'extrémité de l'Asie, au fond de la Tartarie et de la Chine, la religion du Christ, la religion catholique, la religion faite pour l'univers, c'est la religion de l'Europe, c'est la religion des Francs, compatriotes de Charlemagne. Enfin, aujourd'hui encore, après plus de mille ans, toutes les maisons souveraines de l'Europe chrétienne et catholique descendent plus ou moins directement de Charlemagne, le père de l'Europe.

Charlemagne, défenseur armé de l'Église universelle, était le protecteur même des prélats étrangers qui se réfugiaient auprès de lui. Fortunat, patriarche de Grade, une des îles proche de Venise, était venu, dès l'an 800, avec de riches présents, à Saltz, près de Mayence, implorer sa protection contre les vexations de Jean, duc, ou comme nous parlons, doge de Venise. L'empereur reçut ce prélat avec bonté, et lui donna l'abbaye de Moyen-Moutier pour sa subsistance, en attendant que les troubles de Venise fussent apaisés. Cette république naissante était alors fort divisée ; et il y avait à craindre que les Grecs ne profitassent de ces divisions pour s'emparer d'une ville qui était contre eux la barrière de l'Italie. On croit que ce fut le [illegible] que le pape Léon III fit en France l'an 805 ; mais après [illegible] rendre compte à Charlemagne d'une commission dont il l'avait chargé.

Ce prince, ayant appris qu'on avait trouvé à Mantoue une éponge qu'on disait avoir été trempée autrefois dans le sang de Jésus-Christ par le soldat Longin, avait prié le Pape d'informer de la vérité d'une relique si précieuse. Léon prit cette occasion de sortir de Rome. Après avoir fait à Mantoue les informations pour vérifier la relique, il manda à l'empereur qu'il allait célébrer avec lui la fête de Noël. On reçut cette nouvelle en France vers la mi-novembre. L'empereur envoya aussitôt le prince Charles, son fils, au-devant du Pape jusqu'au monastère d'Agaune ou de Saint-

Maurice en Valais, et s'avança lui-même jusqu'à Reims. Il y reçut Léon dans l'église de Saint-Remi, et il alla célébrer avec lui la fête de Noël à Quiercy. Ensuite le Pape et l'empereur allèrent ensemble à Soissons, où l'empereur le quitta pour aller rendre visite à la princesse Gisèle, sa sœur, abbesse de Chelles, qui était alors malade. Le Pape ne demeura que huit jours en France, et retourna en Italie par la Bavière, chargé des présents de l'empereur, qui le fit reconduire jusqu'à Ravenne, sans qu'on ait su bien certainement de quelles affaires ils traitèrent ensemble [1].

L'an 806, le pape saint Léon III confirma le testament de Charlemagne, déjà confirmé par les évêques et les seigneurs de France. L'empereur y partage l'empire entre trois de ses fils, y reconnaît l'élection du peuple pour leurs descendants, leur recommande surtout la protection de l'Eglise romaine. L'an 809, le Pape fit part à Charlemagne d'une difficulté qu'on faisait à des moines francs, établis à Jérusalem, sur l'addition du mot *Filioque* au symbole. Charlemagne assembla un concile à Aix-la-Chapelle, pour justifier cette addition, et en porter les preuves au Pape.

L'Église de Rome, qui croyait, comme les autres Eglises d'Occident, que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, n'avait cependant pas jugé à propos de faire au symbole l'addition *Filioque*, le Pape la désapprouvait même, et les envoyés du concile étaient chargés de n'omettre rien pour le porter à l'approuver. Ils eurent à ce sujet une longue conférence qu'on trouvera dans l'histoire de l'Eglise. On y remarque de part et d'autre une bonne sagesse pratique et paternelle des Pontifes romains. Longtemps l'Église romaine ne récitait point le symbole à la messe ; pure de toute hérésie, elle n'avait nul besoin de faire profession de sa foi. Pour complaire à son dévot défenseur Charlemagne, et comme la chose était d'ailleurs bonne en soi, elle en adopta l'usage. En France, pour édifier davantage le peuple, on chantait le symbole. Le Pape approuve cette pratique, sans pourtant l'ordonner ni l'imiter. En Espagne, depuis plus d'un siècle, on était allé plus loin. Afin de mieux désavouer l'arianisme, dont la nation des Visigoths était revenue, on avait ajouté au symbole de Nicée le mot

[1] *Annal. Met.*

Filioque, pour marquer que le Saint-Esprit procédait aussi du Fils. D'Espagne, cette addition fut reçue insensiblement dans plusieurs églises de France. Alcuin la désapprouvait [1]. En Occident, où l'esprit général n'était ni contentieux ni sophistique, elle pouvait n'avoir point d'inconvénient. Mais le Pape, qui avait l'œil sur l'univers entier et qui voyait chez les Grecs une irremédiable démangeaison de critique et de dispute, y voyait de ce côté un nouveau péril. Il aurait donc voulu qu'on pût supprimer cette addition. Mais, comme le peuple y était habitué, la suppression avait d'autres inconvénients. Dans cette perplexité, il n'ordonne plus, il se consulte avec les envoyés. L'usage des églises d'Espagne et de France pour le chant du symbole et l'addition *Filioque* prévalut avec le temps. Mais saint Léon III, pour ménager les Grecs et donner des preuves éclatantes qu'il n'approuvait pas l'addition, fit faire deux grands écussons d'argent en forme de boucliers, du poids de quatre-vingt-quatorze livres et de six onces, y fit écrire le symbole sans l'addition, sur l'un en grec, et sur l'autre en latin, et les fit placer à droite et à gauche de la confession de saint Pierre, comme des monuments publics du soin avec lequel l'Église de Rome conservait le symbole tel qu'elle l'avait reçu [2]. La suite fera voir combien sa prévoyance était juste.

A Constantinople, saint Théodore Studite, persécuté par l'empereur parce qu'il ne voulait approuver son mariage adultérin, ne trouva de consolation qu'à Rome, près de celui qui a été chargé de confirmer ses frères. Dès avant son exil, il écrivit au pape saint Léon III une lettre qu'il effaça par la crainte de l'empereur; mais l'abbé Épiphane, qui en était porteur et qui en savait le contenu, la refit et la porta au Pape, après que Théodore fut exilé. Nous n'avons pas cette première lettre; mais nous en avons une seconde qui est un monument précieux de ce que les fidèles de l'Orient croyaient au neuvième siècle sur l'autorité universelle du Pontife romain. Elle est conçue en ces termes :

« Au très-saint et suprême Père des Pères, mon seigneur Léon, pape apostolique ; Théodore, minime prêtre et hégumène de Stude. Puisque c'est au grand Pierre que, avec les clefs du royaume des cieux, le Christ-Dieu a donné la dignité de chef des

[1] Alc., *epist. ad Frat. Lugd.* — [2] Anast.

pasteurs, c'est une nécessité de déférer à Pierre, ou à son successeur, toutes les nouveautés que suscitent dans l'Eglise catholique ceux qui s'égarent de la vérité. Voilà ce que nous, vos minimes serviteurs, nous avons appris de nos saints Pères d'autrefois. Aussi, une certaine nouveauté s'étant élevée dans notre église, nous avons cru devoir en référer à l'ange de votre suprême Béatitude, d'abord par le pieux archimandrite Epiphane, notre frère, et maintenant par nos humbles épîtres. Comme le dit le prophète Jérémie, ô très-divin chef de tous les chefs, elle a eu lieu, l'assemblée des prévaricateurs et le conseil des adultères. Car ce qui a été dit là de la fornication des idoles, s'est manifesté ici par la confirmation d'une conjonction adultérine. Les uns et les autres ont en effet méprisé le même Seigneur, ceux-là par la transgression de la loi, ceux-ci par la transgression de l'Evangile. Il ne leur a pas suffi de s'excommunier eux-mêmes, comme dit saint Basile, par une première assemblée, où ils reçurent et admirent au divin sacrifice celui qui avait conjoint les adultères; mais pour s'acquérir à eux-mêmes le nom de vrais hérétiques, ils ont, dans un second concile, publiquement anathématisé tous ceux qui n'approuvaient pas leur erreur impie, ou plutôt ils ont anathématisé toute l'Eglise catholique. Et tous ceux qu'ils ont pu saisir jusqu'à présent, ils les ont, les uns relégués en de lointains exils, les autres jetés en prison, renouvelant ainsi, comme il est d'usage dans ces quartiers, les anciennes persécutions. Ils justifient le mal qu'ils ont fait, par des excuses encore pires. Ils déclarent dispense, la conjonction adultère; ils définissent que les lois divines ne peuvent rien sur les rois; ils défendent d'imiter ceux qui combattent jusqu'au sang pour la vérité et la justice, comme le précurseur et Chrysostome; ils décident que chaque évêque est maître des canons, contrairement aux canons mêmes. Si donc, par hasard, un prêtre encourt, soit en secret, soit en public, des canons qui le déposent, il suffit de la seule volonté d'un homme pour qu'il soit à l'abri de la déposition. Témoin le copulateur du mariage adultérin, qui, malgré les canons qui le condamnent avec ses complices, sacrifie publiquement avec eux à l'autel. Témoin ceux qui transforment en dispenses les iniquités, et qui, pour cela même, donnent le nom de saints et à d'autres et à eux-mêmes, tandis qu'ils anathématisent, comme ennemis de Dieu, ceux qui ne les approuvent pas. Témoin enfin la

persécution qui règne par ici. Que dirons-nous donc à cela? sinon cette parole d'un apôtre : Il y a maintenant beaucoup d'antechrists, si tous les hommes ne sont pas sujets aux lois divines et aux canons.

« Ayant ainsi exposé l'état des choses avec sincérité et humilité, que ferons-nous? Cette parole que le coryphée des apôtres adressa conjointement avec eux au Christ, lorsque les flots de la mer menaçaient de les engloutir, nous les adressons à votre Béatitude, dont le Christ est le modèle : Sauvez-nous, Pasteur suprême de l'Eglise qui est sous le ciel, sauvez-nous, nous périssons ! Imitez le Christ, votre maître, tendez la main à notre Eglise, comme lui à Pierre. Il n'y a qu'une différence : Pierre commençait seulement à enfoncer dans la mer, au lieu que notre Eglise est enfoncée déjà dans la profondeur de l'hérésie. Rivalisez avec le Pape du même nom que vous : comme lui, à la naissance de l'hérésie d'Eutychès, se dressa contre, tel qu'un lion, par ses épîtres dogmatiques; ainsi, vous-même, tonnez contre l'hérésie présente. Car s'ils n'ont pas craint de s'arroger l'autorité de tenir un concile hérétique, quoiqu'ils n'aient pas le pouvoir de tenir un concile même orthodoxe, à votre insu, ainsi que le veut l'ancienne coutume, combien plus n'est-il pas convenable et nécessaire, nous le proposons avec crainte, que votre divine Paternité assemble un concile légitime? afin que le dogme orthodoxe de l'Eglise expulse le dogme hérétique, et que votre suprématie ne soit point anathématisée avec tous les orthodoxes, par des novateurs à vaines paroles; que finalement ce concile adultérin ne soit point, à ceux qui le voudraient, un aiguillon d'iniquité pour les précipiter dans le crime. Ayant exposé ces choses comme il sied à notre nihilité et aux derniers membres de l'Eglise, par obéissance à votre divine principauté de pasteur, nous prions votre sainte âme de nous regarder comme ses brebis propres, et de nous éclairer et de nous affermir par ses saintes prières. Que s'il vous plaisait à le faire même par des enseignements, ce serait de votre part une divine condescendance, le Christ lui-même ayant écrit à Abgare, et bien des particuliers ayant eu le bonheur de recevoir des lettres des apôtres et des saints. Cette lettre est envoyée par moi seul, pécheur détenu en prison, parce que mon père le reclus, et l'archevêque de Thessalonique, notre frère, sont emprisonnés de même dans d'autres

îles. Toutefois, par moi et avec moi, ils disent les mêmes choses et se prosternent aux pieds sacrés de votre Béatitude[1]. »

Cette lettre, remarquable de style, plus remarquable encore par ce qu'elle exprime, rappelle une lettre semblable de toute l'Eglise d'Orient au pape Symmaque. L'une et l'autre reconnaissant, à la face du ciel et de la terre, que les églises d'Orient n'ont de salut que dans leur union et leur soumission à l'Eglise romaine. Le temps et l'expérience sont venus justifier cette vérité de la foi. Plusieurs de ces églises, oubliant la doctrine et les exemples de leurs plus saints docteurs, se sont détachées de cette Eglise principale, mère et maîtresse de toutes les autres. Dès lors, pareilles à des rameaux séparés du tronc, traînant à terre et dans la boue, et devenus le jouet de tous les passants, elles ont perdu la séve et la vie, elles sont tombées dans l'avilissement et la servitude, elles sont devenues le jouet de tous les Barbares, Arabes, Turcs, Moscovites et autres.

Le pape saint Léon III répondit par une lettre que nous n'avons pas. Saint Théodore, au nom de saint Platon et au sien, l'en remercia par une seconde lettre, dont Eustache fut le porteur.

Le pape saint Léon III mourut l'année suivante 816, après avoir tenu le saint-siége vingt ans cinq mois et seize jours. Pendant ce long pontificat, il fit aux églises de Rome des réparations considérables et des offrandes immenses, apparemment des libéralités de Charlemagne, des autres rois et de tant de pèlerins qui venaient continuellement à Rome. Voici ce qu'on peut y remarquer. Ce Pape fit revêtir d'or, du poids de quatre cent cinquante-trois livres, le pavé de la confession de saint Pierre, et fit faire à l'entrée du sanctuaire une balustrade d'argent de quinze cent septante-trois livres. Il fit rebâtir le baptistère de Saint-André, grand et rond, avec les fonts au milieu et des colonnes de porphyre autour : au milieu des fonts était une colonne portant un agneau d'argent, qui versait l'eau. Aux fenêtres de la basilique de Latran, il mit des vitres de diverses couleurs ; et c'est la première fois qu'il en est parlé. L'or des offrandes, dont le poids était marqué, monte à plus de huit cents livres, et l'argent à plus de vingt mille; et il faut entendre les livres romaines de douze onces. Le

[1] L. I, *epist.* XXXIII. Sirmond, t. V.

pape saint Léon III est honoré le 12 juin, et ses reliques reposent dans une même châsse avec celles des saints papes Léon Ier, Léon II et Léon IV [1].

SAINT JEAN DE SAHAGUN ou de SAINTE-FACONDE.

En 1479 mourut en Espagne un saint ermite de Saint-Augustin, dont la vie fut écrite peu après par son confrère de religion, le bienheureux Jean de Séville, et adressée en forme de lettres à Gonzalve de Cordoue, afin que ce grand capitaine pressât la canonisation du serviteur de Dieu auprès du saint-siége. Nous voulons parler de saint Jean de Sahagun.

Il naquit à Sahagun ou Saint-Fagondèz, dans le royaume de Léon. Son père se nommait Jean Conzalès de Gastrillo, et sa mère Sancia Martinèz. Ils étaient l'un et l'autre distingués par leur naissance et leur vertu.

Le saint fit ses études chez les bénédictins de Saint-Fagondèz. Étant entré dans l'état ecclésiastique, il s'attacha à la personne de l'évêque de Burgos. Ce prélat lui donna des marques de son estime en lui conférant un canonicat de sa cathédrale. Jean possédait déjà trois petits bénéfices dont la nomination appartenait à l'abbé de Saint-Fagondèz. Cette pluralité de bénéfices aurait été illégitime dans le cas où chacun eût été suffisant pour l'entretien du jeune ecclésiastique.

La conduite que Jean avait menée jusqu'alors avait toujours été irréprochable; on remarquait même dans sa vie une vertu supérieure à celle du commun des Chrétiens ; mais la grâce lui ayant ouvert les yeux, il s'aperçut qu'il s'en fallait de beaucoup qu'il fût un véritable disciple de Jésus-Christ. Il vit en lui des défauts essentiels qu'il s'appliqua sérieusement à réformer. La première démarche qu'il fit, fut de demander à l'évêque de Burgos la permission de se démettre de ses bénéfices, permission qu'il n'obtint qu'avec beaucoup de peine; il ne se réserva qu'une chapelle où il

[1] Anast. Et *Acta SS.*, 12 junii.

disait la messe tous les jours, prêchait souvent, et enseignait les mystères de la foi à ceux qui les ignoraient. La pauvreté, la mortification, la retraite devinrent ses délices. Il descendit dans le fond de son âme pour en connaître parfaitement l'état. L'expérience lui apprit que tous les plaisirs du monde n'approchent point de cette joie pure que l'on rencontre dans l'exercice de la prière et de la méditation, ainsi que dans la lecture des livres de piété.

Le désir qu'il avait de se perfectionner dans la connaissance des dogmes de la religion, le porta à demander à son évêque la permission de se retirer à Salamanque. Il s'y appliqua durant l'espace de quatre ans à l'étude de la théologie ; il fut ensuite appelé à la conduite des âmes dans l'église paroissiale de Saint-Sébastien. Les instructions fréquentes qu'il y faisait produisirent des fruits merveilleux. Il demeurait chez un vertueux chanoine, où il avait la liberté de pratiquer de grandes austérités. Neuf ans se passèrent de la sorte. La pierre, dont il fut attaqué, lui causa longtemps de vives douleurs, et il se vit même obligé de se faire faire l'opération.

Sa santé s'étant rétablie, il résolut de quitter entièrement le monde. Il se retira chez les ermites de Saint-Augustin, établis à Salamanque, et prit l'habit religieux en 1463. La ferveur qu'il fit paraître durant son noviciat montra qu'il était déjà un maître consommé dans la vie spirituelle. Après le temps des épreuves préliminaires, il se consacra à Dieu, par la profession des vœux solennels, le 28 août 1464. Il était si parfaitement animé par l'esprit de sa règle, qu'aucun de ses frères ne portait plus loin que lui la mortification, l'obéissance, l'humilité, le détachement des créatures.

Ses supérieurs lui ayant ordonné d'exercer le talent qu'il avait reçu pour la prédication, il annonça la parole de Dieu avec un zèle extraordinaire. Il parlait avec tant de force et d'énergie, qu'on voyait bien que son esprit était éclairé par les plus pures lumières de la foi, et son cœur pénétré d'amour pour la pratique des saintes maximes de l'Évangile. Les instructions qu'il faisait en public et en particulier eurent bientôt renouvelé la face de toute la ville de Salamanque. On vit cesser cet esprit de haine et d'animosité qui régnait surtout parmi les gentilshommes, et qui produisait tous les jours de funestes effets. Le caractère de douceur dont le saint était doué le rendait plus propre que personne à étouffer toutes les semences de division. Quand il trouvait des hommes pleins d'amer-

tume contre le prochain, il leur inspirait des sentiments de paix et de charité, et bientôt il les amenait au point d'oublier les injures, et même de rendre le bien pour le mal à leurs ennemis.

Il donna de nouvelles preuves de sa douceur et de sa prudence dans la manière dont il exerça l'emploi de maître des novices que ses supérieurs lui confièrent. On l'élut prieur du couvent en 1471. Cette maison était fort renommée pour la sévérité de sa discipline et pour son zèle à conserver le véritable esprit de l'ordre. Jean s'attacha surtout à conduire ses religieux par la voie de l'exemple, qui est beaucoup plus efficace que celle de l'autorité, pratiquant le premier tout ce qu'il exigeait des autres. La haute idée que chacun avait de sa sainteté donnait une force merveilleuse à ses paroles.

L'amour de la prière et la pureté du cœur préparèrent le saint à recevoir de Dieu la grâce d'une prudence extraordinaire, avec le don du discernement des esprits ; il pénétrait dans les replis les plus cachés des consciences. Il entendait les confessions de tous ceux qui se présentaient à lui ; mais il n'accordait pas l'absolution indifféremment à tous ; il la différait aux pécheurs d'habitude, jusqu'à ce qu'ils se fussent corrigés, et aux ecclésiastiques qui ne vivaient pas d'une manière conforme à la dignité de leur profession. Il disait la messe avec une ferveur qui édifiait extrêmement tous ceux qui y assistaient.

Le vice allumait son zèle, dans quelque personne qu'il se rencontrât : la liberté avec laquelle il le reprenait lui attira diverses persécutions. Un certain duc, irrité de ce qu'il l'avait exhorté à ne plus opprimer ses vassaux, forma l'horrible projet de lui ôter la vie, et deux assassins furent chargés de l'exécuter ; mais ces misérables n'eurent pas plus tôt aperçu le saint homme, qu'ils se sentirent déchirés de cruels remords ; ils se jetèrent à ses pieds et lui demandèrent pardon de leur crime. Le duc, étant tombé malade, rentra aussi en lui-même ; il témoigna un vif repentir, et mérita de recouvrer la santé par la vertu des prières et de la bénédiction du saint.

Lorsque le serviteur de Dieu fut attaqué de la maladie dont il mourut, il prédit sa dernière heure. Il s'endormit dans le Seigneur le 11 juin 1479. Plusieurs miracles opérés avant et après sa mort attestèrent publiquement sa sainteté. Il fut béatifié par Clé-

ment VIII, et canonisé en 1690 par Alexandre VIII. Benoît XIII ordonna d'insérer son office dans le bréviaire, sous le 12 juin [1].

A Rome, sur la voie Aurélienne, la fête des saints martyrs Basilide, Cyrin, Nabor et Nazaire, soldats, qui, durant la persécution de Dioclétien et de Maximien, furent mis aux fers sous le préfet Aurèle, déchirés avec des fouets garnis de pointes de fer, et décapités. — A Nicée en Bithynie, sainte Antonine, martyre, qui, durant la même persécution, fut, par l'ordre du président Priscillien, rudement frappée avec des bâtons, suspendue sur le chevalet, déchirée par les côtés, jetée dans le feu; enfin on la fit mourir par le glaive. — En Thrace, saint Olympe, évêque, qui, ayant été chassé de son siége par les Ariens, mourut confesseur. — En Cilicie, saint Amphion, évêque, qui confessa généreusement le nom de Jésus-Christ, du temps de Maximien Galère. — En Egypte, saint Onuphre, anachorète, qui mena une vie très-sainte dans une vaste solitude, durant l'espace de soixante ans, au bout desquels il entra dans le ciel, chargé de mérites et de vertus. Toutes ses actions glorieuses ont été écrites par l'abbé Paphnuce.

XIIIe JOUR DE JUIN.

SAINT ANTOINE DE PADOUE.

Fernandèz ou Ferdinand naquit à Lisbonne l'année 1195. Il eut pour père Martin de Bouillon, que quelques-uns supposent de la même famille que Godefroi de Bouillon, le chef héroïque de la première croisade. Sa mère, Thérèse Tavera, sortait d'une maison considérable en Portugal. Ceux dont il avait reçu le jour alliaient la vertu à la noblesse du sang. Ils mirent leur fils, encore jeune, dans la communauté des chanoines de la cathédrale de Lisbonne, pour qu'il y fût élevé dans les sciences et dans la piété. Il répondit parfaitement à leurs vues. A l'âge de quinze ans, il se retira chez les chanoines réguliers de Saint-Augustin, qui avaient

[1] *Acta SS.*, et Godescard, 12 juin.

une maison près de Lisbonne. Il y vécut assez tranquille pendant quelque temps. Mais les distractions occasionnées par les visites fréquentes de ses amis, lui rendirent bientôt insupportable un lieu où il ne pouvait suivre son attrait pour la solitude ; il pria donc ses supérieurs de l'envoyer à Coïmbre, éloignée de trente-six lieues de Lisbonne. Son ordre avait dans cette ville le couvent dit de Sainte-Croix.

Le serviteur de Dieu étonna ses frères par l'austérité de sa vie et par son amour pour la retraite. Il continua ses études, auxquelles il joignit la lecture des livres saints et des Pères de l'Eglise. Une application soutenue et dirigée par une sage méthode, un esprit vif et pénétrant, une grande maturité de jugement le mirent en état de faire des progrès fort rapides. Il acquit une connaissance profonde de la théologie, et se forma à ce genre d'éloquence nerveuse et persuasive, qui dans la suite fut si utile à l'Eglise. Mais comme le propre de l'étude, même de celle qui a la religion pour objet, est de dessécher le cœur et d'éteindre l'esprit de piété, Ferdinand nourrissait exactement son âme par les exercices de la prière et de la mortification. Il se préparait ainsi à cette sublime perfection à laquelle Dieu l'appelait, dans un ordre plus austère qui venait de prendre naissance.

Il y avait près de huit ans qu'il vivait à Coïmbre, quand don Pédro, infant de Portugal, apporta de Maroc les reliques de cinq frères mineurs, martyrisés depuis peu par les infidèles. La vue de ces reliques fit sur lui une vive impression ; il sentit dans son cœur un ardent désir de verser son sang pour Jésus-Christ. Peu de temps après, quelques religieux de saint François vinrent au couvent de Sainte-Croix demander l'aumône, à leur ordinaire. Alors Ferdinand ne put se contenir ; mais, les ayant tirés à part, il leur découvrit toutes ses pensées. Les bons frères en furent remplis de joie, et, après lui avoir donné jour pour l'exécution de son dessein, ils se retirèrent. Ferdinand avait obtenu, mais avec grande peine, le consentement de son supérieur, lorsque les frères revinrent au jour marqué et lui donnèrent leur habit dans le monastère même de Sainte-Croix. Ensuite ils l'emmenèrent au lieu de leur demeure, nommé Saint-Antoine d'Olivarès. Là, il les pria de le nommer Antoine, pour éviter par ce changement de nom l'importunité de ceux qui voudraient le chercher. Cet homme est

l'illustre saint Antoine de Padoue, surnommé ainsi de la ville où nous lui verrons passer une grande partie de sa vie, et où l'on garde ses reliques.

Le désir ardent du martyre lui fit obtenir la permission de passer en Afrique; mais, y étant arrivé, il fut attaqué d'une grièvе et longue maladie, qui lui fit prendre le dessein de revenir en Espagne. S'étant embarqué, les vents contraires le menèrent en Sicile, où il apprit qu'on allait tenir à Assise le chapitre général de l'ordre. Il s'y rendit avec Philippin, frère lai de Castille [1].

Au chapitre général de 1221, se trouvait saint Antoine de Padoue, avec le frère Philippin, son compagnon, à la distribution des obédiences. Comme personne ne le connaissait, personne ne le demandait. Alors Antoine et Philippin se présentèrent au frère Gratien, provincial à Bologne, le suppliant de leur assigner un lieu où ils pussent étudier Jésus-Christ et la discipline régulière. Il les emmena dans sa province; Philippin fut envoyé à Citto di Castello, ensuite à Columbario, en Toscane, où il mourut saintement. Antoine demeura dans l'ermitage du mont Saint-Paul, près de Bologne. Dans une petite cellule taillée dans le roc et isolée, il se livra tout entier à la méditation des saintes Ecritures et à la mortification de ses sens. Vivant dans la simplicité au milieu des simples, il cachait sous des dehors faibles et humbles la grande lumière qu'il recevait du Ciel. Dieu prépare toujours dans le secret les apôtres qui doivent répandre à grands flots la verité et la charité divines.

Bientôt fut manifesté à ses supérieurs et au monde ce vase d'honneur sanctifié et préparé pour toute sorte de bons usages. On l'envoya à Forli, dans la Romagne, pour y recevoir les saints ordres. Il y avait plusieurs de ses frères : des frères Prêcheurs et des séculiers. L'ordination était précédée par des exercices spirituels et des examens. Après une conférence, l'évêque désigna Antoine pour faire une exhortation pieuse. Il obéit. Sa parole fut d'abord simple et timide; mais, se livrant tout entier aux inspirations de l'Esprit saint, elle prit un merveilleux caractère de grandeur et de force.

A cette nouvelle, l'âme de François d'Assise tressaillit de bon-

[1] *Acta SS.*, 8 junii. Greg. Tur., l. 4, c. 19.

heur et d'espérance ; il comprit qu'une nouvelle voie allait s'ouvrir devant son ordre, qui porterait désormais, sur la terre et au ciel, la triple couronne de la sainteté, du martyre et de la science. Il ordonna à Antoine de se livrer à l'étude de la théologie, tout en continuant à évangéliser les peuples. Pour obéir à cette chère et sainte volonté, il alla avec un frère Anglais, Adam de Marisco, qui fut depuis un célèbre docteur, à Verceil, où professait alors, avec un succès immense, dans l'abbaye de Saint-André, Thomas, ancien religieux de Saint-Victor de Paris. Antoine devint supérieur à son maître, et de toutes parts ses frères le suppliaient d'enseigner à son tour la théologie dans un des couvents de l'ordre. Le saint instituteur lui en donna l'obédience en ces termes : « A mon très-cher frère Antoine, frère François, salut en Jésus-Christ. Il me plaît que vous enseigniez aux frères la sainte théologie, de telle sorte néanmoins que l'esprit de la sainte oraison ne s'éloigne ni en vous ni dans les autres, selon la règle dont nous faisons profession. Portez-vous bien. » Antoine enseigna d'abord à Montpellier, ensuite à Bologne, à Padoue, à Toulouse.

S'étant appliqué à la prédication d'après les ordres de son supérieur général, saint François ou frère Élie, saint Antoine de Padoue parlait avec une liberté merveilleuse, disant également la vérité aux grands et aux petits. Et comme dès le commencement de sa conversion il avait désiré le martyre, nulle crainte, nul respect humain ne le retenaient, et il s'opposait avec un courage intrépide à la tyrannie des grands. Les plus fameux prédicateurs en étaient épouvantés, et, assistant à ses sermons, ils se cachaient le visage, de peur qu'on ne vît qu'ils rougissaient de leur faiblesse. Antoine allait ainsi prêchant par les villes et les bourgades : il accommodait ses discours à la portée de ses auditeurs, mêlant la douceur à la sévérité. Le Pape lui-même, c'était Grégoire IX, l'ayant entendu en 1227, et admirant la profondeur de sa science dans l'explication de l'Écriture, le nommait *l'Arche du Testament*. Il ne s'appliquait pas seulement à la morale, mais encore à la controverse contre les hérétiques ; il en convertit plusieurs à Rimini, et en convainquit plusieurs en des disputes publiques à Milan et à Toulouse.

Il parlait italien fort poliment, même quant à la prononciation, tout étranger qu'il était, et, quoique la foule fût extraordinaire à

ses sermons, c'était une modestie et une attention singulières. Son discours était ardent, touchant, pénétrant, efficace; ses auditeurs fondaient en larmes, se frappaient la poitrine et se disaient l'un à l'autre : Hélas ! je n'avais jamais cru que telle action fût un péché; ils s'exhortaient mutuellement à se confesser, à jeûner, à faire des pèlerinages, et on dit que les confréries des flagellants, depuis si fréquentes en Italie et ailleurs, commencèrent par ses sermons. Il enseigna en plusieurs monastères de son ordre, dans lequel il excita l'émulation de l'étude; car jusque-là les frères Mineurs étaient méprisés de plusieurs, comme des ignorants. Antoine eut aussi part au gouvernement de l'ordre. Il fut ministre provincial de la Romagne pendant plusieurs années, et fonda plusieurs monastères en diverses provinces : il fut gardien ou custode en France, au Puy en Velai et à Limoges.

L'an 1230, il fut déchargé de tout gouvernement par le chapitre général de l'ordre et par le pape Grégoire IX, avec liberté de prêcher où il voudrait. Il vint alors à Padoue, y passa l'hiver et y prêcha le carême de l'an 1231. Il prêchait tous les jours et ne laissait pas de confesser. Le concours des peuples était tel à ses sermons, que, les églises étant trop petites, il fut obligé de prêcher en pleine campagne. Toute la ville de Padoue s'y trouvait chaque jour avec le clergé, les religieux et l'évêque même. On y venait des villes et des villages voisins, marchant la nuit aux flambeaux, pour avoir place. Il s'y trouvait jusqu'à trente mille personnes, tous si attentifs, qu'à peine entendait-on quelque bruit; les marchands tenaient leurs boutiques fermées jusqu'au retour du sermon. Un jour que le saint homme prêchait ainsi en pleine campagne, un violent orage allait éclater sur l'immense auditoire; le saint se mit en prière, l'orage tomba autour de l'assemblée sans incommoder personne. Les miracles naissaient sous ses pas, comme sous les pas de saint François et des apôtres.

Aussi, quand le sermon était fini, chacun s'empressait-il, par dévotion, à toucher le saint homme ou à couper quelque peu de son habit; en sorte que, pour ne pas être écrasé il était escorté, en allant et en venant, d'une troupe de jeunes gens vigoureux. On voyait des effets sensibles de ses sermons : la réconciliation des plus mortels ennemis, la délivrance des prisonniers retenus depuis longtemps, la restitution des usures, la remise des dettes, la con-

version des pécheresses publiques. Toutes sortes de pécheurs accouraient à la pénitence, en sorte que les prêtres ne pouvaient suffire à entendre les confessions. Antoine lui-même, quoique attaqué d'infirmités continuelles, était sans cesse occupé à prêcher, à confesser et à donner des conseils à ceux qui lui en demandaient avec la résolution de les suivre absolument.

Le sanguinaire Ezzelin commençait dès lors à exercer son atroce tyrannie. Il venait d'égorger à Vérone un très-grand nombre d'hommes. Antoine, l'ayant appris, alla sans crainte le trouver en personne, et lui dit : Ennemi de Dieu, tyran cruel, chien enragé! jusqu'à quand ne cesseras-tu pas de verser le sang innocent des chrétiens? Voilà que la sentence de Dieu plane sur toi, sentence très-dure et effroyable. Il ajouta beaucoup d'autres choses non moins fortes. Les satellites qui étaient autour attendaient le signal accoutumé pour le mettre en pièces. Il en arriva autrement par la providence de Dieu. Le tyran, touché de la parole du saint homme, déposa toute sa férocité, devint doux comme un agneau, s'attacha sa ceinture au cou en guise de corde, se prosterna devant l'homme de Dieu, fit humblement sa confession, et, au grand étonnement de tout le monde, lui promit de se corriger suivant ses bons conseils. Il dit plus tard à ses complices stupéfaits : Ne vous en étonnez pas, mes camarades ; car, je vous le dis en vérité, j'ai vu sortir du visage de ce Père une certaine splendeur divine, qui m'a tellement épouvanté, qu'à son aspect terrible je croyais aller être englouti soudain jusqu'au fond des enfers. Depuis ce moment il eut pour lui une grande vénération, et, tant que le saint vécut, il s'abstint de beaucoup de crimes qu'il aurait commis sans cela, comme il l'avoua lui-même.

Comme le saint homme prêchait souvent et avec une grande hardiesse contre les cruautés du tyran, celui-ci, voulant mettre sa vertu à l'épreuve, lui envoya un présent considérable par la main de ses serviteurs, auxquels il dit : Vous offrirez de ma part ce présent à frère Antoine, avec le plus d'humilité et de dévotion que vous pourrez ; s'il le reçoit, vous le tuerez aussitôt ; mais s'il le repousse avec indignation, supportez tout avec patience, et revenez sans lui faire aucun mal. Ces ministres frauduleux s'étant donc présentés devant lui avec toute sorte de respect, lui dirent : Votre fils Ezzelin de Romano se recommande à vos prières, et vous supplie de

recevoir ce petit présent qu'il vous envoie par dévotion, et de prier le Seigneur pour le salut de son âme. Mais saint Antoine, rempli d'indignation, leur fit des reproches, repoussa tout ce qu'on lui offrait, disant que jamais il ne recevrait rien de ce qui a été volé aux hommes, que tous leurs biens étaient des instruments de perdition : enfin il s'écria qu'ils eussent à se retirer sur le champ, de peur que la maison ne fut souillée par leur présence. Ils s'en retournèrent confus au tyran, qui, ayant entendu tout ce qui leur était arrivé, leur dit : C'est un homme de Dieu; laissez-le, qu'il dise désormais tout ce qu'il jugera à propos [1].

Saint Antoine prêcha ainsi depuis le commencement du Carême jusqu'à la Pentecôte. Voyant alors que la moisson était proche, il crut devoir cesser ses prédications pendant que le peuple y serait occupé. De plus, se trouvant fatigué par les fréquentes visites des séculiers, il quitta Padoue, et se retira dans un lieu solitaire du voisinage, nommé Champ-de-Saint-Pierre, dont le seigneur, nommé Tison, se rendit son disciple et embrassa la règle du tiers-ordre de saint François. En cette retraite, il se donna tout entier à la méditation et à la prière, et se sentit tout d'un coup attaqué d'une maladie violente, dont il vit bien qu'il ne relèverait pas. Il voulut qu'on le reportât au couvent de Padoue. Mais la foule du peuple, qui s'empressait de baiser le bord de son habit, était si grande, qu'il fut obligé de rester dans le faubourg de la ville. On le mit dans la chambre du directeur des religieuses d'Arcela. Après y avoir reçu les sacrements de l'Église, il récita les sept psaumes de la pénitence, avec une hymne à la sainte Vierge, puis il s'endormit tranquillement dans le Seigneur, le 13 juin 1231. Il était âgé de trente-six ans, et en avait passé dix dans l'ordre de saint François. Aussitôt qu'on eut appris qu'il ne vivait plus, les enfants se mirent à crier dans les rues : *Le saint est mort!*

Des prodiges innombrables ayant attesté la sainteté du serviteur de Dieu, Grégoire IX le canonisa dès l'année suivante 1232. Ce Pape l'avait connu particulièrement et était grand admirateur de ses vertus.

Trente-deux ans après la mort du saint, on fit bâtir à Padoue une église magnifique, dans laquelle ses reliques furent déposées.

[1] *Acta SS.*, 13 junii. *Miracula S. Ant. Pad.*, cap. 4, n. 35 et 36.

On trouva que toutes les chairs de son corps étaient consumées, mais sa langue n'avait aucune marque de corruption, et elle paraissait encore aussi vermeille que si le serviteur de Dieu eût été vivant. Saint Bonaventure alors général des Franciscains, qui était à la cérémonie de la translation, la prit dans ses mains, la baisa respectueusement, et dit en fondant en larmes : « O bienheureuse langue, qui ne cessez de louer Dieu, et qui l'avez fait louer par un nombre infini d'âmes ! Il paraît présentement combien vous êtes précieuse devant celui qui vous avait formée pour une fonction si noble et si sublime. »

La langue de saint Antoine se garde dans l'église dont nous venons de parler, qui est celle des Franciscains conventuels de Padoue. Les armées françaises s'étant emparées de cette ville en 1797, les autorités militaires annoncèrent aussitôt l'intention de dépouiller les églises de leurs richesses, et de s'emparer même du reliquaire en or qui renfermait la langue de saint Antoine. A la nouvelle de cette impiété, un cri de douleur et d'indignation s'éleva dans toute la ville ; on fit aussitôt une souscrpition, et, dans peu d'heures, on eut une somme suffisante pour racheter le reliquaire.

On voit aussi dans la même église le mausolée du saint, qui est d'un ouvrage très-fini, et orné d'un bas-relief qui excite l'admiration de tous les connaisseurs. Devant ce mausolée sont suspendues plusieurs lampes fort riches, qui ont été données par différentes villes. Saint Antoine de Padoue est honoré avec autant de dévotion en Portugal qu'en Italie [1].

Nous avons plusieurs écrits de saint Antoine de Padoue, entre autres un grand nombre de sermons, ou plutôt de plans de sermons pour tout le cours de l'année, que les prédicateurs consulteront avec fruit. Il y a, par exemple, neuf plans divers pour prêcher sur un ou plusieurs apôtres ; cinq pour les évangélistes ; six pour un ou plusieurs martyrs. Le saint y indique le texte, la division, les subdivisions, les applications morales, avec les passages de l'Écriture sainte qui peuvent servir à les développer. Les autres œuvres d'Antoine de Padoue sont des explications mystiques de la plupart des livres de l'Écriture, et une concordance morale, en

[1] *Acta SS.*, et Godescard, 13 juin.

cinq livres, où il rapporte à certains titres les passages qui conviennent à chaque partie des mœurs. C'est un travail également très-utile à ceux qui doivent annoncer la parole de Dieu au peuple fidèle [1].

Le même jour, à Rome, sur la voie d'Ardée, la fête de sainte Félicule, vierge et martyre : ne voulant ni épouser Flaccus, ni sacrifier aux idoles, elle fut mise entre les mains d'un juge particulier, qui, la trouvant toujours ferme et constante à confesser Jésus-Christ, après l'avoir tenue longtemps dans une ténébreuse prison sans lui donner à manger, la fit tourmenter sur le chevalet, jusqu'à ce qu'elle eût rendu l'esprit : après sa mort, on jeta son corps dans un égoût ; mais saint Nicomède l'enterra sur la même voie. — En Afrique, les saints martyrs Fortunat et Lucien. — A Biblis, en Palestine, sainte Aquiline, vierge, âgée seulement de douze ans, qui, pour avoir confessé la foi, fut meurtrie de soufflets, battue de verges, et percée avec des alènes rougies au feu ; enfin, ayant eu la tête tranchée sous l'empereur Dioclétien, et le juge Volusien, elle consacra sa virginité par un glorieux martyre. — Dans l'Abruzze-Citérieure, saint Pérégrin, évêque et martyr, que les Lombards précipitèrent dans la rivière d'Aterne, en haine de la foi catholique.— A Cordoue, saint Fandilas, prêtre et moine, qui, ayant été décapité pour la foi de Jésus-Christ, durant la persécution des Arabes, souffrit le martyre.— En Chypre, saint Triphylle, évêque.

XIVe JOUR DE JUIN.

SAINT BASILE,

ÉVEQUE DE CÉSARÉE, EN CAPPADOCE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Issu d'une famille où l'on comptait une suite de héros célèbres, Basile naquit à Césarée en Cappadoce, à la même époque que saint Grégoire de Nazianze, vers l'an 317. Il était le second de dix enfants, parmi lesquels il y en a quatre que l'Eglise honore comme

[1] *S. Franc. Assiatis et S. Ant. Paduani opera omnia. Pedeponti prope Ratisbonam*, 1739, in-fol.

saints : Basile même; sa sœur Macrine, qui était l'aînée; Grégoire, évêque de Nysse; et Pierre, évêque de Sébaste, qui était le plus jeune. Leur père se nommait Basile, et leur mère Emmélie, l'un et l'autre comptés au nombre des saints. Le père de sainte Emmélie avait souffert le martyre dans la persécution de Maximien Galère. Dans la même persécution, les aïeuls paternels de saint Basile, sainte Macrine et son mari, avaient subi un exil de sept ans au milieu des forêts de Pont, exposés aux intempéries du temps et aux souffrances de la faim, eux qui avaient été élevés dans les richesses. Ils prièrent Dieu de les soulager, comme il avait secouru son peuple dans le désert, et aussitôt il leur envoya une quantité de cerfs, dont ils prirent autant qu'il voulurent. Tels étaient les ancêtres de saint Basile.

Son aïeule, sainte Macrine, était originaire de Néocésarée dans le Pont, et avait été instruite dans la foi par saint Grégoire Thaumaturge. Elle pouvait avoir soixante-six ans, lorsque son petit-fils vint au monde. On le lui envoya dès son enfance. Elle lui servit comme de nourrice et fit sa première éducation. Elle l'instruisit surtout dans les dogmes de la foi, usant des mêmes termes que saint Grégoire Thaumaturge avait employés pour l'instruire elle-même. Saint Basile s'en glorifiait dans la suite comme d'un très-grand bienfait de Dieu. Son père, qui résidait habituellement dans le Pont, et qui était l'ornement de cette province, autant par sa piété que par son éloquence, voulut être lui-même son premier maître dans les lettres sacrées et profanes : il paraît même qu'il enseignait publiquement la rhétorique et la philosophie. Son fils était bien fait de corps, et d'une santé robuste; cependant il fit une maladie mortelle, dont la piété de son père lui obtint la guérison. Le père continua de lui servir de professeur jusqu'à sa mort, qui arriva peu après la naissance de son dernier fils, saint Pierre de Sébaste. Le jeune Basile fut alors envoyé à Césarée de Cappadoce, ou peut-être de Palestine. Il s'y distingua au-dessus de ceux de son âge par la rapidité de ses progrès. Il s'attirait en même temps, par sa régularité et sa ferveur, l'admiration de toutes les personnes qui le connaissaient. Les plus habiles maîtres de Césarée n'ayant plus rien à lui apprendre, il vint à Constantinople, où Libanius donnait des leçons publiques avec un applaudissement universel. Avant peu, il distingua Ba-

sile parmi ses auditeurs. Il ne pouvait se lasser d'admirer en lui les plus heureuses dispositions pour les sciences, jointes à une modestie rare et une vertu extraordinaire. Il dit, dans ses épîtres, qu'il se sentait comme ravi hors de lui-même, toutes les fois qu'il entendait Basile parler en public. Il entretint toujours, depuis, avec lui un commerce de lettres, et ne cessa de lui donner des marques de la haute estime et de la vénération profonde qu'il avait conçues pour son mérite.

Enfin, de Constantinople, Basile vint à Athènes. Sa renommée l'y avait devancé; son nom était dans la bouche de presque tout le monde, chacun tenait à bonheur de faire le premier sa connaissance. Son ami Grégoire de Nazianze, qui s'était attiré l'estime et l'affection universelles, lui avait concilié d'avance tous les esprits. Basile, d'ailleurs, avait la gravité d'un vieillard. Il fut exempté des cérémonies burlesques auxquelles on soumettait les nouveaux arrivants. Athènes, avec tous ses avantages, ne répondit point à l'idée qu'il en avait conçue. L'amitié de Grégoire l'y retint. Ils se communiquèrent leurs pensées les plus intimes, le désir qu'ils avaient de la perfection chrétienne. Ils demeurèrent ensemble, eurent une table commune, ne fréquentaient de leurs compagnons que les plus chastes et les plus paisibles. Deux rues seulement leur étaient connues dans la ville : celle qui conduisait à l'église et aux docteurs qui y enseignaient la foi; l'autre, qui conduisait aux écoles publiques et aux maîtres qui enseignaient les sciences humaines. Ils laissaient aux autres les rues par lesquelles on allait au théâtre, aux spectacles et aux divertissements profanes. Leur sanctification faisait leur grande affaire; leur unique but était d'être appelés et d'être effectivement chrétiens. C'était en cela qu'ils faisaient consister toute leur gloire.

Les premiers pour la piété, ils n'en furent pas moins les premiers pour les sciences et les lettres. A la rhétorique, la poésie, la philosophie, la dialectique, Basile joignit l'étude de la géométrie et de l'astronomie, autant qu'il fallut pour n'être pas inférieur aux plus habiles. A cause des maladies que lui occasionna sa vie austère et mortifiée, il ajouta l'étude de la médecine, du moins dans ce qu'elle a de plus philosophique. Enfin, qui lira ses écrits sur la création, reconnaîtra sans peine qu'il avait sur l'histoire naturelle des idées plus justes et des connaissances plus étendues

qu'Aristote. Tant de sciences et de vertus excitèrent l'admiration à tel point, que partout où l'on parlait d'Athènes et de ses maîtres habiles, on parlait du merveilleux couple d'amis, Basile et Grégoire, Grégoire et Basile.

A peine Basile était-il revenu d'Athènes à Césarée en Cappadoce, qu'il fut contraint, par ses compatriotes, d'y ouvrir un cours public d'éloquence. La ville de Néocésarée, dans le Pont, lui envoya une députation de sénateurs, avec les offres les plus brillantes, s'il voulait présider à l'éducation de leur jeunesse. Un autre dessein occupait ce grand homme; c'était d'embrasser la vie monastique. Il en avait formé le projet avec son ami Grégoire; sa sœur Macrine l'y exhortait de son côté. Il vendit ses biens et en donna le prix aux pauvres. Grégoire avait promis de le suivre dans la retraite; mais, pour le moment, il en était empêché par la piété filiale : sa mère était grièvement malade. Alors, en 357, Basile se mit à visiter les monastères d'Orient et d'Égypte. Dans ce dernier pays florissaient saint Pacôme, les deux Macaires et plusieurs autres. Il vit donc à Alexandrie de très-saints personnages, d'autres dans la Palestine, dans la Syrie et dans la Mésopotamie; il admira leur vie également austère et laborieuse, leur ferveur et leur application à la prière. Mais autant il eut de plaisir à voir ces saints solitaires, qui, invincibles aux nécessités de la nature, tenaient toujours leur esprit élevé vers Dieu, autant il eut de chagrin de la division qui régnait alors entre les évêques, et des maux que les ariens faisaient souffrir aux catholiques. La pureté de sa foi ne souffrit aucune altération pendant ses voyages; il prit toujours pour pères et pour guides de son âme ceux dont la foi se trouva conforme à la foi qu'il avait sucée avec le lait.

De retour à Césarée, il fut ordonné lecteur par Dianée, son évêque. Mais voulant mettre en pratique les vertus dont il avait été témoin dans ses voyages, il se retira dans le Pont, sur une montagne, au bord de la rivière d'Iris, qui, prenant sa source en Arménie, traverse toute la province du Pont. Sur l'autre rive était la maison de campagne où saint Basile avait été élevé, et le monastère de filles, bâti par sainte Emmélie, sa mère, et sainte Macrine, sa sœur. Saint Basile avait pensé choisir sa retraite à Tibérine, dans le diocèse de Nazianze, espérant que son ami y viendrait avec lui. Trompé dans son attente, il se détermina pour la solitude du

Pont. Ce fut lui le premier qui introduisit dans cette province et dans le Cappadoce la vie cénobitique ou de communauté. Il y avait des anachorètes qui demeuraient seuls et s'appliquaient uniquement à la vie contemplative; d'autres ascètes demeuraient ensemble deux ou trois, dans les villages et les bourgades, menant une vie plus active et se mêlant au monde. Tels étaient les disciples d'Eustathe de Sébaste. Basile prit un milieu entre les deux, réunissant la contemplation des uns à l'action des autres, la prière et l'oraison à l'étude des saintes lettres et au travail des mains, sans pour cela quitter la retraite. On le voit par les lettres des deux saints. Ils s'en écrivirent plusieurs, les unes sérieuses, les autres badines; car leur grand génie et leur austère sainteté ne les empêchaient pas d'avoir l'esprit enjoué et agréable.

Dans les règles que saint Basile, de concert avec son ami, dressa pour ses moines, il les appelle philosophes, et leur état philosophie. Saint Chrysostôme et plusieurs autres tiennent le même langage. Quelque étrange que nous paraisse cette acception des mots philosophie et philosophes, elle est cependant conforme à la philosophie divine. Nous avons entendu Socrate et Platon nous dire que la philosophie consiste dans la méditation de la mort, afin de détacher son âme des liens terrestres et de l'élever aux choses intellectuelles, et de celles-ci à Dieu, le souverain Être, la souveraine intelligence, le souverain bien; finalement que la vraie philosophie consiste à devenir semblable à Dieu par la pratique de la vertu, à l'aimer par-dessus toutes choses et à en être aimé. Or, voilà toute la vie chrétienne, et, plus encore, voilà toute la vie monastique. Et en cela elle a pour modèle la sagesse même; non pas une sagesse abstraite, purement idéale, mais la sagesse réelle et vivante, la sagesse éternelle et divine, revêtue de la nature humaine, pour se mettre mieux à notre portée et nous rendre plus facile la ressemblance avec Dieu. En un mot, d'après l'idée même que nous en donnent Socrate et Platon, la philosophie ou l'amour de la sagesse consiste finalement à imiter Jésus-Christ. Or, c'est ce que se proposent de faire les moines, en observant, non-seulement ses préceptes, mais encore ses conseils. Et leurs vœux et leurs règles ne tendent qu'à cette fin : le vœu de la pauvreté, pour les détacher de tous les biens terrestres; le vœu de chasteté, pour les détacher de leur propre corps; le vœu d'obéis-

sance, pour les détacher de leur propre volonté, c'est-à-dire d'eux-mêmes, afin de les attacher à Dieu seul. Les règles ne sont que pour appliquer ces lois générales au détail des circonstances de temps, de lieux et de personnes. Quant à la sagesse qui y règne, on peut en juger par ce qui est dit des enfants qu'on recevait dans les monastères.

« Comme le Seigneur dit : Laissez venir à moi les petits enfants, et que l'apôtre loue celui qui apprit les saintes lettres dès son enfance, et ordonne d'élever les enfants dans l'éducation et la morale du Seigneur, nous pensons qu'on peut recevoir, à tout âge ceux qui se présentent : d'abord ceux qui sont privés de leurs père et mère que nous recueillons de nous-mêmes, pour devenir, à l'exemple de Job, les pères des orphelins; ensuite ceux que leurs parents nous amènent et que nous recevons en présence de plusieurs témoins, afin de ne donner aucun prétexte à qui en cherche, mais fermer la bouche aux calomniateurs. Après les avoir reçus de cette manière, il ne faut pas les mettre tout de suite au nombre des frères, de peur que, s'ils viennent à tourner mal, l'opprobre n'en rejaillisse sur le pieux institut même. Il faut sans doute leur donner une éducation tout à fait religieuse, comme aux enfants de la communauté, mais leur assigner une demeure et un régime à part. La fréquentation habituelle des anciens leur inspirerait pour ceux-ci une familiarité et une hardiesse excessives, tandis qu'une fréquentation plus rare les conservera dans le respect; de plus, s'ils en voyaient des plus parfaits punis quelquefois pour des négligences, ils seraient plus portés à commettre les mêmes fautes, ou bien à s'enorgueillir de s'en voir exempts tandis que souvent les plus anciens y tombent. Car celui qui est enfant par l'intelligence ne diffère point de celui qui est enfant par l'âge; les mêmes défauts se trouvent bien souvent dans l'un et dans l'autre. Enfin il est des choses bienséantes aux vieillards, qu'il messiérait aux enfants d'imiter avant le temps : ce qui aurait lieu si les uns et les autres se trouvaient habituellement ensemble.

« Il faut donc que leurs habitations soient séparées. Par là les exercices nécessaires à la jeunesse ne troubleront point le quartier des ascètes. Quant aux prières qui se font pendant le jour, elles doivent se faire en commun. Les jeunes apprendront à se recueil-

lir par l'exemple des anciens, et ceux-ci ne sont pas peu aidés dans la prière par les enfants. Pour ce qui est du sommeil, des veilles, du temps, de la mesure et des qualités des aliments, il faut le régler en particulier suivant leur âge. Pour les gouverner, il faut leur donner un ancien qui surpasse les autres en expérience et qui soit connu par sa douceur, afin de pouvoir, avec des entrailles de père et le langage de la science, redresser les fautes des jeunes gens, appliquant à chacun le remède propre, de telle sorte qu'en punissant la faute, il exerce l'âme à vaincre ses passions. Par exemple, un enfant s'est-il fâché contre son camarade? qu'on l'oblige à lui faire des excuses et à lui rendre service, à proportion de son coup de tête; car les habituer à l'humilité, c'est déraciner la colère de leur âme, attendu que, le plus souvent, c'est l'orgueil qui engendre la colère. A-t-il mangé hors du temps? qu'il jeûne une bonne partie de la journée. A-t-il mangé outre mesure ou bien d'une manière indécente? qu'à l'heure du repas, sans manger lui-même, il regarde ceux qui mangent décemment, en sorte qu'il soit puni par l'abstinence et qu'il apprenne l'honnêteté. A-t-il proféré une parole oiseuse? une injure envers le prochain? un mensonge? qu'on le corrige par la diète et le silence.

« Il faut de même que l'étude des lettres soit appropriée au but qu'on se propose. Ainsi, qu'ils se servent des mots tirés de l'Ecriture; qu'au lieu de fables, on leur raconte les histoires de ses faits merveilleux; qu'on leur fasse apprendre les sentences des proverbes; qu'on leur propose des prix de mémoire, tant pour les mots que pour les choses, afin qu'ils arrivent au but sans chagrin, sans rien qui les heurte, mais avec plaisir et comme en se récréant. Quant à l'attention de l'esprit et à l'habitude de ne pas le laisser s'égarer, les enfants bien élevés l'acquerront sans peine, si les maîtres leur demandent fréquemment où est leur esprit et à quoi ils pensent. La simplicité de leur âge, qui ne connaît point d'artifice, qui n'est pas faite au mensonge, révélera sans peine les secrets de l'âme; ajoutez-y que, pour ne pas être toujours surpris dans des choses inconvenantes, ils en fuiront la pensée, et qu'ils s'en retireront souvent eux-mêmes pour s'éviter la confusion d'une réprimande.

« Pendant que l'âme est encore tendre et que, comme une cire molle, elle reçoit facilement toutes les impressions, il faut donc

l'appliquer dès le commencement à tout ce qui est bien, afin que, quand la raison et le discernement viendront, on puisse partir d'éléments posés d'avance et d'impressions religieuses déjà reçues, et fournir sa carrière, la raison suggérant ce qui est utile, et l'habitude donnant la facilité pour bien faire. Alors on peut admettre la profession de la virginité comme stable dès lors et faite par leur détermination et leur jugement propre, après le complet développement de la raison. Il faudra prendre pour témoins de cette action les prélats des églises, afin que, par eux, la consécration du corps soit comme la dédicace d'une chose sacrée, et que leur témoignage y mette comme le sceau; car, est-il dit, toute affaire se décidera par la déposition de deux ou trois témoins. De cette manière encore, la conduite des frères ne sera point exposée à la calomnie, et ceux qui, après s'être consacrés à Dieu, voudraient annuler leur profession, ne trouveront aucun prétexte à leur impudence. Quant à celui qui ne veut point vivre dans la virginité, comme se sentant incapable de s'occuper uniquement de ce qui est du Seigneur, il faut le congédier en présence des mêmes témoins. Pour celui qui, après beaucoup d'examens et de réflexions, qu'il convient de lui laisser faire en particulier pendant plusieurs jours, afin que nous n'ayons pas l'air de rien faire par surprise : pour celui qui a fait ainsi profession, il faut l'admettre au nombre des frères, dans la même demeure et au même régime que les plus anciens. » Saint Basile ajoute une circonstance qu'il allait oublier : c'est que ceux des enfants qui étaient en âge d'apprendre un art ou un métier, car on en faisait apprendre à tous, pouvaient passer la journée avec leurs maîtres; mais que, pour la nuit ainsi que pour les repas, ils devaient absolument se trouver avec leurs camarades [1].

Parmi les divers arts et métiers, tels que l'architecture, l'agriculture, le tissage, saint Basile préfère généralement ceux qui, suivant les localités, dissipent le moins et rejettent le moins dans le monde, soit pour l'achat des matériaux nécessaires, soit pour la vente des ouvrages. Il donne même des règles pour se conduire d'une manière édifiante, lorsque les moines seraient obligés d'aller au loin pour vendre leurs ouvrages sur les marchés publics [2].

[1] Basil., *Regl. fus.*, *tract.* 15. — [2] *Inter.*, 39 et 40.

Les deux amis, Grégoire et Basile, furent ordonnés prêtres bien malgré eux, en 361 et 362, l'un par son père, évêque de Nazianze, l'autre par Eusèbe, évêque de Césarée en Cappadoce. Les temps devenaient de plus en plus difficiles. L'empereur Valens, accompagné des évêques ariens qui le dominaient, parcourait les provinces, pour persécuter les catholiques. L'an 370, il arriva dans la Cappadoce avec son entourage hérétique : les ariens comptaient y réussir, surtout à cause du différend survenu quelques années auparavant entre Eusèbe de Césarée et saint Basile, par suite duquel ce dernier s'était retiré dans sa solitude du Pont. Mais à la vue du péril de la foi, son ami Grégoire l'avait ramené en Cappadoce. Valens, passant à Césarée, fit tous ses efforts pour le gagner. Il le menaça, il le flatta, lui promettant sa faveur et même le gouvernement de l'Église. Saint Basile, au contraire, l'exhorta, lui et ceux qui l'accompagnaient, à se reconnaître, à faire pénitence et à cesser de persécuter les serviteurs de Dieu, contre lesquels leurs efforts étaient inutiles. Loin de conserver quelque ressentiment contre l'évêque Eusèbe, il s'unit avec lui pour combattre les ennemis communs. Il fit cesser tout scandale et toute division entre les catholiques; enfin il agit si puissamment, que l'empereur et ses évêques ariens furent obligés de s'en aller sans rien faire. Son ami, Grégoire de Nazianze, n'eut pas peu de part à cette victoire.

En cette même année 370, il y eut une famine extraordinaire. Saint Basile eut la gloire, non-seulement de servir les pauvres de ses propres mains, mais encore d'ouvrir par son éloquence les cœurs et les greniers des riches. Il perdit, vers le même temps, deux de ses amis, Musonius, évêque de Néocésarée dans le Pont, et Athanase d'Ancyre en Phrygie, desquels il fait le plus grand éloge. Une perte encore plus sensible à son cœur, fut celle de sa mère, sainte Emmélie. Elle mourut fort âgée, dans le monastère où elle s'était retirée avec sainte Macrine, sa fille. Elle n'avait auprès d'elle que deux de ses enfants, sainte Macrine l'aînée de tous, et saint Pierre, depuis évêque de Sébaste, le dixième et le dernier. Comme ils étaient des deux côtés de son lit, elle les prit chacun d'une de ses mains, et dit : « Seigneur, je vous offre, suivant votre loi, les prémices et la dîme de mes couches. » Elle fut enterrée avec son époux, dans l'église des Quarante-Martyrs, à un

quart de lieue du monastère [1]. Eusèbe de Césarée étant mort peu après la visite de l'empereur Valens, saint Basile fut élu son successeur.

Il faut voir dans l'histoire de l'Église les travaux du nouvel évêque pour maintenir la foi dans son diocèse et dans tout l'Orient, contre l'hérésie des ariens et d'autres sectaires. Le remède principal qu'il voyait aux maux de l'Orient, c'est que ses principaux évêques, y compris saint Athanase, s'adressassent à ceux de l'Occident, qui jouissaient de la paix, mais surtout au Pape, afin qu'il envoyât en Orient des hommes revêtus de son autorité, pour mettre les catholiques d'accord entre eux et puis leur réconcilier les dissidents. Ce qui arriva l'an 371 à saint Basile, est une preuve du triste état où se trouvaient les églises d'Orient.

Enflé de ses succès contre les Goths, Valens prétendait faire de l'arianisme une loi pour tout l'empire. Déjà il avait traversé la Bithynie et la Galatie, où tout avait plié à son gré. Il voulait effrayer Basile et le disposer à céder. En l'automne 371, vers la fête du martyr Eupsychius, qui attirait beaucoup de monde, arrivèrent à Césarée plusieurs ariens, afin d'épier les paroles et les démarches de l'archevêque, et trouver quelque prétexte pour le faire exiler. Parmi eux était un évêque nommé Évippius, vénérable par ses cheveux blancs, renommé par sa science et ancien ami de Basile. Malgré tout cela, Basile refusa de communiquer avec lui, et écrivit à son ami Grégoire de Nazianze de venir l'assister dans les combats qu'il avait à soutenir. En effet, pour le gagner ou le vaincre, on lui envoya plusieurs personnages de la cour, des juges, des généraux, des eunuques, en particulier l'intendant des cuisines impériales, nommé Démosthène. Tout fut inutile : Basile renvoya le dernier au feu de ses cuisines.

Cependant l'empereur, devant venir à Césarée, avait envoyé devant le préfet du prétoire Modeste, avec ordre d'obliger Basile de communiquer avec les ariens ou de le chasser de la ville. C'est le même Modeste qui avait fait brûler en mer les quatre-vingts députés du clergé de Constantinople. Il fit donc amener saint Basile devant son tribunal, ayant tout l'appareil de sa dignité, la

[1] Voir la *Vie de S. Basile*, t. III de ses œuvres. *Acta SS.*, 14 junii. Dom Ceillier, Tillemont, etc.

plus grande de l'empire : des licteurs avec des faisceaux de verges, les crieurs, les appariteurs. Il l'appela simplement par son nom, et lui dit : Basile, que veux-tu dire, de résister à une telle puissance et d'être le seul téméraire? A propos de quoi, répondit Basile, et quelle est cette témérité ? Parce, dit Modeste, que tu n'es pas de la religion de l'empereur, après que tous les autres ont cédé. Basile répondit : C'est que mon empereur ne le veut pas, et je ne puis me résoudre à adorer une créature, moi qui suis créature de Dieu, et à qui il a commandé d'être un dieu. Modeste lui dit : Et pour qui nous prends-tu ? Pour rien, répondit Basile, tant que vous commandez ces choses. Modeste reprit : Mais ne comptes-tu pour rien d'avoir notre communion? Basile répondit : Il est vrai, vous êtes des préfets et des personnes illustres ; mais vous n'êtes pas plus à respecter que Dieu. C'est beaucoup d'avoir votre communion, puisque vous êtes ses créatures ; mais c'est comme d'avoir celle des gens qui vous obéissent; car ce ne sont pas les conditions, mais la foi qui caractérise les chrétiens. Le préfet Modeste se leva en colère de son siége, et dit : Quoi donc! ne crains-tu pas que je ne m'emporte, que tu ne ressentes quelqu'un des effets de ma puissance? Qu'est-ce ? dit Basile, faites-le-moi connaître. Modeste répondit : La confiscation, l'exil, les tourments, la mort ! Faites-moi, dit Basile, quelque autre menace, si vous pouvez ; rien de tout cela ne me regarde. Comment ! dit Modeste. Parce, répondit Basile, que celui qui n'a rien est à couvert de la confiscation; si ce n'est que vous ayez besoin de ces haillons et de quelque peu de livres qui sont toute ma vie. Je ne connais point l'exil, n'étant circonscrit dans aucun lieu ; car je ne regarde pas comme mien le pays que j'habite, et regarderai comme mien tout pays où je serai jeté ; ou plutôt, je regarde tout pays comme à Dieu, de qui je suis l'hôte et le pèlerin. Que me feront les tourments, puisque je n'ai point de corps ? à moins que vous ne parliez du premier coup ; car il n'y a que celui-là qui soit en votre puissance. La mort sera une grâce; puisqu'elle m'enverra plutôt à Dieu, pour qui je vis et travaille, et vers qui, plus qu'à demi mort, je cours depuis longtemps.

Le préfet, frappé de ce discours, dit : Personne n'a encore parlé à Modeste avec tant d'audace ! Basile répondit : Peut-être aussi n'avez-vous jamais rencontré d'évêque ; car, en pareille occasion,

il vous aurait parlé de même. En tout le reste, nous sommes les plus doux et les plus soumis de tous les hommes, parce que cela nous est commandé. Nous ne sommes pas fiers envers le moindre particulier, bien loin de l'être avec une telle puissance ; mais quand il s'agit de Dieu, nous ne regardons que lui seul. Le feu, les glaives, les bêtes, les ongles de fer sont nos délices. Ainsi, maltraitez-nous, menacez-nous, usez de votre puissance : l'empereur doit savoir lui-même que vous ne l'emporterez pas. Le préfet, voyant saint Basile invincible, lui parla plus honnêtement. Comptez pour quelque chose, dit-il, de voir l'empereur au milieu de votre peuple et au nombre de vos auditeurs. Il ne s'agit que d'ôter du symbole le mot de consubstantiel. Basile répondit : Je compte pour un grand avantage de voir l'empereur dans l'Église, c'est toujours beaucoup de sauver une âme ; mais pour le symbole, loin d'en ôter ou d'y ajouter, je ne souffrirais pas même qu'on y changeât l'ordre des paroles. Je vous donne, ajouta Modeste, la nuit pour y penser. Basile répondit : je serai demain tel que je suis aujourd'hui [1].

Le préfet Modeste renvoya saint Basile et alla en diligence trouver l'empereur, auquel il dit : Seigneur, nous sommes vaincus par cet évêque : il est au-dessus des menaces et des caresses : il n'en faut rien attendre que par force. L'empereur, admirant un si grand courage, défendit de lui faire aucune violence : ne pouvant toutefois se résoudre à embrasser sa communion, il ne laissa pas de l'accepter extérieurement, en venant dans l'église. Il y entra donc le jour de l'Épiphanie, six janvier 372, environné de tous ses gardes, et se mêla pour la forme au peuple catholique. Quand il entendit le chant des psaumes, qu'il vit ce peuple immense et l'ordre qui régnait dans le sanctuaire et aux environs ; les ministres sacrés, plus semblables à des anges qu'à des hommes ; saint Basile devant l'autel, le corps immobile, le regard fixe, l'esprit uni à Dieu, comme s'il ne fût arrivé rien d'extraordinaire ; ceux qui l'environnaient remplis de crainte et de respect ; ce fut pour lui un spectacle si nouveau, que la tête lui tourna et que la vue s'obscurcit. On ne s'en aperçut pas d'abord ; mais quand il fallut apporter à la sainte table son offrande, voyant que personne ne la rece-

[1] Greg. Naz. *Orat.* 20.

vait, suivant la coutume, parce qu'on ne savait si saint Basile voudrait l'accepter, il chancela de telle sorte, que, si un des ministres des autels ne lui eût tendu la main pour le soutenir, il serait tombé honteusement.

Dans une occasion semblable, le pape Libère refusa les présents de Constance : Basile accepta l'offrande de Valens. C'est que Constance voulait corrompre Libère, tandis que Valens, déjà radouci, ne voulait que donner un témoignage public de sa vénération pour le saint archevêque de Césarée.

Une autre fois l'empereur vint encore participer en quelque manière à l'assemblée des fidèles ; et, par ordre ou avec la permission de saint Basile, il entra au dedans du voile de la diaconie ou sacristie, où il eut avec lui un entretien assez long, comme il le souhaitait depuis longtemps. Saint Grégoire de Nazianze y était présent et atteste que saint Basile parla d'une manière divine, au jugement de tous ceux qui l'entendirent. A la suite de l'empereur était l'intendant de ses cuisines, Démosthène, qui, voulant faire quelque reproche à saint Basile, fit un barbarisme. Comment, dit en souriant saint Basile, un Démosthène qui ne sait pas la grammaire ! Démosthène, irrité, lui fit des menaces ; mais le saint lui dit : Mêlez-vous de bien apprêter les viandes et les sauces, c'est là votre affaire ; mais pour les choses de Dieu, vous avez les oreilles trop bouchées pour les entendre. Valens fut si satisfait des discours de saint Basile, qu'il en devint plus humain envers les catholiques. Il donna même de très-belles terres qu'il avait en ces quartiers-là, pour l'usage des pauvres lépreux. Ce qui contribua particulièrement à l'adoucir, ce fut de voir le saint archevêque occupé à bâtir un grand hôpital ou maison des pauvres dans un des faubourgs de Césarée.

Mais les ariens, qui obsédaient l'empereur, reprirent bientôt le dessus. Ils lui persuadèrent de presser de nouveau saint Basile d'entrer dans leur communion, ou de le bannir, s'il le refusait. Il le refusa en effet, et tout était déjà disposé pour le faire partir, lorsque Valentinien Galate, fils unique et tout jeune de Valens, fut saisi d'une fièvre si violente qu'on commença à désespérer de sa vie. La même nuit, l'impératrice Dominica, sa mère, fut inquiétée par des songes effroyables et tourmentée par des douleurs aiguës. Elle représenta à l'empereur que tous ces accidents étaient

une punition divine. L'enfant était si mal que les médecins n'y trouvaient point de remède : on avait recours aux prières, et l'empereur, prosterné par terre, demandait à Dieu sa conservation. Enfin il envoya les personnes qui lui étaient les plus chères prier saint Basile de venir promptement; dès qu'il fut entré au palais, le mal de l'enfant diminua notablement : on commença à bien espérer, et saint Basile promit d'obtenir sa guérison, pourvu qu'on lui permît de l'instruire de la doctrine chrétienne. L'empereur accepta la condition. Basile se mit en prières, l'enfant fut guéri. Mais ensuite Valens céda encore aux ariens; et, se souvenant du serment qu'il avait fait à son baptême entre les mains d'Eudoxe, il leur permit de baptiser son fils, qui retomba malade et mourut peu après [1].

Ce coup arrêta pour un temps l'exil de saint Basile; mais il ne changea point la mauvaise volonté des ariens. Ils s'adressèrent encore à Valens et lui représentèrent que leur doctrine ne pouvait faire aucun progrès tant que cet homme serait en vie. C'était demander sa mort; mais Valens se contenta de donner ordre de le bannir. On lui en apporta l'arrêt tout dressé pour le souscrire. Il prit un de ces petits roseaux dont on se servait alors; mais le roseau se rompit, comme refusant de servir à son iniquité. Il en prit un second et jusqu'à un troisième, qui se rompirent encore. Enfin, s'obstinant à vouloir son arrêt impie, il sentit sa main s'agiter extraordinairement, et, saisi de frayeur, déchira le papier, révoqua l'ordre et laissa saint Basile en paix. Le préfet Modeste fut vaincu d'une autre manière. Etant tombé malade quelque temps après, il pria saint Basile de venir le voir et lui demanda le secours de ses prières avec grande humilité. Il guérit en effet, publia qu'il lui en avait l'obligation, et devint son ami [2].

Le gouverneur de la province du Pont, nommé Eusèbe, oncle de l'impératrice Dominica, et arien, comme elle, persécuta saint Basile à l'occasion d'une veuve illustre qu'un assesseur de ce magistrat voulait épouser par force. Elle se réfugia dans l'église, à la table sacrée; le gouverneur la demanda, et saint Basile refusa de la rendre. Le gouverneur, furieux, envoya de ses officiers

[1] Greg. Naz. *Orat.* 20. Soz., l. XVI. Soc. l. IV, c. XXVI. Theod., l. IV, c. XIX. Ruf., l. II, c. IX. — [2] Theod. l. IV, c. XIX. Greg. Naz. *Orat.* 20.

la chercher jusque dans la chambre du saint évêque, et cela uniquement pour lui faire affront : car on le savait si éloigné de recevoir des femmes, que les femmes n'osaient pas seulement le regarder. Le gouvernenr fit plus : il ordonna qu'on lui amenât saint Basile, pour se défendre devant lui comme un criminel. Etant donc assis sur son tribunal, et saint Basile debout, il commanda qu'on lui arrachât le méchant manteau qu'il portait. Saint Basile dit : Je me dépouillerai même de ma tunique, si vous voulez. Le gouverneur commanda de le frapper et de le déchirer avec les ongles de fer. Saint Basile dit : Si vous m'arrachez le foie, vous me ferez grand bien; vous voyez combien il m'incommode. Cependant, le bruit de ce qui se passait s'étant répandu dans la ville, tous accoururent pour tirer leur évêque du péril où il était, et venger l'injure qu'on lui faisait. Ceux qui travaillaient dans les manufactures d'armes et d'étoffes étaient les plus ardents et les plus hardis. Chacun s'armait de quelque instrument de son métier, ou de ce qu'il trouvait sous sa main. Les femmes prenaient pour armes leurs fuseaux. Ce peuple, animé, cherchait le gouverneur pour le déchirer et le mettre en pièces, en sorte que, dans cette extrémité, il se vit réduit à faire le suppliant, à demander humblement grâce, et ce fut saint Basile qui, par son autorité, lui sauva la vie [1].

Les nouveaux députés de saint Basile et des autres Orientaux étant revenus de Rome en 376, leur racontèrent combien tout l'Occident était uni et tranquille, combien tout l'Occident les aimait et cherchait à les secourir. Saint Basile écrivit aussitôt plusieurs lettres pour annoncer partout cette heureuse nouvelle [2].

C'était le temps même où Valens, se trouvant plus libre par la mort de son frère, persécutait avec une nouvelle violence la doctrine catholique. Comme il savait que les moines en étaient un des plus puissants appuis, il fit une loi par laquelle il ordonna qu'ils fussent contraints à porter les armes. On envoya des tribuns avec des troupes dans les solitudes d'Égypte, où ils tuèrent un grand nombre de ces pieux solitaires. Ces violences s'étendirent dans les autres provinces, particulièrement en Syrie, où, incontinent après Pâques de l'an 376, les persécuteurs attaquèrent leurs cellules,

[1] Greg. Naz. *Orat.* 20. — [2] Basil. *Epist.* 253, 254, 255.

brûlèrent leurs travaux et les mirent eux-mêmes en fuite. Saint Basile espérait que les fugitifs viendraient chez lui, comme à un asile qui leur était préparé d'avance, et qu'il aurait ainsi la consolation de les embrasser, de participer au mérite de leurs souffrances et d'être soulagé des douleurs continuelles dont il souffrait lui-même. Se voyant trompé dans son attente, il leur écrivit deux lettres, non pas tant pour les consoler que pour les féliciter et se recommander à leurs prières, mais surtout leur recommander la paix des églises, qu'il ne désespérait pas de voir bientôt rétablie. Une de ces lettre leur fut portée par le prêtre Sanctissime, celui-là même qui revenait de Rome et en apportait des nouvelles si consolantes [1].

La persécution commença de cesser et la paix de se rétablir par des moyens inattendus. La Providence chargea de cette affaire les Huns et les Goths. Ces peuples, qu'elle destinait à exécuter sa justice contre l'empire idolâtre de Rome, arrivaient l'un sur l'autre du fond de l'Asie, et frappaient à la porte comme le bourreau à la porte du condamné. Les Goths, poussés par les Huns, ravageaient la Thrace en 377 et couraient jusqu'aux portes de Constantinople. Alarmé de cette irruption, Valens cessa d'exiler les évêques et les solitaires orthodoxes, et partit enfin d'Antioche au commencement de 378, étant consul pour la sixième fois. Aussitôt son départ, les catholiques reprirent courage dans toutes les villes. Pierre d'Alexandrie venait de rentrer dans la sienne, revenu de Rome avec des lettres de Damase qui confirmaient les décrets de Nicée et en même temps l'ordination de Pierre. Ce sont les paroles mêmes des deux historiens grecs Socrate et Sozomène [2]. Là-dessus, le peuple d'Alexandrie le remit en possession des églises et en chassa l'arien Lucius, qui se réfugia tout de suite à Constantinople pour implorer la protection de Valens, qui y arriva le 30 mai 378. Mais Valens n'eut ni le temps ni le moyen de rien faire. Cette année-là même devait être la dernière de sa vie. Il périt en effet, avec les deux tiers de son armée, le 9 août 378, dans la bataille d'Andrinople contre les Goths. A la place du persécuteur Valens, l'Église d'Orient vit bientôt le pieux et vaillant Théodose. Saint Basile ne vit que l'aurore de cette révolution.

[1] Basil., *Epist.* 256, 257. — [2] Soc., l. IV, c. xxxvii. Sozom., l. VI, c. xxxix.

Il mourut le 1er janvier 379. Avant de mourir, il imposa les mains à plusieurs, pour ordonner des évêques catholiques aux églises de sa dépendance. A ses funérailles, il y eut une telle affluence de peuple, que plusieurs furent étouffés dans la presse. Chacun s'efforçait de toucher la frange de son habit, le lit sur lequel on le portait, son ombre même, croyant en retirer quelque utilité. Les gémissements étouffaient le chant des psaumes : les païens mêmes et les juifs le regrettaient. Toute la terre le pleura comme le docteur de la vérité et le lien de la paix des églises. Tous ceux qui avaient approché de lui, ne fût-ce que pour le servir, se faisaient honneur de rapporter jusqu'à ses actions et ses paroles les moins importantes. Plusieurs affectaient d'imiter son extérieur, sa pâleur, sa barbe, sa démarche et jusqu'à ses défauts, comme sa lenteur à parler. Car il était le plus souvent pensif et recueilli en lui-même : ce qui, étant mal imité, dégénérait en tristesse. On copiait encore son habit, son lit, sa nourriture, quoiqu'en tout cela il eût agi naturellement et sans rien affecter. Ses écrits étaient les délices de tout le monde, même des laïques et des païens; on les lisait non-seulement dans les églises, mais dans les autres assemblées [1].

De plusieurs panégyriques en l'honneur de saint Basile, il nous en reste quatre : de saint Grégoire de Nysse, son frère, de saint Éphrem, de saint Amphiloque et de saint Grégoire de Nazianze. Ceux de saint Grégoire de Nysse et de saint Amphiloque furent prononcés le jour de sa mort, qui fut dès lors un jour de fête. Saint Éphrem fut très-sensible à la mort de saint Basile et lui survécut peu; pour charmer sa douleur, il composait, à la louange de son ami, des poëmes et des hymnes.

Le même jour, à Samarie en Palestine, saint Élisée, prophète, dont le sépulcre fait trembler les démons, au rapport de saint Jérôme. Le prophète Abdias y repose aussi. — A Syracuse, saint Marcien, que saint Pierre avait ordonné évêque, et qui, après avoir prêché l'Évangile, fut masacré par les juifs. — Dans le diocèse de Soissons, les saints martyrs Valère et Rufin, qui, ayant enduré divers tourments, furent décapités par l'ordre

[1] *Vita S. Bas.*, t. III, édit. Bened.

du président Rictiovare, durant la persécution de Dioclétien. — A Cordoue, les saints martyrs Anastase, prêtre, Felix, moine, et Digne, vierge. — A Constantinople, saint Méthode, évêque. — A Vienne, saint Ethère, évêque. — A Rodez, saint Quintien, évêque.

XVe JOUR DE JUIN.

SAINT BERNARD DE MENTHON.

Vers la fin du dixième siècle, il y avait dans les Alpes un saint ecclésiastique qui avait choisi ces montagnes pour être l'objet de sa mission. C'est saint Bernard de Menthon, archidiacre d'Aoste. Il fut touché de l'ignorance et de la privation de secours où vivaient les habitants de ces montagnes et de ces vallées. Il se dévoua à leur instruction, et rien ne fut inaccessible à son zèle. Il abattit les idoles qui étaient encore sur le sommet des plus hautes montagnes, et laissa des monuments de sa piété sur celles qu'on nomme encore de son nom, le grand et le petit saint Bernard. Ce saint missionnaire est honoré le 15 de juin [1].

LE BIENHEUREUX GRÉGOIRE-LOUIS BARBADIGO,

CARDINAL, ÉVÊQUE DE PADOUE.

D'une famille noble et ancienne de Venise, il naquit en 1626. Ses parents le firent élever avec soin dans l'étude des belles-lettres, et il répondit parfaitement aux soins qu'ils prirent pour son éducation; mais il s'appliqua surtout à former son cœur et à s'exercer à la pratique des vertus chrétiennes. Il accompagna l'ambassadeur de Venise au congrès de Munster, où il fut connu avantageusement du nonce apostolique, depuis Alexandre VII, qui lui donna des preuves sensibles de son estime et de sa protection.

[1] *Acta SS.*, 15 junii.

Grégoire fut sacré évêque de Bergame en 1657, créé cardinal trois ans après, et transféré l'an 1664 à l'évêché de Padoue. On admirait dans toute sa conduite une régularité exemplaire, un zèle actif, une vigilance continuelle. Il visitait exactement son diocèse, et remplissait les autres fonctions de son ministère avec tant de fidélité, qu'il était regardé comme un second saint Charles Borromée. Les pauvres trouvèrent toujours dans sa charité des secours contre la misère. Il fit bâtir un collége pour qu'on y élevât la jeunesse dans les sciences et la piété. La ville de Padoue lui fut redevable de l'établissement de son séminaire, qui fait encore aujourd'hui l'ornement, non-seulement de l'ancien Etat de Venise, mais même de l'Italie et de toute la chrétienté. Il y plaça des professeurs habiles dans la théologie et dans les langues dont la connaissance peut faciliter et perfectionner l'étude des livres saints; il y forma aussi une bibliothèque composée des meilleurs livres en chaque genre, surtout des écrits des Pères et des ouvrages des critiques, des interprètes et des commentateurs de l'Écriture; il fonda encore une imprimerie pour l'usage de la bibliothèque. Les élèves de ce séminaire ont publié de nos jours une magnifique édition, revue et augmentée, du *Grand Dictionnaire ou Trésor de la langue latine.*

Ce ne serait pas assez dire du saint cardinal Barbadigo, qu'il avait toutes les vertus, il faut ajouter qu'il excellait en toutes choses. Mort au monde et à lui-même, il ne perdit jamais la tranquillité de son âme. Il se montra supérieur à la prospérité, et ne se laissa point abattre par les épreuves et les contradictions. Autant sa vie avait été sainte, autant sa mort fut édifiante. Elle arriva le 15me jour de juin 1697. Divers miracles opérés par son intercession ayant été juridiquement prouvés, Clément XII publia la bulle de sa béatification le 13 février 1761 [1].

Le même jour, en Lucanie, près de la rivière de Silaro, la fête des saints Gui, Modeste et Crescence, martyrs, qui, de l'île de Sicile où ils étaient auparavant, ayant été, sous l'empire de Dioclétien, amenés dans cette province, furent mis dans une chaudière brûlante et pleine de plomb fondue, exposés aux bêtes, étendus sur le chevalet; enfin, victorieux de

[1] Godescard, 15 juin. Ciacon, *Italia sacra.*

ces tortures, ils achevèrent le cours de leur glorieux combat. — A Dorostore, en Mysie, saint Hésyque, soldat, qui ayant été pris avec saint Jules, reçut après lui la couronne du martyre, sous le président Maxime. — A Cordoue en Espagne, sainte Bénilde, martyre. — A Zéphyre en Cilicie, saint Dulas, martyr, qui, sous le président Maxime, ayant été fouetté, mis sur un gril ardent, arrosé d'huile bouillante, et tourmenté en plusieurs autres manières pour le nom de Jésus-Christ, remporta la palme du martyre. — A Palmyre en Syrie, les saintes martyres Libye et Léonide, sœurs, avec Eutropie, jeune fille de douze ans, lesquelles, par divers supplices, parvinrent à la couronne du martyre. — A Valenciennes, le décès de saint Landelin, abbé. — A Clermont en Auvergne, saint Abraham, confesseur, que sa sainteté ne rendit pas moins illustre que ses miracles.

XVIe JOUR DE JUIN.

SAINT FRANÇOIS RÉGIS,

JÉSUITE.

Saint François Régis, né le 31 janvier 1597, d'une famille noble, au village de Foncouverte, diocèse de Narbonne, entra chez les jésuites le 8 décembre 1616. Avant et pendant son noviciat, ce fut un autre Stanislas Kostka, un autre Louis de Gonzague. Devenu prêtre l'an 1630, il fut pour le Vivarais, le Velay et les Cévennes, ce que saint François-Xavier avait été pour l'Inde et le Japon, un nouvel apôtre, convertissant des milliers d'hérétiques et de pécheurs par ses prédications et ses miracles, mais surtout par la sainte austérité de sa vie. Il ne donnait chaque nuit que trois heures au sommeil, et souvent qu'une seule; le reste était employé à la prière. Une simple planche, ou la terre nue, lui servait de lit. Il s'était interdit l'usage de la viande, du poisson, des œufs et du vin. Sa nourriture consistait en des légumes cuits à l'eau, sans assaisonnement. Aussi, étant mort à Louvesc, en 1640, au milieu des travaux apostoliques, Dieu honora son tombeau par des miracles sans nombre. Vint-deux prélats du Languedoc écrivaient à Clément XI : « Nous sommes témoins que devant le tombeau du père Jean-François Régis, les aveugles

voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les muets parlent, et le bruit de ces étonnantes merveilles est répandu chez toutes les nations. » Voici quelques traits de cette vie admirable :

Pendant son cours de philosophie à Tournon, il s'essayait déjà au ministère évangélique. Il obtint, comme une grâce, d'apprendre les vérités du salut aux domestiques de la maison et aux pauvres de la ville, qui, à certains jours, venaient recevoir les aumônes du collége. Les dimanches et les fêtes, il allait prêcher dans les villages d'alentour. Il rasemblait les enfants avec une clochette, puis il leur expliquait les premiers principes de la doctrine chrétienne. Après ces premiers essais de son zèle, il entreprit la sanctification du bourg d'Andace : il en eut bientôt renouvelé la face. L'ivrognerie, les jurements et l'impureté disparurent; le fréquent usage de la communion fut rétabli. Il y institua la confrérie du Saint-Sacrement et dressa lui-même les règlements de cette sainte pratique, qui depuis s'est répandue partout, mais dont il doit être regardé comme l'instituteur. Il n'avait alors que vingt-deux ou vingt-trois ans. Par son zèle et sa prudence, il vint à bout de régler les familles, d'accommoder les différends, de réformer les divers abus. Telle était l'autorité que lui donnait dès lors sa sainteté.

Chargé d'enseigner les humanités à Billom, à Auch, et enfin au Puy, il n'épargna aucune peine pour inspirer à ses écoliers l'application à l'étude et l'amour de la vertu. Il les aimait comme une mère aime ses enfants, et, eux, de leur côté, l'écoutaient et le révéraient comme un saint. Dans leurs maladies, il leur procurait tous les secours qui dépendaient de lui, et il obtint par ses prières la guérison de l'un d'entre eux dont la vie était désepérée ; mais il était surtout extrêmement sensible à leurs infirmités spirituelles. Ayant appris qu'un de ses écoliers avait commis un péché grief, il en fut si vivement consterné, qu'il versa un torrent de larmes. Il se recueillit ensuite quelque temps, et il leur fit un discours si pathétique sur la sévérité des jugements de Dieu, qu'ils en furent saisis d'effroi ; et plusieurs ont avoué depuis qu'ils éprouvaient encore les mêmes sentiments, lorsqu'ils se rappelaient ce qu'il leur avait dit en cette occasion. Il se fit toujours un devoir capital de les édifier par sa conduite. Un profond recueillement, un extérieur humble et modeste, un certain air de pénitence peint

sur son visage inspiraient l'amour de la vertu aux âmes les plus insensibles, et l'on reconnaissait partout les jeunes gens qui avaient été formés par ses mains. Pour intéresser le ciel au succès de ses travaux, il passait toujours quelque temps aux pieds des autels avant que d'aller faire sa classe ; il implorait aussi l'assistance des anges tutélaires de ses disciples, afin que, par leur secours, ses peines et ses soins ne fussent pas inutiles. Tant de vertus avaient principalement leur principe dans l'union continuelle que Régis avait avec Dieu.

L'an 1631, il fut obligé d'aller à Foncouverte pour y régler quelques affaires de famille. En arrivant dans sa patrie, son premier soin fut de visiter les pauvres et les malades. Voici le genre de vie qu'il y mena. Le matin, il faisait le catéchisme aux enfants et il prêchait au peuple deux fois par jour. Il recueillait les aumônes des riches, qu'il distribuait ensuite à ceux qui étaient dans le besoin. Dans les rues, il était toujours environné d'une troupe d'enfants et de pauvres. Il rendait à ces derniers les services les plus humiliants, ce qui lui attira une fois les insultes des soldats qui étaient en garnison à Foncouverte. Ses proches et ses amis lui firent à ce sujet de sévères réprimandes ; mais Régis leur répondit que c'était par les humiliations de la croix qu'on devenait véritablement un ministre de l'Evangile, puisque Dieu s'était servi de ce moyen pour l'établir. Le mépris qu'on avait d'abord conçu pour sa personne se changea en admiration. Il vivait au milieu de ses proches dans un parfait détachement de toutes les choses sensibles, et il n'avait aucune ressemblance avec ces religieux qui, faute d'avoir l'esprit de leur vocation, cherchent des consolations terrestres dans le sein de leur famille.

Ses supérieurs, voyant en lui une vocation marquée pour la vie apostolique, résolurent de l'appliquer uniquement aux missions, et il y consacra les dix dernières années de sa vie. Il les commença dans le Languedoc ; il les continua dans le Vivarais et les termina dans le Velay, dont le Puy est la capitale. Il passait l'été dans les villes, parce que les habitants des campagnes sont alors occupés de leurs travaux. Pendant l'hiver, il prêchait dans les villages.

La ville de Montpellier fut le premier théâtre de son zèle. C'était au commencement de l'été 1631. Il s'attacha d'abord à l'in-

struction des enfants, et il prêchait au peuple les dimanches et les fêtes dans l'église du collége. Ses discours étaient simples et familiers. Après l'exposition claire et précise d'une vérité chrétienne qu'il avait prise pour son sujet, il en tirait des conséquences morales et pratiques sur lesquelles il insistait fortement. Il finissait par des mouvements vifs et tendres, toujours proportionnés à la portée de ses auditeurs et appropriés à la qualité du sujet qu'il avait entrepris de traiter. Il parlait avec tant de véhémence, que souvent la voix lui manquait avec les forces ; et avec tant d'onction, que d'ordinaire le prédicateur et les auditeurs fondaient en larmes. Les personnes les plus qualifiées couraient à ses sermons, ainsi que les pauvres, et les pécheurs les plus endurcis en sortaient tout pénétrés des sentiments d'une vive componction.

Quoique le saint missionnaire ne refusât pas son ministère aux personnes riches, il avait pourtant une sorte de prédilection pour les pauvres, et son confessionnal était toujours environné de ceux-ci. Les gens de qualité, disait-il, ne manqueront pas de confesseurs ; les pauvres, cette portion la plus abandonnée du troupeau de Jésus-Christ, doivent être mon partage. Il croyait ne devoir vivre que pour eux. Le matin, il prêchait et entendait les confessions ; il employait l'après-midi à la visite des prisons et des hôpitaux. Souvent il oubliait ses propres besoins ; et comme on lui demandait un soir pourquoi il n'avait pris aucune nourriture de tout le jour, il répondit avec simplicité qu'il n'y avait pas pensé. On le voyait aller de porte en porte pour solliciter des aumônes en faveur des pauvres ; il leur procurait des médecins dans leurs maladies et les assistait en toutes les manières qui dépendaient de lui. Un jour il traversa la rue chargé de bottes de paille qu'il avait mendiées, pour coucher un malade dépourvu de tout. A ce spectacle, les enfants s'attroupèrent autour de lui pour se divertir. Quelqu'un ayant voulu lui représenter qu'il s'était rendu ridicule en agissant de la sorte, il répondit : A la bonne heure ! on gagne doublement lorsqu'on soulage ses frères au prix de sa propre humiliation. Il forma une association de trente dames des plus distinguées de la ville, dont la fin était d'assister les prisonniers et de les consoler dans leurs peines. Il convertit plusieurs hérétiques et retira du désordre un grand nombre de femmes de mauvaise vie. Quand on lui disait qu'il était rare que ces femmes se convertissent

sincèrement, il avait coutume de répondre que ses travaux lui paraîtraient utilement employés s'il pouvait seulement empêcher un péché mortel.

En 1633, l'évêque de Viviers appela Régis dans son diocèse, qui, depuis cinquante ans, était le centre du calvinisme, le siége de la guerre et le théâtre des plus cruelles révolutions. Il le reçut avec de grandes marques de vénération et voulut qu'il l'accompagnât dans ses visites. Le père fit partout des missions qui produisirent des fruits surprenants. Le comte de la Mothe-Brion, qui avait vécu jusque-là comme les sages du monde, fut singulièrement touché de l'onction avec laquelle le saint homme annonçait la parole de Dieu ; il entra dans la carrière de la pénitence et se dévoua tout entier à la pratique des bonnes œuvres. Par son zèle et ses aumônes, il contribua beaucoup à la réussite des pieuses entreprises du saint missionnaire. Un autre gentilhomme, nommé de la Suchère, qui autrefois avait été disciple de Régis, fut aussi d'une grande utilité à l'homme apostolique, qu'il révérait comme un saint. Le père Régis tourna ses principaux soins du côté de la réformation des curés qui ne remplissaient pas fidèlement leurs devoirs. L'expérience lui avait appris qu'il ne se fait jamais de bien dans une paroisse qu'autant que le pasteur se conduit d'une manière conforme à sa vocation. Il fut amplement dédommagé de ses peines par les succès qu'eurent ses travaux.

Vers le même temps, le ciel permit qu'il s'élevât un grand orage contre le saint missionnaire. On l'accusa de troubler le repos des familles par un zèle indiscret, de remplir ses discours de personnalités et d'invectives contraires à la décence. L'évêque de Viviers prit d'abord son parti ; mais à la fin il écouta les plaintes réitérées qu'on lui portait. Croyant qu'elles étaient au moins fondées en partie, il écrivit au supérieur des jésuites, afin qu'il rappelât Régis. En même temps, il envoya chercher celui-ci ; puis, après lui avoir fait de sévères réprimandes, il lui dit qu'il était obligé de le renvoyer. Régis n'eut recours à aucune des raisons qui auraient pu le justifier ; il se contenta de répondre qu'il n'était que trop coupable devant Dieu, et que, vu son peu de lumière, il lui était échappé sans doute bien des fautes. Au reste, ajouta-t-il, Dieu, qui voit le fond de mon cœur, sait que je n'ai eu d'autre fin que sa gloire. Le prélat, charmé d'une réponse si humble et si modeste,

soupçonna qu'il pouvait avoir été trompé. Les éclaircissements qu'on lui donna ensuite le firent entièrement revenir de ses préjugés. Il rendit publiquement hommage à la vertu du père Régis, jusqu'au commencement de l'année 1634, que celui-ci fut rappelé au Puy par ses supérieurs. Le prélat, en renvoyant le missionnaire, écrivit au provincial une lettre où il faisait de grands éloges de la vertu et de la prudence du digne ouvrier qui avait travaillé dans son diocèse.

Revenu l'année suivante, 1635, dans le diocèse de Viviers, il s'y appliqua à la conversion des calvinistes et à l'instruction des habitants de la petite ville de Cheylard, qui étaient plongés dans une ignorance grossière du christianisme. On ne saurait exprimer ce qu'il eut à souffrir dans ces montagnes à demi sauvages. Ayant été arrêté par la neige, qui l'empêchait de regagner Cheylard, il demeura trois semaines logé dans une misérable cabane, dormant sur la terre, ne mangeant que du pain noir et ne buvant que de l'eau. Malgré les fatigues inséparables d'un tel genre de vie, il pratiquait diverses austérités volontaires, il jeûnait, portait le cilice et prenait la discipline quelquefois jusqu'au sang.

Appelé par l'évêque de Valence dans le bourg de Saint-Aggrève, situé au milieu des montagnes et rempli de calvinistes, il eut occasion d'y pratiquer plusieurs vertus héroïques. Ayant appris, un dimanche, qu'il y avait dans une hôtellerie une troupe de libertins qui, échauffés par le vin, tenaient des discours impies et commettaient d'autres excès, il s'y transporta sur-le-champ pour essayer d'empêcher le désordre et le scandale. Ses discours furent méprisés ; il y en eut même un de la troupe qui lui donna un soufflet. Le saint homme, sans marquer la moindre émotion, lui présenta l'autre joue, en disant : Je vous remercie, mon frère, du traitement que vous me faites ; si vous me connaissiez, vous jugeriez que j'en mérite beaucoup davantage. — Cet exemple de patience charma tous ceux qui étaient présents, et ils se retirèrent pénétrés d'une confusion salutaire. — Le saint homme se rendit à Marlhes, dans le Vivarais, vers la fin de l'année 1635. Une femme ayant pris son manteau pour le raccommoder, en garda deux morceaux, qu'elle conserva aussi précieusement que des reliques ; elle les appliqua depuis sur deux de ses enfants qui étaient malades, l'un d'une hydropisie formée, l'autre d'une fièvre con-

tinue, et ils recouvrèrent une santé parfaite. Les succès de Régis à Marlhes furent aussi prodigieux que ses travaux.

Les quatre dernières années de sa vie furent employées à la sanctification du Velay. Il faisait la mission pendant les étés au Puy et pendant les hivers à la campagne. A la ville, son auditoire était pour l'ordinaire de quatre à cinq mille personnes. Son provincial l'ayant entendu un jour, ne fit que pleurer pendant tout le sermon. Par un effet de sa charité envers les pauvres, il forma une association de dames vertueuses, afin de fournir des secours perpétuels à ceux qui seraient dans le besoin ; il en forma une seconde qui devait se dévouer à l'assistance des prisonniers. Il trouva le moyen d'avoir des sommes considérables qui le mettaient à portée de procurer du soulagement à tous les genres de malheureux. Dans un temps de disette, il multiplia trois fois miraculeusement les provisions qu'il avait amassées. On dressa des procès-verbaux de ces prodiges, et ils furent constatés par des informations juridiques faites devant les juges ecclésiastiques et séculiers. Quatorze témoins oculaires, dignes de foi, les confirmèrent dans les actes de sa canonisation. Régis volait avec une ardeur infatigable au secours des malades ; il avait un soin extrême du salut de leur âme, et il en guérit plusieurs tout à coup par la vertu de ses prières.

On regarde aussi comme miraculeuse la conversion de plusieurs pécheurs désespérés. En voici des exemples. Un riche marchand, qui vivait dans le libertinage, haïssait Régis, sans autre raison de le haïr que parce qu'il faisait la guerre au scandale ; il noircissait même sa réputation par des calomnies atroces. Le saint homme, sachant qu'il était avide de gain, s'appliquait à favoriser son commerce et le débit de ses marchandises ; par ce pieux stratagème, il s'insinua peu à peu dans son esprit. Le trouvant plus traitable, il saisit une occasion qui se présenta de lui parler de son salut : « Quelle sera, lui dit-il, la fin de toutes vos peines? La mort vous ravira en un moment le fruit de vos travaux. Que vous servira d'avoir entassé biens sur biens, si vous perdez votre âme? » Ces paroles frappèrent le marchand ; il les eut présentes à l'esprit toute la nuit. Saisi d'une vive crainte, il alla trouver Régis dès le lendemain matin, pour lui faire part du trouble qui l'agitait. L'homme de Dieu l'entretint quelque temps de la sévérité du jugement der-

nier ; puis, faisant succéder aux motifs de la crainte ceux de l'espérance et de l'amour, il lui inspira les sentiments d'une sincère pénitence ; il entendit ensuite sa confession générale. Le marchand s'accusa de ses péchés avec une si grande abondance de larmes et avec de si vifs sentiments de componction, qu'il ne lui imposa qu'une pénitence légère. Celui-ci lui ayant demandé pourquoi il le traitait avec tant de ménagement, il lui répondit : « J'acquitterai moi-même le reste de vos dettes. » Cette douceur piqua le marchand d'une sainte émulation et ne servit qu'à exciter sa ferveur.

Un jeune homme, irrité de ce que Régis lui avait enlevé l'objet impur de sa passion, forma l'horrible projet de l'assassiner ; il alla donc l'attendre dans un chemin écarté par où il savait qu'il devait passer. Régis connut par une lumière divine le dessein de ce misérable. « Mon frère, lui dit-il, pourquoi voulez-vous tant de mal à un homme qui vous veut tant de bien, et qui voudrait, au prix de son sang, vous procurer le salut éternel, qui est le plus grand de tous les biens? » Ce pécheur ne put tenir contre une telle charité ; il se jeta aux pieds de Régis, lui demanda pardon, et rentra dans le sentier de la vertu. — Trois autres jeunes débauchés des premières familles du Puy avaient résolu de se venger du saint pour une semblable raison ; ils allèrent à l'entrée de la nuit le demander au collége. Régis s'avança vers eux sans rien craindre, et leur dit en les abordant : « Vous venez dans le dessein de m'ôter la vie. Ce qui me touche, ce n'est pas la mort, elle est l'objet de mes désirs ; c'est l'état de damnation où vous êtes, et qui paraît vous affecter si peu. » Ils restèrent confus et déconcertés. Régis les embrassa avec la tendresse d'un père, et les excita à se réconcilier avec Dieu. Ils lui firent tous les trois la confession de leurs crimes, et menèrent toujours depuis une vie édifiante.

Plus d'une autre fois le zèle de Régis pensa lui coûter la vie. Il fut souvent insulté et accablé de coups. Plusieurs personnes censurèrent sa conduite avec aigreur, et firent de lui le portrait le plus désavantageux ; il eut même la douleur de voir quelques-uns de ses confrères se joindre à ses ennemis pour le décrier ; mais Dieu le vengea hautement par le succès extraordinaire dont il combla tous ses travaux, tant dans la ville du Puy que dans les campagnes.

Les paysans du Velay, ceux surtout qui demeuraient dans les montagnes, étaient fort grossiers et presque sauvages. Le calvinisme avait pénétré dans plusieurs endroits, et l'hérésie y avait produit l'ignorance, qu'accompagnent toujours les vices les plus opposés au christianisme. Ce fut à la sanctification de ces pauvres peuples que le père Régis se consacra. Il parcourut, pendant les hivers des quatre dernières années de sa vie, les bourgs et les villages du Puy, de Vienne, de Valence et de Viviers, qui se trouvent dans le Velay.

Sa première mission fut dans la petite ville de Fay et dans les lieux voisins, au commencement de 1636. Il rendit la vue à un jeune homme de quatorze ans, aveugle depuis six mois par suite d'une maladie très-douloureuse; puis à un homme de quarante ans, aveugle depuis huit. Le premier, Claude Sourdon, chez le père duquel le saint homme avait accepté un logement, a rendu de lui ce témoignage juridique : « Tout en lui inspirait la sainteté. On ne pouvait ni le voir ni l'entendre sans se sentir embrasé de l'amour divin. Il célébrait les saints mystères avec une dévotion si tendre et si ardente, que l'on croyait voir à l'autel, non pas un homme, mais un ange. Je l'ai vu quelquefois, dans les entretiens familiers, se taire tout à coup, se recueillir et s'enflammer, après quoi il parlait de choses divines avec un feu et une véhémence qui marquaient que son cœur était transporté par une impulsion céleste. Il s'exprimait, dans les instructions qu'il faisait au peuple, avec une onction qui pénétrait tous ses auditeurs. Il passait le jour et une partie de la nuit à entendre les confessions, et il fallait lui faire une sorte de violence pour l'obliger à prendre un peu de nourriture. Jamais il ne se plaignit de la fatigue ni des manières dégoûtantes de ceux qui s'adressaient à lui. Après avoir travaillé avec une ardeur infatigable au salut des habitants de Fay, il se donna tout entier à celui des peuples voisins. Il partait tous les jours de grand matin pour aller visiter les paysans dispersés dans les bois et sur les montagnes. Les pluies, la neige et les autres rigueurs de la saison ne pouvaient le retenir. Pendant tout le jour il allait de chaumière en chaumière, et cela à pied et à jeun, si ce n'était que ma mère le forçait à prendre une pomme qu'il mettait dans sa poche. Nous ne le revoyions qu'à la nuit, et alors toutes les fatigues du jour ne l'empêchaient pas de reprendre ses fonctions or-

dinaires; il ne se délassait du travail que par de nouveaux travaux. Les calvinistes le suivaient avec autant d'empressement que les catholiques. »

Ayant fini la mission à Fay, il retourna au Puy, selon sa coutume, au commencement de l'été 1637. Au mois de novembre de la même année, il alla faire à Marlhes une seconde mission. Il fut attiré en cette paroisse par les vives instances du curé. Les chemins par où il fallait passer auraient effrayé les personnes les plus hardies ; il fallait tantôt grimper sur des rochers couverts de glace, tantôt descendre dans de profondes vallées remplies de neiges, tantôt marcher à travers les ronces et les épines. Comme il grimpait avec beaucoup de peine sur une des plus hautes montagnes du Velay, n'ayant d'autre appui que des broussailles auxquelles il se tenait, la main et le pied lui manquèrent tout à coup : il tomba et se cassa une jambe. Cet accident ne l'empêcha point de continuer sa route avec sa tranquillité ordinaire, et de faire encore deux lieues appuyé sur son bâton et soutenu par celui qui l'accompagnait. Arrivé à Marlhes, il ne lui vint pas seulement dans l'esprit d'envoyer chercher un chirurgien. Il alla droit à l'église, où une grande multitude de peuple l'attendait, et il y entendit les confessions pendant plusieurs heures. Le curé, averti par le compagnon de Régis de l'accident qui lui était arrivé, le pria, mais inutilement, de se retirer. Après que le saint eut satisfait pleinement sa charité, il laissa visiter sa jambe qui se trouva parfaitement guérie.

Régis, étant à Saint-Bonnet le Froid, le curé du lieu, qui s'aperçut que toutes les nuits il sortait secrètement de sa chambre, eut la curiosité d'examiner où il allait et ce qu'il faisait. Après l'avoir inutilement cherché dans la maison, il s'avança vers l'église, qui n'en était pas éloignée; il le trouva en prières devant la porte, à genoux, les mains jointes et la tête nue, malgré le froid qui était excessif. Il lui représenta le danger auquel il exposait sa santé; mais le voyant déterminé à continuer ses entretiens avec Dieu, il lui donna la clef de l'église, afin qu'il y fût à couvert des injures de l'air. Le curé a souvent raconté ce fait, et il assurait que Régis ne cessa de passer les nuits dans l'église, quoique le froid fût intolérable cette année-là.

Ayant passé au Puy l'été 1638, il reprit dans l'hiver ses mis-

sions de la campagne : il les commença par le bourg de Montregard. La rigueur de la saison fit qu'il ne put arriver que de nuit en ce lieu, qui est à sept lieues de la ville du Puy. Il alla, selon sa coutume, droit à l'église, qu'il trouva fermée. Il se mit à genoux à la porte ; il y pria si longtemps et avec un recueillement si profond, qu'il ne s'aperçut pas qu'il était tout couvert de la neige qui tombait en abondance. Des paysans, qui le virent en cet état, le pressèrent d'entrer dans une maison voisine pour y prendre un peu de nourriture.

Sa dernière mission fut à la Louvesc. Il l'avait annoncée dans le voisinage pour le dernier jour de l'avent ; mais ayant connu par une lumière céleste qu'il approchait de sa fin, il alla faire une retraite au Puy pour se préparer à la mort. Au bout de trois jours, passés dans une entière solitude, il fit sa confession générale, comme s'il eût dû mourir ce jour-là. Il partit du Puy, le 22 décembre 1640, afin de se trouver à la Louvesc pour la veille de Noël. Outre qu'il eut beaucoup à souffrir de la difficulté du chemin, il lui arriva encore de s'égarer le second jour. La nuit l'ayant surpris au milieu des bois, il marcha longtemps sans savoir où il allait. Enfin il se trouva près du village de Veirines. Accablé de fatigue, il se retira dans une maison abandonnée, qui était ouverte de tous côtés et qui tombait en ruines ; il y passa la nuit, couché sur la terre et exposé à la violence d'une bise très-piquante. Il y était entré tout baigné de sueur. Le passage subit du chaud au froid lui donna une pleurésie, qui fut accompagnée d'une fièvre très-violente. Ses douleurs devinrent bientôt très-vives. La vue de la maison où il était couché lui rappelait l'étable de Béthléem, et il s'estimait heureux de pouvoir imiter, dans la même saison, la pauvreté de son divin Maître.

Le lendemain matin, il gagna la Louvesc avec beaucoup de peine, et y fit l'ouverture de la mission par un discours qui ne se ressentait nullement de la faiblesse de son corps. Il prêcha trois fois le jour de Noël et le jour de Saint-Etienne, et passa le reste du temps au confessionnal. Après le troisième sermon du jour de Saint-Etienne, il lui prit deux défaillances pendant qu'il entendait les confessions. Les médecins jugèrent que son mal était sans remède. Il recommença sa confession générale, puis demanda le saint viatique et l'extrême-onction, qu'il reçut en homme tout

embrasé de l'amour divin. Comme on lui présentait ensuite un bouillon, il le refusa en disant qu'il souhaitait être nourri de la même manière que les pauvres, et qu'on lui ferait plaisir de lui donner un peu de lait; il demanda ensuite, comme une grâce, qu'on le laissât seul. Il souffrait des douleurs violentes; mais la vue d'un crucifix, qu'il tenait entre ses mains et qu'il baisait continuellement, adoucissait ses souffrances. Son visage fut toujours tranquille, et l'on n'entendit sortir de sa bouche que des aspirations tendres et affectueuses, que des soupirs ardents vers la céleste patrie. Il demanda à être porté dans une étable, afin d'avoir la consolation d'expirer dans un état semblable à celui de Jésus-Christ naissant sur la paille. On lui fit entendre que la faiblesse extrême où il était ne permettait pas de le transporter. Il remerciait Dieu sans cesse du bonheur qu'il avait de mourir au milieu des pauvres.

Il demeura tout le dernier jour de décembre dans une paix parfaite, les yeux tendrement attachés sur Jésus crucifié, qui seul occupait ses pensées. Sur le soir, il dit à son compagnon avec un transport extraordinaire : Ah! mon frère, quel bonheur! que je meurs content! Je vois Jésus et Marie qui daignent venir au-devant de moi pour me conduire dans le séjour des saints. Un moment après, il joignit les mains, puis, levant les yeux au ciel, il prononça distinctement ces paroles : Jésus-Christ, mon sauveur, je vous recommande mon âme et la remets entre vos mains! Et, en les achevant, il rendit doucement l'esprit vers minuit du dernier jour de l'année 1640. Il avait près de quarante-quatre ans, et il en avait passé vingt-quatre dans la compagnie de Jésus. Il fut enterré le 2 janvier dans l'église de la Louvesc, où ses reliques se trouvent encore. Il a été béatifié l'an 1716 par Clément XI, et canonisé l'an 1737 par Clément XII. Sa fête a été fixée au 16 juin [1].

SAINT BENNON DE MISNIE,

ET AUTRES SAINTS D'ALLEMAGNE.

Dans la seconde moitié du onzième siècle, on vit plusieurs saints

[1] Godescard, 16 juin.

évêques en Allemagne; en particulier saint Altman de Passau, saint Guébehard de Saltzbourg, et saint Bennon de Misnie.

Saint Altman était né en Saxe de parents nobles, et, après avoir étudié les arts libéraux, la philosophie et la théologie, il fut chanoine de l'église de Paderborn, et choisi pour en gouverner les écoles, comme il fit pendant plusieurs années. Sa réputation l'ayant fait connaître à la cour, il fut prévôt du chapitre d'Aix-la-Chapelle, et servit dans le palais près de l'empereur Henri le Noir. Après la mort de ce prince, il ne servit pas moins utilement l'impératrice Agnès, sa veuve, dans les troubles qui agitèrent l'Allemagne. Depuis qu'il fut parti pour le pèlerinage de la terre sainte, Engelbert, évêque de Passau, mourut, et l'impératrice Agnès, du consentement des grands, nomma saint Altman pour lui succéder. Le clergé et le peuple y applaudirent, et ce choix fut généralement approuvé. On envoya donc au-devant de lui jusqu'en Hongrie des personnes considérables lui porter l'anneau et le bâton pastoral, et, peu de temps après, il fut sacré par saint Guébehard, archevêque de Saltzbourg, son ancien ami.

Saint Guébehard était issu d'une noble famille de Souabe. Il avait étudié à Paris avec saint Altman, et s'y était distingué bien plus encore par la noblesse de ses mœurs que par celle de sa naissance. Il fut ordonné prêtre, l'an 1055, par Baudouin, archevêque de Saltzbourg. L'empereur Henri III en fit son archichapelain. A la mort de ce prince, il tenait le premier rang à la cour; mais son cœur n'en était pas moins pour Dieu et son service. L'an 1060, à la mort de Baudouin, il fut élu unanimement archevêque de Saltzbourg, intronisé et sacré par saint Adalbéron, évêque de Wurtzbourg, son ami et son condisciple. Dix-huit mois après, il reçut le pallium du pape Alexandre II. En 1070, de l'autorité du même Pape, du consentement du roi et des évêques de la province, il érigea un siége épiscopal dans la Carinthie, et le fixa dans la ville de Gurck [1]. Saint Adalbéron, l'ami et le condisciple de saint Guébehard et de saint Altman, était né d'une illustre famille de Franconie, qui touchait à la famille royale. Son père l'offrit tout jeune à Dieu dans l'église de Wurtzbourg, où il succéda, l'an 1045, au saint évêque Brunon. Son père, ayant

[1] *Acta SS.*, 16 junii, *in append. ad* t. VI.

perdu sa femme et ses autres enfants, détruisit son château de Lambach, et le remplaça par un monastère, où son fils saint Adalbéron mit, en 1056, des religieux de Saint-Benoît [1]. Saint Adalbéron, comme évêque de Wurtzbourg, était en même temps duc de Franconie. Il ne déploya pas moins de sagesse pour le gouvernement temporel que pour le gouvernement spirituel. On le vit, ainsi que ses saints amis, déployer en temps et lieu une constance héroïque pour la cause de Dieu et de son Eglise.

Un autre saint évêque illustrait alors l'Allemagne par ses vertus : c'était saint Bennon, évêque de la Misnie et apôtre des Slaves. Il naquit des comtes de Saxe, à Hildesheim, l'an 1010. Dès l'âge de cinq ans il fut mis entre les mains de saint Bernard, évêque de Hildesheim, qui eut grand soin de son éducation et le plaça dans le monastère de Saint-Michel, sous la direction du prieur. Le jeune Bennon fit des progrès rapides et dans la science et dans la piété. Après la mort du saint évêque, à laquelle il fut extrêmement sensible, il embrassa la vie monastique dans cette abbaye, du consentement de sa mère. Il y vécut d'une manière si édifiante, que, l'abbé étant venu à mourir, il fut élu à sa place d'une voix unanime, quoique tout jeune encore. Saint Bennon quitta cette dignité au bout de trois mois, pour pratiquer plus à son aise l'humilité et l'obéissance. L'empereur Henri le Noir, ayant appris sa bonne renommée, le tira du monastère de Hildesheim, avec la permission du pape saint Léon IX, le fit chanoine de Goslar et son chapelain. Il fut prévôt de Goslar à la place de son ami saint Annon, devenu archevêque de Cologne. Bennon occupa ce poste pendant dix-sept ans, et, quoiqu'il eût des revenus considérables, tant de ses biens propres que de son bénéfice, il continua de mener une vie simple, pauvre, mortifiée, comme il l'avait fait au couvent, n'employant ses richesses qu'au soulagement des pauvres et à l'entretien ou à l'embellissement des églises. L'an 1066, par les conseils de saint Annon, il fut élu évêque de Misnie ou Meissen, et sacré par Werner, archevêque de Magdebourg et frère de saint Annon. Bennon occupa ce siége pendant quarante ans, et y montra toujours un pasteur selon le

[1] *Acta SS.*, 6 oct. *Act. Bened.*, sect. VI, pars, 2.

cœur de Dieu. Tous les ans il visitait son diocèse en entier, prêchant dans tous les lieux où il passait, distribuant aux pauvres d'abondantes aumônes, donnant des sommes considérables pour la réparation des églises et des monastères, réformant les superstitions et les abus, et rétablissant partout, autant qu'il le pouvait, les usages de l'ancienne discipline là où ils s'étaient affaiblis ou altérés. Il donna aussi une attention particulière à la composition de son chapitre. Il avait soin de n'y admettre que des hommes d'une science reconnue et d'une vertu éprouvée; aussi le clergé de sa cathédrale pouvait-il être proposé pour modèle à celui de tout le diocèse [1].

Le christianisme avait fait de grands progrès chez les Slaves qui habitaient au delà de l'Elbe, dans la partie septentrionale de la Saxe; leur prince, saint Gothescalc, en avait converti une grande partie; mais, l'an 1065, il fut tué par les païens qu'il voulait encore convertir. Il souffrit le martyre le 7me de juin, dans la ville de Lenzin ou Lintz. Avec lui souffrit le prêtre Ippon, qui fut tué sur l'autel, et plusieurs autres, tant laïques que clercs, souffrirent divers supplices pour Jésus-Christ. Le moine Ansuer et plusieurs autres furent lapidés à Ratzebourg, le 15me de juillet. Et comme Ansuer craignait que le courage ne manquât à ses compagnons, il pria les païens de les lapider avant lui, et, s'étant mis à genoux, il pria pour ses persécuteurs et ses bourreaux.

On gardait cependant à Mecklembourg Jean, évêque écossais, qui était venu en Saxe huit ans auparavant, en 1057, et y avait été reçu humainement par l'archevêque Adalbert. Ce prélat l'envoya peu après chez les Slaves, près le prince Gothescalc, et, dans le séjour qu'il y fit, il baptisa plusieurs milliers de païens. L'évêque Jean, qui était un vénérable vieillard, fut premièrement frappé à coups de bâton, puis mené par dérision dans toutes les villes des Slaves, et, comme il demeurait ferme à confesser Jésus-Christ, on lui coupa les pieds et les mains, et enfin la tête. On jeta son corps dans la rue; les païens portèrent sa tête au bout d'une pique en signe de victoire, et l'immolèrent à leur dieu Radegast. Cela se passa le 10me de novembre à Rethre, métropole des Slaves.

[1] *Acta SS.*, 16 junii.

La veuve du prince Gothescalc, fille du roi de Danemark, ayant été trouvée à Mecklembourg avec d'autres femmes, fut longtemps battue toute nue. Les païens ravagèrent par le fer et par le feu toute la province de Hambourg, ruinèrent la ville de fond en comble, et tronquèrent les croix en dérision du Sauveur. Ils détruisirent de même Slesvic, ville très-riche et très-peuplée. On disait que l'auteur de cette persécution était Plusson, qui avait épousé la sœur de Gothescalc, et qui, étant retourné chez lui, fut aussi tué. Enfin les Slaves, par une conspiration générale, retournèrent au paganisme et tuèrent tous ceux qui demeurèrent chrétiens. C'était la troisième apostasie de cette nation; car elle fut convertie à la foi premièrement par Charlemagne, ensuite par Otton, la troisième fois par saint Gothescalc. Quelques années après, le saint évêque Bennon de Misnie les ramena la plupart au christianisme et par ses prédications et par ses miracles [1].

Le même jour, à Besançon, saint Fargeau prêtre, et saint Fergeon diacre, qui, ayant été envoyés par saint Irénée pour prêcher la parole de Dieu, souffrirent sous le juge Claude diverses sortes de tourments, et furent décapités. — A Tarse en Cilicie, les saints martyrs Cyr et Juliette, sa mère, sous l'empereur Dioclétien. Cyr, âgé seulement de trois ans, voyant sa mère cruellement battue et toute meurtrie de coups de nerfs de bœuf, en présence du président Alexandre, se mit à pleurer avec de si grands cris qu'on ne put l'apaiser : alors on le jeta avec tant de violence contre les degrés du tribunal, qu'il en fut brisé, et mourut à l'instant même. Sainte Juliette, après avoir été flagellée et épouvée par d'autres tourments, accomplit son martyre en perdant la tête. — A Mayence, le martyre de saint Auré, de sainte Justine, sa sœur, et des autres chrétiens, qui, célébrant dans l'église les divins mystères, furent massacrés par les Huns qui ravageaient l'Allemagne. — A Amathonte en Chypre, saint Tychon, évêque du temps de Théodore le Jeune. — A Lyon, le décès de saint Aurélien, évêque d'Arles. — A Nantes, saint Similien, évêque et confesseur. — En Brabant, sainte Lutgarde, vierge.

[1] Adam, l. IV, c. xi. *Acta SS.*, 7 junii. *Vit. S. Bennon.*, 16 junii.

XVIIe JOUR DE JUIN.

LE BIENHEUREUX PAUL D'AREZZO,

CARDINAL, ARCHEVÊQUE DE NAPLES.

Le bienheureux Paul d'Arezzo, né, comme son ami saint André Avellin, dans le royaume de Naples, en 1511, à Itri, petite ville du diocèse de Gaëte, docteur en droit à l'université de Bologne, se distingua longtemps à Naples comme avocat et conseiller royal. A l'âge de quarante ans il renonça aux espérances qu'il avait de s'avancer dans le monde, entra chez les Théatins, fit son noviciat avec saint André, sous le bienheureux Marinon, et devint supérieur de la maison de Naples. On fit d'inutiles efforts pour le tirer de sa retraite : on lui offrit deux évêchés, qu'il refusa constamment. Il n'accepta une ambassade en Espagne, que sur l'ordre formel du Pape, transmis par saint Charles Borromée. Pie V l'obligea d'accepter l'évêché de Plaisance. Il s'y rendit immédiatement après son sacre. Il eut la douleur de voir qu'on n'y approchait presque plus des sacrements, qu'on y négligeait les pratiques de piété, que la corruption avait pénétré jusque dans le sanctuaire. Pour remédier à ces abus, il employa tous les moyens que peut suggérer un zèle éclairé. Mais parmi ces moyens, le plus efficace fut son exemple. Sa ferveur, sa modestie, son affabilité, sa douceur, son amour pour la simplicité, la rigueur et la continuité de sa pénitence, ses aumônes, lui méritèrent la confiance et la vénération de tous ses diocésains.

Créé cardinal par Pie V, il eut part à la promotion de Grégoire XIII, qui le consulta souvent, ainsi que son prédécesseur, sur les affaires les plus importantes. Il assista au troisième concile provincial de saint Charles Borromée, et appuya de son suffrage les utiles règlements qui y furent faits. Il fit à Plaisance divers établissements, y fonda entre autres deux maisons, l'une pour les orphelines, et l'autre pour les filles ou femmes pénitentes. Il tint deux synodes, où il publia des règlements qui seront un monument éternel de son zèle pour la discipline ecclésiastique. Transféré de Plaisance à Naples, par Grégoire XIII, il y continua

ses œuvres de réforme et d'édification, et mourut saintement, le 17 juin 1578, à la suite d'un accident qui lui avait fracturé la cuisse. Il était âgé d'environ soixante-sept ans, et chéri de tous les saints de son époque, particulièrement de saint Charles Borromée et de saint Philippe de Néri [1].

SAINT MARCIEN ET SAINT NICANDRE,

MARTYRS.

Ils étaient tous deux officiers dans l'armée romaine et mariés. Ils servirent dix ans dans une guerre contre les Barbares, à une époque où il y avait plus d'un empereur, comme sous Marc-Aurèle, qui régna plusieurs années avec son frère Lucius Vérus. Ayant appris à connaître Jésus-Christ, Nicandre dit à Marcien : Mon frère dans le Christ, sachez que ma résolution est de servir dorénavant le Roi des rois, car la figure de ce monde passe, comme dit l'Apôtre. — Bien-aimé frère, répondit Marcien, votre parole a pénétré jusqu'au plus intime de mon cœur. Si donc vous le jugez à propos, nous abandonnerons la milice et évangéliserons le Christ par les villes, afin d'en recevoir un jour la récompense. Ils quittèrent tous deux la milice du siècle, et se mirent à faire connaître le Sauveur dans les villes de Campanie. Les pontifes des idoles en furent alarmés et mandèrent aux empereurs que, si on les laissait faire, le culte des dieux serait bientôt abandonné pour le culte de Jésus le Nazaréen, qui a été crucifié. Les empereurs envoyèrent aussitôt le président Maxime pour les contraindre de sacrifier aux idoles ou de subir la mort.

Le président ayant donc fait venir Nicandre et Marcien, leur dit : Si vous n'ignorez pas les ordres des empereurs, qui vous commandent de sacrifier aux dieux, approchez et faites ce qui vous est commandé. — Cet ordre de sacrifier, répondit Nicandre, regarde ceux qui le veulent; mais nous sommes chrétiens, et ne pouvons être tenus à des commandements de cette espèce. — Pourquoi, demanda Maxime, ne recevez-vous pas même la solde de votre dignité? Nicandre répondit : Parce que l'argent des im-

[1] Godescard, 17 juin.

pies est une contagion aux hommes qui veulent servir Dieu. *Maxime* : Honorez seulement les dieux avec de l'encens. *Nicandre* : Comment un chrétien peut-il adorer des pierres et du bois, en abandonnant le Dieu immortel que nous adorons, qui a fait de rien toutes choses, et qui peut me sauver ainsi que tous ceux qui espèrent en lui !

La femme de saint Nicandre, nommée Darie, qui était présente, l'encourageait, disant : Gardez-vous, seigneur, de faire ce qu'on vous demande ; gardez-vous de renier notre Seigneur Jésus-Christ. Regardez au ciel et vous y verrez celui à qui vous gardez la foi et la conscience ; car il est votre soutien. Maxime s'écria : O la méchante tête de femme ! pourquoi désires-tu la mort de ton mari ? — Pour qu'il vive toujours auprès de Dieu, dit-elle, et pour qu'il ne meure jamais. — Ce n'est pas cela, reprit Maxime, mais parce que tu désires un mari plus robuste, tu voudrais que celui-ci fût privé de la vie plus tôt. — Elle répondit : Si vous me soupçonnez de pareils sentiments, vous n'avez qu'à me faire mourir la première pour Jésus-Christ, supposé toutefois que vous ayez des ordres touchant les femmes. — Je n'en ai point, dit Maxime ; ainsi je ne ferai point ce que tu désires, tu iras toutefois en prison. Et il l'y fit conduire.

Se tournant ensuite vers Nicandre, il lui dit : N'écoutez pas les paroles de votre femme, de peur que vous ne soyez bientôt privé de la lumière. Mais, si vous voulez, prenez un délai pour délibérer s'il vaut mieux vivre que mourir. Nicandre répondit : Le délai que vous promettez de m'accorder, supposez-le déjà passé ; j'ai déjà délibéré et pris la ferme résolution de ne rien désirer que le salut. Le président dit à haute voix, en même temps que Nicandre : *gratias Deo*, grâces à Dieu. Le président croyait que le martyr parlait du salut de cette vie, et qu'il était prêt à sacrifier. Il se leva donc très-content avec son assesseur. Mais Nicandre rendait grâces à Dieu et lui demandait hautement d'être délivré de la corruption et des tentations de ce siècle. Sur quoi Maxime lui dit : Comment ! tout à l'heure vous demandiez à vivre, et voici que vous désirez de nouveau mourir ? Nicandre répondit : Je souhaite vivre de la vie éternelle, non de la vie temporelle de ce siècle ; c'est pour cela que j'ai livré mon corps en votre puissance. Faites donc ce que vous voulez : je suis chrétien.

— Et vous, Marcien, dit Maxime à l'autre martyr, que pensez-vous? Marcien répondit : Je soutiens absolument les mêmes choses que mon compagnon d'armes. — Eh bien, conclut le président, vous irez tous deux en prison, avec la certitude de subir la peine. »

Une vingtaine de jours après, le gouverneur Maxime les fit comparaître de nouveau et leur dit : « Vous avez eu assez de temps pour savoir si vous voulez obéir aux ordonnances impériales. Marcien répondit : La multitude de vos paroles ne nous fera ni dévier de la foi, ni renier Dieu. Car nous le voyons présent, et nous savons où il nous appelle. Ne nous retenez donc point; car c'est aujourd'hui que notre foi devient complète dans le Christ. Expédiez-nous promptement, afin que nous voyions le Crucifié, que vous ne craignez pas de maudire d'une bouche coupable, mais que nous vénérons et adorons. *Le gouverneur* : Voilà que conformément à votre désir, vous serez livrés à la mort. *Marcien :* Nous vous prions, par le salut des empereurs, de nous expédier le plus promptement, non pas que nous craignions les supplices, mais pour jouir plus vite de ce que nous désirons. *Maxime :* Vous ne m'êtes pas des adversaires, ce n'est pas moi qui vous poursuis, mais les ordonnances des empereurs. Si donc vous savez avec assurance que vous irez au bien, je vous félicite : que votre désir soit accompli. Et il prononça contre eux la sentence capitale. Les saints martyrs du Christ dirent en même temps : La paix soit avec vous, gouverneur humain ! Et ils s'en allaient joyeux et bénissant Dieu. »

Nicandre était suivi de sa femme Darie et de Papinien, frère du martyr Pasicrate : il portait le jeune fils de Nicandre, et félicitait celui-ci sur son bonheur. Marcien était suivi de ses parents et de sa femme qui, les vêtements déchirés, se lamentait ainsi : « Voilà, Marcien, ce que je vous disais en prison, craignant et déplorant ce qui arrive. Malheur à moi! Vous ne me répondez pas? ayez compassion de moi, seigneur; regardez votre bien-aimé fils; tournez-vous vers nous, ne nous dédaignez pas. Marcien se tourna vers elle, la regarda sévèrement et dit : Jusques à quand Satan aveuglera-t-il ton intelligence? éloigne-toi de nous; laisse-moi accomplir le martyre en l'honneur de Dieu. D'un autre côté le chrétien Zotique lui prenant la main, disait : Ayez bon courage, seigneur

frère, vous avez combattu le bon combat : nous autres chétifs, d'où nous viendrait une si grande foi? Rappelez-vous les promesses du Seigneur, promesses qu'il va vous accomplir. Vous êtes vraiment de parfaits chrétiens et bienheureux. Comme la femme du martyr s'approchait toujours éplorée et le tirait en arrière, il pria Zotique de la retenir. Quand on fut arrivé au lieu du supplice, il se la fit amener, lui donna le baiser, et dit : Retire-toi dans le Seigneur. Tu ne peux me voir célébrant le martyre, ton esprit étant obsédé du méchant. Puis embrassant son enfant, et levant les yeux au ciel, il dit : Seigneur Dieu tout-puissant, ayez soin de celui-ci. Alors les deux saints l'embrassèrent l'un l'autre, et s'en allèrent chacun au lieu de son martyre.

« Marcien aperçut la femme de Nicandre qui n'en pouvait approcher à cause de la foule. Il lui tendit la main et l'amena près de son mari. Nicandre dit à sa femme : Que Dieu soit avec toi, ma sœur. Elle répondit : Mon bon seigneur, ayez bon courage ; couronnez votre combat. J'ai passé dix ans dans la patrie sans vous; à tous moments je demandais à Dieu de vous voir. Je vous ai vu, et je vous félicite maintenant que vous partez pour la vie. Voici que je me glorifierai de vous plus que jamais, étant l'épouse d'un martyr. Ayez donc bon courage, seigneur, et rendez témoignage à Dieu, afin que vous me délivriez aussi de la mort éternelle. Saint Nicandre l'interrompit : Où est notre fils? afin que je le bénisse. — Voici Papinien qui le porte dans ses bras, répondit la mère. Saint Nicandre, l'ayant pris dans les siens, le baisa longtemps, le bénit et le rendit à sa mère. Le bourreau sépara ensuite les deux martyrs, leur banda les yeux et leur coupa la tête, le 17 juin. Leurs corps reposent dans la ville de Venafre en Campanie, avec sainte Darie, femme de Nicandre, et leur fils [1].

Le même jour, à Rome, la fête de deux cent soixante-deux saints martyrs, que l'on fit mourir pour la foi de Jésus-Christ, durant la persécution de Dioclétien, et qui furent enterrés sur l'ancienne voie *Salaria*, au bas de la colline du Concombre. — A Terracine, saint Montan, soldat, qui, sous l'empereur Adrien et le consulaire Léonce, reçut, après plusieurs

[1] Ruinart et *Acta SS.*, 17 juin.

tourments, la couronne du martyre. — A Calcédoine, les saints martyrs Manuel, Sabel et Ismael : étant venus vers Julien l'Apostat en qualité d'ambassadeurs du roi de Perse, pour conclure la paix avec lui, cet empereur voulut les contraindre de vénérer les idoles ; et sur le refus généreux qu'ils en firent, ils périrent par le glaive. — A Apollonie en Macédoine, les saints martyrs Isaure, diacre, Innocent, Félix, Jérémie et Pérégrin, Athéniens, qui, après avoir été livrés à diverses tortures par le tribun Triponce, furent décapités. — A Amélia en Ombrie, saint Himère, évêque, dont le corps a été transporté à Crémone. — Dans le Berri, saint Godulphe, évêque. — A Orléans, saint Avit, prêtre et confesseur. — En Phrygie, saint Hypace, confesseur. Le même jour, saint Bessarion, anachorète. — A Pise en Toscane, saint Rainier, confesseur.

XVIIIe JOUR DE JUIN.

SAINTE ELISABETH.

ABBESSE DE SCHOENAUG.

Sainte Hildegarde, dont l'Église célèbre la fête le 17 septembre, était liée d'amitié avec une autre sainte d'Allemagne qui la visitait quelquefois et qui avait fait des révélations semblables. C'est sainte Élisabeth, abbesse de Schoenaug, c'est-à-dire Belle-Vue, dans le diocèse de Trèves, à seize milles de celui de sainte Hildegarde. En l'année 1152, étant âgée de vingt-trois ans, Elisabeth commença d'avoir des extases et des visions, ce qui lui arrivait ordinairement les dimanches et les fêtes, aux heures de l'office divin. Comme plusieurs personnes désiraient savoir ce que Dieu lui révélait, elle le découvrit, par ordre de l'abbé Hildelin, à un frère qu'elle avait, nommé Ecbert, chanoine de l'église de Bonn ; mais elle eut bien de la peine à s'y résoudre, craignant que les uns ne la prissent pour une sainte, les autres pour une hypocrite qui voulût imposer, ou pour une folle. Enfin, de peur de résister à la volonté de Dieu, elle racontait à son frère ce qu'elle voyait et entendait de jour en jour, et il l'écrivait d'un style simple, où il ne paraît rien ajouter du sien.

Il en composa quatre livres, dont le troisième, intitulé les *Voies du Seigneur*, contient plusieurs exhortations utiles pour les diffé-

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

rents états des chrétiens : la vie contemplative, la vie active, le mariage, la continence parfaite. Elisabeth y fait de terribles reproches aux prélats de son temps, qui vivaient la plupart dans le faste et la pompe séculière, dans les richesses et les délices, oubliant leurs devoirs essentiels et ne songeant plus qu'ils étaient les successeurs de Jésus-Christ et des apôtres ; mais dans le quatrième livre de ce recueil, il se trouve, sur l'histoire de sainte Ursule, des erreurs historiques qui viennent on ne sait d'où : si c'est de la sainte, qui n'aurait point démêlé ses opinions particulières des révélations surnaturelles ; si c'est de son frère, qui les aurait ajoutées au récit de sa sœur, ou bien d'une main étrangère, qui les aurait insérées après coup. Mais, de quelque part que viennent ces erreurs ou ces difficultés, toujours est-il qu'elles nuisent beaucoup à l'autorité de tout le recueil. En général, ces révélations particulières n'ayant pas été examinées ni approuvées d'une manière spéciale par l'Eglise, on ne peut guère s'en appuyer pour établir soit des dogmes théologiques, soit des faits d'histoire.

On a de plus de sainte Elisabeth quinze lettres, dont la plus considérable est adressée à sainte Hildegarde. Elle l'écrivit vers l'an 1160, étant déjà supérieure des religieuses de Schoenaug. Elle s'y plaint des mauvais discours que tiennent d'elle les religieux mêmes, et de quelques fausses lettres qu'on faisait courir sous son nom ; elle assure qu'elle n'a découvert les grâces que Dieu lui a faites que par l'ordre exprès d'un ange, plusieurs fois réitéré. Après avoir reçu de ces grâces surnaturelles pendant treize ans, elle mourut le 18me de juin 1165, dans sa trente-sixième année. Quoiqu'elle n'ait pas été formellement canonisée, son nom a été inséré dans le martyrologe romain l'an 1584, et, depuis ce temps, elle est honorée comme sainte au monastère d'hommes de Schoenaug, car celui de filles a été ruiné par les Suédois [1].

Le même jour, à Rome, sur la voie d'Ardée, la fête des saints Marc et Marcellien, frères, qui, durant la persécution de Dioclétien, ayant été arrêtés par le juge Fabien, et attachés à un poteau, eurent les pieds percés de clous ; et comme ils ne cessèrent point de louer Jésus-Christ, on leur

[1] *Acta SS.*, 18 junii.

perça les côtes avec des lances : ils entrèrent ainsi dans le royaume des cieux, avec la gloire du martyre. — A Malaga en Espagne, les saints martyrs Cyriaque et Paule, vierge, qui moururent sous les pierres dont on les accabla. — A Tripoli en Phénicie, saint Léonce, soldat, qui, avec le tribun Hypace, et Théodule, qu'il convertit à Jésus-Christ, parvint à la couronne du martyre, en subissant de cruels tourments sous le président Adrien. — Le même jour, saint Ethère, qui, après avoir souffert la peine du feu et plusieurs autres tortures, fut décapité durant la persécution de Dioclétien. — A Alexandrie, le martyre de sainte Marine, vierge. — A Bordeaux, saint Amand, évêque et confesseur. — A Xaca en Sicile, saint Caloger, ermite, dont la sainteté éclata principalement dans la délivrance des énergumènes.

XIXe JOUR DE JUIN.

SAINTE JULIENNE FALCONIÉRI.

Dans la ville de Florence étaient deux frères nobles et riches, Carissime et Alexis Falconiéri ; ils exerçaient le négoce, comme faisaient les plus illustres familles de Florence et des autres villes d'Italie. Le bienheureux Alexis Falconiéri avait une dévotion particulière à la mère de Dieu. Il fut un des sept marchands de Florence, tous bienheureux, qui, avec saint Philippe Béniti, leur compatriote, fondèrent l'ordre des Servites. Comme nous avons vu, on appelle *Servites* des personnes religieuses qui se consacrent au service de Dieu sous la protection spéciale de la sainte Vierge. Carissime Falconiéri, avançant en âge, fut touché de l'exemple et des exhortations de son pieux frère. Faisant une revue exacte de toute sa vie, il conçut de grandes inquiétudes qu'il n'eût acquis quelque chose par des voies injustes. Il pria Dieu de l'éclairer, fit des restitutions et des aumônes. Enfin, l'an 1263, il supplia le pape Urbain IV de lui accorder une absolution générale pour tous les torts qu'il pourrait avoir faits sans le savoir. Le souverain Pontife la lui accorda sous certaines conditions, que Carissime remplit avec zèle. Outre les restitutions et les aumônes, il fit bâtir à Florence une église de l'Annonciation, qui, pour la richesse et la beauté de l'architecture, est encore aujourd'hui regardée comme une merveille. Il en fut récompensé de plus d'une ma-

nière. Il était déjà vieux, lorsque lui naquit une fille, qui fut sainte Julienne Falconiéri. C'était vers l'an 1270 : la joie fut grande par toute la famille.

Julienne perdit son père de bonne heure ; à peine se souvenait-elle de l'avoir vu ; elle conserva plus longtemps son bienheureux oncle Alexis, qui fut son père dans la piété. Les premiers mots que Julienne apprit à bégayer, furent les noms de Jésus et de Marie. Elle les prononçait si souvent, que sa nourrice en était dans l'admiration, et sa pieuse mère dans la joie. Le bienheureux Alexis disait à sa belle-sœur qu'elle avait mis au monde, non pas une fille, mais un ange. A mesure qu'elle grandissait, Julienne s'occupait beaucoup plus volontiers aux exercices de dévotion que lui apprenait son saint oncle, qu'aux ouvrages ordinaires de femmes, à quoi sa mère tâchait de l'habituer. Au lieu de manier l'aiguille et le fuseau, elle construisait de petits autels, lisait des livres de piété, chantait les louanges de la sainte Vierge, disait des prières. Sa mère la grondait quelquefois, disant que, si elle ne savait tenir un ménage, difficilement trouverait-elle un mari. Julienne se contentait de répondre : Quand il sera temps, la sainte Vierge y pourvoira. Comme elle embellissait avec l'âge et la vertu, sa mère concevait de jour en jour de plus grandes espérances de la voir recherchée par un parti des plus honorables : déjà l'on commençait à s'en entretenir parmi les gens de la maison. Mais Julienne avait de toutes autres pensées. D'après les inspirations de son saint oncle, elle avait résolu de garder la virginité, et de se consacrer au service de la sainte Vierge. C'est pourquoi, malgré les exhortations de sa mère, malgré les caresses de sa famille et du monde, elle se lia d'elle-même par le vœu de continence, prête à renoncer au monde et à sa famille, pour suivre Jésus-Christ pauvre, dès qu'elle en aurait la permission.

Ayant donc atteint sa seizième année, elle reçut des mains de saint Philippe Béniti l'habit du tiers-ordre des Servites. Elle en médita pieusement les mystères pendant l'année de sa probation. La tunique noire lui représentait la tristesse de Marie sur le Calvaire, et la longueur de son martyre parmi les souffrances de son fils; la ceinture de peau lui représentait la peau du Sauveur, déchirée par les fouets, les clous et la lance ; le voile blanc, la pureté de la Vierge; la couronne, les louanges qui lui ont été

données par l'archange; le livre lui suggérait des méditations sur la passion de Jésus-Christ; le manteau lui rappelait la protection de la mère de Dieu, à qui elle se réjouissait d'appartenir; le cierge, cette lampe allumée qu'on l'avertissait de tenir prête, comme une vierge sage, pour aller au-devant du céleste époux. En méditant ainsi son pieux costume, Julienne fut une édification continuelle à sa mère, à sa famille et à toutes ses sœurs. L'année suivante, 1285, elle fit profession entre les mains de saint Philippe, qui mourut peu après.

Le souvenir de ce saint homme l'excitait de jour en jour à une plus haute perfection. Elle continua de demeurer chez sa mère, mais elle augmenta de beaucoup ses austérités précédentes. Les mercredis et les vendredis, elle ne prenait d'autre nourriture que la sainte communion. Elle jeûnait encore le samedi au pain et à l'eau en l'honneur de la sainte Vierge, dont elle méditait en ce jour les sept douleurs. Elle employait le vendredi à méditer la passion du Sauveur. Pour se rendre plus semblable à lui, elle macérait sa chair jusqu'au sang par de rudes disciplines. Bien des fois elle fut ravie en extase par le véhément désir d'être crucifiée avec Jésus souffrant. A sa mort, on lui trouva sur les reins une ceinture de fer qui était entrée dans la chair si avant, qu'on ne put la retirer sans lésion du corps : ce qui fit penser qu'elle la portait depuis sa jeunesse. A quoi elle aspirait surtout, c'est à l'humilité et à la pauvreté. Son oncle, le bienheureux Alexis Falconiéri, lui en donnait l'exemple ; il refusa toujours d'être promu aux ordres sacrés, et demeura toute sa vie dans l'ordre laïque, vaquant aux plus humbles offices, et mendiant chaque jour le pain de ses frères. De même sa nièce, au lieu de vivre noblement de ses biens, aimait mieux gagner sa vie par le travail de ses mains, et en partager le profit avec ses sœurs. Ce qu'elle imita le plus spécialement de saint Philippe Béniti, ce fut son zèle pour la conversion des âmes.

A la mort de sa mère, elle entra au couvent de ses sœurs du tiers-ordre, et y attira plusieurs autres filles nobles de Florence. En 1316, il fut question de donner à cette maison un règlement définitif et une supérieure. Julienne Falconiéri fut élue prieure d'une voix unanime. Elle refusa longtemps, comme incapable et indigne, et ne finit par accepter qu'en se rappelant les paroles de

saint Philippe Béniti, qui lui avait recommandé la congrégation naissante, comme prévoyant qu'elle en serait un jour la seconde fondatrice. Elle le fut moins par l'autorité que par l'exemple. C'était comme un privilége héréditaire dans sa famille de vivre longtemps : son oncle, le bienheureux Alexis, comptait sa cent dixième année, quand il mourut le 17 février 1310. Si Julienne ne dépassa pas les soixante et dix, elle le dut à ses grandes austérités. Les religieuses du tiers-ordre des Servites se dévouaient particulièrement au service des malades et à d'autres œuvres de charité. Julienne éprouva elle-même une maladie longue et pénible, qu'elle supporta avec une patience inaltérable. Un vomissement continuel ne permettant pas qu'on lui administrât le saint viatique dans ses derniers moments, le Sauveur voulut bien faire un prodige pour contenter son désir de s'unir à lui : la sainte hostie, placée sur son cœur, disparut subitement. A l'instant même elle rendit l'esprit. C'était le 19 juin 1340. La vérité de plusieurs miracles, opérés par son intercession, ayant été prouvés juridiquement, Benoît XIII la béatifia l'an 1729, et Clément XII acheva le procès de canonisation[1].

SAINT BRUNON, AUTREMENT SAINT BONIFACE,

APOTRE DES RUSSES ET MARTYR.

Brunon, autrement Boniface, était de la première noblesse de Saxe et parent des rois. Sa mère l'envoya à Magdebourg étudier sous Giddon le Philosophe ; et, après saint Adalbert de Prague, il gouverna cette école. L'empereur Othon III l'ayant fait venir auprès de lui, il servit quelque temps à sa chapelle, et l'empereur l'aimait si tendrement, qu'il l'appelait son âme ; mais Brunon quitta bientôt la cour, et embrassa la vie monastique vers l'an 997. Il vivait du travail de ses mains, et souvent ne mangeait que deux fois la semaine, le dimanche et le jeudi ; il allait toujours nu-pieds, et quelquefois se roulait dans les orties ou les épines, témoignant une grande ardeur pour le martyre.

[1] *Acta SS., in appendice*, t. III, 19 junii. *Item*, Godescard, 19 juin.

En quittant l'empereur Othon, il s'attacha à saint Romuald, qu'il suivit d'abord au mont Cassin, puis à Pérée, près de Ravenne; et, après avoir mené la vie érémitique, voulant prêcher aux infidèles, il alla à Rome en demander la permission au Pape. Il fit ce voyage, non-seulement à pied, mais nu-pieds, marchant loin devant les autres, et chantant continuellement des psaumes. Il mangeait tous les jours pour soutenir le travail du voyage; mais seulement un demi-pain, y ajoutant, les jours de fête, des fruits ou des racines, et ne buvait que de l'eau. Le Pape lui accorda la permission, non-seulement de prêcher, mais de se faire consacrer archevêque, lui donnant par avance le pallium. En retournant en Allemagne, il allait à cheval, mais toujours nu-pieds, même par les plus grands froids; en sorte qu'il fallait quelquefois de l'eau chaude pour détacher son pied gelé à l'étrier.

Il vint à Mersebourg trouver le saint roi Henri, et, par sa permission, Tagmon, archevêque de Magdebourg, le sacra et lui donna le pallium, que lui-même avait apporté. Depuis sa consécration, il récitait tous les jours l'office monastique et l'office canonial, et continuait de mortifier son corps par les jeûnes et les veilles, nonobstant ses grands voyages. Boleslas, duc de Pologne, et les autres seigneurs, lui firent de grands présents; mais il donna tout aux églises, à ses amis et aux pauvres, sans rien se réserver.

Enfin, la douzième année de sa conversion, il alla prêcher en Prusse, mais sans effet. Il s'avança sur les confins de la Russie, et commença à y annoncer l'Évangile, sans s'arrêter à la défense des habitants qui voulaient l'en empêcher. A la fin, comme il continuait toujours, ils le prirent et lui coupèrent la tête avec dix-huit des siens, le 14me de février, l'an 1009. Les corps de ces martyrs demeurèrent sans sépulture, jusqu'à ce que Boleslas les racheta à un prix considérable pour être la protection de sa maison. L'Église honore ce saint martyr sous le nom de Brunon, le 15me d'octobre et le 19 juin, sous le nom de saint Boniface [1].

Le même jour, à Milan, les saints martyrs Gervais et Protais, frères. Le juge Astase ordonna que le premier fût battu sans relâche avec des

[1] *Act. Bened.*, sect. VI, Ditm., l. VI.

fouets garnis de plomb, jusqu'à ce qu'il rendît l'esprit. Le second fut meurtri de coups de bâtons, puis décapité. Saint Ambroise, par révélation divine, trouva leurs corps tout sanglants et aussi entiers, que si ce jour eût été celui de leur martyre. Dans la cérémonie de leur translation, un aveugle, en touchant leur cercueil, recouvra la vue, et plusieurs possédés furent délivrés. — A Ravenne, saint Ursicin, qui, ayant enduré plusieurs tourments sous le juge Paulin, et demeurant ferme dans la confession de Notre-Seigneur, accomplit son martyre en perdant la tête. — A Sozopolis, saint Zosime, martyr, qui, durant la persécution de Trajan, souffrit d'abord de cruelles tortures sous le président Domitien; ensuite, ayant eu la tête coupée, il entra victorieux dans le ciel. — A Arezzo en Toscane, les saints martyrs Gaudence, évêque, et Culmace, diacre, qui, du temps de Valentinien, furent massacrés par la fureur des Gentils. — Le même jour, saint Boniface, martyr, disciple de saint Romuald, qui, envoyé pour prêcher l'Évangile aux Russes, passa par le feu sans en recevoir aucun mal, et baptisa le roi avec tout son peuple. Le frère du roi en devint si furieux, qu'il tua le saint, et lui procura ainsi la couronne du martyre, qu'il avait si ardemment désirée. — A Ravenne, saint Romuald, dont on faisait aussi la fête le 7me jour de février, où nous avons vu sa vie.

XXe JOUR DE JUIN.

SAINTE FLORENTINE ou FLORENCE,

VIERGE.

Elle était d'une famille illustre de Carthagène en Espagne, et vécut vers le milieu du sixième siècle. Son père se nommait Sévérien, et sa mère Turture ou Théodore. Leur famille fut une famille de saints. Leur fils aîné fut saint Léandre, évêque de Séville, et ami du pape saint Grégoire le Grand. Son frère puîné fut saint Isidore, son disciple et son successeur dans le siége épiscopal de Séville. Ils avaient un autre frère qui était saint Fulgence, évêque d'Ecclja et de Carthagène, et une sœur consacrée à Dieu, qui était sainte Florentine. Plusieurs auteurs supposent qu'une autre sœur de saint Léandre, Théodosie, épousa Lévigilde, roi des Visigoths, et fut mère de saint Herménigilde et du roi Reccarède.

Sainte Florentine demanda un jour à son frère saint Léandre, quelle succession il lui laisserait en mourant. Léandre, y ayant

fait réflexion, ne trouva rien qui fût digne d'elle dans les biens de la terre, parce qu'ils sont tous périssables. Il fallut donc chercher par-dessus les cieux, d'où lui était venue la grâce de la virginité; et il lui parut que ce qu'il pouvait lui laisser de meilleur, était de lui apprendre à s'attacher entièrement à celui qui est l'héritage des justes et l'époux des vierges. Ce n'est pas penser sagement, lui dit-il, de préférer le monde qui a été racheté du sang de Jésus-Christ, à Jésus-Christ même; celui qui rachète est plus estimable que ce qu'il rachète. Les vierges ont cet avantage, qu'elles sont telles qu'elles ont été formées des mains de Dieu. Le premier homme ne s'est perdu, et avec lui le genre humain, qu'en ne voulant plus être ce que Dieu l'avait fait. Les vierges sont les prémices de l'Église. Quelle gloire n'ont-elles point à espérer dans le siècle futur, pour n'avoir pris conseil ni de la chair ni du sang, et pour s'être conservées pures de toute corruption! Saint Léandre signale en détail les avantages de la virginité, et les dangers où s'exposent celles qui, par de vains ornements, cherchent à plaire aux hommes. Il convient que le mariage a aussi ses prérogatives, ne fût-ce que d'engendrer des vierges et de faire naître des enfants pour le ciel ; mais il soutient que les dangers en sont très-grands et en grand nombre, soit pour cette vie, soit pour l'autre. Il en fait la description, après quoi il donne à Florentine, et aux vierges qui vivaient avec elle en communauté, une règle de vie qu'il distribue en vingt et un chapitres, dont voici le précis :

« Fuyez la conversation des femmes engagées dans le mariage; elles ne vous parleront que des choses qu'elles aiment et qu'elles désirent : en vain paraîtront-elles approuver votre institut; ce ne sera qu'une feinte de leur part pour vous séduire plus aisément, comme des sirènes. Si vous devez fuir les femmes du siècle, combien plus les hommes ! N'ayez donc de familiarité avec aucun, fût-il un saint. De fréquentes visites diffameraient la sainteté de l'un et de l'autre, ou même la feraient périr. C'est un mal de donner lieu aux autres d'en penser de nous. Deux personnes de différent sexe ne sont point ensemble sans péril : c'est mettre le feu près des étoupes. Que si la vierge doit fuir la familiarité même des saints, combien plus celle des jeunes gens dont la vue ne peut faire sur elle que des impressions dangereuses ! A l'égard du boire et du manger, il faut en user modérément et non au delà du be-

soin, ni rechercher des mets sans lesquels on peut vivre. Si la faiblesse de la santé exige des soulagements, que l'esprit ne se relâche en rien. Daniel n'eut que du mépris pour les mets qu'on lui servit de la table du roi : il vécut de légumes. Quand vous aurez à parler à un homme, que ce soit en présence de deux ou trois de vos sœurs. Jésus-Christ n'eût pas parlé seul à la Samaritaine, si les apôtres n'avaient été obligés de s'absenter pour acheter de quoi manger ; ils n'eussent pas été non plus surpris de le voir seul avec une femme, si la coutume n'avait été contraire.

« Partagez votre temps entre la prière et la lecture. Si vous travaillez des mains ou si vous prenez votre repas, qu'un autre vous lise pendant ce temps. Cherchez dans la lecture de l'Ancien Testament un sens spirituel, surtout dans le *Cantique des cantiques*, qui est une figure de l'amour de Jésus-Christ pour son Église, et dans l'Heptateuque, c'est-à-dire dans les cinq livres de Moïse, et dans ceux de Josué, et des Juges, et de Ruth, que l'on défendait autrefois aux personnes trop charnelles, comme pouvant leur être plus nuisibles qu'utiles. Proportionnez le jeûne à la force du tempérament et à la violence des passions ; le jeûne est un moyen de dompter la chair et de la soumettre à l'esprit. Si vos infirmités ne vous permettent point d'observer un jeûne si rigoureux, vous ne pécherez point, mais vous regarderez comme au-dessus de vous celles que l'infirmité ne dispensera pas de cette loi. Au reste, que celle qui par sa santé est en état de la suivre, ne se scandalise point des égards que l'on doit avoir pour celles qui se portent moins bien ; que celles-ci, au contraire, s'humilient de leur infirmité et qu'elles aient de la douleur de ne pouvoir faire ce que font les autres. L'excès dans le vin est un crime mortel : une vierge donc qui est en santé fera bien de s'en abstenir ; celle qui est d'une santé faible ou malade, peut en user avec la modération que saint Paul prescrit à Timothée ; elle doit aussi user du bain uniquement pour le rétablissement de sa santé : tout autre motif le rend dangereux, surtout quand on le prend pour avoir la chair plus belle. La joie que donne une bonne conscience, voilà celle qu'elle doit chercher : nulle joie mondaine ne doit être de son goût ; la tristesse qui est selon Dieu y est préférable : c'est celle-là qui rend heureux et qui mérite des consolations. »

Saint Léandre veut que sa sœur ait un amour égal pour toutes

ses sœurs, sans distinction de personnes, la qualité de servantes de Jésus-Christ étant commune à toutes, toutes étant baptisées et recevant ensemble le corps et le sang de Jésus-Christ ; mais à l'égard des besoins, il lui conseille de les proportionner aux infirmités de chacune, donnant plus à celle qui a de plus grandes infirmités, les biens demeurant en commun à toutes. La mère de Jésus-Christ n'était riche que dans le Seigneur, et Joseph, son époux, réduit à gagner sa vie en travaillant à des ouvrages en fer. Il ne permet ni ne défend à Florentine l'usage de la viande, sachant qu'elle était d'une santé faible, mais il ordonne à celles qui se portent bien de s'en abstenir ; il est d'avis qu'elle passe le reste de ses jours dans le monastère où elle était entrée, parce que, encore qu'elle y rencontrât quelque sujet de tristesse par la discorde ou les murmures qui pouvaient y naître, elle y trouvait toujours des exemples de vertu à imiter. La vie commune des monastères a pris son origine dans les premiers fidèles, qui avaient tout en commun ; cette vie est préférable à la vie privée que mènent certaines vierges qui demeurent seules dans les villes, où elles ne laissent pas d'être occupées de plaire par la propreté de leurs habits et des soins de leur ménage, qui les détournent des choses de Dieu. Il appelle vol ce qu'une religieuse possède en propre à l'insu de la communauté, parce que, tout devant être en commun, une ne doit pas s'approprier ce qui appartient également aux autres. S'il est permis aux hommes charnels de jurer pour ôter tout soupçon de fraude, il ne l'est pas aux personnes spirituelles, lors même qu'elles sont assurées de dire vrai ; elles doivent se contenter de dire : cela est, ou cela n'est pas ; tout ce qu'elles ajouteraient de plus ne pourrait venir que du malin esprit. N'affectez point de parler à une de vos sœurs en particulier, à l'exclusion des autres ; ce qu'il est utile à l'une de savoir, ne l'est pas moins à toutes ; si ce que vous lui dites est bon, pourquoi ne pas le communiquer aux autres ? s'il est mauvais, vous ne devez ni le penser ni le dire à personne. Saint Léandre finit sa règle en conjurant sa sœur de persévérer dans l'état qu'elle avait embrassé ; et, après être sortie de sa famille et de son pays, à l'imitation d'Abraham, de ne pas regarder en arrière, à l'exemple de la femme de Loth, de peur que ses sœurs ne voient en elle ce qu'elles doivent éviter.

Telle est la succession que saint Léandre à laissée à sainte Florentine sa sœur : nous pouvons en hériter, et surtout en profiter comme elle.

LE BIENHEUREUX BÉNINCOSA,

SERVITE.

Le bienheureux Bénincosa, né à Florence, l'an 1376, dut le jour à de pieux parents. Il se consacra au service de Dieu, dès sa première jeunesse, et choisit l'ordre des Servites. Ayant, après sa profession, obtenu de ses supérieurs la permission de suivre son attrait pour la solitude, il se retira sur une montagne du diocèse de Sienne, où il mena une vie très-pénitente, ne se nourrissant que de pain et d'eau. La crainte qu'il éprouva de se livrer à la vaine gloire, à cause de la haute idée que le peuple avait de sa sainteté, le détermina à quitter le séjour qu'il habitait, et à s'aller cacher dans une espèce de grotte qui ressemblait à un sépulcre, et qui est située dans le diocèse de Pienza. Il se livra dans ce lieu à la contemplation des choses célestes, et après avoir opéré plusieurs miracles, il y mourut le 9 mai 1426. La grotte du bienheureux Bénincosa a été changée en une chapelle qui lui est dédiée, et le culte qu'on rendait à ce saint religieux fut confirmé par le pape Pie VIII, le 23 décembre 1829. On célèbre sa fête le 20 juin.

Le même jour, la fête de saint Silvère, pape et martyr, qui, n'ayant pas voulu rétablir Anthime, évêque hérétique, déposé par saint Agapet, son prédécesseur, fut, à la sollicitation de l'impie Théodora, impératrice, envoyé en exil par Bélisaire, dans l'île de Ponce, où il mourut de misère pour la foi catholique. — A Rome, le décès de saint Novat, fils du bienheureux Pudent, sénateur, et frère de saint Timothée, prêtre, et des saintes vierges Pudentienne et Praxède, à qui les apôtres avaient enseigné les principes de la foi. Leur maison, changée en église, porte le titre *du Pasteur*. — A Tomes, dans la province du Pont, les saints martyrs Paul et Cyriaque. — A Pétra en Palestine, saint Macaire, évêque, qui, après avoir souffert de la part des ariens toutes sortes de mauvais traitements, fut relégué en Afrique, où il s'endormit au Seigneur.

XXIe JOUR DE JUIN.

SAINT EUSÈBE,

ÉVÊQUE DE SAMOSATE ET MARTYR.

De l'an 363 à 378, l'empereur Valens, livré aux ariens, persécutait cruellement les catholiques dans tout l'empire d'Orient. D'après le conseil de saint Basile, les évêques d'Orient écrivirent à ceux de l'Occident pour les appeler à leur secours. On lit en tête de la lettre les noms de trente-deux évêques, dont les plus considérables sont : saint Mélèce d'Antioche, saint Eusèbe de Samosate, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, Eustathe de Sébaste, Anthyme de Tyane, Narsès ou Nersès, patriarche d'Arménie. Cette lettre est des plus pathétiques et des plus pressantes ; après y avoir reconnu qu'ils méritaient les maux qu'ils souffraient, ces évêques y disent à ceux d'Occident :

« Nous vous conjurons de vous laisser attendrir et de vous abandonner, sans différer un moment, au zèle que la charité doit vous inspirer. Ne vous excusez point sur la longueur du chemin, sur vos affaires domestiques, ni sur un autre prétexte que ce soit. Ce n'est pas une église qui est en péril ; ce n'en est pas deux ou trois qui sont exposées à cette furieuse tempête. La peste de l'hérésie exerce ses ravages, peu s'en faut, des confins de l'Illyrie jusqu'à la Thébaïde. L'infâme Arius en a jeté les funestes semences ; enracinées profondément par le grand nombre de ceux qui depuis ont cultivé avec ardeur l'impiété, elles produisent maintenant leur fruits corrupteurs. Les dogmes de la piété sont abolis, les lois de l'Église sont confondues ; l'ambition de ceux qui ne craignent pas Dieu envahit les prélatures ; la première place est le prix notoire de l'impiété ; qui profère les plus horribles blasphèmes est jugé le plus digne d'être l'évêque d'un peuple. La gravité sacerdotale a péri ; il n'y en a plus qui paissent avec science le troupeau du Seigneur ; les ambitieux consument à leur usage, et en fastueuses largesses, le bien des pauvres. L'exactitude des canons s'est évanouie ; grande est la liberté de pécher. Car ceux qui sont parvenus au gouvernement par la faveur humaine, pour en témoigner la re-

connaissance, accordent aux pécheurs tout ce qui leur plaît. Plus de justice dans les jugements, chacun marche suivant la volonté de son cœur. La corruption est sans bornes, les peuples sans lois, les chefs sans autorité; car ils sont les esclaves de ceux qui les ont rendus puissants. Déjà même la défense de l'orthodoxie est devenue, pour quelques-uns, le prétexte d'une guerre les uns contre les autres; cachant des haines particulières, ils font semblant de haïr pour la vérité. D'autres, en prenant la fuite pour n'être pas convaincus des crimes les plus honteux, excitent les peuples à des discordes intestines, afin de cacher à l'ombre des malheurs publics ce qui les regarde. C'est donc une guerre implacable, les méchants craignant la paix commune, parce qu'elle dévoilerait leurs secrètes infamies. Au milieu de tout cela, les infidèles se moquent, les gens de peu de foi chancellent, la foi est incertaine, l'ignorance se répand dans les esprits, parce que ceux qui faussent la doctrine imitent la vérité. La bouche des chrétiens pieux est muette, la langue du blasphème jubile; les choses saintes sont profanées; les populations les plus saines fuient les maisons de prières, comme des écoles d'impiété, et, dispersées dans les solitudes, élèvent leurs mains, avec gémissements et avec larmes, vers celui qui habite les cieux. Vous aurez appris sans doute ce qui se passe dans la plupart des cités. Les populations, avec les femmes, les enfants, les vieillards, enfuies hors des murs, y prient en plein air, souffrant avec une incroyable patience toutes les injures de la saison, et attendant le secours du Seigneur.

« Quelle lamentation égalera ces calamités! quelles fontaines de larmes suffiront à de si grands maux! C'est pourquoi, tandis qu'il en paraît encore quelques-uns debout, tandis qu'il reste encore un vestige de ce qui fut autrefois, et avant que les Églises n'éprouvent un naufrage complet, hâtez-vous, nos très-véritables frères, hâtez-vous et tendez la main à qui vous en supplie à genoux. Que vos entrailles fraternelles s'émeuvent et vous fassent répandre sur nous les larmes de la commisération. Ne permettez pas que la moitié de l'univers soit absorbée par l'erreur; ne souffrez pas que la foi s'éteigne chez qui elle a commencé à luire. Ce qu'il faut faire pour venir à notre secours, comment vous témoignerez votre compassion pour des affligés, vous n'avez aucun besoin de l'apprendre de nous; l'Esprit-Saint lui-même vous l'inspirera. Mais en tout

cas, pour sauver ce qui reste, faut-il de la célérité et la présence de plusieurs frères, afin qu'arrivant ici, ils présentent la plénitude d'un concile ; afin que, non-seulement la majesté de ceux qui les envoient, mais encore leur nombre même, leur donne le poids et l'autorité nécessaires pour redresser les choses, restaurer la foi de Nicée, proscrire l'hérésie, recommander la paix aux Eglises et réunir ceux qui ont les mêmes sentiments. Car ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que la portion même qui paraît saine est divisée d'avec elle-même. Et nous sommes menacés, ce semble, de calamités pareilles à celles qu'éprouva Jérusalem au siége de Vespasien. Pressés par la guerre au dehors, ils se consumaient au dedans par des séditions. Egalement chez nous, outre la guerre ouverte des hérétiques, il en est une autre entre ceux-là même qui paraissent orthodoxes, et qui a réduit les Eglises à la dernière faiblesse. C'est pour cela, et pour cela principalement, que nous avons besoin de votre secours, afin que ceux qui professent la foi apostolique mettent fin à leurs divisions et se soumettent désormais à l'autorité de l'Eglise ; en sorte que le corps mystique du Christ, restauré dans ses membres, soit parfait, et que nous ne soyons plus réduits, comme maintenant, à louer le bonheur des autres, mais que nous voyions nos propres Eglises reprendre l'antique gloire de l'orthodoxie. En effet, on ne peut louer assez le bonheur que le Seigneur accorde à votre piété de discerner le faux du vrai, l'alliage de ce qui est pur, et de prêcher la foi des Pères sans aucune dissimulation ni réticence ; cette foi, nous l'avons reçue, nous l'avons reconnue à ses caractères apostoliques, et nous y acquiesçons, ainsi qu'à tout ce qui a été canoniquement et légitimement réglé dans votre lettre synodale [1]. »

Ce tableau des Eglises d'Orient est triste ; la réalité était peut-être plus triste encore. Enflé de ses succès contre les Goths, Valens prétendait faire de l'arianisme une loi pour tout l'empire. Mais il trouva plus de fermeté chez les catholiques qu'il ne s'y attendait, notamment dans les villes de Césarée en Cappadoce, d'Antioche, d'Edesse et de Somosate, à cause de leurs saints évêques Basile, Mélèce, Barsès et Eusèbe.

Saint Barsès, évêque d'Edesse en Mésopotamie, fut relégué d'a-

[1] Basil., *epist.* 92.

bord dans l'île d'Arade en Phénicie. Mais Valens ayant appris que les maladies qu'il guérissait par sa parole lui attiraient les peuples en foule, il l'envoya en Égypte, à la ville d'Oxyrinque ; et comme sa réputation y attirait encore tout le monde, il l'envoya en Thébaïde, à une place nommée Philo, sur la frontière des Barbares.

Edesse vit arriver un évêque arien de la part de l'empereur, mais tout le peuple sortait hors de la ville et s'assemblait dans la campagne. Valens en fut lui-même témoin lorsqu'il vint à Edesse visiter l'église fameuse de l'apôtre saint Thomas. Il en fut si irrité, qu'il frappa de sa main le préfet Modeste, parce qu'il n'avait pas eu soin d'empêcher ces assemblées, et lui commanda de ramasser les soldats qu'il avait sous ses ordres et ce qui se trouverait de troupes, pour dissiper cette multitude. Modeste, quoique arien, fit secrètement avertir les catholiques de ne point s'assembler le lendemain au lieu où ils avaient accoutumé de prier, parce qu'il avait ordre de l'empereur de punir ceux qui s'y trouveraient. Il espérait par cette menace empêcher l'assemblée et apaiser l'empereur. Mais les fidèles d'Edesse n'en furent que plus excités à se réunir; et, dès le grand matin, ils se rendirent avec plus de diligence qu'à l'ordinaire au lieu accoutumé, et le remplirent. Le préfet Modeste l'ayant appris, ne savait quel parti prendre. Toutefois, il marcha vers le lieu de l'assemblée, faisant avec sa suite un bruit extraordinaire pour épouvanter le peuple. En passant dans la ville, il vit une pauvre femme qui sortait brusquement de sa maison, sans même fermer la porte, tenant un enfant par la main, et laissant traîner son manteau négligemment, au lieu de se couvrir à la manière du pays. Elle traversa la file des soldats qui marchaient devant le préfet et passa avec un extrême empressement. Il la fit arrêter et lui demanda où elle allait si vite. Je me presse, dit-elle, d'arriver au champ où les catholiques sont assemblés. Tu es donc la seule, dit Modeste, qui ne sait pas que le préfet y marche, et qu'il fera mourir tous ceux qu'il y trouvera! Oui, répondit-elle, je l'ai ouï dire, et c'est pour cela même que je me presse, craignant de manquer l'occasion de souffrir le martyre. Mais pourquoi mènes-tu cet enfant? dit le préfet. Afin, dit-elle, qu'il ait part à la même gloire. Modeste, étonné du courage de cette femme, retourna au palais, et en ayant entretenu

l'empereur, lui persuada d'abandonner une entreprise dont le succès serait honteux ou malheureux [1].

Valens résolut donc d'épargner le peuple, et ordonna au préfet Modeste de prendre les prêtres et les diacres, et de leur persuader de communiquer avec l'évêque arien, ou les chasser de la ville et les envoyer aux extrémités de l'empire. Modeste, les ayant tous assemblés, essaya de les persuader, en disant : Qu'il fallait être insensé pour vouloir résister à un si grand prince. Comme ils demeuraient tous en silence, le préfet s'adressa au prêtre Euloge, qui était leur chef, et lui demanda pourquoi il ne répondait point. Euloge dit : Vous ne m'avez rien demandé. Toutefois, dit le préfet, il y a longtemps que je vous parle. Euloge dit : Vous parliez à tout le monde. Si vous m'interrogez en particulier, je vous dirai ma pensée. Eh bien donc, dit le préfet, communiquez avec l'empereur. Euloge répondit : Est-ce que l'empereur a reçu le sacerdoce avec l'empire? Le préfet, piqué de cette réponse, reprit : Je ne dis pas cela, impertinent, je vous exhorte à communiquer avec ceux avec qui l'empereur communique. Nous avons un pasteur, dit Euloge, et nous suivons ses ordres. Alors le préfet les envoya en Thrace, au nombre de quatre-vingts.

Les grands honneurs qu'ils reçurent pendant ce voyage excitèrent la jalousie de leurs ennemis. Car les villes et les bourgades venaient au-devant d'eux les féliciter de leur victoire. Valens en ayant reçu des plaintes, les fit séparer deux à deux, ayant soin de ne pas laisser ensemble ceux qui étaient parents. Les uns continuèrent de marcher en Thrace, d'autres furent envoyés aux extrémités de l'Arabie, d'autres dispersés dans les petites villes de Thébaïde. Euloge et Protogène furent envoyés à celle qui portait le nom d'Antinoüs. C'étaient les deux premiers du clergé d'Edesse, qui avaient longtemps pratiqué la vie monastique et fait de grands progrès dans la vertu. Ils trouvèrent que l'évêque d'Antinoüs était catholique, et assistèrent à ses assemblées. Mais voyant qu'elles étaient peu nombreuses, et que la plupart des habitants étaient païens, ils s'appliquèrent à les convertir. Euloge s'enferma

[1] Theod., l. IV, c. xii et xvii, Ruf., l. II, c. v, Soc., l. IV, c. xviii. Soz., l. VI, c. xviii.

dans une cellule, où il priait jour et nuit. Protogène, instruit dans les saintes lettres et exercé à écrire en notes, ayant trouvé un lieu commode, y établit une école, où il montrait aux enfants cette manière d'écrire, et leur faisait apprendre les psaumes de David, ainsi que les passages du Nouveau Testament les plus convenables. Un de ces enfants étant tombé malade, Protogène alla dans la maison, le prit par la main et le guérit par sa prière. Les pères des autres enfants l'ayant appris, le menaient dans leurs maisons et le priaient de secourir leurs malades; mais il refusait de prier pour eux jusqu'à ce qu'ils fussent baptisés, et le désir de la guérison les y faisait consentir. Si quelqu'un se convertissait en santé, il le menait à Euloge, frappait à sa porte et le priait de lui donner le baptême. Euloge souffrait avec peine qu'on interrompît sa prière; mais Protogène lui représentait que rien n'est préférable au salut des âmes. Tout le monde s'étonnait de voir un homme qui savait si bien instruire et qui faisait de tels miracles, céder à un autre l'honneur d'administrer le baptême. On concluait que la vertu d'Euloge était encore plus éminente. Mais peut-être Protogène ne lui déférait-il que comme au plus ancien prêtre. C'est ainsi que ces deux saints profitèrent de leur exil [1].

Quant à saint Eusèbe de Samosate, voici comme il se fit connaître sous l'empereur Constance. En 860, on élut saint Mélèce évêque d'Antioche; le décret en fut dressé, tout le monde y souscrivit, même les ariens, et, d'un commun accord, on le mit en dépôt entre les mains de l'évêque de Samosate, qui l'emporta avec lui quand il retourna d'Antioche à son Eglise. Les ariens, qui avaient souscrit au décret, craignant ce témoignage de leur mauvaise foi, persuadèrent à l'empereur de le redemander. Il y envoya en poste; mais Eusèbe répondit : Je ne puis rendre un dépôt public, que tous ceux de qui je l'ai reçu ne soient assemblés. L'empereur irrité de cette réponse, lui écrivit encore, le pressant de rendre cet acte, et ajouta que, s'il ne le rendait, il avait ordonné qu'on lui coupât la main droite. Mais ce n'était que pour l'épouvanter; car il avait défendu au porteur de la lettre d'en rien faire. Eusèbe ayant lu la lettre, présenta ses deux mains et dit au porteur : Coupez-les-moi toutes deux; car je ne rendrai

[1] Théod., l. IV, c. XVII et XVIII. Soz., l. VI, c. XXXIII et XXXIV.

point ce décret qui est une conviction si claire de la méchanceté des ariens. L'empereur Constance ne put s'empêcher de louer un si grand courage, et l'admira toujours depuis [1].

Pendant la persécution de Valens, comme il y avait beaucoup d'églises privées de pasteurs, saint Eusèbe de Samosate parcourait la Syrie, la Phénicie et la Palestine, déguisé en soldat; il ordonnait des prêtres et des diacres, et d'autres clercs aux églises qui en manquaient; et, quand il se rencontrait avec des évêques catholiques, il ordonnait même des évêques. Ce zèle le rendit insupportable aux ariens. On résolut donc de le bannir et de l'envoyer en Thrace. Celui qui en apportait l'ordre arriva sur le soir. Saint Eusèbe lui dit : Ne faites point de bruit et cachez le sujet de votre voyage; car si le peuple l'apprend, il vous jettera dans le fleuve, et on m'accusera de votre mort. Ayant ainsi parlé, il célébra à l'ordinaire l'office du soir, et, quand tout le monde fut endormi, il sortit à pied avec celui de ses domestiques auquel il se fiait le plus et qui le suivait, portant seulement un oreiller et un livre. Quand il fut arrivé au bord de l'Euphrate, qui passe au pied des murailles de la ville, il entra dans un bateau et se fit passer à Zeugma, autre ville à vingt-quatre lieues plus bas, sur l'Euphrate. Le jour venu, la consternation fut grande à Samosate; car le domestique avait dit aux amis de saint Eusèbe les ordres qu'il avait donnés touchant les personnes qui devaient le suivre et les livres qu'il fallait lui porter. Tous déploraient la perte de leur pasteur; le fleuve fut bientôt couvert de barques, et, étant descendus à Zeugma où il était encore, ils le conjuraient en soupirant et jetant des torrents de larmes, de ne pas les abandonner à la merci des loups. Pour réponse, il leur lut le passage de l'Apôtre, qui ordonne d'obéir aux puissances. Quand ils virent qu'ils ne pouvaient le persuader, ils lui offrirent, pour les besoins d'un si grand voyage, de l'or, de l'argent, des habits et des esclaves. Il se contenta de très-peu de chose, qu'il reçut de ses amis particuliers, et il fortifia tous les assistants par ses instructions et ses prières, les exhortant à combattre pour la doctrine apostolique. Ensuite il prit le chemin du Danube pour aller au lieu de son exil.

[1] Théodoret, l. II, c. XXXII.

Les ariens envoyèrent à Samosate, pour remplir sa place, un homme doux et modeste nommé Eunomius. Mais personne, de quelle condition que ce fût, ne venait avec lui s'assembler dans l'église; on le laissait seul, sans vouloir lui parler ni même le voir. Un jour, étant au bain, comme il vit que ses valets en avaient fermé les portes et que plusieurs personnes attendaient dehors, il fit ouvrir et invita tout le monde à venir librement se baigner. Mais voyant encore que ceux qui étaient entrés s'arrêtaient, sans se mettre dans l'eau, il les pria d'y entrer avec lui; et comme ils demeurèrent en silence, il crut que c'était par respect, et, pour ne pas les contraindre, il se retira promptement. Alors ils firent écouler l'eau dont il s'était lavé, comme infectée de son hérésie, et s'en firent donner d'autre. Ce qu'Eunomius ayant appris, il quitta la ville, jugeant qu'il y avait de la folie à y demeurer avec une telle aversion des habitants. A sa place les ariens envoyèrent un nommé Lucius, hardi et violent. Comme il passait dans la rue, une balle, que les enfants se jetaient en jouant, passa entre les jambes de l'âne sur lequel il était monté. Aussitôt les enfants firent un grand cri, pensant que leur balle était maudite. Lucius s'en aperçut, et commanda à un de ses gens de voir ce qu'ils feraient. Ces enfants allumèrent un feu et firent passer leur balle à travers, pour la purifier. Telle était l'aversion du peuple de Samosate pour Lucius. Il n'en fut pas touché; au contraire, il fit reléguer plusieurs ecclésiastiques, entre autres le prêtre Antiochus, neveu de saint Eusèbe, et fils de son frère. Mais tout cela n'arriva pas en même temps; car Antiochus fut quelque temps avec son oncle, et saint Basile, lui écrivant, le félicite de ce que l'exil lui donne occasion de le posséder plus en repos que lorsqu'il était occupé avec lui du gouvernement de l'Église [1].

A la mort de Valens, et à l'avénement de Théodose par la générosité de l'empereur Gratien, les évêques catholiques revinrent de l'exil. Un ordre de l'empereur Gratien prescrivait de rendre les églises à ceux qui étaient en communion avec l'évêque de Rome, le pape saint Damase. En 379, il se tint un concile à Antioche, où saint Mélèce et saint Eusèbe de Samosate, avec cent cinquante évêques d'Orient, souscrivirent à l'exposition de foi envoyée par le

[1] Théod., l. IV, c. XIII, XIV, XV. Basil, *epist.* 168.

pape Damase, touchant la consubstantialité du Verbe, la divinité du Saint-Esprit et les erreurs d'Apollinaire. La souscription authentique des évêques orientaux fut envoyée à Rome et s'y gardait dans les archives. La question de la divinité du Saint-Esprit et des erreurs d'Apollinaire était dès lors irrévocablement terminée, non-seulement par la définition expresse du siége apostolique, mais encore par le plein consentement de l'Orient et de l'Occident [1].

Après ce concile, saint Eusèbe de Samosate s'occupait, ainsi que saint Mélèce, à donner des évêques catholiques aux églises qui n'en avaient point. Il venait d'ordonner pour la ville de Dolique, en Syrie, alors infectée de l'arianisme, un nommé Maris, homme de mérite et de grandes vertus. Mais comme il entrait lui-même dans cette ville pour l'y installer, une femme arienne lui jeta du haut du toit une tuile dont elle lui cassa la tête. Se voyant près d'expirer, il fit jurer aux assistants de ne point poursuivre cette femme. Et de fait, les officiers de la justice ayant voulu informer, les catholiques obtinrent qu'elle ne serait pas punie [2].

SAINT LOUIS DE GONZAGUE.

Fils aîné d'un prince d'Italie, mais élevé saintement, il fut baptisé tout en venant au monde, en sorte qu'il parut naître au ciel avant de naître à la terre. Cette première grâce, il la garda si constamment, qu'on a cru qu'il y avait été confirmé. Dès le premier usage de sa raison, il s'offrit à Dieu, et mena une vie chaque jour plus sainte. A neuf ans, étant à Florence devant l'autel de la sainte Vierge, qu'il honora toujours comme sa mère, il fit vœu de virginité perpétuelle ; et, par une grâce spéciale de Dieu, il la conserva sans avoir eu à se défendre contre aucune tentation de l'esprit ni du corps. Quant aux autres perturbations de l'âme, il les réprima si fortement dès son premier âge, qu'il n'en ressentait pas même les premiers mouvements. Il retenait si bien ses sens, en particulier la vue, qu'il ne regarda jamais en face la princesse Marie d'Autriche, qu'il salua presque chaque jour pendant plu-

[1] Const. Damas. *epist.* — [2] Théodoret. l. V. c. IV.

sieurs années, comme page du prince d'Espagne ; et même il ne regarda jamais fixement sa propre mère. Aussi l'a-t-on justement appelé un homme sans chair ou bien un ange incarné. A la garde des sens, il joignait les mortifications corporelles. Il jeûnait trois jours par semaine, le plus souvent au pain et à l'eau. Encore son jeûne d'alors peut-il passer pour perpétuel, ses principaux repas égalant à peine une once de nourriture. Souvent aussi il se donnait trois fois par jour la discipline jusqu'au sang, avec des cordes ou des chaînes ; quelquefois il remplaçait les cordes par de grosses lanières et le cilice par des éperons de cavaliers. Il avait un lit mollet, mais il le rendait dur, en y semant des morceaux de bois, et cela aussi dans le but de se réveiller plus tôt pour prier ; car il employait une grande partie de la nuit à la contemplation des choses célestes, vêtu de sa seule chemise, à genoux sur le pavé ou prosterné de faiblesse. Le jour il y persistait trois, quatre et cinq heures immobile, jusqu'à ce qu'il en eût passé au moins une sans distraction. Le prix de cette constance fut une telle stabilité d'esprit dans l'oraison, qu'il ne s'en écartait pas ailleurs, mais demeurait fixé en Dieu comme par une perpétuelle extase. Pour s'attacher à Dieu uniquement, après en avoir obtenu la permission de son père, après trois ans de sollicitations, il transmit à son frère son droit à la principauté de la famille et entra à Rome dans la société de Jésus, à laquelle une voix céleste l'avait appelé dès Madrid. Au noviciat même il parut un modèle de toutes les vertus. C'était une observation ponctuelle des moindres règles, un grand mépris du monde, une haine implacable de soi-même ; mais un amour de Dieu si ardent, que le corps même en était insensiblement consumé. Ayant donc reçu ordre de distraire un peu son esprit des choses divines, il faisait de vains efforts pour éviter Dieu qui se présentait à lui de toutes parts. Embrasé d'une merveilleuse charité pour le prochain, il servait avec amour dans les hôpitaux et y contracta une maladie contagieuse. En étant lentement consumé, il émigra au ciel, le jour qu'il avait prédit, le vingt et unième de juin 1591, à l'âge de vingt-quatre ans commencés, après avoir demandé à recevoir une dernière fois la discipline et à mourir étendu sur le plancher. Benoît XIII l'a canonisé et donné à la jeunesse chrétienne pour patron et modèle d'innocence et de chasteté. Sa mère vivait encore lorsqu'il fut

béatifié, l'an 1621, et elle put l'invoquer sur les autels. Heureuse mère [1] !

Le même jour, à Rome, sainte Démétrie, vierge, qui obtint la couronne du martyre sous Julien l'Apostat. — A Syracuse, la fête des saints martyrs Rufin et Marcie. — En Afrique, les saints Cyriaque et Apollinaire, martyrs. — A Mayence, saint Alban, martyr, qui, après de longs travaux et de rudes combats pour la foi chrétienne, mérita de recevoir la couronne de la vie éternelle. — Alcône en Lycaonie, saint Térence, évêque et martyr. — A Pavie, saint Ursiscène, évêque et confesseur. — A Tongres, saint Martin, évêque. — Au territoire d'Evreux, saint Leufroi, abbé.

XXIIe JOUR DE JUIN.

SAINT PAULIN,

ÉVÊQUE DE NOLE.

Saint Augustin n'était encore que prêtre quand il reçut une lettre charmante de suavité, d'élégance, d'amitié et de louanges, de la part d'un illustre sénateur et consul romain, qui, avec sa femme, venait d'embrasser la vie monastique. La lettre était accompagnée d'un pain bénit, en signe d'union. Elle portait en tête : Au seigneur Augustin, frère unanime et vénérable, Paulin et Thérèse, pécheurs. C'était saint Paulin, né à Bordeaux en 353. On comptait une longue suite de sénateurs illustres dans sa famille, tant du côté paternel que du côté maternel. Son père, Pontius Paulinus, était préfet du prétoire dans les Gaules, et le premier magistrat de l'empire d'Occident. A cette haute naissance Paulin joignait un esprit élevé et pénétrant, un génie riche et fécond, une facilité merveilleuse à s'exprimer. Il cultiva ces dispositions dès son enfance, par une étude assidue des différentes branches de la littérature. Il eut pour maître d'éloquence et de poésie le célèbre Ausone, qui fut consul l'an 379. On l'éleva, quoique jeune encore, aux premières dignités, et il fut déclaré consul avant Ausone, son maître. Il épousa une Espagnole nommée

[1] *Acta SS.*, 21 junii.

Thérasie ou Thérèse, qui lui apporta de grands biens, et qui était surtout distinguée par son mérite personnel et sa piété. Il se fit un grand nombre d'amis en Italie, en Espagne et dans les Gaules, où il avait déployé, durant l'espace de quinze ans, ses rares talents et sa merveilleuse capacité pour l'administration des affaires, tant publiques que particulières. Mais la mort d'un frère, les révolutions politiques qui suivirent le meurtre de l'empereur Gratien, et plus encore les entretiens qu'il eut avec saint Ambroise de Milan, avec saint Martin de Tours, avec saint Victrice de Rouen, avec saint Delphin de Bordeaux, de la main duquel il reçut le baptême vers l'an 380, lui donnèrent du goût pour la retraite et le pénétrèrent d'un désir sincère de mener une vie plus chrétienne. Enfin, encouragé par sa femme, ils se retirèrent l'un et l'autre dans une petite terre qu'ils avaient en Espagne, et s'y occupèrent uniquement de leur sanctification, depuis l'an 390 jusqu'à l'an 394. Ce fut là qu'ils perdirent le fils unique que Dieu leur avait donné. Ils l'enterrèrent à Alcala, auprès des saints martyrs Just et Pasteur. Depuis ce temps-là, ils s'engagèrent d'un consentement mutuel à vivre dans une continence perpétuelle. Bientôt après, Paulin changea d'habit, afin d'annoncer au monde qu'il n'aurait plus rien de commun avec lui ; il prit aussi la résolution d'abandonner le sénat, son pays, ses biens, et d'aller s'ensevelir dans un monastère ou dans un désert. Ses biens devaient être fort considérables, puisque Ausone témoigne du regret de voir partager entre cent personnes différentes *les royaumes* de Paulin, son père.

Le saint vendit toutes ses possessions et en distribua le prix aux malheureux. Il ouvrit ses greniers et ses celliers à tous venants. Non content des pauvres de son voisinage, il les appelait de toutes parts pour les nourrir et les vêtir. Il racheta une infinité de captifs et de pauvres débiteurs réduits à l'esclavage faute d'avoir de quoi payer. Il vendit également les biens de sa femme, qui n'aspirait pas avec moins de ferveur que lui à la pratique de la pauvreté volontaire. Une telle action fut admirée et louée par tous les grands saints qui se voyaient alors dans l'Eglise. Mais les gens du siècle la traitèrent de folie. Paulin fut abandonné de tout le monde, même de ses proches et de ses esclaves, qui refusaient de lui rendre les devoirs les plus communs de l'humanité. Ausone,

son maître, qui était chrétien, mais tout juste ce qu'il fallait pour n'être pas un païen, se plaignit de son changement à lui-même par plusieurs lettres en vers. Le saint lui répondit par plusieurs petits poëmes d'une urbanité exquise, où il l'assura que sa conversion à Dieu ne fera que rendre plus intime leur ancienne amitié.

Toutefois, au milieu de ce blâme universel, il vit deux de ses amis les plus illustres se mettre en devoir de suivre son exemple. Le premier fut saint Sulpice ; le second, saint Aper, vulgairement saint Évre, qui fut évêque de Toul.

Le dessein de Paulin, en renonçant au monde, était d'aller passer ses jours dans une solitude proche de Nole en Campanie, et de servir Jésus-Christ au tombeau de saint Félix, d'être le portier de son église, d'en balayer le pavé tous les matins, de veiller la nuit pour la garder, et de finir sa vie dans ce travail. Mais le peuple de Barcelone, édifié de la pureté de ses mœurs, se saisit de lui dans l'église, le jour de Noël, en 393, et demanda avec beaucoup de chaleur et d'empressement qu'il fût fait prêtre. Il s'en défendit autant qu'il fut en lui, et ne consentit à son ordination qu'à condition qu'il lui serait libre d'aller où il voudrait. C'était contraire aux règles de l'Eglise ; mais on passait quelquefois par-dessus. Après Pâques de l'année suivante, 394, il quitta l'Espagne pour passer en Italie. Il vit à Milan saint Ambroise, qui le reçut avec beaucoup d'honneur et l'agrégea même à son clergé. Continuant son voyage, il vint à Rome, où il fut mieux reçu du peuple que du clergé. Quelques ecclésiastiques, et le Pape même, ne voulurent point avoir de commerce avec lui. Paulin céda à l'envie et se retira ; mais écrivant à son ami Sulpice Sévère, il ne put s'empêcher de s'en plaindre. Peut-être le Pape, qui avait beaucoup de zèle pour l'observation des règles de l'Église, trouvait-il mauvais que, contrairement à ces règles, Paulin eût été ordonné prêtre étant néophyte et laïque, et sans être attaché de fait à aucune église particulière. Quoi qu'il en soit, Paulin se hâta de quitter Rome pour se rendre à Nole, où il avait choisi sa retraite auprès du tombeau de saint Félix, qui était à quelques pas de la ville.

On avait bâti une église sur ce tombeau, et auprès de l'église était un bâtiment assez long, qui n'avait que deux étages avec une galerie divisée en cellules, dont Paulin se servait pour recevoir les ecclésiastiques qui venaient le visiter. D'un autre côté était un

logement pour les personnes du monde. Il y avait aussi un petit jardin. Plusieurs personnes pieuses s'étant jointes à lui, il en forma une société qu'il appella une compagnie de moines. Ils s'assujettirent tous à une règle, et pratiquaient différentes austérités. Chaque jour Paulin rendait à saint Félix tout l'honneur dont il était capable ; mais il essayait de se surpasser le jour de sa fête. Tous les ans il célébrait ses louanges par un poëme, qu'il appelle le tribut de son hommage volontaire. Nous avons encore aujourd'hui quinze de ces poëmes, dont le premier fut composé en Espagne.

Paulin mourut l'an 431. Il avait été fait évêque de Nole en 409, et, dans cette charge, il n'avait jamais cherché à se faire craindre, mais à se faire aimer de tout le monde. Dans les jugements, il examinait avec rigueur et décidait avec douceur. Quoiqu'il eût autrefois donné si libéralement ses biens, il prenait grand soin de ceux de l'Eglise pour les dispenser fidèlement. Il donnait à tous, il pardonnait, il consolait, il édifiait les uns pas ses discours et par ses lettres, les autres par ses exemples. Sa réputation s'étendait non-seulement dans tout l'empire, mais chez les Barbares. Ayant été fait prisonnier par les Goths, qui ravageaient l'Italie en 410, il dit à Dieu avec confiance : « Ne permettez pas, Seigneur, que l'on me tourmente pour de l'or ou de l'argent ; vous savez où j'ai mis tout ce que vous m'avez donné. » Sa prière fut exaucée ; les Barbares ne le tourmentèrent point, non plus que ceux qui avaient tout abandonné pour Jésus-Christ. Dans la suite, n'ayant plus rien à donner, il se rendit esclave pour racheter les fils d'une veuve, emmenés captifs en Afrique par les Vandales, après qu'ils eurent ravagé la Campanie. Il était âgé, comme l'on croit, de soixante-dix-huit ans, quand il tomba malade d'une douleur de côté ; et comme on désespérait de sa vie, deux évêques vinrent le visiter. Leur arrivée lui donna tant de joie, qu'il semblait oublier sa maladie ; et, comme étant près d'aller à Dieu, il fit apporter devant son lit les vases sacrés, afin d'offrir avec les évêques le sacrifice, pour recommander son âme à Dieu et rendre la paix à ceux qu'il avait séparés du saint ministère, suivant la discipline de l'Église. Après avoir tout accompli avec joie, il dit tout à coup à haute voix : Où sont mes frères ? Un des assistants, persuadés qu'il parlait des évêques qui étaient présents, dit : Les voici ! Saint Paulin reprit : Je parle de mes frères Janvier et Martin, qui vien-

nent de me parler, et m'ont dit qu'ils allaient venir me prendre. Il entendait saint Janvier, évêque de Capoue et martyr, dont les reliques étaient dès lors à Naples, et saint Martin de Tours, qui lui étaient apparus. Ensuite, il étendit les mains au ciel et chanta le psaume : *J'ai levé mes mains aux montagnes*, et finit par une oraison. Alors le prêtre Posthumien l'avertit qu'il était dû quarante sous d'or, pour les habits qu'on avait donnés aux pauvres. Saint Paulin répondit en souriant : Mon fils, n'en soyez point en peine, il se trouvera quelqu'un qui acquittera la dette des pauvres. Peu après entra un prêtre venant de Lucanie, envoyé par l'évêque Exupérance et son frère Ursace, hommes du rang des clarissimes, qui lui apportait cinquante sous d'or en pur don ; saint Paulin, les ayant reçus, dit : Je vous rends grâces, Seigneur, de n'avoir point abandonné celui qui espère en vous. Il donna deux sous d'or de sa main au prêtre qui les avait apportés, et ordonna que du reste on payât les marchands qui avaient donné des habits aux pauvres.

La nuit étant venue, il reposa jusqu'à minuit ; puis sa douleur de côté étant redoublée avec violence, sans compter le mal que lui avaient fait les médecins en lui appliquant le feu plusieurs fois inutilement, il souffrait beaucoup de son oppression de poitrine, jusqu'à une heure avant le jour. A la pointe du jour, il suivit sa coutume, éveilla tout le monde, et dit matines ou plutôt laudes, à l'ordinaire ; le jour venu, il parla aux prêtres, aux diacres et à tout le clergé, et les exhorta à la paix, puis il demeura sans parler jusqu'au soir. Ensuite, comme s'éveillant, il reconnut le temps de l'office des lampes, c'est-à-dire des vêpres, et, étendant les mains, il chanta, quoique lentement : J'ai préparé une lampe à mon Christ. Après quelque temps de silence, vers la quatrième heure de la nuit, c'est-à-dire dix heures, tous les assistants étant bien éveillés, sa cellule fut ébranlée d'un si grand tremblement de terre, qu'ils se prosternèrent pour prier, tout épouvantés, sans que ceux qui étaient hors de la chambre s'aperçussent de rien. Alors il rendit l'esprit, et son visage et tout son corps parurent blanc comme la neige. C'était le 22 juin 431, jour auquel l'Église honore encore sa mémoire. Les circonstances de sa mort ont été écrites par un prêtre nommé Uranius, qui y avait été présent [1].

[1] *Acta SS.*, 22 junii.

Le même jour, sur le mont Ararath, la mémoire de dix mille saints martyrs crucifiés. — A Vérulam en Angleterre, saint Alban, martyr, qui, s'étant livré lui-même au lieu d'un ecclésiastique qu'il avait retiré dans sa maison, fut fouetté, tourmenté cruellement en d'autres manières, et décapité du temps de l'empereur Dioclétien. Un des soldats qui le menait au supplice s'étant converti en chemin, souffrit la mort avec lui et mérita d'être baptisé dans son sang. — A Samarie, mille quatre cent quatre-vingts martyrs, sous Chosroès, roi des Perses. — A Rome, la translation de saint Flavius Clément, personnage consulaire, mis à mort pour la foi de Jésus-Christ, par ordre de l'empereur Domitien : son corps, trouvé depuis peu dans la basilique de Saint-Clément, pape, fut remis au même lieu avec une pompe solennelle — Le même jour, saint Nicéas, évêque de Rémésiane, célèbre par son savoir et par la pureté de ses mœurs. — A Naples, saint Jean, évêque, qui fut appelé par saint Paulin, évêque de Nole, au royaume du ciel. — Au monastère de Cluguy, sainte Consorce, vierge.

XXIIIe JOUR DE JUIN.

SAINTE MARIE D'OIGNIES.

Née l'année 1177, à Nivelle en Brabant, d'une famille très-riche, les richesses n'attirèrent jamais son âme, même dès sa plus tendre enfance. Jamais ou rarement on la vit prendre part aux jeux des enfants de son âge, non point par morosité de caractère, mais parce que dès lors la grâce divine l'attirait aux choses du ciel. Dès l'enfance, elle se levait de nuit, se mettait à genoux au pied de son lit, et redisait les prières qu'elle avait apprises par cœur. La miséricorde et la piété semblaient nées avec elle et croissaient en elle avec les années. Enfant encore, quand elle voyait passer des religieux cisterciens devant la maison de son père, elle les suivait à la dérobée, pleine d'admiration, et, ne pouvant pas faire autre chose, elle mettait ses pieds dans les traces de leurs pas. Ses parents, comme c'est la coutume des gens du monde, voulurent la parer d'habits précieux ; elle les repoussait avec chagrin, comme si elle lisait dans son âme ce que saint Pierre et saint Paul ont dit contre la parure des femmes. Ses parents, surpris, se moquaient d'elle, disant : Mais que sera-ce de

notre fille? Ils la marièrent dès l'âge de quatorze ans à un jeune homme qui lui convenait assez par la douceur de son naturel. Eloignée de ses parents, sa ferveur et ses austérités ne connurent presque plus de bornes. Souvent, après avoir employé une partie de la nuit à travailler de ses mains et à prier, elle ne reposait que sur des planches qu'elle cachait sous son lit. Comme elle n'avait pas la liberté de disposer ouvertement de son corps, elle se servait en secret d'une corde extrêmement rude qu'elle portait sur la chair. Son mari, qui se nommait Jean, vivait d'abord avec elle comme avec son épouse ; mais bientôt, gagné par son exemple, il ne la regarda plus que comme sa sœur et sa compagne dans la piété. Dès lors, non-seulement il mena une vie chaste, mais il fut le gardien fidèle de la chasteté de son épouse, prit soin de tout ce qu'il lui fallait, afin que rien ne la détournât de la contemplation et des exercices de piété qui occupaient toutes les heures de sa vie. Comme elle, il donna aux pauvres, pour l'amour de Jésus-Christ, tout ce qu'il possédait, et il se joignit à elle dans la prière et dans toutes les œuvres de charité auxquelles il pouvait prendre part. De sorte que, plus il était séparé d'elle corporellement, en renonçant à toute affection charnelle, plus il lui était uni par les liens d'une société toute spirituelle. Ils ne se contentèrent pas de crucifier leur chair dans une si grande jeunesse ; mais, s'oubliant eux-mêmes, ils s'employèrent à servir les lépreux dans la ville de Nivelle.

Les hommes du siècle ne tardèrent point à censurer une conduite qui leur paraissait si surprenante ; et les parents de l'un et de l'autre ne pouvaient plus les voir qu'avec dépit. Il semblait qu'il y eût une conspiration générale dans le pays pour se moquer d'eux et en faire la matière de la raillerie publique. Au lieu que tout le monde les respectait quand ils étaient riches, on les méprisait depuis qu'ils s'étaient volontairement rendus pauvres pour l'amour de Jésus-Christ. On les regardait comme des personnes de néant, et plus on les voyait humbles et patients, plus on cherchait à les outrager d'injures. Marie, aussi bien que son époux, les recevait avec joie, dans le désir ardent qu'elle avait de participer aux humiliations que Jésus-Christ avait souffertes sur la croix.

Le principe de sa conversion parfaite, la cause de son amour toujours plus fervent pour Dieu, fut la croix du Sauveur. Un jour, la

méditation de ses souffrances la toucha d'une componction si extraordinaire, que sa place à l'église se trouva toute trempée de ses larmes. Depuis elle demeura fort longtemps sans pouvoir regarder une image de la croix, ni parler ou entendre parler de Jésus-Christ, qu'elle ne tombât dans une défaillance qui allait jusqu'à l'extase. Elle avait reçu de Dieu le don des larmes à un tel point, qu'il n'était point en son pouvoir d'en arrêter le cours. La sécheresse même où ses longs jeûnes et ses grandes veilles avaient réduit son corps, n'empêcha point qu'elles ne coulassent toujours avec la même abondance. Elle disait même à ceux qui craignaient qu'elle n'en fût affaiblie, que ces larmes étaient sa nourriture ; que, loin de lui faire du mal, elles la soulageaient dans ses peines. C'était presque toujours la vue de ce que Jésus-Christ a souffert pour les péchés des hommes, qui les lui faisait répandre. De son côté, elle tâchait de ne rien faire qui pût l'obliger à en verser sur elle-même. Elle veillait avec tant de soin sur son âme et sur ses sens, elle conservait son cœur dans une si grande pureté, que son directeur spirituel ne put presque jamais remarquer en elle ni une parole indécente, ni un regard mal réglé, ni une action tant soit peu libre, ni un ris immodéré, ni un geste qui ne fût modeste. Lorsque le soir elle examinait sévèrement tout ce qu'elle avait fait durant le jour, si elle croyait avoir excédé en la moindre chose, elle s'en confessait sur-le-champ au prêtre, avec la plus vive contrition.

L'amour du Sauveur lui faisait aimer la croix. Elle avait fait à Dieu le sacrifice de ses biens, elle lui faisait perpétuellement le sacrifice de son cœur, elle cherchait encore à lui faire le sacrifice de son corps par une mortification continuelle. Elle n'usait de la nourriture que pour ne pas mourir ; elle ne mangeait qu'une fois le jour et en très-petite quantité : l'été, à l'heure des vêpres, l'hiver, à la première heure de la nuit. Elle ne buvait point de vin et ne mangeait point de viande ; sa nourriture la plus ordinaire était quelques fruits, des herbes et des légumes ; elle fut longtemps à n'user que d'un pain noir, qui était si sec et si dur, qu'il lui écorchait le palais à mesure qu'elle en prenait. Trois ans de suite, elle jeûna au pain et à l'eau, depuis l'Exaltation de la sainte Croix jusqu'à Pâques, et cela sans rien diminuer du travail de ses mains. Quelquefois même, pendant trente-cinq jours, elle se reposait

affectueusement avec le Seigneur dans un doux et bienheureux silence, ne prenant aucune nourriture corporelle, et ne pouvant proférer que cette parole : Je veux le corps de notre Seigneur Jésus-Christ. L'ayant reçu, elle demeurait en silence avec le Seigneur. Ces jours-là, elle sentait son esprit comme séparé de son corps, et s'y trouvant comme dans un vase de boue, tant elle était détachée des choses sensibles, et ravie au-dessus d'elle-même. Enfin, après les cinq semaines de ravissement, au grand étonnement de tout le monde, elle revenait à elle, parlait aux assistants, et prenait de la nourriture.

Plus elle affaiblissait son corps par les jeûnes, plus son esprit se fortifiait dans la prière. Elle priait le jour et la nuit avec une assiduité infatigable : elle priait sans cesse, ou dans le silence de son cœur sans l'entremise de la parole, ou en exprimant par la bouche les sentiments de son cœur. Lors même qu'elle filait ou qu'elle faisait quelque autre travail des mains, elle avait toujours le psautier ouvert devant elle, pour chanter les louanges de Dieu et l'avoir toujours présent à sa pensée. Il ne se passait point d'années qu'elle n'allât en pèlerinage à Notre-Dame d'Oignies ; elle y obtenait toujours quelques grâces de Dieu par l'intercession de la sainte Vierge. Cette église était à une petite lieue de Nivelle, et le chemin en était fort mauvais en tout temps : Marie ne laissait pas de le faire pieds nus, même dans les plus grandes rigueurs de l'hiver. Elle ne mangeait rien durant tout ce jour et passait toute la nuit en prières dans cette église, et ne mangeait qu'à son retour, après vêpres. Elle était d'ailleurs fort accoutumée à veiller ainsi dans l'église de Willenbrok, faubourg de Nivelle, où elle demeurait ; elle y veillait en prières, par la permission des sacristains, jusqu'à ce que, ne pouvant plus résister au sommeil, elle s'appuyait la tête contre la muraille pour prendre un instant de repos. Le lit qu'elle avait chez elle, et où elle ne couchait presque jamais, ne valait guère mieux, sinon qu'il était garni d'un peu de paille.

En communication perpétuelle avec Dieu, avec ses anges et ses saints, Marie eut un grand nombre de visions surnaturelles et de révélations. Le cardinal Jacques de Vitri, son directeur spirituel et son biographe, en cite plusieurs. Elle avait reçu de Dieu un merveilleux discernement pour distinguer ce qui venait réellement de

Dieu, d'avec ce qui venait de la nature ou de l'ange des ténèbres.

Elle demeura quelques années recluse à Willenbrok ; mais ne pouvant plus supporter la multitude de ceux qui venaient par dévotion la voir de Nivelle, elle pria Dieu de lui faire connaître un lieu plus favorable pour ne s'occuper que de lui seul. Elle n'en trouva point de plus favorable à ce dessein que le village d'Oignies, tant à cause qu'il était fort écarté des routes que parce qu'il était pauvre ; de plus, elle y avait déjà vu quelques servantes de Dieu, avec lesquelles elle espérait le servir avec plus de ferveur encore. Elle y alla donc avec la permission de son mari, et de Gui, son beau-frère, qu'elle avait choisi pour son père spirituel, auquel elle joignit le célèbre Jacques de Vitri, qui fut depuis cardinal-évêque de Tusculum. Elle y vécut sans obstacle dans la perfection où elle aspirait. Enfin Dieu, l'ayant comblée de ses grâces avec une profusion continuelle, la fit arriver au terme qu'il lui avait marqué pour finir les travaux de sa vie mortelle.

Jacques de Vitry, ayant reçu ordre du pape Innocent III, d'aller prêcher la croisade contre les manichéens de l'Albigeois, fut obligé de la quitter l'année même où arriva sa mort. Elle lui prédit qu'il ne la reverrait que pour l'assister en ce dernier passage ; et elle fit son testament, lui laissant sa ceinture usée et le méchant mouchoir avec lequel elle essuyait ses larmes. Elle se consola de l'absence d'un tel directeur, par la vue de sa transmigration prochaine et par la présence de l'évêque Foulque de Toulouse, qui, chassé de son siége par les Albigeois, était venu se réfugier au pays de Liége.

Sa dernière maladie fut extrêmement longue et accompagnée de douleurs fort vives. Mais les consolations spirituelles égalaient, surpassaient même ses douleurs. Pendant les trois derniers mois de sa vie, elle ne prit que onze fois de la nourriture : sa répugnance ne cessait que quand on lui faisait recevoir la sainte Eucharistie. Elle marquait néanmoins la joie de son cœur, par des hymnes et des cantiques qu'elle chantait continuellement en langue romane et en rythme ou rime. Peu de jours avant sa mort, elle fit transporter son lit dans l'église, au pied de l'autel, afin que les objets de sa piété lui fussent plus sensibles. Elle continua de chanter ses cantiques de joie, le *Magnificat* et le *Nunc dimittis*,

au milieu de ses douleurs, jusqu'à ce que, le dimanche, 23me de juin 1213, elle rendit paisiblement son âme à Dieu, à l'âge d'environ trente-six ans[1].

Le même jour, la vigile de saint Jean-Baptiste. — A Rome, saint Jean, prêtre, qui, sous Julien l'Apostat, fut décapité sur l'ancienne voie *Salaria*, devant l'idole du soleil. Son corps fut enterré par le bienheureux Concorde, prêtre, près du lieu appelé *les conciles des martyrs*. — A Rome, sainte Agrippine, vierge, martyrisée sous l'empereur Valérien. Son corps, porté en Sicile, y opère beaucoup de miracles. — A Sutri en Toscane, saint Felix prêtre, que le préfet Turcius fit frapper sur la bouche avec un caillou, jusqu'à ce qu'il rendît l'esprit. — A Nicomédie, la commémoration de plusieurs saints martyrs, qui, après s'être cachés dans les montagnes et dans les cavernes, du temps de Dioclétien, souffrirent le martyre avec joie pour le nom de Jésus-Christ. — A Philadelphie en Arabie, saint Zenon, martyr, et saint Zénas, son esclave, qui, baisant les chaînes avec lesquelles son maître était lié, et le priant de trouver bon qu'il participât à ses tourments, fut pris par les soldats, et reçut par le martyre une couronne pareille à celle de son maître. — En Angleterre, sainte Ediltrude, reine et vierge, qui, s'étant rendue célèbre par sa sainteté et ses miracles, passa de la terre au ciel. Onze ans après sa mort, son corps fut trouvé sans nulle marque de corruption.

XXIVe JOUR DE JUIN.

NATIVITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Depuis cinq siècles il ne paraissait plus de prophètes en Israël. C'est que celui que les prophètes avaient annoncé était près de venir. Les temps s'accomplissaient. Jacob avait prédit que le Messie viendrait lorsque le sceptre ou la puissance souveraine sortirait de Juda. Le peuple de Juda n'avait plus la puissance souveraine; elle était entre les mains de l'Iduméen Hérode, qui l'avait reçue lui-même des Romains. Les Romains étaient les véritables maîtres. Quatre empires devaient se succéder depuis Daniel jusqu'au Christ. Le quatrième empire, celui des Romains, s'étendait sur tous les peuples. Après de longues et sanglantes guerres, il

[1] *Acta SS.*, 23 junii.

régnait une paix universelle. C'est que le Dieu de la paix allait venir. Tout le monde s'y attendait. Non-seulement les Juifs, mais des Gentils, qui adoraient le vrai Dieu, accouraient toujours plus nombreux à Jérusalem, persuadés que le Christ allait y paraître.

Dans cette attente générale, c'étaient surtout les Justes qui redoublaient leurs vœux et leurs prières. Il y avait un autre homme à Jérusalem : son nom était Siméon ; il était juste et pieux, attendant la consolation d'Israël. L'Esprit-Saint, qui était en lui, lui avait fait connaître qu'il ne verrait point la mort qu'il n'eût vu auparavant le Christ du Seigneur. Dans la même espérance, une sainte veuve, Anne la prophétesse, ne quittait point le temple, où elle jeûnait et priait nuit et jour. Le prêtre Zacharie, en offrant l'encens dans le sanctuaire, avait vu un ange qui lui annonça qu'il serait le père du Précurseur, de ce prophète qui devait précéder immédiatement le Christ. Zacharie en était sorti muet; mais le peuple s'aperçut bien qu'il avait vu quelque mystérieuse apparition ; et l'espérance de voir bientôt le Messie s'accrut dans tous les cœurs.

Unissons-nous à ces anciens Justes : conjurons avec eux le Seigneur de venir. Car il est venu, et il n'est pas venu : il est venu pour les âmes ferventes, il n'est peut-être pas encore venu pour nous. Il est temps, il est grand temps qu'il vienne. S'il n'est pas venu encore, c'est que je ne l'ai point assez désiré. Oh! venez, Seigneur Jésus, venez dans mon cœur! Ce n'est pas un palais, c'est une étable ! Au lieu d'un trône, il y a une crèche; au lieu d'un tapis royal, c'est de la paille. Mais venez-y seulement, et cette chétive étable surpassera en richesses tous les palais ; et vos anges quitteront le ciel pour venir vous y adorer et vous aimer avec moi.

La mystérieuse apparition de Zacharie commence à se dévoiler. Il est encore muet. Mais, quoiqu'il soit très-avancé en âge, ainsi que sa femme Élisabeth, qui de plus était stérile, cependant un fils leur est né. Que sera cet enfant? On raconte de lui des choses étonnantes. Une vierge de Nazareth est venue saluer sa mère : à cette voix il a tressailli de joie dans les entrailles maternelles; la mère elle-même a été remplie de l'Esprit-Saint, et a prophétisé de cette vierge des choses merveilleuses. Que sera cet enfant? Quel

nom lui donner? La mère ne veut pas qu'il s'appelle comme son père, Zacharie, c'est-à-dire *souvenir de Dieu;* mais Jean, c'est-à-dire *plein de grâce.* Encore une fois, que sera cet enfant?

Mais voici un autre prodige. La langue du père se délie : Jean est son nom, s'écrie-t-il. En même temps, le voilà qui, rempli de l'Esprit-Saint, prophétise un cantique : Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, parce qu'il nous a visités et qu'il a opéré la délivrance de son peuple ! Et toi, enfant, tu seras appelé le prophète du Très-Haut, car tu iras devant la face du Seigneur, pour préparer sa voie, et pour donner la science du salut à son peuple en la rémission des péchés : par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, qui, se levant dans le ciel, nous a visités pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et diriger nos pas dans la voie de la paix. Oh ! répétons en notre cœur avec les fidèles Israélites : Qu'en sera-t-il de cet enfant?

Mais qu'en sera-t-il de cet enfant, mais qu'en sera-t-il de ces enfants que je suis chargé d'instruire? Sera-ce un impie ou un bon chrétien? Sera-ce un saint ou un réprouvé? Cela dépend en partie de moi. Je dois, comme saint Jean, préparer la voie du Seigneur, afin qu'il vienne habiter dans leurs jeunes âmes. Je dois les instruire dans la science du salut, et les y porter par mon exemple. Ah ! pour cela il faudrait être moi-même un autre Jean, c'est-à-dire plein de grâce : grâce de l'intelligence, grâce de la prudence, grâce de la douceur, grâce de la fermeté, grâce de la patience. Bienheureux Précurseur, demandez-les à Jésus pour moi.

Le même jour, à Rome, la mémoire des saints martyrs qu'on accusa calomnieusement d'avoir été la cause de l'embrasement de la ville, et que l'empereur Néron fit mourir cruellement par divers genres de tortures. Les uns, revêtus de peaux de bêtes, furent exposés à des chiens affamés ; les autres crucifiés ; d'autres mis tout en feu pour servir de flambeaux durant la nuit. Ils étaient tous disciples des apôtres, et ce furent les prémices de cette troupe nombreuse de martyrs que l'Église romaine, champ fertile en ces sortes de fruits, offrit à Dieu avant que les apôtres lui eussent fait un sacrifice de leur vie. — Au même lieu, saint Fauste et vingt-trois autres martyrs. — A Satale en Arménie, sept frères martyrs, Orence, Héros, Pharnace, Firmin, Firme, Cyriaque, et Longin, soldats, auxquels l'empereur Maximien fit ôter le baudrier, parce qu'ils

étaient chrétiens : séparés ensuite des autres, et renfermés en divers lieux, ils y moururent accablés de douleurs et de misères. — A Créteil, dans le diocèse de Paris, les saints Agoard et Aglibert, martyrisés avec une infinité de chrétiens de l'un et de l'autre sexe. — A Autun, saint Simplice, évêque et confesseur. — A Lobes, saint Thiou, évêque. — A Style en Calabre, saint Jean, surnommé Théreste, qui se distingua par sa sainteté et par son exactitude à garder toutes les observances de la vie monastique.

XXVe JOUR DE JUIN.

SAINTE FÉBRONIE,

VIERGE ET MARTYRE. — VERS LA FIN DU VIe SIÈCLE.

Il y avait à Sybapolis, en Syrie, un monastère de filles dont la piété et la vie pénitente faisaient l'admiration des païens même. On y comptait plus de cinquante religieuses, la plupart appartenant aux conditions les plus élevées de la société. La supérieure y avait fait entrer dès l'âge de trois ans une de ses nièces, appelée Fébronie, et l'avait élevée avec le plus grand soin dans l'amour de la vertu. Sa nièce, parvenue à sa dix-neuvième année, était peut-être la personne la plus accomplie qu'il y eût dans tout l'empire romain, soit pour les avantages extérieurs, soit pour les qualités de l'esprit. Mais ce qui rehaussait infiniment l'éclat de son mérite, c'était une humilité profonde, une modestie admirable, une pureté et une innocence de cœur qui en faisaient un ange sur la terre. Aussi avait-elle solennellement renoncé aux espérances du monde, et de bonne heure elle avait résolu de n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ.

Sa tante, qui n'avait rien de si cher au monde que ce précieux trésor, ne la laissait jamais voir aux étrangers ; mais quelques précautions qu'elle pût prendre, on ne laissa pas que de parler d'elle au dehors, et plusieurs personnes avaient essayé, quoiqu'en vain, de pénétrer dans le monastère pour juger par leurs propres yeux du mérite de cette pieuse vierge. Cependant une jeune veuve issue d'une famille distinguée, qui n'était encore que catéchumène, sollicita la supérieure avec tant d'instances et lui donna

des raisons si touchantes du désir ardent qu'elle lui manifestait, qu'elle obtint d'entrer dans le couvent en se revêtant d'un habit religieux, et d'y paraître en la compagnie de ces saintes filles ; et Fébronie, qui n'aurait jamais consenti à se montrer ni à adresser la parole à une personne étrangère, accueillit la prétendue religieuse avec de grandes marques de charité. Puis elle s'entretint avec elle et lui parla d'une manière si touchante du bonheur de la vie religieuse, que Hiéric (c'était le nom de la jeune femme), qui était sur le point de contracter de secondes noces, renonça sur-le-champ au monde, et résolut de passer le reste de sa vie dans la retraite. Aussitôt elle voulut recevoir le baptême, et sa famille, frappée d'un changement si subit dans ses dispositions, se convertit elle-même tout entière à la religion chrétienne.

Cette conquête de Fébronie devait bientôt être suivie d'une victoire plus éclatante encore. Dioclétien persécutait alors l'Eglise avec une excessive cruauté, et des millions de martyrs cimentaient de leur sang la foi de Jésus-Christ. Le préfet Lysimaque et Sélène, son oncle, ennemi juré des chrétiens, furent envoyés à Sybapolis avec les ordres les plus sévères de la part de l'empereur. A la nouvelle de leur arrivée, l'alarme fut générale ; chacun chercha à fuir ou à se cacher ; et la supérieure du monastère déclara à ses compagnes qu'elles étaient libres de se retirer où elles voudraient, pour mettre leurs vies en sûreté. Quant à elle-même, elle était résolue d'attendre la mort dans son couvent, trop heureuse de terminer sa vie par le martyre. Toute ma peine, ajouta-t-elle, c'est de savoir ce que deviendra Fébronie. Ce que je deviendrai, répond aussitôt la sainte fille avec fermeté ! je resterai ici sous la protection de mon divin époux. Je ne crains rien. J'ai fait à Jésus-Christ le sacrifice de mon cœur ; je lui fais encore celui de ma vie. Je ne désire rien plus ardemment que de verser mon sang pour lui.

Sur ces entrefaites, une compagnie de soldats, envoyés par Sélène, et commandés par Prime, cousin germain du préfet Lysimaque, se présentent aux portes du couvent. Ils les enfoncent avec violence, et se précipitent sur les religieuses. Déjà la supérieure est près d'être immolée, lorsque Fébronie, se jetant aux pieds des soldats, les conjure de la faire mourir la première. A la vue de ant de courage et de hardiesse dans une personne si jeune et s

délicate, ils demeurent interdits ; ils s'arrêtent, ils hésitent, jusqu'à ce que Prime étant survenu, il leur ordonne de se retirer, et dit à Fébronie : Pourquoi n'avez-vous pas pris la fuite, comme la plupart de vos compagnes ? Allez : je vous donne la liberté ; mettez-vous à couvert des insultes qui pourraient vous arriver. Prime courut auprès de Lysimaque lui rendre compte de ce qu'il venait de faire, et lui dit : J'ai trouvé dans ce couvent celle que les dieux vous destinent pour épouse. C'est une jeune fille qui, à son air, me paraît de qualité, et qui est d'ailleurs d'une beauté incomparable. Mais, lui répond Lysimaque, j'ai entendu dire à ma mère que ces filles enfermées dans les monastères sont les épouses de Jésus-Christ. Je ne saurais donc penser à épouser jamais celle dont vous me parlez.

Pendant que Prime et Lysimaque s'entretenaient ensemble, un soldat, qui les avait entendus, fut dire à Sélène que Prime allait marier son neveu avec une jeune fille chrétienne. Là-dessus Sélène entra en colère, et se fit amener sur-le-champ Fébronie. Elle parut donc devant le juge, mais avec une telle expression de contentement et de paix sur le visage, que le tyran en demeura comme interdit. Etes-vous libre ou esclave ? lui demanda-t-il d'abord. Je suis esclave, répondit la sainte. — Et qui est votre maître ? — C'est Jésus-Christ, mon Sauveur et mon Dieu, à qui je me suis vouée dès le berceau. — C'est dommage que vous ayez été infatuée depuis si longtemps des principes de la secte chrétienne. Désabusez-vous aujourd'hui de toutes ces erreurs. Sacrifiez aux dieux et ils feront votre bonheur. Dès aujourd'hui vous deviendrez ma nièce, en épousant Lysimaque que voilà devant vous, et vous serez comblée d'honneurs et de richesses. Qu'on lui ôte ses chaînes, ajouta-t-il. Fébronie prenant alors un ton grave et sérieux, qui contrastait merveilleusement avec sa candeur et sa modestie ordinaires, et tenant d'une main ses chaînes qu'elle était si fière de porter : Je vous en prie, seigneur, dit-elle, ne m'ôtez pas un ornement qui fait mon bonheur et ma gloire ; et pour ne pas vous fatiguer par de longs discours, sachez que je ne consentirai jamais à la proposition que vous me faites. Non, jamais je n'adorerai les démons. Et ne croyez pas, parce que je suis femme, que vous parviendrez à ébranler ma résolution par vos menaces et les tourments. Je suis prête à souffrir les plus grands supplices, plutôt que de re-

noncer à Jésus-Christ, mon seul et unique époux pour toujours.

A ces mots, Sélène, outré de dépit et de colère, fait déchirer à coups de fouet la généreuse Fébronie, dont le corps sanglant n'est bientôt qu'une grande plaie. Ensuite il ordonne qu'elle soit étendue sur un gril de fer et brûlée à petit feu. Les païens eux-mêmes, témoins de cette barbarie, détournent avec horreur leurs regards d'un spectacle si atroce ; mais Fébronie paraît insensible et elle n'a de voix que pour bénir le Seigneur de ce qu'il l'a jugée digne de souffrir pour lui ; elle est au comble de la joie au milieu des tourments qu'elle endure. Tant d'intrépidité met le comble à la fureur du tyran, qui lui fait briser les dents et déchirer le sein avec un redoublement de rage et de cruauté. Mais tout est inutile : rien ne peut ébranler le courage de cette sainte fille, et Sélène, pour en finir, lui fait trancher la tête.

Lysimaque et Prime, tous deux favorables aux chrétiens, le premier surtout, dont la mère était chrétienne, avaient été témoins du combat et du triomphe de Fébronie. Ils s'entretenaient douloureusement ensemble de l'héroïsme qu'elle avait montré, lorsqu'on vint tout à coup leur annoncer la fin subite de Sélène, qui, devenu furieux, s'était brisé la tête contre un pilier. Saisi d'horreur en apprenant cet événement tragique : Il ne manquait plus que ce trait, dit Lysimaque à son ami, pour mettre le comble au triomphe de Jésus-Christ et à la gloire de sa servante. Allez, je vous prie, faire emporter le corps de cette héroïne ; recueillez même la terre qui a été teinte de son sang ; renfermez ses restes précieux dans un riche cercueil, et si quelqu'un veut s'y opposer, dites que vous agissez par mes ordres.

Dès ce moment, ils firent cesser la persécution et embrassèrent l'un et l'autre la religion de Jésus-Christ [1].

Le même jour, au territoire de Golet, près de Nusco, saint Guillaume, confesseur, instituteur des ermites de Monte-Vergine. — A Bérée, la fête de saint Sosipatre, disciple de l'apôtre saint Paul. — A Rome, sainte Lucie, vierge et martyre, avec vingt-deux autres saints martyrs. — A Alexandrie, saint Gallican, martyr, personnage consulaire, qui avait reçu

[1] Voir la *Vie des Saints*, publiée à Érivan, t. I, p. 451. Cette vie de sainte Fébronie est résumée dans le martyrologe romain.

l'honneur du triomphe, et que l'empereur Constantin aimait tendrement. Converti à la foi de Jésus-Christ par les saints Jean et Paul, il se retira avec saint Hilarin dans la ville d'Ostie, où il se donna tout entier à l'hospitalité et au service des infirmes ; ce qui, ayant été publié par toute la terre, une infinité de monde vint de tous côtés pour voir un homme qui avait été patrice et consul, nettoyer les pieds des pauvres, dresser les tables où ils devaient manger, leur donner à laver, servir les malades, et s'appliquer à tous les autres exercices de la charité et de la piété chrétienne. Il fut depuis, sous Julien l'Apostat, chassé de cette ville, et contraint de se réfugier à Alexandrie, où le juge Raucien, qui voulait l'engager à sacrifier aux idoles, ne recevant de lui que du mépris, le fit mourir par le glaive, et le rendit martyr de Jésus-Christ. — A Besançon, saint Antide, évêque et martyr, massacré par les Vandales pour la foi de Jésus-Christ. — A Riez en Provence, saint Prosper d'Aquitaine, évêque de cette ville, homme très-savant et d'une piété remarquable, qui combattit généreusement contre les Pélagiens pour la défense de la foi catholique. — A Turin, la fête de saint Maxime, évêque et confesseur, célèbre par sa science et sa sainteté. — En Hollande, saint Adelbert, confesseur, disciple de saint Willibrod.

XXVIe JOUR DE JUIN.

SAINT ANTHELME,

ÉVÊQUE DE BELLEY.

Né vers l'an 1107, Anthelme était de la première noblesse de Savoie. Ses parents le firent étudier dès sa jeunesse, et lui procurèrent deux bénéfices considérables, un à Genève et un à Belley : c'étaient les principales dignités de ces deux églises. Elles lui donnaient une grande considération et d'amples revenus, dont il usait magnifiquement, prenant plaisir à bien recevoir ceux qui allaient le voir, et à leur rendre toutes sortes de services ; ce qui lui acquit beaucoup d'amis. Il était aussi très-libéral envers les pauvres, et sa vie était pure, mais dissipée et occupée des soins temporels. Ayant passé la première jeunesse, il s'adonna à visiter les religieux, particulièrement les chartreux, plus par curiosité qu'à dessein de se convertir. Un jour, étant allé avec quelques jeunes gens de son âge à la chartreuse des Portes, dont le vénérable Bernard était alors prieur, ce saint homme, qui avait déjà

fait un grand nombre de conversions, exhorta fortement Anthelme à penser à son salut, et quelques autres chartreux en firent de même. Anthelme ne se rendit pas pour lors, seulement il se recommanda à leurs prières et se retira. Étant venu à la maison d'en bas de cette chartreuse, il fut retenu pour y passer la nuit par les frères convers et le procureur Boson, qui était son parent, et homme d'une industrie merveilleuse. Le lendemain, il remonta à la maison d'en haut, visita les logements des moines, et fut tellement touché de leur genre de vie et de leurs discours, qu'il demanda à être reçu parmi eux. Ils l'exhortèrent à régler ses affaires et à prendre jour pour revenir ; mais il leur dit : J'ai résolu de demeurer ici dès aujourd'hui ; je laisse de quoi payer mes dettes, et j'ai de bons amis pour tout exécuter. Il prit donc l'habit, et embrassa leur observance avec une grande ferveur.

Il était encore novice quand il fut envoyé à la grande chartreuse, où le nombre des moines était très-petit. Là, il s'appliquait à la prière, à la méditation, au travail des mains, à la mortification, prenant tous les jours la discipline, et il avait un grand don de larmes. Ayant été fait procureur, il s'acquitta très-dignement de cet emploi, soit pour la conduite des frères convers, soit pour les aumônes et le soin du temporel. Ensuite on le fit prieur. Le vénérable Guigues, après avoir exercé cette charge pendant vingt-sept ans, mourut en 1136, laissant une telle réputation, qu'on l'appelait simplement le bon prieur. Son successeur fut Hugues, sixième prieur de la grande chartreuse, qui, après avoir gouverné deux ans, se démit de sa supériorité, et fit élire à sa place saint Anthelme, en 1138. Quelques années auparavant, des avalanches de neige tombant du haut des montagnes, et entraînant de la terre et des pierres, avaient accablé plusieurs chartreux sous les ruines de leurs cellules. Cet accident emporta en un jour la plus grande partie de cette sainte communauté, et le peu de moines qui restèrent se relâchèrent de l'observance après la mort du bienheureux Guigues. Saint Anthelme s'appliqua donc à la rétablir, suivant les constitutions écrites par ce saint prieur. Il employa la douceur et la sévérité, et chassa quelques indociles qui lui résistaient : en même temps il réparait les bâtiments, et remit la chartreuse dans un état florissant. Un de ses deux frères l'avait précédé dans cette communauté sainte, le second l'y suivit

ainsi que leur père. Saint Anthelme reçut encore au nombre des frères convers un des plus grands seigneurs de son temps, le comte Guillaume de Nevers, le même que les évêques et les seigneurs de France avaient désigné, par la bouche de saint Bernard, pour gouverner le royaume avec l'abbé Suger, pendant le voyage du roi Louis le Jeune en Orient.

Après avoir gouverné douze ans la grande chartreuse, saint Anthelme fit mettre à sa place Basile, qui en fut le huitième prieur, et rentra dans le silence de sa cellule. Mais, quelque temps après, Bernard, prieur des Portes, le demanda pour son successeur, ne se croyant plus en état de gouverner cette maison à cause de son grand âge. Anthelme devint donc prieur des Portes. Y ayant trouvé beaucoup d'argent et de blé, il en fit de grandes distributions aux laboureurs du voisinage, pour leur donner de quoi semer dans une année de disette, et ne laissa pas ensuite d'augmenter les revenus du monastère en défrichant des bois. En ce temps-là, c'est-à-dire vers l'an 1158, Gui, comte de Forèz, ayant surpris la ville de Lyon, la pilla, et fit sentir son indignation principalement au clergé, prétendant que l'Eglise avait usurpé sur sa famille la seigneurie de la ville, au moins pour la plus grande partie. En cette occasion, l'archevêque Héraclius et les principaux de son clergé se réfugièrent à la chartreuse des Portes, où le prieur Anthelme les reçut à bras ouverts et les défraya libéralement tant que dura cette tempête. Mais à peine avait-il gouverné deux ans cette maison, qu'il se retira encore et retourna à sa cellule de la grande chartreuse.

Tel était saint Anthelme, quand il eut l'occasion et la gloire de combattre courageusement pour l'unité catholique, contre l'antipape Octavien, qui, aveuglé par une ambition diabolique, envahit le siége du prince des apôtres, et, ce qui est plus exécrable encore, livra l'Eglise à la puissance impériale. Ces réflexions sont du biographe contemporain de saint Anthelme.

L'an 1163, l'évêché de Belley en Bourgogne étant venu à vaquer, le parti le plus puissant du chapitre élut un jeune homme noble et le mit en possession de la maison épiscopale ; mais l'autre parti élut un moine, et l'envoya au pape Alexandre, qui était alors en France, pour faire confirmer l'élection. Le Pape différa de donner réponse aux députés, ne doutant point que l'autre parti

n'envoyât aussi les siens ; ce qui ne manqua pas. Cependant, quelques chanoines plus modérés, quoique en petit nombre, voulant réunir les deux partis, proposèrent d'élire le chartreux Anthelme. Tous s'y accordèrent avec joie, même celui qui avait été élu le premier ; car il était parent de saint Anthelme. Mais ils savaient tous qu'il serait très-difficile de le tirer de sa solitude ; ils allèrent promptement trouver le pape Alexandre, qui, plein de joie, les félicita d'avoir pris un si bon parti, et leur dit qu'ils seraient heureux sous un tel pasteur. Il y fit consentir, quoique avec peine, les premiers députés, et, les ayant tous réunis, il écrivit à saint Anthelme, lui ordonnant, par l'autorité du Siége apostolique, de se charger de l'église de Belley, et manda au prieur et aux religieux de la grande chartreuse de le donner à ceux qui le demandaient, et s'il refusait d'accepter, de l'y contraindre par autorité.

Mais saint Anthelme ayant appris ce qui se passait, et l'arrivée de ceux qui devaient l'emmener, résolut de s'enfuir, et se cacha. Les chartreux le cherchèrent si bien qu'ils le trouvèrent; et, l'ayant amené avec bien de la peine à la communauté assemblée, ils lui exposèrent l'ordre du Pape et lui montrèrent ses lettres. Le prieur y ajouta son commandement, les religieux leurs exhortations, les députés leurs prières au nom de toute l'église de Belley. Mais Anthelme demeura ferme à refuser, protestant qu'il ne sortirait jamais de son désert. Enfin, par un pieux artifice, on lui proposa le choix, ou d'obéir au Pape et d'accepter, ou d'aller trouver le Pape même, qui, lui disait-on, connaissant votre résolution définitive, ne vous fera point de violence. Flatté de cette espérance, il se mit en chemin ; mais les députés se gardèrent bien de le quitter.

Quand il fut arrivé auprès du pape Alexandre, il fut reçu avec honneur de lui et de toute sa cour ; car on l'y connaissait pour un homme de grand mérite. Ayant eu audience du Pape, il dit qu'il n'était venu que pour lui demander grâce et le supplier de ne pas le contraindre à faire ce qui n'était avantageux ni à lui-même, ni à l'église qui le demandait; qu'il était un ignorant, un homme sans expérience, un misérable ; enfin, qu'il avait fait vœu de ne point sortir de son désert. Ces paroles étaient accompagnées de beaucoup de larmes. Le Pape lui répondit : Ne veuillez pas, mon

fils, prétendre nous imposer par de mauvaises excuses ; nous connaissons votre capacité. Pourquoi vous découragez-vous ? Il faut obéir. Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit. Faites attention à cette parole de l'Écriture : C'est comme immoler aux idoles, que de n'obéir pas ; et c'est comme un péché de divination, que de ne vouloir pas se soumettre. Considérez jusqu'où s'étend la vertu d'obéissance dont vous avez fait profession. Vous avez fait vœu de vous renoncer vous-même et de suivre Jésus-Christ ; vous devez donc faire, non pas votre volonté, mais la sienne. Par ces paroles et d'autres, le Pape tâcha de l'encourager et de le persuader. Anthelme demeura confus, gardant le silence, sans oser rien dire. Enfin, le jour de la Nativité de la sainte Vierge, le pape Alexandre le sacra solennellement de sa main. Il le retint quelques jours auprès de lui ; et, comme les prélats de la cour de Rome s'entretenaient familièrement de diverses choses avec saint Anthelme, il leur citait souvent l'Écriture sainte fort à propos ; ce qui leur faisait dire entre eux : Certes, ce n'est point là un ignorant et un homme sans lettres comme il voulait le faire accroire, mais un homme prudent et docte. Lui, désirant se retirer le plus tôt possible, le Pape le congédia gracieusement avec sa bénédiction et quelques petits présents [1].

Depuis son épiscopat, il ajouta plutôt à ses austérités corporelles qu'il n'en diminua. Il faisait l'office divin, non dans sa chapelle, mais dans la cathédrale, avec les chanoines, pour s'en acquitter avec plus de dignité. Il eut grand soin de purifier son clergé, et, après les exhortations charitables, il déposa six ou sept prêtres concubinaires. Il n'avait pas moins de zèle pour le bien de son peuple. Par la négligence du comte Humbert de Savoie, les malfaiteurs se multipliaient, non-seulement dans le diocèse de Belley, mais dans la Savoie entière. Ils vexaient sans crainte les clercs, les veuves, les orphelins et les pauvres. Seul, Anthelme entreprit de réprimer leurs brigandages, ce que n'avait osé tenter aucun des évêques. Il menaça d'abord les coupables, et puis les frappa de l'excommunication. Ils avaient beau le menacer à leur tour, lui qui ne demandait pas mieux que d'endurer le martyre pour la justice, ils étaient réduits finalement à se soumettre mal-

[1] Voir la *Vie de saint Anthelme*. *Acta SS.*, 26 junii.

gré qu'ils en eussent, et à faire pénitence. On en vit une preuve dans le comte même de Savoie.

Ce prince ayant fait emprisonner injustement un prêtre du diocèse de Belley, le saint évêque le redemanda, et, sur son refus, il excommunia le prévôt qui l'avait fait arrêter. Il fit ensuite sortir le prêtre de prison, par le moyen de l'évêque de Saint-Jean de Maurienne. Les gens du prévôt tuèrent ce prêtre, et saint Anthelme, qui avait d'ailleurs quelque différend avec le comte Humbert touchant les droits de son église, le menaça de l'excommunier, s'il ne se désistait de ses injustes entreprises, et s'il ne faisait faire satisfaction pour le meurtre du prêtre. Le comte, en colère, le menaça de son côté. L'évêque réitéra ses admonitions ; le comte s'en moqua, disant qu'il avait un privilége du Pape pour ne pouvoir être excommunié. L'évêque excommunia le prince, en sa présence même. Le prince, furieux, le menace de tous les maux, les courtisans ajoutent qu'il mérite d'être puni sur-le-champ. L'évêque, plus intrépide que jamais, excommunie une seconde fois le prince, le livre à Satan et le frappe d'anathème. Tous les assistants tremblaient pour l'évêque, qui ne tremblait pas. Le comte se plaignit au pape Alexandre de l'infraction de son privilége. Le Pape manda au bienheureux Anthelme, par saint Pierre, archevêque de Tarentaise, et un autre évêque, de lever cette excommunication comme ayant été faite légèrement. Il leur donna en même temps commission d'absoudre le comte, si le saint, dont il connaissait la fermeté, refusait de le faire. Les évêques pressèrent Anthelme d'obéir au souverain Pontife et d'apaiser le prince. Mais il répondit : Celui qui a été lié justement ne doit pas être délié qu'il n'ait satisfait par la pénitence à celui qu'il a offensé. Saint Pierre lui-même n'a pas reçu le pouvoir de lier ou de délier ce qui ne doit pas l'être. Soyez donc assurés que je ne me relâcherai point de la sentence que j'ai prononcée justement, à moins qu'il ne satisfasse pour son offense. Les deux prélats se retirèrent sans oser passer outre. Mais le Pape, l'ayant appris, donna lui-même l'absolution au comte, et le fit savoir à Anthelme.

Il en fut touché au point qu'il quitta son évêché et se retira dans sa cellule de la chartreuse, pour ne plus penser qu'à servir Dieu dans le silence. Tout le pays fut alarmé de sa retraite, et on

députa au Pape, qui le contraignit de revenir à son église. Cependant le comte, quoique absous par le Pape, n'osait se croire véritablement absous ni se présenter jusqu'à ce que, s'étant humilié devant le saint évêque et ayant promis de satisfaire à la pénitence qu'il lui ordonna, il eût reçu de lui l'absolution. Anthelme, qui l'avait toujours beaucoup aimé, même dans le moment qu'il le séparait de l'Église, l'exhorta depuis avec plus d'affection et de familiarité à faire le bien. Mais le voyant retomber dans sa négligence, manquer à ses promesses, et, au lieu de réprimer les désordres, en laisser commettre de plus grands encore, il lui fit de sévères reproches. Le comte le prit en haine, et disait souvent que nul homme sous le ciel ne lui était aussi odieux. Il lui faisait de grandes menaces, mais le respectait malgré lui, à cause de sa sainteté. Si un autre lui avait fait du mal, il en eût été bien aise. Un jour que l'évêque le sommait d'accomplir ses promesses et de réparer ses torts : Je suis prêt à vous répondre devant un tribunal séculier, répondit le comte. L'évêque répliqua : Vous me citez devant un tribunal de la terre, et moi je vous cite devant le tribunal du ciel, au dernier jour, devant le juste juge, qui est Dieu !

Anthelme s'était acquis par sa vertu une autorité merveilleuse. Tout l'ordre des chartreux le regardait comme son supérieur général, et tous les prieurs étaient sous sa dépendance : aussi veillait-il avec un grand zèle pour y prévenir le moindre relâchement. Quand il se trouvait dans des conciles ou dans des assemblées pour affaires temporelles, il n'y avait ni évêque ni autre, de quelque rang qu'il fût, qui ne lui cédât : la cour de Rome elle-même le respectait. Aussi ne craignait-il point de reprendre, en qui ce fût, ce qui était répréhensible, et, comme on voyait que ses corrections n'avaient pour principe que la charité, la plupart les recevaient de bon cœur. Quant aux pécheurs qui venaient à pénitence, il était plein de miséricorde, et mêlait ses larmes avec les leurs. Sa compassion pour les pauvres ne pouvait être plus grande. Il n'avait rien qui ne fût à eux; ne se réservant que ce qu'il fallait pour sa subsistance, il leur distribuait tout le reste. Sa prédilection était pour deux communautés très-pauvres de son diocèse, l'une de veuves et de vierges, l'autre de lépreux. L'année de sa mort fut une année de famine, où il régla de bonne heure tout ce qu'il ferait d'aumône chaque jour, jusqu'au 26me de

juin, qui fut celui-là même où il passa de la terre au ciel.

Dans sa dernière maladie, comme on l'exhortait à pardonner au comte de Savoie, il répondit : Je n'en ferai rien, à moins qu'il ne se désiste de son injuste prétention; qu'il ne promette de ne jamais rien demander à cette église, et ne se reconnaisse coupable de la mort de ce prêtre. Personne n'osait rapporter ce discours au comte, qui était dans le même lieu. Il n'y eut que deux chartreux autrefois grands seigneurs dans le monde, qui s'en chargèrent. Le comte Humbert, touché de Dieu, fondit en larmes, vint trouver le saint homme, reconnut sa faute, renonça à sa prétention et demanda pardon. L'homme de Dieu lui imposa les mains, et, le bénissant, il dit : Que le Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, vous accorde l'abondance de sa bénédiction et de sa grâce, qu'il vous fasse croître et multiplier, vous et votre fils. Comme le comte n'avait qu'une fille, les assistants crurent que le saint vieillard se méprenait, et voulurent lui faire dire votre fille. Mais il répéta jusqu'à trois fois avec insistance, vous et votre fils. L'événement justifia la prophétie du pontife mourant. Le comte eut dans l'année un fils, de qui descend la maison de Savoie. Saint Anthelme mourut le 26me de juin 1178, âgé de plus de soixante et dix ans, et dans la quinzième année de son épiscopat. L'Église honore sa mémoire le jour de sa mort[1].

Le même jour, à Rome, sur le mont Célius, les saints martyrs Jean et Paul, frères, dont le premier était intendant de la maison de la princesse Constance, fille de l'empereur Constantin; le second était son prémicier : ayant été décapités sous Julien l'Apostat, ils reçurent l'honneur du martyre. — A Trente, saint Vigile, évêque, qui, s'efforçant d'extirper les restes de l'idolâtrie, fut accablé sous une grêle de pierres que des hommes cruels et barbares lui jetèrent, et accomplit ainsi son martyre pour la défense du nom de Jésus-Christ. — A Cordoue en Espagne, la fête de saint Pelage, jeune enfant, qui, pour avoir confessé la foi, fut, par l'ordre d'Abdérame, roi des Sarrasins, déchiqueté et coupé en plusieurs morceaux avec des ciseaux, et acheva glorieusement son martyre. — A Valenciennes, saint Sauve, évêque d'Angoulême, et saint Supéry, martyrs. — En Poitou, saint Maixent, prêtre et confesseur, en qui Dieu fit éclater le don des miracles. — A Thessalonique, saint David, ermite. — Le même jour, sainte Persévérande, vierge.

[1] *Acta SS.*, 26 junii.

XXVIIe JOUR DE JUIN.

SAINT LADISLAS,

ROI DE HONGRIE.

Saint Ladislas, après la mort de son frère Gieisa, ayant été élu d'un voix unanime roi de Hongrie, n'accepta la couronne que sur la renonciation formelle de son oncle Salomon à tous ses droits. Celui-ci se repentit bientôt d'avoir cédé si facilement le trône, et il tenta de le reprendre; mais, battu dans plusieurs rencontres, il se vit abandonné de ses partisans et alla faire pénitence dans un monastère, à Pola en Istrie, où il mourut vers l'an 1100. Saint Ladislas fut un modèle de vertus chrétiennes, royales et militaires. Il repoussa jusque dans leurs déserts les Tartares qui désolaient le royaume par des courses continuelles; il rendit ses tributaires les Cumans, les Bulgares et les Serviens, et réunit à ses États, par héritage, la Dalmatie et la Croatie. Il aimait la justice et veillait à ce qu'elle fût exactement rendue à ses sujets, sans distinction; il fit d'immenses charités aux pauvres et fonda un grand nombre de monastères. Il fonda en particulier la ville de Grand-Varadin, où son corps est conservé dans un tombeau d'argent enrichi de pierres précieuses. Nous avons une lettre du pape saint Grégoire VII au saint roi Ladislas, où il le félicite de sa piété, de son zèle et de son dévouement, et lui recommande quelques fidèles ou vassaux de Saint-Pierre, qui avaient été injustement exilés, et que ce bon roi avait secourus. Saint Ladislas mourut le 30 juillet 1095, lorsqu'il était appelé au commandement de la première croisade. Le 27 juin est le jour auquel se fit la translation de ses reliques.

Le même jour, en Galatie, saint Crescent, qui fut disciple de l'apôtre saint Paul, et qui, passant par les Gaules, convertit un grand nombre d'infidèles à la foi de Jésus-Christ, par la force de ses prédications : étant retourné ensuite vers le peuple auquel il avait été donné spécialement pour évêque, il affermit les Galates dans l'œuvre du Seigneur jusqu'à la fin de sa vie, qu'il termina par le martyre, sous Trajan.—A Cordoue, saint Zoel, et dix-neuf autres saints martyrs.—A Césarée, en Palestine, saint Anecte,

martyr, qui, durant la persécution de Dioclétien, sous le président Urbain, ayant exhorté les autres au martyre, et renversé les idoles par sa prière, fut, suivant l'ordre du juge, fouetté par six soldats; il eut ensuite les mains et les pieds coupés, la tête tranchée, et reçut la couronne du martyre. — A Constantinople, saint Sampson, prêtre, qui s'occupait à recevoir les pauvres. — En Touraine, saint Jean, prêtre et confesseur.

XXVIIIe JOUR DE JUIN.

SAINT IRÉNÉE,

ÉVÊQUE DE LYON ET MARTYR.

Saint Irénée était disciple de saint Polycarpe, évêque de Smyrne, et presque contemporain des apôtres. Il était prêtre de Lyon, lorsque le saint évêque Pothin y fut martyrisé vers le milieu du second siècle, avec un grand nombre de fidèles. Ces martyrs, consultés par les chrétiens de l'Asie Mineure, s'étaient fortement prononcés contre l'hérésie des montanistes. Mais comme ils n'ignoraient pas que toutes les Eglises du monde sont obligées de s'accorder avec l'Eglise romaine, ils écrivirent au saint pape Eleuthère qui occupait alors la place du prince des apôtres. Ils choisirent pour porter leurs lettres à Rome le plus illustre personnage du clergé de Lyon et de Vienne : c'était saint Irénée, qu'ils recommandèrent vivement au Pape, en louant son zèle pour la loi de Jésus-Christ.

On est grandement étonné quand on pense que dans un temps aussi calamiteux, au plus fort de la persécution, lorsque l'évêque Pothin, déjà mort, eut laissé veuve cette église, et que les principaux du clergé, arrêtés et renfermés dans d'horribles cachots, s'attendaient de jour en jour à être égorgés ou livrés aux bêtes, ils aient voulu priver cette chrétienté désolée d'une personne aussi nécessaire. Cela nous porte à croire que cette légation avait encore pour objet l'intérêt de leur église. Après la mort de Pothin, la principale sollicitude des saints confesseurs et de tout le clergé dut être de donner à ce troupeau affligé un nouveau pasteur qui pût les préserver d'une entière destruction, et, la tempête finie, ra-

mener au bercail les brebis dispersées, et en réparer les pertes par de nouvelles conquêtes. Nul n'était plus propre à le faire que Irénée. Il fut donc choisi d'un commun consentement par les martyrs et par le clergé pour succéder à saint Pothin. Devant donc aller à Rome pour recevoir l'ordination du saint pape Eleuthère, ils le chargèrent des lettres concernant les affaires de la religion, y rendant, selon ce que demandaient les règles de l'Eglise, un témoignage authentique à sa foi, à sa piété et à son mérite.

Saint Irénée composa contre les principales hérésies de son temps une réfutation complète, en cinq livres. En voici le fond et la marche : l'unité de Dieu, créateur du ciel et de la terre, est proclamée par tous les siècles et tous les hommes. l'Eglise catholique est la fidèle dépositaire de cette tradition universelle. La sainteté est inséparable de cette Eglise. Cette Eglise est universelle. Elle est apostolique. Pour confondre tous les hérétiques, il suffit de la tradition de l'Eglise romaine. Ecoutons les paroles du saint :

« Mais, dit-il, comme il serait trop long de rapporter les successions de toutes les Églises, il est une voie plus courte encore. Pour confondre tous ceux qui, de quelque manière que ce soit, par attachement à leurs propres idées, par vaine gloire, par aveuglement ou par malice, font des assemblées illégitimes, il nous suffira de leur indiquer la tradition et la foi que la plus grande, la plus ancienne de toutes les Eglises, l'Eglise connue de tout le monde, l'Eglise romaine, fondée par les deux glorieux apôtres Pierre et Paul, a reçue de ces mêmes apôtres, annoncée aux hommes et transmise jusqu'à nous par la succession de ses évêques. Car c'est avec cette Eglise, à cause de sa plus puissante principauté, que doivent nécessairement s'unir et s'accorder toutes les églises, c'est-à-dire tous les fidèles, quelque part qu'ils soient, et que c'est en elle et par elle que les fidèles de tous pays ont conservé *toujours* la tradition des apôtres. [1] »

Voici, suivant saint Irénée, la série des évêques qui gouvernè-

[1] L. III, c. III, n. 2. Ad hanc enim Ecclesiam, propter potiorem principalitatem, necesse est omnem convenire Ecclesiam ; hoc est, eos qui sunt undique fideles, in quâ SEMPER ab his, qui sunt undique, conservata est ea quæ est ab apostolis Traditio. Fleury et d'autres après lui ont supprimé le mot TOUJOURS. Cette suppression en annonce et en explique beaucoup d'autres.

rent cette Eglise jusqu'à son temps : Lin, duquel Paul fait mention dans ses épîtres à Timothée; il eut pour successeur Anaclet, et celui-ci Clément, qui avait vu les apôtres, conversé avec eux, voyait encore devant ses yeux leur tradition et entendait leur prédication retentir à ses oreilles. A Clément succéda Évariste; à Évariste, Alexandre. Le sixième, après les apôtres, fut Sixte; après lui, Télesphore, qui souffrit un glorieux martyre. Ensuite, successivement, Hygin, Pie, Anicet, à qui Soter ayant succédé, maintenant Eleuthère possède l'épiscopat au douzième rang après les apôtres. « C'est par le canal de cette même succession qu'est venue jusques à nous la tradition des apôtres dans l'Eglise. Et voilà une démonstration complète que la foi venue jusqu'à nous est la foi une et vivifiante que les apôtres ont confiée à l'Eglise [1]. Ayant donc, ajoute le saint, une démonstration d'un si grand poids, il n'est pas nécessaire de chercher ailleurs la vérité, qu'on peut apprendre si facilement de l'Eglise, où les apôtres ont rassemblé, comme dans un immense réservoir, toutes les eaux de la divine sagesse, afin que quiconque voudra y puise le breuvage de vie. En sorte que les mêmes apôtres ne nous eussent-ils pas laissé les Ecritures, il suffirait de suivre la tradition, qu'ils ont confiée à ceux qu'ils chargeaient de gouverner les églises. Et de fait, voilà ce qu'observent beaucoup de nations barbares, qui croient en Jésus-Christ sans papier ni encre, ayant la doctrine du salut écrite dans leurs cœurs par le Saint-Esprit, et gardant fidèlement la tradition ancienne. Ceux qui ont ainsi cru et croient encore sans lettres, nous sont barbares quant au langage; mais quant aux sentiments, aux mœurs et à la conduite, leur foi les a rendus très-sages, très-agréables à Dieu et très-fidèles observateurs de la justice et de la chasteté. Et si quelqu'un leur annonçait dans leur dialecte les inventions des hérétiques, aussitôt ils boucheraient leurs oreilles, s'enfuiraient au plus loin et ne supporteraient pas même d'entendre ces blasphèmes. L'ancienne tradition les rend si fermes dans la foi, que ces doctrines monstrueuses ne leur viennent pas même dans

[1] Hâc ordinatione et successione, ea quæ est ab apostolis Traditio et veritatis præconatio pervenit usque ad nos. Et est plenissima hæc ostensio, unam et eamdem vivificatricem fidem esse, quæ in Ecclesiâ ab apostolis usque nunc sit conservata et tradita in veritate. *Iren.*, c. III, n. 3.

l'esprit. » Enfin après avoir proposé la tradition vivante comme une règle très-suffisante et invariable de la foi, il reprend la preuve qu'il avait dessein de traiter plus amplement, savoir la preuve par les Ecritures.

Le pieux lecteur verra surtout avec plaisir ce qu'il dit sur la sainte Eucharistie et sur le sacrifice de la messe, ainsi que sur la vierge Marie.

Dans le quatrième livre, après avoir montré que les sacrifices extérieurs étaient inutiles sans la charité et les vertus intérieures, il ajoute : « Notre-Seigneur lui-même, conseillant à ses disciples d'offrir à Dieu les prémices de ses créatures, non pas comme s'il en avait besoin, mais pour n'être pas eux-mêmes sans fruit et sans reconnaissance, prit le pain qui est l'ouvrage du Créateur, et, rendant grâces, il dit : Ceci est mon corps ; et de même, prenant le calice, autre ouvrage du Créateur, il déclara que c'était son sang et enseigna la nouvelle oblation du Nouveau Testament, que l'Eglise ayant reçue des apôtres, offre à Dieu par tout le monde, suivant ce qui est dit dans le prophète Malachie : Du levant au couchant mon nom est glorifié parmi les nations, et en tout lieu on offre à mon nom la victime et le sacrifice purs.

« Il y a ici des oblations, comme il y en avait là. Il y avait des sacrifices dans l'ancien peuple, il y a des sacrifices dans l'Eglise ; il n'y a que l'espèce de changée, parce que ce ne sont plus des esclaves qui offrent, mais des hommes libres. Il n'y a que l'Eglise qui offre cette oblation au Créateur, lui offrant avec action de grâces son ouvrage : les Juifs n'en offrent plus. Quant aux hérétiques, comment pourront-ils être assurés que le pain sur lequel ont été rendues les actions de grâces, est le corps de leur Seigneur, et le calice son sang, s'ils ne le reconnaissent pas pour le Fils du Créateur ? Comment encore disent-ils que la chair qui est nourrie du corps et du sang du Seigneur, ira dans la corruption et ne recevra point la vie ? Qu'ils changent d'opinion, ou qu'ils cessent d'offrir ce qui a été dit. Pour nous, notre croyance est d'accord avec elle-même. Car comme le pain qui vient de terre, recevant l'invocation divine, n'est plus un pain commun, mais l'eucharistie composée de deux choses, l'une terrestre (sa chair), et l'autre céleste (son âme et sa divinité), ainsi nos corps, recevant l'eucharistie, ne

sont plus corruptibles, mais ont l'espérance de la résurrection [1].

« Puis donc que le calice mêlé et le pain rompu reçoit la parole de Dieu et devient l'eucharistie du sang et du corps de Jésus-Christ, par lesquels la substance de notre chair s'accroît et subsiste, comment nient-ils que la chair soit susceptible du don de Dieu, qui est la vie éternelle, elle qui est nourrie du sang et du corps du Christ, et qui est ses membres? Mais de même que le bois de la vigne déposé en terre fructifie en son temps, et que le grain de froment tombé en terre et décomposé se relève nombreux par l'Esprit de Dieu qui contient toutes choses; qu'ensuite l'un et l'autre sont utilisés par l'homme; et que, recevant la parole de Dieu, ils deviennent l'eucharistie, qui est le corps et le sang du Christ; de même nos corps, qui sont nourris d'elle, étant déposés en terre et dissous, ressusciteront en leur temps, le Verbe de Dieu leur donnant l'immortalité pour la gloire de Dieu le Père [2]. » Il n'est guère possible d'exprimer plus clairement la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie, le changement du pain et du vin en son corps et en son sang, ainsi que la nature adorable du nouveau sacrifice.

Le parallèle qu'il fait entre Eve et Marie n'est pas moins remarquable. « De même qu'Ève, dit-il, épouse d'Adam, mais encore vierge, fut, par sa désobéissance, et pour elle et pour toute le genre humain, une cause de mort, de même Marie, épouse de Joseph, mais vierge cependant, a été, par son obéissance, et pour elle et pour tout le genre humain, une cause de salut. Les chaînes de servitude que nous avait forgées Ève vierge par son incrédulité, Marie vierge les a brisées par sa foi. L'une a été séduite par l'entretien d'un ange, jusqu'à fuir Dieu en violant son précepte; l'autre est disposée, par l'entretien d'un ange, à concevoir et à porter Dieu dans son sein, en se soumettant à sa parole. Si celle-là désobéit à Dieu, celle-ci fut docile à lui obéir : en sorte que, d'Ève encore vierge, la vierge Marie est devenue l'avocate, et que le genre humain, dévoué à la mort par une vierge, est sauvé par une vierge, la désobéissance de l'une se trouvant compensée par l'obéissance de l'autre, et la ruse du serpent vaincue par la simplicité de la colombe [3]. »

[1] L. IV, c. XXXIII. — [2] L. V, c. II. — [3] L. III, c. XXXIII; l. V, c. XIX.

L'humilité de notre saint n'éclate pas moins dans cet ouvrage que sa charité. Les auteurs tant anciens que modernes y ont admiré sa profonde érudition dans les sciences divines et humaines, la vivacité de son esprit, la noblesse de ses expressions, l'élégance de ses similitudes, pour tout dire en deux mots, et sa doctrine et son éloquence. Voici néanmoins avec quelle modestie Irénée parle de lui-même à son ami : « Nous n'avons point l'habitude d'écrire, nous n'avons point étudié l'art du discours; mais la charité nous presse de vous faire connaître les doctrines qui, cachées jusqu'à présent, viennent d'être dévoilées au grand jour par un effet de la divine providence. Demeurant comme nous faisons parmi les Celtes, obligé de parler le plus souvent une langue barbare, n'attendez pas de nous ni l'art de l'éloquence, que nous n'avons point appris, ni la force et les grâces du style, que nous ignorons. Recevez avec charité ce que la charité nous a fait écrire sans ornement, dans un langage simple, mais conforme à la vérité. Plus capable que nous, ces faibles semences que vous recevez de notre part, vous leur ferez porter des fruits abondants dans la vaste étendue de votre génie; ce que nous avons indiqué en peu de mots, vous le développerez, et ce que nous avons exprimé faiblement, acquerra sur vos lèvres la force qui leur manque [1]. »

Saint Irénée, après avoir défendu la foi contre les hérétiques de son temps, après l'avoir propagée dans les Gaules par les hommes apostoliques qu'il envoya de côté et d'autre, tels que les saints Ferréol et Ferrution à Besançon, les saints Félix, Fortunat et Achillée à Valence, la scella enfin de son sang durant la persécution de Sévère. Ce qui rendit sa gloire encore plus grande, c'est que presque tout son peuple fut martyr avec lui. Une ancienne inscription, qu'on voit à Lyon à l'entrée de son église, en porte le nombre à dix-neuf mille hommes, sans compter les femmes et les enfants. Leur sang coulait par ruisseaux dans les places publiques [2].

Le même jour, la vigile des apôtres saint Pierre et saint Paul. — A Rome, saint Léon, pape, second du nom. — A Alexandrie, durant la même

[1] *Præfat.*, I° *lib.* — [2] *Acta SS.*, 28 *junii.*

persécution qui couronna saint Irénée, de Lyon, les saints martyrs Plutarque, Sérène, Héraclide, catéchumène, Héron, néophyte, un autre Sérène, avec les saintes femmes Rhaïde, catéchumène, Potamienne et Marcelle, sa mère. Entre tant d'illustres confesseurs, parut principalement la vierge Potamienne, qui, ayant soutenu de fréquents et rudes combats pour sa virginité, endura des tourments inouïs pour la foi et fut ensuite brûlée avec sa mère. — Le même jour, saint Papias, martyr, qui, durant la persécution de Dioclétien, après avoir été flagellé, jeté dans une chaudière pleine d'huile et de graisse bouillante, et souffert d'autres supplices aussi affreux, fut enfin couronné en perdant la tête. — A Utrecht, saint Bénigne, évêque et martyr.— A Cordoue, saint Argimir, moine, martyrisé pour la foi de Jésus-Christ, durant la persécution des Arabes.— A Rome, saint Paul, pape et confesseur.

XXIXe JOUR DE JUIN.

SAINT PIERRE,

PREMIER DES APOTRES ET PREMIER PAPE.

Jean-Baptiste devait précéder Jésus-Christ, comme un serviteur qui annonce son maître. Non-seulement il l'annonça, mais il le montra du doigt. Etant sur le bord du Jourdain avec deux de ses disciples et regardant Jésus qui passait, il dit : Voilà l'agneau de Dieu. Ces deux disciples l'ayant entendu ainsi, suivirent Jésus, et demeurèrent chez lui ce jour-là.

Or, André, frère de Simon-Pierre, fils de Jona ou Jean, de la ville de Bethsaïde, était l'un des deux qui avaient entendu dire ceci à Jean, et qui avaient suivi Jésus. Il rencontra d'abord son frère Simon à qui il dit : Nous avons trouvé le Messie (c'est-à-dire le Christ). Et il l'amena à Jésus. Or, Jésus l'ayant regardé, lui dit : Tu es Simon fils de Jona ; tu seras appelé Céphas, c'est-à-dire Pierre. Jésus le connaît du premier abord et sait à quoi il le destine. Il commence à former son Eglise ; et il en désigne le fondement : Vous vous appellerez Pierre. Vous serez cet immuable rocher sur lequel je bâtirai mon Eglise. Quand un Dieu nomme, l'effet suit le nom ; il se fit sans doute quelque chose dans saint Pierre à ce moment, mais qui n'est pas encore déclaré, et qui se découvrira dans la suite ; car tout ceci n'était encore qu'un com-

mencement ; ni saint Pierre ne suivit entièrement Jésus-Christ, ni saint André ne demeura alors avec lui qu'un jour. Il suffit que nous entendions que les préparations s'achèvent, et que le grand ouvrage se commence, puisque les disciples de Jean profitent de son témoignage pour reconnaître Jésus et lui amener d'autres disciples.

Jésus ayant quitté la ville de Nazareth, près de Cana, alla s'établir tout à fait à Capharnaüm, où il avait déjà séjourné quelque peu de temps avant son dernier voyage de Jérusalem. Dès lors il commença à prêcher et à dire : Le temps est accompli; le royaume de Dieu est proche ; faites pénitence, et croyez à l'Evangile, à la bonne nouvelle qui vous est annoncée. Et sa renommée se répandit dans tout le pays d'alentour. Et il enseignait dans les synagogues ; et tout le monde célébrait ses louanges [1].

Or, marchant le long de la mer de Galilée, Jésus vit deux frères, Simon, appelé Pierre, et André, son frère, qui jetaient leurs filets dans la mer ; car ils étaient pêcheurs, et il leur dit : Venez après moi, et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes. Eux aussitôt, abandonnant leurs filets, le suivirent. De là s'avançant, il vit deux autres frères dans une barque, Jacques, fils de Zébédée, et Jean, son frère, avec Zébédée, leur père, qui raccommodaient leurs filets; et il les appela. Eux aussitôt le suivirent, abandonnant leur père dans la barque, avec les filets et les ouvriers [2].

Voilà ceux qui doivent accomplir les prophéties, annoncer la nouvelle alliance, faire triompher la croix, établir partout l'empire du Christ. Est-ce qu'il ne veut point des grands de la terre, ni des riches, ni des nobles, ni des puissants, ni même des doctes, des orateurs et des philosophes ? Il n'en est pas ainsi. Voyez les âges suivants. Les grands viendront en foule se joindre à l'humble troupeau du Sauveur. Les empereurs et les rois abaisseront leur tête superbe pour porter le joug. On verra les faisceaux romains abattus devant la croix de Jésus. Les Juifs feront la loi aux Romains ; ceux-ci recevront dans leurs propres États des lois étrangères, qui y seront plus fortes que les leurs propres ; ils verront sans jalousie un empire s'élever au-dessus de leur empire, des lois au-dessus de leurs lois. Les orateurs viendront, et on leur

[1] Matth., iv, 13-17. — [2] Matth., iv, 18-22. Marc, i, 16-20.

verra préférer la simplicité de l'Evangile, et ce langage mystique, à cette magnificence de leurs discours vainement pompeux. Ces esprits polis de Rome et d'Athènes viendront apprendre à parler dans les écrits des Barbares. Les philosophes se rendront aussi ; et, après s'être longtemps débattus et tourmentés, ils donneront enfin dans les filets de nos célestes pêcheurs, où étant pris heureusement, ils quitteront les rets de leurs vaines et dangereuses subtilités, où ils tâchaient de prendre les âmes ignorantes et curieuses. Ils apprendront, non à raisonner, mais à croire et à trouver la lumière dans une intelligence captivée.

Accompagné de ses disciples, Jésus vint à Capharnaüm, et entrant aussitôt dans la synagogue, le jour du sabbat, il enseignait les assistants, et guérit un homme possédé de l'esprit immonde. En sortant de la synagogue, Jésus vint avec Jacques et Jean en la maison de Simon et d'André. Or, la belle-mère de Simon était au lit, ayant une grosse fièvre ; ils le prièrent aussitôt pour elle. Et lui s'approchant, la prit par la main, commanda à la fièvre : au même instant la fièvre la quitta ; elle se leva et se mit aussitôt à les servir.

Sur le soir, après le coucher du soleil (car c'était un jour de sabbat auquel les Juifs ne faisaient rien avant cette heure), on lui apporta tous les malades et tous les possédés. Toute la ville était assemblée devant la porte. Jésus mit la main sur chacun d'eux et les guérit tous ; de manière qu'il accomplit ce qui avait été dit par le prophète Isaïe : Il a pris sur lui nos infirmités, et il s'est chargé de nos maladies. Les démons sortaient aussi du corps de plusieurs, criant et disant : Vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. Mais il les menaçait, et les empêchait de dire qu'ils sussent qu'il était le Christ. Le diable étant le père du mensonge, Jésus ne voulut pas de son témoignage, même vrai [1].

Le lendemain, s'étant levé de fort grand matin, il sortit et s'en alla dans un lieu désert, et là il priait. Simon et ceux qui étaient avec lui l'y suivirent. Et, quand ils l'eurent trouvé, ils lui dirent : Tout le monde vous cherche. Et il leur dit : Allons aux villages et aux villes qui sont ici autour, afin que je prêche là aussi ; car c'est pour cela que je suis venu. Et il parcourait toute la Galilée,

[1] Matth., VIII, 14-17. Marc, I, 29-34. Luc, IV.

enseignant dans les synagogues, prêchant l'Evangile du royaume et guérissant toute langueur et toute infirmité parmi le peuple. Et sa renommée se répandit par toute la Syrie; et on lui présenta tous ceux qui étaient malades et affligés de diverses sortes de maux et de douleurs, des possédés, des lunatiques, des paralytiques; et il les guérit. Et de nombreuses troupes le suivirent de la Galilée, de la Décapole, de Jérusalem, de la Judée et d'au delà du Jourdain [1]. La Décapole était un pays de dix villes au delà du lac ou de la mer de Génésareth ou de Tibériade.

Or, il arriva que la foule se pressait autour de lui pour ouïr la parole de Dieu, et qu'il était debout près du lac de Génésareth. Et il vit deux barques qui étaient près du lac; et les pêcheurs étaient descendus et lavaient leurs filets. Montant donc en l'une de ces barques, qui était à Simon, il le pria de la conduire à quelque distance de la terre; et s'étant assis, il enseignait la multitude de dessus la barque. Et, quand il eut cessé de parler, il dit à Simon : Avancez en pleine mer et jetez vos filets pour pêcher. Simon lui répondit : Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre; mais à votre parole, je jetterai le filet. L'ayant donc fait, ils prirent une grande quantité de poissons, de manière que leurs filets se rompaient. Et ils firent signe à leurs compagnons qui étaient dans l'autre barque de venir les aider. Ils y vinrent et remplirent les deux barques, de sorte qu'elles allaient enfoncer. Simon-Pierre ayant donc vu cela, tomba aux genoux de Jésus, disant : Seigneur, éloignez-vous de moi, parce que je suis un homme pécheur. Car il était saisi d'épouvante, et tous ceux qui étaient avec lui, à cause de la capture de poissons qu'ils avaient faite, ainsi que Jacques et Jean, fils de Zébédée, qui étaient compagnons de Simon. Et Jésus dit à Simon : Ne crains point; désormais tu seras ainsi preneur d'hommes. Et quand ils eurent amené les barques à terre, ils abandonnèrent tout et le suivirent [2].

Simon avait été amené une première fois à Jésus, par son frère André, et en avait reçu le nom de Pierre. Plus tard, Jésus appela à sa suite les deux frères, ainsi que Jacques et Jean. Ils quittèrent alors leurs filets et le suivirent habituellement. Mais comme ils vivaient de la pêche, ils revenaient encore quelquefois à leurs bar-

[1] Matth., IV, 23-5. Marc, I, 35-39. Luc, IV, 42-44. — [2] Luc, V, 1-11.

ques. Peut-être qu'ils y employaient la nuit, afin de suivre le Seigneur pendant le jour. Après cette pêche miraculeuse, ils quittèrent non plus simplement leurs filets, mais tout : expression qui fait entendre que c'est ici leur vocation dernière et définitive, et que désormais ils s'attachent inséparablement à Jésus.

Si nous voulons considérer avec attention toutes les circonstances de cette pêche miraculeuse, nous y verrons toute l'histoire de l'Église, figurée avec les traits les plus frappants. C'est dans la barque de Pierre que Jésus monte ; c'est dans la barque de Pierre qu'il est assis, enseignant la foule des peuples ; c'est de la barque de Pierre qu'il instruit le genre humain. C'est à Pierre qu'il dit d'avancer en pleine mer ; cette mer, c'est le monde : mer profonde et orageuse, pleine de tumulte et d'agitations, où les individus et les peuples flottent çà et là à tout vent de doctrine, et se dévorent les uns les autres comme des poissons. C'est à Pierre que Jésus commande de jeter le filet dans cet abîme. C'est à Pierre qu'il est donné d'y prendre cette multitude innombrable de toute tribu et de toute langue, savants et ignorants, riches et pauvres, peuples et rois, ces grands poissons, ces monstres marins qui fendent les eaux avec un grand tumulte. Dans ce grand nombre, il y aura des esprits inquiets et impatients qui ne pourront se donner de bornes, ni se renfermer dans l'obéissance. La curiosité les agite, l'inquiétude les pousse, l'orgueil les emporte : ils rompent les rets, ils échappent, ils font des schismes et des hérésies ; ils s'égarent dans des questions infinies ; ils se perdent dans l'abîme des opinions humaines. Mais la multitude n'en remplira pas moins les deux barques, la synagogue et la gentilité : la synagogue d'où Pierre a jeté son filet ; la gentilité restée vide jusque-là, mais qui se remplit de la pêche de Pierre. Elles seront même si pleines, qu'elles failliront être submergées. La multitude des fidèles sera si grande, les méchants y seront tellement mêlés aux bons, les scandales y deviendront quelquefois si forts, il sera si difficile d'y porter la correction nécessaire, que l'Église semblera près d'être submergée par son propre poids ; mais non : elle abordera au rivage de l'éternité ; Jésus est avec elle.

Or, après une année environ de prédications et de miracles, il arriva que Jésus alla sur une montagne pour prier, et il passa toute la nuit dans la prière de Dieu. Lorsqu'il fit jour, il appela ses

disciples, et ils vinrent à lui. Il choisit douze d'entre eux, ceux que lui-même voulut, pour être avec lui, et pour les envoyer prêcher. Il leur donna le nom d'apôtres, qui signifie envoyés, et il leur accorda le pouvoir de guérir les maladies et de chasser les démons. C'étaient : Simon, qu'il surnomma Pierre, et André, son frère ; Jacques et Jean, fils de Zébédée, qu'il surnomma Boanergès ou enfants du tonnerre ; Philippe et Barthélemi ; Matthieu et Thomas ; Jacques, fils d'Alphée, et Judas, son frère, nommé Thaddée ; Simon, le Chananéen, surnommé le Zélé ; et Judas Iscariote, celui-là même qui le trahit. Puis, descendant avec eux, il s'arrêta dans un lieu uni comme une plaine, avec la troupe de ses disciples, et une grande multitude de peuple de toute la Judée et de Jérusalem, et de la contrée maritime, et de Tyr, et de Sidon, qui étaient venus pour l'entendre et pour être guéris de leurs maladies. Et ceux qui étaient tourmentés des esprits immondes furent guéris. Et la multitude cherchait à le toucher, parce qu'une vertu sortait de lui et les guérissait tous [1].

Or, Jésus, voyant cette foule, leur fit un discours qui commence par les huit béatitudes. Ce sermon sur la montagne est l'abrégé de tout l'Évangile, comme les huit béatitudes sont l'abrégé de tout le sermon.

« Et Jésus parcourait toutes les villes et les bourgades, enseignant dans les synagogues, prêchant l'Évangile du royaume, et guérissant toutes sortes de maladies et d'infirmités. Or, voyant la multitude de peuple, il en eut compassion, parce qu'ils étaient accablés de maux et gisant çà et là, comme des brebis qui n'ont point de pasteur. Alors il dit à ses disciples : La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. Priez donc le maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers dans sa moisson [2].

Et, ayant appelé ses douze disciples, il leur donna puissance sur les esprits impurs, pour les chasser, et pour guérir toutes sortes de langueurs et d'infirmités. Or, voici les noms des douze apôtres. Le premier, Simon, qui est appelé Pierre, et André, son frère ; Jacques, fils de Zébédée, et Jean, son frère ; Philippe et Barthélemi ; Thomas et Matthieu, le publicain ; Jacques, fils d'Alphée, et Lebbée, surnommé Thaddée ; Simon, Chananéen, et Judas

[1] Marc, III, 13-19. Luc, VI, 12-16. — [2] Matth., IX, 35-38.

Iscariote, qui est celui qui le trahit. Jésus envoya ces douze, deux à deux, après leur avoir donné ses instructions.

Cependant les apôtres, de retour de leur mission, s'étant rassemblés auprès de Jésus, ils lui racontèrent ce qu'ils avaient fait et ce qu'ils avaient enseigné. Et il leur dit : Venez vous retirer en particulier dans quelque lieu solitaire, et vous reposer un peu. Car, comme il y avait beaucoup de personnes qui allaient et venaient, ils n'avaient pas seulement le temps de manger. Étant donc montés dans une barque, ils s'en allèrent à l'écart, dans un lieu désert du territoire de Bethsaïde, à l'autre bord de la mer de Galilée, qui est celle de Tibériade. Il y en eut qui les virent partir, et beaucoup le surent ; de sorte qu'on y courut par terre de toutes les villes, et on y vint avant eux. Ils le suivaient en foule, parce qu'ils voyaient les miracles qu'il faisait dans la personne de ceux qui étaient malades. Jésus, sortant de la barque, vit cette grande multitude de peuple, et il en eut compassion, parce qu'ils étaient comme des brebis qui n'ont point de pasteur. Il les reçut, et monta sur une montagne, où il s'assit avec ses disciples. Or, la Pâque, qui est la fête des Juifs, était proche. Jésus commença à leur enseigner beaucoup de choses. Il leur parlait du royaume de Dieu, et il rendait la santé à ceux qui avaient besoin de guérison. Il nourrit ensuite cette multitude avec cinq pains et deux poissons, la congédia et s'enfuit sur la montagne, après avoir obligé ses disciples de passer avant lui de l'autre côté.

Il était déjà tard lorsque les disciples descendirent vers la mer. Ils montèrent dans la barque, et s'avançaient vers Capharnaüm, à l'autre bord de la mer. Or, il était déjà nuit, et Jésus n'était pas encore venu à eux. Cependant la barque au milieu de la mer était agitée des flots ; car un grand vent étant venu à souffler, la mer s'éleva. Jésus voyant qu'ils avaient beaucoup de peine à ramer, parce que le vent leur était contraire, il vint à eux vers la quatrième veille de la nuit, marchant sur la mer, et il voulait les passer. Lors donc qu'ils eurent fait, à force de rames, vingt-cinq ou trente stades, environ cinq quarts de lieue, ils aperçurent Jésus qui marchait sur la mer, et qui s'approchait de la barque, et ils eurent peur. C'est un fantôme, dirent-ils tout troublés, et la frayeur leur fit pousser un cri ; car ils l'aperçurent tous, et l'effroi fut universel. Mais aussitôt il leur parla, et leur dit :

Rassurez-vous, c'est moi ; ne craignez point. Seigneur, lui répondit Pierre, si c'est vous, commandez-moi d'aller à vous sur les eaux. Venez, lui dit-il. Et Pierre, descendant de la barque, marchait sur l'eau pour aller à Jésus. Mais voyant que le vent était fort, il eut peur, et, commençant d'enfoncer, il s'écria : Seigneur, sauvez-moi ! Et aussitôt Jésus étendant la main, le prit et lui dit : Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté ? Alors les disciples désirèrent de recevoir Jésus dans la barque, et il y monta. Dès que Jésus et Pierre y furent montés, le vent cessa ; ce qui les étonna encore davantage. Car dans le trouble où ils étaient, ils ne firent point réflexion à ce qui était arrivé au sujet des pains, parce que leur cœur était aveuglé. Et aussitôt la barque aborda au lieu où ils allaient. Alors ceux qui étaient dans cette barque, s'approchant de lui, l'adorèrent, en lui disant : Vous êtes vraiment le Fils de Dieu.

Après avoir ainsi traversé le lac, ils vinrent au pays de Génézareth. Les habitants reconnurent aussitôt Jésus, et parcourant toute la contrée, ils apportèrent les malades dans des lits, partout où ils entendaient dire qu'il était. En quelque lieu qu'il entrât, soit villages ou villes, on mettait les malades dans les places publiques, et on le priait de leur laisser seulement toucher le bord de sa robe. Et tous ceux qui le touchaient étaient guéris[1]. »

Ce miracle de la multiplication des pains, arrivé vers le temps de la Pâque judaïque, figurait le miracle plus grand de la Pâque chrétienne, dont Jésus allait annoncer l'institution.

Dans la synagogue de Capharnaüm, il annonça effectivement l'institution de la sainte Eucharistie, et dit entre autres ces paroles : Celui qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle ; et je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui. Dès lors, beaucoup de ses disciples se retirèrent de sa suite, et ils n'allaient plus avec lui. Jésus dit donc aux douze : Et vous, ne voulez-vous point vous en aller aussi ? Simon-Pierre lui répondit : Seigneur, à qui irions-nous ? vous avez les paroles de la vie éternelle. Et nous avons cru, et nous avons connu que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.

[1] Matth., xiv, 13-36. Marc, vi, 30-56. Luc, ix, 10-17. Joan, vi, 1-21.

Quelque temps après, Jésus s'en alla de Bethsaïde avec ses disciples dans le village de Césarée de Philippe. Pendant qu'ils étaient en chemin, comme Jésus était en prières, seul avec ses disciples, il leur fit cette demande : Qui disent les gens qu'est le Fils de l'homme ? Ils lui répondirent : Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste ; les autres, Elie ; les autres, Jérémie, ou un des prophètes ressuscité. Et vous, leur dit alors Jésus, qui dites-vous que je suis ? Pierre, répondant, lui dit : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. Jésus lui répartit : Tu es bienheureux, Simon, fils de Jona ; car ce n'est point la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans le ciel. Et moi aussi je te dis que tu es Pierre, et que sur cette même pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux ; et tout ce que tu lieras sur la terre sera aussi lié dans les cieux ; et tout ce que tu délieras sur la terre sera delié dans les cieux [1].

C'est un seul qui parle à un seul : Jésus-Christ, Fils de Dieu, à Simon, fils de Jona ; Jésus-Christ, qui est la vraie pierre et fort par lui-même, à Simon qui n'est pierre que par la force que Jésus-Christ lui communique ; c'est à celui-là que Jésus-Christ parle, et en lui parlant il agit en lui, et y imprime le caractère de sa fermeté ; et moi, dit-il, je te dis à toi, tu es Pierre ; et, ajoute-t-il, sur cette pierre j'établirai mon Eglise ; et, conclut-il, les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Pour le préparer à cet honneur, Jésus-Christ qui sait que la foi qu'on a en lui est le fondement de son Eglise, inspire à Pierre une foi digne d'être le fondement de cet admirable édifice. Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. Par cette haute prédication de la foi, il s'attire l'inviolable promesse qui le fait le fondement de l'Eglise. La parole de Jésus-Christ, qui de rien fait ce qu'il lui plaît, donne cette force à un mortel. Qu'on ne dise point, qu'on ne pense point que ce ministère de Pierre finisse avec lui ; ce qui doit servir de soutien à une Eglise éternelle ne peut jamais avoir de fin. Pierre vivra dans ses successeurs ; Pierre parlera toujours dans sa chaire ; c'est ce que disent les Pères ; c'est ce que confirment six cent trente évêques au concile de Chalcédoine. Jésus-Christ poursuit

[1] Matth., xvi, 13-19. Marc, viii, 27-29. Luc, ix, 18-20.

son dessein ; et après avoir dit à Pierre, éternel prédicateur de la foi : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, il ajoute : Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. Toi, qui as la prérogative de la prédication de la foi, tu auras aussi les clefs qui désignent l'autorité du gouvernement ; ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel. Tout est soumis à ces clefs ; tout, rois et peuples, pasteurs et troupeaux [1].

C'est ainsi que le plus docte et le plus éloquent évêque de France commentait, devant ses collègues assemblés, la promesse de Jésus-Christ à saint Pierre. Promesse, prédiction, il faut bien le remarquer : promesse inviolable, prédiction infaillible, mais non encore accomplie. Il dit au futur : Je bâtirai, je te donnerai. Ces paroles n'auront leur plein effet que quand il dira au présent : Pais mes agneaux, pais mes brebis. D'ici là, ce que Pierre pourra éprouver de faiblesses, ne touche aucunement les prérogatives qui lui sont annoncées, mais qu'il n'avait point encore reçues. Il n'était point encore institué chef de l'Église, mais seulement désigné pour l'être.

Après que Pierre eut confessé si hautement la divinité de son maître, et reçu de lui de si magnifiques promesses, « Jésus défendit fortement à ses disciples de dire à personne qu'il fût le Christ. Dès lors il commença à leur découvrir qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, qu'il y souffrît beaucoup ; qu'il y fût rejeté par les sénateurs, par les princes des prêtres et les scribes ou docteurs de la loi ; qu'il y fût mis à mort, et qu'il ressuscitât le troisième jour. Et il tenait ouvertement ce discours. Alors Pierre l'ayant tiré à part, commença de le reprendre, en lui disant : Ah ! Seigneur, que cela soit loin de vous ! non, cela ne vous arrivera point ! Mais Jésus, se retournant, dit à Pierre : Va derrière moi, Satan ; tu m'es un scandale, parce que tu ne goûtes point les choses de Dieu, mais celles des hommes. Puis, appelant à lui le peuple avec ses disciples, il leur dit : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. Car celui qui voudra sauver son âme (ou sa vie) la perdra ; et celui qui perdra son âme pour l'amour de moi et

[1] Bossuet. *Sermon sur l'unité de l'Eglise.*

de l'Évangile, la sauvera. En effet, que sert à un homme de gagner tout le monde, et de perdre son âme ? ou par quel échange pourra-t-il la racheter? Car si quelqu'un rougit de moi et de mes paroles parmi cette race adultère et pécheresse, le Fils de l'homme rougira aussi de lui, lorsqu'il viendra, accompagné des saints anges, dans la gloire de son Père. Car le Fils de l'homme doit venir dans la gloire de son Père avec ses anges, et alors il rendra à chacun selon ses œuvres. Il ajouta : En vérité, je vous le dis, parmi ceux qui sont ici présents, il y en a quelques-uns qui ne goûteront point la mort, qu'ils n'aient vu le royaume de Dieu venir en puissance, et le Fils de l'homme dans sa royauté [1]. »

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. Cette parole est bien dure : oui, au premier abord; mais dans le fond, elle n'est que gloire et que récompense. Si un roi mortel disait à des hommes de peine : Si quelqu'un d'entre vous veut venir avec moi dans mon palais, qu'il renonce à ce qu'il est pour devenir ce que je suis, qu'il rejette ses haillons pour prendre mes vêtements et mes armes, et qu'il me suive comme un ami fidèle, qu'il partage mes travaux pour partager ma gloire et mon royaume; qui de ces hommes ne se croirait au comble du bonheur? Et voici le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, qui nous dit à tous : Si quelqu'un veut venir après moi, non-seulement au combat, mais à la victoire, et à une victoire certaine, à un triomphe éternel : après moi au ciel, après moi dans ma gloire, après moi dans mon royaume; qu'il se renonce, qu'il se renonce en soi-même, pour se retrouver en moi ; qu'il se renonce méchant, pour se retrouver bon; qu'il se renonce pécheur, pour se retrouver juste; qu'il se renonce imparfait, pour se retrouver parfait; qu'il se renonce esprit borné et incertain, pour se retrouver comme infini et infaillible; qu'il se renonce volonté dépravée et impuissante, pour se retrouver droite et toute-puissante; qu'il se renonce chair terrestre et corruptible, pour se retrouver corps céleste, glorieux et incorruptible; en un mot, qu'il se renonce homme, pour se retrouver Dieu, pour se retrouver Jésus-Christ. A cet effet, qu'il prenne sa croix, qu'il

[1] Matth., xvi, 20-28. Marc, viii, 30-39, Luc, ix, 21-27.

supporte avec courage les travaux, les souffrances, l'espèce de mort que nécessitera cette divine transformation de lui-même. Qu'il me suive, guidé par mon exemple, soutenu de ma force. Tel est le mystère de l'abnégation chrétienne. Pierre ne le comprenait point encore. Par un attachement trop humain à son maître, il le détourne de ce qui doit opérer la gloire de Dieu et le salut des hommes; c'est pourquoi il est appelé Satan, c'est-à-dire adversaire. Mais il comprendra plus tard : alors il se réjouira d'avoir été trouvé digne de souffrir des outrages pour le nom de Jésus, et de mourir comme lui sur une croix.

Le Seigneur avait ajouté, que quelques-uns de ceux qui étaient là ne goûteraient point la mort, qu'ils n'eussent été témoins de sa gloire. Cette parole ne tarda point à s'accomplir.

« Environ huit jours après (il y en avait six de complets), Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, son frère. Et il les mena seuls à l'écart, sur une haute montagne, où il monta pour prier. Et pendant qu'il priait, l'aspect de son visage devint autre, et il se transfigura devant eux. Sa face devint resplendissante comme le soleil, ses vêtements devinrent blancs comme la lumière, brillants comme l'éclair, d'une blancheur vive comme la neige, en sorte qu'il n'y a point de foulon au monde qui puisse en faire de si blancs. Et voici qu'il parut deux hommes, qui s'entretenaient avec lui. C'étaient Moïse et Élie. Ils parurent dans un état de gloire, et ils disaient sa sortie du monde, qu'il allait accomplir dans Jérusalem. Mais Pierre, et ceux qui étaient avec lui étaient accablés de sommeil. En se réveillant, ils virent sa gloire et les deux hommes qui étaient avec lui. Moïse et Élie allaient le quitter, lorsque Pierre dit à Jésus : Maître, il est bon pour nous de rester ici; si vous voulez, faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, une pour Élie. Car il ne savait ce qu'il disait, tant ils étaient effrayés. Il parlait encore, lorsque parut une nuée lumineuse qui les couvrit de son ombre. Et ils eurent peur, lorsqu'ils les virent entrer dans la nuée. Et il vint de la nuée une voix, disant : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection : écoutez-le. Tandis que la voix se faisait entendre, il ne se trouva que Jésus tout seul. A ces paroles, les disciples, saisis de frayeur, tombèrent le visage contre terre. Mais Jésus s'approchant, les toucha et leur dit : Levez-vous, et ne craignez point. Alors, levant les yeux et les jetant

de tous côtés, ils ne virent plus avec eux que Jésus seul [1]. »

Dieu et les hommes, le ciel et la terre, sont témoins de la transfiguration de Jésus-Christ. Le Père éternel fait entendre sa voix. Moïse et Elie apparaissent; Moïse, par qui avait été donnée la loi que Jésus accomplissait; Elie, le plus grand thaumaturge parmi les prophètes de l'ancienne alliance, de cette alliance dont Jésus-Christ accomplissait les promesses; Moïse et Elie, qui avaient vu, l'un et l'autre, la gloire de Dieu sur le mont Horeb; Moïse et Elie, eux, dont l'un n'avait point goûté la mort, et dont l'autre avait été conduit à la mort d'une manière mystérieuse, et enseveli par Dieu même. Les trois témoins que Jésus-Christ amène avec lui, et qu'il avait coutume de distinguer parmi les autres apôtres, c'est Pierre, le roc, auquel il avait promis, huit jours auparavant, de fonder sur lui son Eglise : Pierre, le chef des apôtres; ce sont les enfants du tonnerre, Jacques, le premier martyr parmi les douze, et Jean, que Jésus aimait, qui était destiné à voir l'exécution des jugements de Dieu sur Jérusalem, et à recevoir de hautes révélations sur la future histoire de l'Église et du monde. Pierre dira plus tard : « Ce n'est pas en suivant de doctes fables que nous avons fait connaître la puissance et l'avénement de notre Seigneur Jésus-Christ; mais c'est après avoir été nous-mêmes les spectateurs de sa majesté. Car il reçut de Dieu le Père l'honneur et la gloire, lorsque, de la nuée où la gloire souveraine paraissait avec tant d'eclat, cette voix fut entendue : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toutes mes complaisances : écoutez-le. Et nous entendîmes nous-mêmes cette voix qui venait du ciel, lorsque nous étions avec lui sur la montagne sainte [2]. » Voilà ce que dira Pierre dans sa deuxième Epître. Mais sur le Thabor, au moment de la transfiguration, la joie, la surprise, la frayeur, le mettent hors de lui-même : il dit, sans savoir ce qu'il dit, faisons trois tabernacles, trois tentes; il voudrait mettre et Jésus-Christ, et Moïse, et Elie, chacun à part; Dieu réunit tout sous un même tabernacle, sous une même nuée lumineuse, il ramène tout à son Fils et à cette parole : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le; Moïse et Elie disparaissent, on ne voit plus que Jésus, fin de la loi et des prophètes; Jésus, dont Moïse et Elie viennent de dire les

[1] Matth., xvii, 1-8. Marc, ix, 1-7. Luc, ix, 28-36. — [2] II, Pet., i.

souffrances et la mort; Jésus, qui doit être crucifié, la seule chose que sauront prêcher les apôtres.

Et lorsque Jésus et ses disciples furent venus à Capharnaüm, ceux qui recevaient le tribut des deux drachmes vinrent à Pierre, et lui dirent : Votre maître ne paie-t-il pas le tribut? Il leur répondit : Oui. Et quand il fut entré dans la maison, Jésus le prévint et lui dit : Simon, que t'en semble? De qui est-ce que les rois de la terre reçoivent les tributs et les impôts? est-ce de leurs propres enfants ou des étrangers? Des étrangers, répondit Pierre. Jésus lui dit : Les enfants sont donc libres. Mais afin que nous ne les scandalisions point, va à la mer et y jette l'hameçon; et le premier poisson qui montera, prends-le; en lui ouvrant la bouche tu y trouveras un statère (valant quatre drachmes); prends-le et le leur donne pour moi et pour toi [1]. »

Dieu avait ordonné par Moïse que, toutes les fois qu'on ferait le dénombrement des enfants d'Israël, chaque homme paierait un demi-sicle ou deux drachmes de capitation, qui devait être employé à l'entretien du tabernacle, et qui le fut ensuite à l'entretien du temple. Il paraît même qu'avec le temps, les Juifs payèrent cette capitation tous les ans. De là les grandes sommes que, d'après le témoignage de Cicéron [2], ils envoyaient chaque année à Jérusalem, de toutes les parties de la domination romaine. Il y a toute apparence que c'est de cette collecte qu'il est ici question. La Galilée, dans laquelle était situé Capharnaüm, n'était pas encore réduite en province romaine, comme la Judée proprement dite, mais se voyait encore gouvernée par le tétrarque ou roi Hérode-Antipas. On n'y levait donc pas encore le tribut direct pour les empereurs romains, comme à Jérusalem et dans la Judée, qui se trouvaient sous le gouvernement de Ponce Pilate; mais on y levait, comme partout ailleurs, le didrachme pour le temple. Et ceci fait sentir toute la justesse du raisonnement que Jésus-Christ fait à saint Pierre; puisque les rois ne reçoivent de tribut que des étrangers, et non pas de leurs propres enfants, le tribut qu'on levait pour le temple, pour la maison de son Père, ne le regardait donc pas, lui, son Fils propre et unique.

Les apôtres s'étaient disputés à qui serait le plus grand : Jésus

[1] Matth., xvii, 23-26. — [2] Cicér. *Pro Flacco.*

leur enseigne à se disputer à qui serait le plus petit et le plus humble; à imiter la simplicité des petits enfants, à les respecter comme les pupilles des saints anges, à se garder, comme du plus grand malheur de les induire au péché par quelque mauvais exemple; à pardonner volontiers les injures, à exercer la correction fraternelle. A ce sujet, il établit la souveraine autorité de l'Église dans les contestations qui s'élèvent entre les fidèles : quiconque ne l'écoute pas doit être regardé comme un païen et un publicain. La raison en est dans la puissance que Jésus-Christ a conférée à ses apôtres par ces paroles : Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. Ces paroles avaient été adressées précédemment à saint Pierre. « C'était manifestement le dessein de Jésus-Christ, dit Bossuet, de mettre premièrement dans un seul ce que dans la suite il voulait mettre dans plusieurs; mais la suite ne renverse pas le commencement, et le premier ne perd pas sa place. Cette première parole : Tout ce que tu lieras, dite à un seul, a déjà rangé sous sa puissance chacun de ceux à qui on dira : Tout ce que vous lierez; car les promesses de Jésus-Christ, aussi bien que ses dons, sont sans repentance; et ce qui est une fois donné indéfiniment et universellement est irrévocable : outre que la puissance donnée à plusieurs, porte sa restriction dans son partage; au lieu que la puissance donnée à un seul, et sur tous, et sans exception, emporte la plénitude[1]. »

Or, le premier jour des azymes, dans lequel il fallait immoler la pâque, les disciples s'approchèrent de Jésus, et lui dirent : Où voulez-vous que nous allions vous faire les préparatifs pour manger la pâque? Il envoya deux de ses disciples, Pierre et Jean : Allez, dit-il, nous préparer la pâque, afin que nous la mangions. Ceux-ci dirent encore : Où voulez-vous que nous la préparions? Il leur dit : Allez dans la ville. Dès que vous y entrerez, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau. Suivez-le dans la maison où il entrera, et quelque part qu'il entre, vous direz au père de famille de cette maison : Voici ce que dit le maître : Mon temps approche, je fais la pâque chez vous avec mes disciples; où est le lieu où je puisse la manger avec eux? Et il vous montrera

[1] Bossuet, *Unité de l'Egl.*

une grande salle haute, toute tapissée. Faites-nous là les préparatifs. Ses disciples s'en allèrent à la ville, et, y étant arrivés, ils trouvèrent les choses selon qu'il leur avait dit, et ils firent les préparatifs de la pâque.

« Jésus ayant mangé la pâque de la loi ancienne, se leva de table et quitta ses vêtements ; puis ayant pris un linge, il le mit autour de lui. Puis versant de l'eau dans un bassin, il commença à laver les pieds de ses disciples, et à les essuyer avec le linge qu'il avait autour de lui. Il vint donc à Simon-Pierre. Mais Pierre lui dit : Seigneur, vous me lavez les pieds? Jésus lui répondit : Tu ne sais pas maintenant ce que je fais, mais tu le sauras dans la suite. Pierre lui dit : Jamais vous ne me laverez les pieds! Jésus lui répondit : Si je ne te lave, tu n'auras point de part avec moi. Alors Simon-Pierre lui dit : Seigneur, non-seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête! Jésus lui dit : Celui qui est déjà lavé n'a plus besoin que de se laver les pieds, et il est pur tout entier. Et vous aussi vous êtes purs; mais non pas tous. Car il savait qui devait le livrer, et c'est pour cela qu'il dit : Vous n'êtes pas tous purs, après donc qu'il leur eut lavé les pieds, et qu'il eut repris ses vêtements, il se remit à table, et leur dit : Savez-vous ce que je vous ai fait? Vous m'appelez maître et Seigneur ; et vous avez raison, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, votre Seigneur et votre maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns les autres. Car je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez vous-mêmes comme je vous ai fait[1]. »

Ah! que Jésus a vraiment aimé les siens, non-seulement jusqu'à la fin de sa vie, mais jusqu'à un excès d'amour. C'était la coutume en Orient de prendre fréquemment des bains : celui qui sortait de là n'avait plus besoin que de se laver les pieds : c'était la fonction du plus humble serviteur. Jésus la remplit à l'égard de tous ses disciples. Et cet amoureux abaissement pour leur procurer une entière pureté de corps, n'était que l'image d'un abaissement, d'un amour beaucoup plus grand, pour leur procurer une entière pureté d'âme : et l'un et l'autre afin de se donner lui-même à eux dans le mystère de son abaissement et de son amour. Car aussitôt il institua le sacrement de la sainte

[1] Joan., XIII, 1-15.

Eucharistie, et communia pour la première fois ses apôtres.

« Il s'excita de nouveau parmi eux une contestation, lequel d'entre eux devait passer pour le plus grand. Mais il leur dit : Les rois des nations les traitent avec empire; et ceux qui ont pouvoir sur elles, sont appelés bienfaiteurs ou évergètes. Or, vous, ne faites pas ainsi; mais que celui qui est le plus grand parmi vous, devienne comme le plus petit; et que celui qui gouverne, soit comme celui qui sert. Car lequel est le plus grand, de celui qui est à table, ou de celui qui sert? N'est-ce pas celui qui est à table? Et moi cependant, je suis parmi vous comme celui qui sert. C'est vous qui êtes toujours demeurés fermes avec moi dans mes tentations. Aussi je vous prépare le royaume, comme mon Père me l'a préparé, afin que vous mangiez et que vous buviez à ma table, dans mon royaume, et que vous soyez assis sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël.

« Le Seigneur dit ensuite : Simon, Simon; voilà que Satan a demandé à vous cribler, comme on crible le froment. Mais moi, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point; et toi, quand tu seras converti [1], affermis tes frères [2]. »

Les apôtres s'étaient disputés, qui aurait la première place. Jésus, dans sa réponse, leur apprend que leur ambition les exposait au plus grand péril; qu'il n'y avait d'espérance pour eux qu'en lui seul, et que Pierre était leur futur chef. C'est à celui-ci qu'il s'adresse : Simon, Simon, voilà que Satan vous a demandés, *vous*, au pluriel, vous tous qui disputez de la prééminence : Satan a demandé à vous cribler, vous agiter, vous jeter en l'air, vous précipiter en bas, faire de vous, en un mot, tout ce qu'il veut. Quel péril! Mais moi, j'ai prié pour toi, pour toi en particulier, pour toi avec distinction. Non que Jésus ait négligé les autres; mais, comme l'expliquent les saints Pères, parce qu'en affermissant le chef, il voulait empêcher par là que les membres ne vacillassent. C'est pourquoi il dit : J'ai prié pour toi, et non pas, j'ai prié pour vous. Et que l'effet de cette prière qu'il faisait

[1] Suivant de doctes interprètes, c'est ici un hébraïsme qui veut dire : *Et toi à ton tour, Et toi te tournant vers eux*; comme quand David dit à Dieu : *Deus, tu conversus vivificabis nos.* Jansen. Maldonat. — [2] Luc, XXII, 24-32.

pour Pierre, regardât les autres apôtres, la suite du discours le fait paraître manifestement, puisqu'il ajoute aussitôt après : Et toi, quand tu seras converti, affermis tes frères.

Quand il dit : j'ai prié pour toi, que ta foi ne défaille pas, il ne parle pas de cette foi morte qui peut rester dans les pécheurs, parce que celle-là n'empêche pas qu'on ne soit criblé par Satan ; c'est cette foi qui opère par la charité, laquelle, dit-il, j'ai demandé qu'elle ne défaillît point en toi. Jésus-Christ le demandait ainsi, lui qui dit : Je sais, mon Père, que vous m'écoutez toujours. Qui peut douter que saint Pierre n'ait reçu par cette prière une foi constante, invincible, inébranlable, et si abondante, d'ailleurs, qu'elle fut capable d'affermir, non-seulement le commun des fidèles, mais encore ses frères les apôtres et les pasteurs du troupeau, en empêchant Satan de les cribler [1].

Et cette parole revient manifestement à celle où il avait dit : *Tu es Pierre*, je t'ai changé ton nom de Simon en celui de Pierre, en signe de la fermeté que je te veux communiquer, non-seulement pour toi, mais encore pour toute mon Église ; car je la veux bâtir sur cette pierre. Je veux mettre en toi, d'une manière éminente et particulière, la prédication de la foi, qui en sera le fondement, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle, c'est-à-dire qu'elle sera affermie contre tous les efforts de Satan, jusqu'à être inébranlable. Et cela, qu'est-ce autre chose que ce que Jésus-Christ répète ici : Satan a demandé de vous cribler ; mais, Pierre, j'ai prié pour toi, ta foi ne défaillira pas ; et toi, confirme tes frères ?

Il est donc de nouveau chargé de toute l'Église ; il est chargé de tous ses frères, puisque Jésus-Christ lui ordonne de les affermir dans cette foi qu'il venait de rendre invincible par sa prière.

Cette parole : Affermis tes frères, n'est pas un commandement qu'il fasse en particulier à saint Pierre ; c'est un office qu'il érige et qu'il institue dans son Église à perpétuité. La forme que Jésus-Christ a donnée aux disciples qu'il rassemblait autour de lui, est le modèle de l'Église chrétienne jusqu'à la fin des siècles. Dès le moment que Simon fut mis à la tête du collége apostolique, qu'il fut appelé Pierre, et que Jésus-Christ le fit le fondement de

[1] Bossuet. *Méditat.*

son Église, par la foi qu'il y devait annoncer au nom de tous, dès ce moment se fit l'établissement, ou plutôt la désignation d'une primauté dans l'Église en la personne de saint Pierre. En disant à ses apôtres : Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles, il montra que la forme qu'il avait établie parmi eux passerait à la postérité. Une éternelle succession fut destinée à saint Pierre, comme il en fut aussi destiné une semblable durée aux autres apôtres. Il y devait toujours avoir un Pierre dans l'Église, pour confirmer ses frères dans la foi : c'était le moyen le plus propre pour établir l'unité, que le Sauveur désirait plus que toutes choses; et cette autorité était d'autant plus nécessaire aux successeurs des apôtres, que leur foi était moins affermie que celle de leurs auteurs.

Après plusieurs autres discours, Jésus ajouta : Voici que l'heure vient, et elle est déjà venue, que vous serez dispersés chacun de leur côté, et que vous me laisserez seul. Cependant je ne suis pas seul, car mon Père est avec moi [1]. Oui, je vous serai à tous cette nuit une occasion de scandale; car il est écrit : Je frapperai le pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées. Mais après que je serai ressuscité, je vous précéderai en Galilée [2]. Je vous ai dit ces choses, afin que vous ayez la paix en moi. Vous aurez de grandes tribulations dans le monde ; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde [3].

« Mais Pierre, prenant la parole, lui dit : Et quand tous les autres seraient scandalisés à votre sujet, pour moi, je ne le serai jamais. Jésus lui repartit : En vérité, je te dis que toi-même, aujourd'hui, cette nuit même, avant que le coq ait chanté deux fois, tu me renonceras trois fois. Mais Pierre insistait encore davantage : Et quand même il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renoncerai point. Et tous les autres disciples dirent de même [4]. »

Les apôtres parlaient sincèrement. Ils ne connaissaient pas encore toute la faiblesse, toute l'indigence humaine. Jésus leur avait dit : Demandez, et vous obtiendrez. Ils oublient de rien demander : ils se croient assez forts, malgré les avertissements de leur maître. Ils seront laissés à leur présomption, pour apprendre

[1] Joan., xvi, 23-32. — [2] Matth., xxvi, 31 et 32. Marc, xiv, 27 et 28. — [3] Joan, xvi, 33. — [4] Matth., xvi, 33-35. Marc, xiv, 29-31.

que sans lui ils ne peuvent rien; que ce n'est que par lui qu'ils vaincront le monde.

Jésus étant allé à la montagne des Oliviers, dit à ses disciples : Demeurez ici, pendant que je m'en irai prier là ; priez aussi afin que vous n'entriez pas en tentation. Ensuite, laissant les autres, il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et il commença à craindre et à être rempli de tristesse. Mon âme, leur dit-il, est triste jusqu'à la mort ; demeurez ici, et veillez avec moi. Et, s'étant un peu avancé, il s'écarta d'eux à la distance d'un jet de pierre : et s'étant mis à genoux, la face contre terre, il priait. Se levant après sa prière, il vint vers ses disciples, et il les trouva endormis de tristesse. Et il dit à Pierre : Simon, vous dormez ? vous n'avez pu veiller une heure avec moi ? Veillez et priez, afin que vous n'entriez point en tentation : l'esprit est prompt, il est vrai ; mais la chair est faible.

Peu après arriva une troupe de gens armés conduits par le traître Judas, qui mirent la main sur Jésus et l'arrêtèrent. Or, ceux qui étaient avec Jésus voyant ce qui allait arriver, lui dirent : Seigneur, frapperons-nous du glaive? Et Simon-Pierre, qui avait un glaive, le tira, et frappa un serviteur du grand prêtre, et lui coupa l'oreille droite. Ce serviteur s'appelait Malchus. Mais Jésus dit : Demeurez-en là; et, lui ayant touché l'oreille, il le guérit. Ensuite il dit à Pierre : Remettez votre glaive dans le fourreau; car tous ceux qui se servent du glaive, périront par le glaive. Quoi? ne boirai-je pas le calice que mon Père m'a donné? Pensez-vous que je ne puisse pas prier mon Père, et qu'il ne me donnerait pas aussitôt plus de douze légions d'anges? Comment donc s'accompliront les Écritures, qui déclarent qu'il faut que cela arrive ainsi [1] ?

Jésus fut conduit premièrement chez Anne, ensuite chez Caïphe. Or, Simon-Pierre suivait Jésus de loin avec un autre disciple. Ce disciple, qui était connu du grand prêtre, entra dans la cour de la maison du pontife avec Jésus. Mais Pierre demeurait debout dehors à la porte. Cet autre disciple donc qui était connu du grand prêtre, sortit et parla à celle qui gardait la porte, et fit entrer Pierre jusque dans la cour du grand prêtre. Les domes-

[1] Matth., xxvi, 50-56. Marc, xiv, 46-52. Luc, xxii, 49-53. Joan., xviii, 2, 12.

tiques et les officiers étaient là auprès du feu (car il faisait froid), et ils se chauffaient, ayant allumé du feu au milieu de la cour. Pierre étant entré, s'assit avec les officiers pour voir la fin, et il se chauffait avec eux.

« Cependant une servante du grand prêtre, c'était celle qui gardait la porte, étant venue où Pierre se chauffait, et l'ayant considéré attentivement à la lumière du feu, elle dit : Toi aussi, tu étais avec Jésus de Nazareth. Mais il le nia devant tout le monde, disant : Femme, je ne le connais point ; je ne sais ce que vous voulez dire. Et il sortit dans le vestibule, et le coq chanta. Mais, comme il sortait de la porte, une autre servante l'aperçut, et dit à ceux qui étaient là : Et celui-ci aussi était avec Jésus de Nazareth. Et peu de temps après un autre le voyant, dit : Tu es aussi de ces gens-là. Ils lui dirent donc : N'es-tu pas aussi de ses disciples! Il nia donc une seconde fois avec serment, disant : Je n'en suis point; je ne connais point cet homme. Environ une heure après, un des domestiques du grand prêtre, parent de celui à qui Pierre avait coupé l'oreille, lui dit : Est-ce que je ne t'ai pas vu avec lui dans le jardin? Un autre disait affirmativement : Certainement celui-ci était aussi avec lui, car il est Galiléen. Enfin ceux qui étaient dans la cour s'approchèrent et dirent à Pierre : Assurément tu es aussi de ces gens-là, car tu es Galiléen : ton langage fait voir qui tu es. Pierre donc le nia une troisième fois. Il se mit à faire des imprécations et à dire avec serment : Je ne connais point cet homme-là que vous dites. Aussitot, comme il parlait encore, le coq chanta pour la seconde fois, et le Seigneur s'étant retourné, regarda Pierre. Et Pierre se ressouvint de la parole que Jésus lui avait dite : Avant que le coq chante deux fois, vous me renoncerez trois fois ; et étant sorti, il pleura amèrement [1]. »

Cette faute de Simon-Pierre est semblable à celle d'Adam et à celle d'Aaron. Adam, premier père et pontife du genre humain, non plus qu'Aaron, futur pontife du peuple juif, et Pierre, futur pontife du peuple chrétien, ne pécha que par faiblesse ; il ne crut ni n'enseigna l'erreur. Nous disons Pierre, *futur* pontife du peuple chrétien ; car il ne l'était pas encore de présent, mais seulement désigné pour l'être. Il devait apprendre auparavant par l'é-

[1] Matth., xxvi, 69-75. Marc, xiv, 66-72. Luc, xxii, 56-62. Joan., xviii.

preuve de sa propre faiblesse à compatir aux faiblesses des autres, et à pardonner à leur repentir, comme Jésus pardonna au sien.

Les saintes femmes étant allées au sépulcre de Jésus, afin d'embaumer son corps, un ange leur apparut et leur dit : Ne craignez pas, vous, je le sais, vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié ; il n'est point ici, car il est ressuscité comme il l'a dit. Venez et voyez le lieu où avait été placé le Seigneur. Mais allez promptement, et dites à ses disciples et à Pierre, qu'il est ressuscité ; et le voilà qui vous précède en Galilée : là, vous le verrez comme il l'a dit.

Mais avant que l'ange se fût rendu visible à ces femmes, Marie-Madeleine, qui était venue avec elles, s'en était courue et venue trouver Simon-Pierre, et cet autre disciple que Jésus aimait, et elle leur dit : Ils ont enlevé le Seigneur du sépulcre, et nous ne savons où ils l'ont mis. Pierre donc sortit, et cet autre disciple, et ils vinrent au sépulcre. Ils couraient tous deux ensemble ; mais l'autre disciple courut plus vite que Pierre, et il arriva le premier au sépulcre. Et, s'étant baissé, il vit les linges posés à terre ; cependant il n'entra point. Simon-Pierre, qui le suivait, vint et entra dans le sépulcre, et il vit les linceuls posés à terre, et le suaire qu'on lui avait mis sur la tête, lequel n'était pas avec les linceuls, mais plié dans un lieu à part. Alors donc l'autre disciple, qui était arrivé le premier au sépulcre, entra, et il vit, et il crut (que le corps avait été enlevé). Car ils ne savaient pas encore ce que l'Ecriture enseigne, qu'il fallait qu'il ressuscitât d'entre les morts. Les disciples donc retournèrent chez eux.

Mais Marie resta auprès du sépulcre, pleurant lorsque le Seigneur lui apparut et l'appela par son nom.

Quant aux disciples, ils étaient encore dans l'affliction et dans les larmes. Marie-Madeleine vint et leur dit : J'ai vu le Seigneur, et il m'a dit ces choses. Mais eux ne la crurent point. Cependant Pierre, se levant, courant au sépulcre, et se baissant, il ne vit que les linceuls posés par terre. Et il s'en alla, admirant en lui-même ce qui était arrivé. Peu après le Seigneur lui apparut ; car ce jour-là même les disciples dirent à ceux qui revenaient d'Emmaüs : Le Seigneur est vraiment ressuscité, et il a apparu à Simon. Ainsi, parmi les saintes femmes, la première à laquelle le Sauveur apparaît, est Marie-Madeleine, de laquelle il avait chassé

sept démons ; et parmi ses disciples, le premier auquel il accorde le même bonheur, est Pierre, qui l'avait renié, mais qui pleurait sa faute.

Après plusieurs autres apparitions, Jésus se manifesta de nouveau à ses disciples sur le bord de la mer de Tibériade; et il se manifesta ainsi : Simon-Pierre et Thomas, appelé Didyme, Nathanaël, qui était de Cana en Galilée, les fils de Zébédée, et deux autres disciples de Jésus étaient ensemble. Simon-Pierre leur dit : Je vais pêcher. Ils lui dirent : Nous allons aussi avec vous. Et ils sortirent, et ils montèrent dans une barque ; et ils ne prirent rien cette nuit-là. Le matin venu, Jésus parut sur le rivage : les disciples néanmoins ne s'aperçurent point que c'était Jésus. Jésus donc leur dit : Enfants, n'avez-vous rien à manger? Ils lui répondirent : Non. Il leur dit : Jetez le filet à la droite de la barque, et vous trouverez. Ils le jetèrent donc, et ils ne pouvaient le tirer, tant il y avait de poissons. Alors le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : C'est le Seigneur. Simon-Pierre, entendant que c'était le Seigneur, prit sa tunique (car il était nu), et se jeta à la mer. Les autres disciples vinrent avec la barque, traînant le filet plein de poissons ; car ils n'étaient éloignés de la terre que de deux cents coudées environ. Quand ils furent descendus à terre, ils virent des charbons allumés et du poisson dessus, et du pain. Jésus leur dit : Apportez quelques poissons de ceux que vous avez pris à l'instant. Simon-Pierre monta dans la barque, et tira à terre le filet, plein de cent cinquante-trois gros poissons. Et quoiqu'il y en eût tant, le filet ne se rompit point. Jésus leur dit : Venez, dînez. Et nul de ceux qui se mirent là pour manger n'osaient lui demander : Qui êtes-vous? car ils savaient que c'était le Seigneur. Jésus s'approcha donc, prit le pain, leur en donna, et du poisson aussi. Ce fut la troisième fois que Jésus apparut à ses disciples, depuis sa résurrection d'entre les morts.

Après donc qu'ils eurent dîné, Jésus dit à Simon-Pierre : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci? Oui, Seigneur, lui répondit-il, vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Pais mes agneaux. Il lui dit une seconde fois : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? Pierre lui répondit : Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Pais mes agneaux. Il lui demanda pour la troisième fois : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? Pierre fut con-

triste de ce qu'il lui demandait pour la troisième fois, m'aimes-tu? et il lui répondit : Seigneur, vous connaissez toutes choses ; vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Pais mes brebis. En vérité, en vérité, je te le dis; lorsque tu étais plus jeune, tu te ceignais toi-même, et tu allais où tu voulais ; mais, lorsque tu seras vieux, tu étendras tes mains, et un autre te ceindra, et te mènera où tu ne voudras pas. Or, il dit cela, pour marquer par quelle mort il devait glorifier Dieu.

« Et lorsqu'il eut ainsi parlé, il lui dit : Suis-moi. Pierre, se retournant, vit ce disciple que Jésus aimait, celui qui, pendant la Cène, s'était reposé sur son sein et lui avait dit : Seigneur, qui est celui qui vous trahira? Pierre donc, l'ayant vu, dit à Jésus : Seigneur, et celui-ci, que deviendra-t-il? Jésus lui dit : Si je veux qu'il demeure ainsi jusqu'à ce que je vienne, que t'importe? Pour toi, suis-moi. Le bruit se répandit donc parmi les frères que ce disciple ne mourrait point. Jésus néanmoins n'avait point dit : Il ne mourra point; mais, si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe?

« C'est ce même disciple qui rend témoignage de ces choses, et qui a écrit ceci, et nous savons que son témoignage est véritable. Il y a encore beaucoup d'autres choses que fit Jésus, et si elles étaient rapportées en détail, je ne crois pas que le monde même pût contenir les livres où elles seraient écrites [1]. »

C'est ainsi que saint Jean termine son Evangile. Le dernier fait qu'il rapporte, est la prérogative conférée à son ami. Pierre et Jean sont les disciples que Jésus aimait le plus. A celui-ci, il confie sa mère ; à celui-là, il confie son épouse, l'Eglise, qu'il s'est acquise par son sang. Il y avait un an à peu près qu'il lui avait dit : Tu es heureux, Simon, fils de Jean : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise ; et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. Il parlait au futur : c'était une promesse. Aujourd'hui il dit au présent : Simon, fils de Jean, pais mes agneaux, pais mes brebis. C'est une installation impérative. C'est aujourd'hui que Pierre est effectivement institué, par Jésus-Christ, pasteur suprême de son unique troupeau ; et les brebis et les agneaux, et les mères, et les petits, et les pasteurs et les ouailles, tout est soumis

[1] Joan., xxi, 1-25.

à sa houlette : c'est à lui à les paître, c'est-à-dire à les instruire, à les gouverner ; suivant le style de l'antiquité sacrée et profane, où les rois sont appelés les pasteurs des peuples. C'est d'aujourd'hui seulement qu'il est investi de sa dignité souveraine et des grâces que le Seigneur a voulu y attacher. Lorsqu'il renia trois fois son maître, il n'était pas encore chef actuel de l'Eglise, mais seulement désigné pour l'être un jour. Sa chute fut celle de l'homme, et non pas du pasteur. Il y a plus : il ne sera institué pasteur suprême qu'en expiant ses trois reniements par trois actes d'un amour plus grand que celui des autres. Vicaire de Jésus-Christ par l'autorité, il le sera encore par le genre de sa mort : il mourra comme lui sur la croix, les mains étendues et percées de clous.

Après l'Ascension du Seigneur, les disciples retournèrent pleins de joie de la montagne des Oliviers à Jérusalem, et, entrés dans la maison, ils montèrent à la chambre haute où demeuraient Pierre et Jean, Jacques et André, Philippe et Thomas, Barthélemi et Matthieu, Jacques, fils d'Alphée, et Simon le Chananéen, et Jude, frère de Jacques. Tous ceux-ci persévéraient unanimement dans la prière avec les pieuses femmes, et Marie, mère de Jésus, et ses frères ou ses parents [1].

Jésus avait commandé à ses apôtres de ne pas s'éloigner de Jérusalem, mais d'y attendre la promesse du Père, la vertu de l'Esprit-Saint qui devait descendre sur eux. Ce fut dans ces jours d'attente que Pierre déploya pour la première fois l'autorité dont il était revêtu. Le Sauveur avait choisi douze apôtres suivant les douze tribus d'Israël ; ce nombre sacré n'était plus complet depuis que le traître Judas s'était pendu. Il s'agissait de lui donner un successeur. « Pierre, sans aucun doute, dit le docteur le plus célèbre de tout l'Orient, saint Chrysostome, aurait pu, lui seul, faire ce choix, vu que le Seigneur, par ces paroles : *Affermis tes frères*, avait placé tous les autres sous sa main. Toutefois, par condescendance, il en remit le jugement à la multitude, afin de lui rendre plus vénérable celui qu'elle choisirait, et pour ne point exciter sa jalousie [2]. » Il tint donc une assemblée où se trouvèrent environ

[1] *Act.*, I, 9-14. — [2] Chrys. *Homil.*, 3, *in Act. apost.*, n. 2 et 3. Voir encore une autre homél. qu'on croit être de S. Grégoire de Nysse, Combéfis. *Biblioth. PP. concionat.*, t. VII, p. 222.

cent vingt hommes, y rappela le funeste sort de Judas, ainsi que le champ du sang acheté du prix de sa trahison, et décida qu'il fallait qu'un autre prît sa charge d'évêque ; puis il régla qu'on devait le choisir parmi ceux qui avaient toujours été avec Jésus-Christ, afin qu'il pût rendre témoignage de sa résurrection. L'assemblée en présenta deux, Joseph Barsabas, surnommé Juste, et Mathias. Comme ils paraissaient tous les deux également dignes, on résolut, après une fervente prière, de jeter le sort, qui tomba sur Mathias ; et dès ce moment le disciple fut compté parmi les apôtres, et devint participant de toutes leurs prérogatives [1].

Le jour de la Pentecôte, le Saint-Esprit étant descendu sur les apôtres, saint Pierre fit une première prédication, qui convertit trois mille hommes. Ayant guéri un boiteux de naissance, il fit une seconde prédication, qui ne fut pas moins efficace que la première ; car, sans compter les femmes et les enfants, qui ne devaient pas être en petit nombre, il se convertit cinq autres mille hommes.

Pierre et Jean parlaient encore au peuple, lorsque survinrent les prêtres, le commandant militaire du temple et les saducéens, ne pouvant souffrir qu'ils enseignassent le peuple, et qu'ils enseignassent la résurrection des morts en la personne de Jésus. Et les ayant arrêtés, ils les mirent en prison jusqu'au lendemain ; car c'était déjà le soir. Or, il arriva que le lendemain les princes, les sénateurs et les docteurs de la loi s'assemblèrent dans Jérusalem, avec Anne, le grand prêtre, Caïphe, Jean, Alexandre et tous ceux qui étaient de la race pontificale. Et les faisant paraître au milieu d'eux, ils les interrogèrent : Par quelle puissance, ou au nom de qui avez-vous fait ceci ? Alors Pierre, rempli de l'Esprit-Saint, leur dit : Princes du peuple, et sénateurs d'Israël, écoutez : Puisque aujourd'hui l'on nous demande raison du bien que nous avons fait à un homme impotent, et que l'on veut s'informer de la manière dont il a été guéri ; sachez vous tous, ainsi que tout le peuple d'Israël, que c'est au nom de Jésus-Christ le Nazaréen, que vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité d'entre les morts ; oui, que c'est en ce nom que cet homme est ici guéri devant vous. C'est lui cette pierre qui a été rejetée par vous, architectes, qui a

[1] Act., I, 15-26.

été faite la principale pierre de l'angle. Et il n'est pas de salut en aucun autre ; car aucun autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés.

Or, voyant la hardiesse de Pierre et de Jean, connaissant d'ailleurs que c'étaient des hommes sans lettres et du commun du peuple, ils en furent étonnés ; ils savaient aussi qu'ils avaient été avec Jésus ; et, comme ils voyaient debout avec eux l'homme qui avait été guéri, ils n'avaient rien à contredire. Cependant ils leur commandèrent de sortir du conseil, et se mirent à délibérer entre eux, disant : Que ferons-nous à ces hommes-là ? Car il a été fait par eux un miracle qui est connu de tous les habitants de Jérusalem ; cela est manifeste, et nous ne pouvons le nier. Mais pour empêcher que le bruit ne s'en répande davantage parmi le peuple, défendons-leur avec menaces de parler à l'avenir de ce nom-là à qui que ce soit. Et, les ayant fait appeler, ils leur défendirent de parler en quelque manière que ce fût, ni d'enseigner au nom de Jésus. Mais Pierre et Jean répondant, leur dirent : Jugez vous-mêmes s'il est juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu ; car, pour nous, nous ne pouvons ne point dire les choses que nous avons vues et entendues. Mais eux les renvoyèrent avec menaces, ne sachant comment les punir à cause du peuple, parce que tous glorifiaient Dieu de ce qui était arrivé. Car l'homme sur qui avait été fait ce miracle de guérison avait plus de quarante ans. Après donc qu'on les eut laissés aller, ils vinrent vers les leurs, et leur racontèrent tout ce que les princes des prêtres et les sénateurs leur avaient dit. Ce qu'ayant entendu, ils élevèrent tous unanimement leur voix à Dieu, et quand ils eurent prié, le lieu où ils étaient assemblés trembla ; et ils furent tous remplis de l'Esprit-Saint ; et ils annonçaient la parole de Dieu avec assurance.

Parmi ceux qui vendaient leurs possessions et en apportaient le prix aux apôtres, par suite d'un vœu qu'ils avaient fait librement, comme l'expliquent les saints Pères, on loue spécialement la fidélité de Joseph, lévite, Cypriot de nation, que les apôtres eux-mêmes surnommèrent Barnabé ou fils de consolation. Mais aussi on rappelle le châtiment dont Dieu punit la fraude d'Ananie et de sa femme Saphire. Ayant vendu un de leurs champs, Ananie résolut, de concert avec sa femme, de retenir secrètement pour eux une partie du prix, et d'en mettre le reste aux

pieds des apôtres, comme si c'était le tout. Mais Pierre dit : Ananias, pourquoi Satan a-t-il tenté votre cœur pour mentir au Saint-Esprit, et frauder sur le prix du champ? En le gardant, ne vous demeurait-il pas? et, vendu, n'est-il pas en votre puissance? Pourquoi donc avez-vous formé ce dessein dans votre cœur? Vous n'avez pas menti aux hommes, mais à Dieu. Or, Ananias, entendant ces paroles, tomba et expira ; et une grande crainte se répandit sur tous ceux qui en entendirent parler. Et des jeunes gens, se levant, l'emportèrent et l'ensevelirent. Or, il arriva, trois heures après, que sa femme, ne sachant ce qui s'était passé, entra. Et Pierre lui dit : Femme, dites-moi : Avez-vous vendu tant votre fonds de terre? Elle lui répondit : Oui, nous l'avons vendu tant. Alors Pierre lui dit : Pourquoi vous êtes-vous accordés ensemble pour tenter l'Esprit du Seigneur? Voici à la porte les pieds de ceux qui ont enseveli votre mari, et qui vont aussi vous porter en terre. Et aussitôt elle tomba à ses pieds et expira. Et quand les jeunes gens furent entrés, ils la trouvèrent morte et l'emportèrent, et l'ensevelirent auprès de son mari. Et une grande crainte se répandit dans toute l'Eglise et sur tous ceux qui ouïrent ces choses.

Cependant le grand prêtre, c'était encore Caïphe, et tous ceux qui étaient comme lui à la suite des saducéens, furent transportés de colère. Ils mirent la main sur les apôtres, et les enfermèrent dans la prison publique. Mais un ange du Seigneur ouvrit durant la nuit les portes de la prison ; et, les ayant fait sortir, il leur dit : Allez dans le temple, et prêchez-y hardiment au peuple toutes les paroles de cette doctrine de vie. Ce qu'ayant entendu, ils entrèrent au temple dès le point du jour et ils enseignaient.

Or, Caïphe et tout le sanhédrin s'étant assemblés, envoyèrent à la prison qui fut trouvée vide. Mais quelqu'un arriva, qui leur dit : Voici ces hommes que vous aviez mis en prison, qui sont dans le temple et qui enseignent le peuple. Alors le commandant partit avec ses gardes, et les amena sans violence, car ils craignaient d'être lapidés par le peuple. Et lorsqu'ils les eurent amenés, ils les présentèrent au sanhédrin ; et le prince des prêtres les interrogea, disant : Ne vous avions-nous pas expressément défendu d'enseigner en ce nom-là? et voilà que vous avez rempli Jérusalem de votre doctrine ; et vous voulez faire tomber sur nous le sang

de cet homme. Mais Pierre répondant, et les apôtres, dirent : il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus, que vous avez mis à mort en le suspendant à une croix. C'est lui que Dieu, par sa main, a élevé Prince et Sauveur, pour donner le repentir à Israël, et la rémission des péchés. Et nous sommes témoins de ce que nous disons, nous et l'Esprit-Saint que Dieu a donné à ceux qui lui obéissent.

A ces mots, ils furent transportés de rage, et délibéraient de les mettre à mort. Mais, sur les observations du pharisien Gamaliel, ils changèrent d'avis, et, appelant les apôtres, après les avoir fait battre de verges, ils leur commandèrent de ne point parler au nom de Jésus, et les laissèrent aller. Eux donc s'en allaient pleins de joie, hors du sanhédrin, parce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir un outrage pour le nom de Jésus. Et tous les jours ils ne cessaient et dans le temple, et par les maisons, d'enseigner et d'annoncer Jésus-Christ [1].

Après le martyre de saint Etienne, le diacre saint Philippe étant allé à Samarie, il y convertit un grand nombre de personnes. Or, quand les apôtres, qui étaient à Jérusalem, eurent appris que la Samarie avait reçu la parole de Dieu, ils leur envoyèrent Pierre et Jean, qui, étant venus, prièrent pour eux, afin qu'ils reçussent le Saint-Esprit ; car il n'était encore descendu sur aucun d'eux ; mais ils avaient seulement été baptisés au nom du Seigneur Jésus. Alors ils leur imposaient les mains, et ils recevaient le Saint-Esprit.

Lorsque Simon (le Magicien) eut vu que le Saint-Esprit était donné par l'imposition des mains des apôtres, il leur offrit de l'argent et leur dit : Donnez-moi aussi ce pouvoir, que ceux à qui j'imposerai les mains reçoivent le Saint-Esprit. Mais Pierre lui dit : Que ton argent périsse avec toi ! puisque tu as cru que le don de Dieu peut s'acquérir avec de l'argent. Tu n'as ni part ni héritage en ce ministère ; car ton cœur n'est pas droit devant Dieu. Fais donc pénitence de ta méchanceté que voilà ; et prie Dieu qu'il te pardonne, s'il est possible, cette pensée de ton cœur. Car je vois que tu es rempli d'un fiel très-amer et engagé dans les liens de l'iniquité.

[1] Act., v.

Saul de Tarse ayant été converti sur le chemin de Damas, il se sauva plus tard de cette ville et vint à Jérusalem. « Il y vint, comme il dit lui-même, *pour voir Pierre*, et le voir selon la force de l'original, comme on vient voir une chose pleine de merveilles et digne d'être recherchée ; le contempler, l'étudier, dit saint Jean Chrysostôme, et le voir comme plus grand aussi bien que plus ancien que lui, dit le même Père [1] ; le voir néanmois, non pour être instruit, lui que Jésus-Christ instruisait lui-même par une révélation si expresse, mais afin de donner la forme aux siècles futurs, et qu'il demeurât établi à jamais que quelque docte, quelque saint qu'on soit, fût-on un autre saint Paul, il faut voir Pierre. » Ce sont les paroles de Bossuet [2].

Or, il arriva que Pierre, visitant de ville en ville tous les disciples, arriva chez les saints qui demeuraient à Lydda, autrement Diospolis. Et il y trouva un homme nommé Énée, qui, depuis huit ans, était couché sur un lit, étant paralytique. Et Pierre lui dit : Énée, le Seigneur Jésus-Christ te guérit ; lève-toi, et fais toi-même ton lit ; et il se leva aussitôt. Et tous ceux qui habitaient Lydda et la campagne de Saron se convertirent au Seigneur.

Il y avait aussi à Joppé, parmi les disciples, une femme nommée Tabithe, en grec, Dorcas, c'est-à-dire chèvre sauvage. Elle était remplie de bonnes œuvres, et faisait beaucoup d'aumônes. Or, il arriva en ce temps-là, qu'étant tombée malade, elle mourut, et après qu'on l'eut lavée, on la mit dans une chambre haute. Mais comme Lydda était près de Joppé, les disciples, apprenant que Pierre était là, envoyèrent vers lui deux hommes, le priant de se hâter de venir jusque chez eux. Et Pierre se levant, vint avec eux. Et, quand il fut arrivé, on le conduisit dans la chambre haute. Et là, toutes les veuves s'assemblèrent autour de lui, pleurant et lui montrant les tuniques et les vêtements que leur faisait Dorcas. Pierre, ayant fait sortir tout le monde, se mit à genoux et pria ; puis, se tournant vers le corps, il dit : Tabithe, levez-vous. Et elle ouvrit les yeux ; et, ayant vu Pierre, elle s'assit. Alors Pierre, lui donnant la main, l'aida à se lever ; ayant appelé les saints et les veuves, il la leur rendit vivante. Or, ce miracle fut connu dans toute la ville de Joppé, et un grand nombre se

[1] *In Epist. ad Gal.*, c. 1, n. 11. — [2] *Discours sur l'unité de l'Église.*

convertirent au Seigneur. Et Pierre demeura bien des jours à Joppé, chez un corroyeur nommé Simon [1].

Pierre a été le premier à convertir les Juifs; il sera le premier à recevoir les Gentils; le premier partout.

Il y avait à Césarée un homme, de nom Cornélius, centurion dans une cohorte de la légion appelée l'Italienne, religieux et craignant Dieu, avec toute sa famille, faisant beaucoup d'aumônes au peuple et priant Dieu sans cesse. Et il vit manifestement dans une vision, environ vers la neuvième heure du jour, un ange de Dieu qui vint à lui et lui dit: Corneille! Lui, regardant l'ange, et saisi de frayeur, répondit: Qu'y a-t-il, Seigneur? — Vos prières, lui dit l'ange, et vos aumônes sont montées devant Dieu et l'ont fait souvenir de vous. Et maintenant envoyez à Joppé, et faites venir un certain Simon, surnommé Pierre. Il est logé chez un nommé Simon, corroyeur, dont la maison est près de la mer; c'est lui qui vous dira ce qu'il faut que vous fassiez. Et lorsque l'ange qui lui parlait se fut retiré, il appela deux de ses domestiques et un soldat craignant Dieu, du nombre de ceux qu'il commandait; et, après leur avoir tout raconté, il les envoya à Joppé.

Or, le lendemain, comme ils étaient en chemin et qu'ils approchaient de la ville, Pierre monta sur le haut de la maison ou sur la plate-forme, vers la sixième heure, pour prier. Et, ayant faim, il voulut manger. Mais, pendant qu'on lui préparait sa nourriture, il lui survint une extase; et il vit le ciel ouvert, et comme une grande nappe suspendue par les quatre coins, qui descendait du ciel en terre, et où il y avait toutes sortes de quadrupèdes champêtres, des bêtes sauvages, des reptiles et des oiseaux du ciel. Et une voix vint à lui · Lève-toi, Pierre, immole et mange. Mais Pierre répondit: Je n'ai garde, Seigneur, car je n'ai jamais rien mangé qui fût impur ou immonde. Et la voix, une seconde fois, lui dit: N'appelle point impur ce que Dieu a purifié. Cela fut fait par trois fois, et aussitôt la nappe fut retirée dans le ciel.

Et tandis que Pierre hésitait sur ce que signifiait la vision qu'il avait eue, voilà que les hommes que Corneille avait envoyés,

[1] Act., IX, 32-43.

ayant demandé la maison de Simon, se présentèrent à la porte. Et, ayant appelé quelqu'un, ils demandèrent si ce n'était pas là que logeait Simon, surnommé Pierre. Or, Pierre songeant à sa vision, l'Esprit lui dit : Voilà trois hommes qui te demandent. Lève-toi donc, descends, et n'hésite pas d'aller avec eux, car c'est moi qui les ai envoyés. Aussitôt Pierre descendit vers ces hommes et leur dit : Me voici ; je suis celui que vous cherchez ; quelle est la cause pour laquelle vous êtes venus ? Ils répondirent : Corneille, centurion, homme juste et craignant Dieu, selon le témoignage que lui rend toute la nation des Juifs, a été averti par un saint ange de vous faire venir chez lui et d'écouter ce que vous auriez à lui dire. Pierre donc les fit entrer et les logea. Et, le jour suivant, il partit avec eux ; et quelques-uns des frères de Joppé, ils étaient six, allèrent avec lui. Et le jour d'après ils arrivèrent à Césarée.

Corneille, qui les attendait, avait rassemblé ses parents et ses amis. Quand donc Pierre entra, Corneille vint au-devant de lui, et, se jetant à ses pieds, l'adora. Mais Pierre le releva, disant : Levez-vous ; et moi aussi, je ne suis qu'un homme. Et, s'entretenant avec lui, il entra dans la maison, où il trouva un grand nombre de personnes assemblées. Et il leur dit : Vous savez combien il est odieux à un Juif de s'unir à un étranger, ou d'aller chez lui ; mais Dieu m'a appris à n'appeler aucun homme profane ou impur. C'est pourquoi, dès que vous m'avez appelé, je suis venu sans hésiter. Je vous demande donc pourquoi vous m'avez fait venir ? Corneille répondit : Il y a maintenant quatre jours qu'étant en prière dans ma maison, à la neuvième heure, voilà qu'un homme vêtu d'une robe blanche s'est présenté devant moi et m'a dit : Corneille, ta prière est exaucée, et Dieu s'est souvenu de tes aumônes. Envoie donc à Joppé, et fais venir Simon, surnommé Pierre ; il est logé dans la maison de Simon, le corroyeur, près de la mer. Lorsqu'il sera venu, il te parlera. J'ai envoyé vers vous aussitôt, et vous m'avez fait la grâce de venir. Maintenant donc nous voilà tous devant Dieu et devant vous, pour entendre tout ce que le Seigneur vous a ordonné de nous dire.

Alors Pierre ouvrit la bouche et dit : En vérité, je vois bien que Dieu ne fait point acception des personnes, mais qu'en toute nation, celui qui le craint et pratique la justice lui est agréable.

C'est ce que Dieu a fait entendre aux enfants d'Israël, en leur annonçant la paix par Jésus-Christ, qui est le Seigneur de tous. Vous savez ce qui est arrivé dans toute la Judée, commençant par la Galilée, après le baptême que Jean a prêché ; vous savez Jésus de Nazareth comment Dieu l'a oint de l'Esprit-Saint et de force, lui qui allait de lieu en lieu, faisant du bien et guérissant tous ceux qui étaient sous la puissance du diable, parce que Dieu était avec lui. Et nous, nous sommes témoins de toutes les choses qu'il a faites dans la Judée et dans Jérusalem. Cependant ils l'ont fait mourir, l'attachant à une croix. Mais Dieu l'a ressuscité le troisième jour, et a voulu qu'il se manifestât, non à tout le peuple, mais aux témoins préordonnés de Dieu ; à nous, qui avons mangé et bu avec lui depuis qu'il est ressuscité d'entre les morts. Et il nous a commandé de prêcher au peuple et de témoigner que c'est lui qui a été établi par Dieu le juge des vivants et des morts. Tous les prophètes lui rendent ce témoignage, que tous ceux qui croient en lui, reçoivent par son nom la rémission des péchés.

Pierre parlait encore, lorsque le Saint-Esprit descendit sur tous ceux qui écoutaient la parole. Et les fidèles circoncis, qui étaient venus avec Pierre, furent frappés d'étonnement, de voir que la grâce du Saint-Esprit se répandait aussi sur les nations ; car ils les entendaient parler plusieurs langues et glorifier Dieu. Alors Pierre dit : Peut-on refuser l'eau du baptême à ceux qui ont déjà reçu le Saint-Esprit comme nous ? Et il commanda qu'on les baptisât au nom du Seigneur. Alors ils le prièrent de demeurer avec eux quelques jours [1].

Ainsi, le premier de la gentilité qui entra dans l'Église chrétienne, fut un homme de guerre, un centurion romain. Son nom est le nom de famille des Scipions et de la mère des Gracques, dont nous verrons la postérité produire une foule de saints. Et c'est Pierre qui lui ouvre la porte de l'Église et du ciel. C'est à Pierre seul que Dieu révèle d'abord le mystère de la réunion des Juifs et des Gentils dans une même Église, dans un même bercail : mystère le plus difficile à croire au commun des fidèles élevés dans les maximes du judaïsme.

Quant aux voyages du chef des apôtres, après leur dispersion,

[1] Act., x.

saint Pierre fonda d'abord l'Église d'Antioche, dont il fut le premier évêque ; ensuite il vint à Rome, y prêcha l'Évangile, et en fut encore le premier évêque jusqu'à sa mort. Voilà ce qu'on lit, sous la troisième année de Caligula, l'an 40 de l'ère vulgaire, dans la chronique d'Eusèbe, restaurée sur la version arménienne. Ces deux épiscopats de Saint-Pierre ont été de tout temps si célèbres dans l'Église, que, dès les premiers siècles, la chaire de Saint-Pierre à Antioche et la chaire de saint Pierre à Rome devinrent deux fêtes solennelles. On croit communément que cet apôtre fut sept ans évêque d'Antioche et vingt-cinq ans de Rome. Saint Jérôme nous apprend qu'il fut mis à mort trente-sept ans après le crucifiement du Sauveur, que les plus doctes des anciens et des modernes placent en l'an 29 de l'ère vulgaire, le Sauveur étant né quatre ou cinq ans avant cette ère. De façon que l'épiscopat de saint Pierre à Antioche aurait commencé environ cinq ans, et son épiscopat à Rome environ douze ans après la mort de Jésus-Christ. Cela ne veut pas dire qu'il demeurait continuellement dans ces villes ; car nous voyons, par sa première épître et par le témoignage d'Eusèbe, qu'avant d'aller à Rome, il prêcha l'Évangile dans le Pont, la Galatie, la Bithynie, la Cappadoce et l'Asie Mineure, s'adressant aux Juifs et aux Gentils, mais particulièrement aux premiers.

Saint Pierre fut encore mis en prison plus d'une fois : nous en verrons les détails au 1er août, jour auquel l'Église célèbre la fête de saint Pierre aux Liens.

Étant à Rome, saint Pierre écrivit sa première épître aux églises qu'il avait fondées en Asie. Sans s'arrêter en particulier à aucun point de dogme ou de discipline, il y parle en général à tous les chrétiens de leur vocation, et des devoirs qui en sont la suite. Il la termine par ces mots : l'Église qui est en Babylone, qui est élue comme vous, et mon fils Marc vous saluent. Saluez-vous les uns les autres par le saint baiser de la charité. Que la grâce soit avec vous tous qui êtes en Jésus-Christ. Amen.

Cette Babylone, d'où écrit Pierre et dont l'Église salue les chrétiens d'Asie, c'est Rome idolâtre. Ainsi l'a compris toute l'antiquité chrétienne. Saint Jean, l'ami particulier de Pierre, la désigne sous le même nom, et lui donne des caractères qui ne permettent pas de la méconnaître : c'est *la ville aux sept montagnes*, c'est

la grande ville qui commande à tous les rois de la terre, et qui s'est *enivrée du sang des martyrs de Jésus* [1]. Cet échange de nom nous indique le mystère, le nœud de toute l'histoire humaine. Rome, Babylone, c'est au fond la même cité, la capitale du même empire, la tête de cet empire universel qui a passé successivement des Assyriens aux Perses, des Perses aux Grecs, des Grecs aux Romains, et dont les pieds commencent actuellement à être frappés par la pierre détachée de la montagne. Le nom même de Babylone, qui veut dire confusion, lui convenait mieux alors que celui de Rome, qui veut dire force. Car la force, concentrée dans la main des césars, ne servait qu'à la confusion.

Merveilleux contraste ! Dans le même temps, Sénèque, philosophe éloquent, riche, fait l'éducation d'un nouvel empereur, et Pierre, pêcheur de Galilée, sans lettres, sans argent, sans crédit, fait l'éducation d'un nouveau genre humain. L'élève de Sénèque fut Néron ; l'élève de Pierre, c'est l'univers chrétien. Lisez les œuvres de Sénèque, vous rencontrez à chaque pas des phrases admirables pour le sens et pour l'expression : cherchez-y un ensemble, vous ne trouverez qu'un pêle-mêle sans force et sans consistance ; les parcelles y sont tout, et le tout n'y est rien. Le pêcheur Pierre, dans une seule épître, a posé les principes éternellement féconds de la régénération universelle, en apprenant aux hommes qu'ils sont les enfants de Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ, et qu'ils doivent se montrer dignes de cette divine adoption. Deux ou trois lignes suffisent pour assurer les fondements de la société humaine. « Craignez Dieu, respectez le roi ; aimez vos frères, honorez tout le monde. A cause de Dieu, ou, suivant le grec, à cause du Seigneur, soyez soumis à toute créature, à toute constitution humaine : soit au roi, comme étant le plus élevé ; soit aux gouverneurs, comme étant envoyés par lui, pour la punition de ceux qui font mal et la louange de ceux qui font bien. » C'est à cause de Dieu, pour la gloire de sa loi sainte, qu'il faut être soumis à toute espèce de constitution publique ; c'est à cause de Dieu, dit très-bien l'un des plus illustres successeurs de saint Pierre, et non pas contre Dieu ; car alors revient cette autre parole de Pierre : il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes [1].

[1] Apoc., xvii. — [2] Ep. Nicolaï, I, *ad episcop.*

L'Apôtre dit, à la fin de son épître : Marc, mon fils, vous salue. C'est l'évangéliste saint Marc, son disciple et son interprète ou son secrétaire. Il écrivit son Evangile à la prière des fidèles de Rome, qui désiraient avoir par écrit ce que saint Pierre leur avait prêché de vive voix. Aussi a-t-il plus suivi l'ordre des prédications de l'Apôtre, que l'ordre des temps et des faits. Il passe sous silence ce qu'il y a de plus honorable pour son maître, comme ces paroles que lui dit Jésus-Christ : Tu es bien heureux, Simon, fils de Jona, et il rapporte au contraire en détail ses trois reniements. On voit bien que ce n'est pas l'esprit de l'homme qui inspirait ni le maître ni le disciple. Pierre, ayant appris par révélation ce qui s'était passé, se réjouit beaucoup de l'affection des fidèles, et autorisa cet écrit pour être lu dans les églises [1].

Rome était la capitale du monde, en particulier de l'Occident : Pierre y fonde l'Eglise romaine et y place sa chaire, pour paître de là les agneaux et les brebis de Jésus-Christ, en sorte qu'il n'y aura pour tout l'univers qu'un troupeau et qu'un pasteur. Antioche était la capitale de l'Orient : Pierre y avait porté son siége. Alexandrie était la capitale de l'Egypte et du Midi : Pierre y envoie Marc, son disciple, pour y fonder une Eglise en son nom. Et ces trois Eglises seront appelées suréminemment patriarcales et apostoliques, à cause de la suréminente dignité de Pierre. Cela est si constant, qu'au cinquième siècle, un empereur et un concile œcuménique, voulant procurer la dignité de patriarche à l'évêque de la nouvelle Rome ou de Constantinople, ils la demandèrent en ces termes au successeur de Pierre : « Daignez répandre jusque sur l'Eglise de Constantinople un rayon de votre primauté apostolique [2]. » Ce qui fait voir que, dans la pensée de l'Eglise, le patriarcat n'est qu'un écoulement partiel de la primauté de saint Pierre, dont la plénitude réside dans le siége de Rome.

Ce fut de Rome encore que saint Pierre envoya d'autres de ses disciples dans les diverses régions de l'Occident ; et c'est un fait universellement admis parmi les anciens, qu'aucune église n'a été fondée dans toute l'Italie, dans les Gaules, les Espagnes, l'Afrique, la Sicile, et dans les îles environnantes, que par ceux que l'Apôtre

[1] Euseb., *Hist.*, l. II, c. XIV. — [2] Lettre du Conc. de Chalcéd. à saint Léon, t. IV, *Concil.*, *col.* 817.

saint Pierre ou ses successeurs avaient établis évêques [1].

D'après un accord fait entre les apôtres, Pierre était spécialement chargé de la conversion des Juifs, et Paul de celle des gentils. Un jour Paul, dans l'intérêt de ses pupilles, reprocha à Pierre de trop ménager les siens relativement à la circoncision et autres points semblables. Pierre reçut humblement la réprimande quoiqu'il fût le chef de toute l'Eglise et le souverain pasteur du troupeau. C'est la réflexion des Pères, entre autres de saint Cyprien et de saint Augustin.

La question s'étant renouvelée quelque temps après, les apôtres et les prêtres s'assemblèrent à Jérusalem pour considérer cette affaire. Or, un grand débat ayant eu lieu, Pierre se leva et leur dit : Mes frères, vous savez qu'il y a longtemps que Dieu m'a choisi d'entre nous, afin que les nations entendissent par ma bouche les paroles de l'Évangile, et qu'elles crussent. Et Dieu, qui connaît les cœurs, leur a rendu témoignage, en leur donnant le Saint-Esprit aussi bien qu'à nous. Et il n'a point fait de différence entre nous et eux, ayant purifié leurs cœurs par la foi. Maintenant donc, pourquoi tentez-vous Dieu, imposant aux disciples un joug que ni nos pères ni nous n'avons pu porter? Mais nous croyons que c'est par la grâce du Seigneur Jésus-Christ que nous serons sauvés, aussi bien qu'eux [2].

Ainsi parla Pierre. Il ne décide pas précisément, il fait plus ; il montre que depuis longtemps, et par son ministère, Dieu lui-même avait décidé la question et donné à entendre que ni les Gentils, ni même les Juifs, n'étaient plus obligés à la circoncision, mais obtenaient le salut par la foi en Jésus-Christ.

Alors toute la multitude se tut ; et ils écoutaient Barnabé et Paul, racontant combien de miracles et de prodiges Dieu avait faits par eux parmi les nations. Et après qu'ils se furent tus, Jacques répondit, disant : Mes frères, écoutez-moi. Simon a raconté comment Dieu a commencé à regarder favorablement les nations, pour choisir parmi elles un peuple consacré à son nom. Et les paroles des prophètes s'y accordent, selon qu'il est écrit : Après cela je reviendrai, et je rebâtirai le tabernacle de David qui est tombé ; je réparerai ses ruines, et je le relèverai. Afin que

[1] *Epist. Inn.*, I, *ad Decent.* — [2] Act., xv, 1-11.

le reste des hommes et toutes les nations sur lesquelles est invoqué mon nom, cherchent le Seigneur, dit le Seigneur qui fait ces choses [1]. Dès l'éternité Dieu connaît son œuvre. C'est pourquoi je juge qu'il ne faut point inquiéter ceux d'entre les nations qui se convertissent à Dieu; mais leur écrire qu'ils s'abstiennent des souillures des idoles, de la fornication, des chairs étouffées et du sang. Car, quant à Moïse, dès les temps anciens, il y a dans chaque ville des hommes qui le prêchent dans les synagogues, où il est lu chaque jour de sabbat.

Alors il plut aux apôtres et aux prêtres, avec toute l'Église, de choisir quelques-uns d'entre eux pour les envoyer à Antioche avec Paul et Barnabé. Ils choisirent donc Jude, surnommé Barsabas, et Silas, qui étaient des principaux entre les frères. Et ils écrivirent par eux cette lettre : « Les apôtres, les prêtres et les frères, aux frères d'entre les nations qui sont à Antioche, en Syrie et en Cilicie, salut : Comme nous avons appris que quelques-uns qui venaient d'avec nous, vous ont troublés par leurs paroles, et ont alarmé vos âmes, disant qu'il fallait être circoncis et garder la loi, sans que nous leur en eussions donné l'ordre, il nous a plu, assemblés que nous étions dans un même esprit, de vous envoyer des personnes choisies, avec nos très-chers Barnabé et Paul, qui ont exposé leurs vies pour le nom de notre Seigneur Jésus-Christ. Nous avons donc envoyé Jude et Silas, lesquels vous feront entendre les mêmes choses de vive voix. Car il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous, de ne point vous imposer d'autres charges que celles-ci, qui sont nécessaires : c'est de vous abstenir de ce qui aura été sacrifié aux idoles, et du sang, et des chairs étouffées, et de la fornication; toutes choses dont vous ferez bien de vous garder. Portez-vous bien [2]. »

Telle fut l'occasion et la forme du premier concile. Une grande contestation s'élève sur la doctrine à Antioche. Aussitôt elle est portée au lieu où était Pierre, le prince des apôtres, avec quelques-uns de ses collègues. Ils s'assemblent avec les prêtres ou anciens. Quels furent ces anciens ou prêtres, saint Luc nous l'a fait connaître précédemment, lorsqu'il a dit que saint Paul en ordonnait dans chaque église par l'imposition des mains, accompagnée

[1] Amos, IX-11. — [2] Act., XV, 12-29.

de prières et de jeûnes. On voit que c'étaient les premiers pasteurs régulièrement ordonnés. Suivant le sentiment le plus commun et le plus ancien, chacun des apôtres, par conséquent leur chef aussi et surtout, avait le don d'infaillibilité. Mais il convenait de donner l'exemple aux conciles futurs. L'on commença donc par l'examen, par la discussion, qui fut très-grande. Pierre parle et tout le monde se tait : Pierre pose pour fondement la révélation qui lui a été faite sur la vocation des Gentils. Paul et Barnabé racontent les suites merveilleuses de cette vocation. Jacques, évêque de Jérusalem, partant de la sentence de Pierre, la montre appuyée dans les prophètes, et en propose une application pratique, qui devait faciliter la réunion des deux peuples en un. Le décret du concile est le décret du Saint-Esprit et de l'Église : il est envoyé aux autres églises particulières, non plus pour y être examiné, mais pour y être exécuté.

Ce qu'était Jérusalem par la présence de Pierre et de quelques-uns des plus illustres disciples, Rome l'est devenue comme siége des successeurs du même Pierre, assisté toujours d'hommes éminents en dignité et en doctrine. Et comme la contestation sur les cérémonies légales fut portée à Jérusalem où était Pierre, de même c'est une loi inviolable de l'Église de porter à Rome les causes difficiles de la foi. Et comme, au premier son de la voix de Pierre, se calmèrent à Jérusalem toutes les disputes, de même doivent cesser les contentions dès que le même Pierre a parlé par la bouche de ses successeurs. Enfin, comme la décision sortie de Jérusalem, encore qu'elle n'eût pas été formée dans un concile réellement œcuménique, fut néanmoins proposée et reçue comme un oracle de l'Esprit-Saint, de même les conciles particuliers de Rome, sous l'autorité des pontifes romains, ont dans leurs définitions la force des conciles œcuméniques, auxquels nul catholique ne refuse une autorité souveraine et infaillible.

Nous ne savons si c'est avant ou après saint Paul, ou bien avec lui, que, vers l'an 65, saint Pierre revint en Italie et à Rome. Ce qui est certain et attesté par toute la tradition, c'est que, vers les dernières années de Néron, les deux apôtres furent à Rome, y prêchèrent la foi de Jésus-Christ, y affermirent l'Église, y étendirent la religion, y gagnèrent au ciel un grand nombre d'élus, y souffrirent de nombreuses et violentes persécutions, et y reçu-

rent enfin, par une mort glorieuse, la couronne et la palme du martyre. Leur voyage fut précédé de révélations du Saint-Esprit, qui leur commanda de se porter dans cette ville, comme au champ de leurs derniers combats et de leur triomphe. Si jamais l'Église romaine avait eu besoin de leurs assistance, ce fut certainement alors.

Néron, dégoûté de la rusticité et de la trop grande simplicité des anciens édifices de Rome, du peu de largeur et d'alignement des rues, ou bien voulant, par pur caprice et brutalité, se donner le divertissement d'un aussi nouveau et aussi cruel spectacle; dans l'espoir encore de s'approprier, par ce moyen, les immenses trésors et les choses précieuses qu'on viendrait à découvrir sous les décombres, prit l'étrange et barbare résolution de livrer cette métropole de l'univers aux flammes. L'incendie dura six jours; les ravages en furent si terribles, que, des quatorze quartiers qui partageaient Rome alors, quatre seulement demeurèrent intacts, trois furent totalement détruits, et, dans les sept autres, il ne resta que quelque débris de maisons brûlées. Le tyran contemplait cette horrible tragédie du haut d'une tour, et vêtu d'un habit de théâtre, chantait un poëme qu'il avait composé sur la prise de Troie. Mais bientôt, revenu peut-être quelque peu de sa frénésie, il commença à rougir d'une action si détestable, et fit ce qu'il put pour se laver de cette infamie et ôter au peuple la persuasion que c'était lui l'auteur de cet affreux désastre. Comme il ne pouvait y parvenir par aucun moyen, les Romains étant trop persuadés du contraire, il voulut en faire retomber l'odieux sur les chrétiens.

Nous voyons par Tacite et Suétone, quelle idée les païens se formaient des chrétiens. Ces deux historiens les représentent comme un secte pernicieuse, digne de la haine du genre main, enfantée d'abord en Judée par Christ, que Ponce Pilate fit mettre à mort, répandue ensuite à Rome même, où, comme dans une sentine, se rassemblaient toutes les infamies de l'univers.

Se flattant donc qu'on croirait facilement, de gens aussi détestés, toute sorte de mal, le tyran rejeta sur eux l'effroyable incendie. Il fit arrêter d'abord ceux qui faisaient une profession plus ouverte du christianisme; et, par leur moyen, ayant découvert

une immense multitude d'autres, il les condamna tous aux plus horribles tourments. Les uns, couverts de peaux de bêtes, étaient déchirés et dévorés par des chiens ; d'autres, mis en croix ; ceux-là, enveloppés de poix ou d'autres matières combustibles, et attachés le long des rues à des pieux qui leur perçaient la gorge ; puis, le jour tombant, on y mettait le feu, afin que se consumant insensiblement ils servissent de flambeaux nocturnes. Pendant ce temps Néron, habillé en cocher, célébrait dans ses jardins les jeux du cirque ; et, entouré de la plus vile populace, conduisait lui-même un char à la lueur de ces torches funestes [1]. Ce triste spectacle, auquel fait allusion Juvénal dans sa première satire, toucha de compassion les Gentils mêmes ; ils ne pouvaient voir sans peine immoler des malheureux, non point à l'utilité publique, mais au cruel divertissement d'un seul homme.

Telle fut la première persécution qu'eut à souffrir l'Église bâtie sur la pierre ; l'enfer s'essaya, par Néron, à prévaloir contre elle ; mais c'est de ce premier champ de bataille, de Rome, que depuis alors cette Église gouverne l'univers. Ceux qui l'ont attaquée dans la suite des siècles, politiques, hérétiques, schismatiques, athées, n'ont pas plus réussi que leur devancier Néron.

Néron s'adonnait avec passion à la magie. Nous apprenons de Pline [2] qu'il imaginait par ses enchantements commander même à ses divinités. Si, pour saisir les plus secrets mystères de l'art, il fallait les chercher dans les entrailles fumantes des victimes humaines, ce n'était là pour Néron qu'un des charmes de l'étude. Les maîtres les plus habiles étaient d'ailleurs à sa disposition. Jamais les édits les plus sévères n'avaient pu entièrement purger Rome des Chaldéens, astrologues et autres gens adonnés à ces arts exécrables, qui trouvaient toujours de puissants protecteurs. Lorsque l'empereur lui-même les protégea, ils accoururent de toutes les parties de l'univers. Tiridate, forcé vers ce temps, par Corbulon, d'aller à Rome pour recevoir, de la main de César, la couronne d'Arménie, y vint avec un grand nombre de mages ou magiciens, soit qu'il fût lui-même de leur profession, soit peut-être encore pour faire plaisir à l'empereur, auquel il communiqua tous les mystères de la secte.

[1] Tacit., *Annal.*, l. XV. Suét., *Nero.* — [2] Plin., *Hist. nat.*, l. XXX, c. II.

Simon le Magicien ne pouvait laisser échapper une aussi belle occasion de faire admirer ses prestiges à Rome. Son principal but était de décréditer les miracles des apôtres, de s'opposer aux progrès de la religion chrétienne, de décrier la doctrine de Jésus-Christ et de ses disciples, et de se faire regarder lui-même comme quelque chose de supérieur à l'homme, comme une vertu divine descendue du ciel pour délivrer les hommes de la corruption et les conduire à l'immortalité de la gloire. Plein de ces idées, l'imposteur se vanta qu'il s'élèverait en l'air en la présence de l'empereur et du peuple. Et comme il tenait saint Pierre pour son capital ennemi, afin de le couvrir de confusion, il voulut qu'on le conduisît par force au théâtre, pour qu'il vît de ses propres yeux la gloire de ce Simon qu'il décriait tant. Il commença de voler en effet, soulevé en l'air par ses démons, et accompagné des acclamations de tout le théâtre, qui, dès lors, ne le regardait plus comme un homme, mais comme un dieu. Cependant Pierre, intérieurement prosterné devant le Dieu à qui sont assujetties malgré elles les puissances de l'air, le suppliait humblement d'ôter la force aux démons et de confondre ce superbe usurpateur de sa gloire. Le Très-Haut exauça les humbles prières de son serviteur. Le magicien, abandonné de ses démons, tomba du haut des airs, se fracassa les jambes, et devint la risée de la foule.

Après cet événement, Néron commença non-seulement à mépriser les magiciens, mais encore à les haïr et à les persécuter; et parce qu'un grand nombre de philosophes étaient adonnés à la magie, ou bien parce que, devenant lui-même chaque jour plus furieux et plus brutal, il voulut exterminer jusqu'à l'ombre de la vertu pour se livrer, sans aucune retenue, à l'impiété et au vice, il se mit encore à persécuter les philosophes, fit emprisonner et mettre à mort nombre de gens de bien, parce que, dans une ville et une cour aussi corrompues, ils menaient une vie quelque peu sobre et honnête, suivant principalement les maximes de la philosophie stoïcienne [1].

A l'un et à l'autre titre, les chrétiens, et spécialement les apôtres, ne pouvaient n'être point compris dans cette persécution; car, d'une part, ils faisaient profession de la plus sublime philosophie,

[1] Orsi, t. I, l. II.

et ramenaient les hommes à la pratique des plus pures et plus parfaites vertus ; et, de l'autre, à cause des miracles qu'ils opéraient, ils passaient dans l'esprit des gentils pour auteurs de maléfices et coupables de superstition et de magie. Il se réveilla donc de nouveau dans le cœur du tyran la rage contre les chrétiens, spécialement contre saint Pierre, et l'ordre de l'arrêter ne pouvait tarder longtemps. En conséquence, les fidèles, craignant pour une vie si précieuse à l'Eglise, se mirent à le conjurer avec larmes de sortir incontinent de Rome, et de se soustraire aux griffes de ce lion furieux qui cherchait sa mort. A la fin, le bon pasteur céda aux instances réitérées de ses brebis inquiètes [1]. Quoiqu'il sût qu'il devait dans peu répandre à Rome son sang et perdre la vie, il pouvait douter néanmoins que l'époque de son martyre fût aussi proche, et voulut, dans ce doute, consoler les fidèles qui l'engageaient avec tant d'amour et de sollicitude à partir. Mais, à peine sorti de Rome, il vit Jésus-Christ dirigeant ses pas du côté de la ville. Lui ayant demandé où il allait : Je vais à Rome, lui dit le Seigneur, pour y être crucifié de nouveau. Saint Pierre comprit aussitôt le sens de ces paroles. Comme Jésus-Christ ne pouvait être de nouveau crucifié dans sa propre personne, il entendit sans peine que le temps approchait où cela devait s'accomplir dans la personne de son vicaire ; il rentra donc dans la ville avec plus de promptitude qu'il ne s'était laissé persuader d'en sortir.

Ne pouvant donc plus douter de sa mort prochaine, il ne se borna point à exercer les derniers actes de sa sollicitude pastorale à l'égard des chrétiens de Rome, il voulut encore rappeler ses instructions aux fidèles du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de l'Asie et de la Bithynie, ou plutôt, à tous les fidèles en général, en leur écrivant une seconde épître. Ce sont les derniers adieux d'un père à ses enfants, d'un pasteur à ses ouailles : ses avis embrassent tous les siècles.

Rien ne se peut de plus grave que cette dernière instruction pastorale du prince des apôtres. Il y pourvoit au présent et à l'avenir ; les fidèles d'alors, il les prémunit contre les séductions des gnostiques ; les fidèles des derniers temps, il les prémunit contre les railleries des incrédules. Il juge les épîtres de saint Paul, les

[1] Origen., *In Joan.*, c. XXI. Ambr., *Sermo* 68.

range parmi les Ecritures divines; il signale les hommes ignorants etlégers qui les détournent à de mauvais sens; il rappele. que l'Ecriture ni ne s'est faite ni ne s'explique par le sens privél On sent partout l'autorité de celui qui doit à jamais confirmer ses frères.

Cependant la persécution était imminente. Ce qui acheva de la rallumer, ce furent les conversions qu'opérèrent les deux apôtres dans le palais même de Néron, et parmi les malheureuses victimes de ses débauches.

Néron, voulant donc exterminer le nom chrétien, fit mettre en croix le prince des apôtres et couper la tête à Paul, se flattant sans doute de pouvoir sans peine renverser l'édifice après en avoir abattu les deux colonnes principales. Déjà, comme nous avons vu, saint Paul était depuis quelque temps dans les fers. Saint Pierre fut également arrêté et placé dans la prison Mamertine, aux pieds du Capitole, où, à ce qu'on assure, il convertit à la foi ses deux gardes, Processe et Martinien, qui furent baptisés au lieu même, une fontaine s'y étant miraculeusement formée, dont les eaux, sans diminuer jamais, jaillissent encore maintenant du sein de ces rochers [1]. Suivant saint Jérôme, Pierre souffrit la trente-septième année après le crucifiement de Jésus-Christ [2]; ce qui revient à l'an 66 de l'ère vulgaire, Jésus-Christ étant mort, suivant l'opinion la mieux fondée, l'an 29, sous le consulat des deux Geminus. Saint Pierre aurait ainsi gouverné l'Eglise trente-sept ans. Quant au jour de son martyre, Eusèbe et la plupart des anciens le placent au vingt-neuf juin. Avant d'être mis en croix, il fut battu de verges, comme c'était la coutume. C'est encore une ancienne tradition qu'il fut crucifié la tête en bas, manière de crucifier plus ignominieuse à la fois et plus cruelle. Sans doute, Pierre, dans son humilité, se réjouissait d'être ainsi traité plus mal encore que le Fils de Dieu; et il se peut aussi, comme le veulent plusieurs, qu'il l'ait demandé lui-même aux juges, ou du moins qu'il leur en donna l'occasion, en protestant qu'il était indigne de mourir comme était mort son divin Maître.

Le même jour et la même année virent trancher la tête à saint Paul; jour fortuné et glorieux pour l'Eglise romaine, où les deux

[1] *Acta SS.*, 29 *junii*. — [2] *De script. de Petro.*

apôtres, après avoir versé dans son sein toute leur doctrine, lui donnèrent encore leur sang, l'enrichirent de leurs dépouilles et de leurs trophées : trophées et dépouilles dont Rome chrétienne s'enorgueillit et s'est enorgueillie toujours à plus juste titre, que Rome païenne des dépouilles et des trophées du monde vaincu.

Les sacrées reliques du prince des apôtres furent placées sur le mont Vatican, près du palais de Néron, et celles de saint Paul sur la voie d'Ostie. Nous en avons un témoignage célèbre dans un auteur ecclésiastique, le prêtre Gaïus, qui florissait à Rome un peu plus d'un siècle après la mort de nos deux saints. Je puis vous montrer, dit-il, les trophées des apôtres. Car, soit que vous alliez au Vatican, ou sur le chemin d'Ostie, vous rencontrerez les trophées de ceux qui ont fondé cette Église [1]. C'est encore comme des trophées et des monuments de victoire sur l'impiété que les anciens Pères, spécialement saint Chrysostome et saint Augustin envisageaient ces saintes reliques, lorsqu'ils prouvaient, contre les Juifs et les gentils, la divinité du Fils de Dieu, son infinie puissance et la vérité de sa religion, en montrant les empereurs et les premières dignités de l'empire, abandonnant le culte des idoles, se prosterner humblement sur les sépulcres de ces deux apôtres qu'il avaient traités d'abord comme de vils malfaiteurs.

« Ceux, dit saint Chrysostome, qui pendant la vie étaient traînés avec violence çà et là, bafoués, emprisonnés, en butte aux plus cruels outrages, sont, après leur mort, plus honorés que les monarques mêmes. En voulez-vous la preuve? Voyez, dans la royale cité de Rome, courir au sépulcre d'un pêcheur et d'un faiseur de tentes, sans faire nulle attention au reste, les empereurs, les consuls et les chefs des armées [2]. » Et saint Augustin, écrivant aux habitants de Madaure, encore idolâtres : « Voyez-vous, leur dit-il, les temples des idoles, les uns tombés en ruine, les autres démolis, ceux-ci fermés, ceux-là destinés à d'autres usages; les idoles elles-mêmes mises en pièces, livrées aux flammes ou détruites de quelque autre manière? Les puissances du siècle qui, autrefois, pour ces mêmes idoles, persécutaient le peuple chrétien, vous les voyez, vaincues et subjuguées, non par notre résistance, mais par notre patience, tourner contre ces mêmes idoles

[1] *Apud Euseb.*, l. II, c. xxv. — [2] Chrysost., *in* 2 *Cor.*, h. 26.

leur zèle et leurs lois ; vous voyez l'auguste chef du plus noble empire déposer son diadème et supplier humblement devant le sépulcre du pêcheur Pierre [1]. »

Une autre preuve de l'amour et de la reconnaissance des premiers fidèles, et, en particulier, des Romains pour les princes des apôtres, ce sont leurs images que l'on trouve en grand nombre dans les cimetières de Rome, sculptées fréquemment sur les urnes sépulcrales et sur les coupes qui servaient aux agapes ou repas de charité. De savants antiquaires ont démontré que ces vases sont antérieurs, non-seulement à la paix donnée à l'Eglise par Constantin, mais encore à la dernière persécution excitée contre elle par Dioclétien. Ce qui ne doit pas paraître étrange aux nouveaux iconoclastes, qui prétendent que l'idolâtrie entra dans l'Eglise avec la vénération des images ; car Eusèbe nous fournit un témoignage irréfragable d'une antiquité non-seulement pareille, mais plus reculée encore. Il atteste avoir vu les images peintes des deux apôtres, lesquelles, dit-il, ont été conservées jusqu'à nos jours [2]. Et il avertit qu'il ne faut pas s'en étonner ; parce que les anciens avaient coutume d'honorer ainsi leurs bienfaiteurs ; qu'enfin, par le même motif, les chrétiens de Jérusalem avaient conservé toujours la chaire de saint Jacques, leur premier évêque ; montrant assez clairement par là, conclut Eusèbe, de quelle manière, et les premiers chrétiens et ceux de nos jours ont toujours rendu aux saints, et leur rendent encore l'honneur qui leur est dû à cause de leur amour envers Dieu.

Si, en tout temps, les hommes ont eu la louable coutume de conserver, par la peinture, les traits des illustres personnages qui ont, ou affermi par des lois, ou éclairé par leur doctrine, ou défendu et agrandi par leur valeur les républiques et les empires, qui voudra blâmer les anciens chrétiens de Rome de s'être fait un bonheur d'avoir toujours devant les yeux les images de ceux qu'ils regardaient justement comme les fondateurs de cette Eglise, comme leurs maîtres et leurs défenseurs ?

Le même jour, à Argenton, saint Marcel, qui fut décapité pour la foi de Jésus-Christ, avec un homme de guerre nommé Anastase. — A Gênes,

[1] *Ep.*, 232, *aliàs*, 42. — [2] *Hist.*, l. VII, c. XVIII.

la fête de saint Syr, évêque. — A Narni, saint Cassius, évêque de cette ville, duquel saint Grégoire rapporte, qu'il ne passait presque aucun jour de sa vie sans offrir au Dieu tout-puissant l'hostie d'expiation; aussi vivait-il d'une manière conforme à une pratique si sainte, faisant l'aumône de tout ce qu'il possédait, et fondant en larmes à l'heure du sacrifice. Il avait coutume d'aller tous les ans passer la fête des saints apôtres à Rome. Un jour, après y avoir célébré les divins mystères, donné la communion et la paix aux assistants, il passa à une meilleure vie. — En Chypre, sainte Marie, mère de Jean, surnommé Marc. — Dans le diocèse de Sens, sainte Béate, vierge.

XXXe JOUR DE JUIN.

SAINT PAUL, APOTRE.

Nous avons déjà vu au 25 janvier la conversion de saint Paul et le commencement de ses travaux apostoliques, au 11 juin, la suite de ses travaux avec saint Barnabé; au 29 juin les circonstances de son martyre avec saint Pierre. Reste à faire connaître l'ensemble de ses travaux et de ses souffrances, depuis sa séparation d'avec saint Barnabé jusqu'à son martyre.

Paul, avec Silas, ayant parcouru la Syrie et la Cilicie, vint à Derbe et à Lystre, où il trouva un disciple nommé Timothée, dont tous les frères de Lystre et d'Icone rendaient un bon témoignage. C'était un jeune homme qui avait étudié les saintes lettres dès son enfance. Son père était Grec, mais sa mère Eunice était une Juive qui avait embrassé la foi chrétienne, ainsi que Loïde, sa grand'-mère. Paul voulut le prendre pour compagnon de ses voyages et de ses travaux. Mais auparavant il le circoncit, à cause des Juifs du pays, qui savaient tous que son père était Grec, et qui n'auraient pu se résoudre à recevoir les instructions d'un incirconcis. Paul fit plus. Jugeant par les dispositions de ce jeune homme et par des prophéties antérieures à son sujet, qu'il était élu de Dieu pour le saint ministère, il lui imposa les mains, soit alors, soit plus tard, avec les prêtres de l'Eglise, et la grâce lui fut ainsi communiquée.

Or, allant de ville en ville, Paul, Silas et Timothée donnaient

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

pour règle aux fidèles de garder les ordonnances qui avaient été établies par les apôtres et les prêtres qui étaient à Jérusalem. Ainsi les églises se confirmaient dans la foi, et croissaient en nombre de jour en jour. Lorsqu'ils eurent traversé la Phrygie et la Galatie, en laquelle il paraît que saint Paul convertit alors les Galates, le Saint-Esprit leur défendit d'annoncer la parole de Dieu dans l'Asie proprement dite ou l'Ionie. Etant donc venus en Mysie, ils se disposèrent à passer en Bithynie ; mais l'Esprit de Jésus ne le leur permit pas. Ainsi ils passèrent la Mysie, et descendirent à Troade, sur la mer, non loin de l'ancienne Troie. Et une vision se montra à Paul durant la nuit ; un Macédonien se présenta devant lui, le priant et disant : Passez en Macédoine, et secourez-nous [1] !

On trouve, au prophète Daniel, un ange, prince des Juifs ; un autre, prince du royaume des Perses ; et un autre, prince des Grecs. On voit par là que les anges président à la garde des monarchies, des principautés, des provinces. Aussi est-il vraisemblable que ce fut l'ange tutélaire de la Macédoine, qui excita Paul à passer dans ce pays et à tendre la main à ces peuples oppressés sous la tyrannie du démon. La Macédoine avait deux villes, ainsi que deux parties principales : la première de ces villes était Philippes, ainsi nommée du père d'Alexandre, qui l'agrandit et la fortifia ; la seconde était Thessalonique. Il n'y avait pas encore quatre siècles qu'Alexandre était parti d'auprès de cette dernière ville, après avoir subjugué la Grèce, pour aller accomplir, sans le savoir, les prophéties de Daniel, en renversant l'empire des Perses. Voici un autre conquérant qui s'apprête à passer d'Asie en Europe, pour conquérir à Jésus-Christ et la Macédoine, et la Grèce, et le reste de l'Occident.

Aussitôt que Paul eut eu cette vision, nous nous disposâmes, dit saint Luc, qui montre par cette manière de parler, que dès lors il accompagnait l'Apôtre, nous nous disposâmes à partir pour la Macédoine, assurés que Dieu nous y appelait pour y prêcher l'Evangile. S'étant donc embarqués à Troade, ils vinrent droit à Samothrace, et le lendemain à Naples, en grec Neapolis ou nouvelle-ville, et de là à Philippes, colonie romaine, et la première ville de cette partie de la Macédoine, où ils demeurèrent quelques

[1] Act., xvi, 1-9.

jours. Le jour du sabbat ils allèrent hors de la ville près de la rivière, où il y avait une proseuque ou un oratoire, comme les Juifs avaient coutume d'en avoir dans les villes où ils n'avaient point de synagogue. Et, s'étant assis, ils parlèrent aux femmes qui étaient assemblées. Une d'entre elles, nommée Lydie, marchande de pourpre, de la ville de Thyatire, qui servait Dieu, les écouta ; et le Seigneur lui ouvrit le cœur, et la rendit attentive à ce que Paul disait. Après qu'elle eut été baptisée, ainsi que sa famille, elle leur fit cette prière : Si vous me croyez fidèle au Seigneur, entrez dans ma maison, et y demeurez. Et elle les y força.

Or, il arriva que, comme ils allaient à l'oratoire, une servante les rencontra, qui avait l'esprit de Python, et qui, par ses divinations, apportait un grand gain à ses maîtres. Elle se mit à suivre Paul et ses compagnons, en criant : Ces hommes sont des serviteurs du Dieu très-haut, et ils vous annoncent la voie du salut. Elle fit la même chose durant un grand nombre de jours. Mais Paul ayant peine à le souffrir, se retourna vers elle, et dit à l'esprit : Je te commande, au nom de Jésus-Christ, de sortir de cette fille. Et il sortit à l'heure même. Mais ses maîtres, voyant que l'espérance de leur gain s'en était allée, se saisirent de Paul et de Silas, et les traînant dans la place devant les magistrats, les leur présentèrent, en disant : Ces hommes-ci sont des Juifs qui troublent notre ville, et qui enseignent des coutumes qu'il ne nous est pas permis de recevoir ni d'observer, puisque nous sommes Romains. Alors le peuple aussi s'ameuta contre eux ; et les magistrats, ayant fait déchirer leurs vêtements, commandèrent de les battre de verges. Après qu'on leur eut fait beaucoup de plaies, ils les mirent en prison, et ordonnèrent au geôlier de les garder sûrement. Le geôlier ayant reçu cet ordre, les mit dans la prison intérieure, et serra leurs pieds dans des entraves.

Sur le minuit, Paul et Silas, s'étant mis en prière, chantaient des hymnes à la louange de Dieu, et les prisonniers les entendaient. Mais soudain il se fit un grand tremblement de terre, et les fondements de la prison furent ébranlés ; en même temps toutes les portes s'ouvrirent, et les liens de tous les prisonniers furent rompus. Le geôlier s'étant éveillé, et voyant les portes de sa prison ouvertes, tira son épée, et voulait se tuer, s'imaginant que les prisonniers s'étaient enfuis. Mais Paul lui cria à haute voix : Ne te

fais aucun mal, car nous sommes tous ici ! Alors le geôlier ayant demandé de la lumière, s'élança au dedans, et, devenu tout tremblant, se jeta aux pieds de Paul et de Silas. Et les ayant tirés de ce lieu-là, il leur dit : Seigneurs, que faut-il que je fasse pour être sauvé? Ils lui répondirent : Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé, toi et ta famille. Ils lui annoncèrent ensuite la parole du Seigneur, à lui et à tous ceux qui étaient dans sa maison. Et lui, les ayant pris à cette heure de la nuit, lava leurs plaies, et aussitôt il fut baptisé avec toute sa famille. Puis les ayant menés à son logis, il leur servit à manger ; et il se réjouit avec toute sa maison d'avoir cru en Dieu.

Dès qu'il fit jour, les magistrats envoyèrent des licteurs ou huissiers portant des faisceaux de verges, disant : Renvoyez ces hommes-là. Aussitôt le geôlier vint dire à Paul : Les magistrats ont mandé qu'on vous mît en liberté : sortez donc maintenant et allez en paix. Mais Paul dit aux licteurs : Quoi ! après nous avoir publiquement battus de verges, sans que nous ayons été jugés, nous, citoyens romains, ils nous ont mis en prison, et maintenant ils nous en font sortir en secret ? Il n'en sera pas ainsi ; mais qu'ils viennent et qu'ils nous en tirent eux-mêmes ! Les licteurs rapportèrent ces paroles aux magistrats, qui eurent peur, en apprenant qu'ils étaient citoyens romains. Ils vinrent donc leur faire des excuses ; et, les ayant mis hors de la prison, ils les supplièrent de se retirer de leur ville. Eux, au sortir de la prison, allèrent chez Lydie ; et, ayant vu les frères, ils les consolèrent et partirent [1].

Les chrétiens de Philippes furent les prémices de saint Paul ; aussi eut-il pour eux et eux pour lui une affection incomparable, comme nous le voyons dans son épître aux Philippiens, la plus aimante de toutes.

Paul et ses compagnons, ayant passé par Amphipolis et Apollonie, ils vinrent à Thessalonique, où il y avait une synagogue des Juifs. Selon sa coutume, Paul y entra, et, durant trois jours de sabbat, il les entretint des Ecritures, leur découvrant et leur faisant voir qu'il avait fallu que le Christ souffrît et qu'il ressuscitât d'entre les morts ; et ce Christ est Jésus que je vous annonce.

[1] Act., xvi, 10-40.

Quelques-uns d'entre eux crurent, et se joignirent à Paul et à Silas ; mais des Grecs ou gentils qui déjà adoraient Dieu, il y en eut une grande multitude, et un nombre des premières femmes qui n'était pas petit [1].

Le philosophe et le savant le plus universel de l'antiquité, Aristote, était né entre Philippes et Thessalonique. C'est non loin de cette dernière ville, à Pella, qu'il avait fait l'éducation du plus fameux conquérant. Et depuis deux siècles, les livres d'Aristote étaient tombés dans l'oubli ; et on ne lit point qu'il eût laissé aucune école de disciples dans toute la Macédoine. Et voilà que dans peu de semaines, un étranger qu'on persécute et qui s'enfuit de ville en ville, a fondé deux nombreuses églises, non-seulement parmi les Juifs, ses compatriotes, mais plus encore parmi les compatriotes du philosophe, même parmi les femmes ; deux églises où l'on professe, et par les paroles et par les œuvres, une doctrine et une morale si élevée, que ni Aristote ni Platon n'y ont pu atteindre ! Et les lettres qu'écrira cet étranger à ces deux sociétés de sages et de saints, bien différentes de celles d'Aristote, seront lues, expliquées, admirées, mises en pratique, non-seulement dans toutes les villes de la Macédoine et de la Grèce, mais jusque dans les forêts de la Germanie et de la Bretagne !

Cependant les Juifs, demeurés incrédules à Thessalonique, prirent de la populace qui était sur la place publique quelques mauvaises gens, et, faisant une émeute, ils troublèrent la ville et environnèrent la maison de Jason, cherchant Paul et Silas pour les mener devant le peuple. Mais ne les ayant pas trouvés, ils traînèrent Jason et quelques-uns des frères devant les princes de la ville, en criant : Voilà ces gens qui troublent l'univers ! Ils sont venus ici, et Jason les a reçus ! Tous ceux-là agissent contre les décrets (ou dogmes) de César, disant qu'il y a un autre roi, Jésus ! Et ils émurent la foule, ainsi que les princes de la ville qui les entendaient. Mais Jason et les autres ayant donné satisfaction, les magistrats les laissèrent aller. Cependant, dès la nuit même, les frères firent partir Paul et Silas pour Bérée, où, étant arrivés, ils entrèrent dans la synagogue des Juifs.

Or, ces Juifs de Bérée étaient d'un naturel plus noble que ceux

[1] Act., xvii, 1-4.

de Thessalonique, et ils reçurent la parole avec le plus vif empressement, examinant tous les jours les Ecritures, pour voir si les choses étaient ainsi ; de sorte qu'avec un grand nombre d'entre eux, il n'y eut pas peu de femmes grecques de qualité, ainsi que d'hommes, à embrasser la foi. Mais quand les Juifs de Thessalonique surent que Paul avait aussi annoncé la parole de Dieu à Bérée, ils y vinrent pour exciter des émeutes. Aussitôt les frères firent partir Paul, pour aller vers la mer ; mais Silas et Timothée restèrent à Bérée. Ceux qui conduisaient Paul, le menèrent jusqu'à Athènes, où ils le quittèrent, après avoir reçu ordre de lui, de dire à Silas et à Timothée qu'ils vinssent le trouver au plutôt [1].

Athènes était toujours le centre de la politesse et des lettres humaines. Elle avait perdu son importance politique ; mais les futurs consuls et les futurs Césars venaient apprendre, dans ses écoles, à penser juste et à parler bien. Aussi les philosophes et les rhéteurs y affluaient-ils de toutes parts. Il y avait plus. Comme à Philippes, à Thessalonique, à Bérée, il existait à Athènes une synagogue de Juifs, où des Athéniens mêmes apprenaient à connaître et à servir le vrai Dieu. Elle devait être fort ancienne. Il y avait déjà près d'un siècle que le peuple d'Athènes avait décerné une couronne et une statue d'or au descendant des Machabées, le grand prêtre Hyrcan, pour le remercier de la bienveillance avec laquelle il accueillait ceux qui d'Athènes allaient à Jérusalem.

Or, pendant que Paul attendait à Athènes Silas et Timothée, son esprit se sentait ému et comme irrité en lui-même, en voyant cette ville si pleine d'idoles. Il discutait donc dans la synagogue avec les Juifs et avec les prosélytes ; et tous les jours dans la place publique avec ceux qui s'y rencontraient. Quelques philosophes épicuriens et stoïciens entrèrent en dispute avec lui. Les uns disaient : Que veut donc dire ce semeur de paroles ? Les autres : Il semble qu'il annonce des dieux étrangers, à cause qu'il leur annonçait Jésus et la résurrection. Enfin, ils le prirent, et le menèrent à l'aréopage, en disant : Pourrions-nous savoir de vous quelle est cette nouvelle doctrine que vous publiez? Car vous faites entendre à nos oreilles certaines choses qui sont étranges ;

[1] Act., xvii, 15.

nous voudrions donc bien savoir ce que c'est. Or, tous les Athéniens, et les étrangers qui demeuraient à Athènes, n'avaient de temps que pour dire ou entendre quelque chose de nouveau [1].

On ne lit point que les disciples de Platon et d'Aristote, les philosophes platoniciens et péripatéticiens aient disputé avec l'Apôtre. Comme ils admettaient l'existence de Dieu, sa providence, l'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses d'une autre vie, et que Platon même paraît avoir eu un pressentiment de la résurrection des corps ; comme enfin les uns et les autres plaçaient en Dieu la source de la morale et des lois, la doctrine de Paul ne dut point leur paraître étrange ni méprisable. Il en était tout autrement des épicuriens et des stoïciens. Les premiers ne reconnaissaient ni Providence, ni immortalité de l'âme, et mettaient tout le bonheur de l'homme dans la volupté. Les stoïciens enseignaient qu'on ne pouvait être heureux que par la sagesse, c'est-à-dire la vertu; mais ils prétendaient ne devoir la sagesse qu'à eux-mêmes, et mettaient leur prétendu sage au-dessus de la Divinité. On voit aisément combien ces deux sectes, nées de la volupté et de l'orgueil, devaient être opposées à une doctrine de pénitence et d'humilité.

Cependant Paul était debout au milieu de l'aréopage, et dit : Hommes d'Athènes, je vous vois en tout comme plus religieux que d'autres. Car, passant et considérant les objets que vous adorez, j'ai trouvé même un autel où est écrit : Au Dieu inconnu. Celui-là donc que vous adorez sans le connaître, c'est lui que je vous annonce. Ce Dieu qui a fait tout le monde, et tout ce qu'il y a dans le monde; lui, étant le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite point dans des temples que des mains ont faits. Il n'est point honoré par les mains des hommes, comme s'il avait besoin de quelque chose, lui qui donne tout à tous, et la vie et la respiration. Il a fait naître d'un même sang toute la race des hommes pour habiter sur toute la face de la terre, déterminant les temps de leur durée et les limites de leur demeure; afin qu'ils cherchent le Seigneur et qu'ils s'efforcent de le trouver, comme en tâtonnant, quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous; car c'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous som-

[1] Act., xvii, 16-21.

mes ; et comme quelques-uns de vos poëtes ont dit : Nous sommes de sa race. Puis donc que nous sommes la race de Dieu, nous ne devons pas croire que la Divinité soit semblable à l'or, à l'argent ou aux pierres, qui ont pris des figures par l'invention de l'homme. Or, Dieu, regardant par-dessus ces temps d'ignorance, annonce maintenant à tous les hommes de faire partout pénitence; parce qu'il a établi un jour pour juger le monde selon la justice, par Celui qu'il a destiné à en être le juge, faisant foi de cela à tous, en le ressuscitant d'entre les morts.

On écouta tranquillement jusque-là. Mais lorsqu'ils entendirent parler de la résurrection des morts, les uns se moquèrent, les autres dirent : Nous vous entendrons sur cela une autre fois. Ainsi Paul sortit du milieu d'eux. Quelques hommes cependant se joignirent à lui et embrassèrent la foi ; entre lesquels fut Denis, sénateur de l'aréopage, et une femme nommée Damaris, et quelques autres [1].

Il y avait quatre cent cinquante ans que le plus illustre des philosophes, Socrate, avait été accusé des mêmes choses que saint Paul, et à peu près dans les mêmes termes. Socrate n'osa point confessser la vérité tout entière, indisposa ses juges par sa roideur, et fut condamné à boire la cigüe. Paul, au contraire, dit toute la vérité ; mais la dit de telle manière, qu'au lieu d'offenser ses juges, il dut leur faire plaisir. La louange que les Athéniens ambitionnaient le plus, c'était d'être le plus religieux des peuples. Paul s'insinue par là. Le Dieu qu'il leur annonce, il leur fait voir que déjà ils l'adorent. Quand il veut leur donner à conclure que les idoles n'ont rien de divin, il cite avec éloge la parole de leurs poëtes. Un discours si plein de finesse et de sens ne pouvait manquer de plaire au plus spirituel de tous les peuples.

Mais quel était ce Dieu inconnu d'Athènes ? Nous croyons, avec saint Augustin [2], que c'était le Dieu véritable, et que l'Apôtre ne faisait point un sophisme quand il disait : Celui-là donc que vous adorez sans le connaître, c'est lui que je vous annonce. Dans un dialogue attribué à Lucien, un personnage que son ami convertit au christianisme, veut d'abord jurer par les dieux de la mythologie : le chrétien l'en empêche ; mais quand il jure par l'*Inconnu*

[1] Act., xvii, 22-34. — [2] Aug., l. I, *cont. Crescon.*, c. xxix.

d'Athènes, le chrétien ne l'empêche pas ; au contraire, après l'avoir instruit de la nature du vrai Dieu, il conclut: Ayant donc trouvé l'Inconnu d'Athènes, levons les mains vers le ciel, et rendons-lui grâces [1]. Comme les Athéniens avaient depuis longtemps dans leur ville une synagogue de Juifs, que fréquentaient plusieurs d'entre eux, il n'est pas inconcevable qu'ils adorassent le vrai Dieu. D'ailleurs, depuis quatre siècles et demi, les Athéniens avaient entendu plus d'une fois Sophocle leur dire en plein théâtre ces paroles si souvent citées par les Pères de l'Eglise : « Dans la vérité, il n'y a qu'un Dieu qui a fait le ciel et la terre, et la mer azurée et les vents impétueux. Mais la plupart des mortels, dans l'égarement de notre cœur, nous dressons des statues des dieux, comme pour trouver dans ces images de bois, d'airain, d'or, d'ivoire, une consolation de nos maux. Nous leur offrons des sacrifices, nous leur consacrons des fêtes, nous imaginant qu'en cela consiste la piété [2]. » Saint Paul dit aux Athéniens : *Celui que vous adorez sans le connaître*, dans le même sens que Jésus-Christ dit à la Samaritaine : « Vous adorez ce que vous ne connaissez pas ; nous, au contraire, nous adorons ce que nous connaissons, parce que le salut vient des Juifs [3]. » Dieu est inconnu aux païens comparativement aux Juifs, aux Juifs comparativement aux chrétiens, aux chrétiens comparativement aux saints du ciel.

Paul, après avoir demeuré assez longtemps à Athènes, vint à Corinthe. De toutes les villes grecques, c'était la plus commerçante et la plus voluptueuse. Six siècles et demi auparavant, les sept sages de la Grèce s'y étaient rassemblés chez l'un d'entre eux, Périandre, maître absolu de la ville. Ce que pouvait ou ce que voulait la philosophie, on le vit alors. La réunion des sages ne valut à la postérité que le récit de leur banquet. Périandre resta le tyran de Corinthe, et Corinthe la plus corrompue des villes. Dans un seul temple de Vénus, il y avait plus de mille courtisanes consacrées à cette infâme déité ; et nous avons des vers du poëte Simonide en leur honneur. Telle était la ville à laquelle saint Paul allait prêcher l'Evangile, c'est-à-dire le mé-

[1] *Philopatris apud Lucian.* — [2] Sophocl. *Apud S. Justin. De Monarch. et alibi.* — [3] Joan., IV, 22.

pris des richesses et la mortification des sens. Y ayant trouvé un Juif, originaire du Pont, venu depuis peu d'Italie avec Priscille, sa femme, parce que l'empereur Claude avait ordonné à tous les Juifs de sortir de Rome, il se joignit à eux ; et comme il savait le même métier, il demeurait chez eux et travaillait. Or, leur métier était de faire des tentes. Et il parlait tous les jours de sabbat dans la synagogue ; et il persuadait des Juifs et des Grecs. Suétone nous apprend que Claude chassa les Juifs de Rome, à cause des fréquents tumultes qu'ils y excitaient au sujet du Christ, c'est-à-dire du Christ ; car plus tard encore les auteurs païens se servaient du premier de ces noms [1]. On voit que les Juifs de Rome faisaient comme ceux de Philippes et de Thessalonique.

L'Eglise de cette dernière ville en eut beaucoup à souffrir. Saint Paul l'ayant appris, y envoya Timothée qui l'était venu rejoindre à Athènes. Timothée, ainsi que Silas ou Sylvain, lui ayant apporté à Corinthe des nouvelles plus circonstanciées, il écrivit aux Thessaloniciens la première de ses épîtres.

Quelque chose d'inconnu à l'antiquité y respire : une charité toute céleste. Nous avons plusieurs lettres de ces sept sages, qui autrefois s'étaient trouvés ensemble à Corinthe ; mais aucune ne peut se comparer aux lettres de saint Paul. Le seul philosophe grec qui puisse soutenir quelque peu le parallèle, c'est Platon. Il a treize épîtres ; Paul en a quatorze. Platon tendait, mais de très-loin, au même but : la régénération des hommes. Dans ses lettres, il expose pourquoi il n'a pris part à aucun gouvernement : c'est que toutes les constitutions politiques d'alors lui paraissaient mauvaises, et leur législation à peu près incurable, sans une préparation miraculeuse, secondée par les circonstances. La philosophie orthodoxe et véritable pouvait seule discerner ce qui était juste et pour l'Etat et pour l'individu ; et le genre humain ne cesserait d'être malheureux que quand, par la faveur divine, des philosophes orthodoxes et véritables viendraient à gouverner, ou que ceux qui gouvernent, seraient vraiment philosophes [2]. La véritable philosophie, c'est la constance, la foi, la sincérité [3]. Pour y parvenir, il faut surtout connaître le Dieu chef et auteur de tout ce qui est et de tout ce qui sera, ainsi que le Seigneur,

[1] Suet. *Claud.*, n. 25. — [2] *Epist.*, VII. — [3] *Ibid.*, X.

Père du chef et de l'auteur, et le connaître autant qu'il est possible, à qui est le plus favorisé [1]. La servitude et la liberté excessives sont également mauvaises : modérées, elles sont également bonnes. Est modérée, la servitude que l'on doit à Dieu; immodérée, celle qu'exigent les hommes. Dieu est la loi des hommes sages : la loi des insensés, est la volupté [2]. Telles sont les idées et les paroles de Platon. Pour y amener les hommes, il cherchait, soit en Grèce, soit en Italie, des jeunes gens d'un naturel généreux, afin d'influer par eux sur la multitude. Car de s'adresser à la multitude même, il le regardait comme absurde et impossible. A Syracuse en Sicile, il entreprit Dion, et, à sa persuasion, Denys le Jeune. Parmi ses lettres, il y en a trois pour Dion ou ses amis, et quatre pour Denys. C'est dans une lettre à ce dernier, qu'en parlant de la nature du premier Etre, il semble y reconnaître comme trois personnes [3]. Quant au résultat, Denys chassa Dion, et fit vendre Platon comme esclave; Dion, à son tour, chassa Denys, qui fut réduit à se faire maître d'école à Corinthe. Voilà comme réussit Platon. Et voici que Paul écrit sa première épître à une multitude d'hommes, de femmes, d'enfants, qui, après quelques mois d'instruction, professent, aiment et pratiquent ce que Platon trouvait impossible de persuader au peuple, et qu'il n'a pu effectivement persuader à quelques disciples choisis ! Et Paul leur parle un langage inconnu à la Grèce. Platon, dans ses lettres, est élégant et poli; mais on y chercherait vainement cette âme, cette charité, cette surabondance de vie qui déborde chez Paul en pensées et en sentiments comme un fleuve qui, sorti de Dieu, rejaillit jusqu'à la vie éternelle. Si Platon l'emporte par l'élégance des mots, Paul l'emporte infiniment par l'éloquence des choses.

Les chrétiens de Thessalonique ayant reçu sa lettre, le bruit se répandit que le jour du jugement, dont elle parlait, était proche. Paul les rassura dans une seconde épître. Après les avoir félicités en Dieu de l'accroissement continuel de leur foi et de leur charité, au milieu des tribulations qui achevaient de les rendre dignes du royaume céleste, tandis que leurs persécuteurs se préparaient un châtiment éternel, il ajoute : Or, nous

[1] Plat., *Epist.* IV. — [2] *Ibid.*, VIII. — [3] *Epist.* II.

vous conjurons, nos frères, touchant l'avénement de notre Seigneur Jésus-Christ et notre réunion avec lui, de ne vous laisser pas légèrement ébranler, ni de vous troubler, en croyant, sur la foi de quelque prophétie, ou sur quelque discours, ou quelque lettre qu'on supposerait venir de nous, que le jour du Seigneur est près d'arriver. Que nul ne vous séduise, en quelque manière que ce soit; car ce jour-là n'arrivera point, que ne vienne auparavant la défection, et que ne soit manifesté l'homme du péché, le fils de la perdition, l'adversaire qui s'élèvera au-dessus de tout ce qu'on appelle Dieu ou qu'on adore, jusqu'à s'asseoir comme Dieu dans le temple de Dieu, voulant lui-même passer pour Dieu. Ne vous souvient-il pas que je vous disais ces choses, lorsque j'étais encore avec vous? Vous savez aussi ce qui arrête, afin qu'il soit dévoilé, en son temps. Car déjà s'opère le mystère de l'iniquité : il n'y a que celui qui arrête maintenant, jusqu'à ce qu'il soit mis de côté. Et alors sera dévoilé ce méchant, que le Seigneur Jésus détruira par le souffle de sa bouche, et qu'il perdra par l'éclat de sa présence. Ce méchant, dis-je, qui doit venir accompagné de la puissance de Satan, avec toutes sortes de miracles, de signes, et de prodiges trompeurs; et avec toutes les illusions qui peuvent porter à l'iniquité ceux qui périssent, parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés. C'est pourquoi Dieu leur enverra une efficace d'erreur, en sorte qu'ils croient au mensonge; afin que tous ceux qui n'ont pas cru la vérité, mais se sont plu dans l'iniquité, soient condamnés [1]. »

Ce méchant, dont parle ici l'Apôtre, c'est l'Antechrist, le dernier des faux prophètes et des faux christs, le dernier et le plus dangereux des séducteurs, le dernier et le plus violent des persécuteurs, à qui les autres ne font que préparer la voie, principalement Mahomet, le fondateur de l'empire antichrétien. Il arrivera lorsque disparaîtront les derniers restes du quatrième empire ou de l'empire romain. C'est là l'obstacle qui empêche qu'il ne paraisse dès à present. Ainsi, du moins, l'ont pensé la plupart des Pères et des interprètes. Car il n'y a rien d'absolument certain sur le sens caché de ces paroles mystérieuses; les explications plus détaillées que l'Apôtre avait données de vive voix aux Thes-

[1] II, Thessalon., II, 1-12.

saloniciens, ne sont point venues jusqu'à nous avec certitude.

Dans cette même épitre, saint Paul engageait les Thessaloniciens à prier pour lui, afin que la parole de Dieu se répandît de plus en plus, et qu'elle fût en honneur et en gloire comme elle l'était parmi eux ; et aussi afin que lui et ses compagnons fussent délivrés des hommes intraitables et méchants. Il entend les persécutions qu'il avait à souffrir à Corinthe. Depuis l'arrivée de Timothée et de Silas, il s'était mis à prêcher aux Juifs avec plus de force et d'ardeur, pour leur prouver que Jésus est le Christ. Mais l'obstination de ces derniers augmentant pareillement, ainsi que leur opposition à l'Évangile, Paul, ne pouvant souffrir davantage leurs blasphèmes, secoua ses vêtements en signe de sa juste indignation, et leur dit, comme pour leur annoncer les malheurs qui allaient fondre sur eux : « Votre sang sera sur vos têtes ; pour moi, j'en suis innocent. Voici que je me tourne vers les gentils, et à l'avenir je serai tout à eux [1]. » Parmi les Juifs qui blasphémèrent Jésus-Christ et l'Évangile, étaient peut-être ceux dont l'Apôtre avait jusqu'alors habité la maison avec Aquila et Priscille. Et ce fut probablement pour cela qu'il en sortit et se transporta dans celle de Titus Justus, prosélyte converti, laquelle était contiguë à la synagogue que présidait un certain Crispus. Celui-ci profitant de ce voisinage du saint Apôtre, embrassa la religion chrétienne avec toute sa famille, et l'Apôtre le baptisa de ses propres mains : honneur que n'eurent, après lui, que Caïus, et la maison de Stéphanas, appelée par le même Apôtre, avec Fortunat et Achaïcus, les prémices de la foi et du christianisme dans l'Achaïe ; Paul laissait à Silas et à Timothée le soin de donner le baptême, afin de s'appliquer lui-même tout entier à la prédication de la divine parole, y ayant été spécialement appelé par Jésus-Christ.

Telles furent les persécutions, les nécessités, les travaux, les craintes et les angoisses qui vinrent comme l'assaillir dans cette ville, qu'il eut besoin d'une vision céleste pour reprendre courage. Jésus-Christ lui apparut donc une nuit, et l'exhorta à ne pas craindre, ni se taire, mais à parler avec sa liberté accoutumée ; parce que, dit-il, je suis avec toi, et personne ne pourra te faire

[1] Act., xviii, 6.

de mal ; car j'ai un peuple nombreux dans cette ville. Encouragé par ces paroles, l'Apôtre s'arrêta dix-huit mois à Corinthe [1]. Ce qui ne doit pas s'entendre de manière qu'il n'ait pas pu faire par lui-même des courses dans les lieux circonvoisins, et, par le moyen de ses compagnons, Silas et Timothée, porter la foi dans presque toute l'Achaïe, ou du moins dans ses principales cités. Nous voyons, en effet, sa seconde lettre, écrite peu d'années après, adressée non-seulement à ceux de Corinthe, mais encore aux fidèles de toute l'Achaïe.

Parmi les nombreuses conversions que fit à Corinthe saint Paul, aucune ne dut plus fâcher les Juifs, que celle de Sosthène, successeur de Crispus dans la présidence de leur synagogue. La conversion de deux personnages aussi distingués et chefs de leur secte, venant l'une sur l'autre, ne put que les irriter extrêmement et les porter à la fureur. Aussi se soulevèrent-ils tous à la fois contre l'Apôtre, et le présentèrent-ils au tribunal du proconsul de l'Achaïe, l'accusant d'enseigner une religion contraire à la loi judaïque, et, par conséquent, non autorisée comme étant la leur, par les lois romaines. Le proconsul de l'Achaïe était alors Gallion, frère du philosophe Sénèque. Au moment que Paul allait répondre aux accusations intentées contre lui par les Juifs, le proconsul le prévint, en disant à ses accusateurs : S'il s'agissait de quelque injustice ou de quelque crime, je vous écouterais volontiers et avec patience. Mais s'il n'est question que de doctrine, de mots et de votre loi, examinez vous-mêmes ; moi, je ne veux point en être juge [2].

Paul se voyant délivré de cette violente tempête, sans en avoir éprouvé aucun mauvais traitement, quoiqu'il fût le principal objet de la fureur des Juifs, fit à Dieu, pour lui rendre grâces, un vœu semblable à celui des Nazaréens ; vœu que les Juifs avaient coutume de faire, lorsque, par la miséricorde divine, ils se voyaient échappés à quelque grand danger. Ceux qui faisaient ce vœu, devaient, tout le temps de leur nazaréat, s'abstenir de vin, ainsi que de tout ce qui pouvait enivrer, et laisser croître leurs cheveux : ce qui, chez les anciens, était une marque de servitude, de pénitence et de deuil. Le temps du vœu accompli, les mêmes

[1] Act., xxvii. 7-11. — [2] *Ibid.*, xviii, 12-16.

devaient encore, à la porte du tabernacle ou du temple, offrir l'holocauste ou le sacrifice propitiatoire, et l'eucharistique, se raser la tête et jeter la chevelure dans le feu qui avait servi au dernier sacrifice. Paul qui, en tout ce qui n'était pas contraire à l'Évangile, se faisait volontiers juif avec les Juifs et gentil avec les gentils, pensa ne pouvoir, dans cette occasion, faire à Dieu un vœu plus agréable, que celui que les premiers avaient coutume de faire suivant ce qui est prescrit dans la loi de Moïse. Il se conciliait ainsi l'affection de ceux qui avaient moins d'éloignement pour lui, et confondait ses ennemis, qui le persécutaient comme un destructeur des rites et des cérémonies légales. Après s'être arrêté longtemps encore à Corinthe, et sur le point de s'embarquer dans le port de Cenchrée pour la Syrie, il voulut du moins accomplir son vœu en partie en se faisant couper les cheveux; se réservant, quand il serait arrivé à Jérusalem, d'offrir les sacrifices accoutumés, ou bien d'en commettre à sa place pour poser les mains sur la tête des victimes, lorsqu'on les immolerait en son nom dans le parvis du temple. Ce qui était permis à ceux qui, pour des affaires publiques, étaient éloignés de la sainte cité ou hors de la Judée. L'Apôtre étant donc pour entreprendre une si longue navigation, il voulut accomplir son vœu, craignant peut-être d'encourir, dans le navire, rempli de toutes sortes de personnes, quelque pollution légale : ce qui l'aurait contraint de recommencer le temps de son nazaréat [1].

Après avoir accompli son vœu, Paul s'embarqua dans la compagnie d'Aquila et de Priscille, et prit terre à Éphèse, capitale de l'Ionie. Il entra, suivant sa coutume, à la synagogue pour disputer avec les Juifs. Mais ces premières discussions furent si pacifiques, que, comme l'Apôtre se pressait de partir et de continuer sa route pour la Syrie, ils le prièrent de vouloir rester plus longtemps. Toutefois il n'y consentit pas, mais leur promit de revenir. Et, en attendant, il laissa auprès d'eux Aquila et Priscille. S'étant donc remis en mer, il vint à Césarée, où, ayant débarqué, il se mit en chemin pour Jérusalem. Quand il eut salué l'Église et accompli les choses pour lesquelles principalement il avait entrepris ce voyage, il se rendit à Antioche et s'y arrêta quelque temps.

[1] Act., xviii, 18.

Parti de là, il traversa de nouveau la Galatie et la Phrygie, visitant les églises qu'il avait déjà fondées dans ces provinces et confirmant les disciples dans la foi. Il fut reçu chez les Galates comme un ange de Dieu, comme Jésus-Christ même. Ils auraient voulu, s'il eût été possible, s'arracher les yeux pour les lui donner [1].

Paul revint à Éphèse avec l'intention de s'y arrêter tout le temps nécessaire pour y fonder une illustre église. Il y avait alors dans cette ville quelques disciples qui, comme Apollon, bien qu'ils crussent en Jésus-Christ, n'avaient encore reçu que le baptême de Jean. L'Apôtre, les croyant baptisés de celui de Jésus-Christ, leur demanda s'ils avaient reçu l'Esprit-Saint. Il pouvait raisonnablement en douter ; car jusqu'alors il n'y avait eu à Éphèse ni apôtre ni évêque qui pût leur imposer les mains et administrer le sacrement de confirmation. Ils répondirent qu'ils n'avaient pas même entendu dire qu'il y eût un Saint-Esprit. Etonné de cette réponse, saint Paul leur demanda de nouveau quel baptême donc ils avaient reçu ; et ayant appris que c'était celui de Jean, il ordonna qu'ils fussent baptisés au nom de Jésus-Christ. Ensuite, Paul lui-même leur ayant imposé les mains, le Saint-Esprit descendit sur eux, non-seulement avec les effets visibles de sa grâce, mais encore avec les signes extraordinaires et manifestes de sa divine présence ; les néophytes parlant distinctement les langues qui auparavant leur étaient inconnues, prédisant les choses futures, interprétant les Écritures divines, et célébrant les louanges de Dieu à haute voix et avec grande ferveur.

Les trois premiers mois après son retour à Éphèse, Paul eut, à son ordinaire, la synagogue pour théâtre de ses disputes, de ses prédications et de ses triomphes. Mais quand il vit quelques-uns, peut-être les principaux Juifs, toujours plus s'endurcir dans leur infidélité, et blasphémer même en public la voie du Seigneur, il abandonna la synagogue perfide, pour n'irriter pas davantage la fureur de ces impies, et sépara d'eux les nouveaux disciples. Il se retira donc chez un chrétien nommé Tyran, dans l'école duquel il donnait chaque jour ses instructions. Cela dura l'espace de deux ans, en sorte que tous les habitants de l'Asie, Juifs et gentils, entendirent la parole du Seigneur. L'on peut conjecturer que l'Apô-

[1] Act., xviii, 19-23. Galat., iv, 14 et 15.

tre ne resta pas tout ce temps fixé à Éphèse, mais qu'il parcourut encore les autres villes de l'Ionie, peut-être même de toute l'Asie proconsulaire. On peut dire encore que, sans qu'il partît d'Éphèse, la même chose put avoir lieu, attendu l'immense concours de toute l'Asie en cette ville, qui, par son grand commerce, en était réputée le marché, où d'ordinaire le proconsul faisait sa résidence; où était enfin le fameux temple de Diane, regardé comme une des merveilles du monde, et qui attirait à Éphèse, non-seulement de toute l'Asie, mais encore de tout l'univers, un grand nombre d'étrangers. C'est donc avec raison que cette grande cité parut à l'Apôtre un théâtre digne de son zèle apostolique. Pour glorifier davantage, sous les yeux de tant de peuples, son fidèle ministre, et donner plus d'éclat à sa prédication, Dieu daigna y opérer par ces mains des miracles extraordinaires. Une chose que jamais plus on n'a vue ni entendue, c'est que, jusqu'aux linges qui avaient touché son corps, le Tout-Puissant voulut s'en servir comme d'instruments à ses merveilles, pour chasser des malades leurs infirmités et des possédés les esprits malins. Les faux réformateurs de l'Église, qui ont tant déclamé et déclament encore contre l'usage des saintes reliques, n'auraient pu s'empêcher de condamner alors comme une folle superstition la dévotion de ces premiers chrétiens à appliquer sur les énergumènes et les malades les linceuls qui avaient touché au corps de Paul. Mais Dieu, qui aurait alors confondu le zèle amer de ces faux sages, au moyen des miracles par lesquels il montra qu'il avait pour agréable, dans l'usage de ces choses, la simplicité de la foi, n'a pas manqué de condamner leur témérité par des miracles semblables, opérés à l'application des reliques des saints, d'après les témoignages irréfragables que présentent tous les siècles [1].

Les Juifs avaient aussi dans ces temps leurs exorcistes, qui allaient de ville en ville exorciser les possédés, pour en tirer de l'argent. De leur nombre étaient sept fils d'un certain Scéva, chef d'une des vingt-quatre familles sacerdotales. Étant donc arrivés à Éphèse, et voyant le pouvoir que saint Paul avait sur les démons par le nom de Jésus-Christ, ils entreprirent de les conjurer aussi par le nom de Jésus que Paul prêchait, quoiqu'ils n'eussent pas

[1] Orsi., *Hist. eccl.*, t. IV.

eux-mêmes le respect qu'ils devaient ni pour Jésus-Christ ni pour saint Paul. Cela était arrivé du vivant de Notre-Seigneur, qui l'avait souffert, parce que c'était alors le temps de faire éclater sa douceur. Mais il ne voulut pas toujours souffrir qu'on abusât de son nom par vanité et par intérêt : et il se servit du démon même pour en punir la profanation. Car le possédé dit à ces Juifs : Je connais Jésus, et je sais qui est Paul ; mais vous, qui êtes-vous? Et en même temps, se jetant sur eux, il les traita si mal, qu'ils furent contraints de s'enfuir nus et blessés. Cet événement ayant été su de tous les Juifs et de tous les gentils qui demeuraient à Éphèse, ils furent tous saisis de crainte, et ils glorifiaient le nom du Seigneur Jésus. Et parmi ceux qui avaient cru, il vint un grand nombre, confessant et déclarant leurs actions. Il y en eut aussi beaucoup de ceux qui avaient exercé les arts curieux, qui apportèrent leurs livres et les brûlèrent devant tout le monde ; et quand on eut supputé le prix, on trouva qu'il montait à cinquante mille pièces d'argent. Ces arts curieux étaient, suivant toute apparence, des arts magiques, auxquels les Ephésiens étaient fort adonnés [1].

Ce fut pendant ce séjour à Ephèse que saint Paul écrivit son épître aux Galates et sa première aux Corinthiens, pour compléter leur instruction et réformer certains abus qui s'étaient glissés parmi eux.

Si le séjour de Paul à Éphèse fut pour lui un continuel martyre, on peut le dire particulièrement des derniers mois, auxquels se doivent rapporter ces paroles de sa seconde épître aux Corinthiens, écrite après son départ de l'Asie : « Nous ne voulons pas, nos frères, vous laisser ignorer la tribulation qui nous est survenue en Asie. Elle nous a tellement accablé au-dessus de nos forces, que la vie même, que nous croyions certainement perdre au milieu de tant de périls, nous était à charge ; et que nous étions intérieurement disposé, comme ont coutume de l'être ceux auquels on a notifié leur sentence de mort [2]. »

Parmi ces tribulations nouvelles que souffrit l'Apôtre après avoir écrit sa première épître, saint Luc décrit la sédition excitée

[1] Act., XIX. — [2] II, Cor., II.

contre lui par un certain orfèvre, nommé Démétrius, dont le métier consistait à faire de petits temples d'argent, qui représentaient le fameux temple dédié à Diane dans la ville d'Éphèse. Comme la curiosité de voir ce superbe monument, compté parmi les merveilles du monde, ou bien la dévotion à l'idole, attirait de toutes les parties de l'univers un grand nombre de voyageurs, Démétrius faisait un grand débit de ces petits temples, et une foule d'ouvriers, qui travaillaient à son compte, en retiraient un bénéfice considérable. Les ayant donc tous réunis, il commença par exagérer d'une part l'immense profit qui leur revenait de la dévotion des peuples au temple et à l'image de Diane ; et, de l'autre, les efforts de Paul et le succès de ses prédications contre le culte des idoles, d'où il arrivait déjà que, non-seulement à Éphèse, mais dans presque toute l'Asie, un grand nombre ne regardait plus comme des dieux véritables ceux qui étaient l'œuvre de l'industrie humaine. Ce qui donnait à conclure que leur métier allait perdre de son importance, leur gain diminuer notablement, le temple de la grande Diane tomber dans le mépris, et qu'enfin, on verrait peu à peu s'anéantir la majesté de celle qu'adorait toute l'Asie et tout l'univers.

A ces mots, tous entrèrent en fureur, et, élevant la voix jusqu'aux nues, se mirent à crier : Vive la grande Diane d'Éphèse ! Toute la ville fut en un clin d'œil remplie de tumulte. Ils coururent au théâtre, lieu ordinaire des assemblées publiques, traînant avec eux Gaïus et Aristarque de Macédoine, qui avaient accompagné l'Apôtre dans son voyage. Paul voulait aller se présenter au peuple, mais les disciples l'en empêchèrent. Quelques-uns même des principaux seigneurs de l'Asie, qui étaient de ses amis, l'envoyèrent prier de ne point se présenter au théâtre. Cependant les uns criaient d'une manière, et les autres d'une autre ; car tout ce concours de peuple n'était qu'une multitude confuse, et la plupart même ne savaient pourquoi ils étaient assemblés. Les Juifs, que tout le monde connaissait pour avoir des idoles la même horreur, craignaient que cet orage n'éclatât sur eux. Ils prirent donc, du milieu de la foule, un certain Alexandre, afin que, d'un lieu éminent, il pérorât leur cause, et tournât toute la haine et la fureur du peuple contre les chrétiens. Alexandre, ayant fait signe de la main pour apaiser le tumulte et obtenir une audience favo-

rable, se disposait à parler, lorsque soudain, l'ayant reconnu pour Juif, toute la multitude éleva la voix, et, sans vouloir entendre aucune raion, continua de crier pendant deux heures : Vive la grande Diane des Éphésiens ! A la fin, un homme sage et en place apaisa ces clameurs, et dit : Mais est-il personne qui ne sache que la cité d'Éphese a une dévotion spéciale au temple de la grande Diane, fille de Jupiter? Puisque donc nul ne vous conteste cette renommée, vous devez demeurer tranquilles et ne rien faire inconsidérément. Car ceux que vous avez amenés ici ne sont ni sacriléges ni blasphémateurs de votre déesse. Si Démétrius, et les ouvriers qui sont avec lui, ont quelque plainte à faire contre quelqu'un, on tient l'audience ; il y a des proconsuls : qu'ils s'appellent donc en justice les uns les autres. Que si vous avez quelque autre affaire à proposer, elle pourra se terminer dans une assemblée légitime. Car nous sommes en danger d'être accusés de sédition pour ce qui s'est passé aujourd'hui, ne pouvant alléguer aucune raison pour justifier ce concours tumultuaire du peuple. Ayant dit cela, il congédia l'assemblée [1].

Alors Paul convoqua les disciples, leur fit ses adieux, et se mit en route pour la Macédoine et l'Achaïe, d'où il écrivit sa seconde lettre aux Corinthiens et celle aux Romains. Après avoir séjourné trois mois dans l'Achaïe, il fit de nouveau le voyage à Jérusalem, accompagné de saint Luc. Ils s'arrêtèrent cinq jours durant à Troade.

Le dernier jour, qui était un dimanche, les fidèles s'assemblèrent pour rompre le pain, ce qui, dans le langage des écrivains sacrés, signifie souvent la célébration des très-saints mystères. Paul, qui devait partir le lendemain, prolongea le discours jusqu'au milieu de la nuit dans le cénacle ou chambre haute où se tenait l'assemblée et où brûlaient un grand nombre de flambeaux. Le jour de dimanche, le cénacle à l'étage le plus élevé de la maison, le long discours de Paul sur les choses divines, la multitude des lampes allumées, sont toutes circonstances qui indiquent que ce n'était pas pour un repas ordinaire que les fidèles s'étaient assemblés en ce lieu, mais pour la consécration solennelle et la réception des mystères divins. Pendant qu'ils étaient tous attentifs à écouter

[1] Act., XIX.

le discours de Paul, il arriva qu'un jeune homme nommé Eutychus, qui, pour mieux voir ou mieux entendre l'Apôtre, s'était assis dans une fenêtre, vaincu par le sommeil, tomba du troisième étage où était le cénacle, dans la cour ou sur la voie publique, et on l'emporta mort. Paul descendit aussitôt, se jeta sur le cadavre, et, l'ayant embrassé, lui rendit la vie : puis, remonté au cénacle, il rompit le pain, c'est-à-dire célébra l'Eucharistie, continuant de parler jusqu'à la pointe du jour et laissant tous les fidèles au comble de la joie, de voir parmi eux le jeune homme ressuscité.

Comme ils demeurèrent quelques jours à Césarée de Palestine, il y arriva de Judée le prophète Agab, qui, étant venu les voir, prit la ceinture de Paul, et, s'en étant lié les mains et les pieds : Voici, dit-il, ce que déclare l'Esprit-Saint : L'homme à qui est cette ceinture, sera ainsi lié à Jérusalem par les Juifs, et, par eux, livré aux mains des gentils. Cette prophétie en action émut si fort les compagnons de Paul et les chrétiens de Césarée, qu'ils le conjurèrent tous de ne point aller à Jérusalem. Mais Paul répondit : Que faites-vous de pleurer ainsi et de m'attendrir le cœur ? Je suis tout prêt à souffrir à Jérusalem non-seulement la prison, mais la mort même, pour le nom du Seigneur Jésus. Voyant donc qu'ils ne pouvaient le persuader, ils ne le pressèrent pas davantage, et dirent : Que la volonté du Seigneur soit faite ! Encouragés par son exemple, non-seulement aucun de ses anciens compagnons ne l'abandonna par crainte, mais plusieurs même des chrétiens de Césarée se joignirent à lui et l'accompagnèrent à Jérusalem, conduisant avec eux un certain Mnason, originaire de Chypre et ancien disciple, qu'on croit communément avoir été du nombre des soixante et douze, et dans la maison duquel ils devaient loger ensemble.

Arrivés à Jérusalem, Paul et ses compagnons y furent accueillis des frères avec les marques d'une grande joie. Le lendemain, étant allés visiter Jacques, évêque de la ville, ils trouvèrent tous les prêtres assemblés chez lui. Paul, les ayant salués et embrassés, leur raconta en détail tout ce que Dieu avait fait parmi les gentils par son ministère. Et eux ayant entendu toutes ces choses, ils en glorifièrent Dieu, et lui dirent : Vous voyez combien il y a de myriades de Juifs qui ont cru ; et cependant ils sont encore tous zélés pour la loi. Or, ils ont entendu dire de vous que vous enseignez

aux Juifs qui sont parmi les nations, de renoncer à Moïse, disant qu'ils ne doivent pas circoncire leurs enfants, ni vivre selon les anciennes coutumes. Que faire donc? Certainement cette multitude s'assemblera; car ils ne manqueront pas d'apprendre que vous êtes arrivé. Faites donc ce que nous allons vous dire. Nous avons ici quatre hommes qui ont fait un vœu de nazaréens. Prenez-les avec vous; purifiez-vous avec eux, et faites les frais de la cérémonie, afin qu'ils se fassent raser la tête. Et tous sauront que ce qu'ils ont entendu dire de vous est faux, et que vous continuez d'observer la loi. Quant aux gentils qui ont cru, nous avons écrit qu'ils ne devaient rien observer de ces choses, mais seulement s'abstenir des viandes immolées aux idoles, du sang, des chairs étouffées et de la fornication. Paul ayant donc pris ces hommes, et s'étant purifié avec eux, entra le lendemain dans le temple, faisant savoir les jours auxquels s'accomplirait leur purification, et quand l'offrande devait être présentée pour chacun d'eux.

Les sept jours, que durait la purification des nazaréens, allaient finir, quand les Juifs d'Asie, ayant vu Paul dans le temple, soulevèrent tout le peuple et se saisirent de lui, criant: Au secours, Israélites! Voici cet homme qui enseigne partout contre la nation, contre la loi et contre ce lieu; et qui de plus a introduit des Grecs dans le temple et profané ce lieu saint. Car ayant vu dans la ville Trophime d'Éphèse avec Paul, ils croyaient qu'il l'avait introduit dans le temple. Aussitôt toute la ville fut émue et le peuple accourut en foule; on se saisit de Paul, et on l'emmena hors du temple, et incontinent les portes en furent fermées. Et comme ils se disposaient à le tuer, le bruit vint au tribun de la cohorte romaine qui faisait garde auprès du temple, que tout Jérusalem était dans le trouble et la confusion. A l'instant, prenant avec lui des soldats et des centurions, il courut vers eux. Quand ils aperçurent le tribun et les soldats, ils cessèrent de battre Paul. Alors le tribun s'approchant, se saisit de lui; et l'ayant fait lier de deux chaînes, il demandait qui il était et ce qu'il avait fait. Mais dans cette foule, les uns criaient d'une façon et les autres d'une autre. Ne pouvant donc rien apprendre de certain, à cause du tumulte, il commanda qu'on le conduisît dans le camp. C'était la forteresse Antonia qui joignait le temple. Lorsque Paul arriva sur les degrés qui montaient à la forteresse, il fallut que les soldats le portassent, à cause

de la violence du peuple ; car une grande multitude le suivait, criant : Tuez-le !

Comme Paul allait entrer dans le camp, il dit au tribun : M'est-il permis de vous dire un mot ? Le tribun lui dit : Sais-tu parler grec ? N'es-tu pas cet Égyptien qui, ces jours derniers, a excité une sédition et conduit dans le désert quatre mille sicaires ? Ainsi nommait-on une multitude d'assassins répandus alors dans la Judée. Paul répondit : Moi, je suis Juif, de Tarse en Cilicie, et citoyen de cette ville, qui n'est point inconnue. Mais permettez-moi, je vous prie, de parler au peuple. Le tribun le lui permit ; et Paul, se tenant debout sur les degrés, fit signe de la main au peuple. Aussitôt il se fit un grand silence, et il leur parla en langue hébraïque, disant[1] : Mes frères et mes pères, écoutez ce que j'ai à vous dire pour ma défense. Quand ils l'entendirent parler hébreu, ils firent encore plus de silence. Et il dit : Je suis Juif, né à Tarse en Cilicie ; j'ai été élevé en cette ville, instruit aux pieds de Gamaliël dans la vérité de la loi de nos pères, zélé pour la loi comme vous l'êtes aujourd'hui. J'ai persécuté jusqu'à la mort ceux de cette religion, les enchaînant et les mettant en prison, hommes et femmes, comme le grand prêtre m'en est témoin, ainsi que tout le sénat. Il fit ensuite l'histoire de sa conversion, telle qu'elle a été racontée, et ajouta que, de retour à Jérusalem, se trouvant en prière au temple, il vit dans une extase le Seigneur qui lui ordonna de sortir promptement de cette ville, parce qu'elle n'était pas disposée à recevoir son témoignage. Mais, Seigneur, répondis-je, ils savent eux-mêmes que c'est moi qui mettais en prison et qui faisais fouetter dans les synagogues ceux qui croyaient en vous ; et que lorsqu'on répandait le sang de votre martyr Étienne, j'étais présent, j'y applaudissais, et que je gardais les habits des meurtriers. Mais il me dit : Va, car je t'enverrai au loin vers les gentils.

Les Juifs l'écoutèrent jusqu'à ce mot ; mais au nom de gentils, ils élevèrent la voix et crièrent : Otez du monde cet homme, car il n'est pas permis qu'il vive ! Et comme ils criaient, et jetaient leurs manteaux à terre, et faisaient voler la poussière en l'air, le tribun le fit mener dans la forteresse et commanda qu'on lui don-

[1] Act. xxi.

nât la question en le fouettant, afin de savoir pourquoi ils criaient ainsi contre lui. Mais quand on l'eut attaché avec des courroies, Paul dit au centurion qui était présent : Vous est-il permis de fouetter un homme qui est citoyen romain et qui n'a point été condamné? Le centurion, entendant cela, alla trouver le tribun et lui dit : Voyez ce que vous allez faire; car cet homme-là est citoyen romain. Aussitôt le tribun vint à Paul et lui fit cette demande : Dites-moi, êtes-vous citoyen romain? Paul lui répondit : Je le suis. Le tribun lui repartit : J'ai acheté ce droit-là fort cher. Et moi, répliqua Paul, je l'ai par ma naissance. On voit, en effet, dans Josèphe, par plusieurs décrets des villes et des proconsuls, que, dès le temps de César, il y avait des Juifs citoyens romains en Asie, entre autres à Éphèse et à Sardes. Il devait y en avoir à Tarse, d'autant plus que cette ville avait suivi constamment le parti de César et d'Auguste [1]. Ceux donc qui devaient lui donner la question se retirèrent à l'instant; et le tribun eut peur, voyant que Paul était citoyen romain, et qu'il l'avait fait lier. Le lendemain, voulant savoir plus exactement de quoi les Juifs l'accusaient, il lui fit ôter ses chaînes; et, ayant ordonné aux princes des prêtres et à tout le sanhédrin de s'assembler, il amena Paul et le plaça au milieu d'eux [2].

Paul, regardant d'un œil ferme et assuré le sanhédrin, dit : Mes frères, jusqu'à ce jour je me suis conduit devant Dieu avec toute la droiture d'une bonne conscience. Au même instant le grand prêtre Ananie commanda à ceux qui étaient près de lui de le frapper sur la bouche. Alors Paul lui dit : Dieu te frappera toi-même, muraille blanchie! Quoi! tu es assis pour me juger selon la loi, et contre la loi tu commandes qu'on me frappe? Ceux qui étaient présents lui dirent : Quoi! tu maudis le grand prêtre de Dieu? Paul répondit : Je ne savais pas, mes frères, que ce fût un grand prêtre. Car il est écrit : Vous ne maudirez point le prince de votre peuple.

Or, Paul, sachant qu'entre ceux qui étaient là, les uns étaient saducéens et les autres pharisiens, dit tout haut dans l'assemblée : Mes frères, je suis pharisien et fils de pharisien; et c'est à cause de l'espérance d'une autre vie, et de la résurrection des morts, que

[1] Josèphe, *Ant.*, l. XIV, c. x. Dion, l. XLVII, n. 26 et 31. — [2] Act., XXII.

l'on veut me condamner! Dès qu'il eut dit ces paroles, il s'éleva une contestation entre les pharisiens et les saducéens, et l'assemblée fut divisée. Car les saducéens disent qu'il n'y a ni résurrection, ni anges, ni esprits; les pharisiens, au contraire, reconnaissent l'un et l'autre. Il y eut donc un grand bruit; et les docteurs du parti des pharisiens, se levant, disputaient vivement et disaient: Nous ne trouvons point de mal en cet homme. Que savons-nous si un esprit ou un ange ne lui aurait point parlé? Ne combattons point contre Dieu. Comme le tumulte s'augmentait, le tribun qui craignait que Paul ne fût mis en pièces, fit descendre des soldats pour l'enlever et le conduire dans la forteresse. La nuit suivante, le Seigneur apparut à Paul et lui dit: Aie bon courage, Paul! car comme tu m'as rendu témoignage à Jérusalem, ainsi faut-il que tu me rendes témoignage à Rome.

Le lendemain il y eut plus de quarante Juifs qui vinrent se présenter aux princes des prêtres et aux sénateurs, et leur dirent: Nous avons fait vœu, avec de grandes imprécations contre nous-mêmes, de ne prendre aucune nourriture que nous n'ayons tué Paul. Vous n'avez donc qu'à faire savoir au tribun, de la part du conseil, que vous le priez d'amener demain Paul devant vous, comme pour connaître plus sûrement son affaire. Nous, de notre côté, nous sommes prêts à le tuer avant qu'il arrive. Paul en fut averti par son neveu, fils de sa sœur, et le fit conduire au tribun par un centurion, qui dit: Le prisonnier Paul m'a prié de vous amener ce jeune homme, qui a quelque chose à vous dire. Le tribun, le prenant par la main, le tira à l'écart, et lui demanda quel avis il avait à lui donner. Le jeune homme lui expliqua la conjuration; et le tribun le renvoya, lui défendant de dire à personne qu'il lui eût parlé. Puis, ayant fait venir deux centurions, il leur commanda de tenir prêts pour la deuxième heure de la nuit deux cents soldats, soixante et dix cavaliers et deux cents lances, ainsi que des chevaux pour le service de Paul, que, cette nuit-là même, il voulait faire partir avec cette escorte pour Césarée, afin de le remettre en toute sûreté entre les mains du gouverneur Félix. Il craignait que les Juifs ne l'enlevassent sur la route pour l'assassiner suivant leur vœu sacrilége, et qu'ensuite on ne l'accusât lui-même d'avoir reçu de l'argent de leur part pour leur faciliter ce meurtre. Les soldats donc, ayant pris Paul, le conduisirent cette

nuit-là même à Antipatride. De là, les autres soldats s'en étant retournés à Jérusalem, les cavaliers le rendirent le jour suivant à Césarée, où ils le présentèrent au gouverneur, avec la lettre du tribun, qui était conçue en ces termes : « Claude Lysias, au très-excellent gouverneur Félix, salut. Les Juifs s'étant saisis de cet homme, et étant sur le point de le tuer, j'y arrivai avec des soldats et je le tirai de leurs mains, ayant appris qu'il était citoyen romain. Et voulant savoir de quel crime ils l'accusaient, je le conduisis dans leur conseil. Je trouvai qu'il était accusé sur des questions de leur loi, mais qu'il n'était coupable d'aucun crime qui méritât la mort ou la prison. Et comme j'ai été averti d'une entreprise que les Juifs avaient formée contre sa vie, je vous l'ai envoyé aussitôt, et j'ai déclaré à ses accusateurs qu'ils eussent à proposer devant vous ce qu'ils ont à dire contre lui. Portez-vous bien. » Le gouverneur ayant lu cette lettre, demanda de quelle province était Paul ; et, apprenant qu'il était de Cilicie, il lui dit : Je vous entendrai quand vos accusateurs seront venus. Et il commanda qu'on le gardât dans le prétoire ou palais d'Hérode [1].

Félix entendit les accusateurs et les réponses de l'Apôtre. Il savait bien ce qu'il en était de la religion, mais il différa de prononcer le jugement, et remit à les entendre de nouveau, lorsque Lysias serait venu en personne de Jérusalem à Césarée. Son véritable motif était autre. Il pensait que Paul lui donnerait de l'argent pour obtenir sa délivrance. Car ce gouverneur Félix, né esclave, était avare, cruel et débauché. Ayant donc été rappelé de son gouvernement, et craignant d'être accusé par les Juifs qu'il avait tyrannisés, il laissa Paul en prison pour les adoucir et s'assurer leurs bonnes grâces. Son successeur Festus, voulant de même gagner la bienveillance des Juifs au début de son gouvernement, dit à l'Apôtre : Voulez-vous monter à Jérusalem et y être jugé devant moi des choses dont on vous accuse ? Paul, qui sentait où allait une pareille demande, et que déjà Festus inclinait à le livrer aux Juifs qui avaient comploté de l'assassiner en route, répondit : je suis devant le tribunal de César ; c'est là qu'il faut que je sois jugé. Je n'ai fait aux Juifs aucun tort, comme vous le savez très-bien vous-

[1] Act., XXIII.

même. Si j'ai nui à quelqu'un, ou si j'ai fait quelque chose qui mérite la peine capitale, je ne refuse pas de mourir ; mais s'il n'y a rien de véritable dans toutes les accusations qu'ils font contre moi, personne ne peut me donner à eux. Citoyen romain, j'en appelle à César. Festus, après en avoir conféré avec son conseil, répondit à son tour : Vous en avez appelé à César, à César vous irez.

Quelques jours après, le roi Agrippa étant venu rendre visite à Festus, et ayant à cette occasion entendu saint Paul, dit tout haut : On pourrait le renvoyer et le mettre en liberté, s'il n'en avait appelé à César.

Paul fut conduit par mer en Italie. Le vaisseau fit naufrage ; mais, selon que Dieu avait promis à l'Apôtre, aucun des passagers ne périt, mais tous se sauvèrent à terre. Dans le premier moment ils ne savaient sur quelle plage les avait jetés la tempête ; ils apprirent des habitants du pays, qui s'empressèrent avec beaucoup d'humanité de venir à leur secours, que leur île s'appelait Melita, aujourd'hui Malte. Les barbares, car ainsi les nomme saint Luc, d'après l'usage des Grecs et des Romains, allumèrent un grand feu pour ressuyer et réchauffer ceux qui, dans une saison aussi froide et après tant de jours de continuelles fatigues, sortaient du milieu des flots. Paul ayant ramassé lui-même une quantité de sarments, les jeta dans le feu, lorsque tout à coup une vipère, engourdie jusque-là par le froid, mais subitement réveillée par la chaleur, lui sauta à la main. A cette vue, les barbares se disaient entre eux que sans doute cet homme était un meurtrier, puisque, après avoir échappé du naufrage, la vengeance divine le poursuivait encore et ne lui permettait pas de vivre.

Mais Paul, ayant secoué la vipère dans le feu, n'en souffrit aucun mal. Les insulaires, à qui les effets de ce mortel venin étaient connus, s'imaginaient que le malheureux allait enfler, tomber à terre et mourir. Mais après avoir attendu longtemps, voyant qu'il ne lui arrivait point de mal, ils passèrent d'une extrémité à l'autre, et dirent que c'était un dieu. Près de là étaient les terres du premier personnage de l'île, nommé Publius, qui reçut chez lui l'Apôtre avec ses compagnons, et leur donna généreusement l'hospitalité pendant trois jours. Le père de Publius était retenu au lit par deux maladies très-dangereuses chez un vieillard, la fièvre et

la dyssenterie. Paul alla le voir, et, s'étant mis en prières, il lui imposa les mains et le guérit. Après ce miracle, tous les malades de l'île recouraient à l'Apôtre et recouvraient également la santé. Aussi lui furent-ils très-affectionnés ; tant qu'il demeura parmi eux, ils lui rendaient de grands honneurs, et, à son départ, ils lui donnèrent tout ce qui lui était nécessaire.

Après un séjour de trois mois, ils s'embarquèrent pour Pouzzoles et y arrivèrent heureusement. Les chrétiens de Rome, informés par ceux de Pouzzoles, éprouvaient un si grand désir de voir et d'embrasser l'Apôtre, qu'ils ne purent s'empêcher d'aller à sa rencontre, les uns à plus de trente et les autres à plus de cinquante milles de Rome. Paul, en les voyant, fut si consolé, qu'il en fit à Dieu des actions de grâces et sentit son cœur se remplir d'une confiance nouvelle.

De cet emprisonnement à Rome, Paul écrivit plusieurs de ses épîtres ; d'abord celle aux Philippiens. Ces chrétiens étaient les prémices de son apostolat en Europe et en Macédoine. Aussi semble-t-il qu'il n'y en avait point qui lui fussent et à qui il fût plus cher. Eux seuls avaient comme le privilége de pourvoir à ses besoins.

Dès qu'ils le surent donc à Rome, ils lui envoyèrent Épaphrodite, leur apôtre, c'est-à-dire leur évêque, avec des secours abondants. Celui-ci, au nom des Philippiens, le servit avec un empressement si assidu dans ses chaînes, qu'il en prit une maladie mortelle ; mais il plut à Dieu de l'en délivrer, non-seulement en récompense de sa charité, mais encore par compassion pour l'Apôtre, afin qu'à ses autres afflictions ne se joignît pas encore celle de perdre un aussi cher et fidèle compagnon de ses travaux et de ses combats pour l'Evangile.

La nouvelle du danger d'Epaphrodite affligea sensiblement les Philippiens : Epaphrodite, à son tour, fut plus sensible à leur affliction qu'à sa propre maladie. Saint Paul donc, plus occupé de leur consolation réciproque que de la sienne propre, sitôt qu'il le vit rétabli quelque peu, s'empressa de le renvoyer en Macédoine, avec une lettre aux saints de Philippes, principalement aux évêques et aux diacres ; par ces évêques, on entend communément les prêtres. Epaphrodite étant l'apôtre ou l'évêque proprement dit des Philippiens.

Cette épître ne respire que tendresse et charité : on n'y voit pas un reproche. Ce qu'il y a entre autres de remarquable, c'est ce salut que l'Apôtre adresse aux Philippiens. Tous les saints vous saluent, mais principalement ceux de la maison de César [1].

Ce César était Néron, qui alors tenait l'empire. Ainsi donc, dans la même cour où Sénèque, avec toute sa philosophie, avec toute son éloquence, avec toutes ses richesses, avec tout son crédit, ne sut faire de Néron qu'un monstre, dont il ne rougit point de justifier le plus exécrable forfait, le parricide ; dans cette même cour, Paul Juif, Paul prisonnier, Paul dans les chaînes, fait croire Jésus-Christ et sa religion ; persuade la continence, la modestie, la tempérance, la miséricorde, la charité, le mépris des plaisirs, des honneurs des richesses ; en un mot, dans cette même cour, Paul forme des saints ! Telle est la distance du philosophe à l'Apôtre.

Une des plus célèbres conversions que ce dernier fit au temps de sa première captivité à Rome, fut celle d'Onésime, esclave de Philémon. Il avait volé son maître ; et, pour éviter les châtiments qu'il méritait, s'était enfui en la capitale du monde, lorsqu'il fut amené par la divine providence aux pieds du saint prisonnier. Philémon était un chrétien distingué de Colosse, ville célèbre de Phrygie. Saint Paul l'aimait avec tendresse et avait beaucoup de confiance en son amitié. Ayant donc converti et régénéré Onésime dans ses liens, il ne voulut point le garder auprès de sa personne, mais le lui renvoya avec une lettre où il l'engage et le prie avec les expressions les plus tendres et les plus efficaces de le recevoir, non plus comme un esclave, mais comme un frère ; de lui pardonner ses fautes et lui remettre son larcin.

« Moi, Paul, déjà vieux, en outre, prisonnier de Jésus-Christ, pouvant vous commander par l'autorité que j'ai sur vous, toutefois je vous supplie pour mon fils que j'ai engendré dans les chaînes, pour Onésime ; lui qui vous a été autrefois inutile, mais qui est devenu utile et à vous et à moi, je vous l'ai renvoyé ; de votre côté, veuillez le recevoir comme mon propre cœur. »

Vers le même temps, Paul écrivit aux Colossiens, pour les prémunir contre la séduction de certains hérétiques, qui, sortis du judaïsme et imbus de la philosophie platonienne, cherchèrent à

[1] Philipp., IV, 22.

persuader aux Gentils convertis à la foi, l'observance des cérémonies judaïques, et leur enseignaient un culte faux et superstitieux des anges, comme si eux seuls fussent nos médiateurs auprès de Dieu. L'Apôtre leur montre que Jésus-Christ est sur toutes choses. Il traite le même sujet avec plus d'élévation encore, dans l'épître aux Ephésiens. Mais où il la développe dans toute son étendue, c'est dans l'épître aux Hébreux. Il y prouve, par la loi même, la grandeur de Jésus-Christ au-dessus des anges, des patriarches et des prophètes ; l'excellence de son sacerdoce ; la vertu de son sacrifice, le changement de la loi par l'avénement du Pontife éternel.

Délivré des chaînes qu'il avait portées deux ans à Césarée e deux ans à Rome, Paul exécuta sans doute le désir que nous lui avons vu témoigner aux Philippiens, à Philémon et aux Hébreux, et qui était d'aller les voir. Il ne paraît donc pas que ce fut en ce temps qu'il fit le voyage d'Espagne, si jamais il a fait ce voyage, dont nous n'avons pas de preuves certaines ni de tradition constante et unanime dans les anciens auteurs. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en naviguant vers l'Orient, c'est-à-dire vers la Palestine, Paul aborda à l'île de Crète ou de Candie, et qu'après y avoir fait un séjour peu long, il laissa à Tite la surintendance générale de toute l'île, afin qu'il mît la dernière main à ce que la brièveté du temps ne lui avait pas permis de régler lui-même, et particulièrement afin qu'il pourvût les villes principales d'évêques doués des qualités nécessaires pour former de vrais et excellents pasteurs. De l'île de Candie, on croit communément qu'il passa dans la Judée : n'y ayant aucune raison de douter qu'il ne satisfît son désir de revoir et d'embrasser ses bien-aimés frères, suivant la promesse qu'il leur avait faite d'aller les trouver promptement en la compagnie de Timothée. De la Palestine, l'Apôtre vint à Ephèse, d'où, après avoir laissé Timothée pour gouverner cette Eglise, et après avoir visité les autres de l'Asie, particulièrement Colosse, il se rendit en Macédoine. C'est de là que, suivant plusieurs, il écrivit sa première épître au même Timothée. L'on y voit, ainsi que dans celle à Tite, écrite vers la même époque, bien des choses remarquables touchant l'état et la hiérarchie de l'Eglise, et la discipline ecclésiastique de ces temps-là.

Avant tout, nous voyons dans l'une et dans l'autre, ainsi que

dans la seconde à Timothée, non pas un collége de prêtres, et encore moins de laïques, mais deux personnes particulières, savoir : Timothée et Tite, chargés par l'Apôtre de gouverner, l'un l'Eglise d'Ephèse, l'autre l'église de Candie. C'est à eux en particulier qu'il prescrit les règles suivant lesquelles ils doivent se conduire dans le gouvernement ecclésiastique, principalement les ordinations d'évêques ou d'autres ministres; promouvoir des veuves au rang de diaconesses, régler les assemblées publiques des fidèles, distribuer les biens de l'Eglise pour le soutien des pauvres veuves, et des prêtres employés au soin des âmes ou au ministère de la parole divine ; recevoir les accusations contre ces mêmes prêtres ; et les corriger lorsque, par leur mauvaise conduite, ils donnaient un scandale public ; garder le dépôt de la foi et le défendre contre les attaques, les insultes et les profanations des novateurs ; réprimer enfin l'audace et la témérité de ceux qui cherchaient à introduire dans le christianisme différentes sectes de perdition.

Quand l'Apôtre écrivit sa première épître à Timothée, il était déterminé à passer de nouveau en Asie et à aller le trouver à Éphèse. Écrivant ensuite à Tite, il lui ordonne de venir sans délai le rejoindre à Nicopolis, lorsqu'il lui aurait envoyé Artémas et Tychique, peut-être pour avoir soin, pendant son absence, des Eglises de Candie. C'est à Nicopolis qu'il avait résolu de passer l'hiver : en conséquence, il veut qu'en attendant il lui envoie un certain Zénas, jurisconsulte, dont il n'est point fait mention ailleurs, mais dont la mémoire est célébrée dans les Ménées des Grecs et dans plusieurs martyrologes. Nous ne savons de quelle Nicopolis l'Apôtre a parlé en cet endroit ; si c'est de celle qui était située sur le golfe d'Ambracie, en Epire, comme veulent quelques-uns ; ou bien d'une autre Nicopolis, en Thrace, sur le Nessus, comme le veulent d'autres. Quoi qu'il en soit, il est certain que Paul accomplit sa résolution de retourner en Asie; et c'est dans ce dernier voyage que quelques-uns croient qu'il souffrit, à Antioche, à Icone et à Lystre, les persécutions et les travaux dont il parle dans sa seconde épître à Timothée.

Après avoir satisfait le désir de revoir et de visiter les principales Eglises de l'Asie, l'Apôtre en partit pour Rome, ayant, à ce qu'il paraît, pour compagnons de voyage, Démas, Crescent, Tite, Luc, Tychique, Eraste et Trophime. En effet, invitant Timothée

à venir promptement à Rome, et à mener avec lui Jean Marc, il lui fait entendre que Luc était demeuré seul avec lui, Démas l'ayant abandonné par attachement aux biens de ce siècle, Crescent étant parti pour la Galatie ou la Gaule, car c'est en grec le même nom, et Tite pour la Dalmatie, sans doute pour y annoncer l'Évangile. Quant à Tychique, Éraste et Trophime, il avait envoyé le premier à Éphèse ; le second était resté à Corinthe, où il avait exercé autrefois la charge de questeur ou trésorier de la ville ; et le troisième, il l'avait laissé malade à Milet. Outre Milet et Corinthe, nous savons encore que, dans ce voyage, l'Apôtre passa par Troade ; car il y avait laissé, chez Carpus, un manteau, des livres et des parchemins, qu'il prie Timothée de lui apporter à Rome.

Quant à son glorieux martyre, nous l'avons vu avec celui de saint Pierre.

Le même jour, à Limoges, saint Martial, évêque, avec les saints Alpinien et Austriclinien, prêtres, dont la vie a été éclatante par des miracles. — Saint Caïus, prêtre, et saint Léon, sous-diacre. — A Alexandrie, le martyre de saint Basilide, qui, sous l'empereur Sévère, ayant défendu la vierge sainte Potamienne des insultes de quelques impudiques, lorsqu'il la menait au supplice, en reçut d'elle la récompense ; car, trois jours après, la sainte lui ayant apparu et mis une couronne sur la tête, non-seulement elle en fit un fervent chrétien, mais elle obtint par ses prières, que, sans qu'il combattît longtemps, il fût honoré de la gloire du martyre. — A Rome, saint Lucien, disciple des apôtres. Après avoir assisté les fidèles de ses biens, visité ceux qui étaient en prison, pris soin de la sépulture des martyrs, on l'enterra auprès d'eux, dans une grotte qu'elle avait fait construire exprès. — Au même lieu, sainte Emilienne, martyre. — En Vivarais, saint Ostien, prêtre et confesseur.

FÊTES MOBILES.

ROGATIONS ET ASCENSION, PENTECOTE, TRINITÉ, FÊTE-DIEU, FÊTE DU SACRÉ CŒUR.

SAINT MAMERT, ÉVÊQUE DE VIENNE, INSTITUE LES PROCESSIONS DES ROGATIONS.

L'empire romain avait fini son temps et sa besogne. Comme les Assyriens, les Perses, les Grecs et plus qu'eux tous, il avait contribué à fondre ensemble les divers peuples de la terre, et à les préparer matériellement à l'unité spirituelle, l'empire du Christ. Comme les Assyriens, les Perses et les Grecs, il avait rempli sa tâche sans en avoir l'idée ni l'intention. Tel que la hache du bûcheron ou le marteau du forgeron, il ignorait la main qui le faisait mouvoir. Même quand cette main se fit connaître à lui, il regimba contre elle. Quand l'Eternel manifesta la volonté de donner à son Fils les nations pour héritage, l'empire romain se souleva contre l'Eternel et son Christ. C'est que Rome voulait elle-même être la déesse des terres et des nations ; elle voulait que ses empereurs fussent des dieux et qu'on les adorât sous peine de mort. L'ancienne Rome combattit donc contre l'Eternel pour ses idoles, dont elle était la première ; la nouvelle Rome, Constantinople, combattit contre le Christ, pour lui ravir sa divinité et la prostituer à ses empereurs. Mais l'Eternel avait dit à son Christ : Tu les gouverneras avec un sceptre de fer, et tu les briseras comme un vase d'argile, jusqu'à ce que les rois comprennent, et que les juges de la terre s'instruisent [1]. Et nous voyons les peu-

[1] Ps. II.

ples et les rois servir de verge de fer les uns contre les autres ; et nous voyons les empereurs romains brisés au moindre choc, comme des vases d'argile : Rome elle-même, dont le nom veut dire force, est là comme un pot de terre, qui, une fois brisé, ne peut plus se remettre.

Pour combattre l'Eternel et son Christ, l'ancienne Rome rendait les peuples de plus en plus idolâtres : la nouvelle Rome les rendait hérétiques. Pour les punir l'une et l'autre, le Christ emploiera des peuples hérétiques et idolâtres. Les Huns, les Goths, les Vandales, les Hérules, qui ravagent l'Orient et l'Occident, et qui mettent fin à l'empire de Romulus et d'Auguste, sont idolâtres ou ariens; et l'arianisme leur était venu de Constantinople ; et Constantinople avec son empire grec, que nous voyons successivement enfanter contre le Christ, les hérésies d'Arius, de Nestorius, d'Eutychès et des iconoclastes, deviendra finalement la proie d'un peuple arien et iconoclaste, les mahométans. L'événement a été montré d'avance à l'apôtre saint Jean ; il lui a été dit qu'une dizaine de cornes ou puissances, rois et peuples issus de Rome et de son empire, combattraient d'abord avec elle contre l'Agneau ou le Christ, et qu'ensuite ils se tourneraient contre elle [1] pour la mettre à feu et à sang. A la chute de l'empire romain, on voit en effet une dizaine de puissances ou de royaumes, formés, ou se formant de ses débris : les Grecs, les Perses, les Sarrasins en Orient ; les Vandales, en Afrique ; les Suèves, les Visigoths, les Bourguignons, les Francs dans les Gaules ; les Anglo-Saxons dans la Grande-Bretagne ; les Hérules et bientôt les Ostrogoths en Italie. Il est dit encore que l'Agneau ou le Christ finirait par les vaincre, soit par la force, soit par la douceur. Les premiers qui céderont à la douceur de sa grâce, seront les Francs ; premier-né des peuples catholiques, première nation d'un monde nouveau : puisse-t-elle à jamais se montrer digne de son rang !

La chute de l'empire romain n'étonna point ; on s'y attendait. On ne s'inquiéta guère plus : on voyait un autre empire, qui n'est point sujet à tomber, l'Eglise, où se réfugiaient de toutes parts les plus éminents personnages. Glycérius, à Salone, jouissait comme évêque, de la sécurité qu'il n'avait pu trouver comme

[1] Apoc., XVII.

empereur. Sidoine Apollinaire, gendre de l'empereur Avitus, illustrait le trône épiscopal d'Auvergne. Vienne, alors dignement occupé par saint Mamert, comptera bientôt parmi ses évêques un petit-fils du même empereur. Le comte Arbogaste, Franc d'origine, sera évêque de Chartres. Reims avait pour évêque Remi, d'une des plus nobles familles des Gaules, mais plus illustre encore comme apôtre des Francs.

A cette époque, un saint évêque était le refuge des peuples pour le temporel et le spirituel. On le voit par saint Germain d'Auxerre, saint Loup de Troyes, saint Epiphane de Pavie, saint Sidoine d'Auvergne, saint Patient de Lyon. Il faut y joindre saint Mamert de Vienne.

Vers l'an 468, la ville de Vienne fut affligée de plusieurs calamités qui présageaient des calamités plus grandes encore. C'étaient des incendies fréquents, des tremblements de terre presque continuels, des bruits lugubres qu'on entendait pendant la nuit ; on voyait des cerfs et d'autres bêtes sauvages paraître en plein jour dans les places les plus fréquentées de la ville. Soit que ce fussent en effet des animaux, ou que ce ne fussent que des spectres, les augures qu'on en tirait n'étaient pas moins sinistres. Plusieurs des principaux de la ville de Vienne crurent devoir en sortir, de peur d'être enveloppés sous ses ruines. Les autres étaient dans de continuelles frayeurs, et ils attendaient avec impatience la fête de Pâques, espérant qu'elle serait pour eux comme une réconciliation solennelle avec le Seigneur, et que la fin de leurs péchés serait celle de leurs maux. Ils ne se trompèrent pas, mais pour les affermir dans ces sentiments de pénitence, Dieu permit que leurs alarmes redoublassent dans le temps même qu'ils se flattaient de les voir finir.

En effet, comme tout le peuple célébrait dans l'église la vigile de Pâques avec un redoublement de ferveur, on entendit un fracas plus terrible encore qu'à l'ordinaire, et l'on vint annoncer que le palais, situé dans le lieu le plus élevé de Vienne, était tout en feu et menaçait la ville d'un embrasement général. Le peuple, alarmé, quitte aussitôt l'église pour tâcher d'arrêter l'incendie ou pour sauver ses effets. Le saint évêque Mamert demeura seul, prosterné devant l'autel ; et ses larmes furent plus efficaces pour éteindre les flammes que les efforts des habitants. Ce fut en

ces tristes circonstances que ce saint évêque forma la résolution d'instituer des jeûnes et des processions solennelles pour désarmer le bras vengeur de Dieu. Il laissa passer les fêtes de Pâques sans en parler, pour ne pas troubler la joie de cette solennité ; mais aussitôt après il communiqua son pieux dessein, qui fut unanimement approuvé. On craignait fort que le sénat de Vienne ne s'opposât à cette nouvelle institution, attendu qu'il souffrait à peine les anciennes; mais la componction qui serrait alors tous les cœurs les rendit aisément dociles [1].

On choisit pour le jeûne les trois jours qui précèdent l'Ascension. Saint Mamert, pour éprouver la ferveur de son peuple, marqua, pour la station du premier jour, une église assez proche de la ville ; mais le jour suivant, il assigna un terme beaucoup plus éloigné, où l'on devait se rendre en procession, en chantant des psaumes et d'autres prières. Telle fut, dans l'Eglise de Vienne, l'institution des Rogations, qui préserva la ville des malheurs dont elle était menacée. Plusieurs Eglises eurent recours au même remède; et cette sainte pratique, établie d'abord dans les Gaules, fut reçue dans la suite partout.

L'Eglise d'Auvergne fut une des premières à la recevoir. Saint Sidoine écrivait à saint Mamert : Le bruit court que les Goths se sont mis en marche contre les Romains. Nous autres, pauvres Auvergnats, sommes toujours la porte par où se font ces irruptions. Nous n'espérons pas que nos murailles à demi brûlées, nos vieilles palissades et nos autres fortifications, où l'on fait sans cesse la garde, nous préservent des dangers. Nous ne comptons que sur le secours des Rogations que vous avez instituées. Le peuple d'Auvergne les a commencées, sinon avec le même effet, du moins avec la même affection ; et c'est ce qui nous soutient encore contre les terreurs qui nous environnent. Sidoine dit dans une lettre : Avant les Rogations, l'usage des processions était établi ; mais elles étaient rares, et on y voyait peu de dévotion. Elles étaient interrompues par des repas, et on ne les faisait que pour demander du beau temps ou de la pluie. Mais dans celles qu'a instituées ce grand évêque, on jeûne, on prie, on psalmodie, on pleure. C'est qu'en effet les trois jours des Rogations

[1] S. Avit. *Homil. ad Rogat.*

furent longtemps des jours de jeûne dans les églises de Gaule [1].

De nos jours, au milieu du dix-neuvième siècle, on dirait que, parmi cette dizaine de royaumes formés des débris de l'empire romain, plusieurs ont hâte de finir leur temps. Au lieu de s'instruire et de devenir sages par le châtiment de Rome idolâtre et de Constantinople hérétique, plusieurs se font gloire d'être hérétiques ou apostats comme Stamboul, idolâtres d'eux-mêmes comme la Rome de Tibère et de Néron. Au lieu de se soumettre à l'Éternel et à son Christ, régnant sur la terre, dans son Eglise et par son Eglise, ils se font gloire, comme Néron et Mahomet, de continuer la guerre contre l'Éternel et son Christ, présent avec son Eglise tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. Cependant, l'Éternel a dit à son Christ: Demande-moi, et je te donnerai les nations pour ton héritage, et pour ta possession les confins de la terre. Tu les régiras avec une verge de fer, et tu les briseras comme le vase du potier [2]. Plus d'un de ces vases d'argile, appelés gouvernements, paraît déjà fêlé. Si donc il nous arrive d'en voir tout à fait réduit en poussière, il ne faut pas trop nous en étonner. La chose est annoncée d'avance.

Les savants ne sont guère plus timorés que les politiques. Ils se sont vantés qu'avec les progrès scientifiques de la médecine et de l'agriculture, il n'y aurait plus d'épidémie à craindre, plus de famine, plus de mauvaises récoltes ; et que par conséquent on pourrait se dispenser de prier Dieu, de sanctifier le dimanche et de faire des processions pour obtenir un temps favorable. Et voici que le choléra se permet de promener la mort et le deuil dans les premières capitales du Nord, en dépit de toutes les académies de médecine. Et voilà que la maladie se jette non plus seulement sur l'homme, mais encore sur les plantes qui lui servent d'aliment; et toutes les académies de l'Europe, académies de médecine, académies d'agriculture, ne peuvent pas seulement guérir une pomme de terre. Il faut que celui-là même qui l'a faite la guérisse, en faveur du pauvre qui l'en prie et l'en bénit.

[1] Sid., l. VII, *Epist.*, l. V, *Epist.* XIV. — [2] Ps. II.

PRÉPARATIFS A LA FÊTE DE L'ASCENSION.

SE DÉTACHER DE LA TERRE.

Ici-bas l'homme s'afflige lui-même, et les hommes s'affligent entre eux. Trois plaies, qui s'augmentent encore l'une et l'autre, tourmentent l'homme sur la terre : la mortalité de son corps, l'ignorance de son esprit, le déréglement de son cœur. D'abord toute la vie mortelle s'emploie à éviter à notre corps la douleur et la mort, que cependant nous n'évitons jamais ni l'une ni l'autre. Non, jamais nous ne sommes sans souffrir, ou de la faim ou de la soif, ou du froid ou du chaud; et pour nous empêcher d'en mourir, il faut manger, boire, se chauffer, se rafraîchir, non pas une fois par an ou par mois, mais plusieurs fois tous les jours. De là combien de travaux, de peines, d'inquiétudes, pour se procurer les choses nécessaires à soi et aux siens, pour le présent et pour l'avenir. Et puis on mangera, on boira, on travaillera, on reposera trop ou trop peu : de là des maladies; il faut rappeler la santé par des remèdes, se faire plus de mal pour en avoir moins. Mais à force de la réparer par l'art des cuisiniers et des médecins, la machine s'use d'elle-même, elle tombe en ruine, et nous voilà pourriture. Et tout cela n'est encore que le cours ordinaire de la nature, il faut y joindre encore tant d'accidents extraordinaires, imprévus, qui peuvent à chaque instant nous heurter, nous blesser, nous estropier, nous tuer.

Une seconde source de peines, c'est l'ignorance de notre esprit. En venant au monde, nous ne savons que pleurer. Il faut qu'on nous apprenne à marcher, à parler et à penser, sans quoi nous resterions presque au rang des animaux; ensuite à lire, à écrire, à réciter par cœur; et qui ne sait avec quelles peines? Qui ne sait par expérience combien il en coûte d'apprendre ce que l'on ignore, et combien il est facile d'oublier ce que l'on avait appris avec beaucoup de temps et de difficultés? De plus, qu'est-ce que les hommes nous apprennent encore le plus souvent? Des choses qu'il vaudrait mieux ignorer; ils nous apprennent à faire le mal. Mais de savoir d'où nous venons, où nous allons, ce que c'est que

Dieu et notre âme, ce qu'il faut faire pour servir l'un et ne pas perdre l'autre, voilà ce que les deux tiers du monde ignorent et négligent d'apprendre, voilà ce que le monde n'apprend à personne.

Enfin la science même, la connaissance du bien et du mal, nous occasionne des peines et des afflictions; des peines à faire le bien que nous approuvons, et à éviter le mal que nous blâmons; des afflictions, en voyant le mal toujours prévaloir sur le bien, soit dans nous, soit dans les autres. Car, hélas! la science de notre esprit ne change point le déréglement de notre cœur, elle l'irrite même. De sorte qu'il se trouve en nous deux hommes, qui ne cessent de se faire la guerre et de se combattre. L'un, tout esprit et tout céleste, nous dit que tout est vanité, hors aimer Dieu de tout son cœur et son prochain comme soi-même, et conserver son cœur pur de toute tache. L'autre, tout chair et tout terrestre, se révolte sans cesse contre Dieu, n'aime que soi, nous enfle d'orgueil, de colère, et nous entraîne à des passions impures. Nous voulons et nous n'accomplissons pas. Oui, telle est notre misère! Nous ne faisons pas le bien que nous aimons, et nous faisons le mal que nous haïssons. Et cette guerre à mort avec nous-mêmes, qui faisait gémir l'Apôtre, dure autant que la vie.

DANS LE CIEL IL N'Y A PLUS NI DOULEUR NI IGNORANCE.

Ici-bas, dans ce chaos de misères, le plaisir consiste à cesser de souffrir quelque instant, ou plutôt à changer de souffrance. Lorsqu'on souffre de la maladie, il y a du plaisir à aller mieux; on jouit de la santé dans la convalescence. Mais si la santé dure, on ne sent plus le plaisir de se porter bien; il faut d'autres besoins pour avoir d'autres plaisirs à les satisfaire. De même lorsqu'on a faim, il y a plaisir à manger. Le besoin est-il satisfait, il y a satiété, dégoût, ennui. Et si le besoin, la souffrance, la passion (car ces mots veulent à peu près dire la même chose) a été criminelle ou satisfaite d'une manière coupable, il y a remords, trouble, malheur et quelquefois désespoir. Voilà le monde, avec ses plaisirs d'un moment et ses douleurs sans fin.

Mais dans le royaume du ciel il n'y a plus une douleur, plus un gémissement. Dieu lui-même essuiera les larmes des yeux de

ses serviteurs, et inondera leur âme d'une joie mille fois plus grande que n'ont été dans le monde leurs afflictions. Ce corps, maintenant sujet à la maladie et à la pourriture, sera plein de vie, de beauté, de grâces : sans défaut et sans tache, parfait dans toutes ses parties, affranchi à jamais de tout besoin et de toute souffrance, il ne souffrira plus de la faim, de la soif, du froid, de la chaleur; il ne sera plus abattu par le chagrin et la maladie, ni défiguré par la vieillesse; il jouira d'une santé et d'une jeunesse éternelles. Ce ne sera plus cette masse pesante, qui ne se meut qu'avec fatigue et lenteur; mais pareil dans son éclat et sa vitesse au rayon du soleil, qui dans un instant brille à travers les plus vastes espaces et les verres les plus compactes, il brillera comme une étoile, comme le corps de Jésus au Thabor, et se transportera partout sans fatigue et sans obstacle, aussi vite que la pensée. Il n'aura plus rien de corruptible ni de terrestre; mais par une transformation admirable, il participera, comme l'annonce l'Apôtre, à la vie immortelle, à la splendeur céleste, à la nature spirituelle, aux délices ineffables de l'âme, dont il sera comme le vêtement de gloire et d'immortalité. Non-seulement notre corps reprendra une vie nouvelle et plus parfaite, mais Dieu créera encore de nouveaux cieux et une nouvelle terre, tout l'univers sera rajeuni et vêtu comme un jour de fête.

Quant à notre âme, elle ne sera plus embarrassée des ténèbres de l'ignorance. La vérité ne sera plus une lampe pour nous guider dans un lieu obscur : elle sera un soleil sans nuage, qui répandra partout le grand jour. Nous n'aurons plus la peine d'étudier, d'interroger, d'apprendre. Nous verrons, nous contemplerons, non pas à la lumière de la lune ou du soleil, mais à la lumière de Dieu, à la lumière de la vérité, à la lumière de la lumière, dans la lumière même, dans la vérité même, dans Dieu même. Dieu lui-même sera la lumière, le soleil, le grand jour, qui éclairera éternellement la cité sainte. C'est dans ce grand jour, dans cette clarté, que nous verrons, que nous contemplerons, que nous admirerons les merveilles de la création et les merveilles de la rédemption, les mystères de la nature et les mystères de la foi. Mon Dieu, mon Père, faites donc que votre royaume nous arrive!

DANS LE CIEL NOUS VERRONS DIEU.

C'est dans le ciel que notre cœur affamé de sentir, d'aimer, de jouir, jouira pleinement de ce que maintenant il cherche. Créé uniquement pour aimer une beauté, une bonté, une amabilité infinie, Dieu, en un mot, et en lui tout ce qui est bon, beau et aimable, il se tourne sans cesse de tous côtés pour trouver cette beauté, cette bonté, cet amour infini, qui seul peut le remplir et le satisfaire. Tout ce qui en montre quelques traits, l'attire et l'attache, mais bientôt ne le satisfait plus, ou le corrompt et le rend coupable. Mais dans le séjour du bonheur, il n'y a plus à chercher, plus à se méprendre, plus de faute ni d'excès à craindre. Car cette beauté, cette bonté, cet amour suprême, pur, infini, éternel, Dieu, en un mot, nous le verrons; nous le verrons, non plus en énigme, dans ses créatures, sous le voile des mystères; mais nous le verrons face à face, tel qu'il est; nous verrons Dieu en trois personnes, le Père, qui nous a tellement aimés qu'il a livré son Fils unique pour nous sauver; ce Fils bien-aimé, devenu pour notre amour semblable à nous; et le Saint-Esprit, leur amour mutuel, nous sanctifiant et nous rendant enfants de Dieu par sa grâce et son amour répandus dans nos cœurs. En un mot, dit saint Paul, nous le verrons tel qu'il est!

Nous verrons Dieu et nous l'aimerons : nous l'aimerons, non plus jusqu'à un certain point et par intervalle, mais de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces, mais sans fin et sans mesure, sans dégoût et sans relâche, avec un amour toujours nouveau, des délices toujours nouvelles, un bonheur toujours plus grand. Alors, dans l'excès de notre joie, nous voudrons dire à d'autres ce que nous voyons, ce que nous sentons, combien nous aimons, combien nous sommes heureux; et nous verrons autour de nous des millions d'anges, d'archanges, de séraphins; des millions de bienheureux de toute tribu, de toute langue, de tout temps, de tout pays : les saints apôtres, les martyrs, les vierges, et à leur tête la bienheureuse mère de Dieu; tous, nos frères, nos amis, qui nous aiment et que nous aimons comme nous-mêmes, n'ayant tous ensemble qu'un même cœur et qu'une même âme,

nous les verrons, nous les entendrons tous, ivres du même bonheur, nous féliciter d'être avec eux, et chanter sur des harpes vivantes, dans des cantiques célestes et des concerts ineffables, la même joie, la même beauté, la même bonté, le même amour éternel, infini, le même Dieu et le même Père. Et lorsque nous aurons épuisé toutes les langues des hommes et des anges, nous admirerons avec joie que nous n'avons encore rien dit de ce qu'il est, ni du bonheur dont nous jouissons.

Ainsi l'éternité bienheureuse commencera toujours avec de nouveaux transports de joie. Enfin nous serons heureux, pleinement heureux; nous ne serons qu'avec des heureux, qui se réjouissent de notre bonheur comme du leur ; nous posséderons le bonheur lui-même, avec la joyeuse certitude d'être toujours, toujours heureux, avec ceux que nous aimons et qui nous aiment comme eux-mêmes en Dieu, qui est l'amour, la charité, la dilection infinie, éternelle, toujours ancienne, toujours nouvelle. Mon Dieu, mon Dieu, qui me donnera les ailes de la colombe, pour m'envoler dans votre sainte demeure ?

PROCESSION VERS LE CIEL.

On fait dans ces trois jours des processions pour attirer les bénédictions de Dieu sur les biens de la terre. Ces processions et les autres que nous faisons pendant l'année nous en représentent une qui embrasse tous les siècles : c'est la procession des saints vers le ciel. Les saints de l'Ancien-Testament précèdent, les saints du Nouveau-Testament suivent, Jésus-Christ, le pontife éternel, marche entre les deux, et les réunit. Tout à la tête paraît le premier des justes, Abel, qui porte comme une bannière de croix ; ensuite Adam, le père de tous les hommes ; Seth, qui fut suscité à la place d'Abel ; Hénoch, le prédicateur de la pénitence dans le premier monde ; Noé, le père du monde nouveau ; Sem, l'héritier des bénédictions ; Abraham, l'ami de Dieu, l'ancêtre du Christ et le père des croyants ; Isaac, Jacob, les douze patriarches, Moïse, Aaron, Josué, les juges, Samuel, David, les prophètes, les Machabées, saint Jean-Baptiste. Paraît enfin Jésus-Christ, suivi des apôtres, d'une multitude infinie de martyrs, de vierges, d'a-

nachorètes, de saints de toute tribu et de toute langue, suivi enfin de nous-mêmes. Oui, mon Jésus, j'espère que je suis de votre procession et que j'en serai jusqu'à la fin.

Avons-nous jamais remarqué une cérémonie particulière à la procession du dimanche des Rameaux? Comme toutes les autres, cette procession sort de l'église et revient à l'église, pour nous faire entendre que nous-mêmes, étant sortis de Dieu, nous devons retourner à Dieu. Mais en quoi elle diffère des autres, c'est que la première partie reste devant la porte, jusqu'à ce que le prêtre l'ait ouverte en y frappant de la croix, et disant : Ouvrez-vous, ô portes, ouvrez-vous, portes éternelles, et le roi de gloire entrera. Ceci nous représente ce qui est arrivé dans la grande procession des siècles. Les saints de l'Ancien-Testament, arrivés à la porte les premiers, ont attendu jusqu'à ce que Jésus, le prêtre éternel, est venu l'ouvrir avec sa croix : il y est entré le premier, et toute la procession y entre après lui.

Maintenant non-seulement la porte est ouverte, mais le chemin est pour ainsi dire frayé : la procession ne discontinue pas un moment; dans tous les siècles il y a eu, dans tous les siècles il y aura des saints qui marchent devant nous : nous n'avons qu'à marcher sur leurs traces, sans nous écarter à droite ni à gauche. Le faisons-nous ?

JÉSUS MONTE AU CIEL.

Et le Seigneur Jésus, après avoir parlé à ses disciples pour la dernière fois, les mena hors de la ville de Jérusalem jusqu'à Béthanie, sur la montagne des Oliviers; et ayant levé les mains, il les bénit, et en les bénissant il se sépara d'eux. Ils le virent s'élever en haut; et une nuée le déroba à leurs yeux, et il monta au ciel, où il est assis à la droite de Dieu. Et comme ils le regardaient monter au ciel, deux hommes vêtus de blanc se présentèrent tout d'un coup à eux, et leur dirent : Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel? Ce Jésus, qui a été enlevé de vous au ciel, en reviendra de la même manière que vous l'y avez vu monter.

O mon âme, voilà donc Jésus qui s'en va! Le voilà qui s'é-

lève devant ses disciples, non plus sur une croix, pour y expirer entre deux larrons ; il s'élève au ciel, plein de gloire et de majesté ; il s'élève au milieu des patriarches, des prophètes, des saints ressuscités avec lui ; au milieu des anges et des archanges, qui chantent son triomphe sur l'enfer et sur la mort. Il s'élève au ciel pour entrer dans sa gloire, s'asseoir à la droite de son Père, en attendant qu'il vienne juger les vivants et les morts. Le voilà qui monte au ciel, pour nous y préparer des places ; car il a dit en faisant ses adieux à ses bien-aimés disciples : Que votre cœur ne se trouble point, mes chers enfants. Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Dans la maison de mon Père il y a beaucoup de demeures : s'il en était autrement, je vous l'aurais dit, car je m'en vais vous préparer la place ; et, quand après mon départ je vous l'aurai préparée, je reviendrai et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis vous y soyez aussi.

O Jésus, vous montez au ciel ! Ah ! s'il vous plaît, emportez mon cœur avec vous, afin que dès maintenant je sois où vous êtes. Vous montez au ciel en bénissant vos disciples ; bénissez-moi aussi, mon Jésus ! Vous montez au ciel, pour m'y préparer une place, à moi, pauvre orphelin ! Ah ! s'il vous plaît, préparez-moi aussi à la place. Venez me prendre dans votre amour et dans votre miséricorde ; car vous reviendrez : ce n'est pas une séparation éternelle, nous vous reverrons. Eh bien donc, mon bon Jésus, à vous revoir ! à vous revoir dans votre gloire et dans votre majesté, à vous revoir dans votre paradis, pour vous y contempler, vous y aimer éternellement avec le Père et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il !

PRÉPARATIFS A LA PENTECOTE.

PROMESSE DE JÉSUS-CHRIST A SES APOTRES ET A SON ÉGLISE.

Jésus-Christ, près de monter aux cieux à la vue de ses disciples, leur dit ces paroles : Vous serez mes témoins dans Jérusalem et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités

de la terre. Il m'a été donné toute puissance dans le ciel et sur la terre : allez donc ; enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ; leur apprenant à garder toutes les choses que je vous ai commandées. Et voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. Allez, enseignez toutes les nations, jusqu'aux extrémités de la terre. Quel commandement ! Et à qui le fait-il? A douze pauvres pêcheurs. Mais comment pourront-ils l'accomplir? comment oseront-ils seulement l'entreprendre? Voici que je suis avec vous. *Ecce ego vobiscum sum.* Me voici, moi qui de rien ai fait le ciel et la terre, moi qui soutiens l'univers par la parole de ma puissance, moi devant qui toutes les nations sont comme une goutte d'eau, me voici avec vous. Oh ! allez donc sans crainte, bienheureux apôtres ; ou plutôt, venez jusqu'aux extrémités de la terre, nous enseigner et nous baptiser au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et nous apprendre tout ce que Jésus vous a commandé.

Mais ne me trompé-je pas? Jésus ne sera peut-être avec ses apôtres que jusqu'à la fin de leur vie? Rassurons-nous. Je suis avec vous, dit-il, jusqu'à la consommation des siècles. Les apôtres mourront en leurs personnes, mais ils vivront dans leurs successeurs, et Jésus sera de cette manière avec eux jusqu'à la fin du monde. Mais il y aura peut-être des interruptions ; peut-être que Jésus s'absentera quelquefois de son Eglise et l'abandonnera à elle-même? Non pas. Me voici avec vous tous les jours. Il n'y a pas un jour d'interruption ni d'absence. Chaque jour, jusqu'à la consommation des siècles, Jésus est avec son Eglise, Jésus est avec ses apôtres, enseignant et baptisant. Ceux donc qui veulent être enseignés de Dieu n'auront qu'à les croire, comme ceux qui voudront être baptisés n'auront qu'à s'adresser à eux.

Mon Jésus, le ciel et la terre passeront, mais vos paroles ne passeront point. Vous avez dit à vos apôtres ou à votre Eglise : Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles : je le crois de tout mon cœur et de toute mon âme. Que personne ne vienne donc me dire qu'il y a dans votre Eglise des temps d'obscurcissement, des temps où vous vous retirez d'elle. Ce sont des menteurs qui parlent ainsi, et qui voudraient vous faire passer pour menteur vous-même. Non, non ;

le ciel et la terre passeront, mais jamais il n'y aura un jour où vous ne soyez avec votre Eglise, enseignant la vérité par sa bouche, et communiquant par ses mains la grâce des sacrements. Je le crois, ô Jésus, de tout mon cœur !

JÉSUS PROMET LE SAINT-ESPRIT A SES APÔTRES ET A SON ÉGLISE.

La veille de sa mort, Jésus disait à ses disciples : Je prierai aussi mon Père, et il vous donnera un autre consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous, l'Esprit de vérité. Ce consolateur, l'Esprit-Saint, que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous rappellera tout ce que je vous ai dit. J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter à présent. Quand l'Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité ; car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses à venir. Il me glorifiera, parce qu'il recevra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera. Tout ce qui est à mon Père est à moi ; c'est pourquoi il recevra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera. Enfin, le jour même de son ascension, Jésus rappelle ces promesses à ses disciples, en leur disant : Et, moi, j'enverrai sur vous la promesse du Père ; vous, demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la vertu d'en haut, car vous recevrez la vertu du Saint-Esprit, qui descendra sur vous. Prions l'Esprit-Saint de nous faire comprendre un peu le sens de ces divines paroles.

Jésus allait priver ses apôtres de sa présence visible ; cette idée répandait la tristesse dans leur cœur. Pour les consoler de son absence, Jésus leur promit un autre consolateur à sa place, l'Esprit-Saint. Si cet autre consolateur eût été inférieur à Jésus, ce n'eût pas été une consolation pour les apôtres, mais une affliction. L'Esprit-Saint est donc égal à Jésus, Dieu comme lui ; c'est pourquoi il peut consoler de l'absence de Jésus. C'est même à lui que Jésus réserve de donner la perfection à l'ouvrage qu'il a commencé en eux, et de les rendre capables de porter les plus grandes choses. Et cet Esprit consolateur leur enseignera toutes choses, leur enseignera toute vérité ; et cet Esprit de vérité demeurera

avec eux, demeurera avec l'Eglise éternellement. O mon Jésus, que vous aimez votre Eglise! Non content d'être vous-même avec elle tous les jours jusqu'à la consommation des siècles, vous lui envoyez encore un autre consolateur, l'Esprit-Saint, qui lui enseigne toutes choses, toute vérité, et cela éternellement.

Esprit-Saint, Esprit de lumière et d'intelligence, donnez-nous de comprendre un peu ces grandes choses. Rappelez-nous aussi à nous ce que Jésus a dit; enseignez-nous aussi à nous ce qu'il y a de vrai, autant du moins qu'il nous importe de le connaître, apprenez-nous surtout à vous connaître vous-même, et par quels moyens nous pouvons vous attirer dans nos cœurs, de manière qu'avec nous aussi vous demeuriez éternellement.

CE QU'EST LE SAINT-ESPRIT.

L'Esprit-Saint est la troisième personne de la sainte Trinité. Le Père est de toute éternité; le Fils procède éternellement du Père, comme son intelligence, le Saint-Esprit procède éternellement du Père et du Fils, comme leur amour mutuel, de même substance que l'un et l'autre. Il est incréé, il est immense, il est éternel, il est Tout-Puissant, il est Dieu, il est Seigneur, comme le Père et le Fils; il n'est avec le Père et le Fils qu'un seul et même tout puissant, qu'un seul et même Dieu, qu'un seul et même Seigneur. Il est adoré et glorifié conjointement avec le Père et le Fils : *Qui cum Patre et Filio simul adoratur et conglorificatur.* Je crois, ô Esprit-Saint, *credo;* augmentez mon peu de foi.

Esprit créateur, vous êtes égal au Père et au Fils, puisque nous sommes également consacrés au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et que, comme l'Apôtre nous l'apprend, vous avez avec eux un même temple, qui est notre âme, notre corps, tout ce que nous sommes. Rien d'inégal ni d'étranger au Père et au Fils ne doit être nommé avec eux en égalité : je ne veux pas être baptisé et consacré au nom d'un conserviteur, je ne veux pas être le temple d'une créature : ce serait une idolâtrie de lui bâtir un temple, et, à plus forte raison d'être et de se croire soi-même son temple. Je crois donc de tout mon cœur et de toute mon âme, ô

Esprit-Saint, que vous êtes Dieu et Seigneur, que vous êtes un seul et même Dieu avec le Père et le Fils, et que vous procédez éternellement de l'un et de l'autre! *Credo... et in Spiritum sanctum, Dominum et vivificantem, qui ex Patre Filioque procedit.*

Mais, ô Esprit adorable, voilà que l'Apôtre nous crie : Ne savez-vous pas que vos membres, que vos corps sont les temples du Saint-Esprit, et que vous n'êtes point à vous-mêmes? En vérité, je ne le savais pas, ou du moins je n'y pensais pas. Esprit de lumière et de sainteté, faites que je le sache bien désormais, faites que je m'en souvienne toujours. Purifiez-moi, sanctifiez-moi, renouvelez-moi tout entier, afin que je sois un temple digne de vous, mon Dieu.

OPÉRATION DU SAINT-ESPRIT DANS L'UNIVERS.

Écoutons saint Ambroise nous expliquant les premières paroles des livres saints : Dans le principe Dieu créa le ciel et la terre; et l'Esprit de Dieu reposait sur les eaux. Il en est, dit-il, qui par cet Esprit entendent l'air que nous respirons; mais nous, d'accord avec les saints et les fidèles, nous entendons l'Esprit-Saint, en sorte que l'opération de la Trinité se manifeste dans la création du monde. Après avoir énoncé que Dieu a fait le ciel et la terre dans le principe, c'est-à-dire dans le Christ, il restait la plénitude de l'opération dans l'Esprit, selon ce qui est écrit : Les cieux ont été affermis par le Verbe du Seigneur, et leur armée par l'Esprit de sa bouche. L'Esprit de Dieu était donc porté sur les eaux, parce qu'elles devaient par lui produire les semences des nouvelles créatures. Enfin le texte original porte : Et l'Esprit de Dieu fomentait les eaux, c'est-à-dire les vivifiait, pour les transformer en créatures nouvelles, et par sa chaleur les animer à la vie. Voilà comme parle saint Ambroise, et avec lui plusieurs autres saints. D'après cela, tout ce qu'il y a de vie, de beauté, de perfection dans notre univers, vient de cette opération mystérieuse de l'Esprit de Dieu, reposant sur les eaux primitives ou la masse liquide dont devait éclore le monde.

Mais, outre ce monde matériel, Dieu devait créer un monde spirituel, son Eglise. Les prophètes en prépareront les fondements

pour la pierre fondamentale, qui est Jésus-Christ; les apôtres bâtiront dessus ; mais c'est l'Esprit qui animera, qui poussera les uns et les autres. C'est lui qui a parlé par les prophètes, *qui locutus est per prophetas*. C'est lui qui en divers temps et en divers pays, dans la Judée, en Égypte, à Ninive, à Babylone, dans la Mésopotamie, annonçait par les prophètes que le Christ viendrait, qu'il convertirait à lui toutes les nations. C'est lui encore, cet Esprit-Saint, qui créera pour ainsi dire de nouveau les apôtres, et qui renouvellera par eux la face de la terre. Ainsi, tout ce qu'il y a de vérités et de vertus dans l'Eglise, l'Église elle-même, est l'œuvre du Saint-Esprit comme du Père et du Fils.

Esprit créateur, venez en moi, car en moi aussi il y a comme un monde à créer. Au commencement, la terre était informe, les ténèbres étaient sur la face de l'abîme ; mais vous reposiez sur la face des eaux, pour communiquer à cet abîme ténébreux les semences de la lumière et de la vie. En moi aussi tout est vide et informe ; c'est un abîme ténébreux, où je me perds; je ne sais si je suis digne d'amour ou de haine. Esprit de Dieu, communiquez à cet informe chaos votre vie et votre lumière : faites qu'il en sorte une terre qui produise des fruits de vie ; créez-y un cœur pur, un homme nouveau qui porte en soi non-seulement l'image de Dieu par sa nature, mais sa ressemblance par votre grâce.

CE QUE LE SAINT-ESPRIT OPÈRE DANS LES AMES.

Les prophètes prédisent comme à l'envi les merveilles que l'Esprit-Saint opère dans les âmes. Voici ce que, dans Isaïe, le Seigneur dit à Israël : Ne crains point. Je répandrai les eaux sur les champs altérés ; je ferai couler les ruisseaux sur la terre aride ; je ferai descendre mon esprit sur ta race, et ma bénédiction sur ta postérité. Tes enfants croîtront parmi les plantes, comme les saules sur le bord des ruisseaux. L'un dira : Je suis au Seigneur ; un autre écrira de sa main : J'appartiens à l'Éternel. Voilà que les jours viennent, dit le Seigneur dans Jérémie, et j'établirai une nouvelle alliance avec la maison d'Israël ; je graverai ma loi dans leurs entrailles, et je l'écrirai dans leurs cœurs. Je répandrai sur vous de l'eau pure, dit encore le Seigneur par Ézéchiel, et vous

serez purifiés de toutes vos souillures, et je vous purifierai de toutes vos idoles. Je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai un esprit nouveau au milieu de vous : j'ôterai de votre chair le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai mon Esprit au milieu de vous ; je ferai que vous marcherez dans la voie de mes préceptes, que vous garderez mes ordonnances, et que vous les pratiquerez.

Que sommes-nous donc sans la grâce de l'Esprit-Saint ? Des champs altérés, une terre aride, où rien ne prospère, où tout languit et dessèche. La grâce du Saint-Esprit est une rosée qui rafraîchit, une pluie qui féconde le terrain et qui fait tout croître. Que sommes-nous sans la grâce de l'Esprit Saint ? Un vêtement rempli de souillures. La grâce du Saint-Esprit est l'eau qui nous purifie.

Qu'est-ce que notre cœur sans la grâce de l'Esprit-Saint ? Un cœur de pierre, insensible et froid, comme les tables de pierre où était gravée la loi de Moïse. C'est la grâce du Saint-Esprit qui nous ôte ce cœur de pierre et nous donne un cœur de chair ; c'est la grâce du Saint-Esprit qui change notre cœur insensible et mort pour les choses de Dieu, en un cœur vivant et aimant ; qui y écrit la loi de Dieu en lettres vivantes, et nous la fait accomplir par amour. Que sommes-nous sans la grâce de l'Esprit-Saint ? Des statues qui ont des yeux et ne voient pas, qui ont des oreilles et n'entendent pas, qui ont des pieds et ne marchent pas, qui ont des mains et n'agissent pas. C'est la grâce du Saint-Esprit qui nous donne les oreilles du cœur pour entendre ce que Dieu nous lit, des yeux pour le voir, des mains pour le faire, des pieds pour nous y avancer de plus en plus.

O Esprit-Saint, venez opérer en moi les merveilles annoncées par les prophètes. Je suis une terre aride, venez m'arroser et me rendre fertile. Je suis un linge souillé, venez me purifier. Je suis un cœur de pierre, venez me transformer en un cœur aimant et sensible. Je suis une statue morte, qui ne saurait faire un pas ; venez me transformer en une créature vivante, en un homme nouveau, qui voie, qui entende, qui agisse, qui marche dans les choses de Dieu.

LES SEPT DONS DU SAINT-ESPRIT.

Lorsque l'esprit impur veut rentrer dans une âme dont il a été obligé de sortir, il prend avec lui sept autres esprits encore plus méchants que lui; et s'il rentre, le dernier état de cette âme sera pire que le premier. L'Esprit-Saint, au contraire, quand il vient dans un âme, y vient avec sept dons qui la rendent toujours meilleure et plus semblable à Jésus-Christ même. Ces dons reposent et demeurent invariablement en Jésus-Christ, selon cette parole d'Isaïe : Un rejeton naîtra de la tige de Jessé; une fleur s'élèvera de ses racines. L'Esprit du Seigneur reposera sur lui : esprit de sagesse et d'intelligence, esprit de conseil et de force, esprit de science et de piété : et il respirera la crainte du Seigneur. Prions le Saint-Esprit qu'il vienne aussi en nous, et qu'il y demeure comme en Jésus.

Ces sept dons du Saint-Esprit sont comme une échelle mystérieuse, par laquelle Dieu se communique en nous et nous remontons jusqu'à Dieu. Le degré le plus proche de nous, c'est la crainte du Seigneur, qui est le commencement de la sagesse : cette crainte filiale de déplaire à Dieu notre Père. C'est ensuite l'esprit de piété, qui nous fait aimer tout ce qui est du service de Dieu; l'esprit de science, qui nous fait voir ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter, pour lui plaire et mériter son paradis; l'esprit de force, qui nous fait surmonter les obstacles qui pourraient nous empêcher d'arriver jusqu'à Dieu; l'esprit de conseil, qui nous fait choisir les moyens les plus propres à réussir dans cette sainte entreprise; l'esprit d'intelligence, qui nous fait comprendre et pénétrer les vérités et les mystères de la religion; l'esprit de sagesse, qui nous les fait goûter avec amour, de telle sorte que nous y trouvions comme un avant-goût des délices éternelles.

Hélas! je suis toujours au pied de cette échelle mystérieuse. Quelquefois il me semble que je monte un peu, et puis je retombe jusqu'à terre. Ayez pitié de moi, mon Dieu, selon votre grande miséricorde; descendez jusqu'à moi, pour me relever de mes misères. Détournez vos yeux de mes crimes, effacez mes iniquités. Créez en moi un cœur pur, ô mon Dieu, et renouvelez au fond de mon âme l'esprit de droiture. Ne me rejetez pas de devant votre face,

et ne retirez pas de moi votre Esprit-Saint. Rendez-moi la joie de votre salut, et fortifiez-moi par votre Esprit souverain.

SAINT PIERRE ENTRE EN FONCTIONS COMME CHEF DE L'ÉGLISE.

Jésus avait commandé à ses apôtres de ne pas s'éloigner de Jérusalem, mais d'y attendre la promesse du Père, la vertu de l'Esprit-Saint, qui devait descendre sur eux. Ce fut dans ces jours d'attente que Pierre déploya pour la première fois l'autorité dont il était revêtu. Le Sauveur avait choisi douze apôtres, suivant les douze tribus d'Israël : ce nombre sacré n'était plus complet, depuis que le traître Judas s'était pendu. Il s'agissait de lui donner un successeur. Pierre, sans aucun doute, dit saint Chrysostome, aurait pu lui seul faire ce choix, vu que le Seigneur, par ces paroles : *Affermis tes frères*, avait placé tous les autres sous sa main. Toutefois, par condescendance, il en remit le jugement à la multitude, afin de lui rendre plus vénérable celui qu'elle choisirait, et pour ne point exciter sa jalousie. Admirons la grande puissance que Jésus a donnée à Pierre : il aurait pu lui seul faire un apôtre. Mais admirons aussi la modération et la prudence qu'il met à user de cette grande autorité. Quel merveilleux changement déjà dans cet ignorant pêcheur!

Pierre tint donc une assemblée où se trouvèrent environ cent vingt hommes, y rappela le funeste sort de Judas, ainsi que le champ du sang acheté du prix de la trahison, et décida qu'il fallait qu'un autre prît sa charge d'évêque ; puis il régla qu'on devait le choisir parmi ceux qui avaient toujours été avec Jésus-Christ, afin qu'il pût rendre témoignage de sa résurrection. L'assemblée en présenta deux, Joseph Barsabas, surnommé Juste, et Mathias. Comme ils paraissaient tous les deux également dignes, on résolut, après une fervente prière, de jeter le sort, qui tomba sur Mathias ; et dès ce moment ce disciple fut compté parmi les apôtres et devint participant de toutes leurs prérogatives. Combien déjà les apôtres sont changés depuis la résurrection de Jésus-Christ! Encore la veille de sa mort ils se disputaient à qui serait le plus grand parmi eux. Depuis qu'il est monté au ciel ils reconnaissent tous le premier rang à Pierre, et se soumettent à son autorité. Parmi les disciples qui pouvaient être appelés à la place vacante d'apôtre,

il n'y a ni jalousie ni cabale. Prions Jésus de nous faire la grâce, dans les circonstances semblables, d'être animés du même esprit que cette sainte assemblée.

Apprenons surtout chacun ceci : Ce n'est pas la place qui sanctifie l'homme : plus on est élevé, plus on est exposé au péril. Judas était un apôtre, il avait été appelé par Jésus-Christ même, et cependant il s'est perdu. Eussions-nous donc été appelés à un emploi par Jésus-Christ même, comme Judas, comme Judas nous pouvons nous y perdre. A plus forte raison nous y perdrons-nous si, sans être appelés de Dieu, nous nous y ingérons, de nous-mêmes. Aimons à être ignorés, à être comptés pour rien, à être les derniers de tous. C'est la place la plus sûre pour aller au ciel.

LA PENTECÔTE ANCIENNE ET LA PENTECÔTE NOUVELLE.

Cinquante jours après que les enfants d'Israël eurent mangé l'agneau pascal et furent sortis de l'Égypte, Dieu leur donna sa loi sur le mont de Sinaï. Il descendit au bruit du tonnerre et des trompettes. Toute la montagne parut en feu, et on y vit éclater la flamme dans un tourbillon de fumée. Dieu grava le décalogue sur deux tables de pierre. Il prononça tous les articles de la loi d'une voix haute et intelligible, qui fut entendue de tout le peuple. C'est ainsi que fut publiée la loi ancienne.

Pour publier la loi évangélique, Dieu renouvelle les mêmes choses, mais d'une manière bien plus excellente. L'ouvrage commence par un grand bruit; mais ce n'est ni la violence du tonnerre, ni le son aigu des trompettes, comme on l'entend dans un combat ; le bruit que Dieu envoie est semblable à celui d'un vent impétueux, qui figure le Saint-Esprit, et qui, sans être terrible ni menaçant, remplit toute la maison, et appelle tout Jérusalem au beau spectacle que Dieu va lui donner. On voit un feu, mais pur et sans fumée, qui ne paraît pas de loin pour effrayer les disciples, mais dont la flamme innocente, sans les brûler ni entamer leurs cheveux, se repose sur leur tête. Ce feu pénètre le dedans, et par ce moyen la loi de l'Évangile est doucement imprimée, non pas dans des pierres insensibles, mais dans un cœur composé de chair, et ramolli par la grâce. Il y a une parole, mais qui se mul-

tiplie d'une manière admirable. Au lieu que sur la montagne de Sinaï, Dieu ne parla qu'une seule langue et à un seul peuple, dans la publication évangélique, qui devait réunir en un tout les peuples de l'univers dans la foi de Jésus-Christ et la connaissance de Dieu, dans un seul discours on entend toutes les langues, et chaque peuple entend la sienne. Ainsi Jésus établit sa loi bien autrement que Moïse.

Croyons, espérons, aimons ; et la loi sera dans notre cœur. Préparons-lui des oreilles intérieures, une attention simple, une crainte douce qui se termine en amour. De dessus le mont Sinaï Dieu criait · N'approchez pas ni hommes ni animaux ; il y va de la vie : et tout ce qui approchera mourra de mort. Sur la sainte montagne de Sion, Dieu n'approche pas seulement sous la figure d'une flamme lumineuse, mais il entre au dedans du cœur ; ce beau feu prend la figure d'une langue, le Saint-Esprit vient parler au cœur des apôtres ; et de leur cœur doit sortir la parole qui doit convertir tout l'univers.

PRÉPARATION A RECEVOIR L'ESPRIT-SAINT.

Le prophète Élie, après avoir pris la nourriture que l'ange lui avait apportée, marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'à Horeb, la montagne de Dieu : c'est la même montagne de Sinaï. Étant arrivé là, il demeura dans une caverne. Et la parole de Dieu lui dit : Sors, et tiens-toi debout sur la montagne devant le Seigneur, et voilà que le Seigneur passa ; et un vent violent et impétueux renversant les montagnes et brisant les rochers marchait devant le Seigneur, et le Seigneur n'était pas dans dans ce vent ; et après le vent, un tremblement de terre, et le Seigneur n'était pas dans ce tremblement ; et après ce tremblement, un feu, et le Seigneur n'était pas dans ce feu ; et après le feu, le souffle d'un petit vent, ou, comme traduisent des interprètes sur l'hébreu, la voix d'un silence délicat. Et Dieu y était ; et Dieu était dans ce souffle imperceptible, dans cette voix du silence, dans ce calme délicat, dans cette agitation tranquille. Recueillons ainsi notre âme, et l'Esprit de Dieu y viendra, et l'Esprit de Dieu y sera.

C'est ainsi que se préparaient les apôtres. Après avoir vu tant

de choses qui les avaient bouleversés, remués de fond en comble : l'entrée triomphale de leur maître à Jérusalem, et puis ses humiliations inouïes, leur propre fuite, sa mort sur la croix, sa résurrection, ses apparitions diverses, son ascension au ciel, ils se recueillaient dans le silence et la retraite ; ils étaient réunis dans le même lieu, encore plus réunis dans la même pensée, dans les mêmes sentiments, dans les mêmes désirs. Tous ensemble ils persévéraient unanimement dans la prière, avec Marie, mère de Jésus. C'est pendant qu'ils étaient ainsi recueillis et en prière, que le Saint-Esprit est descendu sur eux avec l'abondance de ses grâces.

Oh ! qui me donnera de me recueillir comme eux? Bien souvent il s'élève en moi des vents et des tempêtes, qui semblent tout bouleverser. La cause en est presque toujours à mon orgueil, mon impatience, mon immortification. Dieu n'est point dans ces tempêtes. D'autres fois c'est le feu de la colère : Dieu n'est point dans ce feu. O Jésus, qui commandez aux vents et à la mer, calmez mon cœur et mon âme, afin que votre Esprit y vienne et y demeure. O Marie, priez avec moi, priez pour moi, afin que moi aussi je reçoive l'Esprit-Saint avec l'abondance de ses grâces, afin que moi aussi je sois changé en homme nouveau.

LE SAINT-ESPRIT DESCEND SUR LES APOTRES.

O mon âme, c'est aujourd'hui la naissance de l'Eglise chrétienne, de l'Eglise, notre mère : c'est aujourd'hui sa fête, c'est la nôtre. Réjouissons-nous, et écoutons bien ce qui arrive. Le jour de la Pentecôte, les apôtres, unis de sentiments, étaient encore réunis dans le même lieu, sur la montagne de Sion, lorsque tout d'un coup il retentit un grand bruit, semblable à celui d'un vent impétueux qui remplit toute la maison où ils étaient assis : il leur apparut comme des langues divisées, et il s'en reposa sur chacun d'eux. Et tous furent remplis de l'Esprit-Saint, et commencèrent à parler diverses langues, selon que l'Esprit-Saint leur donnait de parler. O bienheureux apôtres, que je me réjouis de votre bonheur ! je m'en réjouis avec vous, je m'en réjouis pour vous ; je m'en réjouis aussi pour moi. Car si vous êtes remplis de l'Esprit-Saint, c'est

pour communiquer de votre plénitude à toute la terre ; vous parlez diverses langues, c'est pour communiquer à toutes les langues, même les plus rudes et les plus barbares, les lumières divines et le feu divin qui vous éclairent et vous embrasent.

Peut-être qu'il y avait à cette première fête des pèlerins de notre pays ; car il y avait alors à Jérusalem des Juifs craignant Dieu, de toutes les nations qui sont sous le ciel : Parthes, Mèdes, Elamites, habitants de la Mésopotamie, de la Judée, de la Cappadoce, du Pont et de l'Asie, de la Phrygie et de la Pamphilie, de l'Egypte, de la Lybie cyrénaïque, Crétois et Arabes ; il y en avait qui étaient venus de Rome et de l'Occident : les uns étaient Juifs d'origine, les autres étaient des prosélytes ou païens convertis, qui adoraient le vrai Dieu avec les Juifs. Toute cette multitude, accourue au bruit qui s'était fait entendre, fut dans la stupeur et dans l'étonnement, lorsque chacun entendit les apôtres célébrer en sa langue les merveilles de Dieu. Qu'est-ce ceci ? se disaient-ils l'un à l'autre. D'autres disaient en raillant : C'est qu'ils sont pleins de vin nouveau. Dans un sens, ces railleurs disaient vrai. C'était en effet un vin très-nouveau ; un vin si nouveau, qu'il n'en croît pas de semblable sur la terre, un vin qui enivre l'âme de sobriété, de pureté, de lumières, de charité, de zèle, de force ; un vin qui était Dieu même. Oh ! quand pourrai-je m'enivrer de ce vin-là ?

Esprit-Saint, Esprit de grâces, de lumière et d'amour, descendez aussi sur moi en ce jour ; remplissez aussi toute la maison que j'habite, mon esprit, mon cœur, mon âme, ma volonté, mon corps même et tous ses membres. Embrasez-moi aussi du feu de votre amour ; apprenez-moi aussi, tout ignorant et misérable que je suis, à vous connaître, à vous bénir, à vous louer, à vous glorifier, conjointement avec le Père et le Fils, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PREMIÈRE PRÉDICATION DE SAINT PIERRE.

Alors Pierre, debout avec les onze, éleva sa voix, et dit à la multitude : Hommes de la Judée, et vous tous qui habitez Jérusalem, considérez ce que je vais vous dire, et prêtez l'oreille à mes paroles. Il leur apprend que ni lui ni ses compagnons n'étaient

ivres, mais qu'on voyait l'accomplissement de la promesse que Dieu avait faite par le prophète Joël, de répandre un jour sur ses serviteurs et ses servantes toute l'abondance de son Esprit. Il leur rappelle les vertus et les miracles opérés au milieu d'eux par Jésus de Nazareth, que vous, dit-il, avez crucifié par la main des méchants et mis à mort. Mais Dieu l'a ressuscité, comme il l'avait prédit : ce qu'il prouve par plusieurs endroits des psaumes. Ce Jésus donc, Dieu l'a ressuscité, et nous en sommes tous témoins. Après donc qu'il a été élevé au ciel par la main de Dieu, et qu'il a reçu du Père la promesse de l'Esprit-Saint, il a répandu cet Esprit que maintenant vous voyez et entendez. Car David n'est point monté au ciel ; or, lui-même a dit : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je réduise tes ennemis à te servir de marchepied. Que toute la maison d'Israël sache donc très-certainement que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié !

Mais est-ce vraiment Pierre qui parle? Est-ce bien ce disciple, autrefois le plus hardi à promettre et le plus faible à exécuter ; qui voulait mourir, disait-il, et qui renie trois fois son maître ; qui défiait la prison et la mort, et qui tremble devant une servante, et assure avec serment : Je ne connais point cet homme ? C'est le même, et ce n'est pas le même : au dehors c'est le même Simon, fils de Jona, c'est-à-dire fils de la colombe, mais régénéré au dedans par le Saint-Esprit; Simon, que ce même Esprit rend digne aujourd'hui du titre de Pierre, par la fermeté qu'il lui donne. Qu'il est changé ! Il n'était fort alors que par une téméraire confiance en lui-même ; aujourd'hui il est fort par le Saint-Esprit. O Esprit divin, changez-nous, changez-moi, comme vous avez changé Pierre.

Mais voici un autre prodige. Cette multitude qui criait contre Jésus il y a cinquante jours : Qu'on l'ôte ! qu'on l'ôte ! qu'on le crucifie ! Cette multitude à qui Pierre vient de rappeler ce crime, ne se met point en colère du reproche ; au contraire, elle est touchée de componction dans son cœur. Nos frères, que ferons-nous? dit-elle à Pierre et aux autres apôtres. Et elle fait ce que Pierre lui recommande, elle fait pénitence, elle reçoit le baptême, pour obtenir la rémission des péchés au nom de ce même Jésus qu'elle a crucifié. Et trois mille se joignent ainsi aux disciples, et re-

çoivent comme eux le don du Saint-Esprit. O Esprit-Saint, je vous adore de tout mon cœur et de toute mon âme ! vous êtes vraiment Dieu, car Dieu seul peut ainsi changer les cœurs. Changez aussi les nôtres, changez aussi le mien. Nous aussi nous avons contribué à la mort de Jésus. Faites que nous aussi nous pleurions nos fautes et les réparions par une vie de ferveur et d'amour.

DIFFÉRENCE ENTRE LA TOUR DE BABEL ET L'ÉGLISE.

Lorsque les enfants des hommes bâtissaient leur tour de Babel, Dieu confondit leurs langues ; ils ne s'entendirent plus, et furent contraints de se séparer. Lorsque Dieu bâtit son Eglise pour les y réunir, les descendants de Sem, de Cham et de Japhet, accourus de toutes parts, entendent dans la même langue toutes les leurs. La loi de Moïse fut donnée par écrit en hébreu, à Israël, dans une seule langue, à un seul peuple ; la loi de Jésus-Christ, son Eglise la parle, la publie, dès le premier jour, à tous les peuples et dans toutes les langues ; et, ce qui n'est pas moins étonnant, elle la publie ainsi, elle se publie elle-même, elle se manifeste dès le premier jour à tous les peuples et dans toutes les langues par la voix de son chef, par la voix de Pierre. Mon Dieu, que votre providence est admirable, quand on sait la méditer !

Ce n'est pas tout. Par la confusion des langues à la tour de Babylone, dans la plaine de Senaar, Dieu obligea les descendants de Noé à se séparer les uns des autres et à se répandre sur toutes les parties de la terre. Alors commença une longue émigration ou comme une longue procession de familles et de peuples. Les derniers en route sont ce qu'on appelle les peuples barbares du moyen âge. Partis des plaines de Sennaar avec des langages divers, ils ne cessent de pousser en avant, jusqu'à ce qu'ils arrivent dans Rome chrétienne, où Pierre continue de vivre et de prêcher, et qu'ils y apprennent à parler une même langue, à croire au même Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit ; à chanter le même symbole, à prier dans les mêmes églises, à honorer dans saint Pierre et son successeur le même père commun. Alors seulement ils cessent leurs courses, déposant peu à peu leur humeur sauvage, et deviennent d'autres hommes, d'autres peuples, un autre genre humain. Nos

ancêtres étaient de ce nombre ; les Gaulois, les Bretons, les Francs, les Normands, les Goths, les Germains. Ils ont été changés, nous avons été changés avec eux, par une merveilleuse continuation du miracle de la Pentecôte.

Babel ou Babylone veut dire confusion. Ce fut en effet là que les hommes ne s'entendirent plus, ni avec Dieu ni avec eux-mêmes. Eglise veut dire réunion. C'est là, en effet, que l'homme se réunit, se réconcilie avec Dieu, avec soi-même, avec les autres. L'orgueil fit entreprendre la tour de Babel : l'Église est fondée sur l'humilité. Babylone est la figure du monde : l'Église est la cité de Dieu. De laquelle des deux maintenant tenons-nous le plus ? Prions l'Esprit-Saint de bannir à jamais de nos cœurs la confusion, la discorde de Babylone, et d'y affermir l'union, la paix, la charité de la céleste Jérusalem.

SECONDE PRÉDICATION DE SAINT PIERRE.

Le Saint-Esprit était descendu sur les apôtres vers la troisième heure du jour, pendant qu'on offrait le sacrifice du matin. Vers la neuvième heure, pendant qu'on offrait le sacrifice du soir, Pierre et Jean montèrent au temple. Ils remarquèrent à l'une des portes un pauvre, boiteux dès sa naissance, qui lui demanda l'aumône. Pierre lui dit : Regarde-nous. Et il les regardait attentivement, espérant recevoir quelque chose d'eux. Pierre dit alors : Pour de l'or et de l'argent, je n'en ai point ; mais ce que j'ai, je te le donne : au nom de Jésus-Christ le Nazaréen, lève-toi et marche ! Aussitôt lui ayant donné la main, ses pieds se raffermirent, il s'élança de terre, et, marchant et sautant, entra dans le temple avec les deux apôtres. Le bruit d'un pareil prodige attira une grande foule de peuple, qui était tout hors de lui-même d'étonnement : car ils reconnaissaient tous le boiteux. Admirons nous-mêmes la puissance que Jésus donne à ses apôtres.

Mais Pierre leur dit : Hommes d'Israël, pourquoi vous émerveillez-vous de ceci ? et pourquoi nous regardez-vous comme si c'était par notre puissance et notre sainteté que nous eussions fait marcher cet homme ? Le Dieu d'Abraham, et le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob, le Dieu de nos pères a glorifié son fils Jésus, le-

quel vous avez livré et renié devant Pilate, quoiqu'il jugeât qu'il devait être absous. Mais vous avez renié le saint et le juste, et vous avez demandé qu'il vous donnât un meurtrier. Mais Dieu l'a ressuscité d'entre les morts et nous en sommes témoins. Or, c'est par la foi en son nom que son nom a affermi cet homme que vous voyez et que vous connaissez. O Pierre, vous demandez pourquoi je m'émerveille du miracle que vous avez fait. Eh ! je m'émerveille encore plus de la demande que vous me faites. N'êtes-vous pas le pêcheur de Galilée ? N'êtes-vous pas celui qui a tremblé devant une servante, et qui a dit : Je ne connais pas ce Jésus dont vous parlez? Et maintenant vous annoncez hardiment à tout le peuple que ce Jésus qu'ils ont mis à mort est ressuscité, et vous le prouvez par un miracle? et vous vous étonnez que je m'étonne?

Cette seconde prédication ne fut pas moins efficace que la première ; car, sans compter les femmes et les enfants, qui ne devaient pas être en petit nombre, il se convertit cinq autres mille hommes. Prions le Saint-Esprit de nous joindre nous-mêmes à ces premiers fidèles ; de nous convertir aussi, nous, du péché à la pénitence, de la nature à la grâce, de l'orgueil à l'humilité, de la tiédeur à la ferveur, de la négligence à une charité toujours croissante.

LES APÔTRES CITÉS DEVANT LES MAGISTRATS.

Le lendemain les princes, les sénateurs et les docteurs de la loi s'assemblèrent dans Jérusalem, avec Anne, le grand prêtre, Caïphe, Jean, Alexandre, et tous ceux qui étaient de la race pontificale. Et faisant paraître au milieu d'eux les apôtres, ils les interrogèrent : Par quelle puissance et au nom de qui avez-vous fait ceci ? Alors Pierre répondit : Princes du peuple et sénateurs d'Israël, écoutez : Puisque aujourd'hui l'on nous demande raison du bien que nous avons fait à un homme impotent, et que l'on veut s'informer de la manière dont il a été guéri, sachez, vous tous, ainsi que tout le peuple d'Israël, que c'est au nom de Jésus-Christ le Nazaréen, que, vous, vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité d'entre les morts; oui, que c'est en ce nom que cet homme est ici guéri devant vous. C'est lui cette pierre qui a été rejetée par vous architectes, qui a été faite la principale pierre de l'angle.

Et il n'est pas de salut en aucun autre ; car aucun autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés. O Pierre, vous me faites marcher de prodige en prodige. Il y a quelques jours, vous trembliez devant des domestiques, jusqu'à renier trois fois votre maître. Et voilà que vous annoncez hardiment sa résurrection, non-seulement devant tout le peuple, mais encore devant les princes du peuple. Vraiment le bras de Dieu est ici.

Que vont faire les magistrats ? Ils ont tué le maître, sans doute qu'ils n'épargneront pas les disciples. Ils sont étonnés de la hardiesse de Pierre et de Jean. Que ferons-nous à ces hommes-là, se demandent-ils entre eux? Nous ne pouvons nier le miracle. Que ferez-vous? Croyez, convertissez-vous avec la multitude. Mais non : ils sont trop superbes. Ils défendent aux apôtres, avec menaces, de parler à qui que ce soit au nom de Jésus. Mais Pierre et Jean leur répondirent : Jugez vous-mêmes s'il est juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu ; car, pour nous, nous ne pouvons ne point dire les choses que nous avons vues et entendues. Nous ne pouvons pas, *non possumus*, et ceux qui parlent avec cette sainte assurance, sont les mêmes hommes qui ont pris la fuite lorsque leur maître fut arrêté : tant l'Esprit-Saint a changé ces faibles roseaux en tour inébranlable.

Revenus au milieu des fidèles, les apôtres élevèrent avec eux la voix, et dirent : Seigneur, c'est vous qui avez fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent. C'est vous qui avez dit par le Saint-Esprit, parlant par la bouche de notre père David, votre serviteur : Pourquoi les nations ont-elles frémi, et les peuples ont-ils médité de vains complots ? Les rois de la terre se sont levés, et les princes se sont assemblés contre le Seigneur et son Christ. Et véritablement Hérode et Ponce Pilate, avec les gentils et les peuples d'Israël, se sont unis ensemble dans cette cité contre votre saint Fils Jésus, pour faire tout ce que votre conseil avait décrété devoir être fait. Maintenant donc, Seigneur, considérez leurs menaces, et donnez à vos serviteurs la force d'annoncer votre parole avec une entière liberté. Et quand ils eurent prié, le lieu où ils étaient assemblés trembla : et ils furent tous remplis de l'Esprit-Saint, et ils annonçaient la parole de Dieu avec assurance. Esprit divin, lorsque nous serons soumis à de semblables épreuves, donnez-nous un courage semblable.

UNION DES PREMIERS FIDÈLES.

L'Église naissante était déjà notablement accrue, Pierre ayant converti trois mille hommes dans sa première prédication, et cinq mille dans sa seconde, sans comprendre les femmes et les enfants. D'ailleurs il est à croire que les autres apôtres et les principaux disciples n'étaient pas demeurés oisifs, mais qu'ils avaient travaillé avec une ardeur et un succès semblables à augmenter le nombre des fidèles. Cependant cette grande multitude n'avait qu'un cœur et qu'une âme; nul ne considérait comme à lui rien de ce qu'il possédait, mais toutes choses étaient communes. Il n'y avait point de pauvres parmi eux, parce que tous ceux qui possédaient des champs et des maisons les vendaient, et en apportaient le prix aux pieds des apôtres, et on le distribuait à chacun selon qu'il en avait besoin.

C'est ici le parfait modèle d'une congrégation, d'une communauté religieuse. Toute cette multitude n'a qu'un cœur et qu'une âme. Comme l'Esprit-Saint est l'amour, le lien mutuel du Père et du Fils, qui les unit dans la même substance, dans la même volonté, dans la même divinité, de même il unit les fidèles entre eux, de manière à ne former de tous leurs cœurs qu'un seul cœur, de toutes leurs âmes qu'une seule âme, qui est lui-même. Cette merveilleuse union extermine deux vices, qui sont les deux pestes du christianisme en général, et des congrégations religieuses en particulier : l'envie et la dureté. L'envie, qui se fâche du bien des autres; la dureté, qui est insensible à leurs maux. Regardez comme ces nouveaux convertis méprisent les présents du monde : aussitôt qu'ils sont chrétiens, ils ne veulent plus être riches. Voyez avec quel zèle ils vendent leurs biens, et comme ils se pressent autour des apôtres pour jeter leur argent à leurs pieds. Ils ne le leur mettent pas dans les mains, comme s'ils leur faisaient un présent honnête : ils le jettent à leurs pieds, comme un fardeau inutile dont ils se déchargent. Leur unique crainte, c'est qu'il n'y ait quelque pauvre qui ne soit pas secouru : c'est pour cela qu'ils mettent tous leurs biens en commun.

Notre congrégation ressemble-t-elle à cette congrégation? Notre

communauté ressemble-t-elle à cette communauté ? Ressemblé-je moi-même à ces premiers fidèles ? Ne suis-je pas encore possédé de l'esprit du monde, où l'on se dispute, où l'on se fait des procès, où l'on se fait la guerre, pour le tien et le mien ? Esprit de Dieu, faites que je n'aie avec tous mes frères qu'un cœur et qu'une âme, et soyez vous-même cette âme et ce cœur. Ainsi soit-il.

LES APÔTRES AMENÉS DE NOUVEAU DEVANT LES MAGISTRATS.

La multitude des fidèles augmentait sans cesse. Il se faisait un si grand nombre de miracles, qu'on apportait les malades dans les rues, afin que Pierre venant à passer, son ombre au moins passât sur quelqu'un d'eux, et qu'ils fussent guéris de leurs maladies. Tout cela excitait l'admiration du peuple et la jalousie de ses chefs. Le grand prêtre Caïphe et tous ceux qui étaient, comme lui, de la secte des Saducéens furent transportés de colère. Ils mirent la main sur les apôtres, et les enfermèrent dans la prison publique. Mais un ange du Seigneur ouvrit, durant la nuit, les portes de la prison ; et les ayant fait sortir, il leur dit : Allez dans le temple, et prêchez-y hardiment au peuple toutes les paroles de cette doctrine de vie. Ce qu'ayant entendu, ils entrèrent au temple dès le point du jour, et ils enseignaient.

Le sanhédrin ou sénat des Juifs, s'étant assemblé, envoya à la prison pour les amener. On trouva la prison fermée avec soin, mais personne dedans. Ayant appris qu'ils prêchaient dans le temple, on les en amena, mais sans violence : car le peuple était prêt à prendre des pierres pour les défendre. Caïphe leur demanda donc : Ne vous avions-nous pas expressément défendu d'enseigner en ce nom-là? Et voilà que vous avez rempli Jérusalem de votre doctrine; et vous voulez faire tomber sur nous le sang de cet homme. Mais Pierre et les apôtres dirent : Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus, que vous avez mis à mort en le suspendant à une croix. C'est lui que Dieu, par sa main, a élevé Prince et Sauveur, pour donner le repentir à Israël et la rémission des péchés. Et nous sommes témoins de ce que nous disons, nous et l'Esprit-Saint que Dieu a donné à ceux qui lui obéissent.

On voit ici l'accomplissement de ce que Jésus-Christ avait dit à ses apôtres : On vous persécutera, on vous traînera devant les assemblées et dans les prisons ; ne vous occupez point à préméditer comment vous répondrez, car je vous donnerai moi-même des paroles et une sagesse à laquelle tous vos ennemis ne pourront résister, et qu'ils ne pourront contredire. En effet, le sanhédrin tout entier ne sut que répondre ; il n'osa pas dire : Vous en avez menti, Jésus n'est pas ressuscité ; il n'osa pas nier les miracles opérés en son nom. Et cependant c'étaient les docteurs et les chefs de la nation. Ils auraient bien voulu faire mourir les apôtres. Ils se bornèrent à les frapper de verges. Les apôtres s'en allèrent pleins de joie d'avoir été trouvés dignes de souffrir un outrage pour le nom de Jésus. Si, comme les apôtres, nous travaillons avec zèle à faire connaître et aimer Dieu, le monde aussi nous persécutera, nous traînera peut-être devant ses assemblées et devant ses tribunaux : prions l'Esprit-Saint qu'il mette lui-même dans notre bouche ce que nous avons à répondre. Et si nous avons l'honneur de souffrir quelque outrage pour le nom de Jésus, bénissons-en Dieu comme les apôtres.

SUR LE GLORIA PATRI.

Disons avec toute l'Église, disons avec tous les saints, disons avec tous les anges : Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit ! Gloire au Père, qui nous a créés ; au Fils, qui nous a rachetés ; au Saint-Esprit, qui nous sanctifie. Gloire au Père, qui a créé le ciel et la terre et qui les gouverne par son admirable providence. Gloire au Père, qui nous a créés nous-mêmes, qui nous a donné notre corps et notre âme, et qui nous les conserve ; qui fait luire chaque jour son soleil sur nous, et nous donne le vêtement et la nourriture. Gloire au Père, qui a commandé à ses anges de veiller sur nous, de nous accompagner dans toutes nos voies, de nous porter même dans leurs mains, de peur que nous ne heurtions le pied contre la pierre. Gloire au Père, qui est vraiment notre Père, par sa bonté et sa miséricorde.

Gloire au Fils, qui procède du Père et qui lui est égal en tout. Gloire au Fils, qui s'est fait semblable à nous, pour nous racheter

du péché et de l'enfer. Gloire au Fils, qui pour l'amour de nous a pris la forme d'esclave et s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix. Gloire au Fils, qui a pris sur lui toutes nos iniquités et les a expiées dans son sang. Gloire au Fils, qui nous a aimés plus que sa vie. Gloire au Fils, qui, entre tous les noms qui sont au ciel et sur la terre, a pris le nom de Jésus ou Sauveur, afin de nous faire entendre qu'il vient pour nous sauver, et non pas pour nous condamner.

Gloire au Saint-Esprit, qui procède du Père et du Fils et leur est égal en toutes choses. Gloire au Saint-Esprit, qui nous purifie de nos péchés, et nous orne de sa grâce. Gloire au Saint-Esprit, qui nous inspire les saintes pensées, les saintes affections, les saintes résolutions, avec la force de les accomplir. Gloire au Saint-Esprit, qui nous apprend à prier, en priant lui-même au fond de nos âmes par des gémissements ineffables. Gloire au Saint-Esprit, qui, par la charité qu'il répand dans nos cœurs, nous unit à Dieu et à nos frères, nous fait devenir comme une même chose avec Dieu et avec nos frères. Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit, trois personnes en un seul Dieu, un seul Dieu en trois personnes : Trinité adorable, à l'image de laquelle nous avons été créés, au nom de laquelle nous avons été baptisés. Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, comme il était au commencement, comme il est maintenant, comme il sera toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

NOUS AVONS ÉTÉ CRÉÉS PAR LA SAINTE TRINITÉ ET A SON IMAGE.

Cette Trinité incréée, souveraine, toute-puissante, incompréhensible, afin de nous donner quelques idées de sa perfection infinie, a fait une Trinité créée sur la terre. Si nous désirions savoir quelle elle est, ne regardons point le ciel, ni la terre, ni les astres, ni les éléments, ni toute cette diversité qui nous environne ; rentrons en nous-mêmes, et nous la verrons : c'est notre âme, c'est notre intelligence, c'est notre raison qui est cette Trinité dépendante en laquelle est représentée cette Trinité souveraine. Aussi dans la création de cet univers, la Trinité n'y paraît-elle que lorsque Dieu se résout à produire l'homme. Dieu ne dit pas : Que

l'homme soit fait; mais toute la Trinité assemblée prononce par un conseil commun : Faisons l'homme à notre image et ressemblance. Les trois personnes divines s'assemblent, pour ainsi dire, et tiennent conseil pour former l'âme raisonnable ; parce que chacune de ces trois personnes doit en quelque sorte contribuer en quelque chose de ce qu'elle a de propre pour l'accomplissement d'un si grand ouvrage. O mon âme, considère bien qui t'a faite, et à quelle image.

Comme la Trinité très-auguste a une source et une fontaine de divinité, un trésor de vie et d'intelligence, que nous appelons le Père, où le Fils et le Saint-Esprit ne cessent jamais de puiser, de même l'âme raisonnable a son trésor, qui la rend féconde, et que nous appelons la mémoire. Et de même que ce trésor infini, c'est-à-dire le Père éternel, contemplant ses propres richesses, produit son Verbe, qui est son image, ainsi l'âme raisonnable, pleine et enrichie de belles idées, produit cette parole intérieure que nous appelons la pensée, et qui est la vive image des choses. Enfin, comme en produisant en nous cette image qui nous donne l'intelligence, nous nous plaisons à entendre, nous aimons par conséquent cette intelligence; et ainsi de ce trésor qui est la mémoire, et de l'intelligence qu'elle produit, naît une troisième chose, qu'on appelle amour, en laquelle sont terminées toutes les opérations de notre âme. Ainsi du Père, qui est le trésor, et du Fils, qui est la raison et l'intelligence, procède cet Esprit infini qui est le terme de l'opération de l'un et de l'autre.

Mon Dieu, je suis un mystère à moi-même. Mon âme est une ; et cependant j'y vois comme trois choses distinctes : une mémoire ou puissance, une raison ou intelligence, une volonté ou amour. L'intelligence paraît procéder de la mémoire, l'amour paraît procéder de la mémoire et de l'intelligence ; et ces trois choses ne sont qu'une seule âme. Mon Dieu, vous voyez clairement ce qu'il en est ; moi, je ne fais que l'entrevoir obscurément. Je ne puis me comprendre moi-même : comment donc pourrais-je vous comprendre? S'il y a dans moi des merveilles qui me passent, quelles seront les merveilles en vous? O Trinité sainte, rendez-moi digne de vous voir un jour ; de vous voir en moi, de me voir en vous, mais surtout de vous voir en vous-même.

NOUS AVONS ÉTÉ RÉGÉNÉRÉS AU NOM DE LA SAINTE TRINITÉ ET A SA RESSEMBLANCE.

Admirons ici les profonds conseils de la Providence dans le rapport merveilleux des divins mystères. Où est-ce que l'homme est réformé? Dans le saint baptême, qui est une seconde création, où la grâce de Jésus-Christ nous donne une nouvelle naissance et nous fait des créatures nouvelles. Quand nous sommes formés premièrement par la création, la Trinité s'y découvre par ces paroles : Faisons l'homme à notre image et ressemblance; quand nous sommes régénérés, quand le Saint-Esprit nous réforme dans les eaux sacrées du baptême, toute la Trinité y est appelée. Dans la création, Dieu nous fit à l'image de son adorable Trinité, par la nature même de notre âme ; il y ajouta une ressemblance surnaturelle, par la grâce et la sainteté, ressemblance qui sera parfaite au ciel, lorsque nous verrons Dieu comme il est. Le péché nous fit perdre cette ressemblance divine, il obscurcit même l'image. Dans le baptême, l'image est réparée, la ressemblance nous est rendue, au nom, c'est-à-dire par la grâce et pour la gloire du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Le mystère de notre régénération par et pour la sainte Trinité dans le baptême est encore bien plus admirable que celui de notre création. Notre ressemblance, notre union avec les trois personnes y devient bien plus ineffable. Le Père nous y adopte pour ses enfants, le Fils nous y incorpore à lui-même comme ses membres, le Saint-Esprit nous y occupe comme ses temples vivants. Mon Dieu, qui pourra le comprendre? Jésus-Christ nous identifie à lui-même, comme les membres de son corps, la chair de sa chair, l'os de ses os. Étant ainsi devenus une même chose avec le Fils, le Père nous aime en lui comme ses enfants, comme étant devenus en quelque sorte son Fils lui-même ; le Saint-Esprit vient demeurer en nous, comme dans son temple, comme dans les membres vivants de Jésus-Christ, et devient comme l'Esprit de notre esprit, comme l'âme de notre âme, comme la vie de notre vie.

Mon Dieu, je m'abîme devant vous! je m'abîme devant vous, Trinité adorable! je m'abîme devant moi! Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit! Mon Dieu, achevez votre ouvrage. Au

nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, par la grâce et pour la gloire du Père et du Fils et du Saint-Esprit, que je sois à jamais l'enfant bien-aimé du Père, le membre vivant du Fils, le temple animé du Saint-Esprit. Ainsi soit-il !

IMAGE ET RESSEMBLANCE DE LA SAINTE TRINITÉ DANS L'ÉGLISE.

Père saint, dit Jésus-Christ à son Père, gardez ceux que vous m'avez donnés. Qui sont ceux que le Père a donnés au Fils? Ce sont les fidèles, qui, étant unis par l'Esprit de Dieu, composent cette sainte société que nous exprimons par le nom d'Église. Gardez-les, dit-il, afin qu'ils soient un. Ils sont un, dit le Fils de Dieu, c'est-à-dire que leur multitude n'empêche pas une parfaite unité ; et afin qu'il ne fût pas permis de douter que cette mystérieuse unité qui doit assembler le corps de l'Église ne fût l'image de cette unité ineffable qui associe les trois personnes divines, Jésus-Christ l'explique en ces mots : Qu'ils soient un, dit-il, comme nous ; et un peu après : Comme vous, Père, êtes en moi et moi en vous, ainsi je vous prie qu'ils soient un en nous ; et encore : Je leur ai donné, dit-il, la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un comme nous. O grandeur ! ô dignité de l'Église ! ô sainte société des fidèles, qui doit être si parfaite et si achevée, que Jésus-Christ ne lui donne point un autre modèle que l'unité même du Père et du Fils, et de l'Esprit qui procède de l'un et de l'autre !

Qu'ils soient un, dit le Fils de Dieu, non point comme les anges, ni comme les archanges, ni comme les chérubins, ni comme les séraphins, mais qu'ils soient, dit-il, un comme nous. Comme nous sommes un dans le même être, dans la même intelligence, dans le même amour, ainsi qu'ils soient un comme nous, c'est-à-dire un dans le même être, par leur nouvelle nativité ; un dans la même intelligence, par la doctrine de vérité ; un dans le même amour, par le lien de la charité. C'est ce que fait la sainte Église dans tous les vrais fidèles. Elle nous engendre tous dans son sein maternel, elle nous engendre tous à la vie de Dieu le Père ; elle unit toutes nos intelligences dans l'intelligence de Dieu le Fils, par la croyance et la connaissance des vérités qu'il nous enseigne par elle ; elle unit tous nos cœurs dans l'amour et la charité de l'Esprit-Saint, qu'elle nous communique par les sacrements. Ainsi les

fidèles sont plusieurs, de même que le Père et le Fils et le Saint-Esprit sont trois personnes ; mais comme le Père et le Fils et le Saint-Esprit ne sont qu'un seul Dieu, ainsi tous les fidèles ne sont qu'une seule Église.

Mon Dieu, conservez-nous toujours dans cette unité sainte, non-seulement quant au corps extérieur de votre Église, mais surtout quant à son âme. Faites qu'avec elle nous soyons toujours un en vous par la foi, l'espérance et la charité ; faites surtout qu'en elle et avec elle nous soyons consommés en un, lorsque dans le ciel nous vous verrons tel que vous êtes ; lorsque nous verrons, nous adorerons, nous aimerons sans fin et sans mesure, la Trinité de vos personnes dans l'unité de votre essence et l'unité de votre essence dans la Trinité de vos personnes. Ainsi soit-il.

PAR LA COMMUNION LE FIDÈLE EST CONSOMMÉ EN UN AVEC JÉSUS-CHRIST.

Sainte Église, chaste épouse du Sauveur ; âme chrétienne, qui l'avez choisi pour votre époux dans le baptême, en foi, et avec des promesses mutuelles, le voyez-vous le corps sacré de votre époux, le voyez-vous sur la sainte table où l'on vient de le consacrer ? Il n'est plus en sa puissance, mais en la vôtre : Prenez-le, dit-il, il est à vous : c'est mon corps livré pour vous : vous avez sur lui un droit réel. Mais aussi votre corps n'est pas à vous : Jésus le veut posséder. Ainsi vous serez unis corps à corps ; et vous serez deux dans une chair.

Qui me mange, dit le Sauveur, demeure en moi et moi en lui. L'union est réciproque. Il demeure en moi : il n'y passe pas, il y demeure ; et moi en lui : je n'y passe pas, j'y demeure. O mon âme, conçois-tu cette union ? Comme le Père est dans le Fils et le Fils dans le Père, ainsi, par la sainte communion, Jésus est en moi et moi en Jésus ; il y a la même union réciproque entre moi et le Fils qu'entre le Fils et le Père. Puissions-nous y joindre le même amour ! Comme mon Père est vivant, dit Jésus, et que je vis pour mon Père, ainsi celui qui me mange vivra pour moi. O Jésus, je ne veux respirer que votre amour, je ne veux avoir de vie que celle que je recevrai de vous.

O mon âme, redisons avec foi et avec amour, redisons sans cesse : Jésus est en moi et moi en Jésus. Et comme Jésus est dans

le Père et dans le Saint-Esprit, que le Père et le Saint-Esprit sont dans Jésus ; étant dans Jésus, je suis moi-même dans le Père et le Saint-Esprit, le Père et le Saint-Esprit sont dans Jésus ; étant dans Jésus, je suis moi-même dans le Père et le Saint-Esprit, le Père et le Saint-Esprit sont en moi. Je demeure dans la Trinité adorable, l'adorable Trinité demeure en moi. O mon âme, perdons-nous dans ces trois océans qui ne font qu'un océan, dans ces trois océans qui s'unissent sans se confondre ; perdons-nous-y de joie et d'amour.

AMOUR DE JÉSUS POUR NOUS DANS L'EUCHARISTIE.

Que voudrait pouvoir faire le meilleur des amis en quittant ceux qu'il aime? Que voudrait pouvoir faire la plus tendre des mères, lorsqu'elle embrasse pour la dernière fois un fils qui va être exposé à mille dangers de perdre son corps et son âme ? Elle voudrait se multiplier elle-même, afin de pouvoir, tout en restant chez elle avec ses autres enfants, accompagner partout son fils, l'accompagner d'une manière invisible : non-seulement l'accompagner, mais pénétrer et demeurer dans son âme, diriger toutes ses pensées, tous ses désirs. Eh bien, voilà ce que fait Jésus pour ses amis, pour ses enfants. J'ai désiré ardemment, dit-il à ses bien-aimés disciples, de manger cette pâque avec vous, avant d'aller souffrir. Et pourquoi cet ardent désir ? C'est qu'il allait se donner lui-même à eux comme un pain de vie, comme une viande qui doit nourrir, comme un breuvage qui doit les enivrer de lui-même jusqu'à la fin des siècles.

Oui, dit saint Paul avec les Évangélistes, le Seigneur Jésus, la nuit qu'il fut trahi, prit du pain, et ayant rendu grâces, il le rompit et le donna à ses disciples, en disant : Prenez et mangez, car ceci est mon corps, qui sera livré pour vous ; faites ceci en mémoire de moi. De même, après avoir soupé, il prit le calice, le bénit et le donna à ses disciples en disant : Prenez et buvez-en tous, car ceci est mon sang du nouveau testament, ceci est mon sang qui sera versé pour vous. Toutes les fois que vous le boirez, faites-le en mémoire de moi. Tel est le testament de Jésus ! Tel est le gage d'amour qu'il laisse à ceux qu'il aime, pour se souvenir de

lui. Il s'est légué lui-même à ses amis, pour s'unir à eux de l'union la plus intime.

Un Père de l'Église a dit de lui-même et de son ami, qu'ils n'étaient tous deux qu'une même âme en deux corps. Jésus va bien plus loin. Il vient dans le cœur des siens en corps et en âme, afin de les faire devenir avec lui un même corps, une même âme, une même vie, un même cœur, un même amour, un même lui-même. O amitié divine! ô union ineffable! ô prodige d'amour! Non, ni les anges, ni les archanges, ni les séraphins n'auraient pu imaginer cette manière d'aimer. Il n'y a que Dieu, que Jésus, qui puisse nous aimer de la sorte.

SUR LE MYSTÈRE DE LA TRANSSUBSTANTIATION.

Comme le Verbe de Dieu s'est uni en général la nature humaine en prenant un corps et une âme semblables aux nôtres, il veut s'unir de même à chacun de nous en particulier, nous donner sa chair et son sang, pour nous changer en lui, afin que, devenant avec lui comme une même chose, nous entendions de son entendement, nous voulions de sa volonté, nous vivions de sa vie, nous soyons glorifiés de sa gloire. Les merveilles de la nourriture corporelle, il les reproduit plus merveilleuses encore dans la nourriture spirituelle. Il a dit au commencement : Que la terre produise des plantes, et les plantes des fruits ; et depuis ce temps le froment et la vigne se nourrissent de la terre, et l'homme se nourrit du fruit de la vigne et du froment. Et cette nourriture s'opère par transsubstantiation. Le froment et la vigne changent en leur substance propre la substance de la terre ; l'homme change en sa substance propre la substance du pain et du vin. Par ce mystérieux changement la substance de la terre, qui dans son état naturel est inerte, insipide, sans couleur, prend une certaine beauté et saveur dans le végétal ; le pain et le vin prennent dans l'homme une vie non-seulement animale, mais raisonnable.

La cause de cette surnaturalisation progressive, c'est un principe plus élevé dans la plante que dans la terre, plus élevé dans l'animal que dans la plante, plus élevé dans l'homme que dans le reste. Lors donc que, par une transsubstantiation analogue, le

pain et le vin sont changés au corps et au sang non plus d'un pur homme, mais d'un Homme-Dieu, ils participent nécessairement à une vie toute divine, ils deviennent esprit et vie. Et alors ce corps et ce sang contenant un principe infiniment plus élevé que l'homme, lui étant donnés pour nourriture, ne doivent pas se changer en lui, mais le changer en eux, le faire devenir le corps d'un Dieu, le faire demeurer en ce Dieu, et ce Dieu en lui. Il est alors naturel que ce Dieu le ressuscite au dernier jour, non pour le jugement et la condamnation, mais pour sa gloire, comme étant un membre de son corps.

Élevons nos esprits et nos cœurs. Croyons, mais surtout aimons, et nous concevrons quelque chose à ce mystère. Celui qui aime passionnément voudrait être toujours avec ce qu'il aime; et s'il en aime deux, il voudrait être à la fois avec l'un et avec l'autre. Celui qui aime passionnément voudrait se rendre semblable à ce qu'il aime et se le rendre semblable : son amour ne connaît point de distance, mais affectionne l'égalité. Celui qui aime passionnément voudrait être dans ce qu'il aime et que ce qu'il aime fût dans lui ; il voudrait être ce qu'il aime, et que ce qu'il aime fût lui ; il voudrait être deux, pour s'aimer l'un l'autre, et un, pour s'aimer plus intimement, et n'avoir qu'une même puissance, qu'une même intelligence, qu'un même amour, qu'une même vie, qu'une même félicité. L'eucharistie n'est que ce mystère d'amour. Seulement, celui qui aime est Dieu, c'est-à-dire quelqu'un qui aime avec une puissance, une intelligence, un amour infini. Dès lors tout se conçoit, tout se comprend, même ce qu'il y a d'inconcevable et d'incompréhensible, car on conçoit, on comprend que cela doit être, puisque c'est Dieu qui aime.

SACRIFICE DE LA MESSE.

Je vois un autel ; on va offrir un sacrifice, le sacrifice des chrétiens ; le sacrifice de l'oblation pure, dont un prophète a prédit qu'elle devait être offerte depuis le soleil levant jusqu'au couchant. Ce n'est plus ce sacrifice qui ne devait être offert que dans le temple de Jérusalem, c'est un sacrifice qui doit être offert parmi les gentils et dans toutes les nations de la terre. Où donc est l'appareil du sacrifice ? Où est le feu ? Où est le couteau ? Où sont les

victimes ? Je ne vois qu'un pain sur l'autel, un peu de vin dans le calice. Il n'en faut pas davantage pour faire le sacrifice le plus saint, le plus auguste, le plus riche qui se puisse jamais comprendre. Mais n'y aurait-il point de chair, n'y aurait-il point de sang dans ce sacrifice? Il y aura de la chair, mais non pas la chair des animaux égorgés ; il y aura du sang, mais le sang de Jésus-Christ ; et cette chair et ce sang seront mystiquement séparés.

Et d'où viendra cette chair, d'où viendra ce sang ? Il se fera de ce pain et de ce vin : une parole qui a fait le ciel et la terre, une parole toute-puissante viendra, qui de ce pain fera la chair du Sauveur, et de ce vin fera son sang. Cette parole, prononcée originairement par le Fils de Dieu, a fait de ce pain son corps, et de ce vin son sang. Mais il a dit à ses apôtres : Faites ceci : et ses apôtres nous ont enseigné qu'on le ferait jusqu'à ce qu'il vînt, jusqu'au dernier jugement. Ainsi la même parole répétée par les ministres de Jésus-Christ aura éternellement le même effet. Le pain et le vin se changent ; le corps et le sang de Jésus-Christ en prennent la place. O Dieu ! ils sont sur l'autel, ce même corps, ce même sang ; ce corps donné pour nous, ce sang répandu pour nous. Quelle étonnante merveille ! C'est une merveille pour nous, mais ce n'est rien d'étonnant pour le Fils de Dieu, accoutumé à faire tout par sa parole.

Jésus dit : Ceci est mon corps : ce n'est plus du pain ; c'est ce qu'il a dit : il a dit : Ceci est mon sang : ce n'est plus du vin dans le calice, c'est ce que le Seigneur a proféré ; c'est là son corps, c'est le sang ; ils sont séparés, oui, séparés : le corps d'un côté, le sang de l'autre : la parole a été l'épée, le couteau tranchant qui a fait cette séparation mystique. En vertu de la parole, il n'y aurait là que le corps, et rien là que le sang ; si l'un se trouve avec l'autre, c'est à cause qu'ils sont inséparables depuis que Jésus-Christ est ressuscité, car depuis ce temps-là il ne meurt plus. Mais pour imprimer sur ce Jésus qui ne meurt plus le caractère de la mort qu'il a véritablement soufferte, la parole vient, qui met le corps d'un côté, le sang de l'autre, et chacun sous des signes différents : le voilà donc revêtu du caractère de sa mort, ce Jésus autrefois notre victime par l'effusion de son sang, et encore aujourd'hui notre victime d'une manière nouvelle par la séparation mystique de ce sang d'avec ce corps !

L'AGNEAU DEVANT LE TRÔNE DE DIEU.

Les cieux s'ouvrent : je perce au dedans du voile, j'entre dans le sanctuaire éternel, et j'y vois avec saint Jean devant le trône l'Agneau comme tué, et autour les vingt-quatre vieillards vénérables. C'est ce que je vois dans le ciel, c'est ce que je vois dans la terre. Là Jésus comme mort, comme tué, avec les cicatrices de ses plaies, au milieu de ses saints ; ici le même Jésus encore tué, et revêtu des signes sacrés de la mort violente qu'il a soufferte, environné de part et d'autre de l'assemblée de ses prêtres.

Que nous dit saint Paul de ce Jésus considéré dans le ciel? Qu'il paraît pour nous devant la face de Dieu ; qu'il est dans le ciel toujours vivant, afin d'intercéder pour nous; qu'il intercède pour nous par sa présence. Et que dirons-nous, à son exemple, de ce Jésus posé sur le saint autel? Sinon que sa seule présence, et la représentation de sa mort, est une intercession perpétuelle pour le genre humain. Accompagnons donc nous-mêmes cette action de saintes prières, chargeons de nos vœux Jésus-Christ présent. Nous ne prions que par Jésus-Christ : le voilà présent ; prions donc par lui plus que jamais.

Agneau sans tache, agneau qui ôtez les péchés du monde, détournez les yeux de votre Père de dessus mes péchés. Je comparais devant son trône, et j'en vois sortir des éclairs et des tonnerres, et des voix terribles et fulminantes contre moi, contre mes crimes. Où me cacherai-je? Je suis perdu, je suis foudroyé. Mais je vous vois entre deux, Agneau sans tache ! Vous arrêtez ces foudres, et le feu de la justice divine s'amortit devant vous : je respire, j'espère, je vis. Mais cet Agneau doux et paisible me dit de devant ce trône : Allez, et ne péchez plus. Il ne pardonne qu'à cette condition.

AVEC QUELLE DÉVOTION NOUS DEVONS ASSISTER AU SACRIFICE DE LA MESSE.

Supposez qu'au moment où vous entrez dans l'église un des premiers anges descende du ciel, se place à vos côtés, afin de prier avec vous et pour vous. Avec quelle ferveur et quelle confiance

ne joindriez-vous pas vos prières aux siennes? Dans le saint sacrifice de la messe, nous ne sommes pas seuls à prier ; non-seulement le prêtre à l'autel, ainsi que tous les assistants, prient avec vous et pour nous, mais encore toute l'Eglise du ciel et de la terre, avec laquelle nous sommes unis dans ce sacrifice adorable. Il y a plus encore, Jésus-Christ, le pontife éternel, y prie lui-même avec nous et pour nous; Jésus-Christ lui-même s'unit à nous ou plutôt nous unit à lui, afin d'adorer Dieu son Père avec nous et pour nous, le remercier de ses bienfaits avec nous et pour nous, lui demander pardon de nos péchés avec nous et pour nous, lui demander ses grâces avec nous et pour nous. Et afin que ses prières et les nôtres soient plus agréables à son Père, il y joint le sacrifice de son corps et de son sang, il renouvelle et continue le sacrifice de la croix. O mon âme, y as-tu jamais bien pensé?

Mais les bons anges y assistent-ils avec nous? Sans aucun doute, et en grand nombre. Ils entourent l'autel comme le trône de l'Agneau, comme le trône de Dieu. Ils se confondent, ils s'abîment d'admiration, à voir l'amour de Jésus pour nous. Au moment redoutable de la consécration, lorsque cet Agneau sans tache s'immole par les mains du prêtre, il se voilent la face de frayeur, et disent l'un à l'autre, dans un saint tremblement : Il est saint, il est saint, il est saint, le Seigneur Dieu des armées! le ciel et la terre sont remplis de sa gloire. Mais quand ils voient approcher l'heureux moment de la communion, ils nous portent une sainte envie: Qu'il est bon! s'écrient-ils, qu'il est bon le Dieu de grâce et d'amour! qu'il est bon envers les enfants des hommes! Que dis-je? Ils nous envient l'honneur de servir à l'autel; eux qui nous servent nous-mêmes avec tant de zèle et d'affection, avec quelle joie ne serviraient-ils pas à l'autel le prêtre du Seigneur ou plutôt le Seigneur lui-même!

O mon âme, quand nous assistons à la sainte messe, nous sommes comme dans le ciel; nous sommes au milieu des anges; nous sommes devant l'autel où l'Agneau s'immole pour nous à Dieu, son Père. Et nous n'y pensions pas! Pensons-y désormais. Assistons-y comme les bienheureux anges. Unissons nos prières aux prières de Jésus; unissons l'offrande de notre corps et de notre âme au sacrifice de son corps et de son sang, afin de devenir avec lui une même oblation sainte et agréable à Dieu.

DE L'INDIGNE COMMUNION.

O Jésus, préservez-nous, préservez-moi d'une communion indigne. Ce nom seul me fait frémir. Je suis un misérable, mais ne permettez pas que je devienne un Judas. Ce malheureux avait fait un pacte avec vos ennemis pour vous livrer à eux, il cherchait l'occasion de vous trahir; et, avec cette méchanceté dans le cœur, il ne craint pas de s'asseoir à votre table sainte, de recevoir de vos mains votre corps et votre sang. Mon Dieu, préservez-nous à jamais d'un pareil crime. Satan aussitôt entre dans le cœur de Judas, s'en empare tout entier, le pousse à accomplir son infâme trahison, le pousse ensuite au désespoir. Quelle funeste fin de la première communion indigne! Jésus, ayez pitié de nous! Ne permettez pas que nous ayons ce malheur! Lors même que nous aurions eu le malheur de communier indignement, ne permettez pas que nous désespérions de votre infinie miséricorde?

Saint Paul parle sur ceci d'une manière terrible. Après avoir rappelé dans la mémoire des fidèles que Jésus-Christ avait dit que ce qu'il donnait à manger était son corps, le même qui devait être percé et rompu à la croix; et que la coupe qu'il leur donnait à boire était, par le sang versé qu'elle contenait, l'instrument de l'alliance et du testament que le Sauveur faisait à leur avantage; il en conclut que ceux qui mangent ce pain et boivent la coupe du Seigneur indignement sont coupables de son corps et de son sang. Et qu'est-ce qu'en être coupable, si ce n'est non-seulement les profaner, mais encore leur faire un outrage de même nature que celui qui leur a été fait par les Juifs, lorsqu'ils déchirèrent l'un et répandirent l'autre? Et c'est pourquoi ils boivent et mangent leur condamnation; parce que, semblables à ces perfides, qui n'avaient mis aucune différence entre le corps de Jésus-Christ et celui des voleurs qu'ils avaient crucifiés avec lui, ils ne mettent aucune différence entre le pain consacré et celui qu'on jette aux plus vils animaux. Saint Paul, priez pour nous, afin que nous n'ayons pas le malheur de trouver notre jugement et notre condamnation où nous devons trouver le salut et la vie.

O mon âme, considérons bien ce qu'il en est. Aurions-nous jamais eu le malheur de communier indignement? Ne désespé-

rons pas. Réparons notre crime par une humble et sincère confession. Mais peut-être avons-nous fait bien des communions tièdes ou froides; réparons-les par des communions de jour en jour plus ferventes. Faisons désormais chacune de nos communions comme si elle devait être la dernière.

DOMINE, NON SUM DIGNUS.

Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez chez moi; mais dites seulement une parole, et mon âme sera guérie. De qui sont ces belles paroles? D'un soldat, d'un centurion ou capitaine de cent hommes. Il avait un serviteur bien malade : il pria les sénateurs juifs d'en demander la guérison à Jésus. Et Jésus leur dit : J'irai, et je le guérirai. Mais lorsqu'il approchait de la maison, le centurion envoya ses amis au-devant de lui, et les suivit enfin lui-même, pour lui dire : Seigneur, ne vous incommodez pas, car je ne suis pas digne que vous entriez chez moi. Aussi ne me suis-je pas jugé digne de vous aller trouver moi-même; mais dites un mot, et mon serviteur sera guéri. Jésus admira ces paroles, et dit au peuple qui le suivait : En vérité, je vous le dis, je n'ai pas trouvé une si grande foi dans Israël.

Hé, mon Jésus! puisque ces paroles vous plaisent tant, je m'en vais vous les redire de tout mon cœur. Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez chez moi, mais dites seulement une parole, et mon âme sera guérie. Oui, Seigneur, je vous le dis sincèrement, je ne suis pas digne. A la vérité, moyennant votre sainte grâce, j'ai fait ce que j'ai pu pour me préparer à vous recevoir. Mais qu'est-ce que tout cela en comparaison de ce que vous méritez? Vous êtes si grand, et moi si petit; vous êtes si saint, et moi si pécheur! Mais vous, ô Jésus, dites seulement un petit mot, et mon âme sera guérie; elle sera guérie, et pourquoi? Pour ne pas vous recevoir! Non pas, s'il vous plaît; mais pour vous recevoir plus vite, plus souvent, plus ardemment. Ne vous y trompez pas, ô bon Jésus; je suis aveugle, oui, mais si je vous demande la vue, c'est pour vous voir; si je vous demande l'ouïe, c'est pour vous entendre; si je vous demande de marcher et de courir comme un cerf, c'est pour aller à vous; si je vous demande la santé, c'est que ma santé c'est vous. Oui, c'est vous, et vous seul, ô Jésus, qui

êtes ma guérison, ma santé, ma vie, ma joie, mon bonheur. C'est pour cela que je viens à vous et que vous venez à moi. O Jésus, soyons toujours ensemble.

Que le corps de notre Seigneur Jésus-Christ garde mon âme pour la vie éternelle. Oui, ô Jésus, venez en moi, gardez mon âme dans votre grâce et dans votre amour, gardez mon âme dans les saintes résolutions que vous m'inspirez vous-même, gardez mon âme, non pas un jour ou deux, mais toujours, mais jusqu'à la vie éternelle. Mettez-vous sur mon cœur comme un cachet que rien ne puisse rompre, afin que mon cœur soit à jamais à vous seul.

FÊTE DU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS.

O mon cœur, ô mon âme, réjouissez-vous! C'est la fête du cœur, la fête du cœur de Jésus, de ce cœur qui aime Dieu et qui nous aime, mais qui aime Dieu comme Dieu en est digne, mais qui nous aime comme nous n'en sommes pas dignes. Cœur plein de douceur, de grâce, d'humilité, de miséricorde, d'amour; cœur qui est la douceur même, l'humilité même, la grâce même, la miséricorde même, l'amour même. Oh! réjouissons-nous! ce cœur ne nous est point fermé : une lance l'a ouvert, et l'a ouvert pour toujours, et l'a ouvert pour nous tous. Oh! si j'avais été cette bienheureuse lance, je n'en serais pas sorti, je serais resté dedans, j'y aurais fixé ma demeure, j'en aurais fait mon paradis.

Bon Jésus, vous avez un cœur, et vous m'aimez; moi aussi, j'ai un cœur, et je vous aime; mais mon cœur est plein de misères, et votre cœur est plein de miséricorde, mais mon cœur est froid à aimer, et votre cœur est l'amour même. Cependant je voudrais vous aimer à mon tour comme vous m'avez aimé le premier. Comment faire? Le voici, s'il vous plaît. Faisons un échange. Je vous donne mon cœur, prenez-le : gardez-le bien, ne me le rendez plus; mais en place donnez-moi le vôtre, oui, votre cœur à vous, afin que désormais je vous aime, non plus seulement de tout mon cœur, ce qui est toujours peu, mais de tout votre cœur, mais de toute votre âme, mais de toutes vos forces. O Jésus, ajoutez vous-même à ma prière : Amen! Ainsi soit-il.

Bon Jésus, je suis aujourd'hui avec vous; comme Pierre sur le Thabor. Je ne sais peut-être pas ce que je dis; mais je me

trouve si bien avec vous, que pour y être toujours, je veux me faire trois demeures : l'une dans les saintes plaies de vos pieds, pour y pleurer mes fautes ; l'autre dans les saintes plaies de vos mains, afin d'y être défendu contre tous mes ennemis ; mais la troisième, ma demeure bien-aimée, elle sera dans votre côté ouvert, elle sera dans votre cœur, pour apprendre à vous aimer. C'est là que je veux travailler et me reposer, veiller et dormir ; c'est là que je veux étudier, lire, écrire, faire la classe : c'est là que je veux vivre et mourir. O Jésus, dites encore une fois : Amen ! Ainsi soit-il.

DE LA FRÉQUENTE COMMUNION.

Écoutons un saint qui a vécu il n'y a pas si longtemps, et qui a parlé la même langue que nous : écoutons le saint évêque de Genève, François de Sales. Si les mondains vous demandent pourquoi vous communiez si souvent, dites-leur que deux sortes de personnes doivent souvent communier : les parfaits, parce qu'étant bien disposés, ils auraient tort de ne point s'approcher de la source et fontaine de perfection ; et les imparfaits, afin de pouvoir justement prétendre à la perfection ; les forts, afin qu'ils ne deviennent pas faibles, et les faibles, afin qu'ils deviennent forts ; les malades, afin d'être guéris, et les bien portants, afin qu'ils ne tombent point malades ; et que vous, comme imparfait, faible et malade, vous avez besoin de communiquer souvent avec votre perfection, votre force et votre médecin. Dites-leur que ceux qui n'ont pas beaucoup d'affaires mondaines doivent souvent communier, parce qu'ils en ont la commodité, et que celui qui travaille beaucoup doit aussi manger des viandes solides et souvent. Dites-leur que vous recevez le saint sacrement pour apprendre à le bien recevoir, parce qu'on ne fait guère bien une action en laquelle on ne s'exerce pas souvent. Communiez donc souvent et le plus souvent que vous pourrez, avec l'avis de votre père spirituel.

Le même saint donne pour cela les règles suivantes : Pour communier tous les huit jours, il est nécessaire de n'avoir ni péché mortel ni aucune affection au péché véniel, et d'avoir un grand désir de communier ; mais pour communier tous les jours, il faut,

outre cela, avoir surmonté la plupart des mauvaises inclinations, et ne le faire que par l'avis du père spirituel. Ainsi, pour communier une fois par semaine, il faut être non-seulement en état de grâce, mais encore ne plus conserver la volonté de commettre volontairement aucun péché véniel; enfin il faut avoir un grand désir de communier, car comme la nourriture corporelle ne profite guère à qui n'a pas faim, ainsi cette nourriture céleste ne profite qu'à mesure qu'on la désire. Mais pour communier plus souvent, et surtout chaque jour, il faut non-seulement être en état de grâce et résolu à ne commettre volontairement aucun péché véniel, mais encore avoir dompté la plupart des mauvaises inclinations de son caractère. Ces dispositions, plus parfaites que les premières, sont aussi plus rares, peut-être moins cependant qu'on ne pense. La bonne volonté aidée de la grâce y atteindra aisément.

Divin Sauveur, chaque jour vous vous offrez à nous, vous voulez être notre pain quotidien; que ne puis-je vous recevoir chaque jour! Augmentez en nous la foi, l'espérance et la charité; augmentez en nous l'horreur de tout péché, le détachement de toutes les choses terrestres; augmentez en nous la faim et la soif de votre sainte eucharistie. Venez en nous, pour nous aider à vous recevoir plus dévotement et plus souvent.

LA MANNE DU DÉSERT, FIGURE DE L'EUCHARISTIE.

Au sortir de l'Égypte, le peuple d'Israël voyagea pendant quarante ans dans un désert immense et aride, où il n'y avait ni ville, ni arbre, ni fontaine; il le traversa toujours environné d'ennemis et obligé de marcher en ordre de bataille, et n'arriva qu'à travers mille obstacles à la terre promise. Et qu'est-ce qui le nourrit dans cet affreux désert? qu'est-ce qui le soutint au milieu de tant de combats? Le pain des anges, la manne du ciel, que le Seigneur faisait tomber sur son passage. Ce monde, cette vie est un désert pour le chrétien : il faut qu'il le traverse, pour arriver à la terre promise du ciel. Qu'est-ce qui l'y soutiendra? La manne véritable, le vrai pain du ciel, celui qui a dit : Je suis le pain de la vie; vos pères ont mangé la manne dans le désert, et sont morts. Mais voici le pain descendu du ciel, afin que si quelqu'un en mange, il ne meure point, mais vive éternellement. En vérité, si

vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous.

Le Seigneur faisait descendre la manne sur le passage d'Israël six jours de la semaine : chaque matin les Israélites allaient la recueillir avant l'aurore ; et le sixième jour Dieu voulait qu'ils en prissent le double, afin qu'ils ne fussent pas un jour sans se fortifier de ce pain céleste. Ainsi tous les jours Jésus-Christ descend sur tous les autels de l'univers, s'y rend présent jour et nuit sous la forme du pain. Pourquoi? Pour nous montrer qu'il est notre pain quotidien, la nourriture journalière de nos âmes. C'est ce pain de l'âme qu'il nous enseigne à lui demander tous les jours dans l'Oraison dominicale, bien plus que la nourriture du corps. Aussi les premiers chrétiens communiaient-ils généralement tous les jours, et l'Église désire-t-elle que nous puissions les imiter.

La manne devait se recueillir dès l'aurore et avant le lever du soleil, pour nous faire entendre que si nous voulons utilement recueillir dans nos cœurs la manne véritable, nous devons nous y porter, non point avec négligence, mais avec une ferveur toujours nouvelle. La manne était une nourriture délicieuse par elle-même. Mais ce qu'il y avait de plus admirable, c'est que pour les uns, ceux qui n'aspiraient qu'à la terre promise, elle prenait tous les goûts qu'ils pouvaient souhaiter ; tandis que pour les autres, ceux qui regrettaient les oignons d'Égypte, elle paraissait fade et insipide. De même, pour les âmes ferventes, qui n'aspirent qu'au ciel, la sainte communion renferme des délices ineffables ; tandis que pour les âmes tièdes, partagées entre Dieu et le monde, elle paraît sans goût.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DU TROISIÈME VOLUME

CONTENANT

LES MOIS DE MAI ET DE JUIN.

MOIS DE MAI.

Ier JOUR.

La fête des apôtres saint Philippe et saint Jacques..... 1
Saint Jérémie..... 1
Saint Andéol..... 1
Saint Orens et Patience..... 2
Saint Sigismond..... 2
Saint Amateur, évêque; saint Orens, évêque; saint Asaph, évêque; sainte Valburge, vierge; sainte Grate; saint Pérégrin..... 5

IIe JOUR.

Saint Athanase, évêque d'Alexandrie et docteur de l'Église..... 5
Les saints martyrs Saturnin, Neapole, Germain et Célestin; saint Exupère, sainte Zoé, saints Cyriaque et Théodule, martyrs; saint Félix, diacre et martyr; les saints Vindemial, Eugène et Longin, évêques; saint Second; saint Antonin..... 7

IIIe JOUR.

Invention de la sainte Croix..... 8
Les saints Alexandre, pape, Evence et Théodule, prêtres; saint Juvénal, évêque; saint Alexandre, sainte Antonine, vierge; saint Timothée et sainte Maure, saints Diodore et Rodopien; saints Sostegno et Uguccione, confesseurs..... 9

IVe JOUR.

Sainte Monique, mère de saint Augustin..... 10
Saint Silvain, évêque; trente-neuf martyrs; saint Cyriaque, évêque; saint Porphyre, martyr; sainte Antoinette, martyre; saint Florien, martyr; sainte Pélagie, vierge; saint Vénérius, évêque; saint Sardos, évêque; saint Godard, évêque; saint Curcodême, diacre..... 13

Ve JOUR.

Le saint pape Pie V..... 14
Sainte Crescentienne, martyre; saint Silvain, martyr; saint Euthyme, diacre; les saints Irénée, Pérégrin, et Irène; saint Jovinien, lecteur; saint Ange, prêtre; saint Maxime, évêque; saint Euloge, évêque; saint Hilaire, évêque; saint Théodore, évêque; saint Serdon, évêque; saint Jérôme, évêque; saint Augustin, évêque..... 18

VIe JOUR.

Saint Jean Damascène, avec la vie de saint Blaise, qu'il résume dans ses hymnes..... 19
Saint Jean; saint Evode; saint Lucius, évêque; les saints Héliodore, Vénuste et soixante-quinze autres martyrs; saint Théodote, évêque; saint Protogène, évêque; saint Robert, évêque; sainte Benoîte ou Bénédicte, vierge; translation de l'apôtre saint Matthieu..... 46

VIIe JOUR.

Saint Stanislas, évêque de Cracovie, en Pologne, martyr..... 47

Sainte Flavie, vierge; saint Nérée et Achillée; saint Juvénal, martyr; les saints frères Flavius, Auguste et Augustin, martyrs; saint Quadrat, martyr; saint Benoît, pape; saint Jean, évêque; la translation du corps de saint Etienne..... 51

VIIIe JOUR.

Saint Pierre de Tarentaise..... 52
Apparition de saint Michel archange; Saint Victor, martyr; saint Acathe; saint Denis, évêque; saint Hellade, évêque; saint Wiron, évêque... 60

IXe JOUR.

Saint Grégoire de Nazianze..... 60
Saint Hermas; trois cent dix-huit bienheureux martyrs; saint Géronce, évêque; saint Bienheuré, confesseur; translation du corps de saint André, apôtre, et de saint Luc, évangéliste; translation du corps de saint Jérôme, prêtre; translation de saint Nicolas, évêque..... 00

Xe JOUR.

Saint Antonin, archevêque de Florence..... 75
Les saints martyrs Gordien et Epimaque; le saint prophète Job; saint Calépode, prêtre; saint Palmace, sa femme et ses enfants, et quarante-deux autres; saint Simplice, sénateur, sa femme, ses enfants et soixante-huit autres; saints Quartus et Quintus, martyrs; saints Alphius, Philadelphe et Cyrien, martyrs; saint Dioscoride, martyr; le bienheureux Nicolas Albergati, religieux; saint Catalde, évêque; l'invention des saints Nazaire et Celse; saint Isidore, laboureur..... 84

XIe JOUR.

Saint Mayeul, abbé de Clugny... 85
Saint Anthime, prêtre; saint Evelle, martyr; les saints Maxime, Bassus et Fabius, martyrs; les saints Anastase et ses compagnons, martyrs; les saints Sisinne, diacre, Diocles et Florent, martyrs; saint Gengout, martyr; saint Mamert, évêque; saint Illuminat, évêque..... 92

XIIe JOUR.

Saint Epiphane, archevêque de Salamine, en Chypre..... 93
Les saints Nérée et Achillée, frères, sainte Flavie-Domitille, martyrs; saint Pancrace, martyr; saint Denis; saint Philippe d'Argyrion; saint Germain, évêque; saint Modoald, évêque; saint Domingue, confesseur.... 97

XIIIe JOUR.

Saint Jean le Silenciaire, évêque, puis solitaire..... 98
Sainte Marie aux Martyrs; saint Muce, prêtre et martyr; sainte Glycère; plusieurs saints martyrs; saint Servais, évêque; saint Pierre Régalati, confesseur..... 101

XIVe JOUR.

Saint Boniface, martyr..... 101
Saint Pacôme..... 107
Saint Pons, martyr; saint Victor et sainte Couronne, martyrs; les saints Juste Justine et Henédine, martyrs; saint Pascal, pape; saint Boniface, évêque; saint Pompone, évêque. 108

XVe JOUR.

Saint Isidore, laboureur..... 108
Les saints Torquat, Ctésiphont, Second, Indalèce, Cécilius, Hésychius et Euphrase; saint Manços, martyr; saint Isidore, martyr; les saints Pierre, André, Paul et Denise, martyrs; saint Simplice, évêque; les saints Cassius, Victorin, Maxime et leurs compagnons; sainte Dympne, vierge et martyre..... 111

XVIe JOUR.

Saint Jean Népomucène, martyr. 111
Saint Ubald, évêque; les saints Aquilin et Victorien, martyrs; saint Pérégrin, évêque; les saints Félix et Genade, martyrs; plusieurs saints moines, martyrisés; les saints Abdas, évêque, sept prêtres, neuf diacres et sept vierges, martyrs; saint Honoré, évêque; saint Domnole, évêque; saint Possidius, évêque; saint Fale; confesseur; saint Brandan, abbé; sainte Maxime, vierge..... 120

XVIIe JOUR.

Saint Pascal Baylon, de l'ordre de Saint-François..... 120
Saint Torpès, martyr; sainte Restitute, vierge et martyre; les saints Héracle, Paul, Aquilin et deux autres, martyrs; saint Solocane et ses compagnons, martyrs; les saints Adrien, Victor et Basile, martyrs; saint Brunon, évêque..... 125

XVIIIe JOUR.

Saint Théodote, cabaretier et martyr. 126
Saint Félix de Cantalice, capucin. 136
Saint Venant, martyr, et dix autres de ses compagnons, martyrs; saint Dioscore, martyr; saint Félix, évêque; saint Eric, roi et martyr; saint Potamon, évêque..... 138

XIXe JOUR.

Saint Dunstan, évêque de Cantorbéry. 138
Saint Yves... 151
Saint Pierre de Mouron, anachorète; sainte Pudentienne, vierge; saint Pudent, sénateur; les saints Calocer et Parthène; saint Philotère, martyr; six saintes vierges et martyres. 157

XXe JOUR.

Saint Bernardin de Sienne..... 157
Sainte Basille, vierge; saint Baudille, martyr; les saints Talalée, Astère, Alexandre et leurs compagnons, martyrs; saint Aquilas, martyr; saint Austregisile, évêque et confesseur; saint Anastase, évêque; saint Théodore, évêque; sainte Plautille. 167

XXIe JOUR.

Saint Hospice, reclus..... 168
Les saints Timothée, Pole et Eutyche, martyrs; les saints Polyeucte, Victorius et Donat, martyrs; saint Secondin, martyr; les saints Synèse et Théopompe, martyrs; les saints Nicostrate, Antiochus et quelques soldats, martyrs; saint Valens, évêque, et trois jeunes enfants, martyrs; saint Second, prêtre, et plusieurs autres, martyrs; plusieurs saints évêques et saints prêtres, martyrs. 170

XXIIe JOUR.

La bienheureuse Rite ou Marguerite de Cascia en Ombrie..... 171
Les saints Faustin, Timothée et Vénuste, martyrs; les saints Caste et Emile, martyrs; sainte Julie, martyre; saint Basilique, martyr; sainte Quitérie, vierge et martyre; saint Marcien, évêque et confesseur; saint Romain, abbé; saint Foulques, confesseur; le bienheureux Atton, évêque; sainte Hélène, vierge..... 173

XXIIIe JOUR.

Le bienheureux Crispin, de Viterbe. 173
Saint Didier, évêque, et plusieurs de ses diocésains, martyrs; les saints Epitace, évêque, et Basilée, martyrs; les saints Quintien Lucius et Julien, martyrs; la commémoration de plusieurs saints martyrs; la mémoire de plusieurs autres saints martyrs; saint Didier, évêque; saint Michel, évêque; saint Mercurial, évêque; saint Euphèbe, évêque; les saints Eutyque et Florence, moines..... 175

XXIVe JOUR.

Saint Vincent de Lérins, et plusieurs autres saints personnages du même monastère et de la même époque. 175
Saint Jean de Prado, martyr.... 190
Saint Manahen; la bienheureuse Jeanne; saint Vincent, martyr; sainte Afre, martyre; les saints Donatien et Rogatien, frères, martyrs; les saints Zoël, Servile, Félix, Silvain et Dioclès, martyrs; les saints Méléce, général, et deux cent cinquante-deux de ses compagnons, martyrs; les saintes Suzanne, Marcienne et Pallade et leurs petits enfants, martyrs; saint Robustien, martyr; la translation du corps de saint Dominique, confesseur..... 190

XXVe JOUR.

Le pape saint Grégoire VII..... 191
Sainte Marie-Madeleine, vierge; les saints Urbain, pape et martyr, Tiburce, Valérien, et plusieurs autres martyrs; les saints Pasicrate, Valention et deux autres, martyrs; saint Denis, évêque; saint Boniface, pape; saint Zénobe, évêque; saint Aldhelm, évêque; saint Liey, confesseur; la translation de saint François, confesseur; la translation de sainte Marie. 206

XXVIe JOUR.

Saint Philippe de Néri, fondateur des Oratoriens d'Italie..... 207
Saint Eleuthère, pape et martyr; les saints Similtre, prêtre, et vingt-deux autres, martyrs; saint Quadrat; saint Zacharie, évêque et martyr; saint Quadrat, martyr; les saints Félicissime, Héraclius et Paulin, martyrs; saint Brix, et un grand nombre d'autres, martyrs; saint Augustin, évêque..... 223

XXVIIe JOUR.

Sainte Marie-Madeleine de Pazzi. 228
Saint Jean, pape et martyr; saint Jules, martyr; sainte Restitute, vierge et martyre, et plusieurs autres martyrs; saint Renon, martyr; saint Eutrope, évêque; saint Bède, prêtre... 232

XXVIIIe JOUR.

Saint Germain de Paris..... 232
Les saints Emile, Félix, Priam et Lucien ; saint Chéron, martyr ; sainte Hélconide, martyre ; les saints Crescent, Disoscoride, Paul et Hellade, martyrs ; plusieurs saints moines, martyrs ; saint Sénateur, évêque ; saint Juste, évêque ; saint Poge, évêque..... 237

XXIXe JOUR.

Saint Cyrille, enfant, martyr..... 238
Saint Restitut, martyr ; saint Conon, et son fils, martyrs ; les saints Sisinne, Martory et Alexandre, martyrs ; sainte Théodosie, et douze autres femmes de qualité, martyres ; mille cinq cent vingt-sept martyrs ; saint Maximin, évêque et confesseur ; saint Maxime, évêque ; saint Eleuthère, confesseur..... 239

XXXe JOUR.

Saint Ferdinand, roi de Castille. 239
Saint Félix, pape et martyr ; les saints Gabin et Crispule, martyrs ; les saints Syque et Palatin, martyrs ; saint Exupérance, évêque et confesseur ; saint Anastase, évêque ; saint Basile et sainte Emmélie..... 247

XXXIe JOUR.

Saint Guillaume du désert..... 248
Sainte Pétronille, vierge ; les saints Cant, Cantien et Cantianille, frères, martyrs ; saint Crescentien, martyr ; saint Hermias ; saint Lupicin, évêque ; saint Pascase, diacre et confesseur..... 252

MOIS DE JUIN.

Ier JOUR.

Saint Siméon, reclus, à Trèves... 252
Saint Juvence, martyr ; saint Pamphile, prêtre et martyr ; les saints Valens, diacre, Paul, et neuf autres, martyrs ; saint Révérien, évêque, et saint Paul, prêtre, et dix autres, martyrs ; saint Thespèce, martyr ; les saints Ischyrion et cinq autres, martyrs ; saint Firme, martyr ; les saints Félix et Gratinien, martyrs ; saint Procule, martyr ; saint Second, martyr ; saint Crescentien, martyr ; saint Fortunat, prêtre ; saint Caprais, abbé ; saint Inigo, abbé..... 255

IIe JOUR.

Saint Pothin, évêque, et autres martyrs de Lyon..... 265
Saint Nicolas le Pèlerin..... 271
Les saints Marcellin, prêtre, et Prime, martyrs ; saint Erasme, évêque ; saint Eugène, pape et confesseur... 273

IIIe JOUR.

Sainte Clotilde, conversion des Francs. 274
Les saints Pergentin et Laurentin, frères, martyrs ; les saints Lucillien et quatre enfants, Claude, Hypace, Paul et Denis ; sainte Paule, vierge et martyre ; saint Isaac ; saint Cécilius, prêtre ; saint Liphard, prêtre ; saint Davin, confesseur ; sainte Olive, vierge..... 276

IVe JOUR.

Saint François Caracciolo, fondateur des Clercs réguliers mineurs... 276
Saint Optat de Milève et ses contemporains ; saint Valérien d'Aquilée ; saint Philastre de Bresce et saint Pacien de Barcelone..... 278
Les saints Arèce et Dacien, martyrs ; saint Quirin, évêque ; saint Clatée, évêque ; les saints Rutile et ses compagnons, martyrs ; sainte Saturnine, vierge et martyre ; saint Quirin, martyr ; saint Métrophane, évêque ; saint Alexandre, évêque..... 285

Ve JOUR.

Saint Boniface, apôtre de l'Allemagne. 286
Les saints Marcien, Nicanor, Apollone et quelques autres, martyrs ; les saints Florence, Cyriaque, Marcellin et Fauste, martyrs ; les saintes Zénaïde, Cyre, Valère et Marcie, martyres ; saint Dorothée, prêtre ; saint Sanche, martyr..... 304

VI JOUR.

Saint Norbert, archevêque de Magdebourg, fondateur de l'ordre de Prémontré..... 305
Saint Philippe ; saint Artême, sa femme Candide et sa fille Pauline, martyrs ; vingt martyrs ; les saints Amance, Alexandre et leurs compagnons, martyrs ; saint Alexandre, évêque et martyr ; saint Eustorge, évêque et confesseur ; saint Jean, évêque ; saint Claude, évêque..... 332

VIIe JOUR.

Saint Robert, abbé de Neuminster, en Angleterre..... 333
Saint Paul, évêque; saint Lycarion, martyr; les saints Pierre, prêtre, Valabonse, diacre, Sabinien, Vistrimond, Havence et Jérémie, moines, martyrs..... 334

VIIIe JOUR.

Saint Médard, évêque de Noyon.. 335
Saint Maxime, évêque; sainte Calliope, martyre; saint Guillaume, archevêque et confesseur; saint Godard, évêque; saint Clou ou Clodulf, évêque; saint Séverin, évêque; saint Salustien, confesseur; saint Victorin, confesseur..... 337

IXe JOUR.

Saint Julien, solitaire en Syrie... 338
Les saints Prime et Félicissime, martyrs; saint Vincent, diacre et martyr; sainte Pélagie, vierge et martyre; saint Maximien, évêque; saint Ricard, évêque; saint Colomb, prêtre et confesseur..... 340

Xe JOUR.

Sainte Marguerite, reine d'Écosse. 341
Saint Gétule, les saints Céréal, Amance, Primitif et ses compagnons, martyrs; les saints Basilide, Tripode, Mandale et vingt autres, martyrs; saint Zacharie, martyr; saint Timothée, évêque et martyr; les saints Crispule et Restitut, martyrs; les saints Arèse, Rogat et quatre autres, martyrs; saint Maurin, abbé et martyr; saint Astère, évêque, saint Censure, évêque..... 349

XIe JOUR.

Saint Barnabé, apôtre..... 350
Les saints Félix et Fortunat, frères, martyrs; saint Parise, confesseur; la translation de saint Grégoire de Nazianze..... 361

XIIe JOUR.

Le pape saint Léon III..... 362
Saint Jean de Sahagun ou de Sainte-Faconde..... 381
Les saints Basilide, Cyrin, Nabor et Nazaire, martyrs; sainte Antonine, martyre; saint Olympe, évêque; saint Amphion, évêque; saint Onuphre, anachorète..... 384

XIIIe JOUR.

Saint Antoine de Padoue..... 384
Sainte Félicule, vierge et martyre; les saints Fortunat et Lucien, martyrs; sainte Aquiline, vierge; saint Pérégrin, évêque et martyr; saint Fandilas, prêtre et martyr; saint Triphylle, évêque..... 392

XIVe JOUR.

Saint Basile, évêque de Césarée en Cappadoce, docteur de l'Eglise... 392
Saint Élisée, prophète; saint Marcien, martyr; les saints Valère et Bufin, martyrs; les saints Anastase, prêtre, Félix, moine, Digne, vierge, martyrs; saint Méthode, évêque; saint Éthère, évêque; saint Quintien, évêque. 408

XVe JOUR.

Saint Bernard de Menthon..... 409
Le bienheureux Grégoire-Louis Barbadigo, cardinal-évêque de Padoue 409
Les saints Gui, Modeste et Crescence, martyrs; saint Hésyque, martyr; sainte Bénilde, martyre; saint Dulas, martyr; les saintes Libye, Léonide et Eutropie, martyres; saint Landelin, abbé; saint Abraham, confesseur. 411

XVIe JOUR.

Saint François Régis, jésuite... 411
Saint Bennon de Misnie, et autres saints d'Allemagne..... 422
Saint Fargeau, prêtre et saint Fergeon, diacre, martyrs; les saints Cyr et Julitte, martyrs; saint Auré et sainte Justine, sa sœur, et plusieurs autres, martyrs; saint Tychon, évêque; saint Aurélien, évêque; saint Similien, évêque; sainte Lutgarde, vierge. 426

XXVIIe JOUR.

Le bienheureux Paul d'Arezzo, cardinal-archevêque de Naples..... 427
Saint Marcien et saint Nicandre, martyrs..... 428
Deux cent soixante-deux saints martyrs; saint Montan, martyr; les saints Manuel, Sabel et Ismaël, martyrs; les saints Isaure, diacre, Innocent, Félix, Jérémie et Pérégrin, martyrs; saint Himère, évêque; saint Godulphe, évêque; saint Avit, prêtre et confesseur; saint Hypace, confesseur; saint Bessarion, anachorète; saint Rainier, confesseur..... 431

XVIIIe JOUR.

Sainte Elisabeth, abbesse de Schœnaug. 432
Les saints Marc et Marcellien, frères, martyrs; les saints Cyriaque et Paule, vierge, martyrs; saint Léonce, martyr;

saint Ethère, martyr; sainte Marine, vierge; saint Amand, évêque et confesseur; saint Caloger, ermite. 434

XIXe JOUR.

Sainte Julienne Falconiéri..... 434
Saint Brunon, autrement saint Boniface, apôtre des Russes et martyr. 437
Les saints Gervais et Protais, frères, martyrs; saint Ursicin, évêque; saint Zosime, martyr; les saints Gaudence, évêque, et Culmace, diacre, martyrs; saint Boniface, martyr; saint Romuald..... 438

XXe JOUR.

Sainte Florentine ou Florence, vierge. 439
Le bienheureux Benincosa, servite. 443
Saint Silvère, pape et martyr; saint Novat; les saints Paul et Cyriaque, martyrs; saint Macaire, évêque. 443

XXIe JOUR.

Saint Eusèbe, évêque de Samosate et martyr..... 444
Saint Louis de Gonzague..... 452
Sainte Démétrie, martyre; les saints Rufin et Marie; les saints Cyriaque et Apollinaire, martyrs; saint Albane, martyr; saint Térence, évêque et martyr; saint Ursiscène, évêque et confesseur; saint Martin, évêque. 454

XXIIe JOUR.

Saint Paulin, évêque de Nole.. 454
La mémoire de dix mille saints martyrs crucifiés; saint Alban, martyr; mille quatre cent quatre-vingts martyrs; la translation de saint Flavius Clément; saint Nicéas, évêque; saint Jean, évêque; sainte Consorce. 459

XXIIIe JOUR.

Sainte Marie d'Oignies..... 459
Saint Jean, prêtre; sainte Agrippine, vierge; saint Félix, prêtre; la commémoration de plusieurs saints martyrs; saint Zénon, et saint Zénas, martyrs; sainte Édiltrude, reine et vierge..... 464

XXIVe JOUR.

Nativité de saint Jean-Baptiste... 464
Plusieurs saints martyrs; saint Fauste et vingt-trois autres martyrs; sept frères, Orence, Héros, Pharnace, Firmin, Firme, Cyriaque et Longin, martyrs; les saints Agoard et Aglibert, martyrisés avec un grand nombre d'autres; saint Simplice, évêque et confesseur; saint Thiou, évêque; saint Jean, surnommé Théreste. 467

XXVe JOUR.

Sainte Fébronie, vierge et martyre, vers la fin du vie siècle..... 467
Saint Guillaume, confesseur; saint Sosipatre; sainte Lucie, vierge et martyre avec vingt-deux autres saints martyrs; saint Gallican, martyr; saint Antide, évêque et martyr; saint Prosper, évêque; saint Maxime, évêque et confesseur; saint Adelbert, confesseur..... 471

XXVIe JOUR.

Saint Anthelme, évêque de Belley. 471
Les saints Jean et Paul, frères, martyrs; saint Vigile, évêque; saint Pélage, martyr; les saints Sauve, et Supéry, martyrs; saint Maixent, prêtre et confesseur; saint David, ermite; sainte Persévérande, vierge.... 478

XXVIIe JOUR.

Saint Ladislas, roi de Hongrie... 479
Saint Crescent, martyr; saint Zoel et dix-neuf autres, martyrs; saint Anecte, martyr; saint Sampson, prêtre; saint Jean, prêtre et confesseur..... 479

XXVIIIe JOUR.

Saint Irénée, évêque de Lyon et martyr..... 480
Vigile des saints Pierre et Paul, apôtres; saint Léon, pape; les saints Plutarque, Sérène, Héraclide, Héron, Sérène, les saintes Rhaïde, Potamienne et Marcelle, martyrs; saint Papias, martyr; saint Bénigne, évêque et martyr; saint Argimir, moine et martyr; saint Paul, pape et confesseur. 485

XXIXe JOUR.

Saint Pierre, premier des apôtres et premier pape..... 486
Les saints Marcel et Anastase, martyrs; saint Syr, évêque; saint Cassius, évêque; sainte Marie; sainte Béate, vierge..... 531

XXXe JOUR.

Saint Paul, apôtre..... 532
Saint Martial, évêque, avec les saints Alphinien et Austriclinien, prêtres; saint Caïus, prêtre, et saint Léon, sous-diacre; saint Basilide, martyr; sainte Lucine, sainte Émilienne, martyrs; saint Ostien, prêtre et confesseur..... 563

FÊTES MOBILES.

ROGATIONS ET ASCENSION, PENTECOTE, TRINITÉ, FÊTE-DIEU, FÊTE DU SACRÉ CŒUR.

Saint Mamert, évêque de Vienne, institue les processions des Rogations. 565

PRÉPARATIFS A LA FÊTE DE L'ASCENSION.

Se détacher de la terre..... 570
Dans le ciel il n'y a plus ni douleur ni ignorance..... 571
Dans le ciel nous verrons Dieu... 573
Procession vers le ciel..... 574
Jésus monte au ciel..... 575

PRÉPARATIFS A LA PENTECOTE.

Promesse de Jésus-Christ à ses apôtres et à son Église..... 576
Jésus promet le Saint-Esprit à ses apôtres et à son Église..... 578
Ce qu'est le Saint-Esprit..... 579
Opération du Saint-Esprit dans l'univers..... 580
Ce que le Saint-Esprit opère dans les âmes..... 581
Les sept dons du Saint-Esprit... 583
Saint Pierre entre en fonctions comme chef de l'Eglise..... 584
La Pentecôte ancienne et la Pentecôte nouvelle..... 585
Préparation à recevoir le Saint-Esprit. 586
Le Saint-Esprit descend sur les apôtres..... 587
Première prédication de saint Pierre. 588
Différence entre la Tour de Babel et l'Église..... 590
Seconde prédication de saint Pierre. 591
Les apôtres cités devant les magistrats. 592
Union des premiers fidèles..... 594
Les apôtres amenés de nouveau devant les magistrats..... 595
Sur le *Gloria Patri*..... 596
Nous avons été créés par la sainte Trinité et à son image..... 597
Nous avons été régénérés au nom de la Sainte Trinité et à sa ressemblance..... 599
Image et ressemblance de la sainte Trinité dans l'Église..... 599
Par la communion, le fidèle est consommé en un avec Jésus-Christ. 601
Amour de Jésus pour nous dans l'Eucharistie..... 602
Sur le mystère de la transsubstantiation..... 603
Sacrifice de la messe..... 604
L'Agneau devant le trône de Dieu. 605
Avec quelle dévotion nous devons assister au sacrifice de la messe.. 606
De l'indigne communion..... 608
Domine, non sum dignus..... 609
Fête du sacré cœur de Jésus.... 610
De la fréquente communion..... 611
La manne du désert, figure de l'Eucharistie..... 612

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page 285, ligne 4 d'en bas, Martyrs et leurs ; *lisez :* martyrs, Rutile et ses.
» » ligne 1 d'en bas, Virone ; *lisez :* Vérone.
Page 337, ligne 2 d'en bas, Salusrien ; *lisez :* Salustien.

Corbeil, typ. et stéréot. de Crété.

4352 922.2
R53
Rohrbacher, M. L'Abbe.
AUTHOR
Vies Des Saints.
TITLE